



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

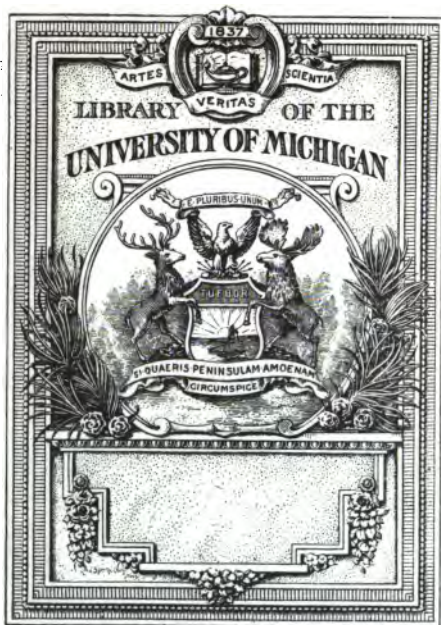
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

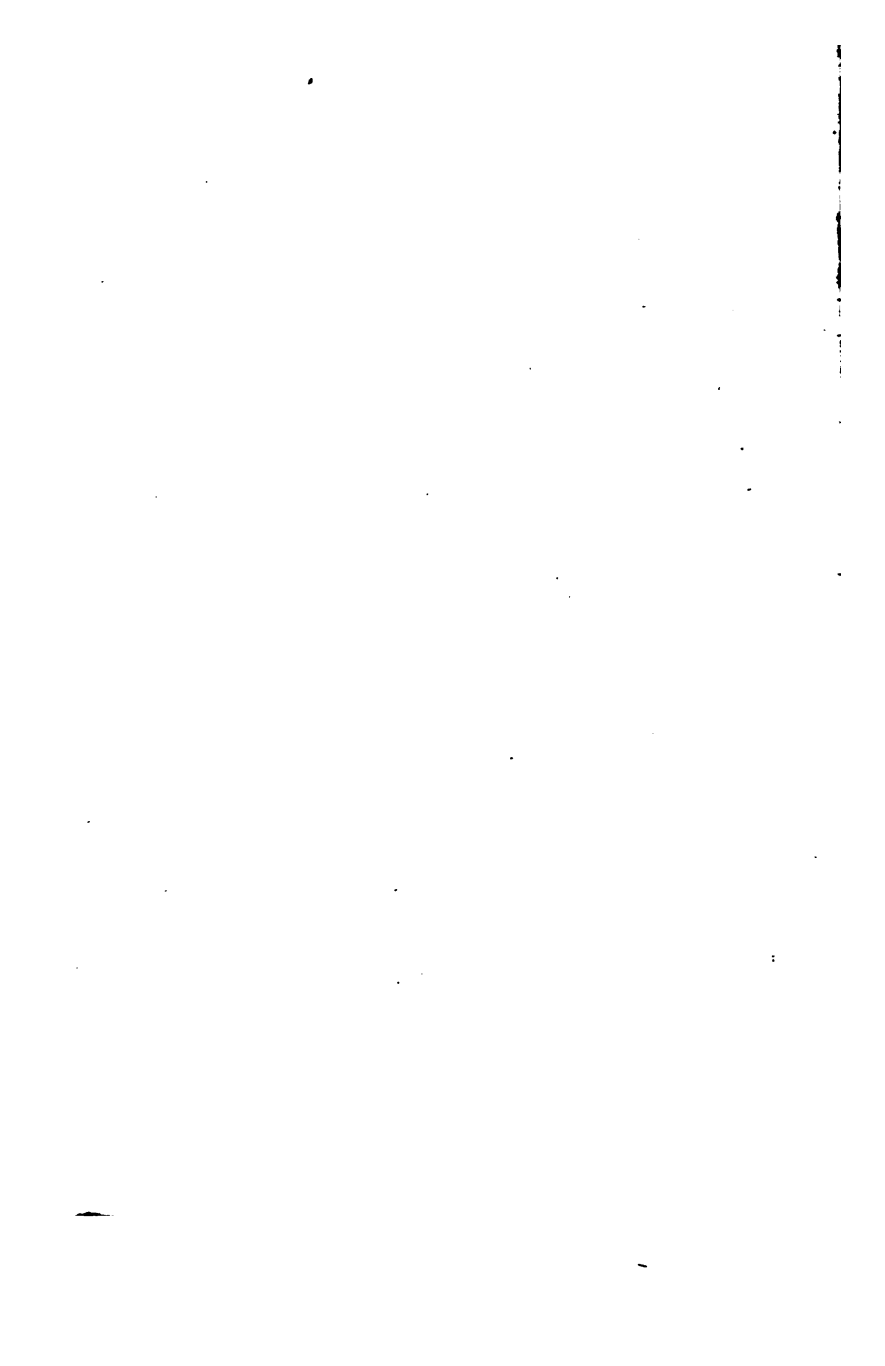
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

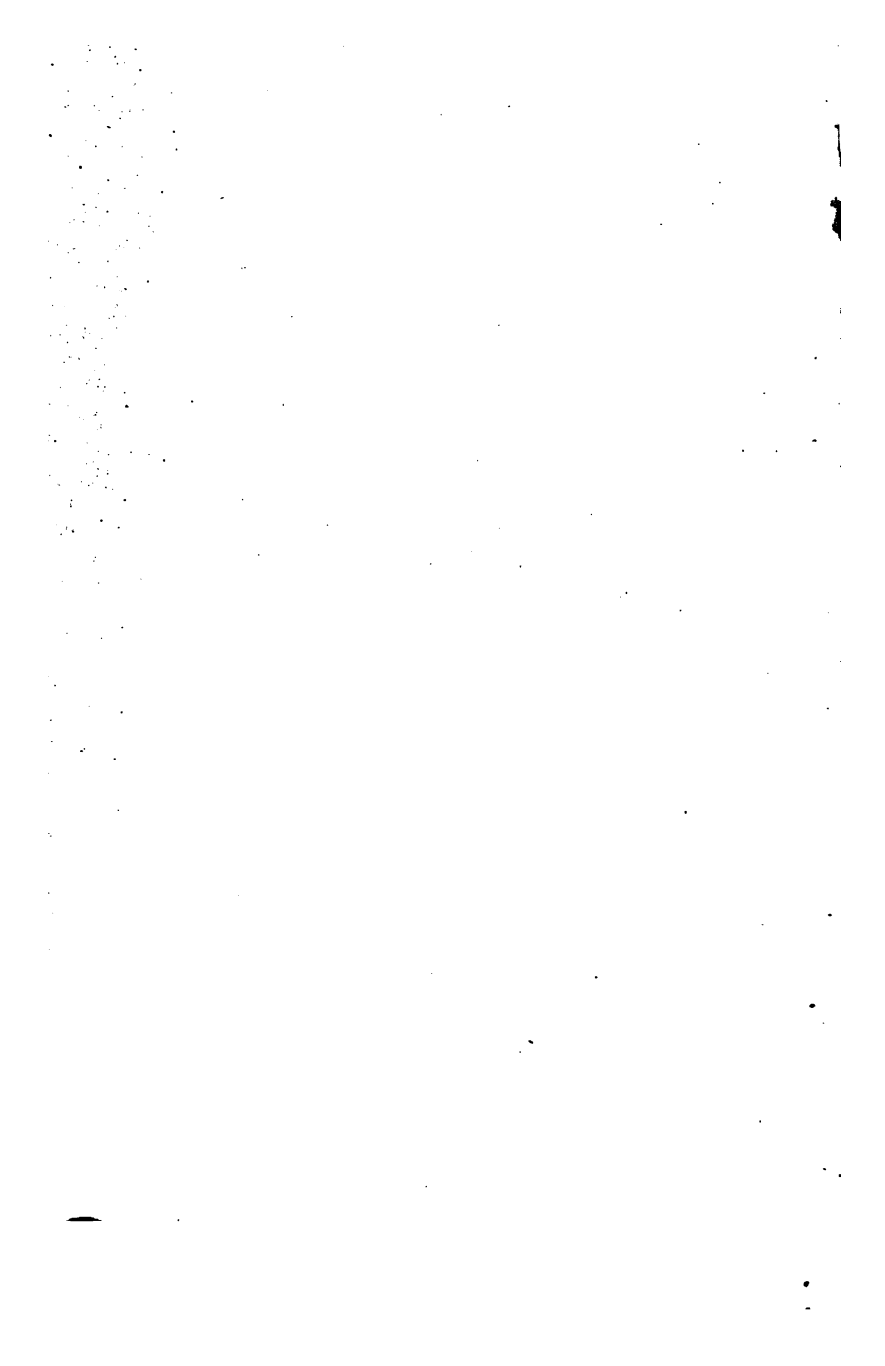
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DK
25
.C98
1844







LA RUSSIE

EN 1839.



1435-8

LA RUSSIE



EN 1839

PAR

Le Marquis de Custine, *Astolphe Louis Léonard*

« Tel qu'est le juge du peuple, tels sont ses ministres ; et tel qu'est le prince de la ville, tels sont aussi les habitants. »

(*Ecclésiastique*, chap. 1, v. 2.)

Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée,

SUIVIE DE LA CRITIQUE DE L'OUVRAGE,

PAR UN RUSSE.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES,

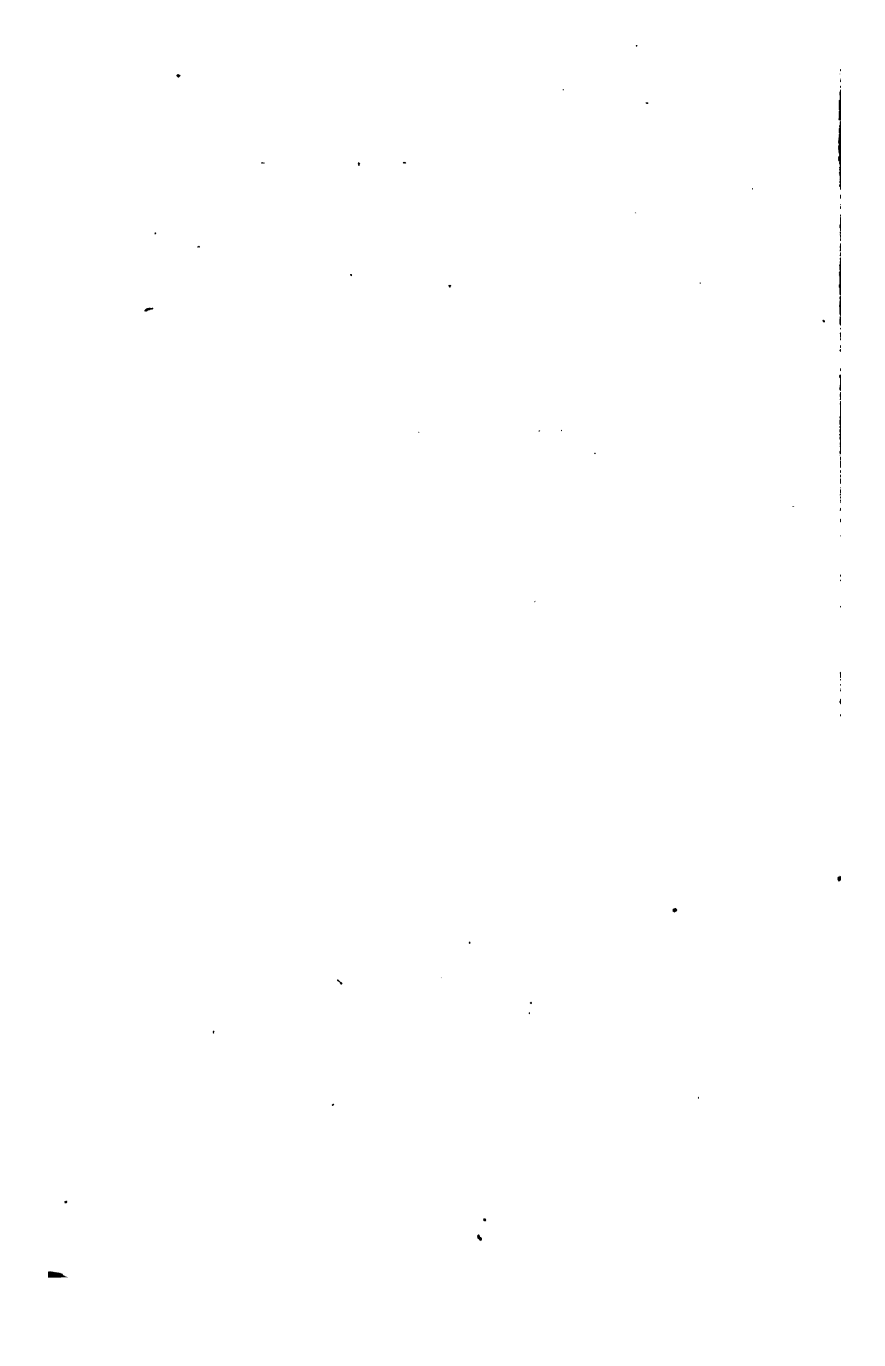
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

FRANCFORT-SUR-LE-MAIN,

LIBRAIRIE DE K. ULLMANN.

1844



LA RUSSIE

EN 1839.



LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Première apparition de Moscou. — Flotte en pleine terre. — Campaniles des églises grecques ; leur nombre sacramental. — Sens symbolique de cette architecture. — Peinture des toits et des clochers, décoration métallique des églises. — Château de Pétrowski. — Style de son architecture. — Entrée de Moscou. — Privilège de l'art. — Aspect du Kremlin. — Couleur du ciel. — L'église de Saint-Basile vue de loin. — Les Français à Moscou. — Anecdote relative à la marche de notre armée au delà de Smolensk. — La cassette du ministre de la guerre. — Bataille de la Moskowa. — Le Kremlin est une cité. — Origine du titre de czar. — Intérieur de Moscou. — Auberge de madame Howard. — Précautions qu'elle prend pour maintenir la propriété chez elle. — Promenade nocturne. — Description de la ville pendant la nuit. — Aspect du Kremlin au clair de lune. — Poussière des rues ; sacs de drowskas. — Chaleurs de l'été. — Population de Moscou. — Illuminations officielles. — Réceptions. — Plantations sous les murs du Kremlin. — Aspect de ses remparts. — Ce que c'est que le Kremlin. — Souvenir des Alpes. — Ivan III. — Chemin voûté. — Magie de la nuit et de l'architecture. — Bonaparte au Kremlin.

Moscou, ce 7 août 1839.

Ne vous est-il jamais arrivé, aux approches de quelque port de la Manche ou du golfe de Biscaye, d'apercevoir les mâts d'une flotte derrière des dunes peu élevées qui vous cachaient la ville, les jetées, la plage, la mer elle-même avec la coque des navires qu'elle portait ? Vous ne pouviez découvrir au-dessus du rempart naturel qu'une forêt dépouillée, portant des voiles éclatantes de blancheur, des vergues, des pavillons bariolés, des banderoles flottantes, des oriflammes de couleurs vives et variées : et vous restiez surpris devant cette apparition d'une escadre en pleine terre : eh bien ! tel est exactement l'effet qu'a produit sur moi la première vue de Moscou : une multitude de clochers brillait seule au-dessus de la poudre de la route, et le corps de la ville disparaissait sous ce nuage tourbillonnant, tandis qu'au-dessus des derniers lointains du paysage la ligne de l'horizon s'effa-

çait derrière les vapeurs du ciel d'été toujours un peu voilé dans ces parages.

La plaine inégale, à peine habitée, à demi cultivée, infertile à l'œil, ressemble à des dunes où croîtraient de maigres bouquets de sapins et où des pêcheurs auraient bâti de loin en loin quelques cabanes peu solides, mais suffisantes pour abriter leur indigence. C'est du milieu de cette solitude que je vis tout à coup sortir des milliers de tours peintes et de campaniles étoilés dont je n'apercevais pas la base : c'était la ville; les maisons basses restaient encore cachées dans une des ondulations du sol, tandis que les flèches aériennes des églises, les formes bizarres des tours, des palais et des vieux couvents attiraient déjà mes regards comme une flotte à l'ancre et dont on ne peut découvrir que les mâts planant dans le ciel (1).

Cette première vue de la capitale de l'empire des Slaves qui s'élève brillante dans les froides solitudes de l'Orient chrétien, produit une impression qu'on ne peut oublier.

On a devant soi un paysage triste, mais grand comme l'Océan, et pour animer ce vide, une ville poétique et dont l'architecture n'a point de nom, comme elle n'a point de modèle.

Pour bien comprendre la singularité du tableau, il faut vous rappeler le dessin orthodoxe de toute église grecque; le faite de ces pieux monuments est toujours composé de plusieurs tours qui varient dans leur forme et dans leur hauteur, mais dont le nombre est de cinq au moins; ce nombre sacramental est quelquefois beaucoup plus considérable. Le clocher du milieu est le plus élevé; les quatre autres, maintenus à des étages inférieurs, entourent avec res-

(1) Schnitzler, dans sa statistique, décrit ainsi le territoire du gouvernement de Moscou; je copie littéralement :

« Généralement le sol est maigre, fangeux et peu fertile, et quoique près de la moitié de sa surface soit en culture, il n'est nullement proportionné à la population, et ne donne qu'un produit très-médiocre, insuffisant pour la consommation, » etc., etc. (*La Russie, la Pologne et la Finlande*, par M. J. H. Schnitzler. Paris, chez J. Renouard, 1835. Page 37.

pect la tour principale. Leur forme varie : le sommet de ces donjons symboliques ressemble assez souvent à des bonnets pointus posés sur une tête ; on ne peut aussi comparer le grand clocher de certaines églises , peint et doré extérieurement , à une mitre d'évêque , à une tiare ornée de pierreries , à un pavillon chinois , à un minaret , à une toque de bonze ; souvent aussi c'est tout simplement une petite coupole en forme de boule et terminée par une pointe ; toutes ces figures plus ou moins bizarres sont surmontées de grandes croix de cuivre travaillées à jour , dorées , et dont le dessin compliqué rappelle un peu les ouvrages en filigrane. Le nombre et la disposition de ces campaniles a toujours un sens religieux ; ils signifient les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. C'est le patriarche entouré de ses prêtres , de ses diacres et sous-diacres élevant entre la terre et le ciel sa tête radieuse. Une variété pleine de fantaisie préside au dessin de ces toitures plus ou moins ornées , mais l'intention primitive , l'idée théologique y est toujours scrupuleusement respectée. De brillantes chaînes de métal dorées ou argentées unissent les croix des flèches inférieures à la croix de la tour principale : et ce filet métallique tendu sur une ville entière produit un effet impossible à rendre même dans un tableau , à plus forte raison dans une description ; car les mots restent presque aussi loin des couleurs que des sons. Imaginez-vous donc , si vous pouvez , l'effet de cette sainte cohorte de clochers , qui , sans représenter avec précision la forme humaine , retracent grotesquement une réunion de personnages assemblés sur le faite de chaque église comme sur les toits des moindres chapelles : c'est une phalange de fantômes qui planent sur une ville.

Mais je ne vous ai pas dit encore ce qu'il y a de plus singulier dans l'aspect des églises russes : leurs dômes mystérieux sont , pour ainsi dire , cuirassés , tant le travail de leur enveloppe est recherché. On dirait d'une armure damasquinée , et l'on reste muet d'étonnement en voyant briller au soleil cette multitude de toits guillochés , écaillés , émaillés ,

pailletés, zébrés, rayés par bandes et peints de couleurs diverses, mais toujours très-vives et très-brillantes.

Représentez-vous de riches tentures étalées du haut en bas le long des édifices les plus apparents d'une ville dont les masses d'architecture se détachent sur le fond vert d'eau de la campagne solitaire. Le désert est pour ainsi dire illuminé par ce magique réseau d'escarboucles qui se détache sur un fond de sable métallique. Le jeu de la lumière, miroitant sur cette ville aérienne, produit une espèce de fantasmagorie en plein jour qui rappelle l'éclat des lampes reflétées dans la boutique d'un lapidaire : ces lueurs chatoyantes donnent à Moscou un aspect différent de celui de toutes les autres grandes cités de l'Europe. Vous pouvez vous figurer l'effet du ciel vu du milieu d'une telle ville : c'est une gloire pareille à celle des vieux tableaux, on n'y voit que de l'or.

Je ne dois pas négliger de vous rappeler le grand nombre des églises que renferme cette ville. Schnitzler, page 52, rapporte qu'en 1730 Weber avait compté à Moscou 1500 églises, et que les gens du pays faisaient alors monter ce chiffre à 1600, mais il ajoute que c'est une exagération. Coxe en 1778 le fixe à 484. Lavau redit encore ce nombre. Quant à moi je me contente de vous peindre l'aspect des choses ; j'admire sans compter et je renvoie les amateurs de catalogues aux livres faits exclusivement avec des chiffres.

J'en ai dit assez, j'espère, pour vous faire comprendre et partager ma surprise à la première apparition de Moscou : voilà mon unique ambition. Votre étonnement s'accroîtra, si vous rappelez à votre souvenir ce que vous avez lu partout : que cette ville est un pays tout entier, et que les champs, les lacs, les bois renfermés dans son enceinte mettent des distances considérables entre les divers édifices dont elle est ornée. Il résulte d'un tel éparpillement un surcroît d'illusion ; la plaine entière est couverte d'une gaze d'argent ; trois ou quatre cents églises ainsi espacées forment à l'œil un demi-cercle immense ; aussi lorsqu'on approche pour la première fois de la ville vers l'heure du soleil couchant et que

le ciel est orageux, on croit voir un arc-en-ciel de feu planant sur les églises de Moscou; c'est l'auréole de la ville sainte.

Mais à trois quarts de lieue environ de la porte, le prestige s'évanouit, on s'arrête devant le très-réel château de Pétrowski, lourd palais de briques brutes, bâti par Catherine II dans un goût bizarre, d'après un dessin moderne surchargé d'ornements qui se détachent en blanc sur le rouge des murs. Cette parure, de plâtre, à ce que je crois, et non de pierre, tient du gothique, mais ce n'est pas du gothique de bon style, ce n'est qu'extravagant. L'édifice est carré comme un dé; régularité de plan qui ne rend pas l'aspect général plus imposant ni surtout plus léger. C'est là que s'arrête le souverain quand il doit faire une entrée solennelle à Moscou. J'y reviendrai, car on y a établi un spectacle d'été, planté un jardin, et bâti une salle de bal, espèce de café public, rendez-vous des oisifs de la ville pendant la belle saison.

Passé Pétrowski, le désenchantement va toujours croissant, tellement qu'en entrant dans Moscou on finit par ne plus croire à ce qu'on avait aperçu de loin : on rêvait, et au réveil on se retrouve dans ce qu'il y a de plus prosaïque et de plus ennuyeux au monde ; dans une grande ville sans monuments, c'est-à-dire sans un seul objet d'art qui soit digne d'une admiration réfléchie ; devant cette lourde et maladroite copie de l'Europe, vous vous demandez ce qu'est devenue l'Asie qui vous était apparue un instant. Moscou vu du dehors et dans son ensemble, est une création des sylphes, c'est le monde des chimères ; de près et en détail, c'est une vaste cité marchande, inégale, poudreuse, mal pavée, mal bâtie, peu peuplée, qui dénote sans doute l'œuvre d'une main puissante, mais en même temps la pensée d'une tête à qui l'idée du beau a manqué pour produire un chef-d'œuvre. Le peuple russe a la force des bras, c'est-à-dire celle du nombre ; la puissance de l'imagination lui manque.

Sans génie pour l'architecture, sans talent, sans goût pour

la sculpture, on peut entasser des pierres, faire des choses énormes par les dimensions; on ne peut produire rien d'harmonieux, c'est-à-dire de grand par les proportions. Heureux privilège de l'art!... les chefs-d'œuvre se survivent à eux-mêmes, ils subsistent dans la mémoire des hommes bien des siècles après que le temps les a ruinés; ils participent par l'inspiration qui se manifeste jusque dans leurs derniers débris, à l'immortalité de la pensée qui les a créés; tandis que des masses informes, quelque solidité qu'on leur donne, seront oubliées même avant que le temps en ait fait raison. L'art, lorsqu'il atteint à sa perfection, donne de l'âme aux pierres; c'est un mystère. Voilà ce qu'on apprend en Grèce, où chaque morceau de sculpture concourt à l'effet du plan général de chaque monument. En architecture, comme dans les autres arts, c'est de l'excellence des moindres détails et de leurs rapports savamment combinés avec le plan général, que naît le sentiment du beau. Rien dans toute la Russie ne produit cette impression.

Néanmoins, dans le chaos de plâtre, de briques et de planches qu'on appelle Moscou, deux points fixent incessamment les regards : l'église de Saint-Basile, je vous en décrirai tout à l'heure l'apparence, et le Kremlin, le Kremlin, dont Napoléon lui-même n'a pu faire sauter que quelques pierres !

Ce prodigieux monument, avec ses murs blancs, inégaux, déchirés, ses créneaux étagés, est à lui seul grand comme une ville. On me dit qu'il a une lieue de tour. Vers la fin du jour, au moment où j'entrais à Moscou, les masses bizarres des palais et des églises renfermés dans cette citadelle se détachaient en clair sur un fond de paysage vaporeux, simple de lignes, pauvre de plans, grand de vide, mais froid de ton, ce qui n'empêche pas que nous soyons brûlés de chaleur, étouffés de poussière, dévorés de mousquites. C'est la longue durée de la saison chaude qui colore les sites méridionaux; dans le Nord, on sent les effets de l'été, on ne les voit pas; l'air a beau s'échauffer par moments, la terre reste toujours décolorée.

Je n'oublierai jamais le frisson de terreur que je viens d'éprouver à la première apparition du berceau de l'empire russe moderne : le Kremlin vaut le voyage de Moscou.

A la porte de cette forteresse, mais en dehors de son enceinte, à ce que dit mon feldæger, car je n'ai pu encore arriver jusque-là, s'élève l'église de Saint-Basile, *Vassili Blagennoi* ; elle est connue aussi sous le nom de cathédrale de la protection de la Sainte-Vierge. Dans le rit grec, on prodigue aux églises le titre de cathédrale : chaque quartier, chaque monastère a la sienne, chaque ville en a plusieurs ; celle de Vassili est à coup sûr le monument le plus singulier, si ce n'est le plus beau de la Russie. Je ne l'ai vue que de loin, l'effet qu'elle produit est prodigieux. Figurez-vous une agglomération de petites tourelles inégales, composant ensemble un buisson, un bouquet de fleurs ; figurez-vous plutôt une espèce de fruit irrégulier, tout hérissé d'excroissances, un melon cantaloup à côtes brodées, ou mieux encore une cristallisation de mille couleurs, dont le poli métallique a des reflets qui brillent de loin aux rayons du soleil comme le verre de Bohême ou de Venise, comme la faïence de Delft la plus bariolée, comme l'émail de la Chine le mieux verni : ce sont des écailles de poissons dorés, des peaux de serpents étendues sur des tas de pierres informes, des têtes de dragons, des armures de lézards à teintes changeantes, des ornements d'autel, des habits de prêtres ; et le tout est surmonté de flèches dont la peinture ressemble à des étoffes de soie mordorée : dans les étroits intervalles de ces campaniles, ornés comme on parerait des personnes, vous voyez reluire des toits peints en couleur gorge de pigeon, en roses en azur, et toujours bien vernis ; le scintillement de ces tapisseries éblouit l'œil et fascine l'imagination. « Certes, le pays où un pareil monument s'appelle un lieu de prière, n'est pas l'Europe, c'est l'Inde, la Perse, la Chine, et les hommes qui vont adorer Dieu dans cette boîte de confitures ne sont pas des chrétiens. » Telle est l'exclamation qui m'est échappée en apercevant pour la première fois la singulière

église de Vassili; depuis que je suis entré dans Moscou, je n'ai d'autre désir que d'aller examiner de près ce chef-d'œuvre du caprice. Il faut que ce monument soit d'un style bien extraordinaire pour m'avoir distrait du Kremlin au moment où ce redoutable château m'apparaissait pour la première fois.

Mais bientôt mes idées prenant un autre tour, mon attention s'est distraite de ce qui frappait mes regards pour se représenter les faits accomplis dans ces lieux. Quel est le Français qui pourrait se défendre d'un mouvement de respect et de fierté... (le malheur a son orgueil, et c'est le plus légitime), en entrant dans l'unique ville où il se soit passé, de notre temps, un événement biblique, une scène imposante comme les plus grands faits de l'histoire ancienne ?

Le moyen que la ville asiatique a pris pour repousser son ennemi est un acte de désespoir sublime, et désormais le nom de Moscou est fatalement uni à celui du plus grand capitaine des temps modernes; l'oiseau sacré des Grecs s'est consumé pour échapper aux serres de l'aigle, et semblable au phénix, la colombe mystique renaît de ses cendres.

Dans cette guerre de géants, où tout était gloire, la renommée est indépendante du succès!!! Le feu sous la glace, les armes des démons du Dante : telles furent les machines de guerre que Dieu mit aux mains des Russes pour nous repousser et nous anéantir ! Une armée de braves peut s'honorer d'être venue jusque-là, fût-ce pour y mourir.

Mais qui peut excuser le chef de qui l'imprévoyance l'a exposée à une telle lutte ? A Smolensk, Bonaparte dictait ou refusait la paix qu'on n'a pas même daigné lui offrir à Moscou. Il l'espérait pourtant, il l'espérait en vain. Ainsi, la manie des collections a borné l'intelligence du grand politique, il a sacrifié son armée à la puérile satisfaction d'occuper une capitale de plus !... Repoussant les avis les plus sages, il fit violence à sa propre raison, afin de venir s'installer dans la forteresse des czars, comme il avait dormi dans le palais de presque tous les potentats de l'Europe : et pour ce vain

triomphe du chef aventureux , l'empereur a perdu le sceptre du monde.

La manie des capitales a causé l'anéantissement de la plus belle armée de la France et du monde, et deux ans plus tard la chute de l'empire.

Voici un fait ignoré chez nous, mais dont je vous garantis l'authenticité : il vient à l'appui de mon opinion sur la faute impardonnable commise par Napoléon lorsqu'il a marché sur Moscou. Cette opinion d'ailleurs n'a rien de particulier, puisqu'elle est aujourd'hui celle des hommes les plus éclairés et les plus impartiaux de tous les pays.

Smolensk était considéré par les Russes comme le boulevard de leur pays ; ils espéraient que notre armée se contenterait d'occuper la Pologne et la Lithuanie sans s'aventurer au delà ; mais lorsqu'on apprit la conquête de cette ville, la clef de l'empire, un cri d'épouvante s'éleva de toutes parts ; la cour et le pays furent dans la consternation ; et la Russie se crut au pouvoir du vainqueur. C'est à Pétersbourg que l'empereur Alexandre reçut cette désastreuse nouvelle.

Son ministre de la guerre partageait l'opinion générale, et voulant soustraire à l'ennemi ce qu'il avait de plus précieux, il mit une quantité considérable d'or, de papiers, de bijoux, de diamants, dans une petite caisse qu'il fit porter à Ladoga par un de ses secrétaires, le seul homme auquel il crut pouvoir confier un tel dépôt. Il lui dit d'attendre là de nouvelles instructions, en lui annonçant que probablement il lui enverrait l'ordre de se rendre avec la cassette au port d'Archangel, et plus tard en Angleterre. On attendait avec anxiété des détails ultérieurs ; quelques jours se passèrent sans qu'on vit arriver de courrier ; enfin le ministre reçut l'avis officiel de la marche de notre armée vers Moscou. Sans hésiter un instant, il renvoie chercher à Ladoga son secrétaire et sa cassette, et se rend chez l'empereur d'un air triomphant. Alexandre savait déjà ce qu'on venait lui apprendre : « Sire, lui dit le ministre, Votre Majesté a des grâces à rendre à la Providence ; si vous persistez à suivre le

plan arrêté, la Russie est sauvée : c'est une expédition à la Charles XII.

— Mais Moscou, reprit l'empereur. — Il faut l'abandonner, Sire : combattre serait donner quelque chose au hasard ; nous retirer en affamant le pays, c'est perdre l'ennemi sans rien risquer. La dévastation et la disette commenceront sa ruine, l'hiver et l'incendie la consumeront ; brûlons Moscou pour sauver le monde. »

L'empereur Alexandre modifia ce plan dans l'exécution. Il exigea qu'un dernier effort fût tenté pour garantir sa capitale.

On sait avec quel courage les Russes combattirent à la Moskowa. Cette bataille, qui a reçu de leur maître le nom de Borodino, fut glorieuse pour eux et elle le fut pour nous, puisque, malgré leurs généreux efforts, ils ne purent empêcher notre entrée à Moscou.

Dieu voulait fournir un récit épique aux gazetiers du siècle, siècle prosaïque entre tous ceux que le monde a vus s'écouler. Moscou fut sacrifié volontairement, et la flamme de ce pieux incendie devint le signal de la révolution de l'Allemagne et de la délivrance de l'Europe.

Les peuples sentirent enfin qu'ils n'auraient de repos qu'après avoir anéanti cet infatigable conquérant, qui voulait la paix par le moyen de la guerre perpétuelle.

Tels sont les souvenirs qui dominaient ma pensée à la première vue du Kremlin. Pour récompenser dignement Moscou, l'empereur de Russie aurait dû rétablir sa résidence dans cette ville deux fois sainte.

Le Kremlin n'est pas un palais comme un autre, c'est une cité tout entière, et cette cité est la souche de Moscou ; elle sert de frontière à deux parties du monde, l'Orient et l'Occident : le monde ancien et le monde moderne sont là en présence ; sous les successeurs de Gengis-Kan, l'Asie s'était ruée une dernière fois sur l'Europe ; en se retirant, elle a frappé du pied la terre, et il en est sorti le Kremlin !

Les princes qui possèdent aujourd'hui cet asile sacré du

despotisme oriental disent qu'ils sont Européens, parce qu'ils ont chassé de la Moscovie les Kalmoucks leurs frères, leurs tyrans et leurs instituteurs; ne leur en déplaît rien, ne ressemblait aux kans de Sarai comme leurs antagonistes et leurs successeurs, les czars de Moscou, qui leur ont emprunté jusqu'à leur titre. Les Russes appelaient czars les kans des Tatars. Karamsin dit à ce sujet, volume VI, page 438 :

« Ce mot n'est pas l'abrégé du latin César, comme plusieurs savants le croient sans fondement. C'est un ancien nom oriental que nous connûmes par la traduction slavonne de la Bible : donné d'abord par nous aux empereurs d'Orient, et ensuite aux kans des Tatars, il signifie en persan *trône, autorité suprême*, et se fait remarquer dans la terminaison des noms des rois d'Assyrie et de Babylone, comme Phalassar, Nabonassar, etc. » Et en note il ajoute : « Voyez BOYER, *Origine russ.* Dans notre traduction de l'Écriture sainte, on écrit Kessar au lieu de César, mais *tzar* ou *czar* est tout à fait un autre mot. »

Une fois entré dans l'enceinte de Moscou, j'ai traversé un boulevard qui ressemble à tout, puis j'ai suivi une pente assez douce au bas de laquelle je suis arrivé dans un quartier élégant, bâti en pierre, et dont les rues sont tirées au cordeau; enfin on m'a conduit dans la Dmitriskoï : c'est la rue où m'attendait une belle et bonne chambre retenue pour moi dans une excellente auberge anglaise. J'avais été recommandé dès Pétersbourg à madame Howard, qui ne m'aurait pas admis chez elle sans cette précaution. Je n'ai garde de lui reprocher ses scrupules, car, grâce à tant de prudence, on peut dormir tranquille dans sa maison.

Êtes-vous curieux de savoir à quel prix elle achète une propriété difficile à obtenir partout, mais qui devient une vraie merveille en Russie? elle a bâti dans sa cour un corps de logis séparé, afin d'y faire coucher tous les domestiques russes. Ces hommes n'entrent dans la maison principale que pour y vaquer au service de leurs maîtres. En fait de pré-

cautions, madame Howard va plus loin encore. Elle ne reçoit presque aucun Russe; aussi ni mon postillon ni mon feldjäger ne connaissent sa demeure; nous avons eu quelque peine à la trouver, quoique cette maison, sans enseigne il est vrai, soit la meilleure auberge de Moscou et de la Russie.

Aussitôt que je fus installé, je me suis mis à vous écrire pour me reposer. La nuit approche, il fait clair de lune; je m'interromps afin d'aller parcourir la ville; je reviendrai vous raconter ma promenade.

(Suite de la même lettre.)

Moscou, ce 6 août 1850, à 4 heures du matin.

Sorti vers dix heures du soir, sans guide, seul, me dirigeant au hasard, selon ma coutume, j'ai commencé à parcourir de longues rues larges; mal pavées comme toutes les rues des villes russes, et de plus montueuses; mais ces vilaines rues sont tracées régulièrement. La ligne droite ne fait pas faute à l'architecture de ce pays; cependant, l'équerre et le cordeau ont moins défiguré Moscou qu'ils n'ont gâté Pétersbourg. Là ces imbéciles tyrans des villes modernes trouvèrent table rase; mais ils avaient à lutter ici contre les inégalités du terrain et contre de vieux monuments nationaux: grâce à ces invincibles obstacles de l'histoire et de la nature, l'aspect de Moscou est resté celui d'une ville ancienne; c'est la plus pittoresque de toutes celles de l'empire qui la reconnaît toujours pour sa capitale, en dépit des efforts presque surnaturels du czar Pierre et de ses successeurs; tant la loi des choses est forte contre la volonté des hommes même les plus puissants!

Dépouillée de ses honneurs religieux, privée de son patriarche, abandonnée de ses souverains et des plus courtisans de ses vieux boyards, sans autre prestige que celui d'un trait

d'héroïsme trop moderne pour être justement apprécié des contemporains, Moscou est devenu, faute de mieux, une ville de commerce et d'industrie; on vante sa fabrique de soieries !... Mais l'histoire et l'architecture sont toujours là pour lui conserver ses droits imprescriptibles à la suprématie politique. Le gouvernement russe favorise les usines : ne pouvant arrêter tout à fait le torrent du siècle, il aime encore mieux enrichir le peuple que l'affranchir.

Ce soir vers dix heures, le jour tombait et la lune se levait brillante à travers la poussière, animée d'un horizon du Nord, au moment du crépuscule. Les flèches des couvents, les aiguilles des chapelles, les tours, les remparts, les palais et toutes les masses irrégulières et imposantes du Kremlin recevaient par accident des traits de lumière resplendissants comme des franges d'or, tandis que le corps de la ville, rentré dans l'ombre, perdait peu à peu les luisants reflets du soleil couchant que je voyais glisser en s'affaiblissant de tuile peinte en tuile peinte, de coupole de cuivre en coupole, papillotant et se fondant par flots lumineux sur les chaînes dorées et sur les toits métalliques, qui sont le firmament de Moscou : tous ces monuments dont les peintures ressemblent à de riches tapisseries, brillaient d'un air de fête sur le fond bleuâtre du ciel. On eût dit que le soleil à son déclin voulait saluer la ville qu'il allait fuir ; cet adieu du jour aux palais de fées de la vieille capitale de la Russie était magnifique. Des nuées de mousquites bourdonnaient à mes oreilles, tandis que mes yeux étaient brûlés du sable des rues, incessamment enlevé sous les pieds des chevaux qui traînent au galop dans tous les sens des milliers d'équipages.

Les plus nombreux et les plus pittoresques sont les drowskas ; cette voiture vraiment nationale est le traîneau d'été. Ne pouvant transporter commodément qu'une personne à la fois, les drowskas doivent se multiplier à l'infini pour suffire aux besoins d'une population active, nombreuse, mais perdue dans une ville immense et dont les habitants refluent continuellement de toutes les extrémités vers le

centre. La poussière de Moscou est extrêmement incommode; fine comme la cendre, légère comme les tourbillons d'insectes auxquels elle se mêle en cette saison, elle offusque la vue et gêne la respiration. Nous avons une température brûlante tout le jour, et les nuits sont encore trop écourtées pour que la fraîcheur pernicieuse des rosées puisse tempérer l'aride chaleur du matin; la lueur de ce jour dévorant ne finit que bien avant dans la soirée. Au surplus, les Russes sont étonnés de l'intensité des chaleurs de cet été comme de leur durée.

L'empire slave, ce soleil levant du monde politique, vers lequel toute la terre tourne les yeux, aurait-il aussi pour lui le soleil de Dieu? Les gens du pays prétendent et ils répètent souvent que le climat de la Russie s'adoucit. Étonnant pouvoir de la civilisation humaine, dont les progrès changeraient jusqu'à la température du globe!... Quoi qu'il en soit des hivers de Moscou et de Pétersbourg, je connais peu de climats plus désagréables que celui de ces deux villes pendant l'été. C'est la belle saison qui est le vilain temps des pays du Nord.

La première chose qui m'a frappé dans les rues de Moscou, c'est une population qui paraissait plus vive dans ses allures, plus franche dans sa gaieté que celle de Pétersbourg: on respire ici un air de liberté inconnu dans le reste de l'empire; c'est ce qui m'explique la secrète aversion des souverains pour cette ville, qu'ils flattent, qu'ils redoutent et qu'ils fuient.

L'empereur Nicolas qui est bon Russe l'aime beaucoup, dit-il: néanmoins je ne vois pas qu'il l'habite plus souvent que n'ont fait ses prédécesseurs, qui la détestaient.

Ce soir on avait illuminé quelques rues, mais mesquinement et par un assez petit nombre de lampions dont quelques-uns n'étaient que posés à terre. On a peine à s'expliquer le goût des Russes pour les illuminations, quand on pense que pendant la courte saison où l'on peut jouir de ce genre

de décoration il n'y a presque pas de nuit sous les latitudes de Moscou, et surtout de Saint-Pétersbourg.

En rentrant chez moi, j'ai demandé à quelle occasion se faisaient ces modestes démonstrations de joie. On m'a répondu qu'on illuminait pour célébrer les anniversaires de la naissance ou du baptême de toutes les personnes de la famille impériale; ce sont des réjouissances permanentes. Il y a chaque année tant de fêtes de ce genre en Russie, qu'elles passent à peu près inaperçues. Cette indifférence m'a prouvé que la peur a ses imprudences, et qu'elle ne sait pas toujours si bien flatter qu'elle le voudrait. Il n'y a de flatteur habile que l'amour, parce que ses louanges, même les plus exagérées, sont sincères. Voilà une vérité que la conscience dit... inutilement, aux despotes.

L'inutilité de la conscience dans les affaires humaines, dans les plus grandes comme dans les moindres, est à mes yeux le plus étonnant mystère de ce monde, car il me prouve l'existence de l'autre. Dieu ne fait rien sans but; donc puisqu'il a donné la conscience à tous les hommes et que cette lumière intérieure ne sert à rien sur la terre, il faut qu'elle ait sa destination quelque part : les injustices de ce monde ont pour excuses nos passions : l'inflexible justice de l'autre aura pour avocat notre conscience.

J'ai suivi lentement des promeneurs désœuvrés et après avoir descendu et remonté plusieurs pentes à la suite d'un flot d'oisifs que je prenais machinalement pour guides, je suis arrivé vers le centre de la ville, sur une place vague où commence une allée de jardin; cette promenade me parut très-brillante : on entendait de la musique lointaine, on voyait scintiller des lumières nombreuses, plusieurs cafés ouverts rappelaient l'Europe; mais je ne pouvais m'intéresser à ces plaisirs : j'étais sous les murs du Kremlin; montagne colossale élevée pour la tyrannie, par les bras des esclaves. On a fait pour la ville moderne une promenade publique, une espèce de jardin planté à l'anglaise autour des murs de cette ancienne forteresse de Moscou.

Savez-vous ce que c'est que les murs du Kremlin? ce mot de murs vous donne l'idée d'une chose trop ordinaire, trop mesquine, il vous trompe; les murailles du Kremlin : c'est une chaîne de montagnes... Cette citadelle bâtie aux confins de l'Europe et de l'Asie est aux remparts ordinaires ce que les Alpes sont à nos collines : le Kremlin est le mont Blanc des forteresses. Si le géant qu'on appelle l'empire russe avait un cœur, je dirais que le Kremlin est le cœur de ce monstre : il en est la tête...

Je voudrais pouvoir vous donner l'idée de cette masse de pierres qui se dessinait en gradins dans le ciel : singulière contradiction!... cet asile du despotisme s'éleva au nom de la liberté, car le Kremlin fut un rempart opposé aux Kalmouks par les Russes : ses murailles à deux fins ont favorisé l'indépendance de l'État et servi la tyrannie du souverain. Elles suivent avec hardiesse les profondes sinuosités du terrain ; lorsque les pentes du coteau deviennent trop rapides le rempart s'abaisse par escaliers ; ces degrés qui montent entre le ciel et la terre sont énormes, c'est l'échelle des géants qui vont faire la guerre aux dieux.

La ligne de cette première ceinture de constructions est coupée par des tours fantastiques si élevées, si fortes et d'une forme si bizarre qu'elles représentent des rocs de diverses figures et des glaciers de mille couleurs : l'obscurité, sans doute, contribuait à grandir les objets, à leur donner un dessin et des teintes hors de nature ; je dis des teintes parce que la nuit a son coloris comme la gravure... J'ignore d'où venait le prestige dont je ressentais l'influence : mais ce que je sais c'est que je ne pouvais me défendre d'une secrète épouvante... et voir des messieurs et des dames vêtus à la parisienne, se promener au pied de ce palais fabuleux, c'est à croire qu'on rêve!... Je rêvais. Qu'aurait dit Ivan III, le restaurateur, on peut bien dire le fondateur du Kremlin, s'il eût pu apercevoir au pied de la forteresse sacrée ses vieux Moscovites rasés, frisés, en fracs, en pantalons blancs, en gants jaunes, nonchalamment assis au son des instruments

et prenant des glaces bien sucrées devant un café bien illuminé?... il aurait dit comme moi : c'est impossible!... et pourtant c'est ce qui se voit maintenant tous les soirs d'été à Moscou.

J'ai donc parcouru les jardins publics plantés sur les glacis de la vieille citadelle des czars, j'ai vu des tours, puis d'autres tours, des étages, puis d'autres étages de murailles; et mes regards planaient sur une ville enchantée. C'est trop peu dire que de parler de féerie!... il faudrait l'éloquence de la jeunesse, que tout étonne et surprend, pour trouver des mots analogues à ces choses prodigieuses. Au-dessus d'une longue voûte que je venais de traverser, j'ai aperçu un chemin suspendu par lequel piétons et voitures entrent dans la sainte cité. Ce spectacle me paraissait incompréhensible; rien que des tours, des portes, des terrasses élevées les unes sur les autres; en lignes contrariées; rien que des rampes rapides, que des arceaux qui servent à porter des routes par lesquelles on sort du Moscou d'aujourd'hui, du Moscou vulgaire, pour entrer au Kremlin, au Moscou de l'histoire, au Moscou merveilleux. Ces aqueducs sans eau, supportent encore d'autres étages d'édifices plus fantastiques; j'ai entrevu, appuyée sur un de ces passages suspendus, une tour basse et ronde, tout hérissée de créneaux en fer de lance : la blancheur éclatante de cet ornement singulier se détache sur un mur rouge de sang : contraste criant! et que l'obscurité toujours un peu transparente des nuits septentrionales ne m'empêchait pas de discerner. Cette tour était un géant qui dominait de toute sa tête le fort dont il paraissait le gardien. Quand je fus rassasié du plaisir de rêver tout éveillé, je tâchai de retrouver mon chemin pour rentrer chez moi, où je me suis mis à vous écrire : occupation peu propre à calmer mon agitation. Mais je suis trop fatigué, je ne puis me reposer; il faut de la force pour dormir.

Que ne voit-on pas la nuit au clair de lune en tournant au pied du Kremlin? là tout est surnaturel; on y croit aux spectres malgré soi : qui pourrait approcher sans une reli-

gieuse terreur de ce boulevard sacré dont une pierre détachée par Bonaparte a rebondi jusqu'à Sainte-Hélène pour écraser le téméraire triomphateur au milieu de l'Océan... Pardon, je suis né du temps des phrases.

La plus nouvelle des nouvelles écoles achève de le hannir et de simplifier le langage d'après cette loi : que les peuples les plus dénués d'imagination sont ceux qui se gardent le plus soigneusement des écarts d'une faculté qu'ils n'ont pas. Je puis admirer le style puritain lorsqu'il est employé par des talents supérieurs et capables d'en racheter la monotonie : je ne saurais l'imiter.

Après avoir vu ce que j'ai vu ce soir, on ferait bien de s'en retourner tout droit dans son pays : l'émotion du voyage est épuisée.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Le Kremlin au grand jour. — Ses hôtes naturels. — Caractère de son architecture. — Sens symbolique. — Dimension des églises russes. — L'histoire des hommes employés comme un moyen de décrire les lieux. — Influence d'Ivan IV. — Mot de Pierre Ier. — Patience coupable. — Les sujets d'Ivan IV et les Russes actuels. — Ivan IV comparé à tous les tyrans cités dans l'histoire. — Source où j'ai puisé les faits racontés. — Brochure du prince Wiasomaki. — Pourquoi on doit se fier à Karamsin.

Moscou, ce 8 août 1850.

Une ophthalmie que j'ai gagnée entre Pétersbourg et Moscou m'inquiète et me fait souffrir. Malgré ce mal, j'ai voulu recommencer aujourd'hui ma promenade d'hier au soir, afin de comparer le Kremlin du grand jour avec le fantastique Kremlin de la nuit. L'ombre grandit, déplace toutes choses, mais le soleil rend aux objets leurs formes et leurs proportions.

A cette seconde épreuve, la forteresse des czars m'a encore surpris. Le clair de lune agrandissait et faisait ressortir certaines masses de pierres, mais il m'en cachait d'autres, et tout en rectifiant quelques erreurs, en reconnaissant que je m'étais figuré trop de voûtes, trop de galeries couvertes, trop de chemins suspendus, de portiques et de souterrains, j'ai retrouvé assez de toutes ces choses pour justifier mon enthousiasme.

Il y a de tout au Kremlin : c'est un paysage de pierres.

La solidité de ses remparts surpasse la force des rochers qui les portent ; le nombre et la force de ses monuments est une merveille. Ce labyrinthe de palais, de musées, de donjons, d'églises, de cachots est effrayant comme l'architecture de Martin ; c'est tout aussi grand et plus irrégulier que les

compositions du peintre anglais. Des bruits mystérieux sortent du fond des souterrains ; de telles demeures ne peuvent convenir à des êtres semblables à nous. On y rêve aux scènes les plus étonnantes ; et l'on frémit quand on se souvient que ces scènes ne sont point de pure invention. Les bruits qu'on entend là semblent sortir du tombeau ; on y croit à tout hors à ce qui est naturel.

Persuadez-vous-bien que le Kremlin de Moscou n'est nullement ce qu'on dit qu'il est. Ce n'est pas un palais, ce n'est pas un sanctuaire national où se conservent les trésors historiques de l'empire ; ce n'est pas le boulevard de la Russie, l'asile révérend où dorment les saints, protecteurs de la patrie : c'est moins et c'est plus que tout cela ; c'est tout simplement la citadelle des spectres.

Ce matin, marchant toujours sans guide, je suis arrivé jusqu'au milieu même du Kremlin, et j'ai pénétré seul dans l'intérieur de quelques-unes des églises qui font l'ornement de cette cité pieuse, aussi vénérée par les Russes pour ses reliques que pour les richesses mondaines et les glorieux trophées qu'elle renferme. Je suis trop agité en cet instant pour vous décrire les lieux avec détail ; plus tard je ferai une visite méthodique au trésor et vous saurez ce que j'y aurai vu.

Le Kremlin sur sa colline m'est apparu de loin comme une ville princière, bâtie au milieu de la ville populaire. Ce tyrannique château, cet orgueilleux monceau de pierres domine le séjour du commun des hommes de toute la hauteur de ses rochers, de ses murs, de ses campaniles, et contrairement à ce qui arrive aux monuments d'une dimension ordinaire, plus on approche de cette masse indestructible, et plus on est émerveillé. Tel que certains ossements d'animaux gigantesques, le Kremlin nous prouve l'histoire d'un monde dont nous ne pouvons nous empêcher de douter encore, même en en retrouvant les débris. A cette création prodigieuse, la force tient lieu de beauté, le caprice d'élégance ; c'est le rêve d'un tyran, mais c'est puissant, c'est effrayant comme la pensée d'un homme qui commande à

la pensée d'un peuple ; il y a là quelque chose de disproportionné : je vois des moyens de défense qui supposent des guerres comme il ne s'en fait plus ; cette architecture n'est pas en rapport avec les besoins de la civilisation moderne.

Héritage des temps fabuleux, où le mensonge était roi sans contrôle : geôle , palais , sanctuaire , boulevard contre l'étranger , bastille contre la nation , appui des tyrans , cachots des peuples : voilà le Kremlin !

Espèce d'Acropolis du Nord, de Panthéon barbare, ce sanctuaire national pourrait s'appeler l'Alcazar des Slaves.

Tel fut donc le séjour de prédilection des vieux princes moscovites, et pourtant ces redoutables murailles ne suffirent pas encore à calmer l'épouvante d'Ivan IV.

La peur d'un homme tout-puissant est ce qu'il y a de plus terrible en ce monde, aussi n'approche-t-on du Kremlin qu'en frémissant.

Des tours de toutes les formes : rondes, carrées, à flèches aiguës, des beffrois, des donjons, des tourelles, des vedettes, des guérites sur des minarets, des clochers de toutes les hauteurs, différant de couleurs, de style et de destination ; des palais, des dômes, des vigies, des murs crénelés, percés ; des meurtrières, des mâchicoulis, des remparts, des fortifications de toutes sortes, des fantaisies bizarres, des inventions incompréhensibles, un kiosque à côté d'une cathédrale ; tout annonce le désordre et la violence, tout trahit la continuelle surveillance nécessaire à la sûreté des êtres singuliers qui se condamnerent à vivre dans ce monde surnaturel. Mais ces innombrables monuments d'orgueil, de caprice, de volupté, de gloire, de piété, malgré leur variété apparente n'expriment qu'une seule et même pensée qui domine tout ici : la guerre soutenue par la peur. Le Kremlin est sans contredit l'œuvre d'un être surhumain, mais d'un être malfaisant. La gloire dans l'esclavage, telle est l'allégorie figurée par ce monument satanique aussi extraordinaire en architecture que les visions de saint Jean sont extraordinaires en poésie :

c'est l'habitation qui convient aux personnages de l'Apocalypse.

En vain chaque tourelle a son caractère et son usage particulier, toutes ont la même signification : la terreur armée !

Les unes ressemblent à des bonnets de prêtres, d'autres, à la gueule d'un dragon, d'autres à des glaives renversés : la garde en bas, la pointe en haut : d'autres rappellent la forme et jusqu'à la couleur de certains fruits exotiques : d'autres encore ont la figure d'une coiffure de czar pointue et ornée de pierreries comme celle du doge de Venise : d'autres enfin sont de simples couronnes, et toutes ces espèces de tours revêtues de tuiles vernissées ; toutes ces coupoles métalliques, tous ces dômes émaillés, dorés, azurés, argentés brillent au soleil comme des émaux sur une étagère, ou plutôt comme les satellites colossales des mines de sel qu'on voit aux environs de Cracovie. Ces énormes piliers, ces flèches de diverses formes, pyramidales, rondes, pointues, mais rappelant toujours un peu la figure humaine, dominant la ville et le pays.

A les voir de loin briller dans le ciel, on dirait d'une réunion de potentats richement vêtus et décorés des insignes de leur dignité : c'est une assemblée d'ancêtres, un conseil de rois siégeant sur des tombeaux ; ce sont des spectres qui veillent sur le faite d'un palais.

Habiter le Kremlin ce n'est pas vivre, c'est se défendre ; l'oppression crée la révolte, la révolte nécessite les précautions ; les précautions accroissent le danger, et de cette longue suite d'actions et de réactions naît un monstre, le despotisme qui s'est bâti une maison à Moscou : le Kremlin ! voilà tout. Les géants du monde antédiluvien s'ils revenaient sur terre pour visiter leurs faibles successeurs, pourraient encore se loger là.

Tout a un sens symbolique, volontaire ou non dans l'architecture du Kremlin ; mais ce qui reste de réel quand vous avez surmonté votre première épouvante pour pénétrer

au sein de ces sauvages magnificences, c'est un amas de cachots pompeusement surnommés palais et cathédrales. Les Russes ont beau faire, ils ne sortent pas de prison.

Leur climat lui-même est complice de la tyrannie. Le froid de ce pays ne permet pas d'y construire de vastes églises, où les fidèles seraient gelés pendant la prière; ici l'esprit n'est point élevé au ciel par la pompe de l'architecture religieuse; sous cette zone, l'homme ne peut bâtir au bon Dieu que des donjons obscurs. Les sombres cathédrales du Kremlin, avec leurs voûtes étroites et leurs épaisses murailles ressemblent à des caves, ce sont des prisons peintes comme les palais sont des géôles dorées.

Des merveilles de cette effrayante architecture il faut dire ce que les voyageurs disent de l'intérieur des Alpes: ce sont de belles horreurs.

(Suite de la lettre vingt-cinquième.)

Le même jour, au soir.

Mon œil s'enflamme de plus en plus: je viens de faire appeler un médecin qui m'a condamné à rester trois jours dans ma chambre avec un bandeau. Heureusement que l'un de mes yeux me reste; je puis m'occuper.

J'ai le projet d'employer ces trois jours de loisir forcé à terminer un travail commencé pour vous à Pétersbourg, et interrompu par les agitations de la vie que je menais dans cette ville. C'est le résumé du règne d'Ivan IV, le tyran par excellence, et l'âme du Kremlin. Ce n'est pas qu'il ait bâti cette forteresse, mais il y est né, il y est mort, il y revient, son esprit y demeure.

Le plan en fut conçu et exécuté par son aïeul Ivan III et par des hommes de cette trempe; et je veux me servir de ces figures colossales comme de miroirs pour vous représenter le Kremlin, qu'il me faut, je le sens, renoncer à vous

peindre tout simplement, car ici mes paroles ne vont pas aux choses. D'ailleurs cette manière détournée de compléter une description me paraît neuve, et je la crois sûre; aussi bien j'ai fait jusqu'à présent ce qui dépendait de moi pour vous donner l'idée du lieu en lui-même, il faut maintenant vous le montrer sous un aspect nouveau, c'est-à-dire en vous faisant l'histoire des hommes qui l'habitèrent.

Si de l'arrangement d'une maison nous déduisons le caractère de la personne qui l'habite, ne pouvons-nous pas, par une opération d'esprit analogue, nous figurer l'aspect des édifices d'après les hommes pour lesquels ils furent construits? Nos passions, nos habitudes, notre génie sont bien assez puissants pour se graver ineffaçablement jusque sur les pierres de nos demeures.

Certes, s'il existe un monument auquel puisse s'appliquer ce procédé de l'imagination, c'est le Kremlin...

On voit là l'Europe et l'Asie en présence, et le génie des Grecs du Bas-Empire les unit.

A tout prendre, soit que l'on considère cette forteresse sous le rapport purement historique, soit qu'on la contemple du point de vue poétique et pittoresque, c'est le monument le plus national de la Russie, et, par conséquent, le plus intéressant pour les Russes comme pour les étrangers.

Je vous l'ai dit, Ivan IV n'a point bâti le Kremlin: ce sanctuaire du despotisme fut reconstruit en pierre sous Ivan III, en 1485, par deux architectes italiens, Marco et Pietro Antonio, appelés à Moscou par le *grand prince*, qui voulait relever les remparts naguère de bois de la forteresse fondée plus anciennement sous Dmitri Donskoï.

Mais si ce palais n'est pas l'œuvre d'Ivan IV, il est sa pensée. C'est par esprit de prophétie que le grand roi Ivan III a élevé le palais du tyran son petit-fils. Il y a eu des architectes italiens partout: nulle part ces hommes n'ont rien produit qui ressemble à l'œuvre accomplie par eux à Moscou. J'ajoute qu'il y a eu ailleurs des souverains absolus, injustes, arbitraires, bizarres, et que pourtant le règne d'aucun de

ces monstres ne ressemble au règne d'Ivan IV : la même graine germant sous des zones et dans des terrains différents produit des plantes du même genre, mais de dimensions et d'aspects divers. La terre ne verra pas deux chefs-d'œuvre du despotisme pareils au Kremlin, ni deux nations aussi superstitieusement patientes que le fut la nation moscovite sous le règne fabuleux de son tyran.

Les suites s'en font encore sentir de nos jours. Si vous m'aviez accompagné dans ce voyage, vous découvririez avec moi au fond de l'âme du peuple russe les inévitables ravages du pouvoir arbitraire poussé à ses dernières conséquences ; d'abord c'est une indifférence sauvage pour la sainteté de la parole, pour la vérité des sentiments, pour la justice des actes ; puis c'est le mensonge triomphant dans toutes les actions et les transactions de la vie ; c'est le manque de probité, la mauvaise foi, la fraude sous toutes les formes ; en un mot, le sens moral est émoussé.

Il me semble voir une procession de vices sortir par toutes les portes du Kremlin pour inonder la Russie.

Pierre I^{er} disait qu'il faudrait trois juifs pour tromper un Russe ; nous qui ne sommes pas obligés de ménager nos termes comme un empereur, nous traduisons ce mot ainsi : « Un Russe à lui seul attraperait trois juifs.

D'autres nations ont supporté l'oppression, la nation russe l'a animée ; elle l'aime encore. Ce fanatisme d'obéissance n'est-il pas caractéristique ? Ici, toutefois, on ne peut nier que cette manie populaire ne devienne, par exception, le principe d'actions sublimes. Dans ce pays inhumain ; si la société a dénaturé l'homme, elle ne l'a pas rapetissé : étonnante transformation des facultés de l'âme ! Il porte parfois la bassesse jusqu'à l'héroïsme ; il n'est pas bon, mais il n'est pas mesquin : c'est aussi ce qu'on peut dire du Kremlin. Cela ne fait pas plaisir à regarder, mais cela fait peur. Ce n'est pas beau, c'est terrible comme le règne d'Ivan IV.

Un tel règne aveugle à jamais l'âme humaine chez la na-

tion qui l'a subi patiemment jusqu'au bout : les derniers neveux de ces hommes, stigmatisés par les bourreaux, se ressentiront de la prévarication de leurs pères : le crime de lèse-humanité dégrade les peuples jusque dans leur postérité la plus reculée. Ce crime ne consiste pas seulement à exercer l'injustice, mais à la tolérer ; un peuple qui, sous prétexte que l'obéissance est la première des vertus, lègue la tyrannie à ses neveux, méconnaît ses propres intérêts ; il fait pis que cela, il manque à ses devoirs.

L'aveugle patience des sujets, leur silence, leur fidélité à des maîtres insensés sont de mauvaises vertus : la soumission n'est louable, la souveraineté vénérable qu'autant qu'elles deviennent des moyens d'assurer les droits de l'humanité. Quand le roi les méconnaît, quand il oublie à quelles conditions il est permis à un homme de régner sur ses semblables, les citoyens ne relèvent plus que de Dieu, leur maître éternel, qui les délie du serment de fidélité au maître temporel.

Voilà des restrictions que les Russes n'ont jamais admises ni comprises ; pourtant elles sont nécessaires au développement de la vraie civilisation ; sans elles, il arriverait un moment où l'état social deviendrait plus nuisible qu'utile à l'humanité, et les sophistes auraient beau jeu pour renvoyer l'homme au fond des bois.

Cependant une telle doctrine, avec quelque modération qu'on l'expose et qu'on veuille la mettre en pratique, passe pour séditieuse à Pétersbourg, bien qu'elle ne soit que l'application des saintes Écritures. Donc, les Russes ne nos jours sont les dignes enfants des sujets d'Ivan IV. C'est un des motifs qui me décident à vous faire en abrégé l'histoire de ce règne.

En France j'avais oublié ces faits, mais en Russie on est bien forcé de s'en retracer les affreux détails. Ce sera le sujet de ma prochaine lettre ; ne craignez pas l'ennui : jamais récit ne fut plus intéressant, ou du moins plus curieux.

Cet insensé a, pour ainsi dire, dépassé les limites de la

sphère où la créature a reçu de Dieu, sous le nom de libre arbitre, la permission de faire du mal : jamais, le bras de l'homme n'a porté si loin. La brutale férocité d'Ivan IV fait pâlir les Tibère, les Néron, les Caracalla, les Louis XI, les Pierre le Cruel, les Richard III, les Henri VIII, enfin tous les tyrans anciens et modernes avec leurs juges les plus incorruptibles, Tacite à leur tête.

Aussi, avant de vous retracer les détails de ces incroyables excès, je sens le besoin de protester de mon exactitude. Je ne citerai rien de mémoire ; en commençant ce voyage, j'ai rempli ma voiture des livres qui m'étaient nécessaires, et la principale source où j'ai puisé, c'est Karamsin, auteur qui ne peut être récusé par les Russes, puisqu'on lui reproche d'avoir adouci plutôt qu'exagéré les faits défavorables à la renommée de sa nation. Une prudence excessive et qui va jusqu'à la partialité, tel est le défaut de cet auteur ; en Russie, le patriotisme est toujours entaché de complaisance. Tout écrivain russe est courtisan : Karamsin l'était : j'en trouve la preuve dans une petite brochure publiée par un autre courtisan, le prinée Wiasemski : c'est la description de l'incendie du palais d'hiver à Pétersbourg, description qui est écrite tout à la louange du souverain, lequel heureusement a mérité cette fois les éloges qu'on lui adresse. On y trouve le passage suivant :

« Qu'elle est la noble famille de Russie qui n'ait aussi » quelque glorieux souvenir à revendiquer dans ses murs (1) ? » Nos pères, nos ancêtres, toutes nos illustrations politiques, » administratives, guerrières, y reçurent des mains du souve- » rain, et au nom de la patrie, les témoignages éclatants dus » à leurs travaux, à leurs services, à leur valeur. C'est ici » que Lomonosloff, que Derjavine firent résonner leur lyre » nationale, que *Karamsin lut les pages de son histoire* devant » un auditoire auguste (2). Ce palais était le palladium des

(1) Le palais d'hiver, à Pétersbourg, fut brûlé le 29 décembre 1837.

(2) Karamsin n'a sûrement pas cherché à exagérer ce qui pouvait déplaire à de tels juges.

et qu'on lit comme des fables, n'est pas ce qui donne le plus à penser lorsqu'on se retrace le long règne d'Ivan IV. Non, un problème tout à fait insoluble pour le philosophe, un éternel sujet de surprise et de redoutables méditations, c'est l'effet produit par cette tyrannie sans seconde sur la nation qu'elle a décimée; non-seulement elle ne révolte pas les populations, elle les attache. Cette circonstance prodigieuse me paraît jeter un jour nouveau sur les mystères du cœur humain.

Ivan IV, encore enfant, monte sur le trône en 1533; couronné à 17 ans, le 16 janvier 1546, il est mort dans son lit au Kremlin, après un règne de 51 ans, le 18 janvier 1584, à 64 ans, et il a été pleuré par sa nation tout entière, sans excepter les enfants de ses victimes. On ne sait si les mères moscovites l'ont pleuré; c'est ce dont il est permis de douter, grâce au silence des annalistes sur ce point.

Sous les mauvais régimes, les femmes se dénaturent moins complètement que les hommes; ceux-ci participant seuls aux actes du gouvernement, il arrive nécessairement que les préjugés sociaux en circulation dans chaque siècle et dans chaque pays ont prise sur eux plus que sur elles. Quoi qu'il en soit, il faut bien le dire, ce règne monstrueux a fasciné la Russie au point de lui faire trouver jusque dans le pouvoir effronté des princes qui la gouvernent un objet d'admiration; l'obéissance politique est devenue pour les Russes un culte, une religion (1). Ce n'est que chez ce peuple, du

(1) M. Tolstol, que j'ai cité ailleurs, expose en ces termes la doctrine des hommes politiques de son pays:

« Et qu'on ne dise pas qu'un seul homme peut faillir, que ses aberrations peuvent amener de graves catastrophes, d'autant plus qu'aucune responsabilité ne domine ses actes. »

« Est-il possible d'admettre l'absence du sentiment patriotique dans un homme appelé par la Providence à gouverner ses semblables? Un tel prince serait une exception monstrueuse.

» Pour ce qui regarde la responsabilité, elle existe dans la malédiction des peuples (*) et dans les tables de l'histoire, qui burine sans pitié les méfaits des puissants

(*) Elle n'existe pas dans un pays où l'on bénit la tyrannie dans ses derniers excès.
(Note du voyageur.)

moins, je le crois, qu'on a vu les martyrs en adoration devant les bourreaux !... Rome est-elle tombée aux pieds de Tibère et de Néron pour les supplier de ne point abdiquer le pouvoir absolu et de continuer à la brûler, à la piller, à se baigner tranquillement dans son sang, à déshonorer ses enfants ? C'est ce que vous verrez faire aux Moscovites au milieu du règne et au plus fort de la tyrannie d'Ivan IV.

Il voudra se retirer ; mais les Russes luttant de ruse avec leur maître, le supplieront de continuer à les gouverner selon son humeur. Ainsi justifié, ainsi garanti, le tyran recommencera le cours de ses exécutions. Pour lui, régner e'est tuer, il tue par peur et par devoir, et cette trop simple charte est confirmée par l'assentiment de la Russie et par les regrets et les pleurs de la nation entière à la mort du tyran !!!... Ivan, lorsqu'il se décide comme Néron à secouer le joug de la gloire et de la vertu pour régner uniquement par la terreur, ne se borne pas à des recherches de cruauté inconnues avant et après lui, il accable encore d'invectives les malheureux objets de ses fureurs ; il est ingénieux, il est comique dans l'atrocité : l'horrible et le burlesque récréent à la fois son esprit satirique et impitoyable. Il perce les cœurs par des paroles sarcastiques en même temps qu'il déchire lui-même les corps, et dans l'œuvre infernale accomplie par lui contre ses semblables, que son orgueil épouvanté prend pour autant d'ennemis, le raffinement des paroles surpasse la barbarie des actes.

de la terre. Où en serait l'empire de Russie si Pierre le Grand eût été gêné dans l'exercice de son pouvoir ?

» Où en seraient les Russes, si des députés se réunissaient chaque année pour passer six mois à délibérer sur des mesures dont la plupart d'entre eux n'ont aucune idée ? Car la science gouvernementale n'est pas innée ; et que deviendrions-nous, si nous n'avions pas à la tête des destinées de la Russie un monarque dont la pensée sage et énergique, libre de tout contrôle, n'est dirigée que vers un seul but, le bonheur de la Russie ? (*) » (*Coup d'œil sur la Législation russe.* Pages 143, 144.)

(*) Ceci suffit, je pense, pour prouver que les idées politiques des Russes les plus éclairés de nos jours ne diffèrent pas beaucoup de celles des sujets d'Ivan IV, et que dans leur idolâtrie monarchique ils ne cessent de confondre le despotisme absolu avec un gouvernement tempéré.

(*Notes du voyageur.*)

Ceci ne veut pas dire qu'il n'ait point renchéri en fait de supplices sur toutes les manières inventées avant lui de faire souffrir les corps et de prolonger la douleur : son gouvernement est le règne de la torture.

L'imagination refuse de croire à la durée d'un tel phénomène moral et politique. Je viens de le dire, et il est à propos de le répéter : Ivan IV commence, comme le fils d'Agrippine, par la vertu et par ce que qui commande plus encore peut-être l'amour d'une nation ambitieuse et vaine, par les conquêtes. A cette époque de sa vie, faisant taire les appétits grossiers et les terreurs brutales qu'il avait manifestés dès son enfance, il se soumet à la direction d'amis sages et sévères.

De pieux conseillers, de prudents directeurs font du début de ce règne une des époques les plus brillantes et les plus heureuses des annales moscovites ; mais le début fut court auprès du reste, et la métamorphose prompte, terrible et complète.

Kazan, ce redoutable boulevard de l'islamisme en Asie, tombe en 1552, après un siège mémorable, sous les coups du jeune czar ; l'énergie que ce prince déploie paraît surprenante même aux yeux d'hommes à demi barbares. Il défend ses plans de campagne avec une opiniâtreté de courage et une sagacité d'esprit qui terrasse les plus vieux capitaines et finit par commander leur admiration.

A son début de la carrière des armes, l'audace de ses entreprises eût fait paraître pusillanime tout courage prudent, mais bientôt vous le verrez aussi lâche, aussi rampant qu'il fut téméraire ; il devient craintif en même temps que cruel : c'est que chez lui, comme chez presque tous les monstres, la cruauté avait sa principale racine dans la peur. Il s'est souvenu toute sa vie de ce qu'il a souffert dans son enfance : le despotisme des boyards, leurs dissensions avaient menacé ses jours à l'époque où la force lui manquait pour les défendre : on dirait que la virilité ne lui apporta d'autre désir que celui de se venger de l'imbécillité du premier âge.

Mais s'il y a un fait profondément moral dans l'histoire de la terrible vie de cet homme, c'est qu'il perd l'audace en perdant la vertu.

Serait-il vrai que Dieu, lorsqu'il fit le cœur de l'homme, lui eût dit ; Tu ne seras brave qu'autant que tu seras humain ?

S'il en était ainsi, et si de trop nombreux et de trop célèbres exemples ne démentaient cette règle désirable, la foi nous deviendrait trop facile ; nous verrions Dieu face à face dans les destinées de toutes ses créatures, comme nous le voyons à découvert dans la vie d'un Ivan IV. Ce prince, dont l'histoire ainsi que le caractère contrastent d'une manière frappante avec les autres caractères, se montre courageux comme un lion tant qu'il est généreux, il devient poltron comme un esclave dès qu'il est sans pitié. Cette leçon, bien qu'elle fasse exception dans les annales du genre humain, me paraît précieuse et consolante, et je me félicite de la recueillir au fond de cette épouvantable histoire.

Grâce à la persévérance du jeune héros, blâmée alors par tout son conseil, Astrakan subit le sort de Kazan. La Russie, délivrée du voisinage de ses anciens maîtres, les Tatars, jette des cris d'allégresse ; mais ce peuple de subalternes, qui ne sait échapper à un joug que pour passer sous un autre, idolâtre son jeune souverain avec l'orgueil et la timidité de l'affranchi. A cet âge la beauté d'Ivan répondait à l'énergie de son âme : il était le dieu des Russes.

Mais tout à coup le czar fatigué se repose et s'arrête au milieu de sa gloire, il s'ennuie de ses vertus bénies, il succombe sous le poids des lauriers et des palmes, et renonce pour jamais à poursuivre sa sainte carrière. Il aime mieux se méfier de tous et punir ses amis de la peur qu'ils lui inspirent, que d'écouter plus longtemps de sages conseils. Cependant sa folie est dans le cœur ; elle ne gagne pas la tête. Car, au milieu des actions les plus déraisonnables, ses discours sont pleins de sens, ses lettres de logique ; leur style incisif peint la malignité de son âme, mais il fait honneur à la pénétration, à la lucidité de son esprit.

Ses anciens conseillers sont les premiers en butte à ses coups ; ils lui apparaissent comme des traîtres, ou, ce qui est synonyme à ses yeux, comme des maîtres. Il condamne à l'exil, à la mort des criminels de lèse-autocratie, ces insolents ministres qui s'avisèrent pendant longtemps de se croire plus sages que leur maître ; et l'arrêt paraît équitable aux yeux de la nation. C'était aux avis de ces hommes incorruptibles qu'il avait dû sa gloire ; il ne peut supporter le poids de la reconnaissance qu'il leur doit, et de peur de leur paraître ingrat, il les tue... Une fureur sauvage s'allume alors en lui ; les terreurs de l'enfant éveillent la cruauté de l'homme ; le souvenir toujours présent des dissensions et des violences des grands qui se disputèrent la garde de son berceau, lui montre partout des traîtres et des conspirateurs.

L'idolâtrie de lui-même, appliquée dans toutes ses conséquences au gouvernement de l'État, tel est le code des justices du czar, confirmé par l'assentiment de la Russie entière. Malgré ses forfaits, Ivan IV est à Moscou l'élu de la nation ; ailleurs on l'eût regardé comme un monstre vomé par l'enfer.

Las de mentir, il pousse le cynisme de la tyrannie au point de se dispenser de la dissimulation, de cette dernière précaution des tyrans vulgaires. Il se montre simplement féroce ; et pour n'avoir plus à rougir des vertus des autres, il abandonne les derniers de ses austères amis aux vengeances de favoris plus indulgents.

Alors s'établit entre le czar et ses satellites une émulation de crime qui fait frémir ; et... (ici Dieu se dévoile encore dans cette histoire presque surnaturelle) de même que sa vie morale se partage en deux époques, son aspect physique change avant l'âge : beau dans sa première jeunesse, il devient hideux quand il est criminel.

Il perd une épouse accomplie ; il en reprend une autre aussi sanguinaire que lui ; celle-ci meurt encore. Il se remarie au grand scandale de l'Église grecque, qui ne permet pas les troisièmes noces ; il se remarie ainsi, cinq, six et

sept fois!!!... On ignore le nombre exact de ses mariages. Il répudie, il tue, il oublie ses femmes, aucune ne résiste longtemps à ses caresses ni à ses fureurs; et malgré son indifférence affichée pour les objets de ses anciennes amours, il s'applique à venger leur mort avec une rage scrupuleuse, qui, à chaque veuvage du souverain, répand une nouvelle épouvante dans l'empire. Cependant, le plus souvent, cette mort qui servait de prétexte à tant d'exécutions, avait été causée ou commandée par le czar lui-même. Ses deuils ne sont pour lui qu'une occasion de verser du sang et de faire pleurer les autres.

Il fait dire en tous lieux que la pieuse czarine, que la belle czarine, que l'infortunée czarine a été empoisonnée par les ministres, par les conseillers du czar, ou par les boyards dont il veut se défaire.

Ne le voyez-vous pas, c'est en vain qu'il a voulu jeter le masque; il ment par l'habitude, si ce n'est par nécessité, tant le mensonge est inhérent à la tyrannie! C'est l'aliment des âmes qui se dégradent et des gouvernements dont on outre le principe; comme la vérité est la nourriture des âmes qui se régèrent et des sociétés raisonnablement organisées.

Les calomnies d'Ivan IV sont toujours prouvées d'avance; quiconque est atteint du venin de sa parole succombe, les cadavres s'amoncellent autour de lui; mais la mort est le moindre des maux dont il accable les condamnés. Sa cruauté approfondie a découvert l'art de leur faire désirer longtemps le dernier coup. Expert dans les tortures, il jouit de la douleur raffinée de ses victimes, il la prolonge avec une infernale adresse, et dans sa cruelle sollicitude, il aime leur supplice et craint leur fin autant qu'elles la souhaitent. La mort est le seul bien qu'il accorde à ses sujets.

Il faut cependant vous décrire, une fois pour toutes, quelques-uns des nouveaux moyens de cruauté inventés par lui contre les soi-disant coupables qu'il veut punir (1) : il les

(1) Karamain, d'où ceci est extrait, cite les sources.

(Note du voyageur.)

fait bouillir par parties, tandis qu'on les arose d'eau glacée sur le reste du corps : il les fait écorcher vifs *en sa présence* ; puis il fait lacérer par lanières leurs chairs mises à nu et palpitantes ; cependant ses yeux se repaissent de leur sang, de leurs convulsions ; ses oreilles de leurs cris : quelquefois il les achève de sa main à coups de poignard ; mais le plus souvent , se reprochant cet acte de clémence comme une faiblesse, il ménage aussi longtemps que possible le cœur et la tête, pour faire durer le supplice ; il ordonne qu'on dépèce les membres, mais avec art et sans attaquer le tronc ; puis il fait jeter un à un ces tronçons vivants à des bêtes affamées et avides de cette misérable chair dont elles s'arrachent les affreux lambeaux , en présence des victimes à demi hachées.

On soutient les torses palpitants avec des soins, avec une science, une intelligence atroces, afin de les forcer d'assister plus longtemps à cette curée humaine dont ils font les frais, et où le czar le dispute au tigre en férocité...

Il laissera les bourreaux ; les prêtres ne pourront suffire aux enterrements. Novgorod la Grande sera choisie pour servir d'exemple à la colère du monstre. La ville en masse, accusée de trahison en faveur des Polonais, mais coupable surtout d'avoir été longtemps indépendante et glorieuse, est empestée à dessein par la multitude des exécutions arbitraires qui ont lieu dans ses murs ensanglantés ; les eaux du Volkoff se corrompent sous les cadavres restés sans sépulture autour des remparts de la cité maudite, et comme si la mort par les supplices n'était pas assez féconde, une épidémie factice rivalise avec les échafauds pour décimer en masse les populations et pour assouvir la rage du père, nom d'affection, ou plutôt titre que les Russes flatteurs avec cordialité donnent machinalement à leurs tout-puissants et bien-aimés souverains quels qu'ils soient.

Sous ce règne insensé nul homme ne suit le cours naturel de sa vie, nul n'atteint le terme probable de son existence : l'impiété humaine anticipe sur la prérogative divine : la mort elle-même, la mort, réduite à la condition de valet de

bourreau, perd de son prestige en proportion de ce que la vie perd de son prix. Le tyran a détrôné l'ange, et la terre, baignée de pleurs et de sang, voit avec résignation le ministre des justices de Dieu marcher docilement à la suite des sicaires du prince. Sous le czar, la mort devient esclave d'un homme. Ce tout-puissant insensé a enrégimenté la peste, qui dépeuple, avec la soumission d'un caporal, des pays entiers dévoués à la désolation par le caprice du prince. La joie de cet homme est le désespoir des autres, son pouvoir, l'extermination, sa vie, la guerre sans gloire, la guerre en pleine paix, la guerre à des créatures privées de défense, nues, sans volonté, et que Dieu avait mises sous sa protection sacrée; sa loi, la haine du genre humain; sa passion, la peur; la peur double : celle qu'il ressent et celle qu'il fait sentir.

Quand il se venge, il poursuit le cours de ses *justices* jusqu'au dernier degré de parenté; exterminant des familles entières, jeunes filles, vieillards, femmes grosses et petits enfants, il ne se borne pas, comme les tyrans vulgaires, à frapper simplement quelques races, quelques individus suspects : on le voit singeant le Dieu des juifs, tuer jusqu'à des provinces sans y faire grâce à personne; tout y passe, tout ce qui a eu vie disparaît : tout, jusqu'aux animaux, jusqu'aux poissons qu'il empoisonne dans les lacs, dans les rivières; le croirez-vous? il oblige des fils à faire l'office de bourreaux.... contre leurs pères!.... et il s'en trouve qui obéissent!!!... Il nous apprend que l'homme peut porter l'amour de la vie au point de tuer, de peur de la perdre, l'être de qui il la tient.

Se servant de corps humains pour horloges, Ivan invente des poisons à heure fixe, et parvient à marquer avec une régularité satisfaisante les moindres diversions de son temps par la mort de ses sujets, échelonnés avec art de minute en minute sur le chemin du tombeau qu'il tient sans cesse ouvert sous leurs pas; la précision la plus scrupuleuse préside à ce divertissement infernal. Infernal n'est-il pas le mot propre? l'homme à lui seul inventerait-il de telles voluptés? oserait-

il surtout profaner le saint nom de justice en l'appliquant à ce jeu impie ? qui oserait douter de l'enfer en lisant une pareille histoire !

Le monstre assiste lui-même à tous les supplices qu'il commande : la vapeur du sang l'enivre sans le saturer ; il n'est jamais plus allègre que lorsqu'il a vu mourir et fait souffrir beaucoup de malheureux.

Il se fait un divertissement , que dis-je, un devoir d'insulter à leur martyre, et le tranchant de sa parole moqueuse est plus acéré que le fer de ses poignards.

Eh bien ! devant ce spectacle, la Russie reste muette !... Mais non, bientôt vous la verrez s'émouvoir ; elle va protester. Gardez-vous de croire que ce soit en faveur de l'humanité outragée ; elle proteste contre le malheur de perdre un prince qui la gouverne de la manière que vous venez de voir.

Le monstre, après avoir donné tant de gages de férocité, devait être connu de son peuple, il l'était !... Tout à coup, soit pour s'amuser à mesurer la longanimité des Russes, soit repentir chrétien... (il affectait du respect pour les choses saintes ; l'hypocrisie même a pu se changer en dévotion vraie à certains moments d'une vie toute surnaturelle, car la grâce, cette manne des esprits, ce poison céleste pénètre par intervalles dans le cœur des plus grands criminels, tant que la mort n'a pas consommé leur réprobation)... soit donc repentir chrétien, soit peur, soit caprice, soit fatigue, soit ruse, un jour il dépose son sceptre, c'est-à-dire sa hache, et jette sa couronne à terre. Alors, mais alors seulement dans tout le cours de ce long règne, l'empire s'émeut : la nation menacée de délivrance se réveille comme en sursaut : les Russes, jusque-là témoins muets, instruments passifs de tant d'horreurs, retrouvent la voix, et cette voix du peuple qui prétend être la voix de Dieu, s'élève tout à coup pour déplorer la perte d'un tel tyran !... Peut-être doutait-on de sa bonne foi, on craignait à juste titre ses vengeances, si l'on eût accepté sa feinte abdication : qui sait si tout cet amour

pour le prince n'avait pas sa source dans la terreur qu'inspirait le tyran ; les Russes ont raffiné la peur en lui prêtant le masque de l'amour.

Moscou est menacé d'invasion (le pénitent avait bien choisi son temps) ; on craint l'anarchie, autrement dit, les Russes prévoient le moment où, ne pouvant se garantir de la liberté, ils seront exposés à penser, à vouloir par et pour eux-mêmes, à se montrer hommes, et, qui pis est, citoyens : ce qui ferait le bonheur d'un autre peuple exaspère celui-ci. Bref, la Russie aux abois, énermée par sa longue incurie, tombe éperdue aux pieds d'Ivan, qu'elle redoute moins qu'elle ne se craint elle-même ; elle implore ce maître indispensible, elle ramasse sa couronne et son sceptre ensanglantés, les lui rend, et lui demande pour unique faveur la permission de reprendre le joug de fer qu'elle ne se lassera jamais de porter.

Si c'est de l'humilité, elle va trop loin, même pour des chrétiens ; si c'est de la lâcheté, elle est impardonnable ; si c'est du patriotisme, il est impie. Que l'homme brise son orgueil, il fait bien ; qu'il aime l'esclavage, il fait mal ; la religion humilie, l'esclavage avilit ; il y a entre eux la différence de la sainteté à la brutalité.

Quoi qu'il en soit, les Russes, étouffant le cri de leur conscience, croient au prince plus qu'à Dieu, aussi se font-ils une vertu de sacrifier tout au salut de l'empire ;... détestable empire que celui dont l'existence ne pourrait se perpétuer qu'au mépris de la dignité humaine !!!... Aveuglés par leur idolâtrie monarchique, à genoux devant l'idole politique qu'ils se sont faite eux-mêmes, les Russes, ceux de notre siècle aussi bien que ceux du siècle d'Ivan, oublient que le respect pour la justice, que le culte de la vérité importe plus à tous les hommes, y compris les Slaves, que le sort de la Russie.

Ici m'apparaît encore une fois, dans ce drame aux formes antiques, l'intervention d'un pouvoir surnaturel. On se demande en frémissant quel est l'avenir réservé par la Provi-

dence à une société qui paye à ce prix la prolongation de sa vie.

J'ai trop souvent lieu de vous le faire remarquer, un nouvel empire romain couve en Russie sous les cendres de l'empire grec. La peur seule n'inspire pas tant de patience. Non, croyez-en mon instinct, il est une passion que les Russes comprennent comme aucun peuple ne l'a comprise depuis les Romains : c'est l'ambition. L'ambition leur fait sacrifier tout, absolument tout, comme Bonaparte, à la nécessité d'être.

C'est cette loi souveraine qui soumet une nation à un Ivan IV : un tigre pour Dieu plutôt que l'anéantissement de l'empire : telle fut la politique russe sous ce règne qui a fait la Russie, et qui m'épouvante bien plus encore par la longanimité des victimes que par la frénésie du tyran ; politique d'instinct ou de calcul, peu m'importe !... Ce qui m'importe, et ce que je vois avec terreur, c'est qu'elle se perpétue tout en se modifiant d'après les circonstances, et qu'aujourd'hui encore elle produirait les mêmes effets sous un règne semblable, s'il était donné à la terre de faire naître deux fois un Ivan IV.

Admirez donc ce tableau unique dans l'histoire du monde : les Russes, avec le courage et la bassesse des hommes qui veulent posséder la terre, pleurent aux pieds d'Ivan pour qu'il continue de les gouverner... vous savez comment, et pour qu'il leur conserve ce qui ferait haïr la société à tout peuple qui ne serait pas enivré du pressentiment fanatique de sa gloire.

Tous jurent, les grands, les petits, les boyards, les marchands, les castes et les individus, en un mot, la nation entière jure avec larmes, avec amour de se soumettre à tout, pourvu qu'il ne l'abandonne pas à elle-même : ce comble d'infortune est le seul revers que les Russes, dans leur ignoble patriotisme, ne puissent envisager de sang-froid, attendu que l'inévitable désordre qui en résulterait détruirait leur empire d'esclaves. L'ignominie, poussée à ce degré, approche du sublime, c'est de la vertu romaine : elle perpétue l'État... mais quel État, bon Dieu !... Le moyen déshonore le but !

Cependant la bête féroce attendrie prend en pitié les animaux dont elle fit longtemps sa pâture, elle promet au troupeau de recommencer à le décimer, elle reprend le pouvoir sans concessions, au contraire, à des conditions absurdes, et toutes à l'avantage de son orgueil et de sa fureur; encore les fait-elle accepter comme des faveurs à ce peuple exalté pour la soumission autant que d'autres sont fanatiques de liberté, à ce peuple altéré de son propre sang, et qui veut qu'on le tue pour amuser son maître; car il s'inquiète, il tremble dès qu'il respire en paix.

À dater de ce moment s'organise une tyrannie méthodique, et pourtant si violente, que les annales du genre humain n'offrent rien de semblable, vu qu'il y a autant de démente à la subir qu'à l'exercer. Prince et nation, à cette époque, tout l'empire devient frénétique: et les suites de l'accès durent encore.

Le redoutable Kremlin, avec tous ses prestiges, avec ses portes de fer, ses souterrains fabuleux, ses inaccessibles remparts élevés jusqu'au ciel, ses mâchicoulis, ses créneaux, ses donjons, paraît un asile trop faiblement défendu à l'insensé monarque qui veut exterminer la moitié de son peuple pour pouvoir gouverner l'autre en paix. Dans ce cœur qui se pervertit lui-même à force de terreur et de cruauté, où le mal et le froid qu'il engendre font chaque jour de nouveaux ravages, une inexplicable défiance, car elle est sans motif apparent, ou du moins positif, s'allie à une atrocité sans but; ainsi la lâcheté la plus honteuse plaide en faveur de la férocité la plus aveugle. Nouveau Nabuchodonosor, le roi est changé en tigre.

Il se retire d'abord dans un palais voisin du Kremlin, et qu'il fait fortifier comme une citadelle, puis dans *une solitude*: la Slobode Alexandrowsky. Ce lieu devient sa résidence habituelle. C'est là que parmi les plus débauchés, les plus perdus de ses esclaves, il se choisit pour garde une troupe d'élite, composée de mille hommes, qu'il appelle les élus: *oprîchnina*. À cette légion infernale il livre, pendant sept années consé-

catives, la fortune, la vie du peuple russe : je dirais son honneur, si ce mot pouvait avoir un sens chez des hommes qu'il fallait bâillonner pour les gouverner à leur gré.

Voici comment Karamsin, tome IX, page 96, nous peint Ivan IV, en l'année 1565, dix-neuf ans après son couronnement :

« Ce prince, dit-il, grand, bien fait, avait les épaules
 » hautes, les bras musculeux, la poitrine large, de beaux
 » cheveux, de longues moustaches, le nez aquilin ; de petits
 » yeux gris, mais brillants, pleins de feu, et au total, une
 » physionomie qui avait eu autrefois de l'agrément. A cette
 » époque, il était tellement changé qu'à peine on pouvait le
 » reconnaître. Une sombre férocité se peignait dans ses traits
 » déformés. Il avait l'œil éteint, il était presque chauve, et
 » il ne lui restait plus que quelques poils à la barbe, inex-
 » plicable effet de la fureur qui dévorait son âme ! Après une
 » nouvelle énumération des fautes commises par les boyards,
 » il répéta son consentement à garder la couronne, s'étendit
 » longuement sur l'obligation imposée aux princes de main-
 » tenir la tranquillité dans leurs États, et de prendre à cet
 » effet toutes les mesures qu'ils jugent convenables ; *sur le*
 » *néant de la vie humaine*, la nécessité de porter ses regards
 » au delà du tombeau ; enfin il proposa l'établissement de
 » l'*opritchnina*, nom jusqu'alors inconnu. Les résultats de
 » cet établissement firent de nouveau trembler la Russie. .
 » Le czar annonça qu'il choisirait mille satellites parmi les
 » princes, les gentilshommes et les enfants boyards (1), et
 » qu'il leur donnerait, dans ses districts, des fiefs dont les
 » propriétaires actuels seraient transférés dans d'autres lieux.
 » Il s'empara, dans Moscou même, de plusieurs rues,
 » d'où il fallut chasser les gentilshommes et employés qui ne
 » se trouvaient pas inscrits dans le millier du czar. . . .
 » Comme s'il eût pris en haine les augustes souvenirs du

(1) Les enfants boyards sont un corps de trois cent mille hommes tenanciers de la couronne, institués comme une noblesse secondaire par Ivan III, aïeul d'Ivan IV.

» Kremlin et les tombeaux de ses ancêtres, il ne voulut pas
 » habiter le magnifique palais d'Ivan III ; en dehors des murs
 » du Kremlin il en fit construire un nouveau, entouré de
 » remparts élevés, ainsi qu'une forteresse. Cette partie de
 » la Russie et de Moscou, ce *millier* du czar, cette cour
 » nouvelle, formèrent ensemble une propriété particulière
 » d'Ivan IV, placée sous sa dépendance immédiate, et reçut
 » le nom d'*opritchnina*. »

Plus loin, pages 99 et suivantes, même tome, on voit recommencer les supplices des boyards, c'est-à-dire le règne d'Ivan IV.

« Le 4 février, Moscou vit remplir les conditions annoncées par le czar au clergé, ainsi qu'aux boyards, dans le bourg d'Alexandrowsky. On commença les exécutions des prétendus traîtres accusés d'avoir conspiré, avec Kourbsky, contre les jours du monarque, de la czarine Anastasie et de ses enfants. La première victime fut le célèbre Voïvode, prince Alexandre Gorbati-Schouïsky, descendant de saint Vladimir, de Vsevolod le Grand et des anciens prince de Souzdal. Cet homme, d'un *génie profond*, militaire habile, animé d'une égale ardeur pour la religion et la patrie, qui avait enfin puissamment contribué à la réduction du royaume de Kazan, fut condamné à mort, ainsi que son fils Pierre, jeune homme de dix-sept ans (1). Ils se rendirent tous deux au lieu du supplice avec calme et dignité, sans frayer, et se tenant par la main ; afin de ne pas être témoin de la mort de l'auteur de ses jours, le jeune Pierre présenta le premier sa tête au glaive ; mais son père le fit reculer en disant avec émotion : *Non, mon fils, que je ne te voie pas mourir*. Le jeune homme lui cède le pas, et aussitôt la tête du prince est détachée du corps ; son fils la prend entre ses mains, la couvre de baisers, et levant les yeux au ciel, il se livre d'un air serein entre les mains du bourreau. Le beau-frère de Gorbati, prince Khovrin,

(1) Le supplice de ceux-ci fut simple, grâce enviée de bien des malheureux sous ce régime.

(Note du voyageur.)

» Grec d'origine; le grand officier Golovin, le prince Soukhoï
 » Kachin, grand échanson, le prince Pierre Gorensky furent
 » décapités le même jour. Le prince Sheviref fut empalé. On
 » rapporte que cet infortuné supporta pendant un jour entier
 » ses horribles souffrances, mais que soutenu par la religion,
 » il les oubliait pour chanter le cantique de Jésus. Les deux
 » boyards, princes Kourakin et Nemoï furent contraints
 » d'embrasser l'état monastique : un grand nombre de gen-
 » tilshommes et d'enfants boyards virent leurs biens confis-
 » qués, d'autres furent exilés... »

A la page 103, même tome, Karamsin nous décrit la ma-
 nière dont le czar formait sa nouvelle garde, qui ne fut pas
 longtemps restreinte au nombre de mille, annoncé d'abord,
 ni choisie parmi les classes élevées de la société.

« On amenait, dit-il, des jeunes gens dans lesquels on ne
 » recherchait pas la distinction du mérite, mais une certaine
 » audace, cités par leurs débauches, et une corruption qui
 » les rendait propres à tout entreprendre; Ivan leur adres-
 » sait des questions sur leur naissance, leurs amis, leurs
 » protecteurs. On exigeait surtout qu'ils n'eussent aucune
 » espèce de liaison avec les grands boyards : l'obscurité, la
 » bassesse même de l'extraction était un titre d'adoption.
 » Le czar porta leur nombre jusqu'à six mille hommes, qui
 » lui prêtèrent serment de le servir envers et contre tous;
 » de dénoncer les traîtres, de n'avoir aucune relation avec
 » les citoyens *de la commune*, c'est-à-dire avec tout ce qui
 » n'était pas inscrit dans la légion des élus (1), de ne con-
 » naître ni parenté ni famille lorsqu'il s'agirait du souverain.
 » En récompense leur czar leur abandonna, non-seulement
 » les terres, mais encore les maisons et les biens meubles de
 » douze mille propriétaires, qui furent chassés, les mains
 » vides, des lieux affectés à la légion, de sorte qu'un grand
 » nombre d'entre eux, hommes distingués par leurs ser-
 » vices, couverts d'honorables blessures, se trouvèrent dans

(1) Donc la commune était la Russie entière, moins les six mille bandits gagés par le czar.

(Note du voyageur.)

» la cruelle nécessité de partir à pied, pendant l'hiver, avec
» leurs femmes et leurs enfants pour d'autres domaines éloi-
» gnés et déserts, etc., etc., etc. »

C'est encore dans Karamsin qu'il faut lire les résultats de cette institution infernale. Mais les développements dont l'historien appuie son récit ne peuvent trouver place dans un cadre aussi resserré que celui-ci.

Une fois cette horde lâchée contre le pays, on ne voit partout que rapines, qu'assassinats; les villes sont pillées par les nouveaux privilégiés de la tyrannie, et toujours impunément. Les marchands, les boyards avec leurs paysans, les bourgeois, enfin tout ce qui n'est pas des *élus* appartient aux *élus*. Cette garde terrible est comme un seul homme dont l'empereur est l'âme.

Des tournées nocturnes se font dans Moscou et aux environs au profit des pillards; le mérite, la naissance, la fortune, la beauté, tous les genres d'avantages nuisent à qui les possède : les femmes, les filles qui sont belles et qui ont le malheur de passer pour vertueuses, sont enlevées afin de servir de jouets à la brutalité des favoris du czar. Ce prince retient les malheureuses dans son repaire; puis quand il est las de les y voir, on renvoie à leurs époux, à leur famille celles qu'on n'a pas fait périr dans l'ombre par des supplices inventés tout exprès pour elles. Ces femmes échappées aux griffes des tigres reviennent mourir de honte dans leurs foyers déshonorés.

C'est peu; l'instigateur de tant d'abominations, le czar veut que ses propres fils prennent part aux orgies du crime; par ce raffinement de tyrannie, il ôte jusqu'à l'avenir à ses stupides sujets.

Espérer en un règne meilleur ce serait conspirer contre le souverain actuel. Peut-être aussi craindrait-il de trouver un censeur dans un fils moins impur, moins dégradé qu'il ne l'est lui-même. D'ailleurs... faut-il sonder la profondeur de cet abîme de corruption? Ivan trouve de la volupté à pervertir : c'est une autre espèce de mort. En perdant l'âme il

se repose de la fatigue de tuer le corps, mais il continue de détruire. Tel est son délabrement.

Dans la conduite des affaires; la vie de ce monstre est un mélange inexplicable d'énergie et de lâcheté. Il menace ses ennemis tant qu'il se croit le plus fort; vaincu, il pleure, il prie; il rampe, il se déshonore, il déshonore son pays, son peuple, et toujours sans éprouver de résistance, sans qu'une seule voix réclame contre ces énormités!!! La honte, ce dernier châtimement des nations qui se manquent à elles-mêmes, ne dessille pas les yeux des Russes!...

Le kan de Crimée brûle Moscou, le czar fuit: il revient quand sa capitale est un tas de cendres; sa présence produit plus de terreur parmi ce reste d'habitants que n'en avait causé celle de l'ennemi. N'importe, pas un murmure ne rappelle au monarque qu'il est homme et qu'il a failli en abandonnant son poste de roi.

Les Polonais, les Suédois éprouvent tour à tour les excès de son arrogance et de sa lâcheté. Dans les négociations avec le kan de Crimée, il s'abaisse au point d'offrir aux Tatars Kazan et Astrakan, qu'il leur avait arrachés jadis avec tant de gloire. Il se joue de la gloire comme de tout.

Plus tard on le verra livrer à Étienne Batori la Livonie, ce prix du sang, ce but des efforts de sa nation pendant des guerres de plusieurs siècles; mais malgré les trahisons réitérées de son chef, la Russie, toujours infatigable dans la servilité, ne se dégoûte pas un instant d'une obéissance aussi onéreuse qu'avilissante; l'héroïsme eût coûté moins cher à cette nation acharnée contre elle-même. Et de nos jours encore, Karamsin se croit obligé d'adoucir en ces termes l'indignation que devrait inspirer à tous les Russes la déshonorante conduite de leur chef:

« Nous avons déjà fait mention des institutions militaires » de ce règne: Jean, dont la *lâcheté* sur le champ de bataille » *couvrait de honte* les drapeaux de la patrie, lui laissa ce- » pendant une armée mieux disciplinée et beaucoup plus » nombreuse qu'elle n'en avait jamais eu jusqu'alors. »

Tom. IX, page 567. Ceci est un fait ; mais comment n'y pas ajouter un mot pour protester en faveur de l'humanité et de la gloire nationale.

C'est sous ce règne que la Sibérie fut pour ainsi dire découverte et qu'elle fut conquise par d'héroïques aventuriers moscovites. Il était dans la destinée d'Ivan IV de léguer à ses successeurs ce moyen de tyrannie.

Ivan ressent pour Élisabeth d'Angleterre une sympathie qui tient de l'instinct ; les deux tigres se devinent ; ils se reconnaissent de loin ; les affinités de leur nature agissent malgré la différence des situations qui explique celle des actes. Ivan IV est un tigre en liberté, Élisabeth un tigre en cage.

Toujours en proie à des terreurs imaginaires, le tyran moscovite écrit à la cruelle fille de Henri VIII, à la triomphante rivale de Marie Stuart pour lui demander un asile dans ses États en cas de revers de fortune. Celle-ci lui répond une lettre détaillée et pleine de tendresse. Karamsin ne cite textuellement que des parties de cette lettre : je traduis littéralement les passages anglais qu'il nous donne ; l'original est conservé, dit-il, dans les archives de la Russie.

« Au cher et très-grand, très-puissant prince , notre frère
» empereur et grand-duc Ivan Vassili, souverain de toute la
» Russie.

» Si à une époque il arrive que vous soyez par quelque
» circonstance casuelle, ou par quelque conspiration secrète,
» ou par quelque hostilité étrangère, obligé de changer de
» pays, et que vous désiriez venir dans notre royaume, ainsi
» que la noble impératrice, votre épouse, et que vos enfants
» chéris, avec tout honneur et courtoisie nous recevrons et
» nous traiterons Votre Altesse et sa suite comme il convient
» à un si grand prince, vous laissant mener une vie libre et
» tranquille avec tous ceux que vous amènerez à votre suite.
» Et il vous sera loisible de pratiquer votre religion chrétienne
» en la manière que vous aimerez le mieux, car nous
» n'avons pas la pensée d'essayer de rien faire pour offenser

» Votre Majesté ou quelqu'un de vos sujets, ni de nous mêler
 » en aucune façon de la conscience et de la religion de Votre
 » Altesse, ni de lui arracher sa foi par violence, et nous dé-
 » signerons un endroit dans notre royaume que vous habite-
 » rez à vos propres frais aussi longtemps que vous voudrez
 » bien rester chez nous. Nous promettons ceci par notre
 » lettre et par la parole d'un souverain chrétien. En foi de
 » quoi, nous la reine Élisabeth, nous souscrivons cette lettre
 » de notre propre main en présence de notre noblesse et
 » conseil :

» Nicolas Bacon chevalier (le père du célèbre philosophe),
 » grand chancelier de notre royaume d'Angleterre, William
 » lord Parr, marquis de Northampton, chevalier de la Jar-
 » retièrre, Henri comte d'Arundell, chevalier dudit ordre,
 » Robert Dudley, lord Debig, comte de Leicester, grand
 » écuyer et chevalier de la Jarretièrre. Suivent encore quel-
 » ques noms dont le dernier est Cecil, chevalier, premier se-
 » crétaire. »

Dans la conclusion, la reine ajouta ces lignes : « Promet-
 » tant que nous unirons nos forces pour combattre ensemble
 » nos ennemis communs, et que nous observerons tout ce
 » qui est exprimé dans cette lettre, aussi longtemps que
 » Dieu nous prêtera vie, et cela est confirmé par la parole et
 » la foi royale.

» A notre palais de Hampton-Court, le 18 mai, 12^e année
 » de notre règne et l'an de Notre-Seigneur 1570. » (Note 44
 du tome IX de l'*Histoire de Russie*, par Karamsin, pages 620,
 621, 622.)

Cette amitié dura jusqu'à la fin de la vie du czar qui fut
 même au moment de contracter un huitième mariage avec
 Marie Hastings, parente de la reine d'Angleterre ; mais la
 réputation d'Ivan IV n'exerça pas sur l'imagination de sa
 fiancée le même prestige qui fascinait le mâle esprit d'Élisa-
 beth ; heureusement il n'est pas donné à beaucoup de cœurs
 de ressentir les attrails de la cruauté.

Les négociations relatives à ce projet de mariage avaient

été entamées par un des médecins de la cour d'Angleterre, Robert Jacobi qu'Élisabeth envoya près de son ami, peu de temps avant la mort de ce prince ; Jacoby était porteur d'une lettre ainsi conçue :

« Je vous cède, *mon frère chéri*, l'homme le plus habile » dans l'art de guérir, bien qu'il me soit très-utile, mais » parce qu'il vous est nécessaire ; vous pouvez en toute confiance lui abandonner votre santé. Je vous envoie avec lui » des pharmaciens et des chirurgiens, expédiés *de gré ou de force*, quoique nous n'ayons pas nous-même un nombre » suffisant de gens de cette espèce. » (*Histoire de Russie*, par Karamsin, t. IV, p. 533.)

Ces relations suffisent pour faire connaître l'espèce de liaison que l'instinct du despotisme et les intérêts commerciaux, dès lors les premiers de tous pour l'Angleterre, avaient fondée entre les deux souverains. Achéons l'esquisse de la tyrannie d'Ivan.

Un jour il imagine de se revêtir du froc, il en revêt ses compagnons de débauche ; travesti de la sorte, il continue d'épouvanter le ciel et la terre par son inhumanité ainsi que par son libertinage monstrueux. Il émousse l'indignation dans le cœur des peuples ; il tente le désespoir, mais toujours en vain ! A l'insatiable cruauté, à la démence du maître, l'esclave oppose une inépuisable résignation : les Russes veulent vivre sous ce prince, ils l'aiment avec ses fureurs et ses déportements ; prenant en pitié ses terreurs, ils donnent volontiers leur vie pour le rassurer. Ils se trouvent assez heureux, assez indépendants, assez hommes, pourvu qu'il soit czar et qu'il règne. Rien n'assouvit leur inextinguible soif de servitude, ce sont des martyrs d'abjection ; jamais brute ne fut plus généreuse, je veux dire plus aveugle dans sa soumission.... Non, l'obéissance poussée à cet excès n'est plus de la patience, c'est de la passion ; et voilà le mot de l'énigme !

Chez les nations encore jeunes, il existe une telle foi en l'universelle présence de Dieu, un tel sentiment de son inter-

vention dans les moindres événements de ce monde , que la marche des affaires humaines n'y est jamais attribuée à l'homme ; tout ce qui arrive est le résultat d'un décret du ciel : quels sont les biens périssables que n'abandonne pas avec joie un vrai croyant ? La vie n'est rien pour qui n'aspire qu'au bonheur des élus. Quelle que soit la main qui vous ôte le jour , elle vous sert au lieu de vous nuire. Vous quittez peu pour trouver beaucoup , vous souffrez un temps pour jouir pendant une éternité : qu'est-ce que la possession de la terre entière en comparaison du prix assuré à la vertu , à cet unique bien dont la tyrannie ne puisse dépouiller les hommes , puisqu'au contraire le bourreau accroît , centuple ce trésor des victimes par les moyens de sanctification qu'il offre à leur résignation pieuse ?

C'est ainsi que raisonnent les peuples passionnés pour la soumission à toute épreuve ; mais jamais cette dangereuse religion n'a produit autant de fanatiques qu'en a vu et qu'en voit encore la Russie.

On frémit en reconnaissant à quel usage les vérités religieuses peuvent servir ici-bas ; et l'on tombe à genoux devant Dieu pour lui demander une grâce , une seule , c'est de vouloir que les interprètes de sa suprême sagesse soient toujours des hommes libres : un prêtre esclave est inévitablement un menteur , un apostat , et peut devenir un bourreau. Toute Église *nationale* est au moins schismatique et dès lors dépendante. Le sanctuaire , une fois qu'il a été profané par la révolte , devient une officine où se distille le poison sous l'apparence du remède. Tout véritable prêtre est citoyen du monde et pèlerin du ciel. Sans s'élever au-dessus des lois de son pays comme homme , il n'a pour juge de sa foi comme apôtre que l'évêque des évêques , que le seul pontife indépendant qu'il y ait sur la terre. C'est l'indépendance du chef visible de l'Église qui assure à tous les prêtres catholiques la dignité sacerdotale ; c'est elle aussi qui promet au pape la perpétuité du pouvoir. Tous les autres prêtres reviendront à l'Église mère quand ils reconnaîtront la sainteté de leur

mission, et ils pleureront l'éclatante honte de leur apostasie. Alors le pouvoir temporel ne trouvera plus de ministres pour justifier ses envahissements contre le spirituel. Le schisme et l'hérésie, ces religions nationales, seront place à l'Église catholique, à la religion du genre humain ; car selon la belle expression de M. de Chateaubriand, le protestantisme est la religion des princes.

Toutefois, il faut le dire, malgré la timidité proverbiale du clergé russe, c'est encore le pouvoir religieux qui, durant l'incompréhensible règne d'Ivan IV, a le plus longtemps résisté. Plus tard, Pierre I^{er} et Catherine II ont bien vengé leur prédécesseur des hardiesses de l'Église. Le sacrifice est consommé ; le prêtre russe, appauvri, humilié, dégradé, marié, privé de son chef suprême dans l'ordre spirituel, dépouillé de tout prestige, de toute-puissance surnaturelle, homme de chair et de sang, se traîne à la suite du char triomphal de son ennemi qu'il appelle encore son maître ; il est devenu ce que ce maître a voulu qu'il fût : le plus humble des esclaves de l'autocratie ; grâce à la persévérance de Pierre I^{er} et de Catherine II, Ivan IV est content. Désormais, d'un bout de la Russie à l'autre, on est sûr que la voix de Dieu ne peut plus couvrir la voix de l'empereur.

Tel est l'inévitable abîme où tomberont à la fin toutes les Églises nationales ; les circonstances pourront être diverses, l'asservissement moral sera le même partout ; partout où le prêtre abdique, l'État usurpe. Faire secte, c'est enchaîner le sacerdoce. Dans toute Église séparée du tronc, la conscience du prêtre est une puissance illusoire ; dès lors, la pureté de la loi s'altère, et la charité, ce feu du ciel, dont le cœur des saints est brûlé, dégénère en humanité !...

Alors, on voit le dépôt de mendicité substitué à l'aumône, et la grâce céder la place à la raison qui, en matière de foi, n'est que l'auxiliaire hypocrite de la force matérielle.

De là vient la haine profonde de tous les ministres et de tous les docteurs sectaires contre le prêtre catholique. Tous

reconnaissent qu'il est leur seul ennemi, car lui seul est prêtre; il enseigne; les autres plaident.

Si l'on veut compléter le portrait d'Ivan IV, il faut encore recourir à Karamsin : je vais donc choisir dans son histoire, pour terminer mon travail, quelques passages des plus caractéristiques, tome IX, page 313 (Karamsin).

« Des querelles de prééminence avaient lieu dans le service de la cour... » (Vous le voyez, l'étiquette régnait dans l'autre de la bête féroce.) « Le beau Boris Godounof (1), » nouvel échanson et favori de Jean, eut à ce sujet, en 1578, » un procès avec le prince Basile Sitzky : le fils de celui-ci » refusait de servir à la table du czar de pair avec Boris : et, » bien que le prince Basile fût revêtu de la dignité de boyard, » Godounof fut déclaré par une lettre patente du souverain, » plus élevé que lui *de plusieurs rangs*, parce que l'aïeul de » Godounof était inscrit dans les anciens registres avant les » Sitzky; mais, s'il fermait les yeux sur les disputes des » Voïévode à l'occasion de la primauté, il ne leur pardon- » nait jamais de fautes dans leur conduite militaire : par » exemple, le prince Michel Nodrovoty, officier de haut » rang, fut fouetté dans les écuries pour avoir mal disposé le » siège de Milten. »

Voilà comment le czar entendait la dignité de la noblesse et de l'armée. Ce fait qui se passa en 1577, me rappelle un autre fait de l'histoire de Russie, tout moderne, puisqu'il est arrivé de nos jours. Je m'applique à confronter les époques, pour vous prouver qu'il y a moins de différence que vous ne pensez entre le passé et le présent de ce pays. C'était à Varsovie, du temps du grand-duc Constantin, et sous le règne de l'empereur Alexandre, le plus philanthrope des czars.

Un jour Constantin passait sa garde en revue; et voulant montrer à un étranger de marque à quel point la discipline

(1) Qui plus tard fut l'assassin de l'héritier du trône et l'usurpateur de la couronne.
(Note du voyageur.)

était observée dans l'armée russe, il descend de cheval, s'approche *d'un de ses généraux... D'UN GÉNÉRAL!...* et sans le prévenir d'aucune façon, sans articuler un reproche, il lui perce tranquillement le pied de son épée. Le général demeure immobile et ne pousse pas une plainte : on l'emporte quand le grand-duc a retiré son épée. Ce stoïcisme d'esclave justifie la définition de l'abbé Galiani : *Le courage, disait-il, n'est qu'une très-grande peur !*

Les spectateurs de la scène restent muets. Ceci s'est passé dans le XIX^e siècle à Varsovie sur la place publique.

Vous le voyez, les Russes de notre époque sont les dignes petits-fils des sujets d'Ivan, et ne venez pas m'objecter la folie de Constantin. Cette folie, supposez-la réelle, devait être connue, puisque la conduite de cet homme depuis sa première jeunesse n'avait été qu'une suite d'actes publics de démence. Or, après tant de preuves d'aliénation mentale, lui laisser commander des armées, gouverner un royaume, c'est afficher un mépris révoltant pour l'humanité, c'est une dérision aussi nuisible à ceux qui exercent l'autorité qu'insultante pour ceux qui obéissent. Mais moi je nie la folie du grand-duc Constantin; et je ne vois dans sa vie qu'une cruauté effrénée.

On a souvent répété que la folie était héréditaire dans la famille impériale de Russie : c'est une flatterie. Je crois que ce mal tient à la nature même du gouvernement et non à l'organisation vicieuse des individus. Le pouvoir absolu, quand il est une vérité, troublerait, à la longue, la raison la plus ferme; le despotisme aveugle les hommes; peuple et souverain, tous s'enivrent ensemble à la coupe de la tyrannie. Cette vérité me paraît prouvée jusqu'à l'évidence par l'histoire de Russie.

Continuons nos extraits, même page : c'est un annaliste livonien, cité par Karamsin, qui parle. Cette fois, nous verrons successivement en scène un ambassadeur et un supplicié, tous deux également idolâtres de leur maître et bourreau. « Ni les supplices, ni le déshonneur ne pouvaient

» affaiblir le dévouement de ces hommes à leur souverain
 » Nous allons en citer un mémorable témoignage : Le prince
 » Sougorsky, envoyé vers l'empereur Maximilien en 1576,
 » tomba malade au moment où il traversait la Courlande.
 » Par respect pour le czar, le duc fit demander plusieurs fois
 » des nouvelles de cet envoyé par son propre ministre qui
 » l'entendait répéter sans cesse : *Ma santé n'est rien, pourvu*
 » *que celle de notre souverain prospère.* Le ministre étonné,
 » lui dit : — *Comment pouvez-vous servir un tyran avec au-*
 » *tant de zèle ?* — *Nous autres Russes,* répondit le prince Sou-
 » gorsky, *nous sommes toujours dévoués à nos czars bons ou*
 » *cruels.* Pour preuve de ce qu'il avançait, le malade raconta
 » que quelque temps auparavant, Jean avait fait empaler un
 » *de ses hommes de marque POUR UNE FAUTE LÉGÈRE,* que cet
 » infortuné avait vécu vingt-quatre heures dans des tour-
 » ments affreux, s'entretenant avec sa femme et ses enfants,
 » et répétant sans cesse : Grand Dieu ! protège le czar (1) !...
 » C'est-à-dire (ajoute Karamsin lui-même) que les Russes fai-
 » saient gloire de ce que leur reprochaient les étrangers :
 » d'un dévouement aveugle et sans bornes à la volonté du
 » monarque, lors même dans ses écarts les plus insensés,
 » il foulait aux pieds toutes les lois de la justice et de l'hu-
 » manité. »

Je regrette de n'oser multiplier ces curieuses citations ;
 mais il faut choisir. Je me bornerai donc à copier encore ici
 la correspondance du czar avec une de ses créatures,
 tome IX, p. 264 :

« Le kan de Crimée avait en son pouvoir Vasili Grianoï,
 » l'un des favoris de Jean, fait prisonnier par les Tatars
 » dans une reconnaissance, près de Moloschnievody ; il offrit
 » de l'échanger contre Mouzza Divy, proposition que le czar
 » ne voulut pas accepter, bien qu'il plaignît le sort de
 » Griaznoï, et qu'il lui écrivît *des lettres amicales,* dans les-
 » quelles, selon son caractère, il ridiculisait les services de

(1) Ce dévouement de la victime au tyran est certainement une espèce de fanatisme
 particulière aux hommes de l'Asie et aux Russes. (Note du voyageur.)

» son favori malheureux. Tu as cru, lui disait-il, qu'il était
 » aussi facile de faire la guerre aux Tatars que de plaisanter
 » à ma table ; ils ne sont pas comme vous autres. Ils ne s'en-
 » dorment pas en pays ennemi, et ne répètent pas sans
 » cesse : *Il est temps de retourner chez nous !...* Quelle singu-
 » lière idée t'est venue de te faire passer pour un homme de
 » marque ! Il est vrai qu'obligé d'éloigner les perfides hoyards
 » qui nous entouraient, nous avons dû rapprocher de notre
 » personne des esclaves comme toi de basse extraction : mais
 » tu ne dois pas oublier ton père et ton aïeul. Oses-tu t'éga-
 » ler à Divy ? La liberté te rendrait un lit voluptueux, tandis
 » qu'elle lui mettrait un glaive à la main contre les chré-
 » tiens. Il doit suffire que protégeant ceux de nos esclaves
 » qui nous servent avec zèle, nous soyons prêts à payer une
 » rançon pour toi. »

La réponse du serviteur est digne de la lettre du maître : la voici telle que Karamsin nous la rapporte : il y a là plus que la peinture du cœur d'un homme vil, on peut s'y faire une idée de l'espionnage exercé dès lors chez l'étranger par les Russes. Il en est peu sans doute qui seraient capables de commettre les crimes de Griaznoï, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'il en est plusieurs qui écriraient des lettres pareilles, au moins pour le fond des sentiments, à celle de ce misérable ; la voici :

« Mon seigneur, je n'ai pas dormi en pays ennemi : j'exé-
 » cutais les ordres, je recueillais des renseignements pour la
 » sûreté de l'empire ; ne me fiant à personne et veillant jour
 » et nuit, j'ai été pris couvert de blessures, au moment de
 » rendre le dernier soupir, abandonné de mes lâches compa-
 » gnons d'armes. J'exterminais au combat les ennemis du
 » nom chrétien, et pendant ma captivité j'ai fait périr les
 » traitres Russes qui ont voulu te perdre : ils ont été secrète-
 » ment immolés de ma main ; et il n'en reste plus dans ces
 » lieux un seul au nombre des vivants (1). Je plaisantais à la

(1) On peut voir tous les jours à la cour de l'empereur Nicolas un grand seigneur surnommé tout bas l'emprisonneur, et qui plaisante de ce sobriquet.

» table de mon souverain pour l'égayer ; aujourd'hui je
 » mœurs pour DIEU et pour LUI. C'est par une grâce parti-
 » culière du Très-Haut que je respire encore ; c'est l'ardeur
 » de mon zèle pour ton service qui me soutient , afin que je
 » puisse retourner en Russie *pour recommencer à divertir*
 » mon prince. Mon corps est en Crimée , mais mon âme est
 » avec *Dieu et Ta Majesté*. Je ne crains pas la mort , je ne
 » crains que ta disgrâce. »

Telle est la correspondance *amicale* du czar avec sa créature.

Karamsin ajoute : « C'étaient des misérables de cette es-
 » pèce qu'il fallait à Jean pour son gouvernement , et , à ce
 » qu'il croyait , pour sa sûreté. »

Mais tous les événements de ce règne prodigieux , prodigieux surtout par son calme et sa longue durée , s'effacent devant le plus épouvantable des forfaits.

Nous l'avons déjà dit : avili, tremblant au seul nom de la Pologne , Ivan cède à Batori , presque sans combat , la Livonie , province disputée depuis des siècles avec acharnement aux Suédois , aux Polonais , à ses propres habitants , et surtout à ses souverains conquérants , les chevaliers porteglaives. La Livonie était pour la Russie la porte de l'Europe , la communication avec le monde civilisé ; elle faisait depuis un temps immémorial l'objet de la convoitise des czars et le but des efforts de la nation moscovite , dans un incompréhensible accès de terreur , le plus arrogant , et tout à la fois le plus lâche des princes , renonce à cette proie qu'il abandonne à l'ennemi , non pas à la suite d'une bataille désastreuse , mais spontanément , d'un trait de plume , et quoiqu'il se trouve encore riche d'une innombrable armée et d'un trésor inépuisable : or , écoutez la scène qui fut la première conséquence de cette trahison.

Le czarewitch , le fils chéri d'Ivan IV , l'objet de toutes ses complaisances , qu'il formait à son image dans l'exercice du crime et dans les habitudes de la plus honteuse débauche , ressent quelque vergogne en voyant la déshonorante con-

duite de son père et de son souverain ; il ne hasarde pas de remontrance , il connaît Ivan , mais , évitant avec soin toute parole qui pourrait ressembler à une plainte , il se borne à demander la permission d'aller combattre les Polonais.

« Ah ! tu blâmes ma politique : c'est déjà me trahir , ré-
» pond le czar ; qui sait si tu n'as pas dans le cœur la pensée
» de lever l'étendard de la révolte contre ton père ? »

Là-dessus , enflammé d'une colère subite , il saisit son bâton ferré et il en frappe avec violence la tête de son fils ; un favori veut retenir le bras du tyran ; Ivan redouble ; le czarweitch tombe , blessé à mort !

Ici commence la seule scène attendrissante de la vie d'Ivan IV. Le pathétique en est au-dessus de la nature : il faudrait le langage de la poésie pour faire croire à des vertus si sublimes qu'elles en sont incompréhensibles.

Le prince eut une agonie de plus d'un jour : sitôt que le czar vit qu'il venait de tuer de sa main ce qu'il avait de plus cher au monde , il tomba dans un désespoir sauvage aussi violent que sa colère avait été terrible : il se roulait dans la poussière en poussant des hurlements féroces , il mêlait ses larmes au sang de son malheureux fils , baisant ses plaies , invoquant le ciel et la terre pour lui conserver la vie qu'il venait de lui arracher , appelant à lui médecins , sorciers , et promettant trésors , honneurs , pouvoir , à qui lui rendrait l'héritier de son trône , l'unique objet de sa tendresse.... de la tendresse d'Ivan IV !....

Tout est inutile ! l'inévitable mort s'approche , le père a frappé : Dieu a jugé le père et le fils ; le fils va mourir !... Mais le supplice est long , Ivan apprendra une fois à souffrir de la douleur d'un autre.

La victime pleine de vie lutte pendant quatre jours entiers contre l'agonie.

Mais à quoi croyez-vous que ces quatre jours sont employés ? comment croyez-vous que cet enfant perverti par son père , notez ce point , injustement soupçonné , injurié , tué par son père ; comment croyez-vous qu'il se venge de la

perte de toutes ses espérances en ce monde et des quatre jours de torture auxquels le ciel le condamne pour l'édification de la terre, et, s'il est possible, pour la conversion de son bourreau ?

Il passe ce temps d'épreuves à prier Dieu pour son père, à consoler ce père qui ne veut pas le quitter, à le justifier, à lui prouver, à lui répéter avec une délicatesse digne du fils d'un meilleur homme, que son châtiment, si sévère qu'il paraisse, n'est point inique, car un fils qui blâme même dans le secret du cœur la conduite d'un père couronné, mérite de périr. La mort est là ; ce n'est plus la peur qui parle, c'est la superstition, c'est la foi politique.

Quand les dernières crises approchent, l'infortuné ne pense plus qu'à voiler les horreurs de sa mort aux yeux de son assassin, qu'il vénère à l'égal du meilleur des pères et du plus grand des rois ; il supplie le czar de s'éloigner.

Et lorsqu'au lieu de céder aux instances du mourant, Ivan, dans le délire du remords, se jette sur le lit de son fils, puis retombe à genoux par terre pour demander un tardif pardon à sa victime, ce héros de piété filiale retrouve dans le sentiment du devoir une puissance surnaturelle ; déjà aux prises avec la mort, il s'arrête au passage, il se suspend un instant à la vie, qu'il retient comme par miracle pour répéter avec plus d'énergie et de solennité qu'il est coupable, que sa mort est juste, qu'elle est trop douce ; il parvient à déguiser l'agonie à force d'âme, d'amour filial et de respect pour la souveraineté ; c'est ainsi que jusqu'au dernier moment, il cache à son père les tourments d'un corps où la jeunesse révoltée lutte terriblement contre la destruction. Le gladiateur tombe avec grâce, non par un vil orgueil, mais par un effort de charité, uniquement pour adoucir le remords dans le cœur de son coupable père. Il proteste jusqu'à son dernier souffle de sa fidélité, de sa soumission au souverain légitime de la Russie, et il meurt enfin en baisant la main qui l'a tué, en bénissant Dieu, son pays et son père.

Ici toute mon indignation se change en un étonnement

pieux ; j'admire les merveilleuses ressources de l'âme humaine qui peut remplir sa vocation divine, partout, en dépit des institutions et des habitudes les plus vicieuses... Mais je m'arrête effrayé devant ma pensée, car je sens venir la crainte que la servilité de l'esclave n'ait suivi jusqu'aux portes du ciel le martyr dans son triomphe.

Oh ! non, la mort n'est pas flatteuse, pas même en Russie ; non, non, cet exemple de vertu surnaturelle nous prouve seulement, et c'est une belle chose à prouver, que l'action de la société la plus corrompue est insuffisante pour dénaturer les plans primitifs de la Providence, et que l'homme qui, selon Platon, est un ange tombé, peut toujours devenir un saint.

Le czarewitch expire hors de Moscou dans le repaire de la tyrannie appelé la Slobode Alexandrowsky.

Quelle tragédie ! Jamais Rome païenne ni Rome chrétienne n'ont rien produit de plus noble que ces longs adieux du fils d'Ivan IV à son père.

Si les Russes ne savent pas être humains, ils savent quelquefois s'élever au-dessus de l'humanité. Ils font mentir le proverbe vulgaire : pouvant le plus, ils ne peuvent pas le moins.

Karamsin, plus sévère, révoque en doute la sincérité de la douleur du czar. Il est vrai qu'elle dura peu, mais je crois qu'elle fut véritable.

Quoi qu'il en soit, il faut le dire, cette épreuve n'adoucit pas le caractère du monstre qui continua jusqu'à la fin de ses jours à s'abreuver de sang innocent et à se vautrer dans la plus sale débauche.

Aux approches du trépas, il se fit porter plusieurs fois dans l'appartement qui renfermait ses trésors. Là, d'un regard éteint, il contemple avidement ses pierres précieuses : impuissantes richesses qui lui échappent avec la vie !

Après avoir vécu en bête féroce, on le voit mourir en satyre, outrageant, par un acte de lubricité révoltante, sa belle-fille elle-même, un ange de vertu, de pureté, la jeune et

chaste épouse de son second fils Fedor, devenu, depuis la mort du czarewitch Jean, l'héritier de l'empire. Cette jeune femme s'approchait du lit du moribond pour le consoler à ses derniers moments;... mais soudain on la voit reculer et s'enfuir en jetant un cri d'épouvante.

Voilà comme Ivan IV est mort au Kremlin, et... on a peine à le croire, il fut pleuré, pleuré longtemps par la nation tout entière, par les grands, le peuple, les bourgeois et le clergé, comme s'il eût été le meilleur des princes. Ces marques de sympathie, libres ou non, ne sont pas encourageantes, il faut l'avouer, pour les souverains bienfaisants. Reconnaissons donc et ne nous laissons pas de le répéter, que le despotisme sans frein produit sur l'esprit humain l'effet d'un breuvage enivrant. Il faudrait qu'un empereur de Russie fût un ange ou au moins un homme de génie pour conserver sa raison après vingt ans de règne; mais ce qui accroît mon étonnement et mon épouvante, c'est de voir que la démente de l'homme qui exerce la tyrannie se communique si facilement aux hommes qui la subissent; les victimes deviennent les zélés complices de leurs bourreaux. Voilà ce qu'on apprend en Russie.

Une histoire détaillée et tout à fait véridique de ce pays serait peut-être le livre le plus instructif qu'on pût offrir à la méditation des hommes; mais il est impossible à faire. Karamsin, qui l'a tenté, a flatté ses modèles, et encore s'est-il arrêté avant l'avènement des Romanoff. Toutefois, l'esquisse affaiblie et abrégée que je viens de vous tracer, suffit pour vous représenter les faits et les hommes vers lesquels la pensée se reporte malgré soi à la vue des terribles murs du Kremlin.

APPENDICE.

En terminant ici ce travail historique préparé depuis mon arrivée à Pétersbourg, je veux vous répéter que l'art n'a pas de nom pour caractériser l'architecture de cette forteresse infernale; le style de ces palais, de ces prisons, de ces chapelles, surnommées cathédrales, ne ressemble à rien de connu. Le Kremlin n'a point de modèle : il n'est bâti ni dans le goût moresque, ni dans le goût gothique, ni dans le goût ancien, ni même dans le style byzantin pur; il ne rappelle ni l'Alhambra, ni les monuments de l'Égypte, ni ceux de la Grèce d'aucun temps, ni l'Inde, ni la Chine, ni Rome... C'est, passez-moi l'expression, c'est de l'architecture czarique.

Ivan est l'idéal du tyran, le Kremlin est l'idéal du palais d'un tyran. Le czar, c'est l'habitant du Kremlin; le Kremlin, c'est la maison du czar. J'ai peu de goût pour les mots de nouvelle fabrique, surtout pour ceux qui ne sont encore autorisés que par l'usage que j'en fais, mais l'architecture czarique est une expression nécessaire à tout voyageur, aucune autre ne pourrait vous représenter ce qu'elle peint à la pensée de quiconque sait ce que c'est qu'un czar.

Rêvez, un jour de fièvre, que vous parcourez l'habitation des hommes que vous venez de voir vivre et mourir devant vous, et vous vous figurerez aussitôt cette ville des géants, dont les édifices s'élèvent les uns sur les autres, au milieu de la ville des hommes. Il y a dans Moscou deux cités en présence, celle des bourreaux et celle des victimes. L'histoire nous montre comment ces deux cités ont pu naître l'une de l'autre, et subsister l'une dans l'autre.

Le Kremlin a été deviné par M. de Lamartine, qui, sans l'avoir vu, l'a peint dans ses descriptions de la ville des géants

antédiluviens. Malgré la rapidité du travail, ou peut-être grâce à cette rapidité qui tient de l'improvisation, il y a dans *la Chute d'un Ange* des beautés de premier ordre ; c'est de la poésie à fresque ; mais le public français a pris la loupe pour la juger ; il a comparé la première inspiration du génie à des œuvres achevées ; il s'est trompé, ce qui arrive parfois même à un public.

J'avoue qu'il m'a fallu , pour bien apprécier le mérite de cette ébauche épique, venir jusqu'au pied du Kremlin lire les pages sanglantes de l'*Histoire de Russie*. Karamsin , tout timide historien qu'il est, est instructif, parce qu'il a un fond de loyauté qui perce à travers ses habitudes de prudence, et qui lutte contre son origine russe et contre ses préjugés d'éducation. Dieu l'avait appelé à venger l'humanité , malgré lui peut-être , et malgré elle. Sans les ménagements que je lui reproche , on ne l'eût pas laissé écrire : l'équité fait ici l'effet d'une révolution , et ma sincérité y sera taxée de trahison. « Parler de la sorte d'un pays où l'on a été si bien reçu ! » Et que dirait-on donc si j'y eusse été mal reçu ? On dirait : « C'est une basse vengeance. » J'aime encore mieux le reproche d'ingratitude. De toutes ces considérations étrangères au fond des choses, il résulterait que pour oser dire ce qu'on pense sur la Russie , il faudrait n'y avoir pas été reçu du tout.

J'ajoute divers extraits qui me paraissent appuyer d'une manière frappante l'opinion que ce voyage m'a forcé de prendre des Russes et de leur pays.

Je commence par les excuses que Karamsin croit devoir adresser au despotisme, après avoir osé peindre la tyrannie ; le mélange de hardiesse et de crainte que vous reconnaîtrez dans ce passage vous inspirera, comme il me l'inspire , une admiration mêlée de pitié pour un historien si gêné par les choses dans l'expression des idées.

Volume IX , pages 556 et suivantes : « A peine soustraite » au joug des Mogols, la Russie avait dû se voir encore la » proie d'un tyran. Elle le supporta et conserva l'amour de

» l'aristocratie (1), persuadée que Dieu lui-même envoyait
 » parmi les hommes la peste, les tremblements de terre et
 » les tyrans. Au lieu de briser entre les mains de Jean le
 » sceptre de fer dont il l'accablait, elle se soumit au destruc-
 » teur pendant vingt-quatre années (2), sans autre soutien
 » que la prière et la patience, afin d'obtenir, dans des temps
 » plus heureux, Pierre le Grand et Catherine II (l'histoire
 » n'aime pas à citer les vivants). Comme les Grecs aux Ther-
 » mopyles (3), d'humbles et généreux martyrs périsaient
 » sur les échafauds pour la patrie, la religion et la foi jurée,
 » sans concevoir même l'idée de la révolte (4). C'est en vain
 » que, pour excuser la cruauté de Jean, quelques historiens
 » étrangers ont parlé des factions qu'elle avait anéanties ;
 » d'après le témoignage universel de nos annales, d'après tous
 » les documents officiels, ces factions n'existaient que dans
 » l'esprit troublé du czar. Si les boyards, le clergé, les ci-
 » toyens eussent tramé la trahison qu'on leur imputait, avec
 » autant d'absurdité que de sortilèges (5), ils n'auraient point
 » rappelé le tigre de son antre d'Alexandrowsky. Non, il
 » s'abreuvait du sang des agneaux, et le dernier regard que
 » ses victimes jetèrent sur la terre, demandait à leurs con-
 » temporains, ainsi qu'à la postérité, justice et un souvenir
 » de compassion.

» Malgré toutes les explications possibles, morales et mé-
 » taphysiques, le caractère d'Ivan, héros de vertu dans sa
 » jeunesse, tyran sanguinaire dans l'âge mûr et au déclin de
 » sa vie, est une énigme pour le cœur humain, et nous aurions

(1) Je suppose qu'il y a ici une erreur du traducteur, et qu'il faudrait substituer le mot d'*autocratie* à celui d'*aristocratie*; mais je copie littéralement.

(Note du voyageur.)

(2) Tel est le terme assigné par Karamsin à la tyrannie d'Ivan IV, qui régna cinquante ans. (Ibid.)

(3) Comparaison vraiment russe, et qui montre combien l'étude de l'histoire est inutile quand on en tire des conséquences forcées. Néanmoins, il faut le répéter, Karamsin est un esprit distingué; mais il est né et il a vécu en Russie. (Ibid.)

(4) Et vous osez qualifier du titre de martyr une telle servilité !

(5) Copie littérale.

(Ibid.)

» révoqué en doute les rapports les plus authentiques sur sa
 » vie , si les annales des autres peuples n'offraient des exemples
 » aussi étonnants. »

Karamsin continue son plaidoyer par un parallèle beaucoup trop flatteur pour Ivan IV, qu'il compare à Caligula, à Néron et à Louis XI, puis l'historien poursuit : « Ces êtres dénaturés, contraires à toutes les lois de la raison, paraissent dans l'espace des siècles comme d'effrayants météores, pour nous montrer l'abîme de dépravation où peut tomber l'homme et nous faire trembler!... La vie d'un tyran est une calamité pour le genre humain, mais son histoire offre toujours d'utiles leçons aux souverains et aux nations. Inspirer l'horreur du mal, n'est-ce pas répandre l'amour du bien dans tous les cœurs? Gloire à l'époque où l'historien, armé du flambeau de la vérité, peut, sous un gouvernement autocrate, vouer les despotes à un éternel opprobre, afin de préserver l'avenir du malheur d'en rencontrer d'autres! Si l'insensibilité règne au delà du tombeau, les vivants au moins redoutent la malédiction universelle et la réprobation de l'histoire. Celle-ci est insuffisante pour corriger les méchants, mais elle prévient quelquefois des crimes toujours possibles, parce que les passions exercent aussi leurs fureurs dans les siècles de civilisation. Trop souvent leur violence force la raison à se taire, ou à justifier d'une voix servile les excès qui en sont le résultat. » Pages 558, 559, tome IX, Karamsin, *Histoire de Russie*.

Suit un éloge de la gloire du monstre. Toutes ces tergiversations morales, toutes ces précautions oratoires, se changent innocemment en une satire sanglante; une telle timidité équivaut à de l'audace, car c'est une révélation, révélation d'autant plus frappante qu'elle est involontaire.

Néanmoins les Russes, autorisés par l'approbation du souverain, s'enorgueillissent de ce talent qu'ils admirent, par ordre, tandis qu'ils devraient bannir le livre de toutes leurs bibliothèques, en refaire une édition, déclarer la première apocryphe, ou plutôt en nier l'existence, soutenir qu'elle n'a

jamais paru , et que la publication n'a commencé qu'à la seconde, qui deviendrait la première.

N'est-ce pas leur manière de procéder contre toute vérité gênante ? A Saint-Petersbourg on étouffe les hommes dangereux et l'on supprime les faits incommodes ; avec cela on fait ce qu'on veut. Si les Russes ne prennent ce moyen pour se défendre des coups que le livre de leur Karamsin porte au despotisme, la vengeance de l'histoire sera presque assurée, car la vérité est en partie dévoilée.

L'Europe, au contraire, doit des honneurs à la mémoire de Karamsin ; quel est l'étranger qui aurait obtenu la permission d'aller fouiller aux sources où il a puisé pour en tirer le peu de clarté qu'il jette sur la plus ténébreuse des histoires modernes ? Ne suffit-il pas que le régime despotique rende toujours de telles conséquences possibles, pour qu'il soit jugé et condamné ? Un pareil gouvernement ne peut subsister qu'à force de silence et de ténèbres ! ! !

Il paraît que Dieu veut qu'il dure dans ce pays singulier ; car s'il aveugle l'esprit du peuple, celui des écrivains et des grands, il enseigne au pouvoir absolu, je suis forcé d'en convenir, à tempérer l'ardeur du feu dans la fournaise ; la tyrannie est devenue moins pesante, mais son principe persiste et produit trop souvent encore les résultats les plus extrêmes ; la Sibérie le sait... les souterrains de la forteresse de Pierre le Grand, à Pétersbourg, les prisons de Moscou, de Schlüsselbourg, tant d'autres cachots muets, et qui me sont inconnus, le savent, la Pologne le sait...

Les décrets de Dieu sont impénétrables ; la terre les subit sans les comprendre... Mais, malgré son aveuglement, l'homme conserve l'éternel besoin de la justice et de la vérité ; ce besoin que rien ne peut étouffer dans les cœurs est une promesse d'immortalité, car ce n'est point ici-bas qu'il sera satisfait. Il est en nous, mais il vient de plus haut que la terre, et nous conduit plus loin.

Le spiritualisme reproché de nos jours aux chrétiens, par des hommes qui s'efforcent d'expliquer l'Évangile dans un

sens favorable à leur politique, et qui veulent appuyer sur la jouissance une religion fondée sur le renoncement, ce spiritualisme qu'on nous représente comme une pieuse fraude de nos prêtres, est pourtant le seul remède que Dieu ait offert aux hommes contre les inévitables maux de la vie telle qu'il la leur a faite, et qu'ils se la sont faite eux-mêmes.

Le peuple russe est de tous les peuples civilisés celui chez lequel le sentiment de l'équité est le plus faible et le plus vague; aussi, en donnant à Ivan IV le surnom de Terrible, accordé autrefois à titre d'éloge à son aïeul Ivan III, n'a-t-il fait justice ni au glorieux monarque, ni au tyran; il a flatté celui-ci après sa mort, et ce trait est encore caractéristique. Est-il vrai qu'en Russie la tyrannie ne meurt pas? Voyez toujours Karamsin, pages 600 et 601, vol. IX.

« Il est à remarquer, dit-il, que dans *la mémoire du peuple*, la brillante renommée de Jean a survécu au souvenir de ses mauvaises qualités. Les gémissements avaient cessé, les victimes étaient réduites en poussière, des événements nouveaux faisaient oublier les anciennes traditions, et le nom de ce prince paraissait en tête du code des lois; il rappelait la conquête de trois royaumes mogols. Les témoignages de ses actions atroces étaient ensevelis au fond des archives, tandis que dans le cours des siècles, Kazan, Astrakan, la Sibérie étaient aux yeux du peuple d'impérissables monuments de sa gloire. Les Russes, qui révéraient en lui l'illustre auteur de leur puissance, de leur civilisation, avaient rejeté ou mis en oubli le surnom de tyran que lui avaient donné ses contemporains. Seulement, d'après quelques souvenirs confus de sa cruauté, ils le nomment encore de nos jours *Jean le Terrible*; mais sans le distinguer de son aïeul, à qui l'ancienne Russie avait accordé la même épithète, plutôt comme éloge qu'à titre de reproche. L'histoire ne pardonne pas aux mauvais princes aussi facilement que les peuples. »

Vous le voyez, le grand prince et le monstre sont qualifiés du même surnom *le Terrible* !... et cela *par la postérité* !...

C'est de l'équité à la russe ; le temps ici est complice de l'injustice. Lecoingte Laveau, dans son *Guide de Moscou*, en décrivant le palais des czars au Kremlin, ne rougit pas d'invoquer l'ombre d'Ivan IV, qu'il ose comparer à David pleurant les fautes de sa jeunesse. Son livre est écrit pour des Russes.

Je ne puis me refuser le plaisir de vous faire lire une dernière citation de Karamsin ; c'est le résumé du caractère d'un prince dont la Russie se glorifie. Un Russe seul pouvait parler d'Ivan III comme en parle Karamsin, et croire qu'il en fait éloge. Un Russe seul pouvait peindre le règne d'Ivan IV comme le peint Karamsin, et finir ce tableau par des excuses au despotisme. Voici textuellement comment l'historien caractérise le grand Ivan III, l'aïeul d'Ivan IV. Tom. VI, pages 434, 435, 436.

« Fier dans ses relations avec les autres souverains,
» Ivan III aimait à déployer une grande pompe devant leurs
» ambassadeurs ; il introduisit l'usage de baiser la main du
» monarque, en signe de faveur distinguée ; il voulut, par
» tous les moyens extérieurs possibles, s'élever au-dessus des
» hommes, pour frapper fortement l'imagination ; ayant
» enfin pénétré le secret de l'autocratie, il devint comme un
» dieu terrestre aux yeux des Russes, qui commencèrent
» dès lors (c'est Karamsin ou son traducteur qui souligne ce
» mot) à étonner tous les autres peuples par une aveugle
» soumission à la volonté de leur souverain. Le premier, il
» reçut en Russie le surnom de *Terrible* ; mais terrible seu-
» lement à ses ennemis et aux rebelles. Cependant, sans être
» un tyran comme son petit-fils Jean IV, il avait reçu de la
» nature une certaine dureté de caractère, qu'il savait modé-
» rer par la force de sa raison. Les fondateurs des monarchies
» se sont rarement fait distinguer par leur sensibilité ; et la
» fermeté nécessaire pour les grandes actions politiques est
» bien voisine de la rudesse. On dit qu'un seul regard de
» Jean, lorsqu'il était enflammé de colère, suffisait pour
» faire évanouir les femmes timides ; que les solliciteurs crai-
» gnaient de s'approcher du trône ; qu'à sa table même, les

» grands tremblaient devant lui, n'osant proférer une seule
 » parole, ni faire le plus léger mouvement, lorsque le mé-
 » narque, fatigué d'une bruyante conversation, et échauffé
 » par le vin, s'abandonnait au sommeil vers la fin du repas :
 » tous assis dans un profond silence, attendaient un nouvel
 » ordre pour le divertir, ou pour se livrer eux-mêmes à la joie.

» Nous ajouterons aux remarques que nous avons déjà
 » faites sur la sévérité de Jean, que les dignitaires marquants,
 » tant séculiers que membres du clergé, dépouillés de leurs
 » emplois pour quelque crime, n'étaient pas exempts du ter-
 » rible supplice du knout. En 1491, par exemple, le prince
 » Oukhtomsky, le gentilhomme Khomoutof et l'archiman-
 » drite de Tchoudof furent knoutés publiquement pour un
 » faux titre qu'ils avaient fabriqué, à l'effet de s'approprier
 » un domaine appartenant à l'un des frères du grand prince.

» L'histoire n'étant point un panégyrique, il est impossible
 » qu'elle ne trouve pas quelques taches dans la vie des plus
 » grands hommes eux-mêmes. A ne considérer que l'homme
 » dans Jean III, il n'eut point les aimables qualités de Mono-
 » maque, ni celles de Dmitri Donskoï; mais comme souve-
 » rain, il s'est placé au plus haut degré de grandeur. Toujours
 » guidé par la circonspection, il parut quelquefois timide ou
 » indécis : mais cette irrésolution fut toujours de la prudence.
 » vertu qui ne nous charme pas autant qu'une généreuse té-
 » mérité, mais plus propre à consolider ses créations par des
 » progrès lents et d'abord incomplets. Combien d'illustres
 » héros n'ont légué à la postérité que le souvenir de leur
 » gloire ! Jean nous a laissé un empire d'une immense éten-
 » due, puissant par le nombre de ses peuples, et plus encore
 » par l'esprit de son gouvernement ; cet empire enfin qu'il
 » nous est aujourd'hui si doux, si glorieux d'appeler notre
 » patrie. »

Les louanges données par l'historien courtisan au héros me paraissent significatives, autant au moins que les timides reproches adressés au tyran. Le panégyrique du roi glorieux ressemble tellement à l'arrêt prononcé contre le monstre, que

L'un et l'autre servent à mesurer la confusion d'idées et de sentiments qui règne dans les têtes russes les mieux organisées. Cette indifférence au bien et au mal nous fait apprécier la distance qui sépare la Russie du reste de l'Europe.

C'est Ivan III qui fut le véritable fondateur du moderne empire des Russes; c'est lui aussi qui a rebâti en pierre les murs du Kremlin. Encore un hôte terrible; encore un esprit bien digne de hanter ce palais, et de se reposer au sommet de ses tours!!!...

Ce portrait d'Ivan III, par Karamsin, ne dément pas le mot du même grand prince : « Je donnerai la Russie à qui bon me semblera. » C'est ce qu'il répondit aux boyards, lorsque ceux-ci réclamaient la couronne au profit de son petit-fils, qu'il dépouillait en faveur du fils de sa seconde femme; car jusqu'à présent, la légitimité russe a été soumise au bon plaisir des czars. Or, qui peut dire ce que devient ce qu'on appelle la noblesse dans un pays gouverné de la sorte?

Pierre le Grand a confirmé le principe d'Ivan III, en soumettant comme ce prince la succession de la couronne au caprice des czars. Le même réformateur s'est encore plus approché du tyran, par le supplice qu'il a fait subir à son fils et aux soi-disant complices de ce fils. On va lire un extrait de M. de Ségur, qui prouve que le grand réformateur moderne était plus semblable au monstre que l'histoire ne l'a dit avant l'écrivain français. Il s'agit des lois promulguées par Pierre le Grand, de la trahison de ce prince envers son malheureux fils, et du supplice des prêtres et autres personnages qui encourageaient le jeune prince dans sa résistance à la civilisation importée de l'Occident, et ordonnée comme le plus saint des devoirs par le cruel fondateur du nouvel empire de Russie.

« Code militaire, divisé en deux parties, en quatre-vingt-onze chapitres, et publié dès 1716.

» Le début en est remarquable; soit piété sincère, soit politiqué d'un chef de religion qui veut conserver dans toute

» sa force un si puissant mobile, il y déclare que de tous les
 » vrais chrétiens, » — « le militaire est celui dont les mœurs
 » doivent être le plus honnêtes, décentes et chrétiennes; le
 » guerrier chrétien devant être toujours prêt à paraître de-
 » vant Dieu, sans quoi il n'aurait point la sécurité nécessaire
 » pour le sacrifice continuel que sa patrie exige de lui. » —
 » Et il termine par cette citation de Xénophon : « Que dans
 » les batailles, ceux qui craignent le plus les Dieux sont ceux
 » qui craignent le moins les hommes ! » — Puis, il prévoit
 » jusqu'aux moindres délits contre Dieu, contre la disci-
 » pline, les mœurs, l'honneur, et même contre la civilité!
 » comme s'il eût voulu faire de son armée une nation à part
 » dans la nation, et son modèle.

» Mais c'est là surtout que se développe avec une com-
 » plaisance effrayante le génie de son despotisme ! — « Tout
 » l'État, dit-il, est en lui, tout doit se faire pour lui,
 » maître absolu et despotique, qui ne doit compte de sa
 » conduite qu'à Dieu seul ! » — C'est pourquoi toute pa-
 » role injurieuse contre sa personne, tout jugement in-
 » décent de ses actions ou intentions, doivent être punis de
 » mort.

» C'était en 1716 que ce czar se déclarait ainsi en dehors et
 » au-dessus de toutes les lois, comme s'il se fût préparé au
 » terrible coup d'État dont, en 1718, il devait ensanglanter
 » sa renommée. » (*Histoire de Russie et de Pierre le Grand*,
 par M. le général comte de Ségur. 2^e édition, Baudouin.
 Paris, livre XI, chapitre VI, pages 489, 490.)

Plus loin : « En septembre 1716, Alexis, pour échapper à
 » la civilisation naissante des Russes, se réfugie au milieu de
 » la civilisation européenne. Il s'est mis sous la protection
 » de l'Autriche, et vit caché dans Naples avec une maî-
 » tresse.

» Pierre découvre sa retraite. Il lui écrit. Sa lettre com-
 » mence par des reproches fondés; elle finit par des menaces
 » terribles s'il n'obéit aux ordres qu'il lui envoie.

Ces mots surtout y dominent : « Me craignez-vous? Je

» vous assure et je vous promets, au nom de Dieu et par le
 » jugement dernier, que si vous vous soumettez à ma volonté
 » et que vous reveniez ici, je ne vous ferai subir aucune
 » punition, et que même je vous aimerai encore plus qu'au-
 » paravant. »

» Sur cette foi solennelle d'une père et d'un souverain,
 » Alexis revient à Moscou le 3 février 1718, et le lendemain,
 » il est désarmé, saisi, interrogé, exclu honteusement du
 » trône, lui et sa postérité; il est même maudit s'il ose jamais
 » en appeler.

» Ce n'est pas tout encore : on le jette dans une forteresse.
 » Là, chaque jour, chaque nuit, un père absolu, violant la
 » foi jurée, tous les sentiments, toutes les lois de la nature et
 » celles que lui-même a données à son empire (1), s'arme,
 » contre un fils trop confiant, d'une inquisition politique
 » égale en insidieuse atrocité à l'inquisition religieuse. Il
 » torture l'esprit pusillanime de cet infortuné par toutes les
 » peurs du ciel et de la terre; il le contraint à dénoncer
 » amis, parents, jusqu'à sa mère; enfin, à s'accuser, à se
 » rendre indigne de vivre, et à se condamner lui-même à
 » mort sous peine de mort.

» Ce long crime dure cinq mois. Il a ses redoublements.
 » Dans les deux premiers, l'exil et le dépouillement de
 » plusieurs grands, l'exhérédation d'un fils, l'emprison-
 » nement d'une sœur, la reclusion, la flagellation de sa
 » première femme, le supplice d'un beau-frère, ne suffisent
 » point.

» Pourtant, dans une même journée, Glébof, un général
 » russe, amant avéré de la czarine répudiée, vient d'être em-
 » palé au milieu d'un échafaud dont les têtes d'un évêque,
 » d'un boyard et de deux dignitaires roués et décapités,
 » marquent les quatre coins (2). Cet horrible échafaud est
 » lui-même entouré d'un cercle de troncs d'arbres sur les-

(1) Voyez dans son Code ou Concordance des lois, au chap. VI, les art. 4, 2, 6 et 8.

(2) Bruce.

» quels plus de cinquante prêtres et autres citoyens ont eu la tête tranchée.

» Vengeance effroyable contre ceux dont les intrigues et l'obstination superstitieuse jetèrent ce cœur inflexible dans la nécessité de sacrifier son fils à son empire ! Punition cent fois plus coupable que la faute ; car, pour tant d'atrocités, quel motif peut être une excuse ? Mais il semble que, poussé par cet instinct soupçonneux des gouvernements contre nature, Pierre se soit obstiné à chercher et à trouver une conspiration où il n'existait qu'une inerte opposition de mœurs, qui espérait et attendait sa mort pour éclater.

» Et pourtant cette horrible boucherie a trouvé des flatteurs ! Le vainqueur de Pultawa s'en est lui-même enorgueilli comme d'une victoire. « Quand le feu, a-t-il dit, rencontre la paille, il la consume ; mais s'il rencontre du fer, il faut qu'il s'éteigne. » Puis il s'est promené froidement au milieu de ces supplices. On dit même que, poussé par une inquiète férocité, il est venu jusque sur son échafaud interroger encore l'agonie de Glébof, et que celui-ci, lui faisant signe d'approcher de son supplice, lui a craché au visage.

» Moscou elle-même est prisonnière ; en sortir sans son aveu est un crime capital. Ses citoyens ont ordre, sous peine de mort, d'être réciproquement leurs espions et leurs délateurs.

» Cependant, la principale victime est restée tremblante, isolée par tant de coups frappés autour d'elle. Pierre l'en traîne alors des prisons de Moscou dans celles de Pétersbourg.

» C'est là surtout qu'il se tourmente à torturer l'âme de son fils pour en extorquer jusqu'aux moindres souvenirs d'irritation, d'indocilité ou de rébellion ; il les note chaque jour avec un horrible soin ; s'applaudissant à chaque aveu, ajoutant les uns aux autres tous ces soupirs, toutes ces larmes, en dressant un détestable compte ; s'efforçant enfin

» de composer un crime capital de toutes ces velléités, de
 » tous ces regrets, auxquels il prétend donner un poids dans
 » la balance de sa justice (1).

» Puis, quand, à force d'interprétations, il croit avoir fait
 » de rien quelque chose, il se hâte d'appeler l'élite de ses
 » esclaves. Il leur dit son œuvre maudite; il leur en étale
 » l'iniquité féroce et tyrannique avec une naïveté de bar-
 » barie, une candeur de despotisme qu'aveugle son droit de
 » souverain absolu, comme s'il existait un droit hors de la
 » justice, et que tout cédât à son but qui, par bonheur, se
 » trouvait grand et utile.

» Par là, il espère faire attribuer à la justice le sacrifice
 » qu'il fait à sa politique. Il veut se justifier aux dépens de
 » sa victime, et faire taire le double cri de sa conscience et
 » de la nature qui l'importune.

» Après que, par cette longue accusation, ce maître absolu
 » croit avoir irrévocablement condamné, il interpelle les
 » siens. « *Ils viennent d'entendre, s'est-il écrié, la longue*
 » *déduction de crimes presque inouïs dans le monde, dont*
 » *son fils est coupable contre lui, son père et son souverain.*
 » On sait assez que seul il aurait le droit de le juger; néan-
 » moins, il vient leur demander leur secours; *car il appré-*
 » *hende la mort éternelle, d'autant plus qu'il a promis le pardon*
 » *à son fils, et qu'il le lui a juré sur les jugements de Dieu...*
 » C'est donc à eux à en faire justice, sans considération pour
 » sa naissance, sans égard pour sa personne, afin que la pa-
 » trie ne soit point lésée. » Il est vrai qu'à cet ordre clair et
 » terrible, il a entremêlé ces mots grossièrement astucieux :
 » « Qu'on doit prononcer, sans le flatter ni craindre sa dis-
 » grâce, si l'on décide que son fils ne mérite qu'une punition
 » légère. »

» Les esclaves ont compris leur maître : ils voient quel
 » est l'horrible secours qu'il leur demande. Aussi, les prêtres

(1) Ici Pierre le Grand n'est-il pas plus odieux, s'il est possible, qu'Ivan IV le Terrible?

» consultés n'ont-ils répondu que par des citations de leurs
 » saints livres, choisissant en nombre celles qui condamnent
 » et celles qui pardonnent, sans oser mettre de poids dans
 » la balance, pas même cette foi jurée qu'ils craignent de
 » rappeler.

» En même temps, les grands de l'État, au nombre de
 » cent vingt-quatre, ont obéi. Ils ont prononcé la mort unan-
 » niment et sans hésiter; mais leur arrêt les condamne
 » eux-mêmes bien plus que leur victime. On y voit les dé-
 » goûtants efforts de cette foule d'esclaves se tourmentant à
 » effacer le parjure de leur maître; et comme leur lâche
 » mensonge, s'ajoutant au sien, le fait ressortir davantage!

» Pour lui, il achève inflexiblement: rien ne l'arrête, ni
 » le temps qui vient de s'écouler sur sa colère, ni ses re-
 » mords, ni le repentir d'un infortuné, ni la faiblesse trem-
 » blante, soumise, suppliante! Enfin, tout ce qui d'ordinaire,
 » même entre ennemis étrangers, apaise et désarme, est sans
 » effet sur le cœur d'un père pour son fils.

» Bien plus, comme il vient d'être son accusateur et son
 » juge, il sera son bourreau. C'est le 7 juillet 1748, le len-
 » demain même du jugement, qu'il va, suivi de tous ses
 » grands, recevoir les dernières larmes de son fils, y mêler
 » les siennes; et quand enfin on le croit attendri, il envoie
 » chercher *la forte potion* que lui-même a fait préparer! Im-
 » patient, il en hâte l'arrivée par un second message; il la
 » fait présenter devant lui comme un remède salutaire, et ne
 » se retire, profondément triste, il est vrai (1), qu'après avoir
 » empoisonné l'infortuné qui implorait encore son pardon.
 » Puis, il attribue la mort de sa victime, expirée quelques
 » heures après dans d'affreuses convulsions, à la frayeur dont
 » l'a frappée son arrêt! Il ne couvre toute cette horreur, aux
 » yeux des siens, que de cette grossière apparence: il la
 » juge suffisante à leurs mœurs brutales; leur commandant,
 » au reste, le silence, *et étant si bien obéi que, sans les Mé-*

(1) Pleurer sur sa victime est un des traits du caractère russe. (Note du voyageur.)

» moires d'un étranger (Bruce), témoin, acteur même dans cet
» horrible drame, l'histoire en eût à jamais ignoré les terribles
» et derniers détails. »

(*Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, par M. le général
comte de Ségur. Livre X, chapitre III, pages 438, 439, 440,
441, 442, 443, 444.)

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Club anglais. — Nouvelle visite au trésor du Kremlin. — Caractère particulier de l'architecture de Moscou. — Mot de madame de Staël. — Avantage des voyageurs obscurs. — Kitaigorod, ville des marchands. — Madone de Vivielski. — Miracles russes attestés par un Italien. — Groupe de Minine et Pojarski. — Eglise de Vassili Blagennof. — Manière dont le czar Ivan récompensa l'architecte. — Porte sainte. — Pourquoi on ne la passe point sans ôter son chapeau. — Avantage de la foi sur le doute. — Contraste de l'extérieur et de l'intérieur du Kremlin. — Cathédrale de l'Assomption. — Artistes étrangers. — Pourquoi on fut obligé de les appeler à Moscou. — Peintures à fresque. — Clocher de Jean le Grand. — Eglise du Sauveur dans les bois. — La grande cloche. — Couvent des Miracles et couvent de l'Ascension. — Tombeau de la czarine Hélène, mère d'Ivan IV. — Intérieur du trésor. — Hiérarchie des couronnes et des trônes. — Couronne de Monomaque. — Couronne de Sibérie. — Couronne de Pologne. — Vases ciselés. — Verreries rares. — Brancard de Charles XII. — Citation de Montaigne. — Singularité historique. — Parallèle entre les grands-ducs de Russie et les autres princes régnant en Europe à la même époque. — Carrosses de parade des czars et du patriarche de Moscou. — Palais actuel de l'empereur au Kremlin. — Divers palais. — Palais anguleux. — Caractère de son architecture. — Nouveaux travaux commencés au Kremlin par ordre de l'empereur. — Profanation. — Faute de l'empereur Pierre Ier et de l'empereur Nicolas. — Où est la vraie capitale de l'empire russe. — Ce que pourrait devenir Moscou. — Incendie du palais de Pétersbourg : avertissement du ciel. — Plan de Catherine II, repris en partie par Nicolas. — Vue qu'on a de la terrasse du Kremlin, le soir. — Coucher de soleil. — Souterrain ouvert. — Pousière de Moscou, la nuit. — La montagne des moineaux. — Souvenirs de l'armée française. — Mot de l'empereur Napoléon. — Danger d'être soupçonné d'héroïsme en Russie. — Lutte de médiocrité. — Responsabilité des maîtres absolus. — Rostopchin. — Il craint de passer pour un grand homme. — Sa brochure. — Conséquence qu'on en doit tirer. — Chute de Napoléon : son dernier résultat. — Louis XIV. — Phénomène historique.

Moscou, ce 11 août 1839, au soir.

L'inflammation de mon œil est diminuée, et je suis sorti de ma prison hier pour aller dîner au club anglais. C'est une espèce de salon de restaurateur où l'on ne peut être admis qu'à la demande d'un des membres de la société, laquelle est composée des personnes les plus distinguées de la ville. Cette in-

stitution assez nouvelle est imitée de l'Anglais, à l'instar de nos cercles de Paris. Je vous en parlerai une autre fois.

Dans l'état où la fréquence des communications a mis l'Europe moderne, on ne sait plus à quelle nation s'adresser pour trouver des mœurs originales, des habitudes qui soient l'expression vraie des caractères. Les usages adoptés récemment chez chaque peuple sont le résultat d'une foule d'emprunts : il résulte de cette triture de tous les caractères dans la mécanique de la civilisation universelle, une monotonie bien contraire au plaisir du voyageur, pourtant, à aucune époque, le goût des voyages ne fut plus répandu. C'est que la plupart des gens voyagent par ennui plutôt que par besoin de s'instruire. Je ne suis pas de ces voyageurs-là ; curieux infatigable, je reconnais chaque jour, à mes dépens, que les différences sont ce qu'il y a de plus rare en ce monde ; les ressemblances font le désespoir du voyageur, qu'elles réduisent au rôle de dupe, le plus difficile de tous à accepter, précisément parce qu'il est le plus facile à jouer.

On voyage pour sortir du monde où l'on a passé sa vie, et l'on n'en peut pas sortir ; le monde civilisé n'a plus de limites : c'est la terre. Le genre humain se refond, les langues se perdent, l'idiome dans lequel nous écrivons aujourd'hui se détruit, les nations abdiquent, la philosophie réduit les religions à une croyance intérieure, dernier produit du catholicisme effacé, en attendant qu'il brille d'un nouvel éclat, et serve de base à la société future. Qui peut assigner un terme à ce remaniement du genre humain ? Il est impossible de ne pas entrevoir ici un but providentiel. La malédiction de Babel touche à son terme, et les nations vont s'entendre malgré tout ce qui les a désunies.

Aujourd'hui j'ai recommencé mon voyage par une visite méthodique et détaillée au Kremlin, sous la conduite de M***, à qui j'avais été recommandé ; toujours le Kremlin ! c'est pour moi tout Moscou, toute la Russie ! le Kremlin, c'est un monde ! Mon domestique de place étant allé dès le matin au trésor prévenir le gardien, celui-ci nous attendait.

Je croyais trouver un concierge comme tant d'autres ; au lieu de cela nous avons été reçus par un officier, homme instruit et poli.

Le trésor du Kremlin fait à juste titre l'orgueil de la Russie ; il pourrait tenir lieu de chronique à ce pays, c'est une histoire en pierres précieuses, comme le *Forum romanum* était une histoire en pierres de taille.

Les vases d'or, les armures, les vieux meubles, ne sont pas exposés ici seulement pour y être admirés ; chacun de ces objets retrace quelque fait glorieux, singulier, digne de commémoration. Mais avant de vous décrire ou plutôt de vous indiquer rapidement les magnificences d'un arsenal qui n'a pas, je crois, son second en Europe, je veux vous faire suivre pas à pas le chemin par où l'on m'a conduit jusqu'à ce sanctuaire révérend des Russes, et justement admiré des étrangers.

En sortant de la grande Dmytriskoï pour me rendre au trésor, j'ai traversé, comme l'autre jour, plusieurs places où débouchent des rues montueuses, mais tirées au cordeau ; puis arrivé en vue de la forteresse, j'ai passé sous une voûte que mon domestique de place m'a forcé d'admirer en faisant arrêter ma voiture d'autorité, sans juger seulement nécessaire de me consulter, tant l'intérêt qui s'attache à ce lieu est chose reconnue!!!... Cette voûte forme le dessous d'une tour d'un aspect bizarre, comme tout ce qu'on aperçoit aux approches du vieux quartier de Moscou.

Je n'ai point vu Constantinople, mais je crois qu'après cette ville Moscou est de toutes les capitales de l'Europe celle dont l'aspect général est le plus frappant. C'est la Byzance de terre ferme. Dieu merci, les places de la vieille capitale ne sont pas immenses comme celles de Pétersbourg, où Saint-Pierre de Rome se perdrait. A Moscou, les monuments sont moins espacés, et dès lors ils produisent plus d'effet. Le despotisme des lignes droites et des plans symétriques s'est vu gêné ici par l'histoire et par la nature ; Moscou est surtout pittoresque. Le ciel, sans y être pur, prend une teinte argentée et brillante ; des modèles de tous les

genres d'architecture sont entassés là sans ordre et sans plan ; aucun monument n'est parfait, néanmoins l'ensemble vous saisit, non d'admiration, mais d'étonnement. Les inégalités du sol multiplient les points de vue. Les églises avec leurs coupes, dont le nombre varie et dépasse souvent de beaucoup le chiffre sacramental commandé aux architectes par l'orthodoxie grecque, font scintiller dans l'air leurs magiques auréoles. Une multitude de pyramides dorées et de clochers en forme de minarets dessinent sur l'azur des profils reluisants de soleil ; un pavillon oriental, un dôme indien, vous transportent à Delhi ; un donjon, une tourelle, vous ramènent en Europe au temps des croisades ; la sentinelle qui veille sur la tour de garde vous représente le muezzin invitant les fidèles à la prière ; enfin, pour achever de confondre vos idées, la croix qui brille partout, avertissant le peuple de se prosterner devant le Verbe, semble tomber là du ciel au milieu de l'assemblée des nations de l'Asie pour les guider toutes ensemble dans l'étroite voie du salut : c'est devant ce poétique tableau, sans doute, que madame de Staël s'est écriée : *Moscou est la Rome du Nord !*

Le mot manque de justesse, car, sous aucun rapport, on ne pourrait établir un parallèle entre ces deux villes. C'est à Ninive, à Palmyre, à Babylone qu'on pense lorsqu'on entre à Moscou, non aux chefs-d'œuvre de l'art dans l'Europe païenne ou chrétienne ; l'histoire, la religion de ce pays ne reportent pas davantage vers Rome l'esprit du voyageur. Rome est plus étrangère à Moscou que Pékin ; mais madame de Staël pensait à tout autre chose qu'à regarder la Russie lorsqu'elle a traversé ce pays pour aller en Suède et en Angleterre faire la guerre du génie et des idées à l'ennemi de toute liberté de pensée, à Bonaparte. Elle se sera débarrassée en quelques paroles de sa tâche de grand esprit arrivant dans une contrée nouvelle. Le malheur des personnes célèbres qui voyagent, c'est qu'elles sont obligées de semer des mots derrière elles, et si elles s'obstinent à n'en pas dire, on leur en prête.

Jé n'ai de confiance qu'aux relations des voyageurs inconnus : vous direz que je prêche pour mon saint ; je ne m'en défends pas, mais du moins je profite de mon obscurité pour chercher et pour découvrir le vrai. Le bonheur de rectifier les préventions et les préjugés d'un esprit tel que le vôtre , et du petit nombre de ceux qui lui ressemblent , suffirait à ma gloire. Vous voyez que mon ambition est modeste, car rien n'est plus facile à corriger que les erreurs des hommes distingués. Il me semble que s'il en est quelques-uns qui ne haïssent pas le despotisme autant que je le hais , ils le haïront malgré ses pompes , et grâce à ses œuvres , après avoir lu le tableau véridique que j'offre à votre méditation.

La massive tour au pied de laquelle mon domestique de place m'a fait descendre de voiture, est percée pittoresquement de deux arches ; elle sépare les murs du Kremlin proprement dits , de leur continuation , qui sert d'enceinte au Kitaigorod , ville des marchands , autre quartier du vieux Moscou, fondé par la mère du czar Jean Vassilievitch, en 1534. Cette date nous paraît nouvelle , mais elle est antique pour la Russie, la plus jeune des sociétés de l'Europe.

Le Kitaigorod , espèce d'annexe du Kremlin , est un immense basar , un quartier , une ville toute percée de ruelles sombres et voûtées, ce qui les fait ressembler à des souterrains : ces catacombes marchandes ne sont rien moins qu'un cimetière ; c'est une foire en permanence ; labyrinthe de galeries, ces voûtes ressemblent un peu aux passages de Paris, quoiqu'elles aient moins d'élégance et d'éclat, et plus de solidité. Ce système de construction est motivé, il est conforme aux besoins du commerce sous ce climat : dans le Nord, les rues couvertes remédient autant que possible aux inconvénients et aux rigueurs du ciel, pourquoi donc y sont-elles si rares ? Les vendeurs et les acheteurs s'y trouvent à l'abri du vent, de la neige, du froid, et des inondations du dégel ; au contraire, les légères colonnades à jour, les portiques aériens font là un contre-sens risible : au lieu des Grecs et

des Romains, les architectes russes auraient dû prendre pour modèles les taupes et les fourmis. Les Arabes ont mieux compris la nécessité d'accorder les données de la nature avec les lois de l'art. Dans les ruches de l'Alhambra, ils ont inventé l'architecture qui convenait au sol et au climat de l'Espagne, ainsi qu'aux mœurs de ses habitants.

A chaque pas que vous faites dans Moscou, vous rencontrez quelque chapelle vénérée par le peuple, et saluée par tout le monde. Ces chapelles ou ces niches renferment ordinairement une image de la Vierge, conservée sous verre et honorée d'une lampe qui brûle sans cesse. Ces châsses sont gardées par un vieux soldat. Les vétérans servent en Russie de suisses aux grands seigneurs, et de domestiques au bon Dieu. On en rencontre toujours quelques-uns à l'entrée de l'habitation des personnes riches dont ils gardent l'antichambre, et dans les églises qu'ils balayent. La vie d'un vieux soldat russe qui ne serait recueilli ni par les riches ni par les prêtres serait bien misérable.

Entre la double arcade de la tour est incrustée, dans le pilier qui sépare ces deux passages, la Vierge de Vivielski, ancienne image peinte dans le style grec, et très-vénérée à Moscou.

J'ai remarqué que toutes les personnes qui passaient devant cette chapelle, seigneurs, paysans, grandes dames, bourgeois et militaires s'inclinaient et faisaient de nombreux signes de croix; plusieurs, sans se contenter de cet hommage facile, s'arrêtaient; des femmes bien habillées se prosternaient jusqu'à terre devant la Vierge miraculeuse, même elles touchaient de leur front humilié le pavé de la rue: des hommes qui n'étaient pas de simples paysans, s'agenouillaient et faisaient des signes de croix répétés jusqu'à la lassitude: ces actes religieux s'accomplissaient en pleine rue avec une rapidité insouciant qui dénote plus d'habitude que de ferveur.

Mon domestique de place est Italien; rien de plus bouffon que le mélange de préjugés divers qui s'est opéré dans la tête

de ce pauvre étranger, établi depuis un grand nombre d'années à Moscou, sa patrie adoptive; ses idées d'enfance, apportées de Rome, le disposent à croire à l'intervention des saints et de la Vierge, et sans se perdre dans des subtilités théologiques, il prend pour bons, à défaut de mieux, les miracles des reliques et des images de l'Église grecque. Ce pauvre catholique, devenu un adorateur zélé de la Vierge de Vivielski, me prouvait la toute-puissance de l'unanimité dans les croyances : cette unanimité, ne fût-elle qu'apparente, est d'un effet irrésistible. Il ne cessait de me répéter, avec sa loquacité italienne : « Signor, creda a me : questa » madona fa dei miracoli, ma dei miracoli veri, veri verisimi ; non è come da noi altri ; in questo paese tutti gli » miracoli sono veri. »

Cet Italien, apportant la vivacité naïve et la bonhomie des gens de son pays dans l'empire du silence et de la réserve, m'amusait parfaitement, en même temps qu'il m'épouvantait; quelle terreur politique révèle cette foi à une religion étrangère !

Un bavard en Russie, c'est un phénomène; cette rareté est précieuse à rencontrer : elle manque à chaque instant au voyageur opprimé par le tact et la prudence de tous les naturels du pays. Pour engager cet homme à parler, ce qui n'était pas difficile, je me hasardai à lui témoigner quelques doutes sur l'authenticité des miracles de sa vierge de Vivielski; j'aurais nié l'autorité spirituelle du pape que mon Romain n'eût pas été plus scandalisé.

En voyant ce pauvre catholique s'évertuer à me prouver le pouvoir surnaturel d'une peinture grecque, je pensais que ce n'est plus la théologie qui sépare les deux Églises. L'histoire des nations chrétiennes nous enseigne que la politique des princes a profité de l'opiniâtreté, de la subtilité et du talent de dialectique des prêtres pour envenimer les disputes religieuses.

Au sortir de la voûte qui perce la tour au pilier de laquelle s'est nichée cette fameuse madone, et sur une place de mé-

diocre dimension, est un groupe en bronze, d'un très-mauvais style soi-disant classique. Je me crois dans un atelier de sculpture, au Louvre, sous l'empire, chez un artiste du second ordre. Ce groupe représente, sous la figure de deux Romains, Minine et Pojarski, les libérateurs de la Russie dont ils ont chassé les Polonais au commencement du xvii^e siècle : singuliers héros pour porter le manteau romain !... Ces deux personnages sont très à la mode aujourd'hui. Plus loin, que vois-je devant moi ? c'est la merveilleuse église de Vassili Blagennoï dont l'aspect m'avait tant frappé de loin que, depuis mon arrivée à Moscou, ce souvenir m'ôtait le repos. Le style de ce grotesque monument contraste d'une manière par trop bizarre avec les statues classiques des libérateurs de Moscou. Dans mes promenades, entreprises seul et au hasard, j'avais pénétré au Kremlin par des portes éloignées, de sorte que l'église à peau de serpent, autrement dite de la protection de la Vierge, monument vraiment russe, s'était toujours dérobée à mes investigations. Enfin la voilà devant moi, cette fois j'y entre, mais quel désenchantement !... une quantité de coupes bulbeuses, dont pas une n'est semblable à l'autre, un plat de fruits, un vase de faïence de Delft rempli d'ananas tout piqués de croix d'or, une cristallisation colossale : il n'y a pas là de quoi faire un monument d'architecture : celui-ci perd son prestige à n'être pas vu de loin. Cette église est petite comme toute église russe, à bien peu d'exceptions près ; la flèche informe ne brille que de loin, et malgré l'incompréhensible bariolage de ses couleurs, elle n'intéresse pas longtemps l'observateur attentif : deux rampes assez belles conduisent à l'esplanade sur laquelle l'édifice est construit : de cette terrasse on entre dans l'intérieur qui est resserré, mesquin, sans caractère. Cette œuvre impatientante a causé la perte de l'homme qui l'accomplit. Elle fut commandée en mémoire de la prise de Kazan, l'année 1554, par Ivan IV, dit poliment *le Terrible* (1). Ce prince que vous allez reconnaître,

(1) Ceci est pris de Laveau. J'ai lu ailleurs que cette église avait été construite sous

voulant, sans démentir son caractère, remercier dignement l'architecte d'avoir embelli Moscou, fit crever les yeux à ce pauvre homme sous prétexte qu'il ne voulait pas que ce chef-d'œuvre pût être reproduit ailleurs.

Si le malheureux n'eût pas réussi, sans doute il eût été empalé : son succès a surpassé l'attente du grand prince, aussi n'a-t-il perdu que les yeux : alternative qui ne laissait pas que d'être encourageante pour les artistes.

En quittant l'église de la Protection, nous avons passé sous la porte sainte du Kremlin ; et selon l'usage religieusement observé par les Russes, j'ai eu soin d'ôter mon chapeau avant d'entrer sous cette voûte qui n'est pas longue. Cet usage remonte, à ce qu'on assure, au temps de la dernière attaque des Kalmoucks, qu'une intervention miraculeuse des saints protecteurs de l'empire aurait empêchés de pénétrer dans la forteresse sacrée. Les saints ont eu leurs moments de distraction ; mais ce jour-là ils veillaient, le Kremlin fut sauvé, et la Russie reconnaissante perpétue, par une marque de respect à chaque instant renouvelée, le souvenir de la protection dont elle se glorifie.

Il y a dans ces manifestations publiques d'un sentiment religieux plus de philosophie pratique que dans l'incrédulité des peuples qui se disent les plus éclairés de la terre, parce qu'après avoir usé et abusé des forces de l'intelligence, blasés qu'ils sont sur le vrai et le simple, ils doutent de tout et s'en vantent pour encourager les autres à les imiter, comme si leur perplexité était bien digne d'envie!... Vous voyez, disent-ils, combien nous sommes à plaindre, imitez-nous donc!... Les esprits sont des esprits morts qui répandent autour d'eux la torpeur dont ils sont atteints : ces redoutables sages privent les nations de leurs mobiles d'activité sans pouvoir remplacer ce qu'ils détruisent, car l'avidité de la richesse et du plaisir n'inspire aux hommes qu'une agitation fébrile, et passagère comme leur courte vie, dont elle subit

Vassili le Béni, auquel on attribuait le même trait d'inhumanité dont Laveau accuse Ivan IV.

les phases. C'est le cours du sang plus que la lumière de la pensée qui guide les matérialistes dans leur marche indécise, et toujours contrariée par le doute, car la raison d'un homme de bonne foi, fût-il le premier de son pays, fût-il Goethe, n'a pas encore atteint plus haut que le doute : or, le doute porte le cœur à la tolérance, mais il le détourne du sacrifice. Or, dans les arts, dans les sciences comme dans la politique, le sacrifice est la base de toute œuvre durable, de tout effort sublime. On n'en veut plus : on reproche au christianisme de prêcher l'abnégation : c'est blâmer la vertu. Les prêtres de Jésus-Christ ouvrent à la foule une route qui n'était connue et pratiquée que par les âmes d'élite ! Qui peut dire où vont les peuples guidés par de si dangereux instituteurs ?

Je ne me blase pas sur l'effet du Kremlin vu du dehors ; ses bâtiments bizarres, ses prodigieux remparts, la multitude d'ogives, de voûtes, de vedettes, de clochers, d'assommoirs, de créneaux qu'on découvre à chaque pas qu'on fait autour de ce fabuleux monument ; les dimensions prodigieuses de toutes ces choses, l'entassement de leurs masses, les déchirures des murailles, produisent sur mon imagination une impression toujours nouvelle. Les murs extérieurs inégalement dessinés, montant et descendant pour suivre les profondes et abruptes sinuosités des coteaux et des vallons, tant d'étages d'édifices d'un style étrange, portés les uns sur les autres, composent une décoration des plus originales et des plus poétiques qu'il y ait au monde ; ce n'est pas à moi, c'est aux peintres de vous montrer ces merveilles ; les paroles me manquent pour en décrire l'effet : ce sont de ces choses dont les yeux seuls sont juges.

Mais comment vous exprimer ma surprise lorsqu'en entrant dans l'intérieur de cette ville magique, je m'approchai du bâtiment moderne qu'on nomme le Trésor, et que je vis devant moi un petit palais aux angles aigus, aux lignes roides, aux frontons grecs ornés de colonnes corinthiennes ? Cette froide et mesquine imitation de l'antique à laquelle

j'aurais dû être préparé, me parut si ridicule que je reculai de quelques pas, et que je demandai à mon compagnon la permission de retarder notre visite au Trésor sous prétexte d'aller admirer d'abord quelques églises. Depuis le temps que je suis en Russie, je devrais être fait à tout ce que le mauvais goût des architectes impériaux peut inventer de plus incohérent, mais cette fois la dissonance était trop criante, elle me frappa comme une nouveauté.

Nous avons donc commencé notre revue par une visite à la cathédrale de l'Assomption. Cette église possède une des innombrables peintures de la Vierge Marie que les bons chrétiens de tous les pays attribuent à l'apôtre saint Luc. L'édifice rappelle les constructions saxonnes et normandes plutôt que nos églises gothiques. Il est l'œuvre d'un architecte italien du xv^e siècle; cet artiste fut appelé à Moscou par un des grands princes, parce que les Russes d'alors ne pouvaient se passer du secours des étrangers pour bâtir. Cette église avait écroulé plusieurs fois sur les ignorants ouvriers employés à la construire par de plus ignorants architectes; enfin après deux années d'essais infructueux tentés par des artistes moscovites, on eut recours aux Italiens; celui qui fut appelé à Moscou n'a servi qu'à rendre l'œuvre solide; pour le style des ornements, il s'est soumis au goût du pays. Les voûtes sont élevées, les murs épais, et l'ensemble de l'édifice est confus, sans grandeur, ni clarté, ni beauté.

J'ignore la règle prescrite par l'Église grecque-russe relativement au culte des images; mais en voyant cette église entièrement ornée de peintures à fresque, de mauvais goût, et dessinées dans le style roide et monotone qu'on appelle le style grec moderne, parce que les modèles en étaient à Byzance, je me demande quelles sont donc les figures, quels sont donc les sujets qu'il est défendu de représenter dans les églises russes? apparemment on ne bannit de ces pieux asiles que les bons tableaux.

En passant devant la Vierge de saint Luc, mon cicero

italien m'a bien assuré qu'elle est authentique; il ajoutait avec la foi d'un magicien : « Signore, signore, è il paese dei miracoli... » « C'est le pays des miracles !... » Je le crois bien, la peur est le premier des thaumaturges ! Quel curieux voyage que celui qui vous reporte en quinze jours à l'Europe d'il y a quatre cents ans ! Et encore, chez nous, au moyen âge, l'homme sentait mieux sa dignité qu'il ne la sent aujourd'hui en Russie. Des princes aussi rusés, aussi faux que les héros russes du Kremlin n'auraient jamais été surnommés grands chez nous.

L'ichonostase de cette cathédrale est magnifiquement peinte et dorée depuis le pavé de l'église jusqu'au plus haut des voûtes. L'ichonostase est une cloison, un panneau élevé dans les églises grecques, entre le sanctuaire toujours caché par des portes et la nef de l'église, où se tiennent les fidèles ; cette séparation monte ici jusqu'au faite de l'édifice : elle est décorée magnifiquement. L'Église, à peu près carrée, et très-haute, est si petite qu'en la parcourant, on croit marcher en long et en large dans le fond d'un cachot.

Cette cathédrale renferme les tombeaux de beaucoup de patriarches ; il s'y trouve aussi des châsses très-riches et des reliques fameuses apportées de l'Asie ; vu en détail, le monument n'est rien moins que beau ; mais dans son ensemble, il a quelque chose d'imposant. À défaut d'admiration, on y est saisi de tristesse : c'est beaucoup ; la tristesse dispose l'âme aux sentiments religieux : à qui recourir quand on souffre ? Mais dans les grands monuments élevés par l'Église catholique, il y a plus que la tristesse chrétienne, il y a le chant de triomphe de la foi victorieuse.

La sacristie renferme des curiosités qu'il serait trop ennuyeux de vous décrire ici : n'attendez pas de moi une liste des richesses de Moscou, pas plus qu'un catalogue de ses monuments. Tout cela est curieux à voir en masse, mais insipide à peindre en détail. Je vous dis ce qui me frappe ; pour le reste, je vous renvoie à Laveau et à Schnitzler, et surtout à nos successeurs qui feront mieux que moi. De nou-

veaux voyageurs ne peuvent tarder à explorer la Russie, car ce pays ne saurait rester longtemps aussi mal connu qu'il l'est.

Le clocher de Jean le Grand, Ivan Velikoï, est renfermé dans l'enceinte du Kremlin. C'est l'édifice le plus élevé de la ville; sa coupole, selon l'usage russe, est dorée en or de ducats. Nous avons passé devant cette riche tour de bizarre construction, et qui fait l'objet de la vénération des paysans moscovites. Tout est saint à Moscou, tant il y a de puissance de respect dans le cœur du peuple russe!

On m'a montré en passant l'église de Spassnaborou (du Sauveur dans les bois), la plus ancienne de Moscou; puis une cloche dont il manque un morceau, la plus grosse cloche du monde, à ce que je crois, qui est posée à terre et qui fait coupole à elle toute seule: cette cloche fut refondue, dit-on, après un incendie qui l'avait fait tomber, sous le règne de l'impératrice Anne. M. de Montferrand, l'architecte français qui bâtit en ce moment l'église de Saint-Isaac, à Saint-Pétersbourg, est parvenu à tirer cette cloche du terrain où elle s'était à demi enfoncée. Le succès de cette opération, qui a exigé plusieurs essais et coûté beaucoup d'argent, fait honneur à notre compatriote.

Nous avons encore visité deux couvents, toujours dans l'enceinte du Kremlin, celui des Miracles, qui renferme deux églises avec des reliques de saints, et le couvent de l'Ascension où se trouvent les tombeaux de plusieurs czarines, entre autres celui d'Hélène, la mère de Jean le Terrible; elle était digne de lui; impitoyable comme son fils, elle n'avait que de l'esprit; quelques-unes des épouses de ce prince sont également enterrées là. Les églises du couvent de l'Ascension étonnent les étrangers par leur richesse.

Enfin j'ai pris sur moi d'affronter les péristyles grecs, les colonnades corinthiennes du Trésor, et bravant, les yeux fermés, ces dragons du mauvais goût, je suis monté dans l'arsenal glorieux où se trouvent rangés, comme dans un cabinet de curiosités, les monuments historiques les plus intéressants de la Russie.

Quelle collection d'armures, de vases, et de bijoux nationaux ! quelle profusion de couronnes et de trônes réunis dans une seule enceinte ! La manière dont ces objets sont rangés ajoute à l'impression qu'ils produisent. On ne peut s'empêcher d'admirer le goût de décoration, et plus que cela l'intelligence politique, qui ont présidé à la disposition tant soit peu orgueilleuse de tant d'insignes et de trophées ; mais l'orgueil patriotique est le plus légitime de tous les orgueils. On pardonne à la passion qui aide à remplir tant de devoirs. Il y a là une idée profonde dont les choses ne sont que le symbole.

Les couronnes sont posées sur des coussins portés par des piédestaux, et les trônes rangés près des murs sont exhaussés sur autant d'estrades. Il ne manque à cette évocation du passé que la présence des hommes pour qui toutes ces choses furent faites. Leur absence vaut un sermon sur la vanité des choses humaines. Le Kremlin sans ses czars, c'est un théâtre sans lumière et sans acteurs.

La plus respectable, sinon la plus imposante des couronnes, est celle de Monomaque ; elle lui fut apportée de Byzance à Kiew en 1116.

Une autre couronne est également attribuée à Monomaque, quoique plusieurs la regardent comme plus ancienne encore que le règne de ce prince.

Viennent ensuite couronnes sur couronnes, mais qui toutes sont subordonnées à la couronne impériale. On compte dans cette constellation royale les couronnes des royaumes de Kazan, d'Astrakan, de Géorgie : la vue de ces satellites de la royauté maintenus à une distance respectueuse de l'étoile qui les domine tous est singulièrement imposante : tout fait emblème en Russie, c'est un pays poétique... poétique comme la douleur ! quoi de plus éloquent que les larmes qui coulent en dedans et retombent sur le cœur ? La couronne de Sibérie se trouve parmi tant d'autres couronnes : celle-ci est de fabrication russe, c'est une insigne imaginaire qui fut déposé là comme pour mentionner un grand fait his-

torique accompli par des aventuriers commerçants et guerriers sous le règne d'Ivan IV, époque d'où date non la découverte, mais la conquête de la Sibérie. Toutes ces couronnes sont couvertes des pierres les plus précieuses et les plus énormes du monde. Les entrailles de cette terre de désolation se sont ouvertes pour fournir un aliment à l'orgueil du despotisme dont elle est l'asile.

Le trône et la couronne de Pologne font partie de ce superbe firmament impérial et royal... Tant de bijoux renfermés dans un petit espace brillaient à mes regards comme la roue d'un paon. Quelle vanité sanglante ! me répétais-je tout bas à chaque nouvelle merveille devant laquelle mes guides me forçaient de m'arrêter...

Les couronnes de Pierre I^{er}, de Catherine I^{re} et d'Élisabeth m'ont surtout frappé : que d'or, de diamants... et de poussière !!! Les globes impériaux, les trônes, les sceptres, tout est réuni là pour attester la grandeur des choses, le néant des hommes, et quand on pense que ce néant s'étend jusqu'aux empires, on ne sait plus à quelle branche s'accrocher sur le torrent du temps.

Comment s'attacher à un monde où la forme est la vie et où nulle forme ne dure ? Si Dieu n'eût pas fait un paradis il se serait trouvé des âmes d'une trempe assez forte pour remplir cette lacune de la création... La pensée platonique d'un monde immuable et purement spirituel, type idéal de tous les univers, équivalait pour moi à l'existence même d'un tel monde. Comment pourrions-nous croire que Dieu fût moins fécond, moins riche, moins puissant et moins équitable que le cerveau de l'homme ? Notre imagination dépasserait les bornes de l'œuvre du Créateur, de qui nous tenons la pensée. Ah !... c'est impossible... cela implique contradiction. On a dit que c'est l'homme qui crée Dieu à son image : oui, comme un enfant fait la guerre avec des soldats de plomb ; mais ce jeu ne suffit-il pas pour servir de preuve à l'histoire ? Sans Turenne, sans Frédéric II et Napoléon, nos enfants s'amuseraient-ils à figurer des batailles ?

Les vases ciselés à la manière de Benvenuto Cellini, les coupes ornées de pierreries, les armes, les armures, les étoffes précieuses, les broderies rares, les verreries de tous les pays et de tous les siècles abondent dans cette merveilleuse collection, dont un vrai curieux ne terminerait pas l'inventaire en une semaine. J'ai vu là, outre les trônes ou fauteuils de tous les princes russes de tous les siècles, les caparaçons de leurs chevaux, leurs vêtements, leurs meubles; et ces choses plus ou moins riches, plus ou moins rares éblouissaient mes yeux. Je vous fais penser aux palais des *Mille et une Nuits*; tant mieux, je n'avais plus que ce moyen de vous décrire un séjour fabuleux, si ce n'est enchanté.

Mais ici l'intérêt de l'histoire ajoute encore à l'effet de tant de merveilles : combien de faits curieux ne sont-ils pas enregistrés là pittoresquement, et attestés par de vénérables reliques!... Depuis le casque ouvragé de saint Alexandre Newski jusqu'au brancard qui portait Charles XII à Pultawa, chaque objet vous rappelle un souvenir intéressant, un fait singulier. Ce trésor est le véritable album des géants du Kremlin.

En terminant l'examen de ces orgueilleuses dépouilles du temps, je me suis rappelé, comme par inspiration, un passage de Montaigne que je vous copie, pour compléter par un contraste curieux cette description des magnificences du trésor moscovite. Vous savez que je ne voyage jamais sans Montaigne :

« Le duc de Moscovie devoit anciennement cette révé-
 » rence aux Tartares quand ils envoyoient vers lui les am-
 » bassadeurs qu'il leur alloit au-devant à pied et leur présen-
 » toit un gobeau de laict de jument (breuvage qui leur est
 » en délices), et si, en buvant, quelque goutte en tomboit
 » sur le crin de leurs chevaux il estoit tenu de la leicher
 » avec la langue (1).

(1) Voyez la Chronique de Moscovie, par P. Petrius, Suédois, imprimée en allemand, à Leipsig, en 1650, in-4^o, part. II, p. 459. Cette espèce d'esclavage commença vers le milieu du XIII^e siècle, et dura près de deux cent soixante ans. Note par Coste.

» En Russie, l'armée que l'empereur Bajazet y avait envoyée seut accablée d'un si horrible ravage de neige que pour s'en mettre à couvert et sauver du froid plusieurs s'avisèrent de tuer et esventrer leurs chevaux pour se jeter dedans et jouir de chaleur vitale. »

Je cite ce dernier trait parce qu'il rappelle l'admirable et terrible description que M. de Ségur fait du champ de bataille de la Moskowa, dans son *Histoire de la campagne de Russie*. Voyez aussi pour confirmer la citation de Montaigne, le même trait de servilité, rapporté par le même M. de Ségur dans son *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*.

L'empereur de toutes les Russies, avec tous ses trônes, avec toutes ses fiertés, n'est cependant que le successeur de ces mêmes grands-ducs que nous voyons si humiliés au xvi^e siècle; encore ne leur a-t-il succédé que par des droits contestables; car, sans parler de l'élection des Troubetzkoï, annulée par les intrigues de la famille Romanow et de ses amis, les crimes de plusieurs générations de princes ont seuls pu faire arriver au trône les enfants de Catherine II. Ce n'est donc pas sans motif qu'on cache l'histoire de Russie aux Russes, et qu'on voudrait la cacher au monde. Certes, la rigidité des principes politiques d'un prince assis sur un trône ainsi fondé n'est pas une des moindres singularités de l'histoire de ce temps-ci.

A l'époque où les grands-ducs de Moscou portaient à genoux le joug honteux qui leur était imposé par les Mongols, l'esprit chevaleresque florissait en Europe, surtout en Espagne où le sang coulait par torrents pour l'honneur et l'indépendance de la chrétienté. Je ne crois pas que, malgré la barbarie du moyen âge, on eût trouvé dans l'Europe occidentale un seul roi capable de déshonorer la souveraineté en consentant à régner d'après les conditions imposées aux grands-ducs de Moscovie aux xiii^e xiv^e et xv^e siècles par leurs

Essai de Montaigne, livre Ier, chap. 48, des Destriès, p. 44 de l'édition de Paris, Firmin Didot frères, 1846, en un seul volume. (Note de l'éditeur de Montaigne.)



LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

maitres les Tatars. Plutôt perdre la couronne que d'avilir la majesté royale : voilà ce qu'eût dit un prince français, espagnol ou tout autre roi de la vieille Europe. Mais en Russie la gloire est de fraîche date comme tout le reste. Le temps qu'a duré l'invasion a divisé l'histoire de ce pays en deux époques distinctes : l'histoire des Slaves indépendants et l'histoire des Russes façonnés à la tyrannie par trois siècles d'esclavage. Et ces deux peuples n'ont à vrai dire de commun que le nom avec les anciennes tribus réunies en corps de nation par les Varègues.

Au rez-de-chaussée du palais du trésor on m'a montré les voitures de parade des empereurs et des impératrices de Russie ; le vieux carrosse du dernier patriarche se trouve aussi parmi cette collection, plusieurs des glaces de ce coche sont en corne ; c'est une vraie relique, et ce n'est pas l'un des objets les moins curieux de l'orgueilleux garde-meuble historique du Kremlin.

On m'a fait voir le petit palais qu'habite l'empereur lorsque ce prince vient au Kremlin, et je n'y ai trouvé rien qui me parût digne de remarque, si ce n'est un tableau de la dernière élection d'un roi de Pologne. Cette turbulente diète, qui mit Poniatowski sur le trône et la Pologne sous le joug, a été curieusement représentée par un peintre français dont je n'ai pu savoir le nom.

D'autres merveilles m'attendaient ailleurs : j'ai visité le sénat, les palais impériaux, l'ancien palais du patriarche, qui n'ont d'intéressant que leurs noms ; et enfin le petit palais anguleux qui est un bijou et un joujou ; cette construction rappelle un peu les chefs-d'œuvre de l'architecture moresque, elle brille par son élégance au milieu des lourdes masses qui l'environnent : on dirait d'une escarboucle enchâssée dans des pierres de taille ; ce palais est à plusieurs étages dont les inférieurs sont plus vastes que ceux qu'ils supportent : ce qui multiplie les terrasses et donne à l'édifice entier une forme pyramidale d'un effet très-pittoresque. Chaque étage s'élève en retraite sur l'étage inférieur, et le dernier,

qui forme la pointe de la pyramide, n'est qu'un petit pavillon. A chacun de ces étages, des carreaux de faïence vernissés à la manière des Arabes, dessinent les lignes d'architecture avec beaucoup de goût et de précision; malheureusement ces ornements sont modernes. L'intérieur vient d'être remeublé, vitré, colorié, restauré en entier, non sans intelligencé.

Vous dire le contraste produit par tant d'édifices divers entassés sur un seul point qui fait le centre d'une ville immense, et, au milieu de cette confusion, vous peindre l'effet de ce petit palais nouvellement reconstruit, mais dont les ornements sont d'un style ancien approchant du gothique et mélangé d'arabe, c'est impossible : ici des temples grecs, là des forts gothiques, plus loin des tours indiennes, des pavillons chinois, le tout bizarrement enchâssé dans une enceinte fermée par des murailles cyclopéennes, voilà ce qu'il faudrait vous montrer d'un mot, comme on l'aperçoit d'un coup d'œil.

Les paroles ne peignent les objets que par les souvenirs qu'elles rappellent : or, aucun de vos souvenirs ne peut vous servir à vous figurer le Kremlin. Il faut être Russe pour comprendre une pareille architecture.

L'étage inférieur de ce petit chef-d'œuvre est presque entièrement occupé par une voûte énorme portée sur un seul pilier qui fait le milieu de la pièce. C'est la salle du trône, les empereurs s'y rendent au sortir de l'église après leur couronnement. Là, tout rappelle les magnificences des anciens czars, et l'imagination est forcée de se reporter aux règnes des Ivan, des Alexis : c'est vraiment moscovite. Les peintures toutes nouvelles qui recouvrent les murs de ce palais m'ont paru cependant d'assez bon goût : l'ensemble rappelle les dessins que j'ai vus de la tour de porcelaine à Pékin.

Ce groupe de monuments fait du Kremlin une des décorations les plus théâtrales du monde : mais aucun des édifices entassés l'un sur l'autre dans ce forum russe ne supporterait l'examen, pas plus que ceux qui se trouvent dispersés dans

le reste de la ville. A la première vue, Moscou produit un effet prodigieux ; ce serait la plus belle des villes pour un porteur de dépêches qui passerait au galop le long des murs de toutes ses églises, de ses couvents, de ses palais et de ses châteaux forts, constructions qui sont loin d'être d'un goût pur, mais qu'au premier coup d'œil on prend pour le séjour d'êtres surnaturels.

Malheureusement, on bâtit aujourd'hui au Kremlin un nouveau palais, afin de rendre plus commode l'ancienne habitation de l'empereur ; mais s'est-on demandé si cette amélioration impie ne gâtera pas l'ensemble, unique au monde, des anciens édifices de la forteresse sainte ? L'habitation actuelle du souverain est mesquine, j'en conviens, mais pour remédier à cet inconvénient on entame les édifices les plus respectables du vieux sanctuaire national : c'est une profanation. A la place de l'empereur, j'aurais suspendu mon nouveau palais dans les airs plutôt que d'abattre une pierre des vieux remparts du Kremlin.

Un jour à Saint-Pétersbourg, lorsqu'il me parla de ces travaux, ce prince me dit qu'ils embelliraient Moscou : j'en doute, pensais-je : c'est comme si l'on voulait orner l'histoire. Certes, l'architecture de l'ancienne forteresse n'était guère conforme aux règles de l'art, mais elle était l'expression des mœurs, des actes et des idées d'un peuple et d'un temps que le monde ne reverra plus ; c'était sacré, comme l'irrévocable. Il y avait là le sceau d'une puissance supérieure à l'homme : la puissance du temps. Mais en Russie l'autorité touche à tout. L'empereur qui sans doute vit sur ma figure une expression de regret, me quitta en m'assurant que son nouveau palais serait beaucoup plus vaste et plus conforme aux besoins de sa cour que ne l'était l'ancien. Cette raison répond à tout dans un pays comme celui-ci.

En attendant que la cour soit mieux logée, on englobe dans l'enceinte du nouveau palais la petite église du Sauveur dans les bois. Ce vénérable sanctuaire, le plus ancien du Kremlin et de Moscou, je crois, va donc disparaître sous les

belles murailles unies et blanches dont on l'entourera , au grand regret des amateurs d'antiquités et de points de vue pittoresques.

Au surplus, cette profanation se commet avec un respect dérisoire qui me la rend plus odieuse : on se vante de laisser debout le vieux monument, c'est-à-dire qu'il ne sera pas rasé, mais qu'il sera enterré vif dans un palais. Tel est le moyen employé ici pour concilier le culte officiel du passé avec la passion du confort nouvellement importée d'Angleterre. Cette manière d'embellir la ville nationale des Russes est tout à fait digne de Pierre le Grand. Ne suffisait-il pas que le fondateur de la nouvelle capitale eût abandonné l'ancienne? Voilà que ses successeurs la démolissent sous prétexte de l'orner.

L'empereur Nicolas pouvait acquérir une gloire personnelle; au lieu de se traîner sur la route tracée par un autre, il n'avait qu'à quitter le palais d'hiver brûlé à Pétersbourg, et revenir fixer à jamais la résidence impériale dans le Kremlin tel qu'il est; puis, pour les besoins de sa maison, pour les grandes fêtes de la cour, il eût bâti hors de l'enceinte sacrée tous les palais qu'il aurait cru nécessaires. Par ce retour il eût réparé la faute du czar Pierre, qui, au lieu d'entraîner ses boyards dans la salle de spectacle qu'il leur bâtissait sur la Baltique, eût pu et dû les civiliser chez eux, en profitant des admirables éléments que la nature avait mis à leur portée et à sa disposition; éléments qu'il a méconnus avec un dédain, avec une légèreté d'esprit indignes d'un homme supérieur comme il l'était sous certains rapports. Aussi, à chaque pas que l'étranger fait sur la route de Pétersbourg à Moscou, la Russie, avec son territoire sans bornes, avec ses immenses ressources agricoles, grandit dans son esprit autant que Pierre le Grand rapetisse. Monomaque, au XI^e siècle, était un prince vraiment russe; Pierre I^{er}, au XVIII^e, grâce à sa fausse méthode de perfectionnement, n'est qu'un tributaire de l'étranger, un singe des Hollandais, un imitateur de la civilisation qu'il copie avec la minutie d'un sauvage. Ou

la Russie n'accomplira pas ce qui nous paraît sa destinée, ou Moscou redeviendra quelque jour la capitale de l'empire, car elle seule possède le germe de l'indépendance et de l'originalité russe. La racine de l'arbre est là, c'est là qu'il doit porter ses fruits ; jamais greffe n'acquiert la force de la semence.

Si je voyais jamais le trône de Russie majestueusement replacé sur sa véritable base, au centre de l'empire russe, à Moscou ; si Saint-Pétersbourg, laissant ses plâtres et ses dorures retomber en poussière dans le marais ruineux où on les apporta, redevenait ce qu'il aurait dû être toujours, un simple port de guerre en granit, un magnifique entrepôt de commerce entre la Russie et l'Occident, tandis que, d'un autre côté, Kazan et Nijni serviraient d'échelles entre la Russie et l'Orient, je dirais : la nation slave, triomphant par un juste orgueil de la vanité de ses guides, vit enfin de sa propre vie ; elle mérite d'atteindre au but de son ambition ; Constantinople l'attend : là, les arts et la richesse récompenseront naturellement les efforts d'un peuple appelé à devenir d'autant plus grand, plus glorieux, qu'il fut plus longtemps obscur et résigné.

Se figure-t-on la majesté d'une capitale assise au centre d'une plaine de plusieurs milliers de lieues ; d'une plaine qui va de la Perse à la Laponie, d'Astrakan et de la mer Caspienne jusqu'à l'Oural, et à la mer Blanche avec son port d'Archangel ? puis, en redescendant vers les contrées plus naturellement habitables, cette plaine borde la mer Baltique, où se trouvent Saint-Pétersbourg et Kronstadt, les deux arsenaux de Moscou ; enfin elle s'étend vers l'ouest et le sud, depuis la Vistule jusqu'au Bosphore, où les Russes sont attendus ; Constantinople sert de porte de communication entre Moscou, la ville sainte des Russes, et le monde !... Certes, la majesté de cette ville impériale, avec toutes ses succursales situées vers les quatre points du ciel, serait imposante entre toutes les puissances de ce monde et justifierait le superbe emblème des couronnes du trésor gardé au Kremlin.

L'empereur Nicolas, malgré son grand sens pratique et sa profonde sagacité, n'a pas discerné le meilleur moyen d'atteindre un tel but : il vient de temps en temps se promener au Kremlin ; ce n'est pas suffisant ; il aurait dû reconnaître la nécessité de s'y fixer ; s'il l'a reconnue, il n'a pas eu la force de se résigner à un tel sacrifice : c'est une faute. Sous Alexandre, les Russes ont brûlé Moscou pour sauver l'empire ; sous Nicolas, Dieu a brûlé le palais de Pétersbourg pour avancer les destinées de la Russie : et Nicolas n'a pas répondu à l'appel de la Providence. La Russie attend encore !... Au lieu de s'enraciner comme un cèdre dans le seul terrain qui lui soit propre, il remue, il bouleverse ce sol pour y bâtir des écuries et un palais. Il veut, dit-il, se loger plus commodément pendant ses voyages, et dans cet intérêt misérable, il oublie que chaque pierre de la forteresse nationale est un objet de vénération pour les vrais Moscovites, ou du moins, qu'elle devrait l'être. Était-ce à lui, souverain superstitieusement obéi de son peuple, d'ébranler par un sacrilège le respect des Moscovites pour le seul monument vraiment national qu'ils possèdent ? Le Kremlin est l'œuvre du génie russe ; mais cette merveille irrégulière, pittoresque, l'orgueil de tant de siècles, va subir enfin le joug de l'art moderne ; c'est encore le goût de Catherine II qui règne sur la Russie.

Cette femme qui, malgré l'étendue de son esprit, ne connaissait rien aux arts ni à la poésie, non contente d'avoir couvert l'empire de monuments informes, copiés d'après les chefs-d'œuvre de l'antiquité, a laissé un plan pour rendre plus régulière la façade du Kremlin ; et voilà que son petit-fils exécute en partie ce projet monstrueux : des surfaces planes et blanches, des lignes roides, des angles droits remplacent les pleins et les vides où se jouaient les ombres et la lumière ; ces terrasses, ces escaliers extérieurs, ces rampes, ces admirables saillies et ces renforcements, sources de contrastes et de surprises qui plaisaient à l'œil et faisaient rêver l'esprit, ces murailles peintes, ces façades incrustées de

tuiles moresques, ces palais de faïence de Delft dont l'aspect parlait à l'imagination, vont disparaître. Qu'on les démolisse, qu'on les enterre ou qu'on les regratte, peu importe ils feront place à de belles murailles bien lisses, à de belles baies de fenêtres bien carrées et à de grandes portes cérémonieuses;... non, certes, Pierre le Grand n'est pas mort; des Asiatiques enrégimentés sous leur chef, voyageur comme lui, comme lui imitateur de l'Europe, qu'il continue de copier tout en affectant de la dédaigner, poursuivent son œuvre de barbarie, soi-disant de civilisation, trompés qu'ils sont par la parole d'un nouveau maître, qui a pris pour devise l'uniformité et pour emblème l'uniforme.

Il n'y a donc pas d'artistes en Russie; il n'y a pas d'architectes: tout ce qui conserve quelque sentiment du beau devrait se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son Kremlin. Ce que l'ennemi n'a pu faire, l'empereur l'accomplit: il détruit les saints remparts dont les mines de Bonaparte ont à peine fait sauter un coin.

Et moi, qui suis venu au Kremlin pour voir gâter cette merveille historique, j'assisterais à l'œuvre impie sans oser jeter un seul cri de douleur, sans demander au nom de l'histoire, au nom des arts et du goût le salut des vieux monuments condamnés à disparaître sous les conceptions avortées de l'architecture moderne? Non, je protesterai; mais en France, et en attendant je me plains tout bas de ce crime de lèse-nationalité, de lèse-bon goût, de ce mépris de l'histoire; et si quelques hommes des plus spirituels et des plus savants qu'il y ait ici osent m'écouter, voici ce qu'ils m'osent répondre: « L'empereur, disent-ils imperturbablement, veut que sa nouvelle résidence soit plus *convenable* que ne l'était l'ancienne; de quoi vous plaignez-vous? » (Vous le savez, *convenable* est le mot sacramentel du despotisme russe.) « Il a ordonné qu'elle fût rebâtie à la place même du palais de ses ancêtres; il n'y aura rien de changé. »

Et voilà le courage que la peur donne aux esprits les plus distingués: le courage de l'absurde! Je suis prudent et ne

réplique rien , parce que je suis étranger et partant plus indifférent que ne le doit être un homme du pays. Mais moi Russe, je défendrais pierre à pierre les vieux murs, les tours magiques de la forteresse des Ivan , et je préférerais le cachot sous la Néva , ou l'exil , à la honte de rester muet complice de ce vandalisme impérial !... Le martyr du bon goût aurait encore une place honorable au-dessous des martyrs de la foi : les arts sont une religion , de nos jours ce n'est pas la moins puissante ni la moins révéérée.

La vue qu'on a du haut de la terrasse du Kremlin est magnifique ; c'est surtout le soir qu'il faut l'admirer ; je viens de retourner seul au pied du clocher de Jean le Grand , la tour de Velikoï , la plus élevée du Kremlin , et je crois de Moscou ; de là j'ai vu coucher le soleil , et j'y reviendrai souvent , car rien ne m'intéresse à Moscou comme le Kremlin.

Les plantations nouvelles dont depuis quelques années on a entouré la plus grande partie de ses remparts sont un ornement de fort bon goût. Elles embellissent la ville marchande , ville toute moderne et en même temps elles encadrent l'Alcazar des vieux Russes. Les arbres ajoutent à l'effet pittoresque des murailles anciennes. Il y a de vastes espaces dans l'épaisseur des murs de ce château fabuleux ; on y voit des escaliers dont la hardiesse et la hauteur font rêver ; on y suit de l'œil tout une population de morts qu'on ressuscite en esprit , qui descendent des pentes douces , qui parcourent des terre-pleins , qui s'appuient sur des balustrades , au sommet de leurs vieilles tours , lesquelles sont portées sur des voûtes étonnantes d'audace et de solidité ; de là ils jettent sur le monde le regard froid et dédaigneux de la mort : plus je contemple ces masses inégales et d'une variété de forme infinie , plus j'en admire l'architecture biblique et les poétiques habitants.

Quand le soleil disparaît derrière les arbres de la promenade , ses rayons éclairent encore le sommet des tours du palais et des églises , qui brillent dans l'azur fonc

du ciel, avec tous leurs clochers : c'est un tableau magique.

Il y a au milieu des plantations qui font extérieurement le tour des remparts une voûte que je vous ai déjà décrite, mais qui vient de m'étonner comme si je l'eusse aperçue pour la première fois, c'est un souterrain monstre. Vous quittez une ville au sol inégal, une ville tout hérissée de tours qui s'élèvent jusqu'aux nues, vous vous enfoncez dans un chemin couvert et sombre; vous montez dans ce souterrain obscur dont la pente est longue et rapide : parvenu au sommet, vous vous retrouvez sous le ciel et vous planez au-dessus d'une autre partie de la ville jusque-là inaperçue qui se confond avec la poussière animée des rues et des promenades, et s'étend sous vos pieds au bord d'une rivière à demi desséchée par l'été, la Moskowa; quand les derniers rayons du soleil sont près de s'éteindre, on voit le reste d'eau oublié dans le lit de ce fleuve se colorer d'une teinte de feu. Figurez-vous ce miroir naturel encadré dans de gracieuses collines dont les masses sont rejetées aux extrémités du paysage comme la bordure d'un tableau : c'est imposant ! Plusieurs de ces monuments lointains, entre autres l'hospice des enfants trouvés, sont grands comme une ville, ce sont des établissements de charité, des écoles, des fondations pieuses. Figurez-vous la Moskowa avec son pont de pierre, figurez-vous les vieux couvents avec leurs innombrables coupôles, avec leurs petits dômes métalliques qui représentent au-dessus de la ville sainte des colosses de prêtres perpétuellement en prière; représentez-vous le tintement adouci des cloches dont le son est particulièrement harmonieux en ce pays, murmure pieux qui s'accorde avec le mouvement d'une foule calme, et cependant nombreuse, continuellement animée, mais jamais agitée par le passage silencieux et rapide des chevaux et des voitures dont le nombre est grand à Moscou comme à Pétersbourg; et vous aurez l'idée d'un soleil couchant dans la poussière de cette vieille cité. Toutes ces choses font que chaque soir d'été, Moscou devient une ville unique au monde :

ce n'est ni l'Europe ni l'Asie : c'est la Russie, et c'en est le cœur.

Au delà des sinuosités de la Moskowa, au-dessus des toits enluminés et de la poussière pailletée de la ville, on découvre la montagne des Moineaux. C'est du haut de cette côte que nos soldats aperçurent Moscou pour la première fois...

Quel souvenir pour un Français ! En parcourant de l'œil tous les quartiers de cette grande ville, j'y cherchais en vain quelques traces de l'incendie qui réveilla l'Europe et détrôna Bonaparte. De conquérant, de dominateur qu'il était en entrant à Moscou, il est sorti de la ville sainte des Russes fugitif et désormais condamné à douter de la fortune, dont il croyait l'inconstance vaincue.

Le mot cité par l'abbé de Pradt, et pourtant avéré, donne ce me semble la mesure de ce qui peut entrer de cruauté dans l'ambition désordonnée d'un soldat : « *Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas,* » s'écriait à Varsovie le héros sans armée. Eh quoi ! dans ce moment solennel, il ne pensait qu'à la figure qu'il allait faire dans un article de journal !... Certes, les cadavres de tant d'hommes qui périssaient pour lui n'étaient rien moins que ridicules ! la colossale vanité de l'empereur Napoléon pouvait seule être frappée du côté moquable de ce désastre, qui fera trembler les nations jusqu'à la fin des siècles et dont le seul souvenir rend depuis trente ans la guerre impossible en Europe. S'occuper de soi dans un moment si solennel, c'est pousser la personnalité jusqu'au crime. Le mot cité par l'archevêque de Malines est le cri du cœur de l'égoïste, un instant maître du monde, mais qui n'a pu l'être de soi. Un pareil trait d'inhumanité, dans un pareil moment, sera noté par l'histoire lorsqu'elle aura pris le temps de devenir équitable.

J'aurais voulu pouvoir relever devant moi la décoration de cette scène d'épopée, le plus étonnant événement des temps modernes : mais tous s'efforcent ici de faire oublier les grandes choses : un peuple esclave a peur de son propre héroïsme, et dans cette nation d'hommes naturellement et

nécessairement discrets et prudents, chacun s'efface pour lutter d'insignifiance et d'obscurité. On n'aspire qu'à disparaître, on s'annule à l'envi et l'on jette les nobles actions, les hauts faits à la tête de ses rivaux, de ses ennemis, comme ailleurs les ambitieux s'entre-reprochent les bassesses. Je n'ai trouvé personne ici qui voulût répondre à mes questions sur le trait de patriotisme et de dévouement le plus glorieux de l'histoire de Russie.

En rappelant aux étrangers de tels faits je ne me sens pas humilié dans mon orgueil national. Quand je pense à quel prix ce peuple a reconquis son indépendance, je reste fier, quoique assis sur les cendres de nos soldats : la défense donne la mesure de l'attaque ; l'histoire dira que l'une fut au niveau de l'autre ; mais, comme elle est incorruptible, elle ajoutera que la défense fut plus juste.

C'est à Napoléon de répondre à ceci : la France était alors dans la main d'un seul homme ; elle agissait, elle ne pensait plus ; elle était ivre de gloire comme les Russes sont ivres d'obéissance ; c'est à ceux qui pensent pour tout un peuple de répondre des événements. Ici maintenant toutes ces grandes choses ne sont bonnes qu'à être oubliées, et si l'on s'en souvient, ce n'est pas pour s'en vanter, c'est pour s'en excuser.

Rostopchin, après avoir passé des années à Paris, où il avait même établi sa famille, eut la fantaisie de retourner dans son pays. Mais, redoutant la gloire patriotique attachée, à tort ou à raison, à son nom, il se fit précéder auprès de l'empereur Alexandre par une brochure publiée uniquement dans le but de prouver que l'incendie de Moscou avait éclaté spontanément, et que cette catastrophe n'avait pas été le résultat d'un plan concerté d'avance. Ainsi Rostopchin mettait tout son esprit à se justifier en Russie de l'héroïsme dont il était accusé par l'Europe étonnée de la grandeur et, depuis sa brochure, de la misère de cet homme, né pour servir un meilleur gouvernement !... Quoi qu'il en soit de son mérite, le général russe, cachant, reniant son courage, se plaignait

amèrement de cette espèce de calomnie d'un genre nouveau, par laquelle on voulait faire d'un militaire obscur le libérateur de son pays !

L'empereur Alexandre, de son côté, n'a cessé de répéter qu'il n'avait jamais donné l'ordre d'incendier sa capitale.

Ce combat de médiocrité est caractéristique ; on ne peut assez s'étonner de la sublimité du drame, en voyant par quels acteurs il fut joué. Jamais comédiens se sont-ils donné tant de peine pour persuader aux spectateurs qu'ils ne comprenaient rien à ce qu'ils faisaient ?

Aussitôt que j'eus lu Rostopchin, je l'ai pris au mot, car je me suis dit : un homme qui a si peur de passer pour grand est bien ce qu'il prétend être. En ce genre, on doit croire les gens sur parole ; la fausse modestie elle-même est sincère malgré elle ; c'est un brevet de petitesse ; car les hommes vraiment supérieurs n'affectent rien : ils se rendent justice tout bas, et s'ils sont forcés de parler d'eux, ils le font sans orgueil, mais aussi sans trompeuse humilité. Il y a longtemps que j'ai lu cette singulière brochure ; jamais elle ne m'est sortie de la mémoire, parce qu'elle m'a révélé dès lors l'esprit du gouvernement et de la nation russes.

Au moment où j'ai quitté le Kremlin, il faisait presque nuit ; les teintes des édifices de Moscou, dont quelques-uns sont grands comme des villes, et celles de coteaux lointains s'étaient doucement rembrunies ; le silence et la nuit descendaient sur la ville ; les sinuosités de la Moskowa n'étaient plus dessinées en traits éclatants ; le soleil ne réfléchissait plus ses lueurs brillantes dans les flaques d'eau du fleuve à demi desséché ; la flamme de l'occident assoupie, éteinte, était devenue brune : ce site grandiose et tous les souvenirs que son aspect réveillait en moi me serraient le cœur ; je croyais voir l'ombre d'Ivan IV, d'Ivan le Terrible, se lever sur la plus haute des tours de son palais désert et, à l'aide de sa sœur et amie, Élisabeth d'Angleterre, s'efforcer de noyer Napoléon dans une mare de sang !... Ces deux fantômes semblaient applaudir à la chute du géant qui, par un

arrêt fatal, devait en tombant laisser ses deux ennemis plus puissants qu'il ne les avait trouvés.

L'Angleterre et la Russie ont sujet de rendre des actions de grâces à Bonaparte, aussi ne les lui refusent-elles point. Tel ne fut pas pour la France le résultat du règne de Louis XIV. Voilà pourquoi la haine européenne a survécu pendant un siècle et demi au grand roi, tandis que le grand capitaine est défié depuis sa chute, et que, à de rares exceptions près, ses géoliers ne craignent pas de mêler leur voix discordante au concert de louanges parties de tous les bouts de l'Europe; phénomène historique que je crois unique dans les annales du monde, et qui ne s'explique que par l'esprit d'opposition dominant aujourd'hui chez toutes les nations civilisées. Au surplus, le règne de cet esprit-là tire à sa fin. Nous pouvons donc espérer de lire bientôt des écrits où Bonaparte sera jugé en lui-même, et sans allusions malignes contre le pouvoir régnant en France ou ailleurs.

J'aspire à voir se lever le jour du jugement pour cet homme, aussi étonnant par les passions qu'il fomenta après sa mort que par les actions de sa vie. La vérité n'atteint encore que le piédestal de cette figure, défendue jusqu'à présent contre l'équitable sévérité de l'histoire par le double prestige des fortunes et des infortunes les plus inouïes.

Il faudra pourtant bien que nos neveux apprennent qu'il avait plus d'étendue d'esprit que de dignité de caractère, et qu'il fut plus grand par son talent à profiter du succès que par sa constance à lutter contre les revers. Alors, mais seulement alors, les terribles conséquences de son immoralité politique et de tous les mensonges de son gouvernement machiavélique seront atténuées.

Descendu des terrasses du Kremlin, je suis rentré chez moi fatigué comme un homme qui vient d'assister à une horrible tragédie, ou plutôt comme un malade qui se réveille du cauchemar avec la fièvre.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Aspect oriental de Moscou. — Rapport qui existe entre l'architecture de cette ville et le caractère de ses habitants. — Ce que les Russes répondent au reproche d'inconstance qu'on leur adresse. — Fabriques de soie. — Apparences de liberté. — A quoi elles tiennent. — Club anglais. — Isolement de Moscou au milieu d'un vaste continent. — Piété des Russes. — Entretien sur ce sujet avec un homme d'esprit. — Que l'Angleterre sait bien tirer parti de l'hypocrisie — De l'Eglise anglicane. — De ses inconséquences. — Les vrais dévots et les hommes d'Etat. — Erreur des libéraux lorsqu'ils repoussent le catholicisme. — Politique de l'Angleterre. — Sur quoi elle s'appuie. — Vrai moyen de faire la guerre à l'Angleterre. — Sacerdoce des journaux. — Ce gouvernement est-il plus moral que celui des ecclésiastiques ? — Eglise greco-russe. — Silence officiel. — Point de prédication. — Point d'enseignement religieux en public. — Sectes nombreuses. — Le calvinisme y domine. — Mauvaise politique. — Secte qui favorise la polygamie. — Corps des marchands. — Fête publique au monastère de Devitscheïpol. — Vierge miraculeuse. — Tombeaux de plusieurs princesses de la famille impériale. — Cimetière. — Foule populaire. — Caractère particulier des paysages. — Le pays dans la ville. — Ivrognerie : vice des Russes. — Ce qui l'excuse. — Emblème de la nation et de son gouvernement. — Place où se donne la fête. — Site du couvent. — Singularité de cette fête. — Phisionomie du peuple. — Poésie cachée. — Chant des Cosaques du Don. — Mélodie analogue aux Folies d'Espagne. — Style de la musique chez les peuples septentrionaux. — Les Cosaques. — Leur caractère. — Subterfuge indigne employé par les officiers. — Courage extorqué. — L'Attelage : fable polonaise traduite.

Moscou , ce 12 août 1859.

Avant de venir en Russie, j'avais lu, je crois, la plupart des descriptions de Moscou publiées par les voyageurs ; cependant je ne me figurais pas le singulier aspect de cette cité montueuse, sortant de terre comme par magie, et apparaissant dans des espaces unis ; immenses, avec ses collines encore exhausées par les bâtiment qu'elles supportent et qui font saillie au milieu d'une plaine onduleuse. C'est une décoration de théâtre. Moscou est à peu près le seul pays de montagnes qu'il y ait au centre de la Russie... N'allez pas, sur ce mot, vous imaginer la Suisse ou l'Italie : c'est un ter-

rain inégal, voilà tout. Mais le contraste de ces accidents du sol au milieu d'espaces où l'œil et la pensée se perdent comme dans les savanes de l'Amérique ou comme dans les steppes de l'Asie, produits des effets surprenants. C'est la ville des panoramas. Avec ses sites pompeux et ses édifices bizarres, qui auraient pu servir de modèles aux fantastiques compositions de Martin, elle rappelle l'idée qu'on s'est formée, sans trop savoir pourquoi, de Persépolis, de Bagdad, de Babylone, de Palmyre : romanesques capitales de pays fabuleux, dont l'histoire est une poésie et l'architecture un rêve; en un mot, à Moscou, on oublie l'Europe. Voilà ce que j'ignorais en France.

Les voyageurs ont donc manqué à leur devoir. Il en est un surtout auquel je ne puis pardonner de ne m'avoir pas fait jouir de son séjour en Russie. Nulle description ne vaut les dessins d'un peintre exact et pittoresque à la fois, comme Horace Vernet. Quel homme fut jamais mieux doué pour sentir et pour faire sentir aux autres l'esprit qui vit dans les choses? La vérité de la peinture, c'est la physionomie des objets : il la comprend comme un poète, et la reproduit comme un artiste : aussi je ne sors pas de colère contre lui, chaque fois que je reconnais l'insuffisance de mes paroles : regardez les Horace Vernet, vous dirais-je, et vous connaîtrez Moscou ; ainsi j'atteindrais mon but sans peine, tandis que je me fatigue à le manquer.

Ici tout fait paysage. Si l'art a peu fait pour cette ville, le caprice des ouvriers et la force des choses y ont créé des merveilles. L'esprit extraordinaire des groupes d'édifices, la grandeur des masses frappent l'imagination. A la vérité, c'est une jouissance d'un ordre inférieur : Moscou n'est pas le produit du génie, et les connaisseurs n'y trouvent aucun monument digne d'un examen attentif; ce n'est pas non plus une majestueuse solitude où le temps démolit en silence ce qu'a fait la nature : c'est l'habitation désertée de quelque race de géants, race intermédiaire entre Dieu et l'homme ; c'est l'œuvre des cyclopes, On ne saurait la comparer au

reste de l'Europe ; mais dans une ville où nul grand artiste en aucun genre n'a laissé l'empreinte de sa pensée, on s'étonne, rien de plus ; or, l'étonnement s'épuise vite, et l'âme ne se complait guère à l'exprimer.

Toutefois il n'y a pas jusqu'au désenchantement qui suit ici la première surprise, dont je ne tire quelque leçon ; il marque un rapport intime entre l'aspect de la ville et le caractère des hommes. Les Russes aiment ce qui brille, ils se laissent séduire par l'apparence, et c'est aussi ce qui séduit en eux : faire envie, n'importe à quel prix, voilà leur bonheur ! L'orgueil ronge l'Angleterre, la vanité rouille la Russie.

Je sens le besoin de vous rappeler ici que les généralités passent toujours pour des injustices. Toutefois le retour périodique de cette précaution oratoire doit vous ennuyer autant qu'il me fatigue ; je voudrais donc, une fois pour toutes, faire réserve des exceptions, et protester de mon respect, de mon admiration pour les mérites et les agréments individuels qui échappent naturellement à mes critiques. Après tout, je me rassure en pensant que nous ne sommes pas à la chambre, et que nous ne discutons pas mes opinions à coups d'amendements et de sous-amendements.

D'autres voyageurs ont dit avant moi que moins on connaît un Russe et plus on le trouve aimable : on leur a répondu qu'ils parlaient contre eux-mêmes, et que le refroidissement dont ils se plaignaient ne prouvait que leur peu de mérite : « Nous vous avons bien accueillis, leur disent les Russes, parce que nous sommes naturellement hospitaliers ; et si nous avons changé pour vous, c'est que nous vous avons d'abord estimé plus que vous ne valez. » Cette réponse a été faite il y a longtemps à un voyageur français, écrivain habile, mais d'une excessive réserve, commandée par sa position, et dont je ne veux citer ici ni le livre ni le nom. Le petit nombre de vérités qu'il avait laissé entrevoir dans ses récits pâles de prudence, lui ont attiré néanmoins beaucoup de désagréments, C'était bien la peine de se refu-

ser l'usage de l'esprit qu'il avait pour se soumettre à des exigences qu'on ne satisfait jamais, pas plus en les flattant qu'en en faisant justice ! Il n'en coûte pas davantage de les braver : c'est ce que je fais comme vous le voyez. Sûr de déplaire, je veux que ce soit pour avoir dit la vérité tout entière.

Moscou s'enorgueillit du progrès de ses fabriques ; les soieries russes luttent ici avec celles de l'Orient et de l'Occident. La ville des marchands, le Kitaigorod, ainsi que la rue surnommée le Pont-des-Maréchaux, où se trouvent les boutiques les plus élégantes, sont comptés parmi les curiosités de cette capitale. Si j'en fais mention, c'est parce que je pense que les efforts du peuple russe pour s'affranchir du tribut qu'il paye à l'industrie des autres peuvent avoir de graves conséquences politiques en Europe.

La liberté qui règne à Moscou n'est qu'une illusion ; cependant on ne peut nier que, dans les rues de cette ville, il n'y ait des hommes qui paraissent se mouvoir spontanément, des hommes qui pour penser et pour agir n'attendent l'impulsion que d'eux-mêmes. Moscou est en cela bien différent de Pétersbourg.

Parmi les causes de cette singularité je mets en première ligne la vaste étendue et les accidents du territoire au milieu duquel Moscou a pris racine. L'espace et l'inégalité (je prends ici ce mot dans toutes ses acceptions) sont des éléments de liberté, car l'égalité absolue est synonyme de tyrannie, puisque c'est la minorité mise sous le joug ; la liberté et l'égalité s'excluent, à moins de réserves et de combinaisons plus ou moins fausses, plus ou moins habiles, qui dénaturent ou neutralisent les choses tout en conservant les mots.

Moscou reste comme enterré au milieu même du pays dont il est la capitale. De là le cachet d'originalité empreint sur ses édifices ; de là l'air de liberté qui distingue ses habitants ; de là enfin le peu de goût des czars pour cette résidence à physionomie indépendante. Les czars, ces anciens tyrans,

mitigés par là mode , qui les a métamorphosés en empereurs , bien plus , en hommes aimables , fuient Moscou. Ils préférèrent Pétersbourg malgré tous ses inconvénients , parce qu'ils ont besoin d'être en rapport continuel avec l'occident de l'Europe. La Russie , telle que Pierre le Grand l'a faite , ne se fie pas à elle-même pour vivre et pour s'instruire. A Moscou , on ne pourrait recevoir en sept jours des pacotilles d'anecdotes de Paris , et rester au courant des moindres commérages relatifs à la société , à la littérature éphémère de l'Europe. Ces détails , tout misérables qu'ils nous paraissent , sont cependant ce qui intéresse le plus la cour , et par conséquent la Russie.

Si les neiges glacées et les neiges fondantes ne rendaient les chemins de fer nuls en ce pays pendant six et huit mois de l'année , vous verriez le gouvernement russe devancer les autres dans la construction de ces routes qui rapetissent la terre ; car , plus que tout autre , il souffre de l'inconvénient des distances. Mais on aura beau multiplier les lignes de fer , augmenter la vitesse des transports , une vaste étendue de territoire est et sera toujours le plus grand obstacle à la circulation de la pensée , car le sol ne se laisse pas sillonner en tous sens comme la mer ; l'eau , qui au premier coup d'œil paraît destinée à diviser les habitants de ce monde , est ce qui les unit. Merveilleux problème : l'homme prisonnier de Dieu n'en est pas moins le roi de la nature.

Certes , si Moscou était un port de mer , ou seulement le centre d'un vaste réseau de ces ornières de métal , conducteurs électriques de la pensée humaine , et qui semblent destinées à satisfaire quelques-unes des impatiences du siècle où nous vivons , on n'y verrait pas ce que j'ai vu hier au club anglais : des militaires de tout âge , des messieurs élégants , des hommes graves et de jeunes étourdis , faire le signe de la croix et se recueillir quelques instants avant de se mettre à table , non pas en famille , mais , à table d'hôte , entre hommes. Les personnes qui s'abstiennent de ce devoir religieux (il y en avait un assez grand nombre) regardaient faire les

autres sans s'étonner : vous voyez bien qu'il y a encore huit cents bonnes lieues de Paris à Moscou.

Le palais où ce club est installé me paraît grand et beau , tout l'établissement est conçu et dirigé convenablement ; on y trouve à peu près ce qu'on trouve ailleurs dans les clubs. Ceci ne m'a pas surpris ; mais ce que j'admire de très-bonne foi, c'est la pitié des Russes. Et je l'ai dit à la personne qui m'avait présenté à ce cercle.

Nous causons en tête à tête après le diner , au fond du jardin du club. « Il ne faut pas nous juger sur l'apparence , me répondit mon introducteur qui est en Russie des plus éclairés , comme vous l'allez voir. — C'est justement cette apparence , repris-je , qui m'inspire de l'estime pour votre nation. Chez nous , on ne craint que l'hypocrisie ; le cynisme est pourtant bien plus funeste aux sociétés. — Oui , mais il révolte moins les cœurs nobles. — Je le crois , repris-je , mais par quelle bizarrerie est-ce surtout l'incrédulité qui crie au sacrilège dès qu'elle suppose au fond du cœur d'un homme un peu moins de piété qu'il n'en affiche dans ses actes et dans ses paroles ? Si nos philosophes étaient conséquents , ils toléreraient l'hypocrisie comme un des états de la machine de l'État. La foi est plus accommodante. — Je ne m'attendais pas à vous entendre faire l'apologie de l'hypocrisie. — Je la déteste comme le plus odieux de tous les vices ; mais je dis que ne nuisant à l'homme que dans ses rapports avec Dieu , l'hypocrisie est moins pernicieuse pour les sociétés que l'incrédulité effrontée , et je soutiens que les âmes vraiment pieuses ont seules le droit de la qualifier de profanation. Les esprits irréligieux , les hommes d'État philosophes devraient la traiter avec indulgence , et pourraient même s'en servir comme d'un puissant auxiliaire politique ; néanmoins , c'est ce qui n'est arrivé en France que rarement , et à de longs intervalles , parce que la sincérité gauloise se refuse à tirer parti du mensonge pour gouverner les hommes ; mais le génie calculateur d'une nation rivale a su se plier mieux que nous au joug des fictions salutaires. La politique de l'Angleterre ,

pays où règne l'esprit pratique par excellence, n'a-t-elle pas généreusement rémunéré chez elle l'inconséquence théologique et l'hypocrisie religieuse? L'Église anglicane est certes beaucoup moins réformée que ne l'est l'Église catholique, depuis que le concile de Trente a fait droit aux réclamations légitimes des princes et des peuples; il est absurde de détruire l'unité, sous prétexte d'abus, tout en perpétuant ces mêmes abus pour l'abolition desquels on s'est arrogé le funeste droit de faire secte; pourtant, cette Église fondée sur des contradictions patentes et appuyée sur et par l'usurpation, aide encore aujourd'hui le pays à poursuivre la conquête du monde, et le pays la récompense par une protection hypocrite; cela peut paraître révoltant, mais c'est un moyen de force. Aussi je soutiens que ces inconséquences et ces hypocrisies monstrueuses aux yeux des hommes sincèrement religieux, ne sauraient choquer des philosophes ni des hommes d'État. — Vous ne prétendez pas dire qu'il n'y ait nuls chrétiens de bonne foi chez les anglicans? — Non, j'admets des exceptions, il y en a toujours à tout, je soutiens seulement que chez ces chrétiens-là, le grand nombre manque de logique, ce qui n'empêche pas, je vous le répète, que je n'envie pour la France la politique religieuse de l'Angleterre, de même qu'ici j'admire à chaque pas que je fais la pieuse soumission du peuple russe. Chez les Français, tout prêtre en crédit devient un oppresseur aux yeux des esprits forts qui gouvernent le pays en le désorganisant depuis tantôt cent trente ans, soit ouvertement par leur fanatisme révolutionnaire, soit tacitement par leur indifférence philosophique. »

L'homme vraiment éclairé avec qui je causais parut réfléchir sérieusement; puis après un silence assez long, il reprit : « Je ne suis pas si loin que vous le pensez de partager votre opinion; car depuis l'expérience que j'ai acquise pendant mes voyages, une chose m'a toujours paru impliquer contradiction, c'est l'éloignement des libéraux pour la religion catholique. Je parle même de ceux qui se disent chrétiens.

Comment ces esprits (il y en a qui raisonnent juste, et poussent les arguments jusqu'à leurs dernières conséquences), comment ne voient-ils pas qu'en renonçant à la religion romaine, ils se privent d'une garantie contre le despotisme local que tout gouvernement, de quelque nature qu'il soit, tend toujours à exercer chez soi? — Vous avez bien raison, répliquai-je; mais le monde se conduit par la routine; et pendant des siècles, les meilleurs esprits ont tellement crié contre l'intolérance et l'avidité de Rome, que personne encore n'a pu s'habituer chez nous à changer de point de vue, et à regarder le pape en sa qualité de chef spirituel de l'Église, comme l'immuable appui de la liberté religieuse dans toute la chrétienté; et en sa qualité de souverain temporel, comme une puissance vénérable, embarrassée dans ses devoirs de double nature, complication inévitable peut-être pour conserver son indépendance au vicaire de Jésus-Christ, dont la politique est devenue inoffensive au dehors, à force de faiblesse au dedans. Comment ne voit-on pas d'un coup d'œil qu'il suffirait qu'une nation fût sincèrement catholique pour devenir inévitablement l'adversaire de l'Angleterre, dont la puissance politique s'appuie uniquement sur l'hérésie? Que la France arbore et défende de toute la force de sa conviction la bannière de l'Église catholique, elle fait par cela seul, d'un bout du monde à l'autre, une guerre terrible à l'Angleterre (1). Ce sont de ces vérités qui devraient sauter aux yeux de tout le monde aujourd'hui, et qui pourtant n'ont frappé jusqu'à présent, chez nous, que l'esprit de quelques personnes intéressées, et dès lors sans autorité; car, et ceci est une autre bizarrerie de notre époque, on se figure en France qu'un homme a tort dès qu'on soupçonne qu'il a quelque intérêt à avoir raison : le bon sens aurait plus de crédit, s'il était bien prouvé qu'il ne rapporte jamais rien.....

« Tel est le désordre d'idées produit par cinquante ans de

(1) Voyez l'Avant-Propos.

révolutions et cent ans et plus de cynisme philosophique et littéraire. N'ai-je pas raison de vous envier votre foi ?

— Mais le résultat de votre politique religieuse serait de mettre la nation aux pieds de ses prêtres.

— Les exagérations pieuses ne sont pas ce que je vois de plus à redouter dans notre siècle ; mais quand la piété des fidèles serait aussi menaçante qu'elle me le paraît peu , je ne reculerais pas pour cela devant les conséquences de mes principes ; tout homme qui veut obtenir ou faire quelque chose de positif en ce monde , se met nécessairement aux pieds de quelqu'un , pour me servir de votre expression.

— D'accord , mais j'aime encore mieux flatter le gouvernement des journalistes que celui des prêtres ; la liberté de la pensée a plus d'avantages que d'inconvénients.

— Si vous aviez vu de près , comme je l'ai vue , la tyrannie de l'esprit , résultat du pouvoir arbitraire de la plupart des hommes qui dirigent la presse périodique en France , vous ne vous contenteriez pas de ce beau mot : liberté de la pensée , vous demanderiez la chose , et bientôt vous reconnaîtrez que le sacerdoce des journalistes s'exerce avec autant de partialité et beaucoup moins de moralité que l'autorité des ecclésiastiques. Laissant un moment de côté la politique , allez demander aux journaux ce qui les décide dans la part de renommée qu'ils accordent à chacun... la moralité d'un pouvoir dépend de l'école par laquelle sont obligés de passer les hommes qui se destinent à en user. Or , vous ne croyez pas que l'école du journalisme soit plus capable d'inspirer des sentiments vraiment indépendants , vraiment humains , que ne l'est l'école sacerdotale. Toute la question est là ; et la France d'aujourd'hui est appelée à la résoudre ainsi que bien d'autres questions , par des transactions conformes à l'esprit du temps ; car quelle que soit l'opinion qui prévaudra , je me rassure en pensant que Dieu n'applique jamais rigoureusement la logique humaine au gouvernement de ce monde , et que les hommes à sentiments inflexibles , à idées absolues ,

exclusives, ne conservent que pendant bien peu de moments le pouvoir qu'ils usurpent quelquefois...

» Mais laissons là les considérations générales, et donnez-moi une idée de l'état de la religion dans votre pays; dites-moi quelle est la culture d'esprit des hommes qui enseignent et qui expliquent l'Évangile en Russie? »

Bien qu'adressée à un homme fort supérieur, cette question eût été indiscrette à Pétersbourg; à Moscou, je sentis qu'on pouvait la risquer par la raison qu'ici règne cette liberté mystérieuse dont on use sans s'en rendre compte, qu'on ne peut motiver ni définir, mais qui est réelle, quoique la trompeuse confiance qu'elle inspire puisse parfois se payer bien cher (1). Voici en résumé ce que m'a répondu mon Russe philosophe, j'emploie le mot dans l'acception la plus favorable. Vous savez déjà de quelle nature sont ses opinions: après des années de séjour dans les divers pays de l'Europe, il est revenu en Russie très-libéral, mais très-conséquent. Voici donc ce qu'il m'a dit:

» On a toujours prêché fort peu dans les églises schismatiques grecques; et chez nous, l'autorité politique et religieuse s'est opposée plus qu'ailleurs aux discussions théologiques; sitôt qu'on a voulu commencer à expliquer les questions débattues entre Rome⁹ et Byzance, le silence a été imposé aux deux partis. Les sujets de dispute ont si peu de gravité que la querelle ne peut se perpétuer qu'à force d'ignorance. Dans plusieurs institutions de filles et de garçons, à l'instar des jésuites, on a fait donner quelques instructions religieuses; mais l'usage de ces conférences n'est que toléré, et de temps à autre on l'abroge: un fait qui vous paraîtra incompréhensible, quoiqu'il soit positif, c'est que la religion n'est pas enseignée publiquement en Russie (2). Il résulte de là une multitude de sectes dont le gouvernement ne vous laisse pas soupçonner l'existence.

(1) Voir, plus loin, le danger d'une telle illusion et la détention arbitraire d'un Français. Vol. III, APPENDICE.

(2) Je savais ce fait, et je l'ai noté ailleurs.

« Il y en a une qui permet la polygamie : une autre va plus loin : elle pose en principes et met en pratique la communauté des femmes pour les hommes, et des hommes pour les femmes.

» Il est défendu à nos prêtres d'écrire, même des chroniques : à chaque instant un paysan interprète un passage de la Bible, qui, pris isolément et appliqué à faux, donne aussitôt lieu à une nouvelle hérésie, calviniste le plus souvent. Quand le pope du village s'en aperçoit, l'hérésie a déjà gagné une partie des habitants de la commune, et grâce à l'opiniâtreté de l'ignorance, elle s'est même enracinée jusque chez les voisins : si le pope crie, aussitôt les paysans infectés sont envoyés en Sibérie, ce qui ruine le seigneur, lequel, s'il est prévoyant fait taire le pope par plus d'un moyen ; et quand, malgré tant de précautions, l'hérésie arrive au point d'éclater aux yeux de l'autorité suprême, le nombre des dissidents est si considérable qu'il n'est plus possible d'agir : la violence ébruiterait le mal sans l'étouffer, la persuasion ouvrirait la porte à la discussion, le pire des maux aux yeux du gouvernement absolu ; on n'a donc recours qu'au silence qui cache le mal sans le guérir, et qui, au contraire, le favorise.

» C'est par les divisions religieuses que périra l'empire russe ; aussi, nous envier, comme vous le faites, la puissance de la foi, c'est nous juger sans nous connaître ! »

Telle est l'opinion des hommes les plus clairvoyants et les plus sincères que j'aie rencontrés en Russie....

Un étranger digne de foi, établi depuis longtemps à Moscou, vient aussi de me raconter qu'un marchand de Pétersbourg le fit dîner, il y a quelques années, avec *ses trois femmes* ; non pas ses concubines, ses femmes légitimes : ce marchand était un dissident, sectateur secret d'une nouvelle Église. Je pense que les enfants que lui ont donnés ses trois épouses n'ont pas été reconnus pour légitimes par l'État, mais sa conscience de chrétien était tranquille.

Si je tenais ce fait d'un homme du pays, je ne vous le ra-

conterais pas, car vous savez qu'il est des Russes qui s'amuse à mentir pour dérouter les voyageurs trop curieux et trop crédules, ce qui ne laisse pas que d'entraver un métier difficile partout pour qui veut l'exercer en conscience, mais plus difficile ici que partout ailleurs : le métier d'observateur.

Le corps des négociants est très-puissant, très-ancien et très-consideré à Moscou ; l'existence de ces riches trafiquants rappelle la condition des marchands de l'Asie : nouveau rapport entre les mœurs moscovites et les usages de l'Orient, si bien retracés dans les contes arabes. Il y a tant de points de ressemblance entre Moscou et Bagdad, que lorsqu'on voyage en Russie, on perd la curiosité de voir la Perse : on la connaît.

J'ai assisté à une fête populaire autour du monastère de Devitscheipol. Là les acteurs sont des soldats et des mugics ; les spectateurs sont des gens du monde qui ne laissent pas que d'y venir en grand nombre. Les tentes et les baraques où l'on boit sont plantées près du cimetière : le culte des morts sert de prétexte au plaisir du peuple. La fête a lieu en commémoration de je ne sais quel saint dont on visite scrupuleusement les reliques et les images entre deux libations de *kwas*. Il se fait ce soir-là une consommation fabuleuse de cette boisson nationale.

La Vierge miraculeuse de Smolensk, d'autres disent sa copie, est conservée dans ce couvent qui renferme huit églises.

Vers la fin du jour, je suis entré dans la principale ; elle m'a paru imposante : l'obscurité ajoutait à l'impression du lieu. Les nonnes ont le soin d'orner les autels de leurs chapelles, et elles s'acquittent très-exactement de ce devoir, le plus facile de leur état, sans doute ; quant aux devoirs les plus difficiles, ils sont, à ce qu'on m'assure, assez mal observés, car, s'il en faut croire des personnes bien instruites, la conduite des religieuses de Moscou n'est rien moins qu'édifianse.

Cette église renferme les tombeaux de plusieurs czarines

et princesses, notamment celui de l'ambitieuse Sophie, sœur de Pierre le Grand, et le tombeau de la czarine Eudoxie, la première épouse de ce prince. Cette malheureuse femme répudiée, je crois, en 1696, fut forcée de prendre le voile à Soudal.

L'Église catholique a tant de respect pour l'indissoluble nœud du mariage, qu'elle ne permet à une femme mariée de se faire religieuse que lorsque son époux entre en même temps dans les ordres ou prononce comme elle des vœux monastiques. Telle est la règle; mais chez nous comme ailleurs, les lois ont souvent plié sous les intérêts; toutefois, l'histoire atteste que le clergé catholique est encore celui qui, dans le monde entier, sait le mieux défendre les droits sacrés de l'indépendance religieuse contre les usurpations de la politique humaine.

L'impératrice nonne mourut à Moscou au monastère de Devitscheïpol, en 1731.

Le préau de l'église est en partie consacré au cimetière, qui est beau. En général, les couvents russes ont plutôt l'air d'une agglomération de petites maisons, d'un quartier de ville muré que d'une retraite religieuse. Souvent détruits et rebâti, ils ont une apparence moderne; sous ce climat où rien ne dure, nul édifice ne peut résister à la guerre des éléments. Tout s'use en peu d'années, et tout se refait à neuf; aussi le pays a-t-il l'apparence d'une colonie fondée de la veille. Le Kremlin seul semble destiné à braver les hivers, et à vivre autant que l'empire dont il est l'emblème et le boulevard.

Mais si les couvents russes n'imposent pas par le style de l'architecture, l'idée de l'irrévocable est toujours d'un effet solennel. En sortant de cette enceinte, je n'étais guère en train de me mêler à la foule dont le bruit m'importunait. La nuit montait jusqu'au faite des églises; je me mis à examiner un des plus beaux sites de Moscou et des environs; dans cette ville, les points de vue abondent. Du milieu des rues, vous n'apercevez que les maisons qui les bordent; mais tra-

versez une grande place , montez quelques degrés , ouvrez une fenêtre, sortez sur un balcon, sur une terrasse, vous découvrez aussitôt une ville nouvelle, immense, répandue sur des collines assez profondément séparées par des champs de blé, des étangs, des bois même : l'enceinte de cette cité est un pays, et ce pays se prolonge jusque vers les campagnes inégales, mais dont les ondulations ressemblent aux vagues de la mer. La mer, vue de loin, fait toujours l'effet d'une plaine, quelque agités que soient ses flots.

Moscou est la ville des peintres de genre ; mais les architectes, les sculpteurs et les peintres d'histoire n'ont rien à y voir, rien à y faire. Des masses d'édifices espacés dans des déserts y forment une multitude de jolis tableaux, et marquent hardiment les premiers plans des grands paysages qui rendent cette vieille capitale un lieu unique dans le monde, parce qu'elle est la seule grande cité qui, tout en se peuplant, soit encore restée pittoresque comme une campagne. On y compte autant de routes que de rues, de champs cultivés que de collines bâties, de vallons déserts que de places publiques. Sitôt qu'on s'éloigne du centre on se trouve dans un amas de villages, d'étangs, de forêts plutôt que dans une ville : ici vous apercevez de distance en distance d'imposants monastères qui s'élèvent avec leurs multitudes d'églises et de clochers ; là vous voyez des coteaux bâtis, d'autres coteaux ensemencés, ailleurs un rivière presque à sec en été ; un peu plus loin ce sont des îles d'édifices extraordinaires autant que variés ; des salles de spectacle avec leurs péryptiles antiques sont environnées de palais de bois, les seules habitations d'architecture nationale, et toutes ces masses de constructions diverses sont à moitié cachées sous la verdure ; enfin cette poétique décoration est toujours dominée par le vieux Kremlin aux murailles dentelées, aux tours extraordinaires et dont la couronne rappelle la tête chenue des chènes d'une forêt. Ce Parthénon des Slaves commande et protège Moscou ; on dirait d'un doge de Venise assis au milieu de son sénat.

Ce soir les tentes où s'entassaient les promeneurs de Devitscheipol étaient empestées de senteurs diverses dont le mélange produisait un air fétide ; c'était du cuir de Russie parfumé, c'étaient des boissons spiritueuses, de la bière aigre, du chou fermenté, c'était la graisse aux bottes des Cosaques, du musc et de l'ambre sur la personne de quelques seigneurs venus là par désœuvrement, et qui paraissaient décidés à s'ennuyer, ne fût-ce que par orgueil aristocratique ; il m'eût été impossible de respirer longtemps cet air méphitique.

Le plus grand des plaisirs de ce peuple, c'est l'ivresse, autrement dit, l'oubli. Pauvres gens ! il leur faut rêver pour être heureux ; mais ce qui prouve l'humeur débonnaire des Russes, c'est que lorsque des mugics se grisent, ces hommes, tout abrutis qu'ils sont, s'attendrissent au lieu de se battre et de s'entre-tuer selon l'usage des ivrognes de nos pays ; ils pleurent et s'embrassent : intéressante et curieuse nation !... il serait doux de la rendre heureuse. Mais la tâche est rude, pour ne pas dire impossible à remplir. Trouvez-moi le moyen de satisfaire les vagues désirs d'un géant, jeune, paresseux, ignorant, ambitieux et garrotté au point de ne pouvoir bouger ni des pieds ni des mains !... Jamais je ne m'attendris sur le sort du peuple de ce pays sans plaindre également l'homme tout-puissant qui le gouverne.

Je m'éloignai des tavernes et me mis à parcourir la place : des nuées de promeneurs y soulevaient des flots de poussière. L'été d'Athènes est long, mais les jours en sont courts, et, grâce à la brise de mer, l'air n'y est guère plus chaud qu'il ne l'est à Moscou pendant le rapide été du Nord. Cette saison est en Russie d'une chaleur insupportable ; elle tire à sa fin, la nuit revient et l'hiver la suit à grand pas ; il va me forcer d'abrèger mon séjour, malgré l'intérêt que je trouverais à prolonger ce voyage.

On ne souffre pas du froid à Moscou, c'est le refrain de tous les apologistes du climat de la Russie ; peut-être disent-ils vrai, mais huit mois d'emprisonnement, de fourrures, de doubles fenêtres et de précautions pour se garantir d'une

gelée de 15 à 30 degrés, n'y a-t-il pas là de quoi nous faire hésiter ?

Le couvent de Devitscheipol est situé près de la Moskowa qu'il domine ; le champ de foire, comme on dit en Normandie, c'est-à-dire la place où se donne la fête est un terrain vague, descendant en pente, tantôt douce, tantôt rapide, jusqu'au lit de la rivière qui, cette année, ressemble à une route inégalement large, sablonneuse, sillonnée dans toute sa longueur par un filet d'eau. D'un côté vers la campagne, s'élèvent les tours du couvent qui bornent l'espace, et du côté opposé apparaissent les édifices du vieux Moscou, qu'on entrevoit dans le lointain ; les échappées de vue sur la plaine et les masses de maisons coupées par des masses d'arbres, les planches grises des cabanes à côté du plâtre et de la chaux des splendides palais, les lointaines forêts de pins entourant la ville d'une ceinture de deuil, les teintes lentement décroissantes d'un long crépuscule : tout concourt ici à grandir l'effet des monotones paysages du Nord. C'est triste, mais c'est imposant. Il y a là une poésie écrite dans une langue mystérieuse que nous ne connaissons pas : en foulant cette terre opprimée, j'écoute sans les comprendre les lamentations d'un Jérémie ignoré ; le despotisme doit enfanter ses prophètes : l'avenir est le paradis des esclaves et l'enfer des tyrans ! Quelques notes d'un chant douloureux, des regards obliques, fourbes, furtifs, rusés, me font interpréter la pensée qui germe dans le cœur de ce peuple ; mais le temps et la jeunesse, qui, bien qu'on la calomnie, est plus favorable à l'étude que ne l'est l'âge mûr, pourraient seuls m'enseigner nettement tous les mystères de cette poésie de la douleur.

- A défaut de documents positifs je m'amuse au lieu de m'instruire ; la physionomie du peuple, son costume moitié oriental, moitié finlandais, contribuent incessamment à divertir le voyageur ; je m'applaudis d'être venu à cette fête si peu gaie, mais si différente de tout ce que j'ai vu ailleurs.

Les Cosaques se trouvaient mêlés en grand nombre parmi

les promeneurs et les buveurs qui remplissaient la place. Ils formaient des groupes silencieux autour de quelques chanteurs dont les voix perçantes psalmodiaient des paroles mélancoliques sur une mélodie très-douce, quoique le rythme en soit fortement marqué. Cet air est le chant national des Cosaques du Don. Il a quelque analogie avec la vieille mélodie des Folies d'Espagne ; mais il est plus triste, c'est doux et pénétrant comme la tenue du rossignol quand on l'entend de loin, la nuit, au fond des bois. Quelquefois les assistants répétaient en chœur les dernières paroles de la strophe.

En voici la traduction en prose vers par vers, qu'un Russe vient de m'apporter.

LE JEUNE COSAQUE.

Ils poussent le cri d'alarme,
J'entends mon cheval frapper la terre ;
Je l'entends hennir,
Ne me retiens pas.

LA JEUNE FILLE.

Laisse les autres courir à la mort,
Toi, trop jeune et trop doux,
Tu veilleras encore cette fois sur notre chaumière ;
Tu ne passeras pas le Don.

LE JEUNE COSAQUE.

L'ennemi, l'ennemi, aux armes ! ...
Je vais me battre pour vous ;
Doux avec toi, fier avec l'ennemi ;
Je suis jeune, mais j'ai du courage ;
Le vieux Cosaque rougirait de honte et de colère
S'il partait sans moi.

LA JEUNE FILLE.

Vois ta mère pleurer,
Vois ses genoux trembler ;
C'est elle et moi que va frapper ta lance
Avant d'avoir atteint l'ennemi.

LE JEUNE COSAQUE.

En racontant la campagne ,
 On me nommerait comme un lâche ;
 Si je meurs, mon nom , célébré par mes frères ,
 Te consolera de ma mort.

LA JEUNE FILLE.

Non , le même tombeau nous réunira :
 Si tu meurs, je te suivrai ;
 Tu pars seul, mais nous succomberons ensemble.
 Adieu ; je n'ai plus de pleurs.

Le sens de ces paroles me paraît moderne , mais la mélodie leur prête un charme d'ancienneté, de simplicité qui fait que je passerais des heures sans ennui à les entendre répéter par les voix du pays.

A chaque refrain, l'effet augmente : autrefois on dansait à Paris un pas russe que cette musique me rappelle ; mais sur les lieux, les mélodies nationales produisent une tout autre impression ; au bout de quelques couplets on se sent pénétré d'un attendrissement irrésistible.

Il y a plus de mélancolie que de passion dans le chant des peuples du Nord ; mais l'impression qu'il cause ne peut s'oublier, tandis qu'une émotion plus vive s'évanouit bientôt. La mélancolie dure plus longtemps que la passion. Après avoir écouté cet air plusieurs fois, je le trouvais moins monotone et plus expressif ; c'est l'effet que produit ordinairement la musique simple, la répétition lui donne une puissance nouvelle. Les Cosaques de l'Oural ont aussi des chants particuliers ; je regrette de ne les avoir pas entendus.

Cette race d'hommes mériterait une étude à part ; mais ce travail n'est pas facile à faire pour un étranger pressé comme je le suis ; les Cosaques, mariés pour la plupart, sont une famille militaire, une horde domptée plutôt qu'une troupe assujettie à la discipline du régiment. Attachés à leurs chefs comme un chien l'est à son maître, ils obéissent au comman-

dement avec plus d'affection et moins de servilité que les autres soldats russes. Dans un pays où rien n'est défini, ils se croient les alliés, ils ne se sentent pas les esclaves du gouvernement impérial. Leur agilité, leurs habitudes nomades, la vitesse et le nerf de leurs chevaux, la patience et l'adresse de l'homme et de la bête identifiés l'un à l'autre, endurcis ensemble à la fatigue, aux privations, sont une puissance. On ne peut s'empêcher d'admirer quel instinct géographique aide ces sauvages éclaireurs de l'armée à se guider sans routes dans les contrées qu'ils envahissent : dans les plus désertes, les plus stériles, comme dans les plus civilisées et les plus peuplées. A la guerre, ce seul nom de Cosaque ne répand-il pas d'avance la terreur chez les ennemis ? Des généraux qui savent bien employer une telle cavalerie légère ont un grand moyen d'action que n'ont pas les capitaines des armées plus civilisées.

Les Cosaques sont, dit-on, d'un naturel doux ; ils ont plus de sensibilité qu'on aurait droit d'en attendre d'un peuple aussi grossier ; mais l'excès de leur ignorance me fait de la peine pour eux et pour leurs maîtres.

Quand je me rappelle le parti que les officiers tirent ici de la crédulité du soldat, tout ce que j'ai de dignité dans l'âme se révolte contre un gouvernement qui descend à de tels subterfuges, ou qui ne punit pas ceux de ses serviteurs qui osent y recourir.

Je tiens de bonne part que plusieurs chefs des Cosaques conduisant leurs hommes hors du pays, lors de la guerre de 1814 à 1815, leur disaient : « Tuez beaucoup d'ennemis, frappez vos adversaires sans crainte. Si vous mourez dans le combat, vous serez avant trois jours revenus auprès de vos femmes et de vos enfants ; vous ressusciterez en chair et en os, corps et âme ; qu'avez-vous donc à redouter ? »

Des hommes habitués à reconnaître la voix de Dieu le Père dans celle de leurs officiers, prenaient à la lettre les promesses qu'on leur faisait, et se battaient avec l'espèce de courage que vous leur connaissez, c'est-à-dire qu'ils fuient

en maraudeurs tant qu'ils peuvent échapper au danger ; mais si la mort est inévitable , ils l'affrontent en soldats.

Quant à moi , s'il fallait nécessairement recourir à de tels moyens où à des moyens semblables pour conduire ces pauvres braves gens , je ne consentirais pas à rester huit jours leur officier : tromper les hommes , dût le mensonge créer des héros , me paraîtrait une tâche indigne d'eux et de moi ; je veux bien user du courage de ceux que je commande , mais je veux pouvoir l'admirer tout en en profitant ; les exciter par des moyens légitimes à braver le danger , c'est le devoir d'un chef ; les décider à mourir en leur cachant la mort , c'est ôter la vertu à leur courage , la dignité morale à leur dévouement ; c'est agir en escamoteur d'âmes : escobarderie militaire qui ne vaut pas mieux qu'une escobarderie religieuse. Si la guerre excusait tout comme certaines gens le prétendent , qui excuserait la guerre ?

Mais peut-on se figurer sans épouvante et sans dégoût l'état moral d'une nation dont les armées étaient dirigées de la sorte il n'y a pas vingt-cinq ans ? Ce qui se passe aujourd'hui , je l'ignore , et je crains de l'apprendre.

Ce trait est venu à ma connaissance , mais vous pouvez penser combien d'autres ruses pires que celle-ci peut-être ou semblables à celle-ci , me sont restées inconnues. Quand une fois on a recours à la puérité pour gouverner les hommes , où peut-on s'arrêter ? Toutefois la supercherie n'a qu'un effet borné ; mais un mensonge par campagne et la machine de l'État marche : à chaque guerre suffit sa fraude.

Je finis par une fable qui semble avoir été faite exprès pour justifier ma colère. L'idée est d'un Polonais , l'évêque de Warmie , fameux par son esprit , sous le règne de Frédéric II ; l'imitation en français est du comte Elzéar de Sabran.

L'ATTELAGE. — FABLE.

Un habile cocher menait un équipage,
Avec quatre chevaux par couples attelés ;
Après les avoir muselés,
En les guidant il leur tint ce langage :

Ne vous laissez pas devancer,
Disait-il à ceux de derrière;
Ne vous laissez pas dépasser,
Ni même atteindre, en si belle carrière,
Disait-il à ceux de devant,
Qui l'écoutaient le nez au vent.
Un passant, dans cette occurrence,
Lui dit alors à ce propos :
Vous trompez ces pauvres chevaux.
Il est vrai, reprit-il, mais la voiture avance.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

La mosquée tatare. — Comment vivent à Moscou les descendants des Mongols. — Leur portrait. — Réflexions sur le sort des diverses races qui composent le genre humain. — Tolérance humiliante. — Points de vue pittoresque. — Le Kremlin vu de loin. — Citation de Laveau. — Tour de Soukareff. — Vaste réservoir d'eau. — Architecture byzantine. — Établissements publics. — L'empereur partout. — Antipathie du caractère des Slaves et des Allemands. — Grand manège de Moscou. Le club des nobles. — Ce que les Russes entendent par la civilisation. — Ordonnances de Pierre I^{er} touchant la politesse. — Goût des Russes pour le clinquant. — Habitudes des grands seigneurs. — Ravages de l'ennui dans une société composée comme l'est celle de Moscou. — Un café russe. — Costume des garçons de café. — Humilité des anciens serfs russes. — Leur croyance religieuse. — La société de Moscou. — Maison de campagne dans l'enceinte de la ville. — Maisons de bois. — Dîner sous une tente. — Vraie politesse. — Caractère des Russes. — Leur mépris pour la clémence. — L'empereur flatte ce sentiment. — Manières gracieuses des Russes. — Leur puissance de séduction. — Illusions qu'elle produit. — Affinité de caractère des Russes et des Polonais. — Vie des mauvais sujets du grand monde à Moscou. — Ce qui explique leurs écarts. — Mobilité sans égale. — Ce qui sert d'excuse au despotisme. — Conséquences morales de ce régime. — Mauvaise foi nuisible même aux mauvaises mœurs. — Note sur notre littérature moderne. — Le respect pour la parole. — Ivrogne du grand monde. — Russes questionneurs et impolis. — Portrait du prince ***. — Ses compagnons. — Assassinat dans un couvent de femmes. — Histoires amoureuses. — Conversation de table d'hôte. — Le Lovelace du Kremlin. — Une motion burlesque. — Pruderie moderne. — Partie de campagne. — Adieux du prince *** dans une cour d'auberge. — Description de cette scène. — Le cocher élégant. — Mœurs des bourgeois de Moscou. — Les libertins bien vus en ce pays. — Pourquoi. — Fruit du despotisme. — Erreur commune sur les conséquences de l'autocratie. — Double écueil. — Prétentions mal fondées. — Fausse route. — Résultats du système de Pierre I^{er}. — Vraie puissance de la Russie. — Ce qui a fait la grandeur du czar Pierre. — Son influence jusqu'à ce jour. — Comment je cache mes lettres. — Petrowski. — Chant des Bohémiens russes. — Révolution musicale opérée par Duprez. — Physionomie des Bohémiennes. — Opéra russe. — Comédie en français. — Manière dont les Russes parlent et entendent le français. — Illusions qu'ils nous font. — Un Russe dans sa bibliothèque. — Puérilité. — La tarandasse, voiture du pays. — Ce qu'est pour un Russe un voyage de quatre cents lieues. — Aimable trait de caractère.

Moscou, ce . . août 1836.

Depuis deux jours j'ai vu beaucoup de choses : d'abord la

mosquée tatare. Le culte des vainqueurs est aujourd'hui toléré dans un coin de la capitale des vaincus ; encore ne l'est-il qu'à condition de laisser aux chrétiens la libre entrée du sanctuaire mahométan.

Cette mosquée est un petit édifice d'apparence mesquine, et les hommes à qui l'on permet d'y adorer Dieu et le prophète ont la mine chétive, l'air sale, pauvre, craintif. Ils viennent se prosterner dans ce temple tous les vendredis sur un mauvais morceau de laine que chacun apporte à soi-même. Leurs beaux habits asiastiques sont devenus des haillons, leur arrogance de la ruse inutile, leur toute-puissance de l'abjection ; ils vivent le plus séparés qu'ils peuvent de la population qui les environne et les étouffe. Certes, à voir ces figures de mendiants ramper au milieu de la Russie actuelle, on ne se douterait guère de la tyrannie que leurs pères exerçaient contre les Moscovites.

Renfermés autant que possible dans la pratique de leur religion, ces malheureux fils de conquérants trafiquent à Moscou des denrées et des marchandises de l'Asie, et afin d'être le plus mahométans qu'ils peuvent, ils évitent de faire usage de vin et de liqueurs fortes, et ils tiennent leurs femmes en prison ou du moins voilées, pour les soustraire aux regards des autres hommes qui pourtant ne pensent guère à elles, car la race mongole est peu attrayante. Des joues aux pommettes saillantes, des nez écrasés, des yeux petits, noirs, enfoncés, des cheveux crépus, une peau hîse et huileuse, une taille au-dessous de la moyenne ; misère et saleté ; voilà ce que j'ai remarqué chez les hommes de cette race abâtardie, ainsi que chez le petit nombre de femmes dont j'ai pu apercevoir les traits.

Ne dirait-on pas que la justice divine si incompréhensible quand on considère le sort des individus, devient éclatante lorsque l'on réfléchit sur la destinée des nations ? La vie de chaque homme est un drame qui se noue sur un théâtre et se dénoue sur un autre, mais il n'en est pas ainsi de la vie des nations. Cette instructive tragédie commence et finit sur

la terre, voilà pourquoi l'histoire est une lecture sainte ; c'est la justification de la Providence.

Saint Paul avait dit : « Respect aux puissances ; elles sont instituées de Dieu. » L'Église, avec lui, a tiré l'homme de son isolement, il y a bientôt deux mille ans, en le baptisant citoyen d'une société éternelle, et dont toutes les autres sociétés n'étaient que des modèles imparfaits : ces vérités ne sont point démenties, au contraire, elles sont confirmées par l'expérience. Plus on étudie le caractère des différentes nations qui se partagent le gouvernement de la terre, et plus on reconnaît que leur sort est la conséquence de leur religion ; l'élément religieux est nécessaire à la durée des sociétés, parce qu'il faut aux hommes une croyance surnaturelle, afin de faire cesser pour eux le soi-disant état de nature, état de violence et d'iniquité ; et les malheurs des races opprimées ne sont que la punition de leurs infidélités ou de leurs erreurs volontaires en matière de foi ; telle est la croyance que je me suis formée à la suite de mes nombreux pèlerinages. Tout voyageur est forcé de devenir philosophe et plus que philosophe, car il faut être chrétien pour pouvoir contempler sans vertige la condition des différentes populations dispersées sur le globe, et pour méditer sans désespoir sur les jugements de Dieu, cause mystérieuse des vicissitudes humaines...

Je vous dis mes réflexions dans la mosquée pendant la prière des enfants de Bati, devenus des parias chez leurs esclaves...

Aujourd'hui, la condition d'un Tatare en Russie ne vaut pas celle d'un serf moscovite.

Les Russes s'enorgueillissent de la tolérance qu'ils accordent au culte de leurs anciens tyrans ; je la trouve plus fastueuse que philosophique, et pour le peuple qui la subit, c'est une humiliation de plus. A la place des descendants de ces implacables Mongols qui furent si longtemps les maîtres de la Russie et l'effroi du monde, j'aimerais mieux prier Dieu dans le secret de mon cœur que dans une ombre de mosquée due à la pitié de mes anciens tributaires.

Quand je parcours Moscou sans but et sans guide, le hasard me sert toujours bien. On ne peut s'ennuyer à errer dans une ville où chaque rue, chaque maison a son échappée de vue sur une autre ville, qui semble bâtie par les génies, ville tout hérissée de murailles brodées, crénelées, découpées, qui supportent une multitude de vigies, de tours et de flèches, enfin sur le Kremlin, forteresse poétique par son aspect, historique par son nom... J'y reviens sans cesse par l'attrait qu'on éprouve pour tout ce qui frappe vivement l'imagination ; mais répétez-vous souvent qu'il faut se garder d'examiner en détail l'amas incohérent de monuments dont est encombrée cette montagne murée. Le sens exquis de l'art, c'est-à-dire le talent de trouver la seule expression parfaitement juste d'une pensée originale, manque aux Russes ; cependant lorsque les géants copient, leurs imitations ont toujours un genre de beauté ; les œuvres du génie sont grandioses, celles de la force matérielle sont grandes : c'est encore quelque chose.

Le Kremlin est pour moi tout Moscou. J'ai tort, mais ma raison réclame en vain, je ne m'intéresse ici qu'à cette vénérable citadelle, la racine d'un empire et le cœur d'une ville.

Voici comment l'auteur du meilleur guide de Moscou que nous ayons, Lecoing Laveau, décrit la vieille capitale de la Russie : « Moscou, dit-il, doit sa beauté originale aux murs » crénelés du Kitaigorod et du Kremlin (1), à la singulière » architecture de ses églises, à ses coupoles dorées et à ses » nombreux jardins ; que l'on prodigue les millions pour » élever le palais de Bajeanoff au Kremlin, qu'on dépouille » de ses murs (2) ; que l'on édifie des églises régulièrement » belles, à la place de ces clochers en lanternes, et de ces » cinq coupoles qui s'élèvent de toutes parts ; que la manie

(1) Le Kitaigorod, ville des marchands. (Voir la description qui en a été faite lettre vingt-septième.)

(Note du voyageur.)

(2) Plan qui fut projeté sous Catherine II, et qu'on exécute en partie aujourd'hui.

(Ibid.)

» de bâtir convertisse les jardins en maisons, et alors on aura,
» au lieu de Moscou, une des plus grandes villes européen-
» nes, mais qui n'attirera plus la curiosité des voyageurs. »

Ces lignes expriment des idées qui s'accordent avec les miennes, et qui par conséquent m'ont frappé par leur justesse.

Pour me distraire un instant du terrible Kremlin, j'ai été visiter la tour de Soukareff, bâtie sur une hauteur, près d'une des entrées de la ville. Le premier étage est une vaste construction où l'on a pratiqué un immense réservoir ; on pourrait se promener en petit bateau dans ce bassin qui distribue aux différents quartiers de la ville presque toute l'eau qu'on boit à Moscou. La vue de cette espèce de mare murée et suspendue à une grande hauteur, produit une impression singulière. L'architecture de l'édifice, assez moderne d'ailleurs, est lourde et triste ; mais des arcades byzantines, de solides rampes d'escaliers, des ornements dans le style du Bas-Empire, en rendent l'ensemble imposant. Ce style se perpétue en Moscovie ; appliqué avec discernement il eût donné naissance à la seule architecture nationale possible chez les Russes ; inventé dans un climat tempéré, il s'accorde également avec les besoins de l'homme du Nord, et avec les habitudes de l'homme des pays chauds. Les intérieurs des édifices byzantins sont assez semblables à des caves ornées, et grâce à la solidité des murailles massives, à l'obscurité des voûtes, on y trouve un abri contre le froid aussi bien que contre le soleil.

On m'a fait voir l'Université, l'École des cadets, les Instituts de Sainte-Catherine et de Saint-Alexandre, les Veuves, enfin l'Institut Alexandrinien, les Enfants trouvés : tout cela est vaste et pompeux ; les Russes s'enorgueillissent d'avoir un si grand nombre de beaux établissements publics à montrer aux étrangers ; pour ma part, je me contenterais d'une moindre magnificence en ce genre, car rien n'est plus ennuyeux à parcourir que ces blancs palais somptueusement monotones, où tout marche militairement et où la vie hu-

maine semble réduite à l'action d'une roue de pendule. Demandez à d'autres ce que j'ai vu dans ces utiles et superbes pépinières d'officiers, de mères de famille et d'institutrices ; ce n'est pas moi qui vous le dirai : sachez seulement que ces congrégations moitié politiques, moitié charitables m'ont paru des modèles de bon ordre, de soin, de propreté ; ceci fait honneur aux chefs de ces diverses écoles, ainsi qu'au chef suprême de l'empire.

On ne peut un seul instant oublier cet homme unique par qui la Russie pense, juge et vit ; cet homme, la science et la conscience de son peuple, qui prévoit, mesure, ordonne, distribue tout ce qui est nécessaire et permis aux autres hommes, auxquels il tient lieu de raison, de volonté, d'imagination, de passion, car sous son règne pesant, il n'est loisible à nulle créature de respirer, de souffrir, d'aimer hors des cadres tracés d'avance par la sagesse suprême qui pourvoit ou qui est censée pourvoir à tous les besoins des individus comme à ceux de l'État.

Chez nous on est fatigué de licence et de variété, ici on est découragé par l'uniformité, glacé par la pédanterie qu'on ne peut séparer de l'idée de l'ordre, d'où il arrive qu'on hait ce qu'on devrait aimer. La Russie, cette nation enfant, n'est qu'un immense collège : tout s'y passe comme à l'école militaire, excepté que les écoliers n'en sortent qu'à la mort.

Ce qu'il y a d'allemand dans l'esprit du gouvernement russe est antipathique au caractère des Slaves ; ce peuple oriental, nonchalant, capricieux, poétique, s'il disait ce qu'il pense, se plaindrait amèrement de la discipline germanique qui lui est imposée depuis Alexis, Pierre le Grand et Catherine II, par une race de souverains étrangers. La famille impériale a beau faire, elle sera toujours trop tudesque pour conduire tranquillement les Russes et pour se sentir d'aplomb chez eux (1) ; elle les subjugue, elle ne les gouverne pas. Les paysans seuls s'y trompent.

(1) Les Romanoff étaient Prussiens d'origine, et depuis que l'élection les a mis sur

J'ai poussé le scrupule de voyageur jusqu'à me laisser conduire à un manège, le plus grand, je crois, qui existe : le plafond en est soutenu par des arceaux de fer légers et hardis : c'est un édifice étonnant dans son genre.

Le club des nobles est fermé pendant cette saison : je m'y suis rendu également par acquit de conscience. On voit dans la salle principale une statue de Catherine II. Cette salle est ornée de colonnes et se termine d'un côté par une demi-rotonde. Elle peut contenir environ 3000 personnes : il s'y donne pendant l'hiver des fêtes fort brillantes, dit-on ; je crois sans peine à la magnificence des bals de Moscou ; les grands seigneurs russes entendent à merveille l'art de varier autant que possible ces monotones divertissements obligés ; leur luxe est réservé aux plaisirs d'apparat ; leur imagination s'y complait ; ils prennent l'éclat pour la civilisation, le clinquant pour l'élégance, et ceci me prouve qu'ils sont plus incultes encore que nous ne l'imaginons. Il y a un peu plus de cent ans que Pierre le Grand leur dictait des lois de politesse applicables dans chaque classe de la société ; il ordonnait des réunions à l'instar des bals et des assemblées de la vieille Europe. Il forçait les Russes à s'inviter les uns les autres à ces réunions imitées des assemblées en usage chez les nations de l'Occident, puis il les obligeait d'admettre leurs femmes dans ces cercles en les exhortant à ôter leur chapeau pour entrer dans la chambre. Mais tandis que ce grand précepteur de son peuple enseignait si bien la civilité puérile aux boyards et aux marchands de Moscou, il s'abaissait lui-même à la pratique des métiers les plus vils, à commencer par celui de bourreau ; on lui a vu couper vingt têtes de sa main dans une soirée ; et on l'a entendu se vanter de son adresse à ce métier, qu'il exerça avec une rare férocité lorsqu'il eut triomphé des coupables, mais encore plus malheureux strélitz : telle est l'éducation, tels sont les exemples

le trône, ils se sont le plus souvent mariés à des princesses allemandes contre l'usage des anciens souverains moscovites.

qu'on donnait aux Russes il y a un peu plus d'un siècle, pendant qu'on représentait *Athalie* et le *Misanthrope* à Paris ; et c'est de l'homme dont ils recevaient ces leçons, de ce digne héritier des Ivan, qu'ils ont fait leur dieu, le modèle, du prince russe à tout jamais !

Aujourd'hui ces nouveaux convertis à la civilisation n'ont pas encore perdu leur goût de parvenus pour ce qui a de l'éclat, pour tout ce qui attire les yeux.

Les enfants et les sauvages aiment ce qui brille : les Russes sont des enfants qui ont l'habitude, non l'expérience du malheur. De là, pour le dire en passant, le mélange de légèreté et de causticité qui les caractérise. L'agrément d'une vie égale, calme, arrangée seulement pour satisfaire les affections intimes, pour le plaisir de la conversation, pour les jouissances de l'esprit, ne leur suffirait pas longtemps.

Ce n'est pas cependant que les grands seigneurs se montrent tout à fait insensibles à ces plaisirs raffinés ; mais afin de captiver l'arrogante frivolité de ces satrapes travestis, afin de fixer leur imagination divagante, il leur faut des intérêts plus vifs. L'amour du jeu, l'intempérance, le libertinage et les jouissances de la vanité peuvent à peine combler le vide de ces cœurs blasés. Pour occuper l'insouciance de ces esprits fatigués de stérilité, usés d'oisiveté, pour remplir la journée de ces malheureux riches, la création de Dieu ne suffit plus : dans leur orgueilleuse misère, ils appellent à leur secours l'esprit de destruction.

Toute l'Europe moderne s'ennuie ; c'est ce qu'atteste la manière de vivre de la jeunesse actuelle ; mais la Russie souffre de ce mal plus qu'aucune autre société ; car ici tout est excessif : vous peindre les ravages de la satiété dans une population comme celle de Moscou, ce serait difficile. Nulle part les maladies de l'âme engendrées par l'ennui, par cette passion des hommes qui n'ont point de passions, ne m'ont paru aussi graves ni aussi fréquentes qu'elles le sont en Russie parmi les grands : on dirait qu'ici la société a commencé par les abus. Quand le vice ne suffit plus pour aider le cœur de

l'homme à secouer l'ennui qui le ronge, ce cœur va au crime. C'est ce que je vous prouverai plus tard.

L'intérieur d'un café russe est assez singulier : figurez-vous une grande salle basse et mal éclairée qui se trouve ordinairement au premier étage d'une maison. On y est servi par des hommes vêtus d'une chemise blanche, laquelle est liée au-dessus des reins, et retombe en guise de tunique ; ou pour parler moins noblement, d'une blouse sur de larges pantalons également blancs. Ces garçons de café ont les cheveux longs et lisses, comme tous les hommes du peuple en Russie, et leur ajustement les fait ressembler aux théophilanthropes de la république française, ou à des prêtres d'opéra du temps où le paganisme était à la mode au théâtre. Ils vous servent en silence du thé excellent, et tel qu'on n'en trouve en aucun autre pays, du café, des liqueurs ; mais ce service se fait avec une solennité et un mystère bien différents de la bruyante gaieté qui règne dans les cafés de Paris. En Russie tout plaisir populaire est mélancolique, la joie y devient un privilège ; aussi la trouvé-je presque toujours outrée, affectée ou grimaçante, et pire que la tristesse.

En Russie, un homme qui rit est un comédien, un flatteur ou un ivrogne.

Ceci me rappelle le temps où les serfs russes croyaient, dans leur naïve abjection, que le ciel n'était fait que pour leurs maîtres : terrible humilité du malheur ! Vous voyez comment l'Église grecque enseigne le christianisme au peuple.

(Suite de la même lettre.)

Moscou, ce 15 août 1839, au soir.

La société de Moscou est agréable ; le mélange des traditions patriarcales de l'ancien monde et des manières aisées de l'Europe moderne y produit quelque chose d'original. Les habitudes hospitalières de l'antique Asie, et le langage élé-

gant de l'Europe civilisée se sont donné rendez-vous sur ce point du monde pour y rendre la vie douce et facile. Moscou, planté sur la limite de deux continents, marque, au milieu de la terre, un point de repos entre Londres et Pékin. Ici l'esprit d'imitation n'a pas encore totalement effacé le caractère national; quand le modèle reste loin, la copie redvient presque originale.

Un petit nombre de lettres de recommandation suffit à Moscou pour mettre un étranger en rapport avec une foule de personnes distinguées, soit par leur fortune, soit par leur rang, soit par leur esprit. Le début d'un voyageur est donc facile dans ce séjour.

On m'a invité, il y a peu de jours, à dîner dans une maison de campagne. C'est un pavillon situé dans l'enceinte de Moscou; mais, pour y arriver, vous côtoyez pendant une lieue des étangs solitaires, vous traversez des champs qui ressemblent à des steppes; puis, en approchant de l'habitation, vous apercevez au delà du jardin une forêt de sapins, sombre et profonde, qui n'appartient pas au parc, et qui même ne dépend plus de la ville, dont elle borde seulement la limite extérieure: qui n'eût été charmé comme je le fus, à la vue de ces ombres profondes, de ce site majestueux, de cette vraie solitude dans une ville? qui n'eût rêvé là d'un camp, d'une horde voyageuse, enfin de tout autre chose que d'une capitale, où se trouve tout le luxe, toutes les recherches de la civilisation moderne? De tels contrastes sont caractéristiques; rien de semblable ne peut se rencontrer ailleurs.

On m'a reçu dans une maison de bois... Autre singularité. A Moscou, le riche est abrité comme le mugic par des planches; tous deux dorment sous des madriers équarris et échancrés du bout, à la manière des solives employées dans les chaumières primitives. Mais l'intérieur de ces grandes cabanes rappelle le luxe des plus beaux palais de l'Europe. Si je vivais à Moscou, j'y voudrais avoir une maison de bois. C'est la seule habitation qui soit d'un style national, et ce

qui m'importe davantage encore, la seule qui soit convenable sous ce climat. La maison de bois passe parmi les vrais Moscovites pour plus saine et plus chaude que la maison de pierre. Celle où l'on me reçut me parut commode et élégante : elle n'est cependant habitée que pendant l'été par le propriétaire, qui retourne passer les mois d'hiver dans un quartier plus central.

Nous avons dîné au milieu du jardin, et pour que rien ne manquât à l'originalité de la scène, je trouvai la table mise sous une tente. La conversation, quoique entre hommes et fort animée, fort libre, fut décente ; chose rare même chez les peuples qui se croient maîtres en fait de civilisation. Il y avait là des personnes qui ont beaucoup vu, beaucoup lu ; leurs jugements sur toutes choses m'ont paru justes et fins ; les Russes sont singes dans les habitudes de la vie élégante ; mais ceux qui pensent (il est vrai qu'on les compte) redeviennent, dans les entretiens familiers, ce qu'ils ont toujours été : c'est-à-dire des Grecs doués d'une finesse et d'une sagacité héréditaires.

Le dîner me parut court, pourtant il dura longtemps ; notez qu'au moment de nous mettre à table je voyais les convives pour la première fois, et le maître de la maison pour la seconde.

Ceci n'est pas une remarque indifférente, car une grande et vraie politesse peut seule mettre si vite à son aise un étranger. Entre tous les souvenirs de mon voyage, celui de cette journée me restera comme un des plus agréables.

Au moment de quitter Moscou pour n'y revenir qu'en passant, je ne crois pas inutile de vous peindre le caractère des Russes tel que j'ai pu me le représenter après un séjour assez court, à la vérité, dans leur pays, mais employé sans relâche à observer attentivement une multitude de personnes et de choses, et à comparer avec un soin scrupuleux beaucoup de faits divers (1). La variété des objets qui pas-

(1) Voyez plus loin un autre portrait des Russes, Résumé du voyage.

sent sous les yeux d'un voyageur aussi favorisé que je l'étais par les circonstances, et aussi actif que je le suis quand ma curiosité est excitée, supplée jusqu'à un certain point au loisir et au temps qui m'ont manqué. Vous savez, je vous l'ai dit souvent, que je me complais dans l'admiration; cette disposition naturelle doit donner quelque crédit à mes jugements quand je n'admire pas.

En général les hommes de ce pays ne me paraissent pas disposés à la générosité; ils n'y croient guère, ils la nieraient s'ils l'osaient, et s'ils ne la nient pas, ils la méprisent, parce qu'ils n'en ont pas la mesure en eux-mêmes. Ils ont plus de finesse que de délicatesse, de douceur que de sensibilité, plus de souplesse que de laisser aller, plus de grâce que de tendresse, de perspicacité que d'invention, plus d'esprit que d'imagination, plus d'observation que d'esprit, et du calcul plus que tout. Ils travaillent non pour arriver à un résultat utile aux autres, mais pour obtenir une récompense; le feu créateur leur est refusé, l'enthousiasme qui produit le sublime leur manque, la source des sentiments qui n'ont besoin que d'eux-mêmes pour juges et pour rémunérateurs leur est inconnue. Otez-leur le mobile de l'intérêt, de la crainte et de la vanité, vous leur ôtez l'action; s'ils entrent dans l'empire des arts, ce sont des esclaves qui servent dans un palais; les saintes solitudes du génie leur restent inaccessibles: le chaste amour du beau ne leur suffit pas.

Il en est de leurs actions dans la vie pratique comme de leurs créations dans le monde de la pensée; où triomphe la ruse, la magnanimité passe pour duperie.

La grandeur d'âme, je le sais, cherche sa récompense en elle-même; mais si elle ne demande rien, elle commande beaucoup, car elle veut rendre les hommes meilleurs: ici elle les rendrait pires, parce qu'on la prendrait pour un masque. La clémence s'appelle faiblesse chez un peuple endurci par la terreur, rien ne le désarme que la peur; la sévérité implacable lui fait ployer les genoux, le pardon au contraire lui ferait lever la tête; on ne saurait le convaincre, on ne

peut que le subjuguier ; incapable de fierté, il peut être audacieux : il se révolte contre la douceur, il obéit à la férocité ; qu'il prend pour de la force.

Ceci m'explique le système de gouvernement adopté par l'empereur, sans toutefois me le faire approuver : ce prince sait et fait ce qu'il faut pour être obéi ; mais en politique je n'admire pas le nécessaire. Ici la discipline est le but, ailleurs elle n'est que le moyen ; c'est l'école des nations que je demande aux gouvernements. Est-il pardonnable à un prince de ne pas suivre les bonnes inspirations de son cœur, parce qu'il croirait dangereux de manifester des sentiments trop supérieurs à ceux de son peuple ? A mes yeux, la pire des faiblesses c'est celle qui rend impitoyable. Rougir de la magnanimité, c'est s'avouer indigne de la puissance suprême.

Les peuples ont besoin qu'on leur rappelle incessamment ce qui vaut mieux que le monde ; comment leur faire croire en Dieu, si ce n'est par le pardon ? La prudence ne devient une vertu qu'autant qu'elle n'en exclut pas une plus haute. Si l'empereur n'a pas dans le cœur plus de clémence qu'il n'en fait paraître dans sa politique, je plains la Russie ; et si ses sentiments sont supérieurs à ses actes, je plains l'empereur.

Les Russes, lorsqu'ils sont aimables, ont dans les manières une séduction qu'on subit en dépit de toute prévention, d'abord sans la remarquer, plus tard sans pouvoir ni vouloir s'y soustraire ; définir une telle influence, ce serait expliquer l'imagination, régulariser le charme ; c'est un attrait impérieux, quoique secret, une puissance souveraine qui tient à la grâce innée des Slaves, à ce don qui dans la société remplace tous les autres dons, et que rien ne remplace, car on peut définir la grâce en disant que c'est précisément ce qui sert à se passer de tout ce qu'on n'a pas.

Figurez-vous feue la politesse française ressuscitée, et devenue réellement tout ce qu'elle paraissait ; figurez-vous la plus parfaite aménité non étudiée, l'oubli de soi-même, involontaire, non appris, l'ingénuité dans le bon goût, l'irré-

flexion dans le choix , l'aristocratie élégante sans morgue , la facilité sans impertinence , l'instinct de la supériorité tempéré par la sécurité qui accompagne la grandeur... J'ai tort de chercher à définir des nuances trop fugitives , ce sont de ces délicatesses qui se sentent , il faut les deviner , et se garder de fixer par la parole leur rapide apparition ; mais enfin sachez qu'on les retrouve toutes et d'autres encore dans les manières et dans la conversation des Russes vraiment distingués ; et plus souvent , plus complètement chez ceux qui n'ont pas voyagé , mais qui , restés en Russie , se sont pourtant trouvés en contact avec quelques étrangers spirituels.

Ces agréments , ce prestige , leur donnent un souverain pouvoir sur les cœurs : tant que vous demeurez en la présence de ces êtres privilégiés , vous êtes sous le joug ; et le charme est double , car vous vous imaginez être pour eux tout ce qu'ils sont pour vous , c'est là leur triomphe. Le temps , le monde , n'existent plus ; les engagements ; les affaires , les ennuis , les plaisirs , sont oubliés , les devoirs de société abolis ; un seul intérêt subsiste , celui du moment ; une seule personne survit , la personne présente , qui est toujours la personne aimée. Le besoin de plaire poussé à cet excès réussit infailliblement : c'est le sublime du bon goût , c'est l'élégance la plus raffinée : et tout cela naturel comme l'instinct : cette amabilité suprême n'est point fausseté , c'est un talent qui ne demande qu'à s'exercer ; pour prolonger votre illusion , il suffirait peut-être de ne pas partir ; mais vous partez , tout est évanoui , excepté le souvenir que vous emportez. Partez , partez : c'est encore le plus sûr.

Les Russes sont les premiers comédiens du monde ; pour faire effet , ils n'ont pas besoin du prestige de la scène.

Tous les voyageurs leur ont reproché leur versatilité ; leur reproche n'est que trop motivé : on se sent oublié en leur disant adieu ; j'attribue ce tort à la légèreté du caractère , à l'inconstance du cœur , mais aussi au manque d'instruction solide. Ils aiment qu'on les quitte parce qu'ils craindraient de se laisser pénétrer en se laissant approcher un peu long-

temps de suite : de là l'engouement et l'indifférence qui se succèdent si rapidement chez eux. Cette inconstance apparente n'est qu'une précaution de vanité bien entendue, et assez commune parmi les personnes du grand monde dans tous les pays. Ce qu'on cache avec le plus de soin, ce n'est pas le mal, c'est le vide ; on ne rougit pas d'être pervers, on est humilié d'être nul ; d'après ce principe, les Russes du grand monde montrent volontiers de leur esprit, de leur caractère ce qui plaît au premier venu, ce qui nourrit la conversation pendant quelques heures ; mais si vous essayez de passer derrière la décoration qui vous a ébloui d'abord, ils vous arrêtent comme un indiscret qui s'aviserait d'écarter le paravent de leur chambre à coucher, dont l'élégance aussi est tout en dehors. Ils vous accueillent par curiosité, puis ils vous repoussent par prudence.

Ceci s'applique à l'amitié comme à l'amour, à la société des hommes comme à celle des femmes. En faisant le portrait d'un Russe, on peint la nation ; comme un soldat sous les armes nous donne l'idée de tout son régiment. Nulle part l'influence de l'unité dans le gouvernement et dans l'éducation n'est plus sensible qu'elle l'est ici. Tous les esprits y portent l'uniforme. Ah ! pour peu qu'on soit jeune et facile à émouvoir, on doit bien souffrir quand on apporte chez ce peuple au cœur froid, à l'esprit aiguë par la nature et par l'éducation sociale, la simplicité des autres peuples ! Je me figure la sensibilité allemande, la naïveté confiante, l'étourderie des Français, la constance des Espagnols, la passion des Anglais, l'abandon, la bonhomie des vrais, des vieux Italiens, aux prises avec la coquetterie innée des Russes ; et je plains les pauvres étrangers qui croiraient un moment pouvoir devenir acteurs dans le spectacle qui les attend ici. En affaires de cœur, les Russes sont les plus douces bêtes féroces qu'il y ait sur la terre, et leurs griffes bien cachées n'ont malheureusement rien à leurs agréments.

Je n'ai jamais éprouvé un charme semblable, si ce n'est dans la société polonaise : nouveau rapport qui se découvre

entre les familles ! Les haines civiles ont beau séparer ces peuples, la nature les réunit en dépit d'eux-mêmes. Si la politique ne forçait l'un à opprimer l'autre, ils se reconnaîtraient et s'aimeraient.

Les Polonais sont des Russes chevaleresques et catholiques, avec la différence qu'en Pologne ce sont les femmes qui vivent, ou, pour parler avec plus de précision, qui commandent ; et qu'en Russie, ce sont les hommes.

Mais ces mêmes gens, si naturellement aimables, si bien doués, ces personnes si charmantes, tombent quelquefois dans des écarts que des hommes du caractère le plus vulgaire éviteraient.

Vous ne sauriez vous représenter la vie de plusieurs des jeunes gens les plus distingués de Moscou. Ces hommes, qui portent des noms et appartiennent à des familles connues dans l'Europe entière, se perdent dans des excès inqualifiables ; on les voit hésiter jusqu'à la mort entre le sérail de Constantinople et la halle de Paris.

On ne conçoit pas qu'ils résistent six mois au régime qu'ils adoptent pour toute la vie, et soutiennent avec une constance qui serait digne du ciel, si elle s'appliquait à la vertu. Ce sont des tempéraments faits exprès pour l'enfer anticipé : c'est ainsi que je qualifie la vie d'un débauché de profession à Moscou.

Au physique le climat, au moral le gouvernement de ce pays dévorent en germe ce qui est faible, tout ce qui n'est pas robuste ou stupide succombe en naissant ; il ne reste debout que les brutes et que les natures fortes dans le bien comme dans le mal. La Russie est la patrie des passions effrénées ou des caractères débiles, des révoltés ou des automates, des conspirateurs ou des machines ; ici point d'intermédiaire entre le tyran et l'esclave, entre le fou et l'animal ; le juste milieu est inconnu, la nature n'en veut pas ; l'excès du froid comme celui du chaud pousse l'homme dans les extrêmes. Ce n'est pas à dire que les âmes fortes soient moins rares en Russie qu'ailleurs, au contraire, elles y sont plus

rare, grâce à l'apathie du grand nombre. Les Russes n'ont pas toutes les facultés qui répondent à toutes leurs ambitions; l'exagération est un symptôme de faiblesse.

Nonobstant les contrastes que je viens de vous indiquer, tous se ressemblent sous un rapport : tous sont légers ; parmi ces hommes du moment, l'oubli fait chaque matin avorter au réveil quelques-uns des projets du soir. On dirait que chez eux le cœur est l'empire du hasard ; rien ne tient contre leur facilité à tout adopter comme à tout abandonner. Ce sont des reflets ; ils rêvent et font rêver : ils ne naissent pas, ils apparaissent ; ils vivent et meurent sans avoir aperçu le côté sérieux de l'existence. Ni le bien ni le mal, rien chez eux n'a de réalité ; ils peuvent pleurer, ils ne peuvent pas être malheureux. Palais, montagnes, géants, sylphes, passions, solitude, foule brillante, bonheur suprême, douleur sans bornes : un quart d'heure de conversation avec eux vous fait passer devant les yeux de l'esprit tout un univers. Leur regard prompt et dédaigneux parcourt sans y rien admirer les produits de l'intelligence humaine pendant des siècles ; ils pensent se mettre au-dessus de tout, parce qu'ils méprisent tout ; leurs éloges sont des insultes : ils louent en envie, ils se prosternent, mais toujours à regret, devant ce qu'ils croient les idoles de la mode. Puis au premier coup de vent, le nuage succède au tableau, et le nuage se dissipe à son tour. Poussière et fumée, chaos et néant, voilà tout ce qui peut sortir de ces têtes inconsistantes.

Rien ne prend racine sur un sol si profondément mouvant. Là, tout s'efface, tout s'égalise, et le monde vaporeux où ils vivent et nous font vivre paraît et disparaît au gré de leur infirmité. Mais aussi dans cet élément fluide, rien ne finit ; l'amitié, l'amour, qu'on croyait perdus, revivent évoqués d'un regard, d'un mot, à l'instant qu'on y pense le moins ; à la vérité, c'est pour être révoqués aussitôt que l'on a repris la confiance. Sous la baguette toujours agissante de ces magiciens, la vie est une fantasmagorie continue ; c'est un jeu fatigant, mais où les maladroits seuls se ruinent, car où tout

le monde triche, personne n'est trompé : en un mot, ils sont faux comme l'eau, selon la poétique expression de Shakespeare, dont les larges coups de pinceau sont des révélations de la nature !

Ceci m'explique pourquoi, jusqu'à présent, ils ont semblé voués par la Providence au gouvernement despotique : c'est par pitié autant que par habitude qu'on les tyrannise.

Si je ne m'adressais qu'à un philosophe tel que vous, ce serait ici le lieu d'insérer des détails de mœurs qui ne ressemblent à rien de ce que vous avez jamais lu, même en France, où l'on écrit et décrit tout ; mais derrière vous je vois le public, et cette complication m'arrête : vous vous figurerez donc ce que je ne vous dis pas, ou, pour parler plus juste, vous ne vous le figurerez jamais. Les excès du despotisme qui, seuls, peuvent donner lieu à l'anarchie morale que je vois régner ici, ne vous étant connus que par ouï-dire, les conséquences vous en paraîtraient incroyables.

Où la liberté légale manque, la liberté illégitime ne manque jamais ; où l'usage est interdit, l'abus s'introduit ; déniez le droit, vous suscitez la fraude ; refusez la justice, vous ouvrez la porte au crime. Il en est de certaines constitutions politiques et de certaines sévérités sociales comme de la censure servie par des douaniers, lesquels ne laissent passer que les livres pernicieux parce qu'on ne se donne pas la peine de les tromper pour les écrits inoffensifs.

Il suit de là que Moscou est la ville de l'Europe où le mauvais sujet du grand monde a le plus ses coudées franches. Le gouvernement de ce pays est trop éclairé pour ne pas savoir que, sous le pouvoir absolu, il faut que la révolte éclate quelque part ; et il l'aime mieux dans les mœurs que dans la politique. Voilà le secret de la licence des uns et de la tolérance des autres. Néanmoins la corruption des mœurs a ici plusieurs autres causes que je n'ai ni le temps ni le moyen de discerner.

En voici pourtant une à laquelle je dois vous rendre at-

tentif. C'est le grand nombre de personnes bien nées, mais mal famées, qui, tombées en disgrâce pour leurs déportements, se retirent et se fixent à Moscou.

Après les orgies que notre littérature moderne s'est plu à nous dépeindre, vous savez avec quels détails, mais dans une intention morale, s'il faut en croire nos écrivains, nous devrions nous trouver experts en matière de mauvaise vie. Hé, mon Dieu ! je passe condamnation sur la soi-disant utilité de leur but ; je tolère leurs prédications ; mais j'y attache peu d'importance, vu qu'en littérature il y a quelque chose de pis que ce qui est immoral : c'est ce qui est ignoble ; si, sous le prétexte de provoquer des réformes salutaires aux dernières classes de la société, on corrompt le goût des classes supérieures, on fait du mal. Faire parler ou seulement faire entendre aux femmes le langage des tabagies, faire aimer la grossièreté aux hommes du monde, c'est causer aux mœurs d'une nation un tort qu'aucune réforme légale ne peut compenser. La littérature est perdue chez nous parce que nos auteurs les plus spirituels, oubliant tout sentiment poétique, tout respect du beau, écrivent pour les habitués des omnibus et des barrières, et qu'au lieu d'élever ces nouveaux juges jusqu'aux aperçus des esprits délicats et nobles, ils s'abaissent jusqu'aux appétits des esprits les plus incultes, et qui, grâce au régime où on les met, vont être blasés d'avance sur tous les plaisirs raffinés. On fait de la littérature à l'eau forte, parce qu'avec la sensibilité on a perdu la faculté de s'intéresser aux choses simples ; ceci est un mal plus grave que toutes les inconséquences qu'on signale dans les lois et dans les mœurs des vieilles sociétés ; c'est encore une suite du matérialisme moderne, qui réduit tout à l'utile et ne voit l'utile que dans les résultats les plus immédiats, les plus positifs de la parole. Malheur au pays où les maîtres de l'art se réduisent au rôle de substitut du préfet de police !!! Lorsqu'un écrivain se voit contraint de peindre le vice, il faut au moins qu'il redouble de respect pour le goût, et qu'il se propose la vérité idéale pour type de ses figures même les

plus vulgaires. Mais trop souvent, sous les protestations de nos romanciers moralistes, ou pour mieux dire moralisants, on reconnaît moins d'amour pour la vertu que de cynisme d'opinion et d'indifférence pour le bon goût. La poésie manque à leurs œuvres parce que la foi manque à leur cœur. Ennobler la peinture du vice comme l'a fait Richardson dans *Lovelace*, ce n'est pas corrompre les âmes, c'est éviter de salir les imaginations, de dégrader les esprits. Il y a là une intention morale au point de vue de l'art, et ce respect pour la délicatesse du lecteur me paraît bien autrement essentiel aux sociétés civilisées que la connaissance exacte des turpitudes de leurs bandits et des vertus et des naïvetés de leurs prostituées ! Qu'on me pardonne cette excursion sur le terrain de la critique contemporaine ; je me hâte de me renfermer dans les stricts et pénibles devoirs du voyageur véridique, lesquels malheureusement sont trop souvent en opposition avec les lois des compositions littéraires que je viens de vous rappeler par respect pour ma langue et pour mon pays.

Les écrits de nos peintres de mœurs les plus hardis ne sont que de bien faibles copies des originaux que j'ai journellement sous les yeux depuis que je vis en Russie.

La mauvaise foi nuit à tout, et surtout aux affaires de commerce ; ici elle s'étend plus loin, elle gêne même les libertins dans l'exécution de leurs contrats les plus secrets.

Les continuelles altérations de la monnaie favorisent à Moscou tous les subterfuges ; rien n'est précis dans la bouche d'un Russe, nulle promesse n'en sort bien définie ni bien garantie, et sa bourse gagne toujours quelque chose à l'incertitude de son langage. Cette confusion universelle arrête jusqu'aux transactions amoureuses, parce que chacun des deux amants connaissant la duplicité de l'autre, veut être payé d'avance ; de cette défiance réciproque il résulte l'impossibilité de conclure malgré la bonne volonté des parties contractantes.

Les paysannes sont plus rusées que les femmes de la

ville ; quelquefois ces jeunes sauvages doublement corrompues , manquent même aux premières règles de la prostitution , et ces *gâtes-métier* se sauvent avec leur butin avant d'avoir acquitté la dette déshonorante contractée pour le recueillir.

Les bandits des autres pays tiennent à leurs serments ; ils ont la bonne foi du brigandage, les courtisanes russes ou les femmes perdues qui rivalisent de mauvaise conduite avec ces créatures, n'ont rien de sacré, pas même la religion de la débauche, garantie nécessaire à l'exercice de leur profession. Tant il est vrai que le commerce même le plus honteux ne peut se passer de probité.

Un officier, homme d'un grand nom et de beaucoup d'esprit, me racontait ce matin que depuis les leçons qu'il avait reçues et chèrement payées, nulle beauté villageoise, quelque ignorante, quelque ingénue qu'elle lui paraisse, ne peut le décider à risquer plus qu'une promesse : « Si tu ne te fies pas à moi, je ne me fie pas à toi : » telle est la phrase qu'il oppose imperturbablement à toutes les instances qu'on lui fait.

La civilisation qui ailleurs élève les âmes, les pervertit ici. Les Russes vaudraient mieux s'ils restaient plus sauvages ; policer des esclaves, c'est trahir la société. Il faut dans l'homme un fonds de vertu pour porter la culture.

Grâce à son gouvernement, le peuple russe est devenu taciturne et trompeur, tandis qu'il était naturellement doux, gai, obéissant, pacifique et beau : certes voilà de grands dons : pourtant où la sincérité manque, tout manque. L'avidité mongolique de cette race et son incurable défiance se révèlent dans les moindres circonstances de la vie comme dans les affaires les plus graves. Dans les pays latins la promesse est regardée comme une chose sacrée, et la parole devient un gage qui se partage également entre celui qui le donne et celui qui le reçoit. Chez les Grecs et leurs disciples les Russes, la parole d'un homme n'est que la fausse clef d'un voleur : elle sert à entrer chez les autres.

Faire le signe de la croix à tout propos dans la rue devant une image, le faire en se mettant à table, en se levant de table (ceci a lieu même chez les gens du grand monde), voilà tout ce qu'on enseigne de la religion grecque; le reste se devine.

L'intempérance (je ne parle pas seulement de l'ivrognerie des gens du peuple) est ici poussée à un tel degré qu'un des hommes les plus aimés à Moscou, un des boute-en-train de la société, disparaît chaque année pendant six semaines, ni plus, ni moins. On se demande alors ce qu'il est devenu : « Il est allé se griser!!.. » et cette réponse satisfait à tout!!...

Les Russes sont trop légers pour être vindicatifs; ce sont des dissipateurs élégants. Je me plais à vous le répéter : ils sont souverainement aimables; mais leur politesse, tout insinuante qu'elle est, dégénère parfois en une exagération fatigante. Alors elle me fait regretter la grossièreté, qui du moins aurait le mérite du naturel. La première loi pour être poli, c'est de ne se permettre que les éloges qui ne peuvent être acceptés, les autres sont des insultes. La vraie politesse n'est qu'un code de flatteries bien déguisées; rien de si flatteur que la cordialité, car, pour pouvoir la manifester, il faut éprouver de la sympathie.

S'il y a des Russes très-polis, il y en a aussi de très-impolis; ceux-ci sont d'une indiscretion choquante; à la manière des sauvages, ils s'informent de but en blanc des choses les plus graves comme des bagatelles les moins intéressantes; ils vous font à la fois des questions d'enfants et d'espions; ils vous assaillent de demandes impertinentes ou puériles, ils s'enquièreent de tout. Naturellement inquisiteurs, les Slaves ne répriment leur curiosité que par la bonne éducation et par l'habitude du grand monde; mais ceux qui ne possèdent pas ces avantages ne se lassent jamais de vous mettre sur la sellette; ils veulent savoir le but et le résultat de votre voyage; ils vous demanderont hardiment et répéteront ces interrogatoires jusqu'à satiété : « Si vous préférez la Russie aux autres pays, si vous trouvez Moscou plus beau que Paris, le palais d'hiver à Pétersbourg plus magnifique que le château

des Tuileries, Marscoscelo plus grand que Versailles, » et avec chaque nouvelle personne à laquelle on vous présente il faut recommencer de réciter ces espèces de chapitres de catéchisme, où l'amour-propre national interroge hypocritement l'urbanité de l'étranger. Cette vanité mal déguisée m'impatiente d'autant plus qu'elle se revêt toujours d'un masque de modestie grossièrement mielleuse, destiné à me duper. Je crois m'entretenir avec un écolier rusé, mais mal-appris, et qui met son indiscretion à l'aise, vu qu'il profite dans ses rapports avec les autres de la politesse qu'il n'a pas lui-même.

On m'a fait faire connaissance avec un personnage qui m'était annoncé comme un type assez curieux à observer : c'est un jeune homme d'un nom illustre, le prince ***, fils unique d'un homme fort riche ; mais ce fils dépense le double de ce qu'il a, et il traite son esprit et sa santé comme sa fortune. La vie de cabaret lui prend dix-huit heures sur vingt-quatre, le cabaret est son empire ; c'est là qu'il règne, c'est sur cet ignoble théâtre qu'il déploie tout naturellement et sans le vouloir de grandes et nobles manières ; il a une figure spirituelle et charmante, ce qui est un avantage partout, même dans ce monde-là où cependant le sentiment du beau ne domine pas ; il est bon et malin, on cite de lui plusieurs traits d'une rare serviabilité, même d'une sensibilité touchante.

Ayant eu pour gouverneur un homme très-distingué, un vieil abbé français émigré, il est remarquablement instruit : son esprit vif est doué d'une grande sagacité, il plaisante d'une façon qui n'est qu'à lui, mais son langage et ses actions sont d'un cynisme qui paraîtrait intolérable partout ailleurs qu'à Moscou ; sa physionomie agréable, mais inquiète, révèle la contradiction qu'il y a entre sa nature et sa conduite ; usé de débauche avant d'avoir vécu, il est courageux dans une vie de dégradation, qui pourtant nuit au courage.

Ses habitudes de libertinage ont imprimé sur son visage les traces d'une décadence prématurée ; toutefois ces ravages

de la folie , non du temps , n'ont pu altérer l'expression presque enfantine de ses traits nobles et réguliers. La grâce innée dure autant que la vie ; et quelque effort que fasse pour la perdre l'homme qui la possède , elle lui reste fidèle malgré lui. Vous ne trouveriez en aucun autre pays un homme qui ressemble au jeune prince ***... Mais il y en a plus d'un ici.

On le voit entouré d'une foule de jeunes gens , ses disciples , ses émules , et qui sans valoir ce qu'il vaut pour l'esprit et pour l'âme , ont tous entre eux un certain air de famille : ce sont des Russes enfin , et l'on reconnaît du premier coup d'œil qu'ils ne peuvent être que des Russes. Voilà pourquoi je vais m'astreindre à vous donner quelques détails sur la vie qu'ils mènent... Mais déjà la plume me tombe des mains , car il faut vous révéler les liaisons de ces libertins , non pas avec des filles perdues , mais avec de jeunes religieuses très-mal cloîtrées , comme vous l'allez voir ; j'hésite à vous faire le récit de ces faits qui rappellent un peu notre littérature révolutionnaire de 1793 : vous vous croirez aux Visitandines de Feydeau ; et à quoi bon , direz-vous , lever un coin du voile dont on devrait au contraire couvrir avec soin de tels désordres ? Peut-être ma passion pour la vérité m'aveugle-t-elle , mais il me semble que le mal triomphe quand il reste secret , tandis que le mal public est à demi vaincu ; d'ailleurs , n'ai-je pas résolu de vous faire le tableau de ce pays , tel que je le vois ? Ceci n'est pas une composition , c'est une description la plus complète possible. Si je voyage , c'est pour peindre les sociétés comme elles sont , non pour les représenter comme elles devraient l'être. La seule loi que je m'impose par délicatesse , c'est de ne faire aucune allusion aux personnes qui désirent rester inconnues. Quant à l'homme que je choisis pour modèle des mauvais sujets les plus effrontés de Moscou , vous saurez qu'il pousse le dédain du blâme jusqu'à désirer , m'a-t-il dit , de vous être représenté par moi tel que je le vois , et il me parut contrarié d'échapper à la publicité quand je lui répondis que je n'écrivais rien sur la Russie. Si j'ai cité plusieurs faits racontés par lui , ce n'est

pas sans me les faire confirmer par d'autres. Je ne veux pas vous laisser croire aux mensonges patriotiques des Russes bons sujets ; vous finiriez par leur accorder que la discipline de l'Église grecque est plus sévère et plus efficace que ne le fut autrefois celle de l'Église catholique en France et ailleurs.

Donc, quand le hasard me fait connaître un acte atroce comme celui dont vous allez lire le récit très-abrégé, je me crois obligé de ne pas vous cacher ce crime énorme. Apprenez qu'il ne sagit de rien moins que de la mort d'un jeune homme, tué dans le couvent de *** par les religieuses elles-mêmes. Le récit m'en fut fait hier en pleine table d'hôte, devant plusieurs personnages âgés et graves, devant des employés, des hommes en places, qui écoutaient avec une patience extraordinaire cette histoire et plusieurs autres histoires du même genre, toutes fort contraires aux bonnes mœurs ; notez qu'ils n'eussent pas souffert la plus légère plaisanterie offensante pour leur dignité. Je crois donc à la vérité du fait, attesté d'ailleurs par plusieurs des personnes qui font partie du cortège du prince ***.

J'ai surnommé ce singulier jeune homme le don Juan de l'Ancien Testament, tant la mesure de sa folie et de son audace me paraît dépasser les bornes ordinaires du dévergondage chez les nations modernes ; je ne saurais assez vous le répéter, rien n'est petit ni modéré en Russie ; si ce n'est pas un pays de miracles, selon l'expression de mon cicerone italien, c'est un pays de géants !...

Voici donc comment le fait m'a été raconté : un jeune homme, après avoir passé un mois entier caché dans l'enceinte du couvent de nonnes de ***, finit par s'ennuyer de l'excès de son bonheur au point d'ennuyer à son tour les saintes filles auxquelles il était redevable de ses joies et de la satiété qui leur avait succédé. Il paraissait mourant : c'est alors que les nonnes, voulant se défaire de lui, mais craignant le scandale si elles le renvoyaient se faire enterrer dans le monde, s'imaginèrent, puisqu'il était condamné, qu'il valait mieux l'achever tout de suite chez elle. Aussitôt fait que

pensé :... au bout de quelques jours, le cadavre du malheureux a été retrouvé coupé en morceaux au fond d'un puits. L'affaire n'a point fait d'éclat.

S'il faut s'en rapporter aux mêmes autorités, la règle de la clôture n'est guère observée dans plusieurs des couvents de Moscou ; l'un des amis du jeune prince *** montrait hier devant moi à toute la cohorte des mauvais sujets le rosaire d'une novice oublié, disait-il, le matin même dans sa chambre, à lui ; un autre faisait trophée d'un livre de prières qu'il assurait avoir appartenu à l'une des sœurs réputées les plus saintes de la communauté de ***... et l'auditoire applaudissait !...

Je n'en finirais pas si je m'imposais la loi de vous redire tous les récits du même genre auxquels ces histoires ont donné lieu pendant le dîner de la table d'hôte ; chacun avait son anecdote scandaleuse à joindre à celle des autres ; et tous ces contes n'excitaient que de grands éclats de rire ; la gaieté, toujours plus exaltée par le vin d'AI qui coulait à flots dans des coupes évasées et plus capables de satisfaire l'intempérance moscovite que nos anciens cornets à vin de Champagne, est devenue de l'ivresse ; au milieu du désordre général, le jeune prince *** et moi, nous avons seuls conservé la raison : lui, parce qu'il peut boire plus que tout le monde ; moi, parce que je ne puis pas boire du tout : je n'avais donc pas bu.

Tout à coup, le Lovelace du Kremlin se lève d'un air solennel et, avec l'autorité que lui assurent sa fortune, son grand nom, sa jolie figure, mais surtout la supériorité de son esprit et de son caractère, il demande à l'assemblée le silence et, à ma grande surprise, il l'obtient. Je croyais lire la description poétique d'un tempête calmée à la voix de quelque dieu païen. Le jeune dieu propose à ses amis apaisés soudain par la gravité de son aspect, d'apostiller une supplique adressée à l'autorité compétente, au nom de toutes les courtisanes de Moscou, qui remonteraient humblement que les anciens couvents de filles rivalisant de la plus damnable manière avec les *communautés profanes*, cette concurrence rend

le métier facile au point qu'il ne peut plus être lucratif : les pauvres filles de joie ajouteraient respectueusement, disait le prince, que, leurs charges n'étant pas diminuées dans la même proportion que leur lucre, elles osent espérer de l'équité de messieurs *tels et tels* qu'ils voudront bien prélever sur les revenus desdits couvents une subvention devenue nécessaire, si l'on ne veut pas voir incessamment les religieuses soi-disant cloîtrées forcer les recluses civiles à leur céder la place. La motion, mise aux voix, est adoptée aux acclamations générales; on demande de l'encre et du papier, et, séance tenante, le jeune fou, avec un dignité magistrale, rédige en très-bon français un acte trop scandaleusement burlesque pour que je me permette de vous le transcrire ici mot à mot. J'en possède une copie : mais c'est bien assez, si ce n'est trop, pour vous et pour moi, de l'analyse que vous venez de lire.

La communication de cette pièce d'éloquence fut ordonnée, et elle eut lieu, séance tenante. L'auteur en fit la lecture à trois reprises et à haute et intelligible voix, en présence de toute l'assemblée, non sans recevoir les marques d'approbation les plus flatteuses.

Voilà ce qui s'est passé, ce que j'ai vu et entendu hier dans l'auberge de ***, l'une des plus achalandées de Moscou. C'était le lendemain de l'agréable dîner que j'avais fait au joli pavillon de ***. Vous le voyez, l'uniformité a beau être une loi de l'État, la nature vit de variété et défend ses droits à tout prix. —

Pensez, je vous prie, que je vous épargne bien des détails, et que j'adoucis beaucoup ceux que je ne vous épargne point. Si j'étais plus vrai, on ne me lirait pas; Montaigne, Rabelais, Shakespeare et tant d'autres grands peintres châtieraient leur style s'ils écrivaient pour notre siècle; à plus forte raison faut-il que ceux qui n'ont pas les mêmes droits à l'indépendance surveillent leurs expressions.

Pour raconter les mauvaises choses, l'ignorance trouve certaines paroles innocentes, qui échappent à des esprits

avertis, comme nous le sommes; et la pruderie des temps actuels, si elle n'est respectable, est au moins redoutable. La vertu rougit, mais l'hypocrisie rugit; c'est plus effrayant.

Le chef de la troupe des débauches qui campent à l'auberge de ***, car on ne peut dire qu'ils y logent, est doué d'une si parfaite élégance, son air est si distingué, sa tournure est si agréable, il y a tant de bon goût jusque dans ses folies, tant de bonté se peint sur son visage, tant de noblesse perce dans son maintien, et jusque dans ses discours les plus audacieux, enfin il a si bien l'air d'un mauvais sujet de grande maison qu'on le plaint plus qu'on ne le blâme. Il domine de très-haut les compagnons de ses excès; il ne paraît nullement fait pour la mauvaise compagnie et l'on ne peut s'empêcher de le plaindre et de prendre intérêt à lui, quoiqu'il soit en grande partie responsable des écarts de ses imitateurs; la supériorité, même dans le mal, exerce toujours son prestige; que de talents, que de dons perdus! pensais-je en l'écoutant...

Il m'avait engagé pour aujourd'hui à une partie de campagne qui doit durer deux jours. Mais je viens d'aller le trouver à son bivac pour me dégager.

J'ai prétexté la nécessité d'avancer mon voyage à Nijni, et il m'a rendu ma liberté.

Avant de l'abandonner au cours de la folie qui l'entraîne, je veux vous le dépeindre tel qu'il vient de m'apparaître. Voici le spectacle qui m'était préparé dans la cour de l'auberge où l'on me força de descendre pour assister au décampement de la horde des libertins. Cet adieu était une vraie bacchanale.

Figurez-vous une douzaine de jeunes gens déjà plus qu'à moitié ivres, se disputant bruyamment les places de trois calèches, chacune attelée de quatre chevaux: leur chef les écrasait du geste, de la voix et de la mine. Un groupe de curieux, l'aubergiste à leur tête, suivi de tous les valets de la maison et de l'écurie, l'admiraient, l'enviaient et le baffouaient, mais s'ils se moquaient de lui, c'était tout bas et

avec une révérence apparente. Lui, cependant, debout dans sa voiture découverte, jouait son rôle avec une gravité qui ne paraissait nullement affectée, il dominait de la tête tous les groupes, il avait placé entre ses pieds un seau, ou pour mieux dire un grand baquet plein de bouteilles de vin de Champagne frappé de glace. Cette espèce de cave portative était la provision de la route; il voulait, disait-il, se rafraîchir le gosier, que la poussière du chemin allait dessécher. Près de partir, un de ses adjudants, qu'il appelait le général des bouchons, en avait déjà fait sauter deux ou trois, et le jeune fou prodiguait par flots aux assitants le vin des adieux, vin précieux, car c'était du meilleur vin de Champagne qu'on pût trouver à Moscou. Dans ses mains deux coupes toujours vides étaient incessamment remplies par le général des bouchons, le plus zélé de ses satellites. Il buvait l'une et offrait l'autre au premier venu. Ses gens portaient la grande livrée, excepté son cocher, jeune serf qu'il avait récemment amené de ses terres. Cet homme était habillé avec une recherche peu ordinaire, et plus remarquable dans son apparente simplicité que la magnificence galonnée des autres valets. On lui voyait une chemise de soie écrue, précieux tissu qui vient de la Perse, et par-dessus cette étoffe brillait un cafetan du casimir le plus fin, bordé du plus beau velours de soie : le cafetan s'ouvrait sur la poitrine et laissait voir la soie de l'Orient, plissée à plis imperceptibles tant ils sont fins. Les dandys de Pétersbourg veulent que les plus jeunes et les plus beaux de leurs gens soient ainsi parés aux jours de fête. Le reste du costume répondait à tant de luxe; des bottes de cuir de Torjeck, brodées au passé en superbes fils d'or et d'argent dessinant des fleurs, étincelaient aux pieds du manant ébloui de sa propre parure, et tellement parfumé que même en plein air et à quelques pas de la voiture, j'étais offusqué des essences qui s'exhalaient de ses cheveux, de sa barbe et de ses habits. L'homme le plus élégant dans un salon ne porte pas chez nous d'aussi belles étoffes que celles qu'on voyait sur le dos de ce cocher modèle.

Après avoir donné à boire à toute l'auberge, le jeune maître en fait de folie se penche vers cet homme ainsi paré et lui présente une coupe écumante prête à déborder : Bois, lui dit-il... Le pauvre mugic doré ne savait, dans son inexpérience, quel parti prendre... « Bois donc, lui dit son seigneur (on m'a traduit la phrase), bois donc, maraud : ce n'est pas pour toi, coquin, que je te donne ce vin de Champagne, c'est pour tes chevaux, qui n'auront pas la force de fournir toute la course au grand galop si le cocher n'est pas ivre : » et toute l'assemblée d'éclater de rire et de répondre par des hourras et des applaudissements. Le cocher ne fut pas difficile à persuader ; il en était à la troisième rasade, quand son maître, le chef de la bande des étourdis, donna le signal du départ, en me renouvelant, avec une politesse exquise, l'expression de ses regrets de n'avoir pu me décider à l'accompagner dans cette partie de plaisir. Il me paraissait si distingué que, tandis qu'il parlait, j'oubliais le lieu de la scène, et me croyais à Versailles au temps de Louis XIV.

Il part enfin pour le château où il devait passer trois jours. Ces messieurs appellent cela une *chasse d'été*.

Vous devinez comment ils se distraient à la campagne des ennuis de la ville ; c'est en faisant toujours la même chose ; ils continuent à leur train de vie de Moscou... *au moins* : ce sont les mêmes scènes, mais avec de nouvelles figurantes. Ils emportent dans ces voyages des cargaisons de gravures d'après les plus célèbres tableaux de la France et de l'Italie, qu'ils se proposent de faire représenter avec quelques modifications de costume, par des personnages vivants.

Les villages et tout ce qu'ils contiennent sont à eux ; or, vous pensez bien que le droit du seigneur, en Russie, va plus loin qu'à l'Opéra-Comique de Paris

L'auberge de ***, accessible à tout le monde, est située sur une des places publiques de la ville, à deux pas d'un corps de garde rempli de Cosaques dont la tenue roide, l'air triste et sévère, donne aux étrangers l'idée d'un pays où per-

sonne n'oserait rire, même le plus innocemment du monde.

Puisque je me suis imposé le devoir de vous donner de ce pays l'idée que j'en ai moi-même, je suis encore forcé de joindre au tableau que je viens de vous esquisser quelques nouveaux échantillons de la conversation des hommes que je fais passer pour un moment devant vos yeux.

L'un se vante d'être, ainsi que ses frères, fils des heiducques et des cochers de leur père, et il boit et fait boire les convives à la santé de tous ses parents... inconnus!... L'autre réclame l'honneur d'être frère... (de père) de toutes les filles de service de sa mère.

Ces turpitudes ne sont pas toutes également vraies, il y a là beaucoup de fanfaronnade sans doute; mais inventer de pareilles infamies pour s'en glorifier, c'est une corruption d'esprit qui dénote un mal profond, et pire, ce me semble, que les actions mêmes de ces libertins, tout insensées qu'elles sont.

Si l'on en croit ces messieurs, les bourgeoises de Moscou ne se conduisent pas mieux que les grandes dames.

Pendant les mois où les maris vont à la foire de Nijni, les officiers de la garnison n'ont garde de quitter la ville. C'est l'époque des rendez-vous faciles : elles y viennent ordinairement accompagnées de quelques respectables patentes à la garde desquelles les ont confiées les maris absents. On va jusqu'à payer les complaisances et le silence de ces duègnes de famille; cette espèce de galanterie ne peut s'appeler de l'amour : point d'amour sans pudeur, tel est l'arrêt prononcé de toute éternité contre les femmes qui se trompent de bonheur et qui se dégradent au lieu de se purifier par la tendresse. Les défenseurs des Russes prétendent qu'à Moscou les femmes n'ont pas d'amants : je dis comme eux ; il faudrait se servir de quelque autre terme pour désigner *les amis* qu'elles vont ainsi chercher en l'absence des maris.

Je suis, je vous le répète, très-disposé à douter de tout ce qu'on me raconte en ce genre ; mais je ne puis douter qu'on ne le raconte plaisamment et complaisamment au premier étranger venu ; et l'air de triomphe du conteur signifie :

ed anch' io, son pittoire !... et nous aussi, nous sommes civilisés !...

Plus je considère la manière de vivre de ces débauchés de haut parage, et moins je m'explique la position sociale, pour parler le langage du jour, qu'ils conservent ici malgré des écarts qui, dans d'autres pays, leur feraient fermer toutes les portes. J'ignore comment ces mauvais sujets affichés sont vus dans leurs familles, mais j'atteste qu'en public chacun leur fait fête ; leur apparition est le signal de la joie générale, leur présence fait plaisir même aux hommes plus âgés qui ne les imitent pas, sans doute, mais qui les encouragent par leur tolérance. On court au-devant d'eux, c'est à qui leur donnera la main, à qui les plaisantera sur *leurs aventures*, enfin c'est à qui leur témoignera son admiration à défaut d'estime.

En voyant l'accueil qu'ils reçoivent généralement, je me demande ce qu'il faudrait faire ici pour perdre la considération.

Par une marche contraire à celle des peuples libres, dont les mœurs deviennent toujours plus puritaines, si ce n'est plus pures, à mesure que la démocratie gagne du terrain dans les constitutions, on confond ici la corruption avec les institutions libérales, et les mauvais sujets distingués y sont admirés comme les hommes de la minorité le sont chez nous, quand ils ont du mérite.

Le jeune prince *** n'a commencé sa carrière de libertin qu'à la suite d'un exil de trois ans au Caucase où le climat a ruiné sa santé. C'est au sortir du collège qu'il encourut cette peine pour avoir cassé des carreaux de vitre dans quelques boutiques de Pétersbourg ; le gouvernement, ayant voulu voir une intention politique dans ce désordre innocent, a fait, par son excessive sévérité, d'un étourdi encore enfant un homme corrompu, perdu pour son pays, pour sa famille et pour lui-même (1).

(1) On m'assure que depuis mon retour en France il s'est marié et qu'il vit très-raisonnablement.

(Note de l'auteur.)

Telles sont les aberrations dans lesquelles le despotisme , le plus immoral des gouvernements , peut faire tomber les esprits.

Ici toute révolte paraît légitime , même la révolte contre la raison , contre Dieu ! Rien de ce qui sert à l'oppression n'est respectable , pas même ce qui s'appelle saint par toute la terre. Où l'ordre est oppressif , tout désordre a ses martyrs , et tout ce qui tient de l'insurrection passe pour du dévouement. Un Lovelace , un don Juan et pis encore , s'il est possible , seront érigés en libérateurs , uniquement parce qu'ils auront encouru des châtimens légaux ; tant la considération s'attache au délit quand la justice abuse !... Alors le blâme ne tombe que sur le juge. Les excès du commandement sont si énormes que toute espèce d'obéissance est en exécration , et qu'on avoue la haine des bonnes mœurs comme on dirait ailleurs : « Je déteste le gouvernement arbitraire. »

J'avais apporté en Russie un préjugé que je n'ai plus : je croyais , avec beaucoup de bons esprits , que l'autocratie tirait sa principale force de l'égalité qu'elle fait régner au-dessous d'elle ; mais cette égalité est une illusion ; je me disais et l'on me disait : quand un seul homme peut tout , les autres hommes sont tous égaux , c'est-à-dire également nuls ; ce n'est pas un bonheur , mais c'est une consolation. Cet argument était trop logique pour n'être pas réfuté par le fait. Il n'y a pas de pouvoir absolu en ce monde ; mais il y a des pouvoirs arbitraires et capricieux , et , quelque abusifs que puissent devenir de tels pouvoirs , ils ne sont jamais assez pesants pour établir l'égalité parfaite parmi leurs sujets.

L'empereur de Russie peut tout. Mais si cette faculté du souverain contribue à la patience de quelques grands seigneurs dont elle apaise l'envie , croyez bien qu'elle n'influe guère sur l'esprit de la masse. L'empereur ne fait pas tout ce qu'il peut , car s'il le faisait souvent , il ne le pourrait pas longtemps ; or , tant qu'il ne le fait pas , la condition du noble

qu'il laisse debout reste terriblement différente de celle du mugic ou du petit marchand écrasé par le seigneur. Je soutiens qu'il y a aujourd'hui en Russie plus d'inégalité réelle dans les conditions que dans tout autre pays de l'Europe. L'égalité au-dessous du joug est ici la règle, l'inégalité est l'exception, mais, sous le régime du caprice, l'exception l'emporte.

Les faits humains sont trop compliqués pour les soumettre à la rigueur d'un calcul mathématique, aussi vois-je régner sous l'empereur, entre les castes qui composent l'empire, des haines qui n'ont leur source que dans l'abus des pouvoirs secondaires, et j'y cherche en vain cette égalité fabuleuse qu'on m'annonçait.

En général, les hommes ont ici le langage doucereux : ils vous disent d'un air mielleux que les serfs russes sont les paysans les plus heureux de la terre. Ne les écoutez pas, ils vous trompent ; beaucoup de familles de serfs, dans les cantons reculés, souffrent même de la faim ; plusieurs périssent par la misère et les mauvais traitements ; partout l'humanité pâtit en Russie, et les hommes qu'on vend avec la terre pâtissent plus que les autres ; mais ils ont droit aux choses de première nécessité, nous dit-on : droit illusoire pour qui n'a aucun moyen de le faire valoir.

Il est, dit-on encore, dans l'intérêt des seigneurs de subvenir aux besoins de leurs paysans. Mais tout homme entend-il bien toujours ses intérêts ? Chez nous celui qui se conduit déraisonnablement perd sa fortune, voilà tout ; or, comme ici la fortune d'un homme c'est la vie d'une foule d'hommes, celui qui régit mal ses biens fait mourir de faim des villages entiers. Le gouvernement, quand il voit des excès trop criants, et Dieu sait combien de temps il lui faut pour les apercevoir, met, pour guérir le mal, le mauvais seigneur en tutelle ; mais cette mesure toujours tardive ne ressuscite pas les morts. Vous figurez-vous la masse de souffrances et d'iniquités inconnues qui doit être produite par de telles mœurs, sous une telle constitution et sous un pa-

reil climat ? Il est difficile de respirer librement en Russie lorsqu'on songe à tant de douleurs.

Les Russes sont égaux, non devant les lois qui sont nulles, mais devant la fantaisie du souverain qui ne peut pas tout, quoi qu'on en dise ; c'est-à-dire que sur soixante millions d'hommes, il y aura un homme en dix ans choisi pour servir à prouver que cette égalité subsiste. Mais le souverain n'osant pas souvent user d'une marotte pour sceptre, succombe lui-même sous le faix du pouvoir absolu : homme borné, il se laisse dominer par des distances de lieux, par des ignorances de faits, par des coutumes, par des subalternes.

Or, remarquez que chaque grand seigneur a dans sa sphère étroite les mêmes difficultés à vaincre, avec des tentations auxquelles il lui est plus difficile encore de résister, parce qu'étant moins en vue que l'empereur, il est moins contrôlé par l'Europe et par son propre pays : il résulte de cet ordre, ou pour parler plus juste, de ce désordre social, solidement fondé, des disparates, des inégalités, des injustices inconnues aux sociétés où la loi seule peut changer les rapports des hommes entre eux.

Il n'est donc pas vrai de dire que la force du despotisme réside dans l'égalité de ses victimes, elle n'est que dans l'ignorance de la liberté, et dans la peur de la tyrannie. Le pouvoir d'un maître absolu est un monstre toujours prêt d'enfanter un pire : la tyrannie du peuple.

A la vérité l'anarchie démocratique ne peut durer ; tandis que la régularité produite par les abus de l'autocratie perpétue de génération en génération sous l'apparence de la bienfaisance, l'anarchie morale, le pire des maux, et l'obéissance matérielle, le plus dangereux des biens : l'ordre civil qui voile un tel désordre moral est un ordre trompeur.

La discipline militaire appliquée au gouvernement de l'État est encore un puissant moyen d'oppression, et c'est elle qui plus que la fiction de l'égalité fait en Russie la force abusive du souverain. Mais cette force redoutable ne se

tourne-t-elle pas souvent contre celui qui en use ? Tels sont les maux dont la Russie est incessamment menacée : anarchie populaire poussée jusqu'à ses dernières conséquences, si la nation se révolte ; et si elle ne se révolte pas, prolongation de la tyrannie qu'elle subit avec plus ou moins de rigueur selon les temps et les localités.

N'oubliez pas, pour bien apprécier les difficultés de la situation politique de ce pays, que le peuple sera d'autant plus terrible dans sa vengeance qu'il est plus ignorant, et que sa patience a duré plus longtemps. Un gouvernement qui ne rougit de rien, parce qu'il se pique de faire ignorer tout et qu'il s'en arroe la force, est plus effrayant que solide : dans la nation, malaise ; dans l'armée, abrutissement ; dans le pouvoir, terreur partagée par ceux mêmes qui se font craindre le plus ; servilité dans l'Église, hypocrisie dans les grands, ignorance et misère dans le peuple, et la Sibérie pour tous : voilà le pays tel que l'ont fait la nécessité, l'histoire, la nature, la Providence, toujours impénétrable en ses desseins....

Et c'est avec un corps si caduc que ce géant, à peine sorti de la vieille Asie, s'efforce aujourd'hui de peser de tout son poids dans la balance de la politique européenne!....

Par quel aveuglement, avec des mœurs bonnes à civiliser les Boukares et les Kirguises, ose-t-on bien s'imposer la tâche de gouverner le monde ? Bientôt on voudra être non-seulement au niveau, mais au-dessus des autres nations. On voudra, on veut dominer dans les conseils de l'Occident, tout en comptant pour rien les progrès qu'a faits la diplomatie depuis trente ans en Europe. Elle est devenue sincère : on ne respecte la sincérité que chez les autres, et comme une chose utile à qui n'en use pas.

A Pétersbourg, mentir c'est faire acte de bon citoyen ; dire la vérité, même sur les choses les plus indifférentes en apparence, c'est conspirer. Vous perdrez la faveur de l'empereur, si vous avouez qu'il est enrhumé du cerveau, et vos amis au lieu de vous plaindre diront : Il faut convenir qu'il

a été bien imprudent (1). Le mensonge, voilà le repos, le bon ordre, l'ami de la constitution ; voilà le vrai patriote!..... La Russie est un malade qu'on traite par le poison.

Vous voyez d'un coup d'œil toute la résistance que devrait opposer à cette invasion masquée l'Europe rajeunie par cinquante ans de révolutions et mûrie par trois cents ans de discussions plus ou moins libres. Elle remplit ce devoir, vous savez comment !

Mais encore une fois qui a pu forcer ce colosse si mal armé à venir se battre ainsi sans cuirasse, à guerroyer ou du moins à lutter en faveur d'idées qui ne l'intéressent pas, d'intérêts qui n'existent pas encore pour lui ? car l'industrie même ne fait que de naître en Russie.

Ce qui l'y force, c'est uniquement le caprice de ses maîtres et la gloriole de quelques grands seigneurs qui ont voyagé. Ainsi ce jeune peuple et ce vieux gouvernement courent ensemble tête baissée au-devant des embarras qui font reculer les sociétés modernes et leur font regretter le temps des guerres politiques, les seules connues dans les anciennes sociétés. Malencontreuse vanité de parvenus ! vous étiez à l'abri des coups, vous vous y exposez sans mission.

Terribles conséquences de la vanité politique de quelques hommes !... Ce pays, martyr d'une ambition qu'à peine il comprend, tout bouillonnant, tout saignant, tout pleurant au dedans, veut paraître calme pour devenir fort ; tout

(1) C'est ce qui arrive en ce moment au prince Dolgorouky, auteur de la brochure inoffensive : *Notice sur les principales familles de la Russie*. Dans cette brochure, l'écrivain, en faveur duquel proteste le *Journal des Débats*, vient d'oser imprimer ce que tout le monde sait : c'est que les Romanoff, moins nobles que lui, sont montés sur le trône au commencement du xviii^e siècle, par l'effet d'une élection contestée contre les Troubetzkoi, élus d'abord, et contre les prétentions de plusieurs autres grandes familles. Cet événement fut agréé, dit-il, moyennant quelques formes libérales introduites dans la constitution. Le monde a vu où ces garanties, abolies bientôt par Pierre I^{er}, ont mené la Russie. Tel est le crime pour lequel un grand seigneur peut être aujourd'hui exilé en Sibérie, à Viatka ! Il n'est point exilé, l'empereur lui a seulement conseillé (*) ce séjour. Bannissement patriarcal, qui ne peut être en usage que sous l'autocratie paternelle établie en Russie.

(*) Voir le *Journal de Francfort* et la *Gazette d'Augbourg*.

blessé qu'il est, il cache ses plaies!.... et quelles plaies? un cancer dévorant! Ce gouvernement chargé d'un peuple qui succombe sous le joug ou qui brise tout frein, s'avance d'un front serein contre des ennemis qu'il va chercher gratuitement, il leur oppose un air calme, une allure fière, un langage ferme, menaçant ou du moins un langage qui peut faire soupçonner une pensée menaçante,.... et tout en jouant cette comédie politique il se sent le cœur piqué de vers.

Ah! je plains la tête d'où partent et où répondent les mouvements d'un corps si peu sain!.... Quel rôle à soutenir! Défendre par de continuelles supercheries une gloire fondée sur des fictions ou tout au moins sur des espérances! Quand on pense qu'avec moins d'efforts on ferait un vrai grand peuple, de vrais grands hommes, un vrai héros, on n'a plus assez de pitié pour le malheureux objet des appréhensions et de l'envie de l'univers, pour l'empereur de Russie, qu'il s'appelle Paul, Pierre, Alexandre ou Nicolas!

Ma pitié va plus loin, elle s'étend jusqu'à la nation tout entière; il est à craindre que cette société égarée par l'aveugle orgueil de ses chefs ne s'enivre du spectacle de la civilisation avant d'être civilisée; il en est d'un peuple comme d'un homme: pour que le génie moissonne, il faut qu'il laboure, il faut qu'il se soit préparé par de profondes et solitaires études à porter la renommée.

La vraie puissance, la puissance bienfaisante n'a pas besoin de finesse. D'où vient donc toute celle que vous employez? elle vient du venin que vous renfermez en vous-même et que vous ne nous cachez qu'à peine. Que de ruses, que de mensonges toujours trop innocents, que de voiles toujours trop transparents ne faut-il pas mettre en usage pour déguiser une partie de votre but et pour vous faire tolérer dans un rôle usurpé! Vous, les régulateurs des destinées de l'Europe! y pensez-vous? Vous, défendre la cause de la civilisation chez des nations supercivilisées quand le temps n'est pas loin où vous étiez vous-mêmes une horde disciplinée par la terreur, et commandée par des sauvages... à peine

musqués ! Ah ! c'est un problème trop dangereux à résoudre ; vous vous êtes immiscés dans un emploi qui passe les forces humaines. En remontant à la source du mal, on trouve que toutes ces fautes ne sont que l'inévitable conséquence du système de fausse civilisation adoptée il y a cent cinquante ans par Pierre I^{er}. La Russie ressentira les suites de l'orgueil de cet homme plus longtemps qu'elle n'admira sa gloire ; je le trouve plus extraordinaire qu'héroïque, et c'est ce que beaucoup de bons esprits reconnaissent déjà sans oser l'avouer tout haut.

Si le czar Pierre, au lieu de s'amuser à habiller des ours en singes, si Catherine II, au lieu de faire de la philosophie, si tous les souverains de la Russie enfin eussent voulu civiliser leur nation par elle-même, en cultivant lentement les admirables germes que Dieu avait déposés dans le cœur de ces peuples, les derniers venus de l'Asie, ils auraient moins ébloui l'Europe, mais ils eussent acquis une gloire plus durable et plus universelle, et nous verrions aujourd'hui cette nation continuer sa tâche providentielle, c'est-à-dire la guerre aux vieux gouvernements de l'Asie. La Turquie d'Europe elle-même subirait cette influence sans que les autres États pussent se plaindre de l'accroissement d'un pouvoir, réellement bienfaisant ; au lieu de cette force irrésistible, la Russie n'a aujourd'hui chez nous que la puissance que nous lui accordons, c'est-à-dire celle d'un parvenu plus ou moins habile à faire oublier son origine, sa fortune, et valoir son crédit apparent. La souveraineté sur des peuples plus barbares et plus esclaves qu'elle-même lui est due, elle est dans ses destinées, elle est écrite, passez-moi l'expression, dans les fastes de son avenir ; son influence sur des peuples plus avancés est précaire.

Mais à présent que cette nation a *dérayé* (1) sur la grande voie de la civilisation, nul homme ne peut lui faire repren-

(1) Voir ce mot dans Rabelais, *Pantagruel*, livre III, chapitre III, page 207. Dans la première édition j'avais mis *dérailé*.

dre sa ligne. Dieu seul sait où il l'attend : voilà ce que je pressentais à Pétersbourg, et ce que je vois clairement à Moscou.

Il faut le répéter, Pierre le Grand ou plutôt l'impatient, fut la cause première de cette erreur, et l'admiration aveugle dont il est encore aujourd'hui l'objet justifie l'émulation de ses successeurs, qui croient lui ressembler, parce qu'ils éternisent la fausse politique de ce demi-génie, rival acharné des Suédois plutôt que régénérateur des Russes. Copier éternellement les autres nations, afin de paraître civilisé avant de l'être, voilà la tâche imposée par lui à la Russie.

Il faut l'avouer, le résultat immédiat de ses plans tient du prodige. Comme directeur de spectacle, le czar Pierre est le premier des hommes ; mais l'action positive de ce génie aussi barbare, aussi dénué de cœur, quoique plus instruit que les esclaves qu'il discipline, est lente et pernicieuse ; c'est aujourd'hui seulement qu'elle s'accomplit et qu'on peut la juger définitivement. Le monde n'oubliera pas que les seules institutions d'où la liberté russe pouvait naître, les deux chambres, ont été abolies par ce prince.

Dans tous les genres, dans les arts, dans les sciences, dans la politique, il n'y a de grands hommes que par comparaison. Voilà pourquoi il y eut tel siècle et tel pays où l'on fut grand homme à peu de frais. Le czar Pierre est arrivé dans un de ces siècles et de ces pays-là, non qu'il n'eût un caractère élevé et d'une force extraordinaire, mais son esprit minutieux bornait ses vues et ses volontés. Le mal qu'il a fait lui survit, car il a forcé ses héritiers de jouer la comédie sans cesse comme il la jouait lui-même. Quand il n'y a point d'humanité dans les lois, et, ce qui est pis, point d'inflexibilité dans l'application des lois, le souverain succombe à sa propre justice ; ce qui n'empêche pas les Russes de nous répéter avec emphase, à tout propos, que la peine de mort est abolie chez eux ; d'où ils nous obligent à conclure, selon eux, que la Russie est de toutes les nations de l'Europe la plus civilisée... juridiquement parlant.

Ces hommes d'apparence comptent pour rien le knout *ad libitum* et ses cent et un coups ! Ils en ont le droit : l'Europe ne les voit pas donner. Ainsi dans ce royaume des façades , des misères ignorées , des cris sans échos , des réclamations sans résultat , la jurisprudence même sera devenue une illusion d'amour-propre, et contribuera pour sa part à l'heureux effet d'optique de la grande mécanique à coulisses qu'on montre aux étrangers sous le nom de l'empire russe. Et voilà où peuvent tomber la politique, la religion, la justice, l'humanité, la sainte vérité, chez une nation si pressée de monter sur le vieux théâtre du monde, qu'elle aime mieux n'être rien pour agir tout de suite, que de se préparer lentement dans une féconde obscurité à devenir quelque chose pour agir plus tard ! les rayons du soleil mûrissent le fruit, mais ils brûlent la graine.

Je pars demain pour Nijni. Si je prolongeais mon séjour à Moscou, je ne pourrais plus voir cette foire dont le terme approche. Je ne finirai ma lettre que ce soir, en revenant de Pétrowski, où je vais entendre les bohémiens russes.

Je viens de choisir dans l'auberge une chambre que je garderai pendant mon absence, parce que je suis parvenu à m'y faire une cachette pour y déposer tous mes papiers, car je n'oserais m'aventurer sur le chemin de Kazan avec tout ce que j'ai écrit depuis mon départ de Pétersbourg ; et je ne connais personne ici à qui je voulusse confier ces dangereuses lettres. L'exactitude dans le récit des faits et l'indépendance dans les jugements, la vérité enfin, est ce qu'il y a de plus suspect en Russie ; c'est de cela qu'est peuplée la Sibérie... sans oublier pourtant le vol et l'assassinat, association qui aggrave d'une manière infâme le sort des condamnés politiques et contribue à fausser le jugement des peuples.

(Suite de la même lettre.)

Le même jour, à minuit.

Je reviens de Pétrowski, où j'ai vu la salle de danse qui est belle; elle s'appelle, je crois, le Waux-Hall. Avant l'ouverture d'un bal qui m'a paru assez triste, on m'a fait entendre les bohémiens russes. Ce chant sauvage et passionné a quelques rapports éloignés avec celui des gitanos d'Espagne. Les mélodies du Nord sont moins voluptueuses, moins vives que les mélodies andalouses, mais elles produisent une impression de mélancolie plus profonde. Il y en a qui veulent être gaies, et elles ont plus de tristesse que les autres. Les bohémiens de Moscou chantent sans instruments des chœurs qui ont de l'originalité, mais quand on n'entend pas le sens des paroles de cette musique expressive et nationale, on perd beaucoup.

Duprez m'a dégoûté du chant qui ne rend l'idée que par des sons; sa manière de phraser la musique et d'accentuer la parole pousse l'expression aussi loin qu'elle peut aller; la force des sentiments est centuplée par ce chant passionné, et la pensée portée sur les ailes de la mélodie, atteint aux dernières limites de la sensibilité humaine, qui prend sa source sur les confins de l'âme et du corps; ce qui ne parle qu'à l'esprit va moins loin. Voilà ce que Duprez a fait de la poésie chantée; il a réalisé la tragédie lyrique, si longtemps et si vainement cherchée en France par des talents incomplets; c'est que pour réussir à faire révolution dans l'art, il fallait d'abord savoir le métier mieux que personne. Quand on a pu admirer cette merveille, on devient difficile et souvent injuste pour le reste. Il y a une foule de voix qui me font regretter les instruments. Négliger la parole comme moyen d'expression musicale, c'est abdiquer, c'est méconnaître la vraie poésie de la musique vocale, c'est en borner la puis-

sance qui n'a été complètement et systématiquement révélée au public français que par Duprez lorsqu'il a ressuscité Guillaume Tell. Voilà pourquoi ce grand artiste a sa place marquée dans l'histoire de l'art.

La nouvelle école de chant en Italie, dont Ronconi est aujourd'hui le chef, revient aussi aux grands effets de l'ancienne musique par l'expression de la parole, et c'est encore Duprez qui, depuis ses brillants débuts sur le théâtre de Naples, a contribué à ce retour ; car il poursuit son œuvre à travers toutes les langues et pousse ses conquêtes chez tous les peuples.

Les femmes qui faisaient les parties de dessus dans les chœurs des bohémiens ont des physionomies orientales ; leurs yeux sont d'un éclat et d'une vivacité extraordinaires. Les plus jeunes m'ont paru charmantes ; les autres, avec leurs rides déjà profondes quoique prématurées, leur teint de bistre, leurs cheveux noirs, pourraient servir de modèles à des peintres. Elles expriment dans leurs diverses mélodies plusieurs sentiments ; elles peignent surtout admirablement la colère. On me dit que la troupe de chanteurs bohémiens que je vais trouver à Nijni est la plus distinguée de la Russie. En attendant que je puisse rendre justice à ces virtuoses ambulants, je dois dire que ceux de Moscou m'ont fait grand plaisir, surtout lorsqu'ils chantaient en chœur des morceaux dont l'harmonie m'a paru savante et compliquée.

J'ai trouvé l'Opéra national un détestable spectacle représenté dans une belle salle ; c'était *le Dieu et la Bayadère*, traduit en russe !... A quoi bon employer la langue du pays pour ne nous donner qu'un libretto de Paris défiguré ?

Il y a aussi à Moscou un spectacle français où M. Hervet, dont la mère avait un nom connu à Paris, joue les rôles de Bouffé fort naturellement. J'ai vu Michel Perrin rendu par cet acteur avec une simplicité, une rondeur qui m'a fait grand plaisir, malgré mes souvenirs du Gymnase. Quand une pièce est vraiment spirituelle, il y a plusieurs manières de la jouer : les ouvrages qui perdent tout en pays étrangers

sont ceux où l'auteur demande à l'acteur l'esprit du personnage, et c'est ce que n'ont pas fait MM. Mélesville et Duveyrier dans le *Michel Perrin* de madame de Bawr.

J'ignore jusqu'à quel point les Russes entendent notre théâtre : je ne me fie pas trop au plaisir qu'ils ont l'air de prendre à la représentation des comédies françaises ; ils ont le tact si fin qu'ils devinent la mode avant qu'elle soit proclamée ; ceci leur épargne l'humiliation d'avouer qu'ils la suivent. La délicatesse de leur oreille et les sons variés des voyelles, la multitude des consonnes, les divers genres de sifflements auxquels il faut s'exercer pour parler leur langue, les habituent dès l'enfance à vaincre toutes les difficultés de la prononciation. Ceux même qui ne savent dire que peu de mots français les prononcent comme nous. Par là ils nous font une illusion perfide ; nous croyons qu'ils entendent notre langue aussi bien qu'ils la parlent, et nous sommes dans l'erreur. Le petit nombre de ceux qui ont voyagé ou qui sont nés dans un rang où l'éducation est nécessairement très-soignée, comprennent seuls la finesse de l'esprit parisien ; nos plaisanteries et nos délicatesses échappent à la masse. Nous nous défions des autres étrangers, parce que leur accent nous est désagréable ou nous paraît ridicule, et pourtant, malgré la peine qu'ils ont à parler notre langue, ceux-ci nous comprennent au fond mieux que les Russes, dont l'imperceptible et douce *cantilène* nous séduit d'abord et les aide à nous tromper, tandis qu'ils n'ont le plus souvent que l'apparence des idées, des sentiments et de la compréhension que nous leur attribuons. Dès qu'il faudrait causer avec un peu d'abandon, conter une histoire, dépeindre une impression personnelle, le prestige cesse et la fraude apparaît au grand jour. Mais ils sont les hommes les plus habiles du monde à cacher leurs bornes : dans l'intimité, ce talent diplomatique fatigue.

Un Russe me montrait hier dans son cabinet une petite bibliothèque portative qui me paraissait un modèle de bon goût. Je m'approche de cette collection pour ouvrir un vo-

lume qui me paraît étrange ; c'était un manuscrit arabe recouvert de vieux parchemin. « Vous êtes bien heureux, vous savez l'arabe ? dis-je au maître de la maison. — Non, me répondit-il ; mais j'ai toujours toutes sortes de livres autour de moi : cela donne bon air à une chambre. »

A peine cette naïveté lui était-elle échappée, que l'expression de mon visage lui fit sentir, malgré moi, qu'il venait de s'oublier. Alors, bien assuré qu'il était de mon ignorance, il se mit à me traduire d'invention quelques passages de ce manuscrit, et il le fit avec une volubilité, une fluidité, une loquèle digne du latin du médecin malgré lui ; son adresse m'aurait trompé, si je n'eusse été sur mes gardes ; mais je vis clairement qu'il voulait réparer sa franchise et me donner à penser, *sans le dire*, que l'aveu qu'il venait de me faire n'était qu'une plaisanterie. Cette finesse, toute profonde qu'elle était, fut perdue.

Tels sont cependant les yeux d'enfants où se réduisent les peuples, quand leur amour-propre souffrant les met en rivalité de civilisation avec des nations plus anciennes !...

Il n'y a ni ruse ni mensonge dont leur dévorante vanité ne devienne capable dans l'espoir que nous dirons en retournant chez nous : « On a pourtant eu tort d'appeler ces gens-là les barbares du Nord. » Cette qualification ne leur sort pas de la tête : ils la rappellent à tout propos aux étrangers avec une humilité ironique ; et ils ne s'aperçoivent pas que par cette susceptibilité même, ils donnent des armes contre eux à leurs détracteurs.

Ce qui m'a le plus étonné dans la petite scène que vous venez de lire, c'est l'imperturbable sang-froid de l'homme qui la jouait. Rien ne se peint sur la figure d'un Russe qui s'observe, et tout Russe s'observe presque toujours. Son visage fut de bonne heure moulé pour toute sa vie dans la peur et dans l'intérêt ; son teint presque toujours plombé, — je parle des Russes du grand monde, — ou même cuivré, se refuse à laisser percer l'émotion ; sur ce front impassible comme un bronze, vous ne lisez jamais rien qui vienne du

cœur, vous ne savez si l'homme qui vous parle vous aime ou s'il vous hait, si celui qui vous écoute le fait avec plaisir, ou s'il se moque de ce que vous lui dites; sur ces traits totalement privés de mouvements involontaires, tantôt arrêtés et muets comme la mort, tantôt menteurs comme la peinture, je défie l'observateur le plus expert de pénétrer au delà de ce que l'homme qui les fait jouer vous montre; or il ne vous montre jamais que ce qui suffit pour vous induire à douter de ce qu'il veut vous cacher, à douter même qu'il vous cache quelque chose. Il simule le bien, il dissimule le mal; rien n'égale son art de feindre, si ce n'est celui par lequel il sait cacher qu'il feint; et tout ce travail s'accomplit avec une grâce charmante; chez lui, la douceur va jusqu'aux précautions superflues, comme un chant qui se garderait d'égratigner les souris qu'il mange.

Étonnez-vous, avec de tels talents naturels, que ce peuple ne cesse de fournir d'habiles diplomates du second ordre.

J'ai loué une voiture du pays pour aller à Nijni afin de ménager la mienne; mais cette espèce de *tarandasse* à ressorts (1) n'est guère plus solide que ma calèche, c'est la remarque que faisait tout à l'heure une personne du pays qui était venue assister aux apprêts de mon départ. « Vous m'inquiétez, lui répliquai-je, car je suis ennuyé de casser à chaque poste.

— Pour une longue route, je vous conseillerais d'en prendre une autre, si toutefois vous en pouviez trouver à Moscou dans cette saison; mais le voyage est si court que celle-ci vous suffira. »

Ce court voyage pour aller et revenir avec le détour que je compte faire par Troïtza et Yarowslaf est de quatre cents lieues; notez que dans ces quatre cents lieues, il y en a bien à ce qu'on m'assure cent cinquante de chemins détestables: rondins, souches d'arbres enfoncées dans la tourbe, sables

(1) La vraie tarandasse est, comme je vous l'ai dit, une caisse de calèche posée sans ressorts sur deux brancards qui unissent le train de devant à celui de derrière.

profonds avec des pierres mouvantes, etc., etc., etc. A la manière dont les Russes apprécient les distances, on s'aperçoit qu'ils habitent un pays grand comme l'Europe, la Sibérie à part.

Un des traits les plus séduisants de leur caractère, à mon avis, c'est leur aversion pour les objections; ils ne connaissent ni difficultés ni obstacles. Ils savent vouloir. En cela l'homme du peuple participe à l'humeur tant soit peu gasconne des grands seigneurs; avec sa hachette qu'il ne quitte jamais, un paysan russe triomphe d'une foule d'accidents et d'embarras qui arrêteraient les villageois de nos contrées, et il dit oui à tout ce qu'on lui demande.

LETTRE TRENTIÈME.

Départ de Moscou pour Nijni. — Routes de l'intérieur de la Russie. — Fermes, maisons de campagne. — Aspect des villages. — Monotonie des sites. — Vie pastorale des paysans. — Femmes de la campagne bien habillées et belles. — Beauté des vieillards russes. — Aspect qu'ils donnent aux villages. — Rencontre d'un voyageur. — Ruse raffinée, attribuée aux Polonais. — Nuit d'auberge à Troïtza. — Définition de la malpropreté. — Pestalozzi. — Intérieur du couvent. — Pèlerins. — Le kibitka. — Saint Serge — Souvenirs patriotiques. — Image de saint Serge. — Tombeau de Boris Godounoff. — Bibliothèque du couvent : les moines refusent de la montrer. — Inconvénients d'un voyage dans l'intérieur de la Russie. — Mauvaise qualité de l'eau dans toute la Russie. — Pourquoi on voyage dans ce pays. — Ce qu'est en Russie la passion du vol.

Au couvent de Troïtza, à vingt lieues de Moscou, ce 19 août 1839.

A en croire les Russes, tous les chemins seraient bons chez eux pendant l'été, même ceux qui ne sont pas des grandes routes : moi, je les trouve tous mauvais. Une voie inégale, quelquefois large comme un champ, quelquefois fort étroite, passe à travers des sables où les chevaux s'enfoncent jusqu'au-dessus du genou, perdent haleine, rompent leurs traits, et refusent de tirer tous les vingt pas ; et si l'on sort du sable, c'est pour tomber dans des boues ou se jouent de grosses pierres et d'énormes souches de bois qui brisent les voitures en dansant sous les roues, et en éclaboussant les voyageurs ; voilà les chemins de ce pays en toutes saisons, excepté aux époques de l'année où ils deviennent absolument impraticables par l'excès de froid dont la rigueur rend les voyages périlleux, ou par la fonte des neiges et par les inondations, tourbillons sans courant, qui transforment les basses plaines en lacs pendant deux ou trois mois de l'année, six semaines après l'hiver et autant après l'été... le reste du temps ce sont des marécages. Ces routes toutes semblables

entre elles sont bordées de paysages, toujours les mêmes. Deux rangées de petites maisons de bois plus ou moins ornées de ciselures peintes et le pignon regardant inévitablement la rue, comme un soldat qui présente les armes, chaque maison flanquée d'un bâtiment à deux fins, espèce de cour couverte, ou de vaste hangar clos de trois côtés : voilà le village russe ! Toujours et partout cet unique aspect vous frappe ! Les paroisses sont plus ou moins rapprochées selon que la province est plus ou moins peuplée : mais rares ou nombreux tous se répètent ; il en est de même du site : plaine ondulée, tantôt marécageuse, tantôt sablonneuse : quelques champs, quelques pâturages ceints de forêts de pins, tantôt éloignés, tantôt rapprochés du chemin : quelquefois bien venants, le plus souvent étiolés et grêles : voilà la nature dans ces vastes contrées !... On rencontre de loin en loin quelques maisons de campagne, quelques fermes d'assez belle apparence : deux grandes allées de bouleaux servent d'avenues à ces habitations qui sont des seigneuries, et que le voyageur salue de la route comme des oasis.

Il y a quelques provinces où la chaumière est bâtie en terre ; mais alors son apparence plus misérable est pourtant encore assez semblable à celle des cabanes de bois ; d'un bout de l'empire à l'autre le plus grand nombre des habitations rurales est construit en longues et grosses solives mal équarries et soigneusement calfeutrées avec de la mousse et de la résine. La Crimée, pays tout à fait méridional, fait exception ; d'ailleurs comparé à l'étendue de l'empire, ce n'est qu'un point perdu dans l'immensité.

La monotonie est la divinité de la Russie : néanmoins, cette monotonie même a quelque charme pour les âmes capables de jouir de la solitude : le calme est profond dans ces sites invariables ; il devient quelquefois sublime au milieu de la plaine déserte qui n'a de bornes que celles de notre vue.

La forêt lointaine ne varie pas, elle n'est pas belle, mais qui peut la sonder ? Quand on pense qu'elle ne finit qu'à la muraille de la Chine, on est saisi de respect : la nature

comme la musique tire une partie de sa puissance des répétitions. Étrange mystère ! c'est par l'uniformité qu'elle multiplie les impressions ; en cherchant à trop renouveler les effets , on tombe dans le fade et dans le lourd : c'est ce qui arrive aux musiciens modernes quand ils sont privés de génie ; mais au contraire lorsque l'artiste brave le danger de la simplicité l'art redevient grand comme la nature. Le style classique, ce mot est ici employé dans l'ancienne acception, n'est pas varié.

La vie pastorale a toujours du charme : ses occupations paisibles et régulières conviennent à l'homme primitif ; elles maintiennent longtemps la jeunesse des races. Les pâtres qui ne s'éloignent jamais de leur terre natale sont sans contredit les moins à plaindre des Russes. Leur beauté même , qui devient plus frappante en approchant du gouvernement d'Yaroslaf, prouve pour leur manière de vivre.

J'ai rencontré, chose nouvelle pour moi en Russie, quelques paysannes fort jolies, aux cheveux d'or, au teint blanc, à la peau délicate et à peine colorée, aux yeux d'un bleu pâle, mais expressifs par leur coupe asiatique et par leurs regards languissants. Si ces jeunes vierges, avec leurs traits semblables à ceux des madones grecques, avaient la tournure et la vivacité de mouvement des femmes espagnoles, elles seraient les créatures les plus séduisantes de la terre. Un grand nombre de femmes de ce gouvernement m'ont paru bien habillées. Elles portent par-dessus leur jupe de drap une petite redingote bordée de fourrures. Cette courte houppelande, finissant au-dessus du genou, prend bien la taille, et donne de la grâce à toute la personne.

Je n'ai vu en aucun pays autant de beaux fronts chauves ou de beaux cheveux blancs que dans cette partie de la Russie. Les têtes de Jéhova, ces chefs-d'œuvre du premier élève de Léonard de Vinci, ne sont pas des conceptions aussi idéales que je le croyais lorsque j'admirais les fresques de Luini à Lainate, à Lugano, à Milan. Ces têtes se retrouvent ici vivantes au seuil de chaque cabane : de beaux vieillards

au teint frais, aux joues pleines, aux yeux bleus et brillants, à la physionomie reposée, à la barbe d'argent qui luit au soleil autour d'une bouche dont elle rehausse le sourire serene et bienveillant, semblent autant de dieux protecteurs placés à l'entrée des villages. Le voyageur, à son passage, est salué par ces nobles figures majestueusement assises sur la terre qui les a vus naître; vraies statues antiques, emblèmes de l'hospitalité, un païen les adorerait; les chrétiens les admirent avec un respect involontaire, car dans la vieillesse, la beauté n'est plus physique, c'est le chant triomphal de l'âme après la victoire...

Il faut venir chez les paysans russes pour retrouver la pure image de la société patriarcale et pour remercier Dieu de l'heureuse existence qu'il a départie, malgré les fautes des gouvernements, à ces créatures inoffensives dont la naissance et la mort ne sont séparées que par une longue suite d'années d'innocence.

Ah!... que l'ange ou le démon de l'industrie et des lumières me pardonne! je ne puis m'empêcher de trouver un grand charme à l'ignorance lorsque j'en vois le fruit dans la physionomie céleste des vieux paysans russes.

Ces patriarches modernes se reposent noblement au déclin de leur vie; travailleurs exempts de la corvée, ils se débarrassent de leur fardeau, vers la fin du jour, et s'asseyent avec dignité sur le seuil de la chaumière qu'ils ont peut-être rebâtie plusieurs fois, car sous ce rude climat la maison de l'homme ne dure pas autant que sa vie. Quand je ne rapporterais de mon voyage en Russie que le souvenir de ces vieillards sans remords, appuyés contre ces portes sans serrures, je ne regretterais pas la peine que j'ai prise pour venir voir des créatures si différentes de tous les autres paysans du monde. La noblesse de la chaumière m'inspire toujours un profond respect.

Tout gouvernement fixe, quelque mauvais qu'il soit d'ailleurs, a son bon résultat, et tout peuple policé a de quoi se consoler des sacrifices qu'il fait à la vie sociale.

Néanmoins, au fond de ce calme que je partage et que j'admire, quel désordre! que de violence! quelle sécurité trompeuse (1)!...

J'en étais là de ma lettre, quand un homme de ma connaissance, aux discours duquel on peut ajouter foi, parti de Moscou quelques heures après moi, arrive à la poste de Troïtza. Sachant que je devais passer la nuit dans ce lieu, il a fait demander à me voir pendant qu'il relayait; il vient de me confirmer ce que je savais: c'est que *quatre-vingts* villages ont été incendiés tout dernièrement par le gouvernement de Sembirsk, à la suite de la révolte des paysans. Les Russes attribuent ces troubles aux intrigues des Polonais. « Quel intérêt les Polonais ont-ils à brûler la Russie? dis-je à la personne qui me racontait le fait. — Aucun, me répondit-elle, si ce n'est qu'ils espèrent attirer contre eux-mêmes la colère du gouvernement russe; tout ce qu'ils craignent, c'est qu'on ne les laisse en paix. — Vous me rappelez, m'écriai-je, les bandes d'incendiaires qui, au commencement de notre première révolution, accusaient les aristocrates de brûler leurs propres châteaux. — Vous n'en croyez pas ma parole, répliqua le Russe; cependant j'observe de près les choses, et je sais par expérience que chaque fois que les Polonais voient l'empereur pencher vers la clémence, ils for-

(1) Depuis que la première édition de ce livre a paru, le fait suivant est venu à ma connaissance. Il est bien fait pour tempérer l'admiration que m'inspirent les vertus patriarcales des paysans russes. C'est un extrait de la *Gazette de Pétersbourg*, le 4/16 mars 1837.

« Le magistrat faisant les fonctions de gouverneur civil de Riazan a fait rapport à M. le ministre de l'intérieur que Marie Nikiforof, paysanne du village d'Oncholof, district de Raja, a présenté à l'autorité des lettres qu'elle venait de recevoir de son fils Jean Nikiforof, soldat dans le bataillon de Tâmbof, et dans lesquelles il lui annonce son projet de désertir, parce qu'il ne peut supporter plus longtemps les rigueurs de la vie militaire. Comme ce projet a été mis à exécution, Marie Nikiforof a donné avis à l'autorité du village de l'arrivée de son fils chez elle. M. le ministre de l'intérieur a fait part de ceci à M. le ministre de la guerre, qui a rapporté à S. M. I. le trait ci-dessus mentionné de la paysanne Nikiforof, sur quoi le très-illustre empereur a daigné ordonner que la femme Nikiforof, pour une action si louable, fût récompensée par le don d'une médaille d'argent portant cette inscription: « Pour son zèle, » et attachée au cordon de Sainte-Anne, pour être portée sur la poitrine. »

Vous voyez à quoi servent les décorations en Russie.

ment de nouveaux complots ; ils envoient chez nous des émissaires déguisés, et simulent des conspirations à défaut de crimes réels ; le tout uniquement pour attiser la haine des Russes, et pour provoquer de nouvelles condamnations contre eux et leurs concitoyens ; en un mot, ils ne redoutent rien tant que le pardon, parce que la douceur du gouvernement russe changerait le cœur de leurs paysans, qui finiraient par aimer *l'ennemi*, s'ils en recevaient des bienfaits. — Ceci me paraît du machiavélisme héroïque, répliquai-je ; mais je n'y crois pas. D'ailleurs, que ne leur pardonnez-vous, pour les punir ? Vous seriez en même temps plus adroits et plus grands qu'eux. Mais vous les haïssez ; et je crois bien plutôt que les Russes, pour justifier leur rancune, accusent la victime, et cherchent, dans tout ce qui arrive de malheureux chez eux, quelque prétexte pour appesantir leur joug sur des adversaires dont l'ancienne gloire est un crime irrémissible ; d'autant qu'il faut en convenir, la gloire polonaise n'était pas modeste. — Non plus que la gloire française, reprit malignement mon ami... (je le connaissais de Paris) ; mais vous jugez mal notre politique, parce que vous ne connaissez ni les Russes ni les Polonais. — Refrain ordinaire de vos compatriotes lorsqu'on ose leur dire des vérités déplaisantes ; les Polonais sont faciles à connaître ; ils parlent toujours, je me fie aux bavards qui disent tout, plus qu'aux hommes taciturnes qui ne disent que ce qu'on ne se soucie pas de savoir. — Il faut pourtant que vous ayez bien de la confiance en moi. — En vous personnellement, oui ; mais quand je me souviens que vous êtes Russe, j'ai beau vous connaître depuis dix ans, je me reproche mon imprudence, c'est-à-dire ma franchise. — Je prévois que vous nous arrangerez mal, à votre retour chez vous. — Si j'écrivais, peut-être ; mais, comme vous le dites, je ne connais pas les Russes, et je me garderai de parler au hasard de cette impénétrable nation. — C'est ce que vous pouvez faire de mieux. — A la bonne heure ; mais n'oubliez pas qu'une fois connus pour être dissimulés, les hommes les plus réservés sont appréciés

comme s'ils étaient démasqués. — Vous êtes trop satirique et trop pénétrant pour les barbares tels que nous. » Là-dessus mon ancien ami remonte en voiture et part au galop, et moi je retourne à ma chambre pour vous transcrire notre dialogue. Je cache mes nouvelles lettres parmi des papiers d'emballage; car j'ai toujours peur de quelque perquisition secrète ou même à force ouverte pour découvrir le fond de mes pensées; mais je me figure que ne trouvant rien dans mon écritoire ni dans mon portefeuille, on se tranquilliserait. Je vous ai dit ailleurs le soin que je prends pour éloigner le feldjæger lorsque je veux écrire; de plus, j'ai établi qu'il n'entre jamais dans ma chambre sans m'en faire demander la permission par Antonio. Un Italien peut lutter de finesse avec un Russe. Celui-ci est depuis quinze ans auprès de moi comme valet de chambre; il a la tête politique des Romains modernes, et le noble cœur des anciens. Je ne me serais pas hasardé dans ce pays avec un domestique ordinaire, ou je me serais abstenu d'écrire; mais Antonio contre-minant l'espionnage du feldjæger m'assure quelque liberté.

(Suite de la même lettre.)

Troïtza, ce 18 août 1859.

S'il fallait m'excuser des redites et de la monotonie, il faudrait vous demander pardon de voyager en Russie. Le retour fréquent des mêmes impressions est inévitable dans tous les voyages consciencieux, mais il l'est dans celui-ci plus que dans tout autre... Voulant vous donner l'idée la plus exacte possible du pays que je parcours, il faut que je vous dise exactement, heure par heure, ce que j'éprouve: c'est le seul moyen de justifier ce que je penserai plus tard. D'ailleurs, chaque nouvel objet qui me rappelle les mêmes idées me sert à prouver que ces idées sont justes: le décousu de la vérité est essentiel aux récits du voyageur La méthode m'é-

pargnerait des critiques, mais elle m'ôterait des lecteurs.

Troïtza est, après Kiew, le pèlerinage le plus célèbre et le plus fréquenté de la Russie. Situé à vingt lieues de Moscou, ce monastère historique m'a paru valoir la peine de m'y arrêter un jour, et d'y passer la nuit afin de voir en détail les sanctuaires révévés des chrétiens russes.

Mais pour m'acquitter de ma tâche, il m'a fallu ce matin un effort de raison : après une nuit pareille à celle que je viens de passer, on n'a plus la moindre curiosité ; le dégoût physique l'emporte sur tout.

Des personnes réputées à Moscou pour impartiales, m'avaient assuré que je trouverais à Troïtza un gîte fort supportable. En effet, le bâtiment où l'on reçoit les étrangers, espèce d'auberge appartenant au couvent, mais située hors de l'enceinte sacrée, est un corps de logis spacieux et qui contient des chambres assez habitables en apparence : néanmoins à peine couché, mes précautions ordinaires se sont trouvées en défaut ; j'avais gardé de la lumière selon ma coutume, et ma nuit s'est passée à me battre contre des nuées de bêtes ; elles étaient noires, brunes, il y en avait de toutes les formes et je crois de toutes les espèces. Elles m'apportaient la fièvre et la guerre : la mort de l'une d'entre elles semblait attirer la vengeance de son peuple, qui se ruait sur moi à la place où le sang avait coulé ; je luttais en désespéré, m'écriant dans ma rage : « Il ne leur manque que des » ailes pour faire de ceci l'enfer ! » Ces insectes laissés là par les pèlerins qui affluent à Troïtza de toutes les parties de l'empire, pullulent à l'abri de la chûsse de saint Serge, le fondateur de ce fameux couvent. La bénédiction du ciel se répand sur leur postérité, qui multiplie en cet asile sacré plus qu'en aucun autre lieu du monde. Voyant les légions que j'avais à combattre se revoueler sans cesse, je perdais courage et le mal de la peur devint pire pour moi que le mal réel ; car je ne pouvais me persuader que cette hideuse armée ne renfermât pas quelques escadrons invisibles et dont la présence me serait révélée au grand jour. L'idée que la

couleur de leur armure protégeait ceux-ci contre mes recherches, me rendait fou : ma peau était brûlante, mon sang bouillonnait, je me sentais dévoré par d'imperceptibles ennemis ; et dans ce moment , je crois que si l'on m'eût donné le choix, j'aurais mieux aimé combattre des tigres que cette milice des gueux, qui fait leur richesse ; car on jette l'argent aux mendiants de peur des présents en nature que le pauvre, s'il était rebuté, pourrait faire au riche dédaigneux. Cette milice fait aussi trop souvent la gloire des saints, car l'extrême austérité marche quelquefois de compagnie avec la malpropreté, alliance impie et contre laquelle les vrais amis de Dieu ne peuvent tonner assez haut. Et que deviendrai-je, moi, pécheur, stigmatisé sans profit pour le ciel par la vermine de la pénitence ? me disais-je avec un accent de désespoir qui m'aurait paru comique dans un autre ; me lever, marcher au milieu de ma chambre, ouvrir les fenêtres, tout cela me calmait un instant ; mais le fléau me poursuivait partout. Les chaises, les tables, les plafonds, les pavés, les murs, étaient vivants ; je n'osais m'approcher d'un meuble, de peur de revenir infecter ensuite tout ce qui est à moi. Mon valet de chambre est entré chez moi avant l'heure convenue, il avait éprouvé les mêmes angoisses et de plus grandes, car le malheureux ne voulant, ne pouvant pas grossir nos bagages, n'a pas de lit ; il pose sa paillasse à terre afin d'éviter les canapés et les meubles du pays avec tous leurs accessoires. Si j'insiste sur ces inconvénients, c'est qu'ils vous donnent la mesure des vanteries des Russes, et du degré de civilisation matérielle où sont parvenus les habitants de la plus belle partie de cet empire. En voyant entrer ce pauvre Antonio les yeux rapetissés, le visage enflé, je n'eus pas besoin de le questionner ; sans parler, il me montra un manteau devenu brun de bleu qu'il était la veille. Ce manteau étendu sur une chaise me paraissait mobile, c'était une broderie dont les fleurs rappelaient les dessins des tapis de Perse ; à cette vue l'effroi nous saisit l'un et l'autre ; l'eau, l'air, le feu, tous les éléments dont nous pouvions disposer furent mis à con-

tribution ; mais dans une pareille guerre la victoire elle-même est encore une douleur ; enfin, purifié et habillé du mieux que je pus, je fis semblant de déjeuner et me rendis au couvent, où m'attendait une autre armée d'ennemis ; mais cette fois la cavalerie légère, cantonnée dans les plis du froc des moines grecs, ne me causait plus la moindre frayeur, je venais de soutenir l'assaut de bien d'autres soldats ; après les combats de géants de la nuit, la guerre en plein jour et les escarmouches des éclaireurs me paraissaient un jeu : pour parler sans figures, la morsure des punaises et la peur des poux m'avait tellement aguerri contre les puces, que je ne m'inquiétais pas plus des légères nuées de ces bêtes soulevées sous nos pas dans les églises et autour des trésors du couvent, que de la poudre du chemin ou de la cendre de l'âtre. Mon indifférence était telle qu'elle me faisait honte à moi-même : il y a des maux auxquels on rougit de se résigner ; c'est presque avouer qu'on les mérite... Cette matinée et la nuit qui l'a précédée ont réveillé toute ma pitié pour les pauvres Français restés prisonniers en Russie, après l'incendie et la retraite de Moscou. La vermine, cet inévitable produit de la misère, est de tous les maux physiques celui qui m'inspire la plus profonde compassion. Quand j'entends dire d'un homme : il est si malheureux qu'il en est sale, mon cœur se fend. La malpropreté est quelque chose de plus que ce qu'elle paraît ; elle décèle aux yeux d'un observateur attentif une dégradation morale pire que les maux du corps ; cette lèpre, pour être jusqu'à un certain point volontaire, n'en devient que plus immonde ; c'est un phénomène qui procède de nos deux natures : il y a en elle du moral et du physique ; elle est le résultat des infirmités combinées de l'âme et du corps ; c'est tout ensemble un vice et une maladie.

J'ai eu bien souvent dans mes voyages l'occasion de me rappeler les observations pleines de sagacité de Pestalozzi, le grand philosophe pratique, le précepteur des ouvriers bien avant Fourier et les saint-simoniens ; il résulte de ses obser-

vations sur la manière de vivre des gens du peuple que de deux hommes qui ont les mêmes habitudes, l'un peut être sale et l'autre propre. La netteté du corps tient à la santé, au tempérament de l'homme autant qu'au soin qu'il prend de sa personne. Dans le monde, ne voit-on pas des individus fort recherchés, et cependant fort malpropres ? Quoi qu'il en soit, il règne parmi les Russes un degré de négligence sordide ; toute nation policée devrait s'abstenir d'un tel excès de résignation : je crois qu'ils ont dressé la vermine à survivre au bain.

Malgré ma mauvaise humeur je me suis fait montrer en détail l'intérieur du couvent patriotique de la Trinité. Son enceinte n'a pas l'aspect imposant de nos vieux monastères gothiques. On a beau dire que ce n'est pas l'architecture qu'on vient chercher en un lieu sacré : si ces fameux sanctuaires valaient la peine d'être regardés, ils ne perdraient rien de leur sainteté ni les pèlerins de leur mérite.

Sur une éminence très-peu saillante, s'élève une ville entourée de fortes murailles crénelées : c'est le couvent. Comme les cloîtres de Moscou, il a des flèches et des coupoles dorées qui brillent au soleil, surtout vers le soir, et qui annoncent de loin aux pèlerins le but de leur pieux voyage.

Pendant la belle saison, les chemins d'alentour sont couverts de voyageurs qui marchent en procession ; et dans les villages des groupes de fidèles, couchés sous des bouleaux, mangent ou dorment à l'ombre ; à chaque pas, on rencontre un paysan chaussé d'une espèce de sandale en écorce de tilleul ; ce rustre marche souvent près d'une femme qui porte ses souliers à la main, tandis qu'elle se garantit avec une ombrelle des rayons du soleil que les Moscovites redoutent en été plus que les habitants des pays méridionaux. Un kibitka attelé d'un cheval suit au pas le ménage ambulante ; ils ont dans cet équipage de quoi se coucher et de quoi faire du thé ! Le kibitka doit ressembler au chariot des anciens Sarmates. Cette voiture est d'une simplicité primitive, la moitié d'un tonneau coupé en long est posée sur deux brancards à

essieux semblables à un affût de canon : voilà le corps du char ; il est quelquefois muni d'une capote, c'est-à-dire d'une grande écuelle de bois renversée. Cette couverture d'un aspect un peu barbare est ordinairement placée en long, de côté, sur les brancards, et elle ferme tout un pan de la voiture à la façon de l'impériale d'un char à bancs suisse.

Les hommes et les femmes de la campagne qui savent se coucher partout, excepté dans des lits, cheminent étendus tout de leur long dans ces voitures légères et pittoresques ; parfois l'un des pèlerins veillant sur ceux qui dorment, s'assied les jambes pendantes au bord du kibilka et berce de songes patriotiques ses compagnons endormis. Il fait alors entendre des chants sourds et plaintifs où le regret parle plus haut que l'espérance, regret mélancolique et jamais passionné : tout est réprimé, prudent, chez ce peuple naturellement léger et enjoué, mais rendu taciturne par son éducation. Si le sort des races ne me paraissait écrit au ciel, je dirais que les Slaves étaient nés pour peupler une terre plus généreuse que celle qu'ils sont venus habiter lorsqu'ils sortirent de l'Asie, la grande pépinière des nations.

En sortant de l'hôtellerie du couvent, on traverse une place et on entre dans l'enceinte religieuse. On trouve là d'abord une allée d'arbres, puis quelques petites églises surnommées *cathédrales*, de hauts clochers séparés des églises dont ils dépendent, et plusieurs chapelles, sans compter de nombreux corps de logis parsemés dans l'espace, sans ordre ni dessin : c'est dans ces bâtisses dénuées de style et de caractère que sont logés aujourd'hui les disciples de saint Serge.

Ce fameux solitaire fonda en 1383 le couvent de Troïtza, dont l'histoire se confond souvent avec celle de la Russie entière : dans la guerre contre le kan Mamaï, ce saint homme aida de ses conseils Dmitry Ivanowitch, et la victoire du prince reconnaissant enrichit les moines politiques : plus tard, leur monastère fut détruit par de nouvelles hordes de Tatares, mais le corps de saint Serge, miraculeusement retrouvé sous les décombres, donna un nouveau renom à cet

asile de la prière , qui fut rebâti par Nikon à l'aide des dons pieux des czars ; plus tard encore , en 1609 , les Polonais assiégèrent pendant seize mois ce couvent , devenu à cette époque l'asile des défenseurs de la patrie ; l'ennemi ne put emporter d'assaut la sainte forteresse , il fut forcé d'en lever le siège à la plus grande gloire de saint Serge , et à la joie pieuse de ses successeurs , qui surent bien mettre à profit l'efficacité de leurs prières. Les murailles sont surmontées d'une galerie couverte : j'en ai fait le tour ; elles ont près d'une demi-lieue et sont garnies de tourelles. Mais de tous les souvenirs patriotiques qui rendent ce lieu célèbre , le plus intéressant , ce me semble , c'est celui de la fuite de Pierre le Grand , sauvé par sa mère de la fureur des strélitz , qui le poursuivirent depuis Moscou jusque dans la cathédrale de la Trinité au pied de l'autel de saint Serge , où l'attitude du jeune héros de dix ans fit rendre les armes aux soldats révoltés.

Toutes les églises grecques se ressemblent : les peintures qu'elles renferment sont toujours byzantines , c'est-à-dire sans naturel , sans vie et dès lors sans variété ; la sculpture manque partout : elle est remplacée par des dorures , des ciselures sans style : c'est riche , ce n'est pas beau ; enfin je n'y vois que des cadres où les tableaux disparaissent : c'est insipide autant que magnifique.

Tous les personnages marquants de l'histoire de Russie ont pris plaisir à enrichir ce couvent , dont le trésor regorge d'or , de diamants , de perles : l'univers a été mis à contribution pour grossir cet amas de richesses réputé une merveille , mais que je contemple avec un étonnement approchant de la stupéfaction plus que de l'admiration. Les czars , les impératrices , les grands seigneurs dévots , les libertins , les vrais saints eux-mêmes ont lutté de libéralité pour enrichir , chacun à leur manière , le trésor de Troïtza. Dans cette collection historique , les simples habits et les calices de bois de saint Serge brillent par leur rusticité au milieu des plus magnifiques présents , et contrastent dignement avec les pom-

peux ornements d'église offerts par le prince Potemkin, qui lui non plus n'a pas dédaigné Troïtza.

Le tombeau de saint Serge, dans la cathédrale de la Trinité, est d'une richesse éblouissante. Ce couvent aurait fourni un riche butin aux Français; depuis le XIV^e siècle, il n'a pas été pris.

Il renferme neuf églises qui, avec leurs clochers et leurs coupoles, brillent d'un vif éclat; mais elles sont petites et se perdent dans la vaste enceinte où elles sont dispersées.

La châsse du saint est en vermeil; des colonnes d'argent et un baldaquin de même métal, don de l'impératrice Anne, la protègent. L'image de saint Serge passe pour miraculeuse; Pierre le Grand s'en fit accompagner dans ses campagnes contre Charles XII.

Non loin de cette châsse, à l'abri des vertus du solitaire, repose le corps de l'usurpateur assassin, Boris Godounoff, entouré des restes de plusieurs personnes de sa famille. Ce couvent renferme beaucoup d'autres tombeaux fameux. Ils sont informes: c'est tout à la fois l'enfance et la décrépitude de l'art.

J'ai vu la maison de l'Archimandrite et le palais des czars. Ces édifices n'ont rien de curieux. Aujourd'hui le nombre des moines ne s'élève, m'a-t-on dit, qu'à cent; ils étaient autrefois plus de trois cents.

Malgré mes vives et longues instances, on n'a pas voulu me montrer la bibliothèque; mon interprète m'a toujours rendu la même réponse: « C'est défendu!... »

Cette pudeur des moines qui cachent les trésors de la science, tandis qu'ils étalent ceux de la vanité, m'a paru singulière. J'ai conclu de là qu'il y avait moins de poussière sur leurs bijoux que sur leurs livres.

Le même jour, au soir, Dernicki, hameau entre Périslavie, petite ville de province, et Yaroslaf, capitale du gouvernement auquel cette ville donne son nom.

Il faut convenir que c'est une singulière manière d'entendre son plaisir que de voyager pour s'amuser dans un pays où il n'y a pas de grandes routes (1), pas d'auberges, pas de lits, pas même de paille pour se coucher ; car je suis obligé de remplir de foin mon matelas, ainsi que la paillasse de mon domestique ; pas de pain blanc, pas de vin, pas d'eau à boire, pas un site à contempler dans les campagnes, pas une œuvre d'art à étudier dans les villes, où le froid de l'hiver, si vous n'y prenez garde, vous gèle les joues, le nez, les oreilles, la peau du crâne, les pieds ; où, pendant la canicule, vous grillez le jour et vous grelottez la nuit : voilà pourtant les choses divertissantes que je suis venu chercher au cœur de la Russie !

S'il fallait justifier mes plaintes, je le ferais facilement. Laissons là, pour cette fois, le mauvais goût qui règne dans les arts. J'ai parlé et je parlerai peut-être encore ailleurs du style des tableaux byzantins et de l'espèce de joug qu'il impose à l'imagination des peintres, dont il fait des manœuvres ; je ne veux m'occuper maintenant que du matériel de la vie... On ne peut appeler route un champ labouré, un gazon raboteux, un sillon tracé dans le sable, un abîme de fange, bordé de forêts maigres et mal venantes ; il y a aussi des encaissements de rondins, longs parquets rustiques où les voitures et les corps se brisent en dansant comme sur une bascule, tant ces grossières charpentes ont d'élasticité. Voilà pour les chemins. Venons aux gîtes. Pouvez-vous qualifier d'auberge un nid d'insectes, un tas d'ordures ? Les maisons qu'on trouve sur cette route ne sont pas autre chose : les

(1) Ce qu'on appelle de ce nom dans le reste de l'Europe n'existe encore en Russie qu'entre Pétersbourg et Moscou, et en partie entre Pétersbourg et Riga.

murs y suent les bêtes ; le jour on y est mangé aux mouches, les jalousies et les volets étant d'un luxe méridional à peu près inconnu dans un pays où l'on n'imite que ce qui brille ; la nuit.... vous savez quels ennemis attendent le voyageur qui ne veut pas dormir en voiture.... Sous un climat où les champs de froment sont des merveilles , le pain blanc n'est pas connu dans les villages. Le vin des auberges ordinairement blanc, et qu'on baptise du nom de vin de Sauterne, est rare, cher et mauvais ; l'eau est malsaine à peu près dans toutes les parties de la Russie ; vous perdez votre santé si vous vous fiez aux protestations des habitants, qui vous engagent à la boire sans la corriger avec des poudres effervescentes. A la vérité, dans toutes les grandes villes, vous trouvez de l'eau de Seltz, luxe de boisson étrangère qui confirme ce que je vous dis de la mauvaise qualité de l'eau du pays. Toutefois cette eau de Seltz est une ressource précieuse ; mais l'obligation d'en faire provision pour une route souvent assez longue est fort incommode. Pourquoi vous arrêtez-vous ? disent les Russes. Faites comme nous, nous voyageons de suite.... Charmant plaisir que de faire cent cinquante, deux cents, trois cents lieues sur les routes que je viens de vous décrire, sans descendre de voiture !

Quant aux paysages, ils ont peu de variété ; les habitations sont si uniformes qu'on dirait qu'il n'y a qu'un village et qu'une maison de paysan dans toute la Russie. Les distances y sont incommensurables ; à la vérité les Russes les diminuent par leur manière de voyager ; ne sortant de voiture qu'en arrivant au lieu de leur destination, ils s'imaginent être restés couchés chez eux pendant tout le temps du voyage, et ils s'étonnent de ne pas nous voir partager leur goût pour cette manière d'errer en dormant, qu'ils ont empruntée à leurs ancêtres les Scythes. Il ne faut pas croire que leur course soit toujours également rapide ; ces gascons du Nord, au moment où ils débarquent, ne nous disent pas tout ce qui les a retardés sur la route. Les postillons mènent vite, quand ils peuvent ; mais ils sont arrêtés ou du moins con-

trariés souvent par des difficultés insurmontables , ce qui n'empêche pas les Russes de nous vanter tous les agréments qui attendent les voyageurs dans leur pays. C'est une conspiration nationale : ils luttent d'éloges mensongers pour éblouir les étrangers, et rehausser leur patrie dans l'opinion des nations lointaines.

Moi, j'ai trouvé que même sur la chaussée de Pétersbourg à Moscou, on est mené inégalement ; ce qui fait qu'au bout du voyage on n'a guère épargné plus de temps que dans les autres pays. Hors de la chaussée les inconvénients sont centuplés, les chevaux deviennent rares , et les chemins rudes à tout rompre ; le soir , on demande grâce ; or , quand on n'a d'autre but que de voir du pays, on se croit fou de s'imposer gratuitement tant d'ennuis, et l'on s'interroge avec une sorte de honte pour savoir ce qu'on est venu chercher dans une contrée sauvage et pourtant dénuée des poétiques grandeurs du désert. C'est la question que je me suis adressée à moi-même ce soir. Je me voyais surpris par la nuit dans un chemin doublement incommode, parce qu'il est à moitié abandonné pour une chaussée non encore achevée, qui le traverse tous les cinquante pas : à chaque instant l'on quitte et l'on retrouve cette grande route ébauchée ; l'on en sort et l'on y rentre sur des ponts provisoires en rondins ; ponts chancelants comme le clavier d'un vieux piano et aussi rudes que périlleux, car il y manque souvent les pièces de bois les plus essentielles ; or, voici la réponse qu'une voix intérieure a fait entendre à ma question : Pour venir ici comme tu y viens, sans but déterminé, sans y être obligé , il faut avoir un corps de fer et une imagination d'enfer.

Cette réponse m'a décidé à m'arrêter, et au grand scandale de mon postillon et de mon feldjæger, j'ai choisi mon gîte dans une petite maison de villageois d'où je vous écris. Cet asile est moins dégoûtant qu'une véritable auberge ; nul voyageur ne s'arrête dans un village pareil à celui-ci , et le bois des cabanes n'y sert de refuge qu'aux insectes apportés de la forêt ; ma chambre, qui est un grenier où l'on accède

par une douzaine de degrés en bois, ressemble à une boîte, elle a de neuf à dix pieds en carré et de six à sept de hauteur; ce grossier réduit ressemble assez à l'entre-pont d'un petit navire, il rappelle la chaumière du fou dans l'histoire de Thelenef; toute l'habitation est faite de troncs de sapins, dont les interstices sont calfatés comme une chaloupe avec de la mousse enduite de poix; l'odeur qu'exhale ce goudron combinée avec la puanteur des choux aigres, et le parfum de l'inévitable cuir musqué qui domine dans les villages russes, m'incommode; mais j'aime mieux le mal de tête que le mal de cœur, et je préfère de beaucoup cette couchée à la grande halle replâtrée où j'ai logé dans l'auberge de Troïtza.

Cependant il n'y a pas de lits dans cette maison-ci, pas plus qu'ailleurs; les paysans dorment enveloppés dans leurs peaux de mouton sur des bancs fixés autour de la salle du rez-de-chaussée. Je viens de faire dresser dans la soupente mon lit de fer, qu'on m'a rempli d'un foin nouveau dont le parfum augmente ma migraine.

Antonio couche dans ma voiture, gardée par lui et par le feldjäger, qui n'a pas quitté son siège. Les hommes sont assez en sûreté sur les grands chemins de la Russie; mais les équipages et tous leurs accessoires paraissent de bonne prise aux paysans slaves, et sans une extrême surveillance, je pourrais bien retrouver demain matin ma calèche privée de capote, mise à nu, sans soupentes, sans rideaux, sans tablier, enfin changée en tarandasse primitive, en une vraie téléga; et pas une âme dans tous le village ne saurait ce que serait devenu le cuir volé; si, à force de perquisitions, on le découvrirait au fond de quelque hangar, le larron en serait quitte pour dire qu'il l'a porté là après l'avoir trouvé! C'est l'excuse reçue en Russie; le vol y a passé dans les mœurs; aussi les voleurs conservent-ils une entière sûreté de conscience et une physionomie qui, jusqu'à la fin de la vie, exprime une sérénité à laquelle se tromperaient les anges. Leur naïf et caractéristique dicton me revient sans cesse à la

pensée, comme il leur revient à la bouche : « Notre Seigneur aussi volerait s'il n'avait pas les mains percées (1). »

Ne croyez pas que le vol soit seulement le vice des paysans : il y a autant d'espèces de vol qu'il y a de rangs dans la hiérarchie sociale. Un gouverneur de province sait qu'il est menacé, comme la plupart de ses confrères, d'aller finir ses jours en Sibérie. Mais, si durant le temps qu'on le laisse en place, il a l'esprit de voler suffisamment pour pouvoir se défendre dans le procès qu'on lui fera avant de l'exiler, il se tirera d'affaire, tandis que si, par impossible, il était resté honnête homme et pauvre, il serait perdu. Cette remarque n'est pas de moi, je la tiens de la bouche de plusieurs Russes que je crois dignes de foi, mais que je m'abstiens de vous nommer. Vous jugerez comme vous pourrez du degré de confiance que méritent leurs récits.

Les commissaires des guerres trompent les soldats, et s'enrichissent en les affamant; enfin, la probité administrative serait ici ridicule comme dangereuse comme une satire, et une niaiserie.

J'espère arriver demain à Yaroslaf; c'est une ville centrale; je m'y arrêterai un jour ou deux pour trouver enfin dans l'intérieur du pays des Russes vraiment Russes; aussi ai-je eu soin, à Moscou, de me munir de plusieurs lettres de recommandation pour cette capitale d'un des gouvernements les plus intéressants de l'empire, par sa position et par l'industrie de ses habitants.

(1) « Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voysin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien; et estima que de cette double institution à assaillir et à défendre, il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le désordre et l'iniustice de se prévaloir de la chose d'autrui. » (*Essais de Montaigne*, liv. II, chap. xii, Apologie de Raimond Sebond, page 299. Paris, chez F. Didot frères, 1826.

LETTRE TRENTÉ ET UNIÈME.

Importance d'Yaroslaf pour le commerce intérieur. — Opinion d'un Russe sur l'architecture de son pays. — Ridicules du parvenu reproduits en grand. — Aspect d'Yaroslaf. — Promenade en terrasse au-dessus du Volga. — La campagne vue de la ville. — Toujours la passion des Russes pour l'imitation servile de l'architecture classique. — Ressemblance d'Yaroslaf et de Pétersbourg. — Beauté des villages et de leurs habitants. — Aspect monotone des campagnes. — Chant lointain des marins du Volga. — Ton sarcastique des gens du monde. — Nouveau coup d'œil sur le caractère des Russes. — Drowskas primitifs. — Chaussure des paysans. — Sculpteurs antiques. — Insuffisance des bains russes pour entretenir la propreté. — Visite au gouverneur d'Yaroslaf. — Enfant russe, enfant allemand. — Salon du gouverneur. — Ma surprise. — Souvenirs de Versailles. — Madame de Polignac. — Rencontre invraisemblable. — Politesse exquise. — Influence de notre littérature. — Visite au couvent de la Transfiguration. — Ferveur du prince *** qui me servait de guide. — Traditions de l'art byzantin perpétuées chez les Russes modernes. — Minuties de l'Eglise grecque. — Distinctions puérides. — Dispute sur la manière de donner la bénédiction. — *Zacuska*, petit repas qui précède immédiatement le dîner. — Le sterlet, poisson du Volga. — Chère russe. — Le dîner n'est pas long. — Bon goût de la conversation. — Souvenir de l'ancienne France. — Soirée en famille. — Conversation d'une dame française. — Supériorité des femmes russes sur leurs maris. — Justification de la Providence. — Tirage d'une loterie de charité. — Ton du monde en France changé par la politique. — Profonde séparation du riche et du pauvre en Russie. — Absence d'une aristocratie bienfaisante. — Par qui en réalité la Russie est gouvernée. — L'empereur lui-même gêné dans l'exercice de son pouvoir. — Bureaucratie russe. — Enfants des popes. — Influence de Napoléon sur l'administration russe. — Machiavélisme. — Plan de l'empereur Nicolas. — Gouvernement des étrangers. — Problème à résoudre. — Difficulté particulière.

Yaroslaf, ce 18 août 1859.

La prédiction qu'on m'a faite à Moscou s'accomplit déjà ; et je suis à peine au quart de mon voyage. J'arrive à Yaroslaf dans une voiture dont pas une pièce n'est entière ; on va la raccommoder, mais je doute qu'elle me porte au but.

Il fait un temps d'automne ; on prétend ici que c'est celui de la saison ; une pluie froide nous a emporté la canicule en un jour. L'été ne reviendra, dit-on, que l'année prochaine ;

cependant, je suis tellement habitué aux inconvénients de la chaleur, à la poussière, aux mouches, aux moustiques, que je ne puis me croire délivré de ces fléaux par un orage... ce serait de la magie... Cette année est extraordinaire pour la sécheresse, et je me persuade que nous aurons encore des jours brûlants et étouffants, car la chaleur du Nord est plus lourde que vive.

Cette ville est un entrepôt important pour le commerce intérieur de la Russie. C'est par elle aussi que Pétersbourg communique avec la Perse, la mer Caspienne et toute l'Asie. Le Volga, cette grande route naturelle et vivante, passe à Yaroslaf, chef-lieu de la navigation nationale, navigation savamment dirigée, sujet d'orgueil pour les Russes, et l'une des principales sources de leur prospérité. C'est au Volga que se rapporte le vaste système des canaux qui fait la richesse de la Russie.

La ville d'Yaroslaf, capitale d'un des gouvernements les plus intéressants de l'empire, s'annonce de loin comme un faubourg de Moscou. Ainsi que toutes les villes de province, en Russie, elle est vaste et paraît vide. Si elle est vaste, c'est moins par le nombre des habitants et des maisons qu'à cause de l'énorme largeur des rues, de l'étendue des places et de l'éparpillement des édifices qui sont en général séparés les uns des autres par de grands espaces où se perd la population. Le même style d'architecture règne d'un bout de l'empire à l'autre. Le dialogue suivant vous prouvera le prix que les Russes attachent à leurs édifices soi-disant classiques.

Un homme d'esprit me disait, à Moscou, qu'il n'avait rien vu en Italie qui lui parût nouveau.

« Parlez-vous sérieusement ? m'écriai-je.

— Très-sérieusement, répliqua-t-il.

— Il me semble pourtant, repris-je, que nul homme ne peut descendre pour la première fois la pente méridionale des Alpes, sans que l'aspect du pays fasse révolution dans son esprit.

— Pourquoi cela ? dit le Russe avec le ton et l'air dédai-

gaens qu'on prend trop souvent ici pour une preuve de civilisation.

— Quoi! répliquai-je, la nouveauté de ces paysages, qui doivent à l'architecture leur principal ornement; ces coteaux dont les pentes régulières où croissent les vignes, les mûriers et les oliviers, font suite aux couvents, aux palais, aux villages; ces longues rampes de piliers blancs qui supportent les treilles appelées *pergole*, et continuent les merveilles de l'architecture jusqu'au sein des montagnes les plus âpres; tout ce pompeux aspect qui donne l'idée d'un parc dessiné par Lenôtre, afin de servir de promenoir à des princes, plutôt que d'un pays cultivé pour fournir du pain à des laboureurs; toutes ces créations de la pensée de l'homme, appliquée à embellir la pensée de Dieu, ne vous ont pas semblé nouvelles? Les églises avec leur élégant dessin, avec leurs clochers où se reconnaît le goût classique, modifié par les habitudes féodales, tant d'édifices singuliers et grandioses dispersés dans ce superbe jardin naturel comme des fabriques placées à dessein au milieu d'un paysage, pour en faire ressortir les beautés, ne vous ont causé nulle surprise?

« Mais ces tableaux seuls feraient deviner l'histoire! Partout d'énormes substructions des routes portées sur des arcades aussi solides qu'elles sont légères à l'œil (1); partout des monts qui servent de bases à des couvents, à des villages, à des palais, annoncent un pays où l'art traite la nature en souverain. Malheur à quiconque peut poser le pied en Italie sans reconnaître à la majesté des sites, comme à celle des édifices, que ce pays est le berceau de la civilisation.

— Je me félicite, continua ironiquement mon adversaire, de n'avoir rien vu de tout cela puisque mon aveuglement sert de prétexte à votre éloquence.

— Peu m'importerait, repris-je plus froidement, que mon enthousiasme vous eût paru ridicule, si je parvenais à ré-

(1) Témoin la ville de Bergame, les lacs Majeur et de Côme, etc., et toutes les vallées méridionales des Alpes.

veiller en vous le sentiment du beau... Le choix seul des sites où brillent les villages, les couvents et la plupart des villes de l'Italie, me révèle le génie d'un peuple né pour les arts : dans les contrées où le commerce accumula des richesses comme à Gènes, à Venise, et comme au pied de tous les grands passages des Alpes, quel usage les habitants ont-ils fait des trésors qu'ils amassaient? ils ont bordé les lacs, les fleuves, la mer, les précipices, de palais enchantés, espèces de quais fantastiques, remparts de marbre bâtis par des fées : ce n'est pas seulement sur les rives de la Brenta qu'on admire ces merveilles; mais on retrouve de nouveaux prodiges à tous les étages des montagnes. Tant d'églises élevées les unes sur les autres attirent les curieux par leur élégance et par le grand style de leurs peintures, tant de ponts étonnent les regards par leur hardiesse et leur solidité; le luxe de l'architecture qui brille dans tous les couvents, dans toutes les villes, dans tous les châteaux, dans les villages, dans les villas, dans les ermitages, dans les retraites de la pénitence comme dans les asiles du plaisir, du luxe et de la volupté frappe tellement l'imagination, que la pensée du voyageur est charmée comme ses yeux dans ce pays fameux entre tous les pays du monde. La grandeur des masses, l'harmonie des lignes : tout est nouveau pour un homme du Nord; si la connaissance de l'histoire ajoute aux plaisirs des étrangers en Italie, la vue seule des lieux suffirait à les intéresser... La Grèce elle-même, malgré ses sublimes, mais trop rares reliques, étonne moins le grand nombre des pèlerins, parce que la Grèce telle que les âges de barbarie nous l'ont faite, paraît vide, et parce qu'elle a besoin d'être étudiée pour être appréciée; d'Italie, au contraire, n'a besoin que d'être regardée...

— Comment voulez-vous, s'écrie le Russe impatienté, que nous autres habitants de Pétersbourg et de Moscou nous nous étonnions comme vous autres de l'architecture italienne? N'en voyez-vous point les modèles à chaque pas que vous faites dans les moindres de nos villes? »

Après cette explosion de vanité nationale, je me tus ; j'étais à Moscou, l'envie de rire me gagnait et il eût été dangereux de m'y livrer : il m'en coûta pour être prudent : encore une preuve de l'influence de ce gouvernement, même sur un étranger qui prétend à l'indépendance.

C'est absolument, pensais-je sans le dire, comme si vous ne vouliez pas regarder l'Apollon du Belvédère à Rome parce que vous en avez vu des plâtres ailleurs ; ni les Loges de Raphaël parce qu'on aurait mis le Vatican en décoration sur le théâtre de l'Opéra. Ah ! l'influence des Mongols survit chez vous à leur domination ! Était-ce donc pour les imiter que vous les avez chassés ; on ne va pas loin dans les arts ni en général dans la civilisation par le dénigrement. Vous observez avec malveillance parce que le sens de la perfection vous manque. Tant que vous envierez vos modèles, vous ne les égalerez jamais. Votre empire est immense, d'accord ; mais qu'y a-t-il là dont je doive être émerveillé ? je n'admire point le colosse d'un singe. C'est dommage pour vos artistes que le bon Dieu ait mis encore autre chose que de l'obéissance et de l'autorité dans les fondements des sociétés destinées à éclairer le genre humain.

Telle était la colère dont je réprimais l'explosion, mais les pensées vives se font jour à travers le front ; mon dédaigneux voyageur les devina, je crois, car il ne m'adressa plus la parole, si ce n'est pour me dire nonchalamment qu'il avait vu des oliviers en Crimée et des mûriers à Kiew.

Quant à moi, je me félicite de n'être venu en Russie que pour peu de temps : un long séjour dans ce pays m'ôterait non-seulement le courage, mais l'envie de dire la vérité sur ce que j'y vois et sur ce que j'y entends. Le despotisme inspire l'indifférence et le découragement, même aux esprits les plus déterminés à lutter contre ses abus criants.

Le dédain de ce qu'ils ne connaissent pas me paraît le trait dominant du caractère des Russes. Au lieu de tâcher de comprendre, ils tâchent de se moquer. S'ils réussissent jamais à mettre au jour leur vrai génie, le monde verra, non sans

quelque surprise, que c'est celui de la caricature. Depuis que j'étudie l'esprit des Russes et que je parcours la Russie, ce dernier venu des États inscrits sur le grand livre de l'histoire européenne, je vois que les ridicules du parvenu peuvent exister en masse et devenir l'apanage d'une nation tout entière.

Les clochers peints et dorés, presque aussi nombreux que les maisons d'Yaroslaf, brillent de loin comme ceux de Moscou, mais la ville est moins pittoresque que ne l'est la vieille capitale de l'empire. Le Volga la borde, et du côté de ce fleuve elle se termine par une terrasse élevée et plantée d'arbres; un chemin de service passe sous ce large boulevard, il descend de la ville au fleuve dont il coupe à angle droit le chemin de halage. Cette communication nécessaire n'interrompt pas la terrasse, qui se continue par un beau pont, au-dessus du passage ouvert aux besoins du commerce, Le pont déguisé sous la promenade ne s'aperçoit que d'en bas; cet ensemble est d'un bon effet, il ne manque à la scène, pour paraître imposante, que du mouvement et de la lumière; mais malgré son importance commerciale, cette ville, si plate, si régulière, paraît morte; elle est triste, vide et silencieuse; moins triste, moins vide, moins silencieuse encore que la campagne qu'on aperçoit du haut de sa terrasse. Je me suis imposé l'obligation de vous faire voir tout ce que je vois : il faut donc vous décrire ce tableau, au risque de vous paraître insipide, et de vous ennuyer comme je m'ennuie à le contempler.

C'est un immense fleuve gris, aux rives abruptes comme des falaises, mais sableuses, peu élevées et nivelées à leur partie supérieure par d'immenses plaines grises tachetées de forêts de pins et de bouleaux, unique végétation permise à ce sol glacé; c'est un ciel métallique et gris où quelques lames d'argent élargies par le vent de la pluie interrompent la monotonie des nuages de plomb qui se reflètent dans une eau gris-de-fer : tels sont les froids et durs paysages qui m'attendaient aux environs d'Yaroslaf!.... Ce pays est au

démourant aussi bien cultivé qu'il puisse l'être, et il est vanté par les Russes comme le plus riche et le plus riant de leur empire; excepté la Crimée, qui à ce que m'assurent des voyageurs dignes de foi, est elle-même bien loin de valoir les corniches de Gènes, et les côtes de la Calabre; d'ailleurs quelle est l'étendue et l'importance de la Crimée, comparée aux plaines de cette vaste partie du monde? Les steppes des environs de Kiew ont un beau caractère, dit-on, mais c'est une beauté dont on se lasse vite.

L'arrangement intérieur des habitations russes est raisonnable; leur aspect intérieur et le plan général des villes ne l'est pas. Yaroslaf n'a-t-il pas sa colonne comme Pétersbourg, et en face, quelques bâtiments percés d'un arc de triomphe en forme de porte cochère pour imiter l'état-major de la capitale? Tout cela est du plus mauvais goût, et contraste d'une manière étrange avec l'architecture des églises et des clochers; ces édifices semblent appartenir à d'autres villes qu'à celles pour lesquelles on les a faits.

Plus on approche d'Yaroslaf, plus on est frappé de la beauté de la population. Les villages sont riches et bien bâtis; j'y ai même vu quelques maisons de pierre, mais ces dernières sont encore en trop petit nombre pour varier l'aspect des campagnes, dont nul objet n'interrompt la monotonie.

Le Volga est la Loire de la Russie, si ce n'est qu'au lieu de nos riants coteaux de la Touraine, glorieux de porter les plus beaux châteaux du moyen âge et de la renaissance, on ne trouve ici que des rives unies, formant des quais naturels, des terrains couverts de maisons grises, alignées comme des tentes, et qui par leur apparence mesquine, uniforme, et leurs petites dimensions, appauvrissent le paysage plus qu'elles ne l'égayent; voilà le pays que les Russes recommandent à notre admiration.

Tantôt en me promenant le long du Volga, j'avais à lutter contre le vent du nord, tout-puissant sur cette terre où il règne par la destruction, balayant devant lui la poussière

avec violence pendant trois mois, et la neige pendant le reste de l'année. Ce soir, dans les intervalles des bourrasques, durant les pauses où l'ennemi semblait respirer, les mélodies lointaines des mariniers du fleuve arrivaient jusqu'à mon oreille. A cette distance, les sons nasillards qui déparent le chant populaire des Russes se perdaient dans l'espace, et je n'entendais qu'une plainte vague dont mon cœur devinait le sens. Sur un long train de bois qu'ils conduisaient habilement, quelques hommes descendaient le cours du Volga, leur fleuve natal; arrivés devant Yaroslaf, ils ont voulu mettre pied à terre; quand je vis ces indigènes amarrer leur radeau pour s'avancer au-devant de moi, je m'arrêtai : ils passèrent sans regarder l'étranger, sans même échanger entre eux quelques paroles. Les Russes sont taciturnes et ne sont pas curieux ; je le comprends, ce qu'ils savent les degôte de ce qu'ils ignorent.

J'admiraï leurs physionomies fines et leurs nobles traits. Hors les hommes de race kalmoucke, au nez cassé, aux pommettes des joues saillantes, je vous l'ai répété souvent, les Russes sont parfaitement beaux.

Un autre agrément qui leur est naturel, c'est la douceur de la voix, la leur est toujours basse et vibrante sans effort. Ils rendent euphonique une langue qui, parlée par d'autres, serait dure et sifflante ; c'est la seule des langues de l'Europe qui me paraisse perdre quelque chose dans la bouche des personnes bien élevées. Mon oreille préfère le russe des rues au russe des salons ; dans les rues, le russe est la langue naturelle, dans les salons, à la cour, c'est une langue nouvellement importée, et que la politique du maître impose aux courtisans.

La mélancolie déguisée sous l'ironie est en ce pays la disposition la plus ordinaire des esprits : dans les salons surtout, car c'est là plus qu'ailleurs qu'il faut dissimuler la tristesse ; de là un ton sarcastique, persifleur, et des efforts pénibles pour ceux qui les font comme pour ceux qui les voient faire. Les hommes du peuple noient leur tristesse

dans l'ivrognerie silencieuse, les grands seigneurs dans l'ivrognerie bruyante. Ainsi, le même vice prend des formes diverses chez le serf et chez le maître. Celui-ci a une ressource de plus contre l'ennui : c'est l'ambition, ivresse de l'esprit. Au surplus il règne chez ce peuple, dans toutes les classes, une élégance innée, une délicatesse naturelle; ni la barbarie, ni la civilisation, pas même celle qu'il affecte, n'ont pu lui faire perdre cet avantage primitif.

Il faut avouer cependant qu'il lui manque une qualité plus essentielle : la faculté d'aimer. Cette faculté n'est rien moins que dominante en son cœur; aussi, dans les circonstances ordinaires, dans les petites choses, les Russes n'ont-ils nulle bonhomie; dans les grandes, nulle bonne foi; un égoïsme gracieux, une indifférence polie, voilà ce qu'on trouve en eux quand on les examine de près. Cette absence de cœur est ici l'apanage de toutes les classes, et se révèle sous diverses formes, selon le rang des hommes qu'on observe; mais le fond est le même dans tous. La faculté de s'attendrir et de s'attacher, si rare parmi les Russes, domine chez les Allemands, qui l'appellent *gemüth*. Nous la nommerions sensibilité expansive, cordialité, si nous avions besoin de définir ce qui n'est guère plus commun chez nous que chez les Russes. Mais la fine et naïve plaisanterie française est ici remplacée par une surveillance hostile, par une malignité observatrice, par une causticité envieuse, par une tristesse satirique enfin, qui me paraît bien autrement redoutable que ne l'est notre frivolité rieuse. Ici la rigueur du climat qui oblige l'homme à une lutte continuelle, la sévérité du gouvernement, l'habitude de l'espionnage rendent les caractères mélancoliques, les amours-propres défiants. On craint toujours quelqu'un et quelque chose; le pis, c'est que cette crainte est fondée; elle ne s'avoue pas, mais elle ne se cache pas non plus, surtout aux regards d'un observateur un peu attentif et habitué, comme je le suis, à comparer entre elles des nations diverses.

Jusqu'à un certain point, la disposition d'esprit peu cha-

ritable des Russes envers les étrangers me paraît excusable. Avant de nous connaître, ils viennent au-devant de nous avec un empressement apparent, parce qu'ils sont hospitaliers comme des Orientaux, et qu'ils s'ennuient comme des Européens; mais tout en nous accueillant avec une prévenance où il y a plus d'ostentation que de cordialité, ils scrutent nos moindres paroles, ils soumettent nos actions les plus insignifiantes à un examen critique, et comme ce travail leur fournit nécessairement beaucoup à blâmer, ils triomphent intérieurement et se disent : « Voilà donc les » hommes qui se croient en tout supérieurs à nous! »

Il faut ajouter que ce genre d'étude leur plaît, car leur nature étant plus fine que tendre, il leur en coûte peu pour rester sur la défensive vis-à-vis des étrangers. Cette disposition n'exclut ni une certaine politesse, ni une sorte de grâce, mais elle est contraire à l'amabilité véritable. Peut-être qu'à force de soins et de temps, on parviendrait à leur inspirer quelque confiance, néanmoins, je doute que tous mes efforts pussent me faire atteindre à ce but, car la nation russe est une des plus légères et en même temps des plus impénétrables du monde. Qu'a-t-elle fait pour aider la marche de l'esprit humain? elle n'a pas encore eu de philosophes, de moralistes, de législateurs, de savants dont le nom marquât dans l'histoire; mais à coup sûr elle n'a jamais manqué ni ne manquera jamais de bons diplomates, d'habiles têtes politiques; et si les classes inférieures ne fournissent pas des ouvriers inventifs, elles abondent en manœuvres excellents; enfin si les domestiques capables d'ennoblir leur profession par des sentiments élevés y manquent, on y trouve en abondance d'excellents espions.

Je vous conduis dans le dédale des contradictions, c'est-à-dire que je vous montre les choses de ce monde telles qu'elles m'apparaissent au premier et au second coup d'œil; c'est à vous que je laisse le soin de résumer, de coordonner mes remarques, afin de conclure de mes opinions personnelles à une opinion générale. Mon ambition sera satisfaite,

si, en comparant et en élaguant de ce recueil une foule d'arrêts hasardés et précipités, vous pouvez formuler une opinion solide, impartiale et mûre. Je ne l'ai pas fait parce que j'aime mieux voyager que travailler; un écrivain n'est pas libre, un voyageur l'est : je raconte le voyage et vous laissez le livre à compléter.

Les nouvelles réflexions que vous venez de lire sur le caractère russe m'ont été suggérées par plusieurs visites que j'ai faites en arrivant à Yaroslaf. Je regardais ce point central comme l'un des plus intéressants de mon voyage; voilà pourquoi, avant de quitter Moscou, je m'étais muni de plusieurs recommandations pour cette ville.

Vous saurez demain le résultat de ma visite chez le principal personnage du pays, car je viens d'envoyer ma lettre au gouverneur. On m'a dit, ou pour parler plus juste, fait penser de lui beaucoup de mal dans les diverses maisons où j'ai été reçu ce matin. La haine qu'il excite m'inspire une curiosité bienveillante. Il me semble que les étrangers étant plus exempts de préventions, doivent juger les individus avec plus de justice que ne le font les gens du pays. Demain j'aurai une opinion sur le premier personnage du gouvernement d'Yaroslaf, et je vous la communiquerai franchement et hardiment. En attendant, occupons-nous des gens du peuple,

Les paysannes russes marchent en général nu-pieds : les hommes se servent le plus souvent d'une espèce de sabots de jonc grossièrement natté; de loin cette chaussure ressemble assez aux sandales antiques. La jambe est entourée d'un pantalon large, dont les plis arrêtés à la cheville par des bandelettes à l'antique, se perdent dans le soulier. Cet ajustement rappelle tout à fait les statues des Scythes par les sculpteurs romains. Je ne crois pas que les mêmes artistes aient jamais représenté des femmes barbares dans leur costume.

Je vous écris d'une mauvaise auberge; il n'y en a que deux qui vaillent quelque chose en Russie, et elles sont te-

nues par deux étrangers : la pension anglaise à Saint-Pétersbourg et madame Howard à Moscou.

Il y a même bien des maisons de particuliers où je ne m'assieds sur un divan qu'en tremblant.

J'ai vu plusieurs bains publics à Pétersbourg et à Moscou ; on s'y baigne de diverses manières ; quelques personnes entrent dans des chambres chauffées à un degré de chaleur qui me paraît insupportable : une vapeur pénétrante vous suffoque dans ces étuves ; ailleurs des hommes nus sur des planches brûlantes sont lavés et savonnés par d'autres hommes nus ; les élégants ont des baignoires comme partout ; mais tant de gens affluent dans ces établissements, l'humidité chaude qu'on y fait régner incessamment y nourrit tant d'insectes, les habits qu'on y dépose servent d'asile à tant de vermine, que rarement vous en sortez sans rapporter chez vous quelque preuve irrécusable de la sordide négligence des gens du peuple en Russie. Ce seul souvenir et la continue inquiétude qu'il me laisse me rend sévère dans mes jugements sur le pays entier.

Avant de se nettoyer elles-mêmes, les personnes qui font usage des bains publics devraient songer à nettoyer les maisons de bains, les baigneurs, les planches, le linge, et tout ce qu'on touche, et tout ce qu'on voit, et tout ce qu'on respire dans ces antres où les vrais Moscovites vont entretenir leur soi-disant propreté, et hâter la vieillesse par l'abus de la vapeur et de la transpiration qu'elle provoque.

Il est dix heures du soir : le gouverneur me fait dire que son fils et sa voiture vont venir me chercher : je répons par des excuses et des remerciements ; j'écris qu'étant couché, je ne puis profiter ce soir de la bonté de M. le gouverneur, mais que demain je passerai la journée tout entière à Yaroslaf, et que je m'empresserai d'aller le remercier. Je ne suis pas fâché de profiter de cette occasion de faire une étude approfondie de l'hospitalité russe en province.

A demain donc.

(Suite de la même lettre.)

Yaroslaf, ce 19 août 1839, après minuit.

Ce matin vers onze heures, le fils du gouverneur qui n'est encore qu'un enfant, est venu en grand uniforme me prendre dans une voiture coupée, attelée de quatre chevaux, et menée par un cocher et un *faleiter*, perché sur le cheval de droite de la volée; équipage tout pareil aux voitures des gens de la cour à Pétersbourg. Cette élégante apparition à la porte de mon auberge me déconcerta; je sentis tout d'abord que ce n'était pas à de vieux Russes que j'allais avoir affaire, et que mon attente serait encore trompée: ce ne sont pas là des Moscovites purs, de vrais boyards, pensai-je. Je craignais de me retrouver une fois de plus chez des Européens voyageurs, chez des courtisans de l'empereur Alexandre, parmi des grands seigneurs cosmopolites.

« Mon père connaît Paris, me dit le jeune homme; il sera charmé de recevoir un Français.

— A quelle époque a-t-il vu la France? »

Le jeune Russe garda le silence; il me parut déconcerté de ma question, qui pourtant m'avait semblé bien simple; d'abord je ne pus m'expliquer son embarras; plus tard je le compris, et je lui en sus gré comme d'une preuve de délicatesse exquise, sentiment rare par tout pays et à tout âge.

M. ***, gouverneur d'Yaroslaf, avait fait en France à la suite de l'empereur Alexandre les campagnes de 1813 et de 1814, et c'est ce dont son fils ne voulait pas me faire souvenir. Cette preuve de tact me rappelle un trait bien différent: un jour dans une petite ville d'Allemagne, je dînais chez l'envoyé d'un autre petit pays allemand; le maître de la maison en me présentant à sa femme, lui dit que j'étais Français...

« C'est donc un ennemi, » interrompt leur fils qui paraissait âgé de treize à quatorze ans.

Cet enfant n'avait pas été envoyé à l'école en Russie.

En entrant dans le vaste et brillant salon où m'attendait le gouverneur, sa femme et leur nombreuse famille, je me crus à Londres ou plutôt à Pétersbourg, car la maîtresse de la maison se tenait à la russe dans le petit cabinet qui occupe un coin du salon, et qui s'appelle l'*altane* : il est élevé de quelques degrés : on dirait d'un théâtre de société fermé par des treillages. Je vous ai décrit ailleurs cette brillante clair-voie, dont l'effet est aussi original qu'élégant. Le gouverneur me reçut avec politesse ; puis passant à travers le salon devant plusieurs femmes et plusieurs hommes de ses parents qui se trouvaient là réunis, il me conduisit dans le cabinet de verdure où j'aperçus enfin sa femme.

A peine m'eut-elle fait asseoir au fond de ce sanctuaire, qu'elle me dit en souriant : « Monsieur de Custine, Elzéar fait-il toujours des fables ? »

Le comte Elzéar de Sabran, mon oncle, était devenu, dès son enfance, célèbre dans la société de Versailles par son talent poétique, et il le serait dans le public si ses amis et ses parents avaient pu obtenir de lui qu'il publiât le recueil de ses fables, espèce de code poétique, grossi par l'expérience et par le temps, car chaque circonstance de sa vie, chaque événement public et particulier, chaque rêverie lui inspire un de ces apologues toujours ingénieux et souvent profonds, auxquels une versification élégante, facile, un débit original et piquant prêtent un charme particulier. Au moment où j'entrais chez le gouverneur d'Yaroslaf, ce souvenir était loin de moi, car j'avais l'esprit tout occupé de l'espoir trop rarement satisfait de trouver enfin de vrais Russes en Russie.

Je réponds à la femme du gouverneur par un sourire d'étonnement qui voulait dire : Ceci ressemble au conte d'A-line ; expliquez-moi ce mystère.

L'explication ne se fit pas attendre.

« J'ai été élevée, continua la dame, par une amie de madame de Sabran, votre grand'mère ; cette amie m'a parlé souvent des grâces naturelles et du charmant esprit de ma-

dame de Sabran, de l'esprit et des talents de votre oncle, de votre mère; elle m'a même souvent parlé de vous, quoiqu'elle eût quitté la France avant votre naissance; c'est madame de ***; elle suivit en Russie la famille de Polignac, émigrée, et depuis la mort de la duchesse de Polignac, elle ne m'a jamais quittée. »

En achevant ces mots, madame *** me présenta à sa gouvernante, personne âgée qui parlait français mieux que moi, et dont la physionomie exprimait la finesse et la douceur.

Je sentis qu'il fallait renoncer pour cette fois à mon rêve de boyards, rêve qui, malgré sa niaiserie, ne laissait pas que de m'inspirer quelques regrets; mais j'avais de quoi me dédommager de mon mécompte. Madame ***, la femme du gouverneur, est d'une des grandes familles originaires de la Lithuanie; elle est née princesse ***. Outre la politesse commune à presque toutes les personnes de ce rang dans tous les pays, elle a pris le goût et le ton de la société française du meilleur temps, et quoique jeune encore, elle me rappelle, par la noble simplicité de son maintien, les manières des personnes âgées que j'ai connues dans mon enfance. Ce sont les traditions de la vieille cour, le respect de toutes les convenances, le bon goût dans sa perfection, car il s'élève jusqu'à la bonté, jusqu'au naturel; enfin c'est le grand monde de Paris dans ce qu'il avait de plus séduisant au temps où notre supériorité sociale était incontestée; au temps où madame de Marsan, se réduisant à une modeste pension, s'enfermait volontairement dans un petit appartement, à l'Assomption, et engageait pour dix ans ses immenses revenus afin d'aider son frère, le prince de Guéméné, à payer ses dettes en atténuant autant qu'il dépendait d'elle, par ce noble sacrifice, le scandale d'une banqueroute de grand seigneur.

Tout cela ne m'apprendra rien sur le pays que je parcours, pensais-je; mais j'y trouve une plaisir dont je me garde de me défendre, car il est devenu plus rare peut-être que la satisfaction de simple curiosité qui m'attirait ici.

Je me crois dans la chambre de ma grand-mère (1), à la vérité les jours où le chevalier de Boufflers n'y était pas, ni madame de Coaslin, ni même la maîtresse de la maison, car ces brillants modèles de l'espèce d'esprit qui se dissipait autrefois en France dans la conversation, ont disparu sans retour, même en Russie; mais je me retrouve dans le cercle choisi de leurs amis et de leurs disciples rassemblés chez eux pour les attendre les jours où ils avaient été forcés de sortir. Il me semble qu'ils vont reparaître.

Je n'étais nullement préparé à ce genre d'émotion; certes, de toutes les surprises du voyage, celle-ci est pour moi la plus inattendue.

La maîtresse de la maison, qui partageait mon étonnement, me raconta l'exclamation qu'elle avait faite la veille en apercevant mon nom au bas du billet par lequel j'envoyais au gouverneur les lettres de recommandation qu'on m'avait données pour lui à Moscou. La singularité de cette rencontre dans un pays où je me croyais aussi inconnu qu'un Chinois, donna tout de suite un tour familier, presque amical à la conversation, qui devint générale sans cesser d'être agréable et facile. Tout cela me parut très-original; il n'y avait rien d'apprêté, rien d'affecté dans le plaisir qu'on paraissait trouver à me recevoir. La surprise avait été réciproque, un vrai coup de théâtre. Personne ne m'attendait à Yaroslaf; je ne me suis décidé à prendre cette route que la veille du jour où je quittai Moscou, et malgré les minuties de l'amour-propre russe, je n'étais pas un homme assez important aux yeux de la personne à qui j'avais demandé au dernier moment quelques lettres de recommandation pour supposer qu'elle m'eût fait devancer par un courrier.

La femme du gouverneur a pour frère un prince ***, qui écrit parfaitement notre langue. Il a publié des ouvrages en vers français, et il a bien voulu me faire présent d'un de ses

(1) La comtesse de Sabran, depuis marquise de Boufflers, morte à Paris en 1827, à soixante-dix-huit ans.

recueils. En ouvrant le livre, j'ai trouvé ce vers plein de sentiment; il est dans une pièce intitulée : *Consolations à une mère* :

Les pleurs sont la fontaine où notre âme s'épure.

Certes, on est heureux d'exprimer si bien sa pensée dans une langue étrangère.

A la vérité les Russes du grand monde, surtout ceux de l'âge du prince ***, ont deux langues; mais je ne prends pas ce luxe pour de la richesse.

Toutes les personnes de la famille *** se sont empressées à l'envi de me faire les honneurs de la maison et de la ville.

On m'a comblé d'éloges détournés et ingénieux sur mes livres, qu'on citait en se rappelant une foule de détails que j'avais oubliés. La manière délicate et naturelle dont ces citations étaient ramenées m'aurait plu, quand elle m'aurait moins flatté. J'aurais voulu être admis dans ce cercle élégant, même pour y voir fêter un autre. Les livres en petit nombre que la censure laisse arriver si loin, vivent longtemps ici une fois qu'ils y sont parvenus. Je dois dire, non pas à ma gloire personnelle, mais à la louange du temps où nous vivons, qu'en parcourant l'Europe, je n'ai reçu d'hospitalité vraiment digne de gratitude que celle que j'ai due à mes ouvrages; ils m'ont fait, parmi les étrangers, un petit nombre d'amis inconnus dont la bienveillance toujours nouvelle n'a pas peu contribué à prolonger mon goût inné pour les voyages et pour la poésie. Si une place aussi peu importante que celle que j'occupe dans notre littérature m'a valu de tels avantages, il est facile de se figurer l'influence que doivent exercer au loin des talents comme ceux qui dominent chez nous la société pensante. Cet apostolat de nos écrivains est la vraie puissance de la France; mais quelle responsabilité une telle vocation n'entraîne-t-elle pas avec elle? A la vérité, il en est de cette charge comme de toutes les autres; l'espoir de l'obtenir fait oublier le danger de l'exercer. Quant

à moi, si dans le cours de ma vie j'ai compris et senti une ambition, c'était celle de participer, selon mes forces, à ce gouvernement de l'esprit, aussi supérieur au pouvoir politique que l'électricité l'est à la poudre à canon.

On m'a beaucoup parlé de Jean Shogar ; et lorsqu'on a su que j'avais le bonheur d'être personnellement connu de l'auteur, on m'a fait mille questions à son sujet : que n'avais-je pour y répondre le talent de conter qu'il possède à un si haut degré !

Un des beaux-frères du gouverneur m'a mené voir en détail le couvent de la Transfiguration, qui sert de résidence à l'archevêque d'Yaroslaf. Ce monastère, comme tous les couvents grecs, est une espèce de citadelle basse renfermant plusieurs églises et des édifices petits, nombreux et de tous les styles, excepté du bon. L'effet général de ces amas de maisons, soi-disant pieuses, est mesquin ; c'est une quantité de bâtiments blancs éparpillés sur un grand terrain vert : cela ne fait pas un ensemble. J'ai retrouvé la même chose dans tous les couvents russes.

Ce qui m'a paru frappant et nouveau pendant la visite que j'ai faite à celui-ci, c'est la dévotion de mon guide, le prince ***. Il approchait avec une ferveur surprenante son front et sa bouche de tous les objets offerts à la vénération des fidèles ; et dans ce couvent qui renferme différents sanctuaires, il a fait la même chose en vingt endroits. Cependant sa conversation de salon n'annonçait rien moins que cette dévotion de cloître. Il a fini par m'inviter moi-même à baiser les reliques d'un saint dont un moine nous ouvrait le tombeau ; je lui ai vu faire... non pas une fois, mais cinquante le signe de la croix, il a baisé vingt images et reliques, enfin il n'y a pas chez nous de nonne au fond d'un couvent qui répéterait tant de genuflexions, de salutations, d'inclinations de tête en passant et repassant devant le maître-autel de son église, qu'en a fait dans le monastère de la Transfiguration en présence d'un étranger, ce prince russe, ancien militaire, aide de camp de l'empereur Alexandre.

Les Grecs couvrent les murs de leurs églises de peintures à fresque dans le style byzantin. Un étranger respecte d'abord ces images, parce qu'il les croit anciennes, mais quand il vient à s'apercevoir que telle est encore la manière des peintres russes d'aujourd'hui, sa vénération se change en un profond ennui. Les églises qui nous paraissent les plus vieilles, sont rebâties et coloriées d'hier : leurs madones, même les plus nouvellement peintes, ressemblent à celles qui furent apportées en Italie vers la fin du moyen âge pour y réveiller le goût de la peinture. Mais depuis lors, les Italiens ont marché, leur génie électrisé par l'esprit conquérant de l'Église romaine et nourri des souvenirs de l'antiquité, a compris et poursuivi le grand et le beau ; il a produit dans tous les genres ce que le monde a vu de plus sublime en fait d'art. Pendant ce temps-là les Grecs du Bas-Empire, et après eux les Russes, continuaient de calquer fidèlement leurs vierges du VIII^e siècle.

L'Église d'Orient n'a jamais été favorable aux arts. Depuis que le schisme fut déclaré, elle n'a fait comme auparavant qu'engourdir les esprits dans les subtilités de la théologie. A l'heure qu'il est, les vrais croyants en Russie disputent très-sérieusement entre eux pour savoir s'il est permis de donner le ton naturel de la chair à la tête des vierges, où s'il faut continuer de les colorier comme les soi-disant madones de Saint-Luc, d'une teinte de bistre qui n'a rien de vrai ; on s'inquiète aussi de la manière de représenter le reste de la personne ; il n'est pas certain que le corps doive être peint, il vaudrait mieux peut-être l'imiter en métal et l'enfermer dans une cuirasse ciselée qui ne laisse voir que le visage, et n'est même parfois percée qu'aux yeux, et coupée qu'au poignet pour rendre les mains libres. Vous vous expliquerez comme vous pourrez pourquoi un corps de métal paraît plus décent aux yeux des prêtres grecs qu'une toile peinte en couleur de robe de femme.

Vous n'êtes pas au bout : certains docteurs dont le nombre est assez grand pour faire secte, se séparent consciencieuse-

ment de l'Église mère, parce que celle-ci renferme aujourd'hui d'impies novateurs qui permettent aux papes de donner la bénédiction sacerdotale avec trois doigts de la main, tandis que la vraie tradition veut que l'index et le doigt du milieu soient seuls chargés de répandre les grâces du ciel sur les fidèles, parce que ces doigts sont consacrés dans l'ordination.

Telles sont les questions agitées aujourd'hui dans l'Église gréco-russe, et ne croyez pas qu'elles y passent pour puérides : elles enflamment les passions, provoquent l'hérésie et décident du sort des populations dans ce monde et dans l'autre. Si je connaissais mieux le pays, je recueillerais pour vous bien d'autres documents. Revenons à nos hôtes.

Les grands seigneurs russes me paraissent plus aimables en province qu'à la cour.

La femme du gouverneur d'Yaroslaf a, dans ce moment, toute sa famille réunie chez elle ; plusieurs de ses sœurs avec leurs maris et leurs enfants sont logées dans sa maison : elle admet à sa table les principaux employés de son mari qui sont des habitants de la ville ; enfin son fils (celui qui est venu me chercher en voiture), est encore d'âge à avoir un gouverneur : aussi au dîner de famille étions-nous vingt personnes à table.

Il est d'usage dans le Nord de faire précéder le repas principal par un petit repas qui se sert dans le salon, un quart d'heure avant qu'on se mette à table ; ce préliminaire, espèce de déjeuner qui touche au dîner, est destiné à aiguïser l'appétit, et s'appelle en russe, si mon oreille ne m'a pas trompé : *zacusca*. Des domestiques apportent sur des plateaux de petites assiettes couvertes de caviar frais et tel qu'on n'en mange qu'en ce pays ; de poisson fumé, de fromage, de viande salée, de biscuits de mer et d'autres pâtisseries, sucrées et non sucrées ; on sert aussi des liqueurs amères, du vermouth, de l'eau-de-vie de France, du porter de Londres, du vin de Hongrie et de l'or potable de Dantzick, et l'on mange et l'on boit tout cela debout en se promenant. Il ne tiendrait qu'à

un étranger ignorant des usages du pays, et d'un appétit facile à contenter, de se rassasier ainsi tout d'abord, et de rester ensuite simple spectateur du véritable dîner, qui ne serait pour lui qu'un hors-d'œuvre. On mange beaucoup en Russie, et l'on fait bonne chère dans les bonnes maisons; mais on aime trop les hachis, la farce et les boulettes de viande ou de poisson dans des pâtés à l'allemande, à l'italienne, ou dans des pâtés chauds à la française.

Un des poissons les plus délicats du monde (le sterléd), se pêche dans le Volga où il est abondant; il tient du poisson de mer et du poisson d'eau douce, sans toutefois ressembler à aucun de ceux que j'ai mangés ailleurs: il est grand, sa chair est fine, légère, sa peau d'un goût exquis, et sa tête pointue, toute composée de cartilages, passe pour délicate: on assaisonne ce monstre d'une manière recherchée, mais sans trop d'épices: la sauce à laquelle on le sert a tout à la fois le goût du vin et du bouillon et celui du jus de citron. Je préfère ce mets national à tous les autres ragoûts du pays, et surtout à la soupe froide et aigre, espèce de bouillon de poisson à la glace, détestable régal des Russes. Ils font aussi des soupes au vinaigre sucré, dont j'ai goûté pour n'y plus revenir.

Le dîner du gouverneur était bon et bien servi, sans superfluité, sans recherche inutile. L'abondance et la bonne qualité des melons d'eau m'étonne; on dit qu'ils viennent des environs de Moscou, je croyais qu'on les allait chercher plus loin et jusqu'en Crimée, où le sol est plus fécond en pastèques que celui de la Russie centrale. Il est d'usage en ce pays de poser le dessert sur la table dès le commencement du dîner, et de servir plat à plat. Cette méthode a des avantages et des inconvénients; elle ne me paraît parfaitement convenable que pour les grands dîners.

Les dîners russes sont d'une longueur raisonnable, et les convives se dispersent presque tous au sortir de table. Quelques personnes ont l'habitude de faire la sieste à l'orientale; d'autres vont à la promenade ou retournent à leurs affaires

après avoir pris le café. Le dîner n'est pas ici le repas qui finit les travaux de la journée ; aussi quand je pris congé de la maîtresse de la maison, eut-elle la bonté de m'engager à revenir passer la soirée chez elle ; j'ai accepté cette invitation qu'il m'eût paru impoli de refuser : tout ce qui m'est offert ici l'est avec tant de bon goût, que ni la fatigue ni l'envie de me retirer afin de vous écrire ne me suffisent pour défendre ma liberté : une pareille hospitalité est une douce tyrannie, je sens qu'il serait indélicat de ne la point accepter : on met une voiture à quatre chevaux, une maison à ma disposition, une famille entière s'occupe à me distraire, à me montrer le pays : c'est à qui s'empressera de me faire les honneurs de quelque chose ; et cela se passe sans compliments affectés, sans protestations superflues, sans empressement importun, avec une simplicité souveraine : je n'ai pas appris à résister à tant de bonne grâce, à dédaigner tant d'élégance ; je céderais, ne fût-ce que par instinct patriotique, car il y a au fond de ces manières si agréables un souvenir d'ancienne France qui me touche et me séduit ; il me semble que je ne suis venu jusqu'aux frontières du monde civilisé que pour y recueillir une part de l'héritage de l'esprit français au xviii^e siècle, esprit depuis longtemps perdu chez nous. Ce charme inexprimable des bonnes manières et du langage simple me rappelle le paradoxe d'un des hommes les plus spirituels que j'aie connus : « Il n'y a pas, disait-il, une mauvaise action ou un mauvais sentiment qui n'aient leur source dans un défaut de savoir-vivre ; aussi la vraie politesse est-elle la vertu ; c'est toutes les vertus réunies. » Il allait plus loin : il prétendait qu'il n'y a de vice que la grossièreté.

Ce soir, à neuf heures, je suis retourné chez le gouverneur. On s'est mis d'abord à faire de la musique, ensuite on a tiré une loterie.

Un des frères de la maîtresse de la maison joue du violoncelle de manière à faire grand plaisir ; il était accompagné sur le piano par sa femme, personne pleine d'agrémens.

Grâce à ce duo , ainsi qu'à des airs nationaux chantés avec goût, la soirée m'a paru courte.

La conversation de madame de ***, l'ancienne amie de ma grand'mère et de madame de Polignac, n'a pas peu contribué à l'abrégé pour moi. Cette dame vit en Russie depuis quarante-sept ans ; elle a vu et jugé ce pays avec un esprit fin et juste, et elle raconte la vérité sans hostilité, mais sans précautions oratoires ; c'était nouveau pour moi : sa franchise contraste avec la dissimulation universelle pratiquée par les Russes. Une Française spirituelle et qui a passé sa vie chez eux , doit , je crois, les connaître mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes ; car ils s'aveuglent pour mieux mentir. Madame de *** m'a dit et répété qu'en ce pays le sentiment de l'honneur n'est puissant que dans le cœur des femmes ; elles se sont fait un culte de la fidélité à leur parole, du mépris du mensonge, de la délicatesse en affaires d'argent , de l'indépendance en politique ; enfin selon madame de *** la plupart d'entre elles possèdent ce qui manque ici à la plupart des hommes : la probité appliquée aux circonstances de la vie, même aux moins graves. En général, les femmes en Russie pensent plus que les hommes, parce qu'elles n'agissent pas. Le loisir, cet avantage inhérent à la manière de vivre des femmes, profite par tout pays à leur caractère autant qu'à leur esprit ; elles ont plus d'instruction, moins de servilité, plus d'énergie de sentiment que les hommes. Souvent l'héroïsme lui-même leur semble naturel, et leur devient facile. La princesse Troubetzkoï n'est pas la seule femme qui ait suivi son mari en Sibérie ; beaucoup d'hommes exilés ont reçu de leurs épouses cette sublime preuve de dévouement, qui ne perd rien de son prix pour être moins rare que je ne la croyais ; malheureusement leur nom m'est inconnu. Qui leur trouvera un historien et un poète ? c'est surtout pour les vertus ignorées qu'on a besoin de croire au jugement dernier. La glorification des bons manquera à la justice de Dieu. La vertu n'est vertu que parce qu'elle ne peut être récompensée par les hommes. Elle per-

draît de sa perfection et deviendrait un calcul servile si elle était assurée de se voir toujours appréciée et rémunérée sur la terre ; la vertu qui n'irait pas jusqu'au surnaturel, au sublime, serait incomplète. Si le mal n'existait pas y aurait-il des saints ? le combat est nécessaire à la victoire, et la victoire force Dieu même à couronner le vainqueur. Ce beau spectacle justifie la Providence, qui pour le procurer au ciel attentif, tolère les égarements du monde. Et puis.... la meilleure raison pour que cela soit ainsi, c'est que cela est.

Vers la fin de la soirée, avant de me permettre de me retirer, on a, pour me faire honneur, avancé de quelques jours une solennité attendue depuis six mois dans cette famille : c'était le tirage d'une loterie de charité ; tous les lots composés d'ouvrages faits par la maîtresse de la maison elle-même et par ses parents ou ses amis, furent étalés avec goût sur des tables ; celui qui m'est échu, je n'ose dire par hasard, car on avait choisi mes billets avec soin, est un joli petit livre de notes avec une couverture en laque. Je me suis hâté d'y écrire le jour du mois, l'année, et d'ajouter quelques mots de souvenir en forme de notes. Du temps de nos pères, on eût improvisé là des vers ; mais aujourd'hui que l'improvisation publique envahit l'existence, la mode des impromptu de salon est passée. On ne va chercher dans le monde que du repos d'esprit ; et il y paraît. Les discours, la littérature éphémère, la politique ont détrôné le quatrain et la chanson, et même les correspondances intimes qui se font aujourd'hui par la voie du feuilleton. Je n'eus pas l'esprit d'écrire un seul couplet ; mais je me dois la justice d'ajouter que je n'en eus pas l'envie.

Après avoir pris congé de mes aimables hôtes que je dois retrouver à la foire de Nijni, je suis retourné à mon auberge, fort satisfait de la journée que je viens de vous raconter. La maison de paysan d'avant-hier où j'étais hébergé, vous savez comment, et le salon d'aujourd'hui ; le Kamtschatka et Versailles, à trois heures de distance, voilà la Russie. Je vous

saocrifie mes nuits pour vous peindre ce pays tel que je le vois. Ma lettre n'est pas finie, et déjà l'aube paraît.

Les contrastes sont brusques en ce pays ; tellement que le paysan et le seigneur ne me semblent pas appartenir à la même terre. Il y a une patrie pour le serf et une patrie pour le maître. Ici l'État est divisé en lui-même, et l'unité n'y est qu'apparente : les grands y ont l'esprit cultivé comme s'ils devaient vivre dans un autre pays ; et le paysan est ignorant, sauvage comme s'il était soumis à des seigneurs qui lui ressemblent.

C'est bien moins l'abus de l'aristocratie que je reproche au gouvernement russe, que l'absence d'un pouvoir aristocratique autorisé et dont les attributions seraient nettement et constitutionnellement définies. Les aristocraties politiquement reconnues m'ont toujours paru bienfaisantes, tandis que l'aristocratie qui n'a de fondement que les chimères ou les injustices des privilégiés, est pernicieuse, parce que ses attributions restent indéfinies et mal réglées. Il est vrai que les seigneurs russes sont maîtres et maîtres trop absolus dans leurs terres : de là il résulte des excès que la peur et l'hypocrisie déguisent sous des phrases d'humanité prononcées d'un ton doux, qui trompe les voyageurs et trop souvent les chefs du gouvernement eux-mêmes. Mais à vrai dire, ces hommes, bien que souverains dans leurs domaines les plus éloignés du centre d'action politique, ne sont rien dans l'État ; chez eux ils abusent de tout, ils se moquent de l'empereur, parce qu'ils corrompent ou qu'ils intimident les agents secondaires du pouvoir suprême, mais le pays n'en est pas plus pour cela gouverné par eux ; tout-puissants pour le mal qui se fait en détail et à l'insu de l'autorité supérieure, ils sont sans force comme sans considération dans la direction générale du pays. Un homme du plus grand nom en Russie ne représente réellement que lui-même, il ne jouit d'aucune considération étrangère à son mérite individuel dont l'empereur est l'unique juge, et tout grand seigneur qu'il est, il n'a d'autorité que celle qu'il usurpe chez lui. Mais il a du

crédit, et ce crédit peut devenir immense s'il est habile à le faire valoir, et s'il sait s'avancer à la cour et par la cour dans le tchinn (1) ; la flatterie est une industrie comme une autre, mais comme une autre et plus qu'une autre, elle ne permet qu'une existence précaire ; cette vie de courtisan exclut l'élévation des sentiments, l'indépendance de l'esprit, les vues vraiment humaines et patriotiques, les grands desseins politiques, qui sont le propre des corps aristocratiques légalement constitués dans les États organisés pour étendre au loin leur domination et pour vivre longtemps. D'un autre côté elle exclut la juste fierté de l'homme qui fait sa fortune par son travail : elle réunit donc les désavantages de la démocratie et ceux du despotisme, en excluant ce qu'il y a de bon sous ces deux régimes.

Il y a ici une classe de personnes qui répond à la bourgeoisie chez nous, moins la fermeté de caractère que permet une situation indépendante, et moins l'expérience que donne la liberté de la culture d'esprit : c'est la classe des employés subalternes ou de la seconde noblesse. Les idées de ces hommes sont en général tournées vers les innovations, tandis que leurs actes sont ce qu'il y a de plus despotique sous le despotisme ; sortis des écoles publiques pour entrer dans les administrations publiques, cette classe gouverne l'empire en dépit de l'empereur. Chacun de ces gens-là, le plus souvent fils d'un père venu des pays étrangers, est noble dès qu'il a une croix à sa boutonnière, et notez que ce n'est pas l'empereur seul qui donne les décorations ; munis de ce signe magique, ils deviennent propriétaires ; ils possèdent de la terre et des hommes ; et ces nouveaux seigneurs, parvenus au pouvoir sans avoir reçu par héritage la magnanimité d'un chef habitué de père en fils à commander, usent de leur autorité en parvenus qu'ils sont. Ils ont la prétention d'illuminer le peuple, et en attendant ils divertissent à leurs dépens les grands et les petits ; leurs ridicules sont devenus prover-

(1) Voir la lettre dix-neuvième.

biaux ; quiconque a besoin de ces demi-seigneurs nouvellement élevés par leurs charges et par leur rang dans le tchinn aux honneurs de la propriété territoriale, se dédommage de leur morgue par des moqueries sanglantes. Ces hommes exercent leur droit de suzeraineté avec une rigueur qui les rend un objet d'exécration pour leurs malheureux paysans. Singulier phénomène social ! c'est l'élément libéral ou mobile introduit dans le système du gouvernement despotique qui rend ici ce gouvernement intolérable ! « S'il n'y avait que d'anciens seigneurs, disent les paysans, nous ne nous plaindrions pas de notre condition. » Ces hommes nouveaux, si haïs du petit nombre de leurs serfs, sont aussi les maîtres du maître suprême, car ils forcent la main à l'empereur dans une foule d'occasions ; ce sont eux qui préparent une révolution à la Russie par deux voies, la voie directe à cause de leurs idées, la voie indirecte à cause de la haine et du mépris qu'ils excitent dans le peuple pour une aristocratie au niveau de laquelle de tels hommes peuvent parvenir, et pour le régime du servage définitivement établi en Russie à l'époque où la vieille Europe commençait à ruiner chez elle l'édifice féodal. Une domination subalterne, une tyrannie républicaine sous la tyrannie autocratique, quelle combinaison de maux !...

Voilà les ennemis que se sont créés bénévolement les empereurs de Russie par leur défiance envers leur ancienne noblesse ; une aristocratie avouée, enracinée depuis longtemps dans le pays, mais mitigée par le progrès des mœurs et l'adoucissement des coutumes, n'eût-elle pas été un moyen de civilisation préférable à l'hypocrite obéissance, à l'influence dissolvante d'une armée de commis pour la plupart d'origine étrangère, et tous plus ou moins imbus dans le fond du cœur, d'idées révolutionnaires, tous aussi insolents dans le secret de leur pensée, qu'obséquieux dans leurs habitudes et dans leurs paroles ?

Du fond de leurs chancelleries ces despotes invisibles, ces pygmées tyrans oppriment le pays impunément, puisqu'ils

gènent jusqu'à l'empereur qui s'aperçoit bien qu'il n'est pas aussi puissant qu'on lui dit qu'il l'est, mais qui, dans son étonnement, qu'il voudrait se dissimuler à lui-même, ne sait pas toujours où est la borne de son pouvoir. Il la sent et il en souffre sans même oser s'en plaindre : cette borne, c'est la bureaucratie, force terrible partout, parce que l'abus qu'on en fait s'appelle l'amour de l'ordre, mais plus terrible en Russie que partout ailleurs. Quand on voit la tyrannie administrative substituée au despotisme impérial, on frémit pour un pays où s'est établi sans contre-poids ce système de gouvernement propagé en Europe sous l'empire français.

La Russie n'avait ni les mœurs démocratiques, fruit des révolutions sociales et judiciaires que la France a subies, ni la presse, fruit et germe de la liberté politique qu'elle perpétue après avoir été enfantée par elle. Les empereurs de Russie également mal inspirés dans leur défiance et dans leur confiance, ne voyaient que des rivaux dans les nobles et ne voulaient trouver que des esclaves dans les hommes qu'ils prenaient pour ministres ; ainsi, doublement aveuglés, ils ont laissé aux directeurs de l'administration et à leurs employés qui ne leur faisaient nul ombrage, la liberté de jeter leurs réseaux sur un pays sans défense et sans protecteurs. Il est né de là une fourmilière d'agents obscurs travaillant à régir ce pays d'après des idées qui ne sont pas sorties de lui : d'où il arrive qu'elles ne peuvent satisfaire ses besoins réels. Cette classe d'employés, hostiles dans le fond du cœur à l'ordre de choses qu'ils administrent, se recrutent en grande partie parmi les fils de popes (1), espèce d'ambitieux vulgaires, de parvenus sans talent parce qu'ils n'ont pas besoin de mérite pour forcer l'État à s'embarasser d'eux, gens approchant de tous les rangs et qui n'ont pas de rang, esprits qui participent à la fois de toutes les préventions des hommes populaires et de toutes les prétentions des hommes aristocratiques, moins l'énergie des uns et la sagesse des autres ;

(1) Prêtres grecs.

bref, pour tout dire en un mot : les fils de prêtres en Russie sont des révolutionnaires qui se trouvent chargés de maintenir l'ordre établi.

Vous comprenez que de tels administrateurs deviennent le fléau du pays.

Éclairés a demi, libéraux comme des ambitieux, despotes comme des esclaves, imbus d'idées philosophiques mal coordonnées et entièrement inapplicables dans le pays qu'ils appellent leur patrie, quoique tous leurs sentiments et toutes leurs demi-lumières leur viennent d'ailleurs, ces hommes poussent la nation vers un but qu'ils ne connaissent peut-être pas eux-mêmes, que l'empereur ignore, et qui n'est pas celui où doivent tendre les vrais Russes, les vrais amis de l'humanité.

Cette conspiration permanente remonte, à ce qu'on m'assure, au temps de Napoléon. La politique italien avait senti le danger de la puissance russe ; et voulant affaiblir l'ennemi de l'Europe révolutionnée, il recourut d'abord à la puissance des idées. Il profita de ses rapports d'amitié avec l'empereur Alexandre, et du penchant inné de ce prince vers les institutions libérales, pour envoyer à Pétersbourg, sous prétexte d'aider à l'accomplissement des desseins de l'empereur, un grand nombre d'ouvriers politiques, espèce d'armée masquée chargée de préparer en secret la voie à nos soldats. Ces intrigants habiles avaient mission de s'ingérer dans le gouvernement, de s'emparer surtout de l'éducation publique et d'infiltrer dans l'esprit de la jeunesse des doctrines contraires à la religion politique du pays. Ainsi le grand homme de guerre, l'héritier de la révolution française et l'ennemi de la liberté du monde, jetait au loin des semences de troubles, parce que l'unité despotique lui paraissait prêter un ressort dangereux au gouvernement militaire qui fait l'immense pouvoir de la Russie. C'est de cette époque que date la formation des sociétés secrètes qui se sont étendues en Russie depuis les campagnes de France et depuis les fréquents rapports qu'ont eus les Russes avec l'Europe, au

point que bien des gens regardent ce pouvoir occulte comme une cause inévitable de révolution.

Cette empire recueille aujourd'hui le fruit de la lente et profonde politique de l'adversaire qu'il a cru vaincre, mais dont le machiavélisme posthume survit à des revers inouis dans l'histoire des guerres humaines.

J'attribue en grande partie à l'influence inaperçue de ces éclairateurs de nos armées, et à celle de leurs enfants et de leurs disciples, les idées révolutionnaires qui germent dans beaucoup de familles et jusque dans les régiments russes ; et dont l'explosion a produit les conspirations que nous avons vues jusqu'ici échouer contre la force du gouvernement établi. Je me trompe peut-être, mais je me persuade que l'empereur actuel triomphera de ces idées en écrasant ou en éloignant jusqu'au dernier tous les hommes qui les défendaient.

J'étais loin de m'attendre à trouver en Russie ces vestiges de notre politique et à entendre sortir de la bouche des Russes des reproches analogues à ceux que nous font les Espagnols depuis trente-cinq ans. Si les malignes intentions que les Russes attribuent à Napoléon furent réelles, nul intérêt, nul patriotisme ne les peut justifier. On ne sauve pas une partie du monde en trompant l'autre. Autant notre propagande religieuse me paraît sublime, parce que le gouvernement de l'Église catholique s'accorde avec chaque forme de gouvernement et chaque degré de civilisation qu'il domine de toute la supériorité de l'âme sur le corps, autant m'est odieux le prosélytisme politique, c'est-à-dire l'étroit esprit de conquête, ou pour parler plus juste encore, l'esprit de rapine justifié par un trop habile sophiste qu'on appelle la gloire ; loin de rallier le genre humain, cette ambition étroite le divise : l'unité ne peut naître que de l'élévation et de l'étendue des idées : or, la politique de l'étranger est toujours petite, sa libéralité hypocrite ou tyrannique ; ses bienfaits sont toujours trompeurs : chaque nation doit puiser en elle-même les moyens de perfectionnement dont elle a besoin. La connaissance de l'histoire des autres peuples est utile comme

science, elle est pernicieuse quand elle provoque l'adoption d'un symbole de foi politique : c'est substituer un culte superstitieux à un culte vrai.

Je me résume : voici le problème proposé non par les hommes, mais par les événements, par la succession des circonstances, par les choses enfin, à tout empereur de Russie : favoriser parmi la nation les progrès de la science, afin de hâter l'affranchissement des serfs; et tendre à cette fin par l'adoucissement des mœurs, par l'amour de l'humanité, de la liberté légale, en un mot améliorer les cœurs pour adoucir les destinées : c'est une condition sans laquelle nul homme ne peut régner aujourd'hui, pas même à Moscou; mais ce qu'il y a de particulier dans la charge imposée aux empereurs de Russie, c'est qu'il leur faut marcher vers ce but en échappant d'un côté à la tyrannie muette et bien organisée d'une administration révolutionnaire, et de l'autre à l'arrogance et aux conspirations d'une aristocratie vague d'autant plus ombrageuse et plus redoutable que sa puissance est moins définie.

Il faut avouer qu'aucun souverain ne s'est encore acquitté de cette terrible tâche avec autant de fermeté, de talent et de bonheur que l'empereur Nicolas.

Il est le premier des princes de la Russie moderne qui ait enfin compris qu'il faut être Russe pour faire du bien aux Russes. Sans doute l'histoire dira : Ce fut un grand souverain.

Il n'est plus temps de dormir, les chevaux sont à ma voiture, je pars pour Nijni

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

Aspect des rives du Volga. — Manière dont les Russes mènent les voitures sur les routes montagneuses. — Violence des cahots. — Maison de poste. — Serrure russe portative. — Kostroma. — Souvenir d'Alexis Romanoff. — Bœuf sur le Volga à Kunitcha. — Vertu qui devient vice. — Halte forcée dans une forêt. — La civilisation a nuï aux Russes. — Rousseau justifié. — Traits distinctifs du caractère et de la figure des Russes. — Etymologies du mot syromède. — Mot de Tacite. — Élé-gance des paysans. — Leur industrie. — La hache du magie. — Tarandasse. — Simplicité d'esprit du paysan russe. — Différence de manière de voir de cet homme et des paysans des autres pays. — Caractère des chants nationaux. — Musique ac-casatrice. — Imprudence du gouvernement. — Manière de supplées à une soue cassée. — Route de Sibérie. — Paysages russes. — Bords du Volga. — Rencontre de trois exilés. — Espionnage de mon feldjæger. — Derniers relais pour arriver à Nijni. — Difficulté du chemin.

Yourewetch-Powolskof, petite ville entre Yaroslaf et Nijni-Novgorod,
ce 24 août 1839.

Notre route longe le Volga. J'ai passé hier ce fleuve à Yaroslaf, et l'ai repassé aujourd'hui à Kunitcha. Dans beau-coup d'endroits, les deux rives qui le bordent sont diffé-rentes l'une de l'autre ; d'un côté s'étend une plaine immense qui vient finir à fleur d'eau ; de l'autre, c'est un mur coupé à pic. Cette espèce de digue naturelle a quelquefois de cent à cent cinquante pieds de haut ; elle forme muraille du côté du fleuve, tandis que, du côté de la terre, c'est un plateau qui s'étend assez loin dans les broussailles de l'intérieur du pays où il s'abaisse en talus prolongé. Ce rempart, hérissé de cépées d'osiers et de bouleaux, est déchiré de distance en distance par les affluents du grand fleuve. Ces cours d'eau forment des espèces de sillons très-profonds dans la berge qu'ils traversent pour déboucher au Volga. Cette berge, comme je viens de vous le dire, est si large qu'elle ressemble

à un vrai plateau de montagnes : c'est comme un pays élevé et boisé, et les déchirements qu'opèrent dans son épaisseur les eaux tributaires du fleuve, sont de vraies vallées adjacentes au cours principal du Volga. On ne peut éviter ces abîmes lorsqu'on veut voyager le long du grand fleuve ; car pour les tourner il faudrait à chaque instant faire des zigzags d'une lieue et plus : voilà pourquoi on a trouvé plus facile de tracer la route de manière à descendre du haut de la berge dans le fond des ravins latéraux ; après avoir traversé la petite rivière qui les sillonne, cette route remonte sur la côte opposée qui fait la continuation de la jetée élevée par la nature le long du principal fleuve de la Russie.

Les postillons, ou, pour parler plus juste, les cochers russes, si adroits qu'ils soient en plaine, deviennent dans les chemins montueux les plus dangereux conducteurs du monde. La route que nous suivons en côtoyant le Volga met leur prudence et mon sang-froid à l'épreuve. Ces continuelles montées et descentes, si elles étaient plus longues, deviendraient périlleuses, vu la manière de mener des hommes de ce pays. Le cocher commence la côte au pas ; arrivé au tiers de la descente, qui d'ordinaire est l'endroit le plus rapide, l'homme et les chevaux, peu habitués à retenir, s'ennuient réciproquement de la prudence, la voiture part au triple galop et roule avec une vitesse toujours croissante jusqu'au milieu d'un pont de madriers peu solides, disjoints, inégaux et mouvants, car ils sont posés et non fixés sur les poutres qui les portent et sous les gaules qui servent à peine de garde-fou au tremblant édifice ; là, si la caisse, les roues, les ressorts et les soupentes tiennent encore ensemble (on ne s'embarrasse pas des personnes), la voiture continue d'un train plus modéré sa marche cahotante. Un pont semblable se trouve au fond de chaque ravin ; si les chevaux lancés au galop ne l'enfilaient pas droit, l'équipage serait culbuté ; bêtes et hommes deviendraient ce qu'ils pourraient : c'est un tour d'adresse d'où dépend la vie des voyageurs. Qu'un cheval bronche, qu'un clou manque, qu'une courroie casse,

tout est perdu. Votre vie repose sur les jambes de quatre bêtes courageuses, mais faibles et fatiguées.

Au troisième coup de ce jeu de hasard, j'exigeai qu'on enrayât, mais il se trouve que ma voiture louée à Moscou n'a pas de sabot; on m'avait assuré en partant que jamais il n'était nécessaire d'enrayer en Russie. Pour suppléer le sabot, il a fallu dételer un des quatre chevaux et prendre les traits de l'animal un moment mis en liberté. J'ai fait recommencer la même opération, au grand étonnement des postillons, chaque fois que la longueur et la rapidité des côtes me paraissait pouvoir compromettre la sûreté de la voiture dont je n'ai déjà que trop éprouvé le peu de solidité. Les postillons, tout surpris qu'ils paraissent, ne font jamais la moindre objection à mes étranges fantaisies, ils n'opposent nulle résistance aux ordres que je leur fais donner par mon feldjæger; mais je lis leur pensée sur leur visage. La présence d'un employé du gouvernement me vaut en tous lieux des marques de déférence; on respecte en moi la volonté qui m'a donné ce protecteur. Une telle marque de faveur de la part de l'autorité me rend l'objet des égards du peuple. Je ne conseillerais à aucun étranger aussi peu expérimenté que je le suis de se hasarder sans un tel guide sur les chemins de la Russie, surtout s'il veut parcourir des gouvernements un peu éloignés de la capitale.

Quand vous êtes parvenu au fond du ravin, il s'agit de regrimper sur la terrasse en gravissant la pente opposée à celle que vous venez de descendre; le cocher, qui ne sait franchir les côtes qu'en les escaladant à la volée, rajuste ses harnais et lance encore une fois ses quatre chevaux contre l'obstacle. Les chevaux russes ne connaissent que le galop; si le chemin n'est pas tirant, si le roidillon est court et la voiture légère, du premier bond vous arrivez au sommet; mais si la pente est sablonneuse, ce qui arrive souvent, ou si elle excède l'espace que les chevaux peuvent parcourir d'une haleine, ceux-ci s'arrêtent bientôt, essouffés, haletants, au milieu de la montée; ils se butent sous les coups de fouet,

ruent et reculent immanquablement au risque de jeter l'équipage dans les fossés ; mais à chaque embarras de ce genre, je répète en me moquant de la prétention des Russes : Il n'y a pas de distance en Russie !

Cette manière de cheminer par à-coup est toujours conforme au caractère des hommes, analogue au tempérament des bêtes, et presque toujours d'accord avec la nature du sol. Cependant s'il arrive par hasard que le terrain que vous avez à parcourir soit profondément inégal, vous vous trouvez arrêté à chaque pas par la fougue des chevaux et par l'inexpérience des hommes. Ceux-ci sont lestes et adroits, mais leur intelligence ne peut suppléer la connaissance qui leur manque; nés pour la plaine, ils ignorent la vraie manière de dresser les chevaux pour voyager dans les montagnes. A la première marque d'hésitation tout le monde met pied à terre, les domestiques poussent à la roue, de trois en trois pas on est forcé de laisser souffler l'attelage; alors on retient la voiture avec une grosse hûche jetée derrière; puis pour aller plus loin, on excite les bêtes de la bride, de la voix, de la main, on les prend par la tête, on leur frotte les naseaux avec du vinaigre afin de les aider à respirer; enfin moyennant ces précautions, et des cris de sauvages, et des coups de fouet assenés ordinairement avec un à-propos que je ne me lasse pas d'admirer, vous atteignez à grand-peine la cime de ces formidables falaises, que dans d'autres pays vous graviriez sans seulement les remarquer.

La route d'Yaroslaf à Nijni est une des plus montueuses de toutes celles de l'intérieur de la Russie; pourtant dans les points même où le plateau qui borde un des côtés du Volga est le plus profondément entaillé par les affluents de ce fleuve, je ne crois pas que de la rive au sommet de la côte ce rempart naturel surpasse la hauteur d'une maison de cinq ou six étages à Paris. Cette espèce de quai, coupé par les filets d'eau qui dévalent vers le courant principal, est d'un effet imposant, mais triste : cette jetée pourrait servir de base à une magnifique route, mais ne pouvant tourner les

ravins, il fallait ou les franchir sur des arceaux qui auraient coûté autant que des voûtes d'aqueducs, ou descendre jusqu'au fond de ces étroits abîmes : or, comme on n'a pas tracé ces descentes en pentes douces, elles sont parfois dangereuses à cause de la rapidité de la côte.

Les Russes m'avaient vanté comme riants et variés les paysages qu'on découvre en suivant les bords du Volga; c'est toujours la campagne des environs d'Yaroslaf, et c'est toujours la même température.

S'il y a quelque chose d'inattendu dans un voyage en Russie, ce n'est assurément pas l'aspect du pays; mais ce que ni vous ni moi nous n'aurions pu prévoir, c'est un danger que je vais vous signaler : le danger de se casser la tête contre la capote de sa calèche. Ne riez pas : le péril est positif et imminent; les rondins dont on fait les ponts de ce pays, et souvent les chemins eux-mêmes exposent les voitures à de tels chocs que les voyageurs non avertis seraient jetés dehors si leur calèche était découverte, ou se briseraient le crâne si la capote était levée. Il est donc prudent de se servir en Russie de voiture dont l'impériale est le plus élevée possible. Une cruche d'eau de Seltz (vous savez qu'elles sont solides), bien emballée dans du foin, vient d'être cassée au fond du coffre de mon siège par la violence des secousses.

Hier j'ai couché dans une maison de poste où je manquais de tout : ma voiture est tellement dure et les chemins sont si raboteux, que je ne puis guère voyager plus de vingt-quatre heures de suite sans éprouver de violentes douleurs de tête; alors comme j'aime mieux un mauvais gîte qu'une fièvre cérébrale, je m'arrête quelque part que je me trouve. Ce qu'il y a de plus rare dans ces gîtes improvisés et dans toute la Russie, c'est le linge blanc. Vous savez que je voyage avec mon lit, mais je n'ai pu me charger d'une grande provision de linge, et les serviettes qu'on me donne dans les maisons de poste ont toujours servi; j'ignore à qui est réservé l'honneur de les salir. Hier, à onze heures du soir,

le maître de poste a envoyé chercher pour moi du linge blanc à un village distant de sa maison de plus d'une lieue. J'aurais protesté contre cet excès de zèle du feldjæger, mais je l'ai ignoré jusqu'au matin. Par la fenêtre de mon chenil, à travers le demi-jour qu'on appelle la nuit en Russie, je pouvais admirer à loisir l'inévitable péristyle romain avec son fronton de bois blanchi à la chaux, et ses colonnes de mortier qui ornent du côté de l'étable la façade des maisons de poste russes. Cette architecture maladroite est un cauchemar qui me poursuivra d'un bout de l'empire à l'autre. La colonne classique est devenue le cachet de l'édifice public en Russie.

Précaution indispensable pour voyager en ce pays : — vous ne vous attendez guère à celle-ci : — c'est une serrure russe avec ses deux anneaux ; la serrure russe est une mécanique aussi simple qu'ingénieuse. Vous arrivez dans une auberge remplie de gens de plusieurs sortes ; vous savez d'ailleurs que tous les paysans slaves sont voleurs, si ce n'est de grands chemins, au moins de maison ; vous faites déposer vos paquets dans votre chambre, puis vous vous apprêtez à vous aller promener. Toutefois avant de sortir vous voulez, non sans raison, fermer votre porte et tirer votre clef : point de clef... pas même de serrure ! à peine un loquet, un clou, une ficelle ; enfin rien : c'est l'âge d'or dans une caverne... l'un de vos gens garde votre voiture ; si vous ne voulez pas faire de l'autre une seconde sentinelle à la porte de votre chambre, ce qui ne serait ni très-sûr, car une sentinelle assise s'endort, ni très-humain, vous avez recours à l'expédient que voici : vous fichez un grand anneau de fer à vis dans le chambranle de la porte, un autre anneau de même dimension dans la porte, piqué le plus près possible du premier, puis vous passez dans ces deux anneaux qui font pitons, le col d'un cadenas également à vis ; cette vis qui ouvre et ferme le cadenas, lui sert de clef ; vous l'emportez, et votre porte est parfaitement close ; car les anneaux, une fois vissés, ne peuvent s'enlever qu'en les faisant tourner un à un sur eux-mêmes, opération qui ne saurait avoir lieu tant qu'ils

sont liés ensemble par le cadenas. La clôture s'opère assez vite et fort aisément : la nuit, dans une maison suspecte, vous pouvez vous enfermer en un moment moyennant cette serrure, invention habile et digne d'un pays où fourmillent les plus habiles et les plus effrontés des voleurs ! Les délits sont tellement fréquents que la justice n'ose être rigoureuse, et puis tout se fait ici par exception, par boutades ; régime capricieux, qui malheureusement n'est que trop d'accord avec l'imagination fantasque d'un peuple aussi indifférent à l'équité qu'à la vérité.

J'ai visité hier matin le couvent de Kostroma où l'on m'a fait voir les appartements d'Alexis Romanoff et de sa mère ; c'est de cette retraite qu'Alexis est sorti pour monter sur le trône et pour fonder la dynastie actuellement régnante. Ce couvent ressemble à tous les autres : un jeune moine, qui n'était pas à jeun et qui de très-loin sentait le vin assez fort, m'a montré la maison en détail ; j'aime mieux les vieux moines à barbe blanche et les popes à têtes chauves que les jeunes solitaires bien nourris. Ce trésor aussi ressemble à tous ceux qui m'ont été montrés ailleurs. Voulez-vous savoir en deux mots ce que c'est que la Russie ? La Russie, c'est un pays où l'on trouve et où l'on voit la même chose et les mêmes gens partout. Cela est si vrai, qu'en arrivant dans un lieu, on croit toujours y retrouver les choses et les personnes qu'on vient de quitter ailleurs.

A Kunitcha, le bac dans lequel nous avons repassé le Volga n'est pas rassurant ; la barque a si peu de bord que peu de chose la ferait chavirer. Rien ne m'a paru triste comme l'aspect de cette petite ville par un ciel gris, une température humide et froide et pendant une pluie battante qui retenait les habitants prisonniers dans leurs maisons ; un vent violent soufflait ; si la tourmente eût augmenté, nous eussions couru des risques. Je me suis rappelé qu'à Pétersbourg personne ne s'émeut pour repêcher les gens qui tombent dans la Néva, et je me disais : si je me noie dans le Volga à Kunitcha, nul homme ne se jettera à l'eau afin de

me secourir... pas un cri ne sera poussé pour moi sur ces bords peuplés, mais qui paraissent déserts tant les villes, le sol, le ciel et les habitants sont tristes et silencieux. Les Russes ont l'air si mélancolique, que je les crois indifférents à leur propre vie autant qu'à celle des autres.

C'est le sentiment de sa dignité, c'est la liberté qui attache l'homme à lui-même, à la patrie, à tout; ici, l'existence est tellement accompagnée de gêne que chacun me paraît nourrir en secret le désir de changer de place sans le pouvoir. Les grands n'ont point de passe-ports, les paysans pas d'argent et l'homme reste comme il est, patient par désespoir, c'est-à-dire aussi indifférent à sa vie qu'à sa mort. La résignation, qui partout ailleurs est une vertu, devient un vice en Russie parce qu'elle y perpétue la violente immobilité des choses.

Il n'est pas ici question de liberté politique, mais d'indépendance personnelle, de facilité de mouvement, et même de l'expression spontanée d'un sentiment naturel; voilà pourtant ce qui n'est à la portée de personne en Russie, excepté du maître. Les esclaves ne se disputent qu'à voix basse; la colère est un des privilèges du pouvoir. Plus je vois les gens conserver l'apparence du calme sous ce régime, plus je les plains; la tranquillité ou le knout!... telle est la condition de l'existence. Le knout des grands, c'est la Sibérie!... et la Sibérie n'est elle-même que l'exagération de la Russie.

(*Suite de la même lettre.*)

Au milieu d'un bois, le même jour, au soir.

Me voici retenu dans un chemin de sable et de rondins : le sable est si profond que les plus grosses pièces de bois s'y perdent. Nous nous trouvons arrêtés au milieu d'une forêt, à plusieurs lieues de toute habitation. Un accident arrivé à ma voiture, qui pourtant est du pays, nous retient dans ce

désert, et tandis que mon valet de chambre, avec l'aide d'un paysan que le ciel nous envoie, raccommode le domage, moi, humilié du peu de ressources que je trouve en moi-même dans cette occurrence, moi qui sens que je ne ferais que gêner les travailleurs si je m'avisais de les aider, je me mets à vous écrire pour vous prouver l'inutilité de la culture d'esprit, lorsque l'homme, privé de tous les accessoires de la civilisation, est obligé de lutter corps à corps, sans autres ressources que ses propres forces, contre une nature sauvage et encore tout armée de la puissance primitive qu'il avait reçue de Dieu. Vous savez cela mieux que moi, mais vous ne le sentez pas comme je le sens en ce moment.

Les jolies paysannes sont rares en Russie, c'est ce que je répète chaque jour; pourtant celles qui sont belles le sont parfaitement. Leurs yeux, taillés en amande, ont une expression particulière; la coupe de leurs paupières est pure et nette, mais le bleu de la prunelle est souvent trouble, ce qui rappelle le portrait des Sarmates, par Tacite, qui dit qu'ils ont les yeux *glauques*; cette teinte donne à leur regard voilé une douceur, une innocence dont le charme devient irrésistible. Elles ont à la fois la délicatesse des vaporeuses beautés du Nord, et la volupté des femmes de l'Orient. L'expression de bonté de ces ravissantes créatures inspire un sentiment singulier: c'est un mélange de respect et de confiance. Il faut venir dans l'intérieur de la Russie pour savoir tout ce que valait l'homme primitif, et tout ce que les raffinements de la société lui ont fait perdre. Je l'ai dit, je le répète, et je le répéterai peut-être encore avec plus d'un philosophe: dans ce pays patriarcal, c'est la civilisation qui gâte l'homme. Le Slave était naturellement ingénieux, musical, presque compatissant; le Russe policé est faux, oppresseur, singe et vaniteux. Un siècle et demi sera nécessaire pour mettre ici d'accord les mœurs nationales avec les nouvelles idées européennes, en supposant toutefois que, pendant cette longue succession de temps, les Russes ne seront gouvernés que par

des princes éclairés, et amis du progrès, comme on dit aujourd'hui. Et attendant cet heureux résultat, la complète séparation des classes fait de la vie sociale en Russie une chose violente et immorale ; on dirait que c'est dans ce pays que Rousseau est venu chercher la première idée de son système, car il n'est pas même nécessaire d'employer les ressources de sa magique éloquence pour prouver que les arts et les sciences ont fait plus de mal que de bien aux Russes. L'avenir apprendra au monde si la gloire militaire et politique doit dédommager ce peuple du bonheur dont le privent son organisation sociale et les emprunts qu'il ne cesse de faire aux étrangers.

L'élégance est innée chez les hommes de pure race slave. Ils ont dans le caractère un mélange de simplicité, de douceur et de sensibilité qui maîtrise les cœurs ; il s'y joint souvent beaucoup d'ironie et un peu de fausseté, mais dans les bons naturels ces défauts ont tourné en grâce : il n'en reste qu'une physionomie dont l'expression de finesse est incomparable ; on est dominé par un charme inconnu, c'est une mélancolie tendre et qui n'a rien d'amer, une douceur souffrante qui naît presque toujours d'un mal secret que l'homme se cache à soi-même pour le mieux déguiser aux yeux des autres. Bref, les Russes sont une nation résignée... cette simple parole dit tout. L'homme qui manque de liberté — ici ce mot exprime des droits naturels, des besoins véritables, — eût-il d'ailleurs tous les autres biens, est comme une plante privée d'air ; on a beau arroser la racine, la tige produit tristement quelques feuillages sans fleurs.

Les vrais Russes ont quelque chose de particulier dans l'esprit, dans l'expression du visage et dans la tournure. Leur démarche est légère, et tous leurs mouvements dénotent un naturel distingué. Ils ont les yeux très-fendus, peu ouverts et dessinés en forme d'ovale allongé ; le trait qu'ils ont presque tous dans le regard donne à leur physionomie une expression de sentiment et de malice singulièrement agréable. Les Grecs, dans leur langue créatrice, appelaient

les habitants de ces contrées syromèdes, mot qui veut dire œil de lézard ; le nom latin sarmates est venu de là. Ce trait dans l'œil a donc frappé tous les observateurs attentifs. Le front des Russes n'est ni très-élevé ni très-large ; mais il est d'une forme gracieuse et pure ; ils ont à la fois dans le caractère de la méfiance et de la crédulité, de la fourberie et de la tendresse ; et tous ces contrastes sont pleins de charme ; leur sensibilité voilée est plutôt communicative qu'expansive, c'est d'âme à âme qu'elle se révèle ; car c'est sans le vouloir, sans y penser, sans paroles, qu'ils se font aimer. Ils ne sont ni grossiers, ni apathiques comme la plupart des hommes du Nord. Poétiques comme la nature, ils ont de l'imagination, et cette faculté se mêle à toutes leurs affections ; pour eux l'amour tient de la superstition : leurs attachements ont plus de délicatesse que de vivacité ; toujours fins, même quand ils se passionnent, on peut dire qu'ils ont de l'esprit dans le sentiment. Ce sont toutes ces nuances fugitives qu'exprime leur regard, si bien caractérisé par les Grecs.

C'est que les anciens Grecs étaient doués du talent exquis d'apprécier les hommes et les choses, et de les peindre en les nommant ; faculté qui a rendu leur langue féconde entre toutes les langues européennes, et leur poésie divine entre toutes les poésies.

Le goût passionné des paysans russes pour le thé me prouve l'élégance de leur nature et s'accorde bien avec la peinture que je viens de vous faire de leur caractère. Le thé est un breuvage raffiné. Cette boisson est devenue en Russie une chose de première nécessité. Les gens du peuple, quand ils veulent vous demander pour boire poliment, disent : pour du thé, *na tchiai*, comme on dit ailleurs : pour un verre de vin.

Cet instinct de bon goût est indépendant de la culture de l'esprit ; il n'exclut pas même la barbarie, la cruauté, mais il exclut ce qui est vulgaire.

Le spectacle que j'ai dans ce moment sous les yeux me

prouve la vérité de ce qu'on m'a toujours dit : c'est que les Russes sont singulièrement adroits et industrieux.

Un paysan russe a pour principe de ne reconnaître nul obstacle, non pas à ses désirs,... pauvre aveuglé!... mais à l'ordre qu'il reçoit. Armé de la hache qu'il porte partout avec lui, il devient une espèce de magicien qui crée en un moment tout ce qui manque au désert. Il saura vous faire retrouver les bienfaits de la civilisation dans la solitude ; il raccommoiera votre voiture ; il suppléera même d'une roue cassée et qu'il remplacera par un arbre habilement posé sous la caisse, attaché d'un bout à une traverse, et de l'autre traînant à terre ; si malgré cette industrie votre télèga est hors d'état de marcher, il en substituera un autre qu'il met sur pied en un moment, sachant faire servir avec beaucoup d'intelligence les débris de l'ancien à la construction du nouveau. On m'avait conseillé à Moscou de voyager en tarandasse, et j'aurais bien fait de suivre cet avis, car, avec cette sorte d'équipage, on ne risque jamais de rester en chemin !... Il peut être raccommoé, même reconstruit par chaque paysan russe.

Si vous voulez camper, cet homme universel vous bâtera une maison pour la nuit : et votre cabane improvisée vaudra mieux qu'aucune auberge de ville. Après vous avoir établi aussi confortablement que vous pouvez l'être, il s'enveloppera dans sa peau de mouton retournée et se couchera sur le nouveau seuil de votre porte, dont il défendra l'entrée avec la fidélité d'un chien ; ou bien il s'assiéra au pied d'un arbre devant la demeure qu'il vient de créer pour vous, et, tout en regardant le ciel, il vous désennuiera dans la solitude de votre gîte par des chants nationaux dont la mélancolie répond aux plus doux instincts de votre cœur, car le talent inné pour la musique est encore une des prérogatives de cette race privilégiée dans son malheur ;... et jamais l'idée ne lui viendra qu'il serait juste qu'il prit place à côté de vous dans la cabane qu'il vient de vous construire.

Ces hommes d'élite resteront-ils longtemps cachés dans les

déserts où la Providence les tient en réserve.... à quel dessein? elle seule le sait!... Quand sonnera pour eux l'heure de la délivrance, et bien plus, du triomphe? c'est le secret de Dieu.

J'admire la simplicité d'idées et de sentiments de ces hommes. Dieu, le roi du ciel : le czar, le roi de la terre : voilà pour la théorie ; les ordres, les caprices même du maître, sanctionnés par l'obéissance de l'esclave : voilà pour la pratique. Le paysan russe croit se devoir corps et âme à son seigneur.

Conformément à cette dévotion sociale, il vit sans joie, mais non pas sans orgueil ; or, la fierté suffit à l'homme pour subsister ; c'est l'élément moral de l'intelligence. Elle prend toutes sortes de formes, même celle de l'humilité, de cette modestie religieuse découverte par les chrétiens.

Un Russe ne sait ce que c'est que de dire non à ce maître qui lui représente deux autres maîtres bien plus grands, Dieu et l'empereur, et il met toute son intelligence, toute sa gloire à vaincre les petites difficultés de l'existence que respectent, qu'invoquent, qu'amplifient les hommes du commun chez les autres nations, vu qu'ils considèrent ces ennuis comme des auxiliaires de leur vengeance contre les riches, qu'ils regardent en ennemis parce qu'ils les appellent les heureux de ce monde.

Les Russes sont trop dénués de tous les biens de la vie pour être envieux ; les hommes vraiment à plaindre ne se plaignent plus : les envieux de chez nous sont des ambitieux manqués ; la France, ce pays du bien-être facile, des fortunes rapides, est une pépinière d'envieux ; je ne puis m'attendrir sur les regrets haineux de ces hommes dont l'âme est énermée par les douceurs de la vie ; tandis que la patience de ce peuple-ci m'inspire une compassion, j'ai presque dit une estime profonde. L'abnégation politique des Russes est abjecte et révoltante : leur résignation domestique est noble et touchante. Le vice de la nation devient la vertu de l'individu.

La tristesse des chants russes frappe tous les étrangers : mais cette musique n'est pas seulement mélancolique, elle est savante et compliquée : elle se compose de mélodies inspirées, et en même temps de combinaisons d'harmonie très-recherchées et qu'on n'obtient ailleurs qu'à force d'étude et de calcul. Souvent en traversant les villages, je m'arrête pour écouter des morceaux d'ensemble exécutés à trois et à quatre parties avec une précision et un instinct musical que je ne me lasse pas d'admirer. Les chanteurs de ces rustiques quintetti deviennent les lois du contre-point, les règles de la composition, l'harmonie, les effets des diverses natures de voix, et ils dédaignent les unissons. Ils exécutent des suites d'accords recherchés, inattendus, entrecoupés de roulades et d'ornemens délicats. Mais malgré la finesse de leur organisation, ils ne chantent pas toujours parfaitement juste ; ce qui n'est pas surprenant lorsqu'on s'attaque à une musique difficile avec des voix rauques et fatiguées ; mais lorsque les chanteurs sont jeunes, les effets qu'ils produisent par l'exécution de ces morceaux savamment travaillés, me paraissent très-supérieurs à ceux des mélodies nationales qu'on entend dans les autres pays.

Le chant des paysans russes est une lamentation nasillarde, fort peu agréable à une voix ; mais exécutées en chœur, ces plaintes prennent un caractère grave, religieux, et produisent des effets d'harmonie surprenants. Malgré ou peut-être à cause de leur rudesse, nous appellerions ces effets sur un théâtre des accords savants. La manière dont les différentes parties sont respectivement placées, la succession inattendue des accords, le dessin de la composition, les entrées de voix : tout cela est touchant et n'est jamais commun ; ce sont les seuls chants populaires où j'aie entendu prodiguer les roulades. De tels ornemens, toujours mal exécutés par des paysans, sont désagréables à l'oreille ; néanmoins l'ensemble de ces chœurs rustiques est original et même beau.

Je croyais la musique russe apportée de Byzance en Moscovie, on m'assure au contraire qu'elle est indigène ; ceci

expliquerait la profonde mélancolie de ces airs, surtout de ceux qui affectent la gaieté par la vivacité du mouvement. Si les Russes ne savent pas se révolter contre l'oppression, ils savent soupirer et gémir.

A la place de l'empereur, je ne me contenterais pas d'interdire à mes sujets la plainte, je leur défendrais aussi le chant, qui est une plainte déguisée; ces accents si douloureux sont un aveu et peuvent devenir une accusation, tant il est vrai que, sous le despotisme, les arts eux-mêmes, lorsqu'ils sont nationaux, ne sauraient passer pour innocents; ce sont des protestations déguisées.

De là sans doute le goût du gouvernement et des courtisans russes pour les ouvrages, les littérateurs et les artistes étrangers, la poésie empruntée à peu de racines. Chez les peuples esclaves, on craint les émotions profondes causées par les sentiments patriotiques; aussi tout ce qui est national y devient-il un moyen d'opposition, même la musique. C'est ce qu'elle est en Russie où, des coins les plus reculés du désert, la voix de l'homme élève au ciel ses plaintes vengeresses pour demander à Dieu la part de bonheur qui lui est refusée sur la terre!... Donc si l'on est assez puissant pour opprimer les hommes, il faut être assez conséquent pour leur dire : Ne chantez pas. Rien ne révèle la souffrance habituelle d'un peuple comme la tristesse de ses plaisirs. Les Russes n'ont que des consolations, ils n'ont pas de plaisirs. Je suis surpris que personne avant moi n'ait averti le pouvoir de l'imprudence qu'il commet en permettant aux Russes un délassement qui trahit leur misère et donne la mesure de leur résignation : une résignation si profonde, c'est un abîme de douleur.

(Suite de la lettre précédente.)

Ce 22 août 1859, de la dernière poste avant Nijni.

Nous sommes arrivés ici sur trois roues et sur une gaule de sapin traînante pour remplacer la quatrième. Je n'ai cessé d'admirer l'ingénieuse simplicité de cette manière de voyager ; il est facile d'adapter l'arbre au train de devant, en l'attachant à l'encastrement avec des cordes ; on le laisse ainsi traîner au loin, en passant sous le lisoir de derrière, où on le fixe pour remplacer celle des grandes roues qui manque : la perte d'une des petites serait plus embarrassante.

Une grande partie de la route d'Yaroslaf à Nijni est une vaste allée de jardin ; ce chemin, tracé presque toujours en ligne droite, est plus large que notre grande allée des Champs-Élysées à Paris, et il est bordé de deux autres allées tapissées de gazons naturels et plantées de bouleaux. Cette route est douce, car on y roule presque toujours sur l'herbe, excepté quand on traverse des marais sur des ponts élastiques, espèces de parquets flottants plus singuliers que commodes. Ces assemblages de pièces de bois inégales sont dangereux pour les chevaux et pour les voitures. Une route ou croit tant de gazon doit être peu fréquentée ; ce qui la rend d'autant plus facile à entretenir. Hier, avant de casser, nous avançons au grand galop sur un chemin dont je m'avisai de vanter la beauté à mon feldjäger. « Je crois bien qu'il est beau, me répondit cet homme aux membres grêles, à la taille de guêpe, à la tenue roide et militaire, à l'œil gris et vif, aux lèvres pincées, à la peau naturellement blanche, mais tannée, brûlée et rougie par l'habitude des voyages en voitures découvertes, homme à l'air tout à la fois timide et redoutable, comme la haine réprimée par la peur : — je le crois bien.... c'est la grande route de Sibérie ! »

Ce mot me glaça. C'est pour mon plaisir que je fais ce

chemin , pensais-je ; mais quels étaient les sentiments et les idées de tant d'infortunés qui l'ont fait avant moi ? et ces sentiments et ces idées évoqués par mon imagination revenaient m'obséder. Je vais chercher une distraction , un divertissement sur les traces du désespoir des autres.... La Sibérie !... cet enfer russe est incessamment devant moi... et avec tous ces fantômes , il me fait l'effet du regard du basilic sur l'oiseau fasciné !... Quel pays !... la nature y est comptée pour rien , car il faut oublier la nature dans une plaine sans limites , sans couleur , sans plans , sans lignes , si ce n'est la ligne toujours égale , tracée par le cercle de plomb du ciel sur la surface de fer de la terre !... Telle est , à quelques inégalités près , la plaine que j'ai traversée depuis mon départ de Pétersbourg : d'éternels marais entre-coupés de quelques champs d'avoine ou de seigle , qui sont de niveau avec les joncs ; quelques carrés de terre cultivés en concombres , en melons et en divers légumes aux environs de Moscou , culture qui n'interrompt pas la monotonie du paysage ; puis , dans les lointains , des bois de pins mal venants , quelques bouleaux maigres , noueux ; puis enfin , le long des routes , des villages de planches grises , à maisons plates , dominés toutes les vingt , trente ou cinquante lieues par des villes un peu plus élevées , quoique plates aussi , villes où l'espace fait disparaître les hommes , rues qui ressemblent à des casernes bâties pour un jour de manœuvres : pour la centième fois voilà la Russie telle qu'elle est. Ajoutez-y quelques décorations , quelques dorures et beaucoup de gens aux discours flatteurs , aux pensers moqueurs , et vous l'aurez telle qu'on nous la veut montrer ; il faut tout dire : on y assiste à de superbes revues. Savez-vous ce que c'est que les manœuvres russes ? ces mouvements de troupes équivalent à des guerres , moins la gloire ; mais la dépense n'en est que plus grande , car l'armée n'y peut pas vivre aux dépens de l'ennemi.

Dans ce pays sans paysages coulent des fleuves immenses , mais sans couleur ; ils coulent à travers un pays grisâtre ,

dans des terrains séléniteux, et disparaissent sous des co-
teaux pas plus hauts que des digues, et brunis par des forêts
marécageuses. Les fleuves du Nord sont tristes comme le
ciel qu'ils reflètent; le Volga est, dans certaines parties de
son cours, bordé de villages qu'on dit assez riches; mais ces
piles de planches grises aux faites moussus n'égayent pas la
contrée. On sent l'hiver et la mort planer sur tous ces sites :
la lumière et le climat du Nord donnent aux objets une
teinte funèbre; au bout de quelques semaines, le voyageur
épouvanté se croit enterré vif; il voudrait déchirer son lia-
ceul et fuir ce cimetière sans clôture, et qui n'a de bornes
que celles de la vue; il lutte de toutes ses forces pour sou-
lever le voile de plomb qui le sépare des vivants. N'allez
jamais dans le Nord pour vous amuser, à moins que vous ne
cherchiez votre amusement dans l'étude : car il y a beaucoup
à étudier ici.

Je suivais donc, désenchanté, la grande route *de la Sibé-
rie*, quand j'aperçus de loin un groupe d'hommes d'armes
arrêté sous une des contre-allées de la route.

« Que font là ces soldats ? dis-je à mon courrier.

— Ce sont, me répondit cet homme, des Cosaques qui
conduisent des exilés en Sibérie !... »

Ainsi ce n'est pas un rêve, ce n'est pas de la mythologie
de gazettes; je vois là de vrais malheureux, de véritables
déportés qui vont à pied, chercher péniblement la terre où
ils doivent mourir oubliés du monde, loin de tout ce qui
leur fut cher, seuls avec le Dieu qui ne les avait pas créés
pour subir un tel supplice. J'ai peut-être rencontré leurs
mères, leurs femmes, ou je les rencontrerai; ce ne sont pas
des criminels, au contraire; ce sont des Polonais, des héros
de malheur et de dévouement; et les larmes me venaient
aux yeux en approchant de ces infortunés auprès de qui je
n'osais pas même m'arrêter de peur de devenir suspect à mon
argus. Ah !... devant de tels revers, le sentiment de mon
impuissante compassion m'humiliait, et la colère refoulait
l'attendrissement dans mon cœur ! J'aurais voulu être bien

loin d'un pays où le misérable qui me sert de courrier pouvait devenir assez formidable pour me forcer par sa présence à dissimuler les sentiments les plus naturels de mon cœur. J'ai beau me répéter que nos forçats sont peut-être plus à plaindre que ne le sont les colons de la Sibérie, il y a dans cet exil lointain une vague poésie qui prête à la sévérité de la loi toute la puissance de l'imagination, et cette alliance inhumaine produit un résultat terrible. D'ailleurs, nos forçats sont jugés sérieusement ; mais après quelques mois de séjour en Russie, on ne croit plus aux lois.

Il y avait là six exilés, et ces condamnés bien qu'enchaînés étaient innocents à mes yeux, car sous le despotisme il n'y a de criminel que l'homme qui punit. Ces six condamnés étaient conduits par douze hommes à cheval, douze Cosaques. La capote de ma voiture était fermée, et plus nous approchions du groupe, plus mon courrier observait attentivement ce qui se passait sur ma figure ; il me dévisageait. Je fus singulièrement frappé des efforts qu'il faisait pour me persuader que les gens devant lesquels nous passions étaient de simples malfaiteurs, et que pas un condamné politique ne se trouvait parmi eux. Je gardais un morne silence ; le soin qu'il prenait de répondre à ma pensée me parut très-significatif. Il la lit donc sur mon visage, me disais-je, ou la sienne lui fait deviner la mienne.

Affreuse sagacité des sujets du despotisme ! tous sont espions, même en amateurs et sans rétribution.

Les derniers relais de la route qui conduit à Nijni sont longs et difficiles, à cause des sables qui deviennent de plus en plus profonds (1), tellement qu'on y reste comme en-terré ; et dans ces sables, d'énormes blocs de bois et de pierres se remuent sous les roues des voitures et sous les pieds des chevaux ; on dirait d'une plage jonchée de débris. Cette partie de la route est bordée de forêts, où campent, de demi-lieue en demi-lieue, des postes de Cosaques destinés à protéger le

(1) On fait une chaussée de Moscou à Nijni : elle sera terminée bientôt.

passage des marchands qui vont à la foire. Cet appareil est plus sauvage que rassurant. On se croit au moyen âge.

Ma roue est raccommodée : on la remet en place , ce qui me fait espérer que nous arriverons à Nijni avant ce soir. Le dernier relais est de huit lieues, par un chemin dont je viens de vous décrire tous les inconvénients, sur lesquels j'insiste, parce que les mots qui vous les peignent passent trop vite, en comparaison du temps que me prennent les choses.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

Site de Nijni-Novgorod. — Mot de l'empereur Nicolas. — Prédilection de ce prince pour Nijni. — Le Kremlin de Nijni. — Peuples accourus à cette foire de toutes les extrémités de la terre. — Nombre des étrangers. — Le gouverneur de Nijni. — Pavillon du gouverneur à la foire. — Le pont de l'Oka. — Barques qui obstruent le fleuve. — Aspect de la foire. — Peine qu'on a pour se loger. — Je m'installe dans un café. — Insectes inconnus. — Orgueil de mon feldjæger. — Emplacement de la foire. — Aspect des populations. — Terrain de la foire. — Ville souterraine. — Cloaque magnifique : ouvrage imposant. — Aspect singulier des femmes. — Les alentours de la foire. — Ville du thé. — Ville des chiffons. — Ville des bois de charonnage. — Ville des fers de Sibérie. — Origine de la foire de Nijni. — Village persan. — Poissons salés de la mer Caspienne. — Cuir. — Fourrures. — Lazzaroni du Nord. — Intérieur de la foire. — Site mal choisi. — Crédit commercial des serfs russes. — Manière de calculer des gens du peuple. — Bonne foi des paysans. — Comment les seigneurs trompent leurs serfs. — Rivalité de l'autocratie et de l'aristocratie. — Prix des denrées à la foire de Nijni. — Turquoises apportées par les Boukares. — Chevaux kirguises : leur attachement les uns pour les autres. — La foire après le coucher du soleil. — Convoi de rouliers debout sur leur essieu. — Gravité des Russes. — Encore des chants russes.

Nijni-Novgorod, ce 22 août 1859, au soir.

Le site de Nijni est le plus beau que j'aie vu en Russie : il y a là non plus de petites falaises, de basses jetées qui se prolongent au bord d'un grand fleuve, des ondulations de terrain qualifiées de collines, au sein d'une vaste plaine : il y a une montagne, une vraie montagne qui fait promontoire au confluent du Volga et de l'Oka, deux fleuves également imposants, car, à son embouchure, l'Oka paraît aussi considérable que le Volga, et s'il perd son nom, c'est parce qu'il ne vient pas d'aussi loin. La ville haute de Nijni, bâtie sur cette montagne, domine une plaine immense comme la mer : un monde sans bornes s'ouvre au pied de cette crique devant laquelle se tient la plus grande foire du monde ; pendant six

semaines de l'année le commerce des deux plus riches parties du monde s'est donné rendez-vous au confluent du Volga et de l'Oka. C'est un lieu à peindre ; jusqu'à présent je n'avais admiré de vues vraiment pittoresques en Russie que dans les rues de Moscou et le long des quais de Pétersbourg, encore ces sites étaient-ils de création humaine ; mais ici la campagne est belle en elle-même ; cependant l'ancienne ville de Nijni, au lieu de regarder les fleuves et de profiter des moyens de richesse qu'ils lui offrent, reste entièrement cachée derrière la montagne ; là, perdue dans l'intérieur du pays, elle semble fuir ce qui ferait sa gloire et sa prospérité : cette maladresse a frappé l'empereur Nicolas, qui s'écria la première fois qu'il vit ce lieu : « A Nijni la nature a tout fait, les hommes ont tout gâté. » Pour remédier à l'erreur des fondateurs de Nijni-Nowgorod, un faubourg en forme de quai se bâtit aujourd'hui sous la côte, à l'une des deux pointes de terre qui séparent le Volga de l'Oka. Ce faubourg s'agrandit chaque année, il devient plus important et plus populeux que la cité ; et le vieux Kremlin de Nijni (chaque ville russe a le sien), sépare l'ancien du nouveau Nijni, situé sur la rive droite de l'Oka.

La foire se tient de l'autre côté de ce fleuve sur une terre basse qui fait triangle entre la rivière et le Volga. Cette terre d'alluvion marque le point où les deux cours d'eau se réunissent, par conséquent d'un côté elle sert de rive à l'Oka et de l'autre au Volga ; c'est aussi ce que fait le promontoire de Nijni sur la rive droite de l'Oka. Les deux bords de cette rivière sont joints par un pont de bateaux qui conduit de la ville à la foire, et qui m'a paru aussi long que celui du Rhin devant Mayence. Ces deux angles de terre, quoique séparés seulement par un fleuve, sont bien différents l'un de l'autre : l'un domine de toute la hauteur d'une montagne le sol nivelé de la plaine qu'on appelle Russie, et il est pareil à une borne colossale, à une pyramide naturelle : c'est le promontoire de Nijni qui s'élève majestueusement au milieu de ce vaste pays ; l'autre angle, celui de la foire, se cache au niveau

des eaux qui l'inondent une partie de l'année ; la beauté singulière de ce contraste n'a point échappé au coup d'œil de l'empereur Nicolas ; ce prince, avec la sagacité qui le caractérise, a senti que Nijni était un des points importants de son empire. Il aime particulièrement ce lieu central favorisé par la nature et devenu le lieu de réunion des populations les plus lointaines qui s'y pressent de toutes parts, attirées par un puissant intérêt commercial. Dans sa minutieuse vigilance, l'empereur ne néglige rien pour embellir, étendre et enrichir cette ville ; il a ordonné des terrassements, des quais, et commandé pour dix-sept millions de travaux qui ne sont contrôlés que par lui. La foire de Makarief qui se tenait autrefois dans les terres d'un boyard à vingt lieues plus bas, en suivant le cours du Volga vers l'Asie, a été confisquée au profit de la couronne et du pays ; puis l'empereur Alexandre l'a transportée à Nijni. Je regrette la foire asiatique tenue dans les domaines d'un ancien prince moscovite : elle devait être plus pittoresque et plus originale, quoique moins grandiose et moins régulière que ce que je trouve ici.

Je vous ai dit que chaque ville russe a son Kremlin ; de même que chaque ville espagnole a son Alcazar ; le Kremlin de Nijni avec ses tours d'aspects divers et ses murailles crénelées qui serpentent sur une montagne bien plus élevée que ne l'est la colline du Kremlin de Moscou, a près d'une demi-lieue de tour.

Lorsque le voyageur aperçoit cette forteresse du fond de la plaine, il est frappé d'étonnement ; il découvre par moments au-dessus de la cime des pins mal venants, les flèches brillantes et les lignes blanches de cette citadelle : c'est le phare vers lequel il se dirige à travers les déserts sablonneux qui gênent l'abord de Nijni par la route d'Yaroslaf. L'effet de cette architecture nationale est toujours puissant ; ici les tours bizarres, les minarets chrétiens, ornements obligés de tous les Kremllins, sont encore embellis par la singulière coupe du terrain, qui dans certains endroits oppose de véritables précipices aux créations des architectes. Dans l'épais-

leur des murailles on a pratiqué, comme à Moscou, des escaliers qui servent à monter de créneaux en créneaux jusqu'au sommet de la côte et des hauts remparts qui la couronnent : ces imposants degrés avec les tours dont ils sont flanqués, avec les rampes, les voûtes, les arcades qui les soutiennent, font tableau de quelque point des environs qu'on les aperçoive.

La foire de Nijni, devenue aujourd'hui la plus considérable de la terre, est le rendez-vous des peuples les plus étrangers les uns aux autres, et par conséquent les plus divers dans leur aspect, dans leur costume et leur langage, dans leurs religions et dans leurs mœurs. Des hommes du Thibet, de la Boukarie, des pays voisins de la Chine, viennent rencontrer là des Persans, des Finois, des Grecs, des Anglais, des Parisiens : c'est le jugement dernier des commerçants. Le nombre des étrangers constamment présents à Nijni pendant le temps que dure la foire est de deux cent mille, les hommes qui composent cette foule se renouvellent plusieurs fois, mais le chiffre reste toujours à peu près le même ; cependant à certains jours de ce congrès du négoce, il se trouve dans Nijni jusqu'à trois cent mille personnes à la fois ; le taux moyen de la consommation du pain, dans ce camp pacifique, est de quatre cent mille livres par jour : passé ces saturnales de l'industrie et du trafic, la ville est morte. Jugez de l'effet singulier que doit produire une transition si brusque !... Nijni contient à peine vingt mille habitants qui se perdent dans ses vastes rues et dans ses places nues, pendant que le terrain de la foire reste abandonné pour neuf mois.

Cette foire occasionne peu de désordre ; en Russie, le désordre est chose inconnue ; il serait un progrès, car il est fils de la liberté ; l'amour du gain et les besoins du luxe toujours croissants, jusque chez les nations barbares, font que même des populations à demi sauvages, telles que celles qui viennent ici de la Perse et de la Boukarie, trouvent du bénéfice à la tranquillité, à la bonne foi : d'ailleurs il faut avouer qu'en général les mahométans ont de la probité en affaires d'argent.

Il n'y a que peu d'heures que je suis dans cette ville et j'ai déjà vu le gouverneur : on m'avait donné pour lui plusieurs lettres de recommandation très-pressantes; il m'a paru hospitalier et communicatif pour un Russe. La foire de Nijni montrée par lui, et vue de son point de vue, aura pour moi un double intérêt : celui qui s'attache aux choses mêmes, presque toutes nouvelles pour un Français, et celui que je mets à pénétrer la pensée des hommes employés par ce gouvernement.

Cet administrateur porte un nom anciennement illustré dans l'histoire de Russie; il s'appelle Boutourline. Les Boutourline sont une famille de vieux boyards; illustration qui devient rare. Je vous raconterai demain mon arrivée à Nijni, la peine que j'ai eue à trouver un gîte et la manière dont j'ai fini par m'établir, si tant est que je puisse me dire établi.

(Suite de la même lettre.)

Le 25 août 1859, au matin.

Je n'ai rencontré de foule en Russie qu'à Nijni sur le pont de l'Oka; à la vérité ce défilé est l'unique chemin qui conduit de la ville à la foire; c'est aussi par là qu'on arrive à Nijni quand on vient d'Yaroslaf. A l'entrée de la foire on tourne à droite pour passer sur le pont, en laissant à gauche toutes les boutiques de la foire et le palais de jour du gouverneur qui descend tous les matins de sa maison de la ville haute dans ce pavillon, espèce d'observatoire administratif d'où il préside et surveille toutes les rues, toutes les files de boutiques et toutes les affaires de la foire. La poussière qui aveugle, le bruit qui assourdit, les voitures, les piétons, les soldats chargés de maintenir l'ordre, tout embarrasse le passage du pont, et comme l'eau du fleuve disparaît sous une multitude de barques, on se demande à quoi sert ce pont, car au premier coup d'œil on croit la rivière à sec.

Les bateaux sont si serrés au confluent du Volga et de l'Okà, qu'on pourrait traverser ce dernier fleuve à pied en enjambant de jonque en jonque. J'emploie ce terme chinois parce qu'une grande partie des bâtimens qui affluent à Nijni sert à porter à la foire des marchandises de la Chine et surtout du thé. Tout cela captive l'imagination ; mais je ne trouve pas que les yeux soient également satisfaits. Les tableaux pittoresques manquent à cette foire dont tous les bâtimens sont neufs.

Hier à mon arrivée, j'ai cru que nos chevaux écraseraient vingt personnes avant d'atteindre le quai de l'Okà ; ce quai est la nouvelle Nijni, faubourg qui d'ici à peu d'années deviendra considérable. C'est une longue rangée de maisons resserrées entre l'Okà qui s'approche de son embouchure dans le Volga et la côte qui l'encaisse de ce côté de son cours ; la crête de cette côte est hérissée de murailles formant l'enceinte extérieure du Kremlin de Nijni ; la ville haute disparaît derrière ces murailles et derrière la montagne. Quand j'eus touché au bord désiré, je trouvai bien d'autres difficultés qui m'attendaient ; il fallait avant tout me loger, et les auberges étaient comblées. Mon feldjäger frappait à toutes les portes et revenait toujours me dire avec le même sourire, féroce à force d'immobilité, qu'il n'avait pu trouver une seule chambre. Il me conseillait d'aller demander l'hospitalité au gouverneur ; c'est ce que je ne voulais pas faire.

Enfin, arrivés à l'extrémité de cette longue rue, au pied de la route qui monte à la vieille ville par une pente très-rapide et qui passe sous un arc obscur, pratiqué à travers un pan de l'épaisse muraille crénelée de la forteresse, nous aperçûmes, dans un endroit où la rue s'enfonce et se resserre, entre la jetée de la rivière et les substructions de la côte, un café, le dernier de la ville vers le Volga. Les abords de ce café sont obstrués par un marché public, espèce de petite halle couverte d'où s'exhalent des odeurs qui ne sont rien moins que des parfums. Là je me fis descendre de voiture et

conduire à ce café, qui ne consiste pas en une seule salle, mais en une espèce de marché qui occupe toute une suite d'appartements. Le maître m'en fit les honneurs en m'escortant poliment à travers la foule bruyante qui remplissait cette longue enfilade des chambres ; parvenu avec moi à la dernière de ces salles, obstruée comme toutes les autres de tables où des buveurs en pelisses prenaient du thé et des liqueurs, il me prouva qu'il n'avait pas une seule chambre qui fût libre.

« Cette salle fait le coin de votre maison, lui dis-je ; a-t-elle une sortie particulière ?

— Oui.

— Eh bien, condamnez la porte qui la sépare des autres salles de votre café, et donnez-la-moi pour chambre à coucher. »

L'air que j'y respirais me suffoquait déjà ; c'était un mélange infect d'émanations les plus diverses : la graisse des fourrures de mouton, le musc des peaux préparées qu'on appelle cuir de Russie, le suif des boîtes, le chou aigre, principale nourriture des paysans, le café, le thé, les liqueurs, l'eau-de-vie épaississaient l'atmosphère. On respirait du poison ! mais que pouvais-je faire ? c'était ma dernière ressource. J'espérais d'ailleurs qu'une fois la chambre déblayée et bien lavée, les mauvaises odeurs se dissiperaient comme la foule des convives J'insistai donc pour que mon feldjäger expliquât nettement ma proposition au maître du café.

« J'y perdrai, répondit l'homme.

— Je vous payerai ce que vous voudrez ; seulement vous me trouverez quelque part un asile pour mon valet de chambre et pour mon courrier. »

Le marché se conclut, et me voici tout fier d'avoir pris d'assaut un cabaret infect qu'on me fait payer plus cher que le plus bel appartement de l'hôtel des Princes à Paris. Je me consolais de la dépense en songeant à la victoire que je venais de remporter. Il faut être en Russie, dans un pays où les fantaisies des hommes qu'on croit puissants ne connais-

sent pas d'obstacles, pour changer en un moment une salle de café en une chambre à coucher.

Mon feldjäger engage les buveurs à se retirer ; ils sortent sans faire la moindre objection, et on les parque comme on peut dans la salle voisine dont on condamne la porte avec une serrure de l'espèce de celle que je vous ai décrite. Une vingtaine de tables étaient rangées autour de la chambre ; un essaim de prêtres en robes, autrement dit une troupe de garçons de café en chemises, se précipitent dans la salle et la démeublent en un instant. Mais qu'est-ce que je vois ? de dessous chaque table, de dessous chaque tabouret, sortent des nuées de bêtes telles que je n'en avais jamais aperçu ; c'est un insecte noir, long d'un demi-pouce, assez gros, mou, rampant, gluant, infect et courant assez vite. Ce fétide anist est connu dans une partie de l'Europe orientale, en Volhynie, en Ukraine, en Russie, et je crois dans la grande Pologne, où on l'appelle, ce me semble, *persica*, parce qu'il y fut apporté d'Asie ; je n'ai pu distinguer le nom que lui donnent les garçons de café de Nijni. En voyant le pavé de mon gîte tout marbré de ces bêtes grouillantes et qu'on y écrasait involontairement et volontairement, non par centaines, mais par milliers ; en m'apercevant surtout du nouveau genre de mauvaise odeur produit par ce massacre, le désespoir me prit ; je me sauvai de la chambre, de la rue, et je courus me présenter au gouverneur. Je ne rentrai dans mon détestable gîte que lorsqu'on m'eut dit et répété qu'il était aussi net qu'il pouvait l'être. Mon lit, rempli de foin frais, à ce qu'on m'assura, était dressé au milieu de la salle, les quatre pieds posés dans quatre terrines pleines d'eau, et je m'entourai de lumière pour la nuit. Malgré tant de précautions, je n'en ai pas moins trouvé au sortir d'un sommeil inquiet, lourd, agité, deux ou trois *persica* sur mon oreiller. Ces bêtes ne sont pas malfaisantes ; mais je ne saurais vous dire le dégoût qu'elles m'inspirent. La malpropreté, l'apathie que dénote la présence de pareils insectes dans les habitations des hommes, me fait regretter d'être venu parcourir

cette partie de la terre. Il me semble que c'est une dégradation morale que de se laisser approcher par des animaux immondes : il y a telles répulsion physique qui triomphe de tout raisonnement.

Maintenant que je vous ai avoué ma misère et décrit mes infortunes, je ne vous en parlerai plus. Pour compléter le tableau de cette chambre usurpée sur le café, vous saurez qu'on m'a fait des rideaux avec des nappes dont les coins sont cloués aux fenêtres par des fourchettes de fer ; des ficelles servent d'embrasses à ces draperies ; deux malles sous un tapis de Perse me tiennent lieu de canapé ; le reste à l'avenant.

Un négociant de Moscou qui tient un magasin de soieries des plus magnifiques et des plus considérables de la foire, doit venir me chercher ce matin pour me montrer toutes choses avec ordre et détail ; je vous dirai le résultat de cette revue.

(Suite de la même lettre,)

Le 24 août 1859, au soir.

Je retrouve ici une poussière méridionale et une chaleur suffocante ; aussi m'avait-on bien conseillé de ne me rendre à la foire qu'en voiture ; mais l'affluence des étrangers est telle en ce moment à Nijni, que je n'ai pu trouver une voiture à louer ; j'ai été réduit à me servir de celle dans laquelle j'ai voyagé depuis Moscou, et à l'atteler de deux chevaux seulement, ce qui m'a contrarié comme un Russe : ce n'est pas par vanité qu'on va ici à quatre chevaux ; la race a du nerf, mais elle n'est pas robuste : les chevaux russes courent longtemps lorsqu'ils n'ont rien à traîner, mais ils se fatiguent bientôt de tirer. Quoi qu'il en soit, mes deux chevaux et ma calèche composaient un équipage plus commode qu'élégant ; ils m'ont promené tout le jour dans la foire et dans la ville.

En montant dans cette voiture avec le négociant qui vou-

lait bien me servir de *écuyer* et avec son frère, je dis à mon *feldjäger* de nous suivre. Celui-ci sans hésiter, sans m'en demander la permission, s'élança dans la calèche d'un air délibéré, puis, avec un aplomb qui me surprend, il s'établit à côté du frère de M^{***}, lequel, malgré mes instances, avait absolument voulu s'asseoir sur le devant de ma voiture.

En ce pays, il n'est pas rare de voir le maître d'une voiture établi dans le fond, même lorsqu'il n'est pas à côté d'une femme, tandis que ses amis se placent sur le devant. Cette impolitesse qu'on ne se permet chez nous que dans la plus étroite intimité, n'étonne ici personne.

Craignant que la familiarité du courrier ne parût choquante à mes obligés conducteurs, je crus devoir faire descendre cet homme, en lui disant fort doucement de monter sur le siège de devant, à côté du cocher.

« Je n'en ferai rien, me répond le *feldjäger* avec un sang-froid imperturbable.

— Pourquoi ne m'obéissez-vous pas ? » répliquai-je d'un ton encore plus calme ; car je sais que chez cette nation à demi orientale, il faut faire assaut d'impassibilité pour conserver son autorité.

Nous parlions allemand. « Ce serait déroger, » me répondit le Russe toujours du même ton.

Ceci me rappelait des disputes de préséance entre boyards, disputes dont les conséquences ont souvent été si graves sous le règne des Ivan, qu'elles remplissent bien des pages de l'histoire de Russie à cette époque.

« Qu'entendez-vous par déroger, repris-je ? Cette place n'est-elle pas celle que vous avez occupée depuis notre départ de Moscou ?

— Il est vrai, monsieur, que c'est ma place en voyage ; mais à la promenade, je dois monter dans la voiture. Je porte l'uniforme. »

Cet uniforme que j'ai décrit ailleurs, est l'habit d'un facteur de la poste.

« Je porte l'uniforme ; monsieur, j'ai mon rang dans le

technin ; je ne suis pas un domestique ; je suis serviteur de l'empereur.

— Je m'occupe fort peu de ce que vous êtes ; au surplus je ne vous ai pas dit que vous êtes un domestique.

— J'en aurais l'air, si je m'asseyais à cette place quand monsieur se promène dans la ville. J'ai plusieurs années de service, et pour récompense de ma bonne conduite, on m'a fait espérer la noblesse : j'aspire à l'obtenir, car je suis ambitieux. »

Cette confusion de nos vieilles idées aristocratiques et de la nouvelle vanité insufflée par des despotes ombrageux à des peuples malades d'envie, m'épouvantait. J'avais sous les yeux un échantillon de la pire espèce d'émulation, de celle du parvenant qui veut se donner des airs de parvenu !

Après un instant de silence, je repris : « J'approuve votre fierté, si elle est fondée ; mais étant peu au fait des usages de votre pays, je veux avant de vous permettre d'entrer dans ma voiture, soumettre votre réclamation à M. le gouverneur. Mon intention est de n'exiger de vous rien de plus que ce que vous me devez, d'après les ordres qu'on vous a donnés en vous envoyant auprès de moi ; dans le doute, je vous dispense de votre service pour aujourd'hui : je sortirai sans vous. »

J'avais envie de rire du ton d'importance dont je parlais ; mais je croyais cette dignité de comédie nécessaire à ma sûreté pendant le reste de mon voyage. Il n'y a pas de ridicule qui ne soit excusé par les conditions et les conséquences inévitables du despotisme.

Cet aspirant à la noblesse, si scrupuleux observateur de l'étiquette du grand chemin, me coûte, en dépit de son orgueil, trois cents francs *de gages* par mois ; je le vis rougir en écoutant mes dernières paroles, et sans répliquer un mot, il descendit enfin de ma voiture où il était resté jusque-là fort insolemment cramponné ; il rentra dans la maison en silence. Je ne manquerai pas de raconter au gouverneur le résumé du colloque que vous venez de lire.

L'emplacement de la foire est très-vaste, et j'habite fort loin du pont qui conduit à cette ville d'un mois. J'eus donc lieu de m'applaudir d'avoir pris des chevaux, car, par la chaleur qu'il fait, je me serais senti sans force avant même d'être arrivé à la foire, s'il avait fallu faire à pied ce trajet dans des rues poudreuses, le long d'un quai découvert et sur un pont où le soleil darde des rayons ardents pendant des jours qui sont encore environ de quinze heures, malgré la promptitude avec laquelle ils vont commencer à décroître dans la saison avancée où nous entrons.

Des hommes de tous les pays du monde, mais surtout des dernières extrémités de l'Orient, se donnent rendez-vous à cette foire; mais ces hommes sont plus singuliers de nom que d'aspect. Tous les Asiatiques se ressemblent, ou du moins on peut les partager en deux classes : les hommes à figure de singes : Kalinoucks, Mongols, Baskirs, Chinois; les hommes à profil grec : Circassiens, Persans, Géorgiens, Indiens, etc., etc., etc.

La foire de Nijni se tient, comme je l'ai déjà dit, sur un immense triangle de terre sablonneuse et parfaitement plane qui forme pointe entre l'Oka, près d'arriver à son embouchure dans le Volga, et le large cours de ce fleuve. Cet espace est donc borné de chaque côté par l'une des deux rivières. Le sol où se déposent tant de richesses ne s'élève pas au-dessus de l'eau; aussi ne voit-on sur les rives de l'Oka et sur celles du Volga que des hangars, des baraques et des dépôts de marchandises, tandis que la ville foraine proprement dite est située assez avant dans les terres à la base du triangle formé par les deux fleuves; elle n'a de bornes que celles qu'on a voulu lui assigner du côté de la plaine aride qui s'étend à l'ouest et au nord-ouest vers Yaroslaf et Moscou. Cette ville marchande est un vaste assemblage de longues et larges rues tirées au cordeau; disposition qui nuit à l'effet pittoresque de l'ensemble : une douzaine de pavillons censés chinois, dominant les boutiques, mais leur style fantastique ne suffit pas pour corriger la tristesse et la monotonie de

l'aspect général de la foire. C'est un bazar en carré long qui paraît solitaire, tant il est grand : on ne voit plus de foule dès qu'on a pénétré dans l'intérieur des lignes où sont rangées les boutiques, tandis que les abords de ces rues sont obstrués par des populations entières. La ville foraine est comme toutes les autres villes russes modernes, trop vaste pour sa population, et pourtant vous avez déjà vu que le taux moyen de cette population quotidienne était de deux cent mille âmes : il est vrai que, dans ce nombre immense d'étrangers, il faut comprendre tous ceux qui sont dispersés sur les fleuves dans les barques qui servent d'asile à toute une population amphibie; et dans les camps volants qui environnent la foire proprement dite. Les maisons des marchands reposent sur une ville souterraine, superbe cloaque voûté, immense labyrinthe où l'on se perdrait, si l'on y pénétrait sans un guide expérimenté. Chaque rue de la foire est doublée par une galerie souterraine qui la suit dans toute sa longueur et sert d'issue aux immondices. Ces égouts construits en pierre de taille sont nettoyés plusieurs fois par jour au moyen d'une multitude de pompes qui servent à tirer l'eau des rivières voisines. On pénètre dans ces galeries par de larges escaliers de belles pierres. Toute personne qui se disposerait à salir les rues du bazar est invitée poliment par les Cosaques chargés de la police de la foire, à descendre dans ces catacombes d'immondices. C'est un des ouvrages les plus imposants que j'aie vus en Russie. Il y a là des modèles à proposer aux faiseurs d'égouts de Paris. Tant de grandeur et de solidité rappelle Rome. Ces souterrains sont l'œuvre de l'empereur Alexandre qui, à l'instar de ses prédécesseurs, prétendit vaincre la nature en établissant la foire sur un sol inondé pendant la moitié de l'année. Il a prodigué des millions pour remédier aux inconvénients du choix peu judicieux qu'il fit le jour où il ordonna que la foire de Makarief fût transportée à Nijni.

L'Oka, près de son embouchure dans le Volga, est bien quatre fois large comme la Seine; ce fleuve sépare la ville

permanents de la ville foraine ; il est tellement couvert de bateaux que , pendant l'espace de plus d'une demi-lieue , l'eau disparaît sous les barques. Quarante mille hommes bivaquent toutes les nuits et se nichent comme ils peuvent sur ces embarcations devenues les baraques d'un camp , mais d'un camp mobile. Ce peuple aquatique fait lit de toutes choses ; un sac , une tonne , un banc , une planche , un fond de bateau , une caisse , une bûche , une pierre , un tas de voiles , tout est bon à des hommes qui ne se déshabillent point pour dormir ; ils étendent leur pelisse de peau de mouton sur la couche qu'ils choisissent et ils s'y couchent comme sur un matelas. Cet amas de bateaux est un parquet volant. Du fond de la ville humide , le soir , on entend sortir des voix sourdes , des murmures humains qui se confondent avec le bouillonnement des flots ; quelquefois des chants s'élèvent du milieu d'une île de barques qui paraissait inhabitée ; car ce qu'il y a de plus singulier , c'est que les navires où se produisent ces bruits , semblent vides au moins pendant le jour ; leurs habitants n'y demeurent que pour dormir , et même alors ils s'enfouissent dans les cales des bateaux et disparaissent sous l'eau comme les fourmis sous la terre. Des agglomérations de canots toutes semblables se forment sur le Volga aux approches de l'embouchure de l'Oka , et en remontant le cours de ce dernier fleuve au-dessus du pont de bateaux de Nijni on en voit d'autres encore qui s'étendent à des distances considérables. Enfin quelque part que l'œil se repose , il s'arrête sur des séries de barques dont plusieurs ont des formes et des couleurs singulières ; toutes ces barques ont des mâts , c'est un marécage américain , et cette forêt submergée est peuplée d'hommes accourus là de tous les coins de la terre , vêtus d'habits aussi bizarres que leurs figures et leurs physionomies sont étranges. Voilà ce qui m'a le plus frappé dans cette foire immense ; ces fleuves habités nous retracent les descriptions des villes de la Chine où les rivières sont changées en rues par des hommes qui vivent sur l'eau faute de terrain.

Certains paysans de cette partie de la Russie portent des chemises-blouses toutes blanches et ornées de broderies rouges : c'est un costume emprunté aux Tatares. On le voit briller de loin sous les rayons du soleil, et la nuit, le blanc du linge fait apparition dans les ténèbres; l'ensemble de toutes ces choses produit des tableaux fort extraordinaires, mais si vastes et si plats qu'au premier coup d'œil ils dépassent la force d'attention de mon esprit et trompent ma curiosité. Malgré tout ce qu'elle a de singulier et d'intéressant, la foire de Nijni n'est point pittoresque : c'est la différence d'un plan à un dessin; l'homme qui s'occupe d'économie politique, d'industrie, d'arithmétique, a plus affaire ici que le poète ou que le peintre, il s'agit de la balance et des progrès commerciaux des deux principales parties du monde : rien de plus, rien de moins. D'un bout de la Russie à l'autre, je vois un gouvernement minutieux, hollandais, faisant hypocritement la guerre aux facultés primitives d'un peuple ingénieux, gai, poétique, oriental, et né pour les arts.

On trouve toutes les marchandises de la terre rassemblées dans les immenses rues de la foire, mais elles s'y perdent : la denrée la plus rare, ce sont les acheteurs; je n'ai encore rien vu dans ce pays sans m'écrier : « Il y a trop peu de monde ici pour un si vaste espace. » C'est le contraire des vieilles sociétés où le terrain manque à la civilisation. Les boutiques françaises et anglaises sont les plus élégantes de la foire et les plus recherchées; on se croit à Paris, à Londres : mais ce Bond-Street du Levant, ce Palais-Royal des steppes n'est pas ce qui fait la richesse véritable du marché de Nijni; pour avoir une juste idée de l'importance de cette foire, il faut se souvenir de son origine, et du lieu où elle se tint d'abord. Avant Makarief c'était Kazan : on venait à Kazan des deux extrémités de l'ancien monde : l'Europe occidentale et la Chine se donnaient rendez-vous dans l'ancienne capitale de la Tartarie russe pour échanger leurs produits. C'est encore ce qui arrive à Nijni; mais on n'aurait qu'une idée bien incomplète de ce marché où deux continents envoient leurs pro-

duits, si l'on ne s'éloignait des boutiques tirées au cordeau et des élégants pavillons soi-disant chinois qui ornent le moderne bazar d'Alexandre; il faut avant tout parcourir quelques-uns des divers camps dont la foire élégante est flanquée. L'équerre et le cordeau ne poursuivent pas le négoce jusque dans les faubourgs de la foire : ces faubourgs sont comme la basse-cour ou la ferme d'un château; quelque pompeuse, quelque magnifique que soit l'habitation principale, l'irrégularité de la nature, le désordre de la nécessité règnent dans les dépendances.

Ce n'est pas un petit travail que de parcourir même rapidement ces dépôts extérieurs, car ils sont eux-mêmes grands comme des villes. Là règne un mouvement continu et vraiment imposant : véritable chaos mercantile où l'on aperçoit des choses qu'il faut avoir vues de ses yeux, et entendu chiffrer par des hommes graves et dignes de foi pour y croire.

Commençons par la ville du thé : c'est un camp asiatique qui s'étend sur les rives des deux fleuves à la pointe de terre où s'opère leur réunion. Le thé vient de la Chine en Russie par Kiatka, qui est au fond de l'Asie; dans ce premier dépôt, on l'échange contre des marchandises : il est transporté de là en ballots qui ressemblent à de petites caisses en forme de dés d'environ deux pieds en tous sens : ces ballots carrés sont des châssis couverts de peaux dans lesquelles les acheteurs enfoncent des espèces d'éprouvettes pour connaître, en retirant leur sonde, la qualité de la marchandise. De Kiatka, le thé chemine par terre jusqu'à Tomsk; il est chargé là dans des barques et voyage sur plusieurs rivières dont l'Irtitch et le Tobol sont les principales; il arrive ainsi à Tourmine, de là on le transporte de nouveau par terre jusqu'à Perm en Sibérie, où il est embarqué sur la Kama qui le fait descendre jusqu'au Volga, d'où il remonte en bateau vers Nijni : la Russie reçoit chaque année 75 à 80 mille caisses de thé, dont la moitié reste en Sibérie pour être transportée à Moscou pendant l'hiver par le trainage et dont l'autre moitié arrive à cette foire.

C'est le principal négociant de thé de la Russie qui m'a écrit l'itinéraire que vous venez de lire. Je ne réponds pas de l'orthographe ni de la géographie de ce richard ; mais un millionnaire a toujours beaucoup de chances pour avoir raison, car il achète la science des autres.

Vous voyez que ce fameux thé de caravanes, si délicat parce qu'il vient par terre, dit-on, voyage presque toujours par eau ; il est vrai que c'est de l'eau douce, et que les brouillards des rivières sont loin de produire les effets de la brume de mer... D'ailleurs quand je ne puis expliquer les faits, je me contente de les noter.

Quarante mille caisses de thé !... c'est bientôt dit ; mais vous ne pouvez vous figurer comme c'est long à voir, même ne fit-on que passer devant les monceaux de ballots sans les compter. Cette année on en a vendu treute-cinq mille en trois jours. Je viens de contempler les hangars sous lesquels on les a déposées ; un seul homme, mon négociant géographe, en a pris quatorze mille, moyennant dix millions de roubles d'argent (il n'y a plus de roubles de papier), payables une partie comptant, une partie dans un an.

C'est le taux du thé qui fixe le prix de toutes les marchandises de la foire ; tant que ce taux n'est pas publié, les autres marchés ne se font qu'à condition.

Il y a une ville aussi vaste, mais moins élégante et moins parfumée que la ville du thé : c'est celle des chiffons. Heureusement qu'avant de porter les loques de toute la Russie à la foire, on les fait blanchir. Cette marchandise, nécessaire à la fabrication du papier, est devenue si précieuse que les douanes russes en défendent l'exportation avec une extrême sévérité.

Une autre ville m'a paru remarquable entre tous les bourgs annexés à cette foire : c'est celle des bois écorcés. A l'instar des faubourgs de Vienne ces villes secondaires sont plus considérables que la ville principale. Celle dont je vous parle sert d'abri aux bois apportés de la Sibérie, et destinés à faire des roues aux charrettes russes, et des colliers aux chevaux.

C'est ce demi-cercle qu'on voit fixé d'un manière si originale et si pittoresque aux extrémités du brancard, et qui domine la tête de tous les limoniers russes ; il est d'un seul morceau de bois ployé à la vapeur, les jantes de roue apprêtées par le même procédé sont aussi d'une seule pièce ; les approvisionnements nécessaires pour fournir ces jantes et ces colliers à toute la Russie occidentale font ici des montagnes de bois pelé dont nos chantiers de Paris ne donnent pas même une idée.

Une autre ville, et c'est, je crois, la plus étendue et la plus curieuse de toutes, sert de dépôt aux fers de Sibérie. On marche pendant un quart de lieue sous des galeries où sont artistement rangées toutes les espèces de barres de fer connues, puis viennent des grilles, puis vient du fer travaillé ; on voit des pyramides toutes bâties en instruments aratoires et en ustensiles de ménage. On voit des maisons pleines de vases de fonte ; c'est une cité de métal ; on peut évaluer là une des principales sources de la richesse de l'empire. Cette richesse fait peur. Que de coupables ne faut-il pas pour exploiter de tels trésors ! Si les criminels manquent, on en fait ; on fait au moins des malheureux ; dans ce monde souterrain d'où sort le fer, la politique du progrès succombe, le despotisme triomphe et l'État prospère !... Une étude curieuse à faire, si on la permettait aux étrangers, ce serait celle du régime imposé aux mineurs de l'Oural ; mais il faudrait voir par ses yeux et ne pas s'en rapporter à ce qui est écrit. Cette tâche serait aussi difficile à accomplir pour un Européen de l'Occident que l'est le voyage de la Mecque à un chrétien.

Toutes ces villes foraines, succursales de la ville principale, ne sont que l'extérieur de la foire ; elles s'étendent sans plan autour du centre commun ; en les comprenant toutes dans la même enceinte, leur circonférence serait celle d'une des grandes capitales de l'Europe. Une journée ne suffirait pas pour parcourir tous ces faubourgs provisoires qui sont autant de satellites de la foire proprement dite. Dans cet

abîme de richesses, on ne peut tout voir ; il faut donc choisir ; d'ailleurs la chaleur étouffante des derniers jours caniculaires, la poussière, la foule, les mauvaises odeurs ôtent les forces au corps et l'activité à la pensée. Cependant j'ai vu comme on verrait à vingt ans, sous le rapport de l'exactitude, mais avec moins d'intérêt.

J'abrègerai mes descriptions : en Russie on se résigne à la monotonie : c'est une condition de la vie ; mais c'est en France que vous me lirez, et je n'ai pas le droit d'espérer que vous preniez votre parti d'aussi bonne grâce que je prends le mien. Vous n'êtes pas obligé à la patience, comme si vous aviez fait mille lieues pour apprendre à pratiquer cette vertu des vaincus.

J'oubliais de noter une ville de laine de cachemire. En voyant ce vilain poil poudreux, ficelé par énormes ballots, je songeais aux belles épaules qu'il recouvrira un jour, aux magnifiques parures qu'il complétera, quand il sera changé en châles de Ternaux et autres.

J'ai vu aussi une ville de fourrure et une ville de potasse : c'est à dessein que je me sers de ce mot ville : lui seul peut vous dépeindre l'étendue des divers dépôts qui entourent cette foire et qui lui donnent un caractère de grandeur que n'aura jamais aucune autre foire.

Ce phénomène commercial ne pouvait se produire qu'en Russie : il fallait, pour créer une foire de Nijni, un extrême besoin de luxe chez des populations encore à demi barbares, vivant dans des contrées séparées les unes des autres par des distances incommensurables, sans moyens faciles ni prompts de communications ; il fallait un pays où il résulte de l'intempérie des saisons que chaque localité se trouve isolée pendant une partie de l'année ; la réunion de ces circonstances et de bien d'autres, sans doute, que je n'ai pu discerner, était nécessaire pour empêcher dans un empire déjà opulent le débit journalier dont le détail dispense les négociants des frais et des fatigues occasionnés par l'entassement annuel de toutes les richesses du sol et de l'industrie sur un seul point

du pays à une époque fixe. On peut prédire le temps qui, je crois, n'est pas très-éloigné, où les progrès de la civilisation matérielle, en Russie, diminueront infiniment l'importance de la foire de Nijni. Aujourd'hui, je le répète, elle est la plus grande foire du monde.

Dans un faubourg séparé par un bras de l'Oka, se trouve un village persan dont les boutiques sont uniquement remplies de marchandises venant de Perse : parmi les plus remarquables de ces objets lointains j'ai surtout admiré des tapis qui m'ont paru magnifiques ; des pièces de soie écrue et des *termolama*, espèce de cachemire de soie qui ne se fabrique, dit-on, qu'en Perse. Je ne serais pas surpris cependant si les Russes en faisaient chez eux pour vendre cette étoffe comme un produit étranger. Ceci est une pure supposition, et je ne pourrais la justifier par aucun fait.

Les figures persanes font peu d'effet en ce pays où la population indigène est elle-même asiatique et conserve les traces de son origine.

On m'a fait traverser une ville uniquement destinée à loger les poissons séchés et salés qui sont envoyés de la mer Caspienne pour les carêmes russes. Les Grecs dévots font une grande consommation de ces momies aquatiques. Quatre mois d'abstinence chez les Moscovites enrichissent les mahométans de la Perse et de la Tatarie. Cette ville des poissons est située au bord de l'eau ; on voit les peaux de ces monstres divisées par moitié, les unes sont rangées à terre, les autres restent entassées dans la cale des vaisseaux qui les apportent : si l'on ne comptait pas ces corps morts par millions, on se croirait dans un cabinet d'histoire naturelle. On les appelle, je crois, *sordacs*. Ils exhalent même en plein air une odeur désagréable. Une autre ville est la ville des cuirs, objets de la plus haute importance à Nijni, parce qu'on en apporte là suffisamment pour fournir à la consommation de toute la Russie occidentale.

Une autre, c'est la ville des fourrures ; on y voit des peaux de toutes sortes de bêtes, depuis la zibeline, le renard bleu

et certaines fourrures d'ours qu'il faut payer douze mille francs pour s'en faire une pelisse, jusqu'aux renards communs et aux loups qui ne coûtent rien ; les gardiens de ces trésors se font pour la nuit des tentes de leurs marchandises, sauvages abris dont l'aspect est pittoresque. Ces hommes, quoiqu'ils habitent des pays froids, vivent de peu : ils se vêtent mal et dorment en plein air quand il fait beau ; quand il pleut, ils sont nichés sous des piles de marchandises, dans des trous : véritables lazzaroni du Nord, ils sont moins gais, moins brillants, moins mimes et plus malpropres que ceux de Naples, parce qu'à la saleté de leurs personnes se joint celle de leurs vêtements qu'ils ne peuvent quitter.

Ce que vous venez de lire suffit pour vous donner une idée de l'extérieur de la foire : l'aspect de l'intérieur, je vous le répète, est beaucoup moins intéressant ; il fait un contraste singulier et peu agréable avec celui du dehors. Là, au dehors, roulent les chars, les brouettes ; là règnent le désordre, le bruit, la foule, les cris, les chants, la liberté enfin ! Ici, au dedans, on retrouve la régularité, le silence, la solitude, l'ordre, la police, en un mot la Russie !

D'immenses files de maisons, ou plutôt de boutiques, séparent de longues et larges rues, au nombre de douze ou treize, je crois, qui se terminent à une église russe et à douze pavillons chinois. Pour suivre chaque rue et parcourir la foire entière, en circulant de boutique en boutique, il faut faire dix lieues. Voilà ce que je sais, mais quand je vois les lieux je ne le crois pas. Notez que je ne vous parle ici que de la ville foraine proprement dite, et non plus des faubourgs dont nous avons fui le tumulte pour nous réfugier dans la paix du bazar gardé par les Cosaques qui, pour le sérieux, la roideur et l'exacte obéissance, équivalent, du moins pendant les heures du service, aux muets du sérail.

L'empereur Alexandre, après avoir choisi le nouvel emplacement de cette foire, ordonna les travaux nécessaires à son établissement ; il ne l'a jamais vue, il a donc ignoré les sommes immenses qu'on fut obligé d'ajouter à son budget,

et qui ont été enfouies depuis sa mort dans ce terrain trop bas pour l'usage auquel on l'avait destiné. Grâce à des efforts inouïs et à des dépenses énormes, la foire est maintenant habitable pendant l'été ; c'est tout ce qu'il faut au commerce. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est mal située, poussiéreuse ou fangeuse au premier rayon de soleil, à la moindre pluie ; et malsaine quelque temps qu'il fasse ; ce qui n'est pas un mince inconvénient pour les marchands, obligés de coucher au-dessus de leurs magasins pendant six semaines.

Malgré le goût des Russes pour la ligne droite, bien des gens pensent ici comme moi, qu'il aurait mieux valu mettre la foire à côté de la vieille ville, sur la crête de la montagne, dont on aurait rendu le sommet abordable par de belles rampes d'une pente insensible et d'un effet grandiose dans le paysage quitte à déposer au pied du coteau, sur les bords de l'Oka, les objets trop pesants et trop volumineux pour être hissés sur la colline. Ainsi les fers, les bois, les laines, les chiffons, les thés, seraient restés près des bateaux qui les apportent, et la foire marchande et brillante se serait tenue sur un plateau spacieux à la porte de la ville haute ; disposition plus convenable sous tous les rapports, que ne l'est l'arrangement actuel ! Vous figurez-vous une côte habitée par les nations de l'Asie et de l'Europe ? cette montagne peuplée ferait un prodigieux effet ; le marais où grouillent ces populations voyageuses en produit peu.

Les ingénieurs modernes, si habiles dans tous les pays, auraient trouvé là de quoi exercer leur talent ; les admirateurs de la mécanique n'eussent pas manqué d'objets dignes de piquer leur curiosité, car on eût inventé des machines pour aider les marchandises à grimper la montagne ; les poètes, les peintres, les amateurs des beaux sites et des effets pittoresques, les curieux qui sont devenus un peuple dans ce siècle où l'abus de l'activité produit des fanatiques de fainéantise, tous ces hommes, utiles par l'argent qu'ils dépendent, auraient joui d'une promenade magnifique, et bien autrement intéressante que celle qu'on leur a ménagée dans un

bazar uni d'où l'on n'a point de vue et où l'on respire un air méphitique ; enfin ceci mérite considération : ce résultat aurait coûté à l'empereur beaucoup moins d'argent qu'il n'en a dépensé pour sa foire aquatique, ville d'un mois, plate comme une table , chaude l'été comme une savane , humide l'hiver comme un bas-fond.

Les paysans russes sont les principaux agents du commerce de cette foire prodigieuse. La loi défend pourtant à un serf de demander , et aux hommes libres de lui accorder du crédit pour plus de *cinq roubles*. Eh bien , on traite sur parole avec plusieurs de ces hommes pour deux cent mille , pour cinq cent mille francs, et les termes de payement sont fort reculés. Ces esclaves millionnaires , ces Aguado attachés à la glèbe ne savent pas lire. Aussi arrive-t-il en Russie que l'homme dépense prodigieusement d'intelligence pour suppléer à son ignorance, dans les pays éclairés, les bêtes savent à dix ans ce que, dans les sociétés arriérées, les hommes d'esprit parviennent seuls à apprendre, et encore ne l'apprenent-ils qu'à trente ans.

En Russie, le peuple ignore l'arithmétique ; depuis des siècles il fait ses comptes avec des cadres qui contiennent des séries de boules mobiles. Chaque ligne a sa couleur, laquelle désigne les unités, les dizaines, les centaines, etc., etc. Cette manière de calculer est sûre et prompte.

N'oubliez pas que le seigneur des serfs millionnaires peut les dépouiller demain de tout ce qu'ils possèdent, pourvu qu'il ait soin de leurs personnes : à la vérité, ces actes de violences sont rares, mais ils sont possibles.

On ne se souvient pas qu'il y ait eu un seul négociant trompé dans sa confiance en la bonne foi des paysans avec lesquels il a traité d'affaires : tant il est vrai que dans toute société, pourvu qu'elle soit stable, le progrès des mœurs corrige les défauts des institutions.

On m'a pourtant conté que le père d'un comte Tchermitcheff, aujourd'hui vivant, j'ai presque dit régnant, avait un jour promis la liberté à une famille de paysans, moyen-

nant l'exorbitante somme de cinquante mille roubles. Il reçoit l'argent, puis il maintient parmi ses serfs la famille dépouillée.

Telle est l'école de bonne foi et de probité où s'instruisent les paysans russes, sous le despotisme aristocratique qui les écrase, malgré le despotisme autocratique qui les gouverne ; mais celui-ci se trouve bien souvent sans force contre son rival. L'orgueil impérial se contente des mots, des formes, des chiffres ; l'ambition aristocratique vise aux choses, et fait bon marché des paroles. Nulle part maître plus adulé ne fut moins obéi et plus trompé que ne l'est le souverain soi-disant absolu de l'empire de Russie ; pourtant la désobéissance est périlleuse, mais le pays est vaste et la solitude muette.

Le gouverneur de Nijni, M. Boutourline, m'a invité avec beaucoup de politesse à dîner avec lui tous les jours pendant le temps que je compte passer à Nijni : demain il m'expliquera comment des traits pareils à la fausse promesse du comte Tcheremitcheff, rares partout et en tout temps, ne peuvent aujourd'hui se renouveler en Russie. Je vous ferai le résumé de sa conversation si toutefois j'en puis tirer quelque chose ; jusqu'à présent je n'ai recueilli de la bouche des Russes que des discours confus. Est-ce défaut de logique, est-ce volonté arrêtée d'embrouiller les idées des étrangers ? c'est, je crois, l'un et l'autre. A force de vouloir déguiser la vérité aux yeux des autres, on finit par ne plus l'apercevoir soi-même qu'à travers un voile qui, chaque jour, s'épaissit davantage. Les vieux Russes vous trompent innocemment sans s'en douter ; le mensonge sort de leur bouche naïf comme un aveu. Je serais curieux de savoir à quel âge la fraude cesse d'être un péché à leurs yeux. La fausse conscience commence de bonne heure chez des hommes qui vivent de peur.

Rien n'est à bon marché à la foire de Nijni, si ce n'est ce que personne ne se soucie d'acheter. L'époque des grandes différences de prix, selon les diverses localités, est passée ; on sait partout la valeur de toutes choses ; les Tatares eux-mêmes qui viennent du centre de l'Asie à Nijni pour payer

très-cher , parce qu'ils ne peuvent faire autrement , les objets de luxe envoyés de Paris et de Londres, y portent en échange des denrées dont ils connaissent parfaitement la valeur. Les marchands peuvent encore abuser de la situation où se trouvent les acheteurs, mais ils ne peuvent plus les tromper. Ils ne surfont pas, comme on dit en langage de boutique ; ils rabattent encore moins ; ils demandent imperturbablement trop cher ; et leur probité consiste à ne se départir jamais de leurs prétentions les plus exagérées.

Je n'ai trouvé à Nijni aucune étoffe de soie de l'Asie, si ce n'est quelques rouleaux de vilain satin de la Chine, d'une couleur fausse, d'un tissu peu épais, et fripé comme une vieille soierie. J'en avais vu de plus beau en Hollande ; et ces rouleaux se vendent ici plus cher que les plus belles étoffes de Lyon.

Sous le rapport financier, l'importance de cette foire croît tous les ans ; mais l'intérêt qui s'attachait à la singularité des marchandises, à la figure étrange des hommes, diminue. En général la foire de Nijni trompe l'attente des curieux sous le rapport pittoresque et amusant ; tout est morne et roide en Russie ; les esprits mêmes y sont tirés au cordeau, excepté le jour où ils envoient tout promener. Dans ces moments, l'instinct de la liberté, si longtemps comprimé, fait explosion ; alors les paysans mettent leur seigneur à la broche et le font rôtir à petit feu, ou le seigneur épouse une esclave ; c'est la fin du monde ; mais ces rares bouleversements produisent peu d'effet au loin, personne n'en parle ; les distances et l'action de la police permettent que les faits isolés restent ignorés des masses ; l'ordre ordinaire n'est pas troublé par des révoltes impuissantes ; il repose sur une prudence, sur un silence universels, qui sont synonymes d'ennui et d'oppression.

Dans ma promenade aux boutiques de la foire proprement dite, j'ai vu des Boukares. Ce peuple habite un coin du Thibet, voisin de la Chine. Les marchands boukares viennent à Nijni vendre des pierres précieuses. Les turquoises que je leur ai

achetées sont chères comme celles qu'on vend à Paris, encore n'est-on pas sûr qu'elles soient véritables ; toutes les pierres de quelque valeur montent ici à des prix très-élevés. Ces hommes passent leur année dans le voyage , car il leur faut , disent-ils , plus de huit mois , rien que pour aller et venir. Ni leurs figures , ni leurs costumes ne m'ont paru très-remarquables. Je ne crois guère à l'authenticité des Chinois de Nijni ; mais les Tatares , les Persans , les Kirguises et les Kalmoucks suffisent à la curiosité.

A propos de Kirguises et de Kalmoucks , ces barbares amènent ici , du fond de leurs steppes , des troupeaux de petits chevaux sauvages pour les vendre à la foire de Nijni. Ces animaux ont beaucoup de qualités physiques et morales , mais ils n'ont pas de figure ; ils sont précieux pour la selle , et leur caractère les fait estimer. Pauvres bêtes ! ils ont plus de cœur que bien des hommes ; ils s'aiment les uns les autres avec une tendresse et une passion telles qu'ils sont inséparables. Tant qu'ils restent ensemble , ils oublient l'exil , l'esclavage ; ils se croient toujours dans leur pays ; pour en vendre un , il faut l'abattre et le traîner de force avec des cordes hors de l'enceinte où sont enfermés ses frères , qui , pendant cette exécution , ne cessent de tenter la fuite ou la révolte , de gémir et de hennir douloureusement en s'agitant dans leur parc. Jamais , que je sache , les chevaux de nos contrées n'ont donné de telles preuves de sensibilité. J'ai rarement été touché comme je le fus hier par le désespoir de ces malheureuses bêtes arrachées à la liberté du désert , et violemment séparées de ce qu'elles aiment ; répondez-moi si vous le voulez par le joli vers de Gilbert :

Un papillon souffrant lui fait verser des larmes ,

peu m'importent vos moqueries , je suis sûr que si vous étiez témoin de ces cruels marchés qui en rappellent de plus impies , vous partageriez mon attendrissement. Le crime , reconnu crime par les lois , a des juges en ce monde ; mais la

cruauté permise n'est punie que par la pitié des honnêtes gens pour les victimes et, je l'espère, par l'équité divine. C'est cette barbarie tolérée qui me fait regretter les bornes de mon éloquence; un Rousseau, même un Sterne, saurait bien vous faire pleurer sur le sort de mes pauvres chevaux kirguises, destinés à venir en Europe porter des hommes esclaves comme eux, mais de qui la condition ne mérite pas toujours autant de pitié que celle des bêtes quand elles sont privées de la liberté.

Vers le soir, l'aspect de la plaine devient imposant. L'horizon se voile légèrement sous la brume, qui plus tard retombe en rosée, et sous la poussière du sol de Nijni, espèce de petit sable brun, qui voile le ciel d'une teinte rougeâtre : ces accidents de lumière ajoutent à l'effet du site dont la grandeur est imposante. Du sein des ombres sortent leurs fantastiques, une multitude de lampes s'allument dans les bivacs dont la foire est environnée; tout parle, tout murmure; la forêt lointaine prend une voix, et du milieu même des fleuves habités, les bruits de la vie viennent encore frapper l'oreille attentive. Quelle imposante réunion d'hommes! Quelle confusion de langues, quels contrastes d'habitudes!... mais quelle uniformité de sentiments et d'idées!... Le but de ce rassemblement immense n'est pour chaque individu que de gagner un peu d'argent. Ailleurs, la gaieté des populations voile leur cupidité; ici, le commerce est à nu, et la stérile rapacité du marchand domine la frivolité du promeneur : rien n'est poétique; tout est lucratif. Je me trompe : la poésie de la crainte et de la douleur est au fond de tout en ce pays; mais quelle est la voix qui l'ose exprimer ?...

Pourtant quelques tableaux pittoresques consolent l'imagination et récréent les regards.

Sur les chemins qui servent de communications aux divers campements des marchands dont la foire est entourée, sur les ponts, le long des grèves, aux abords des rivières, vous rencontrez d'immenses files d'équipages singuliers; ce

sont des trains qui marchent à vide. Ces roues, réunies par un essieu, reviennent des dépôts où elles ont servi à transporter de longues pièces de bois de construction. Les troncs d'arbres, en allant, étaient portés sur quatre et quelquefois sur six roues, mais quand le train retourne au magasin, chaque essieu avec ses deux roues est séparé du reste et chemine ainsi, traîné par un cheval guidé par un homme. Ce cocher, en équilibre, se tient debout sur l'essieu, et mène son coursier à peine dressé avec une grâce sauvage, avec une dextérité que je n'ai vues qu'aux Russes. Ces Franconi bruts me retracent les cochers du cirque à Byzance; ils sont vêtus de la tunique grecque : c'est vraiment antique. En Russie on se reporte au Bas-Empire, comme en Espagne on se rappelle l'Afrique, et en Italie, Rome ancienne et Athènes!....

En errant la nuit autour de la foire, on est frappé de loin de l'éclat des boutiques de comestibles, de celui des petits théâtres, des auberges et des cafés!... Mais au milieu de tant de clarté, on n'entend que des bruits sourds, et le contraste de l'illumination des lieux et de la taciturnité des hommes tient de la magie; on se croit chez un peuple touché de la baguette d'un enchanteur.

Les hommes de l'Asie graves et taciturnes restent sérieux jusque dans leurs divertissements; les Russes sont des Asiatiques policés, si ce n'est civilisés.

Je ne me lasse pas d'écouter leurs chants populaires. La musique double de prix dans un lieu où cent peuples divers, réunis par un intérêt commun, sont divisés par leurs langues et leurs religions. Lorsque la parole ne servirait qu'à séparer les hommes, ils chantent pour s'entendre. La musique est l'antidote des sophismes. De là la vogue toujours croissante de cet art en Europe. Il y a dans les chœurs exécutés par les mugics du Volga une facture extraordinaire; ce ne sont pas des mélodies suaves et inspirées; mais, de loin, ces masses de voix qui se contrarient produisent des impressions profondes et neuves pour nous autres Occidentaux. La tristesse

des sons n'est pas mitigée par la décoration de la scène. Une forêt profonde, formée par les mâts des vaisseaux, borne la vue des deux côtés, et voile en certains endroits une partie du ciel ; le reste du tableau n'est qu'une plaine solitaire toujours enfermée dans une forêt de sapins sans bornes : peu à peu on voit les lumières diminuer, elles s'éteignent enfin, et l'obscurité, accroissant le silence éternel de ces pâles contrées, répand dans l'âme une nouvelle surprise : la nuit est mère de l'étonnement. Toutes les scènes qui, peu d'instants auparavant, animaient encore le désert, s'effacent et s'oublient dès que le jour disparaît ; les souvenirs indécis succèdent au mouvement de la vie ; et le voyageur reste seul avec la police russe, qui rend l'obscurité doublement effrayante ; on croit avoir rêvé, et l'on regagne son gîte l'esprit rempli de poésie, c'est-à-dire de crainte vague et de pressentiments douloureux.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

PAGE 7 A 24.

Première apparition de Moscou. — Flotte en pleine terre. — Campaniles des églises grecques : leur nombre sacramental. — Sens symbolique de cette architecture. — Peinture des toits et des clochers, décoration métallique des églises. — Château de Pétrowski. — Style de son architecture. — Entrée de Moscou. — Privilège de l'art. — Aspect du Kremlin. — Couleur du ciel. — L'église de Saint-Basile vue de loin. — Les Français à Moscou. — Anecdote relative à la marche de notre armée au delà de Smolensk. — La cassette du ministre de la guerre. — Bataille de la Moskowa. — Le Kremlin est une cité. — Origine du titre de czar. — Intérieur de Moscou. — Auberge de madame Howard. — Précautions qu'elle prend pour maintenir la propriété chez elle. — Promenade nocturne. — Description de la ville pendant la nuit. — Aspect du Kremlin au clair de lune. — Poussière des rues ; nuées de drowskas. — Chaleurs de l'été. — Population de Moscou. — Illuminations officielles. — Réflexions. — Plantations sous les murs du Kremlin. — Aspect de ses remparts. — Ce que c'est que le Kremlin. — Souvenir des Alpes. — Ivan III. — Chemin voté. — Magie de la nuit et de l'architecture. — Bonaparte au Kremlin.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

PAGE 25 A 34.

Le Kremlin au grand jour. — Ses hôtes naturels. — Caractère de son architecture. — Sens symbolique. — Dimension des églises russes. — L'histoire des hommes employée comme un moyen de décrire les lieux. — Influence d'Ivan IV. — Mot de Pierre I^{er}. — Patience coupable. — Les sujets d'Ivan IV et les Russes actuels. —

Ivan IV comparé à tous les tyrans cités dans l'histoire. — Source où j'ai puisé les faits racontés. — Brochure du prince Wiasemski. — Pourquoi on doit se fier à Karamsin.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

PAGE 55 A 81.

Histoire d'Ivan IV. — Citation de la brochure de M. Tolstol. — Début du règne d'Ivan IV. — Effets de sa tyrannie sur les Russes. — Une des causes de sa cruauté. — Siège de Kazan. — Prise d'Astrakan. — Comment il traite ses anciens amis. — Souvenirs de son enfance. — Changement moral et physique. — Ses mariages. — Mensonge inhérent au despotisme. — Ses raffinements de cruauté. — Supplices ordonnés et surveillés par lui. — Sort de Novgorod. — Jusqu'où vont ses vengeances. — Horloges vivantes. — Ironie sanglante. — Abdication. — Ce que font les Russes à cette occasion. — Motif secret de la servilité des Russes. — Ivan reprend la couronne. — A quelle condition. — La Slobode Alexandrowsky. — L'*opritchnina*, ou les élus. — Portrait d'Ivan IV par Karamsin. — Divers extraits du même écrivain. — Conséquences de l'*opritchnina*. — Lâcheté d'Ivan IV. — Sa conduite lors de l'incendie de Moscou. — Ce qu'il fait de la Livonie. — La Sibérie conquise. — Sympathie d'Ivan pour Elisabeth d'Angleterre. — Lettre d'Élisabeth à Ivan. — Projet de mariage avec Marie Hastings, parente de la reine d'Angleterre. — Travestissement d'Ivan et de ses compagnons de débauche. — Explication de la servilité des sujets d'Ivan. — Résignation religieuse. — Église russe enchaînée. — Quelle est la seule Église indépendante. — Le prêtre russe. — Sort qui attend toute Église schismatique. — Le prêtre catholique. — Autres extraits de Karamsin. — Trait de férocité du grand-duc Constantin. — Ressemblance des Russes actuels avec leurs ancêtres. — Encore une citation de Karamsin : l'ambassadeur et le supplicié. — Correspondance du czar avec Griassnoï. — La Livonie cédée par Ivan à Batori. — Conséquence de cette trahison. — Mort du czarowitz, le fils du czar. — Tragédie. — Vocation divine. — Puissance de l'âme humaine. — Mort d'Ivan IV. — Son dernier crime. — APPENDICE. — Le Kremlin. — Nouveaux extraits de Karamsin. — Excuses au despotisme. — Ce que les Russes devraient penser et dire de Karamsin. — Ce que signifie le besoin de justice qui est dans le cœur de l'homme. — Spiritualisme chrétien. — Souvenir que le peuple russe conserve d'Ivan IV. — Portrait d'Ivan III par Karamsin. — Ressemblance de Pierre le Grand avec les Ivan. — Extraits de M. de Ségur. — Conduite du czar Pierre I^{er} envers son fils. — Supplice de Glébof. — Mort d'Alexis, fils du czar Pierre.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

PAGE 82 A 111.

Club anglais. — Nouvelle visite au trésor du Kremlin. — Caractère particulier de l'architecture de Moscou. — Mot de madame de Staël. — Avantage des voyageurs obscurs. — Kitsaïgorod, ville des marchands. — Madone de Vivilski. — Miracles

russe attestés par un Italien. — Groupe de Minine et Pojarski. — Église de Vassili Blagennof. — Manière dont le czar Ivan récompensa l'architecte. — Porte sainte. — Pourquoi on ne la passe point sans ôter son chapeau. — Avantage de la foi sur le doute. — Contraste de l'extérieur et de l'intérieur du Kremlin. — Cathédrale de l'Assomption. — Artistes étrangers. — Pourquoi on fut obligé de les appeler à Moscou. — Peintures à fresque. — Clocher de Jean le Grand. — Église du Sauveur dans les bois. — La grande cloche. — Couvent des Miracles et couvent de l'Ascension. — Tombeau de la czarine Hélène, mère d'Ivan IV. — Intérieur du trésor. — Hiérarchie des couronnes et des trônes. — Couronne de Monomaque. — Couronne de Sibérie. — Couronne de Pologne. — Réflexions. — Vases ciselés. — Verreries rares. — Brancard de Charles XII. — Citation de Montaigne. — Singularité historique. — Parallèle entre les grands-ducs de Russie et les autres princes régnant en Europe à la même époque. — Carrosses de parade des czars et du patriarche de Moscou. — Palais actuel de l'empereur au Kremlin. — Divers palais. — Palais anguleux. — Caractère de son architecture. — Nouveaux travaux commencés au Kremlin par ordre de l'empereur. — Profanation. — Faute de l'empereur Pierre Ier et de l'empereur Nicolas. — Où est la vraie capitale de l'empire russe. — Ce que pourrait devenir Moscou. — Incendie du palais de Pétersbourg : avertissement du ciel. — Plan de Catherine II, repris en partie par Nicolas. — Vue qu'on a de la terrasse du Kremlin, le soir. — Coucher de soleil. — Souterrain ouvert. — Pousière de Moscou, la nuit. — La montagne des Moineaux. — Souvenirs de l'armée française. — Mot de l'empereur Napoléon. — Danger d'être soupçonné d'héroïsme en Russie. — Lutte de médiocrité. — Responsabilité des maîtres absolus. — Rostopchin. — Il craint de passer pour un grand homme. — Sa brochure. — Conséquence qu'on en doit tirer. — Chute de Napoléon : son dernier résultat. — Louis XIV. — Phénomène historique.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

PAGE 112 A 132.

Aspect oriental de Moscou. — Rapport qui existe entre l'architecture de cette ville et le caractère de ses habitants. — Ce que les Russes répondent au reproche d'inconstance qu'on leur adresse. — Fabriques de soie. — Apparences de liberté. — A quoi elles tiennent. — Club anglais. — Isolement de Moscou au milieu d'un vaste continent. — Piété des Russes. — Entretien sur ce sujet avec un homme d'esprit. — Que l'Angleterre sait bien tirer parti de l'hypocrisie. — De l'Église anglicane. — De ses inconséquences. — Les vrais dévots et les hommes d'État. — Erreur des libéraux lorsqu'ils repoussent le catholicisme. — Politique de l'Angleterre. — Sur quoi elle s'appuie. — Vrai moyen de faire la guerre à l'Angleterre. — Sacerdotes des journaux. — Ce gouvernement est-il plus moral que celui des ecclésiastiques? — Église greco-russe. — Silence officiel. — Point de prédication. — Point d'enseignement religieux en public. — Sectes nombreuses. — Le calvinisme y domine. — Mauvaise politique. — Secte qui favorise la polygamie. — Corps des marchands. — Fête publique au monastère de Devitscheipol. — Vierge miraculeuse. — Tombeaux de plusieurs princesses de la famille impériale. — Cimetière. — Foule populaire. — Caractère particulier des paysages. — Le pays dans la ville. — Ivrognerie : vice des

Russes. — Ce qui l'excuse. — Emblème de la nation et de son gouvernement. — Place où se donne la fête. — Site du couvent. — Singularité de cette fête. — Physiologie du peuple. — Poésie cachée. — Chant des Cosaques du Don. — Mélodie analogue aux Folies d'Espagne. — Style de la musique chez les peuples septentrionaux. — Les Cosaques. — Leur caractère. — Subterfuge indigne employé par les officiers. — Courage extorqué. — L'Attelage, fable polonaise traduite.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

PAGE 135 A 179.

La mosquée tatare. — Comment vivent à Moscou les descendants des Mongols. — Leur portrait. — Réflexions sur le sort des diverses races qui composent le genre humain. — Tolérance humiliante. — Points de vue pittoresques. — Le Kremlin vu de loin. — Citation de Laveau. — Tour de Soukareff. — Vaste réservoir d'eau. — Architecture byzantine. — Établissements publics. — L'empereur partout. — Antipathie du caractère des Slaves et des Allemands. — Grand manège de Moscou. Le club des nobles. — Ce que les Russes entendent par la civilisation. — Ordonnances de Pierre I^{er} touchant la politesse. — Goût des Russes pour le clinquant. — Habitudes des grands seigneurs. — Ravages de l'ennui dans une société composée comme l'est celle de Moscou. — Un café russe. — Costume des garçons de café. — Humilité des anciens serfs russes. — Leur croyance religieuse. — La société de Moscou. — Maison de campagne dans l'enceinte de la ville. — Maisons de bois. — Dîner sous une tente. — Vraie politesse. — Caractère des Russes. — Leur mépris pour la clémence. — L'empereur flatte ce sentiment. — Manières gracieuses des Russes. — Leur puissance de séduction. — Illusions qu'elle produit. — Affinité de caractère des Russes et des Polonais. — Vie des mauvais sujets du grand monde à Moscou. — Ce qui explique leurs écarts. — Mobilité sans égale. — Ce qui sert d'excuse au despotisme. — Conséquences morales de ce régime. — Mauvaise foi nuisible même aux mauvaises mœurs. — Note sur notre littérature moderne. — Le respect pour la parole. — Ivrogne du grand monde. — Russes questionneurs et impolis. — Portrait du prince ***. — Ses compagnons. — Assassinat dans un couvent de femmes. — Histoires amoureuses. — Conversation de table d'hôte. — Le Lovelace du Kremlin. — Une motion burlesque. — Pruderie moderne. — Partie de campagne. — Adieux du prince *** dans une cour d'auberge. — Description de cette scène. — Le cocher élégant. — Mœurs des bourgeois de Moscou. — Les libertins bien vus en ce pays. — Pourquoi. — Fruit du despotisme. — Erreur commune sur les conséquences de l'autocratie. — Double écueil. — Prétentions mal fondées. — Fausse route. — Résultats du système de Pierre I^{er}. — Vraie puissance de la Russie. — Ce qui a fait la grandeur du czar Pierre. — Son influence jusqu'à ce jour. — Comment je cache mes lettres. — Petrowski. — Chant des Bohémiens russes. — Révolution musicale opérée par Duprez. — Physiologie des Bohémiennes. — Opéra russe. — Comédie en français. — Manière dont les Russes parlent et entendent le français. — Illusions qu'ils nous font. — Un Russe dans sa bibliothèque. — Puérilité. — La *tarandasse*, voiture du pays. — Ce qu'est pour un Russe un voyage de quatre cents lieues. — Aimable trait de caractère.

LETTRE TRENTIÈME.

PAGE 180 A 198.

Départ de Moscou pour Nijni. — Routes de l'intérieur de la Russie. — Fermes, maisons de campagne. — Aspect des villages. — Monotonie des sites. — Vie pastorale des paysans. — Femmes de la campagne bien habillées et belles. — Beauté des vieillards russes. — Aspect qu'ils donnent aux villages. — Rencontre d'un voyageur. — Ruse raffinée, attribuée aux Polonais. — Nuit d'auberge à Troïtza. — Définition de la malpropreté. — Pestalozzi. — Intérieur du couvent. — Pèlerins. — Le kibitka. — Saint Serge. — Souvenirs patriotiques. — Image de saint Serge. — Tombeau de Boris Godounoff. — Bibliothèque du couvent : les moines refusent de la montrer. — Inconvénients d'un voyage dans l'intérieur de la Russie. — Mauvaise qualité de l'eau dans toute la Russie. — Pourquoi on voyage dans ce pays. — Ce qu'est en Russie la passion du vol.

LETTRE TRENTE ET UNIÈME.

PAGE 199 A 229.

Importance d'Yaroslaf pour le commerce intérieur. — Opinion d'un Russe sur l'architecture de son pays. — Ridicules du parvenu reproduits en grand. — Aspect d'Yaroslaf. — Promenade en terrasse au-dessus du Volga. — La campagne vue de la ville. — Toujours la passion des Russes pour l'imitation servile de l'architecture classique. — Ressemblance d'Yaroslaf et de Pétersbourg. — Beauté des villages et de leurs habitants. — Aspect monotone des campagnes. — Chant lointain des marins du Volga. — Ton sarcastique des gens du monde. — Nouveau coup d'œil sur le caractère des Russes. — Drowskas primitifs. — Chaussure des paysans. — Sculpteurs antiques. — Insuffisance des bains russes pour entretenir la propreté. — Visite au gouverneur d'Yaroslaf. — Enfant russe, enfant allemand. — Salon du gouverneur. — Ma surprise. — Souvenirs de Versailles. — Madame de Polignac. — Rencontre invraisemblable. — Politesse exquise. — Influence de notre littérature. — Visite au couvent de la Transfiguration. — Ferveur du prince *** qui me servait de guide. — Traditions de l'art byzantin perpétuées chez les Russes modernes. — Minuties de l'Église grecque. — Distinctions puérides. — Dispute sur la manière de donner la bénédiction. — *Zacouska*, petit repas qui précède immédiatement le dîner. — Le sterled, poisson du Volga. — Chère russe. — Le dîner n'est pas long. — Bon goût de la conversation. — Souvenir de l'ancienne France. — Soirée en famille. — Conversation d'une dame française. — Supériorité des femmes russes sur leurs maris. — Justification de la Providence. — Tirage d'une loterie de charité. — Ton du monde en France changé par la politique. — Profonde séparation du riche et du pauvre en Russie. — Absence d'une aristocratie bienfaisante. — Par qui en réalité la Russie est gouvernée. — L'empereur lui-même gêné dans l'exercice de son pouvoir. — Bureaucratie russe. — Enfants des papes. — Influence

de Napoléon sur l'administration russe. — Machiavélisme. — Plan de l'empereur Nicolas. — Gouvernement des étrangers. — Problème à résoudre. — Difficulté particulière.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

PAGE 250 A 249.

Aspect des rives du Volga. — Manière dont les Russes mènent les voitures sur les routes montueuses. — Violence des cahots. — Maison de poste. — Serrure russe portative. — Kostroma. — Souvenir d'Alexis Romanoff. — Bac sur le Volga à Kunitcha. — Vertu qui devient vice. — Halte forcée dans une forêt. — La civilisation a nui aux Russes. — Rousseau justifié. — Traits distinctifs du caractère et de la figure des Russes. — Étymologies du mot syromède. — Mot de Tacite. — Élégance des paysans. — Leur industrie. — La hache du mugic. — Tarandasse. — Simplicité d'esprit du paysan russe. — Différence de manière de voir de cet homme et des paysans des autres pays. — Caractère des chants nationaux. — Musique accusatrice. — Imprudence du gouvernement. — Manière de suppléer à une route cassée. — Route de Sibérie. — Paysages russes. — Bords du Volga. — Rencontre de trois exilés. — Espionnage de mon feldjæger. — Derniers relais pour arriver à Nijni. — Difficulté du chemin.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

PAGE 250 A 278.

Site de Nijni-Novgorod. — Mot de l'empereur Nicolas. — Prédilection de ce prince pour Nijni. — Le Kremlin de Nijni. — Peuples accourus à cette foire de toutes les extrémités de la terre. — Nombre des étrangers. — Le gouverneur de Nijni. — Pavillon du gouverneur à la foire. — Le pont de l'Oka. — Barques qui obstruent le fleuve. — Aspect de la foire. — Peine qu'on a pour se loger. — Je m'installe dans un café. — Insectes inconnus. — Orgueil de mon feldjæger. — Emplacement de la foire. — Aspect des populations. — Terrain de la foire. — Ville souterraine. — Cloaque magnifique : ouvrage imposant. — Aspect singulier des femmes. — Les alentours de la foire. — Ville du thé. — Ville des chiffons. — Ville des bois de charonnage. — Ville des fers de Sibérie. — Origine de la foire de Nijni. — Village persan. — Poissons salés de la mer Caspienne. — Cuirs. — Fourrures. — Laxaroni du Nord. — Intérieur de la foire. — Site mal choisi. — Crédit commercial des serfs russes. — Manière de calculer des gens du peuple. — Bonne foi des paysans. — Comment les seigneurs trompent leurs serfs. — Rivalité de l'autocratie et de l'aristocratie. — Prix des denrées à la foire de Nijni. — Turquoises apportées par les Boukares. — Chevaux kirguises : leur attachement les uns pour les autres. — La foire après le coucher du soleil. — Convoi de rouliers debout sur leur essieu. — Gravité des Russes. — Encore des chants russes.

FIN DE LA TABLE.

LA RUSSIE

EN 1839.

3



LA RUSSIE

EN 1839

PAR

Le Marquis de Custine.

« Tel qu'est le juge du peuple, tels sont ses ministres ; et tel qu'est le prince de la ville, tels sont aussi les habitants. »

(*Ecclesiastique*, chap. x, v. 2.)

Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée,

SUIVIE DE LA CRITIQUE DE L'OUVRAGE,

PAR UN RUSSE.

TOME QUATRIÈME.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAELLEN ET COMPAGNIE.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN,

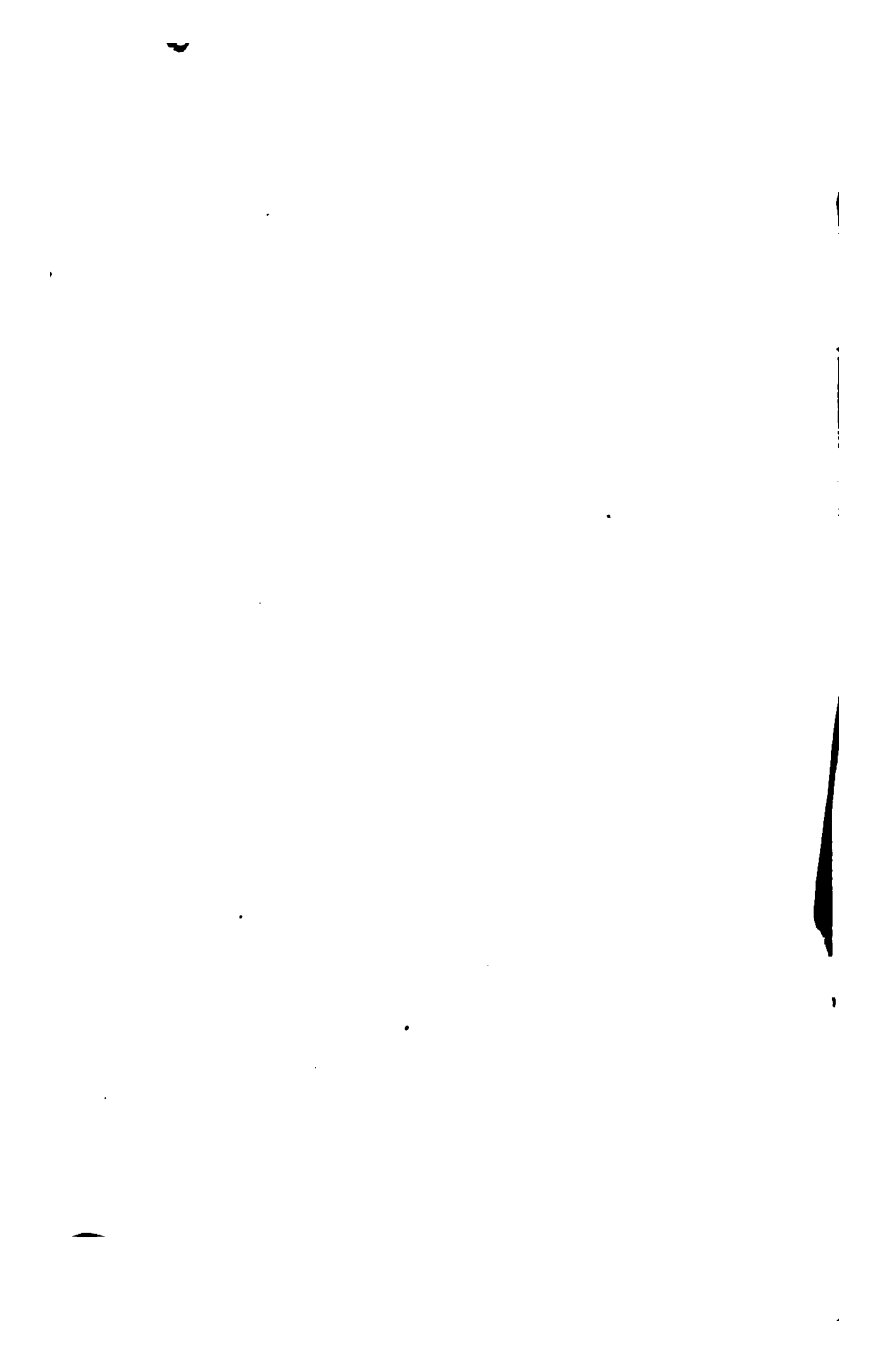
LIBRAIRIE DE E. ULLMANN.

1844



LA RUSSIE

EN 1839.



LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

Singularité financière. — Ici l'argent représente le papier. — Réforme ordonnée par l'empereur. — Comment le gouverneur de Nijni décide les marchands à obéir. — Habileté des sujets pour désobéir sans en avoir l'air. — Analyse de leurs motifs. — Probité : l'ukase sur les monnaies. — Générosité apparente. — On est l'esprit de justice et de conservation sous les gouvernements despotiques. — Beaux travaux ordonnés par l'empereur pour embellir Nijni. — Minutie. — Singuliers rapports du serf avec son seigneur. — Opinion du gouverneur de Nijni sur le régime despotique. — Douceur de l'administration russe. — Comment on punit les seigneurs qui abusent de leur autorité. — Difficulté qu'éprouve le voyageur pour arriver à la vérité. — Promenade en voiture avec le gouverneur. — Vue de la foire prise du haut d'un pavillon chinois. — Valeur des marchandises. — Préjugés inspirés au peuple par son gouvernement. — Portraits de certains Français ; leurs ridicules en pays étranger. — Rencontre d'un Français aimable. — Société réunie pour dîner chez le gouverneur. — Les femmes russes ; la femme du gouverneur. — Bizarrie anglaise. — Anecdote racontée par une Polonaise. — A quoi servent les manières faciles. — Promenade avec le gouverneur. — Sa conversation. — Employés subalternes : ce qu'ils sont dans l'empire. — Deux aristocraties : la moderne et l'ancienne. — Quelle est la plus odieuse au peuple. — Mon feldjäger. — Drapeau de Minine. — Manque de foi du gouvernement. — Église déplacée, malgré le tombeau de Minine qu'elle renferme. — Pierre le Grand. — Erreur des peuples. — Caractère français. — La vraie gloire des nations. — Réflexions sur la politique. — Le Kremlin de Nijni. — Vente des meubles du palais des empereurs au Kremlin de Moscou. — Couvent de femmes. — Camp du gouverneur de Nijni. — Manie des manouvres. — Chant des soldats. — Église des Strogonoff à Nijni. — Vaudeville en russe.

Nijni, ce 25 août 1839.

Cette année, au moment de l'ouverture de la foire, le gouverneur fit venir chez lui les plus fortes têtes commerciales de la Russie, réunies alors à Nijni, et il leur exposa en détail les inconvénients depuis longtemps reconnus et déplorés du système monétaire établi dans cet empire.

Vous savez qu'il y a en Russie deux signes représentatifs des denrées : le papier et l'argent monnayé ; mais vous ne savez peut-être pas que celui-ci, par une singularité unique,

je crois, dans l'histoire financière des sociétés, varie sans cesse de valeur, tandis que les assignats restent fixes; il résulte de cette bizarrerie qu'une étude approfondie de l'histoire et de l'économie politique du pays pourrait seule expliquer un fait très-extraordinaire : c'est qu'en Russie l'argent représente le papier, quoique celui-ci n'ait été institué, et ne subsiste légalement que pour représenter l'argent.

Ayant expliqué cette aberration à ses auditeurs, et déduit toutes les fâcheuses conséquences qui en dérivent, le gouverneur ajouta que, dans sa sollicitude constante pour le bonheur de ses peuples et le bon ordre de son empire, l'empereur venait enfin de mettre un terme à un désordre dont les progrès menacent d'entraver le commerce intérieur d'une manière effrayante. Le seul remède reconnu pour efficace est la fixation définitive et irrévocable de la valeur du rouble monnayé. L'édit que vous lirez plus loin, car j'ai conservé le numéro du journal de Pétersbourg dans lequel il fut inséré, accomplit cette révolution en un jour, du moins en paroles; mais afin de réaliser la réforme, le gouverneur conclut sa harangue en disant que la volonté de l'empereur étant que l'ukase fût immédiatement mis à exécution, les agents supérieurs de l'administration, et lui en particulier, gouverneur de Nijni, espéraient que nulle considération d'intérêt personnel ne prévaudrait contre le devoir d'obéir sans retard à la volonté suprême du chef de l'empire.

Les prud'hommes, consultés dans cette grave question, répliquèrent que la mesure, bonne en elle-même, allait bouleverser les fortunes commerciales les plus assurées, si on l'appliquait aux marchés précédemment conclus, et qui ne devaient avoir leur accomplissement qu'à la foire actuelle. Tout en *bénissant* et *admirant* la profonde sagesse de l'empereur, ils représentèrent humblement au gouverneur que ceux des négociants qui avaient effectué des ventes de denrées pour un prix fixé selon l'ancien taux de l'argent, et stipulé leurs transactions de bonne foi, d'après les rapports existants lors de la foire précédente entre le rouble de pa-

pier et le rouble monnayé, allaient se voir exposés à des remboursements frauduleux, bien qu'autorisés par la loi, et que ces tromperies permises les frustrant de leur profit, ou tout au moins diminuant notablement les bénéfices sur lesquels ils ont droit de compter, pourraient les ruiner si l'on accordait au présent édit un effet rétroactif, lequel motiverait une foule de petites banqueroutes partielles, qui ne manqueraient pas d'en entraîner de totales.

Le gouverneur reprit, avec le calme et la douceur qui président en Russie à toutes les discussions administratives, financières et politiques, qu'il entraînait *parfaitement* dans les vues de MM. les principaux négociants intéressés aux affaires de la foire; mais qu'après tout, le fâcheux résultat redouté par ces messieurs ne menaçait que quelques particuliers *qui d'ailleurs conservaient pour garantie la sévérité des lois existantes* contre les banqueroutiers, tandis qu'un retard ressemblerait toujours un peu à de la résistance, et que cet exemple donné par la place de commerce la plus importante de l'empire, entraînerait des inconvénients bien autrement redoutables pour le pays que quelques faillites qui, en fin de compte, ne font de mal qu'à un petit nombre d'individus, tandis que la désobéissance approuvée, justifiée, il faut bien le dire, par des hommes qui jusque-là jouissaient de la confiance du gouvernement, serait une atteinte portée au respect du souverain, à l'unité administrative et financière de la Russie, c'est-à-dire aux principes vitaux de cet empire; il ajouta que, d'après ces considérations péremptoires, il ne doutait pas que ces messieurs ne s'empressassent, par leur condescendance, d'éviter le reproche *monstrueux* de sacrifier l'intérêt de l'État à leur avantage particulier, redoutant l'ombre d'un crime de lèse-civisme plus que tous les sacrifices pécuniaires auxquels ils allaient s'exposer glorieusement par leur soumission volontaire et leur zèle patriotique.

Le résultat de cette *pacifique* conférence fut que le lendemain la foire s'ouvrit sous le régime *rétroactif* du nouvel ukase, dont la publication solennelle se fit d'après l'as-

sentiment et les promesses des premiers négociants de l'empire.

Ceci m'a été conté, je vous le répète, par le gouverneur lui-même, dans l'intention de me prouver la douceur avec laquelle fonctionne la machine du gouvernement despotique, si calomnié chez les peuples régis par des institutions libérales.

Je me permis de demander à mon obligé et intéressant précepteur de politique orientale quel avait été le résultat de la mesure du gouvernement et de la manière cavalière dont on avait jugé à propos de la mettre à exécution.

« Le résultat a passé mes espérances, repartit le gouverneur d'un air satisfait. Pas une banqueroute!... Tous les nouveaux marchés ont été conclus d'après le nouveau régime monétaire; mais ce qui vous étonnera, c'est que nul débiteur n'a profité, pour solder d'anciennes dettes, de la faculté accordée par la loi de frauder ses créanciers. »

J'avoue qu'au premier abord ce résultat me parut étourdissant, puis, en réfléchissant, je reconnus l'astuce des Russes; la loi publiée, on lui obéit... sur le papier : c'est assez pour le gouvernement. Il est facile à satisfaire, j'en conviens, car ce qu'il demande avant tout, au prix de tout, c'est le silence. On peut définir d'un mot l'état politique de la Russie : c'est un pays où le gouvernement parle comme il veut, parce que lui seul a le droit de parler. Ainsi, dans la circonstance qui nous occupe, le gouvernement dit : Force est restée à la loi; tandis que, de fait, l'accord des parties intéressées annule l'action de cette loi dans ce qu'elle aurait d'inique si on l'eût appliquée aux créances anciennes. Dans un pays où le pouvoir serait patient, le gouvernement n'eût pas exposé l'honnête homme à se voir frustré par des fripons d'une partie de ce qui lui est dû; en bonne justice, la loi n'eût réglé que l'avenir. Eh bien, principe à part, ce même résultat a été obtenu de fait ici, par des moyens différents. Il a fallu, pour atteindre à ce but, que l'habileté des sujets suppléât à l'aveugle brusquerie de l'autorité, afin d'éviter les

maux qui pouvaient résulter pour le pays des boutades du pouvoir suprême.

Il existe dans tout gouvernement à théories exagérées, une action cachée, un fait qui s'oppose presque toujours à ce que la doctrine a d'insensé. Les Russes possèdent à un haut degré l'esprit du commerce ; tout ceci vous explique comment les marchands de la foire ont senti que les vrais négociants ne vivant que de confiance, tout sacrifice fait à leur crédit leur rapporte cent pour cent. Ce n'est pas tout : une autre influence encore aura refoulé la mauvaise foi et fait taire la cupidité aveugle. Les velléités de banqueroute auront été réprimées tout simplement par la peur, la véritable souveraine de la Russie. Cette fois les malintentionnés auront pensé que s'il s'exposaient à quelques procès, ou seulement à des plaintes trop scandaleuses, les juges ou la police se tourneraient contre eux, et qu'en ce cas, ce qu'on appelle ici la loi serait appliqué à la rigueur. Ils ont redouté l'incarcération, les coups de roseau dans la prison ; que sais-je ? pis encore ! D'après tout ces motifs, qui fonctionnent doublement dans le silence universel, état normal de la Russie, ils ont donné ce bel exemple de probité commerciale dont le gouverneur de Nijni se plaisait à m'éblouir. A la vérité, je ne fus ébloui qu'un instant, car je ne tardai pas à reconnaître que si les marchands russes ne se ruinent pas les uns les autres, leurs égards réciproques ont précisément la même source que la mansuétude des mariniers du lac Ladoga, des crocheteurs et des cochers de fiacre de Pétersbourg, et de tant d'autres gens du peuple, qui font taire leur colère non par des motifs d'humanité, mais par la crainte de voir l'autorité supérieure intervenir dans leurs affaires. Comme je gardais le silence, je vis que M. Boutourline jouissait de ma surprise. « On ne connaît pas toute la supériorité de l'empereur, continua-t-il, quand on n'a pas vu ce prince à l'oeuvre, particulièrement à Nijni, où il fait des prodiges.

— J'admire beaucoup, repartis-je, la sagacité de l'empereur.

— Quand nous visiterons ensemble les travaux ordonnés par Sa Majesté, répliqua le gouverneur, vous l'admirez bien davantage. Vous le voyez, grâce à l'énergie de son caractère, à la justesse de ses vues, la régularisation des monnaies qui, ailleurs, aurait exigé des précautions infinies, vient de s'opérer chez nous comme par enchantement. »

L'administrateur courtisan eut la modestie de ne pas mettre en ligne de compte sa propre finesse : il se garda également de me laisser le temps de lui dire ce que les mauvaises langues ne cessent de me répéter à voix très-basse, c'est que toute mesure financière du genre de celle que vient de prendre le gouvernement russe, donne à l'autorité supérieure des moyens de profit à elle connu, mais dont on n'ose se plaindre tout haut sous un régime autocratique; j'ignore quelles ont été les secrètes manœuvres auxquelles on eut recours cette fois; mais pour m'en faire une idée, je me figure la situation d'un dépositaire vis-à-vis de l'homme qui lui confie une somme considérable. Si celui qui l'a reçue a le pouvoir de tripler à volonté la valeur de chacune des pièces de monnaie dont la somme se compose, il est évident qu'il peut rembourser le dépôt tout en conservant dans ses mains les deux tiers de ce qu'on lui a remis. Je ne dis pas que tel ait été le résultat de la mesure ordonnée par l'empereur, mais je fais cette supposition entre tant d'autres pour m'aider à comprendre les médisances, ou, si l'on veut, les calomnies des mécontents. Ils ajoutent que le profit de cette opération si brusquement exécutée, et qui consiste à enlever par un décret au papier une partie de son ancienne valeur, pour accroître dans la même proportion celle du rouble d'argent, est destiné à dédommager le trésor particulier du souverain des sommes qu'il en a fallu tirer pour rebâtir *à ses frais*, son palais d'hiver, et pour refuser, avec la magnanimité que l'Europe et la Russie ont admirée, les offres des villes, de plusieurs particuliers et des principaux négociants jaloux de contribuer à la reconstruction d'un édifice national, puisqu'il sert d'habitation au chef de l'empire.

Vous pouvez juger par l'analyse détaillée que j'ai cru devoir vous faire de cette tyrannique charlatanerie, du prix qu'on attache ici à la vérité, du peu de valeur des plus nobles sentiments et des plus belles phrases, enfin de la confusion d'idées qui doit résulter de cette éternelle comédie. Pour vivre en Russie, la dissimulation ne suffit pas, la feinte est indispensable. Cacher est utile, simuler est nécessaire; enfin, je vous laisse à présumer et à apprécier les efforts que s'imposent les âmes généreuses et les esprits indépendants pour se résigner à subir un régime où la paix et le bon ordre sont payés par le décri de la parole humaine, le plus sacré de tous les dons du ciel pour l'homme qui a quelque chose de sacré... Dans les sociétés ordinaires, c'est la nation qui est pressée, le peuple fouette et le gouvernement enraye; ici, c'est le gouvernement qui fouette et le peuple qui retient, car, pour que la machine politique subsiste, il faut bien que l'esprit de conservation soit quelque part. Le déplacement d'idées que je note à ce propos est un phénomène politique dont jusqu'à ce jour la Russie seule m'a fourni l'exemple. Sous le despotisme absolu c'est le gouvernement qui est révolutionnaire, parce que révolution veut dire régime arbitraire et pouvoir violent (1).

Le gouverneur a tenu sa promesse; il m'a mené voir dans le plus grand détail les travaux ordonnés par l'empereur pour faire de Nijni tout ce qu'on peut faire de cette ville, et pour réparer les erreurs des hommes qui l'ont fondée. Une route magnifique, montera des bords de l'Oka dans la ville haute, séparée de la basse, comme je vous l'ai déjà dit, par une crique très-élevée; des précipices seront comblés, des rampes tracées; on fera de magnifiques percées dans la terre même de la montagne; des substructions immenses soutiendront des places publiques, des rues et des édifices; ces travaux sont dignes d'une grande cité commerciale. Les entailles qui

(1) Lire l'ukase sur les monnaies, extrait du *Journal de Pétersbourg* du 23 juillet 1839, à la fin de cette lettre.

se pratiquent dans la falaise, les ponts, les esplanades, les terrasses, changeront un jour Nijni en une des plus belles villes de l'empire; tout cela est grand! mais voici qui vous paraîtra petit. Comme Sa Majesté a pris la ville de Nijni sous sa protection spéciale, chaque fois qu'une légère difficulté s'élève sur la manière de continuer une muraille, ou bien dès que l'on répare la façade d'une ancienne maison, ou lorsqu'on en veut bâtir une nouvelle dans quelque rue ou sur l'un des quais de Nijni, le gouverneur a l'ordre de faire lever un plan spécial et de soumettre la question à l'empereur. Quel homme! s'écrient les Russes... Quel pays! m'écrierais-je, si j'osais parler!

Chemin faisant, M. Boutourline, dont je ne saurais assez louer l'obligeance et reconnaître l'hospitalité, m'a donné d'intéressantes notions sur l'administration russe et sur l'amélioration que le progrès des mœurs apporte chaque jour dans la condition des paysans.

Aujourd'hui un serf peut posséder même des terres sous le nom de son seigneur, sans que celui-ci ose s'affranchir de la garantie morale qu'il doit à son opulent esclave. Dépouiller cet homme du fruit de son labeur et de son industrie, ce serait un abus de pouvoir que le boyard le plus tyrannique n'oserait se permettre sous le règne de l'empereur Nicolas; mais qui m'assure qu'il ne l'osera pas sous un autre souverain? Qui m'assure même que malgré le retour à l'équité, glorieux caractère du règne actuel, il ne se trouve pas des seigneurs avares et pauvres qui, sans spolier ouvertement leurs vassaux, savent employer avec habileté tour à tour la menace et la douceur pour tirer peu à peu des mains de l'esclave une partie des richesses qu'il n'ose lui enlever d'un seul coup?

Il faut venir en Russie pour apprendre le prix des institutions qui garantissent la liberté des peuples, sans égard au caractère des princes. Un boyard ruiné peut, il est vrai, prêter l'abri de son nom aux possessions de son vassal enrichi... à qui l'État n'accorde pas le droit de posséder un pouce

de terre, ni même l'argent qu'il gagne !... Mais cette protection équivoque, et qui n'est pas autorisée par la loi, dépend uniquement des caprices du protecteur.

Singuliers rapports du maître et du serf ! Il y a là quelque chose d'inquiétant. On a peine à compter sur la durée des institutions qui ont pu produire une telle bizarrerie sociale : pourtant elles sont solides.

En Russie, rien n'est défini par le mot propre, la rédaction n'est qu'une tromperie continuelle dont il faut se garder avec soin. En principe, tout est tellement absolu qu'on se dit : Sous un tel régime la vie est impossible ; en pratique, il y a tant d'exceptions qu'on se dit : Dans la confusion causée par des coutumes et des usages si contradictoires tout gouvernement est impossible.

Il faut avoir découvert la solution de ce double problème : c'est-à-dire, le point où le prince et l'application, la théorie et la pratique s'accordent, pour se faire une idée juste de l'état de la société en Russie.

A en croire l'excellent gouverneur de Nijni, rien de plus simple : l'habitude d'exercer le pouvoir rend les formes du commandement douces et faciles. La colère, les mauvais traitements, les abus d'autorité, sont devenus extrêmement rares, précisément parce que l'ordre social repose sur des lois excessivement sévères : chacun sent que pour conserver à de telles lois le respect sans lequel l'État serait bouleversé, on ne doit les appliquer que rarement et avec prudence. Il faut voir de près l'action du gouvernement despotique pour comprendre toute sa douceur (vous concevez que c'est le gouverneur de Nijni qui parle de la sorte) ; si l'autorité conserve quelque force en Russie, c'est grâce à la modération des hommes qui l'exercent. Constamment placés entre une aristocratie qui abuse d'autant plus aisément de son pouvoir que ses prérogatives sont moins définies, et un peuple qui méconnaît d'autant plus volontiers son devoir que l'obéissance qu'on lui demande est moins ennoblie par le sentiment moral, les hommes qui commandent ne peuvent conserver à la

souveraineté son prestige qu'en usant le plus rarement possible de moyens violents ; ces moyens donneraient la mesure de la force du gouvernement, et il juge plus à propos de cacher que de dévoiler ses ressources. Si un seigneur commet quelque acte répréhensible, il sera plusieurs fois averti en secret par le gouverneur de la province avant d'être admonesté officiellement ; si les avis et les réprimandes ne suffisent pas, le tribunal des nobles le menacera de le mettre en tutelle, et plus tard on exécutera la menace, si elle est restée sans bon résultat.

Tout ce luxe de précautions ne me paraît pas très-rassurant pour le serf, qui a le temps de mourir cent fois sous le knout de son maître avant que celui-ci, prudemment averti et dûment admonesté, soit obligé à rendre compte de ses injustices et de ses atrocités. Il est vrai que du jour au lendemain, seigneur, gouverneur, juges peuvent être culbutés et envoyés en Sibérie ; mais je vois là plutôt un motif de consolation pour l'imagination du pauvre peuple, qu'un moyen efficace et réel de protection contre les actes arbitraires des autorités subalternes, toujours disposées à faire abus du pouvoir qui leur est délégué.

Les gens du peuple ont fort rarement recours aux tribunaux dans leurs disputes particulières. Cet instinct éclairé me paraît un sûr indice du peu d'équité des juges. La rareté des procès peut avoir deux causes : l'esprit d'équité des sujets, l'esprit d'iniquité des juges. En Russie presque tous les procès sont étouffés par une décision administrative qui, le plus souvent, *conseille* une transaction onéreuse aux deux parties ; mais celles-ci préfèrent le sacrifice réciproque d'une partie de leurs prétentions et même de leurs droits les mieux fondés au danger de plaider contre l'avis d'un homme investi de l'autorité par l'empereur. Vous voyez pourquoi les Russes ont lieu de se vanter de ce qu'on plaide fort peu dans leur pays. La peur produit partout le même bien : la paix sans tranquillité.

Mais n'aurez-vous pas quelque compassion du voyageur

perdu au milieu d'une société où les faits ne sont pas plus concluants que les paroles ? La forfanterie des Russes produit sur moi un effet absolument contraire à celui qu'ils s'en promettent ; je vois tout d'abord l'intention de m'éblouir, aussitôt je me tiens sur mes gardes ; il suit de là que, de spectateur impartial que j'eusse été sans leurs fanfaronnades, je deviens malgré moi observateur hostile.

Le gouverneur m'a voulu montrer toute la foire ; mais cette fois nous en avons fait le tour rapidement en voiture ; j'ai admiré un point de vue digne d'un panorama : c'est un magnifique tableau ; pour en jouir, il faut monter au sommet d'un des pavillons chinois qui dominent dans son ensemble cette ville d'un mois. J'ai surtout été frappé de l'immensité des richesses accumulées annuellement sur ce point de la terre, foyer d'industrie d'autant plus remarquable qu'il est, pour ainsi dire, perdu au milieu des déserts qui l'entourent à perte de vue et d'imagination.

Au dire du gouverneur, la valeur des marchandises apportées cette année à la foire de Nijni est de plus de cent cinquante millions, d'après la déclaration des marchands eux-mêmes, qui, selon la méfiance naturelle aux Orientaux, cachent toujours une partie du prix de ce qu'ils apportent. Quoique tous les pays du monde envoient le tribut de leur sol ou de leur industrie à la foire de Nijni, l'importance de ce marché annuel est due surtout aux denrées, aux pierres précieuses, aux étoffes, aux fourrures apportées de l'Asie. L'affluence des Tatares, des Persans, des Boukares, est donc ce qui frappe le plus l'imagination des étrangers attirés par la réputation de cette foire ; néanmoins, malgré son résultat commercial, moi, simple curieux, je vous le répète, je la trouve au-dessous de sa réputation. On me répond à cela que l'empereur Alexandre l'a gâtée sous le rapport pittoresque et amusant ; à la vérité, il a rendu les rues qui séparent les boutiques plus spacieuses et plus régulières, mais cette roideur est triste. D'ailleurs, tout est morne et silencieux en Russie ; partout la défiance réciproque du gouvernement et

des sujets fait fuir la joie. Ici les esprits eux-mêmes sont tirés au cordeau, les sentiments pesés, compassés, coordonnés, comme si chaque passion, chaque plaisir avait à répondre de ses conséquences à quelque rigide confesseur déguisé en agent de police. Tout Russe est un écolier sujet à la férule. Dans ce vaste collège qui s'appelle la Russie, tout marche avec poids et mesure jusqu'au jour où la gêne et l'ennui devenant par trop insupportables, tout tombe sens dessus dessous. Ce jour-là on assiste à des saturnales politiques. Mais encore une fois, ces monstruosités isolées ne troublent pas l'ordre général. Cet ordre est d'autant plus stable, et paraît d'autant plus fermement établi qu'il ressemble à la mort; on n'extermine que ce qui vit. En Russie le respect pour le despotisme se confond avec la pensée de l'éternité.

Je trouve en ce moment plusieurs Français réunis à Nijni. Malgré mon amour passionné pour la France, pour cette terre que, dans mon dépit contre les extravagances des hommes qui l'habitent, j'ai tant de fois quittée avec serment de n'y plus revenir, mais où je reviens toujours, où j'espère mourir; malgré cet aveugle patriotisme, en dépit de cet instinct de la plante qui domine ma raison, je n'ai pas laissé, depuis que je voyage et que je rencontre au loin une foule de compatriotes, de reconnaître les ridicules des jeunes Français et de m'étonner du relief que prennent nos défauts chez les étrangers. Si je parle exclusivement de la jeunesse, c'est parce qu'à cet âge l'empreinte de l'âme étant moins usée par le frottement des circonstances, le jeu des caractères est plus frappant. Il faut donc en convenir, nos jeunes compatriotes prêtent à rire à leurs dépens par la bonne foi avec laquelle ils croient éblouir les hommes simples des autres nations. La supériorité française, supériorité si bien établie à leurs yeux qu'elle n'a même plus besoin d'être discutée, leur paraît un axiome sur lequel on peut désormais s'appuyer sans qu'il soit nécessaire de le prouver. Cette foi inébranlable en son mérite personnel, cet amour-propre si complètement satisfait qu'il en deviendrait naïf à force de

confiance, si tant de crédulité ne se joignait le plus souvent à une sorte d'esprit, mélange affreux qui produit la suffisance, le persiflage et la causticité; cette instruction, la plupart du temps dépourvue d'imagination et qui fait de l'intelligence un grenier à dates, à faits plus ou moins bien classés, mais toujours cités avec une sécheresse qui ôte tout son prix à la vérité, car sans âme on ne peut pas être vrai, on n'est qu'exact; cette surveillance continuelle de la vanité, sentinelle avancée de la conversation, épiant chaque pensée exprimée ou non exprimée par les autres pour en tirer avantage, espèce de chasse aux louanges tout au profit de celui qui ose se vanter le plus effrontément sans jamais rien dire ni laisser dire, rien faire ni laisser faire qui ne tourne à l'avantage de sa république; cet oubli des autres poussé au point de les humilier innocemment sans s'apercevoir que l'opinion qu'on entretient de soi-même et qu'on qualifie tout bas ou tout haut de justice rendue à qui de droit, est insultante pour autrui; cet appel constant à la politesse du prochain, qui n'est, après tout, que le mépris des égards qu'on lui devrait; l'absence totale de sensibilité qui ne sert que d'aiguillon à la susceptibilité, l'hostilité acerbe érigée en devoir patriotique, l'impossibilité de n'être pas choqué à tout propos de quelque préférence qu'on soit l'objet, celle d'être corrigé, quelque leçon qu'on reçoive; enfin tant d'infatuation servant de bouclier à la sottise contre la vérité: tous ces traits et bien d'autres que vous suppléerez mieux que je ne pourrais le faire, me semblent caractériser les jeunes Français d'il y a dix ans, lesquels sont des hommes faits aujourd'hui. Ces caractères nuisent à notre considération parmi les étrangers; ils font peu d'effet à Paris, où le nombre des modèles de ce genre de ridicule est si grand qu'on ne prend plus garde à eux; ils s'effacent dans la foule de leurs semblables, comme des instruments se fondent dans un orchestre; mais lorsqu'ils sont isolés et que les individus se détachent sur un fond de société où règnent d'autres passions et d'autres habitudes d'esprit que celles qui s'agitent

dans le monde français, ils ressortent d'une manière désespérante pour tout voyageur attaché à son pays comme je le suis au mien. Jugez donc de ma joie en retrouvant ici, à dîner chez le gouverneur, M. ***, l'un des hommes du moment les plus coupables de donner bonne idée de la jeune France aux étrangers. A la vérité, il est de la vieille par sa famille ; et c'est au mélange des idées nouvelles avec les anciennes traditions qu'il doit l'élégance de manières et la justesse d'esprit qui le distinguent. Il a bien vu et dit bien ce qu'il a vu, enfin il ne pense pas plus de bien de lui-même que les autres n'en pensent, peut-être même un peu moins ; aussi m'a-t-il édifié et amusé, en sortant de table, par le récit de tout ce qu'il apprend journallement depuis son séjour en Russie. Dupe d'une coquette à Pétersbourg, il se console de ses mécomptes de sentiment en étudiant le pays avec un redoublement d'attention. Esprit clair, il observe bien, il raconte avec exactitude, ce qui ne l'empêche pas d'écouter les autres, et même — ceci rappelle les beaux jours de la société française — de leur inspirer l'envie de parler. En causant avec lui, on se fait illusion ; on croit que la conversation est encore un échange d'idées, que la société élégante est toujours fondée chez nous sur des rapports de plaisirs réciproques ; enfin on oublie l'invasion de l'égoïsme brutal et démasqué dans nos salons modernes, et l'on se figure que la vie sociale est comme autrefois un commerce avantageux pour tous : erreur surannée qui se dissipe à la première réflexion, et vous laisse en proie à la plus triste réalité, c'est-à-dire au pillage des idées, des bons mots, à la trahison littéraire, aux lois de la guerre enfin, devenues, depuis la paix, le seul code reconnu dans le monde élégant. Tel est le désolant parallèle dont je ne peux me distraire en écoutant l'agréable conversation de M. ***, et en la comparant à celle de ses contemporains : C'est de la conversation qu'on peut dire, à bien plus juste titre que du style des livres, que c'est l'homme même. On arrange ses écrits, on n'arrange pas ses réparties, ou si on les arrange, on y perd plus qu'on n'y

gagne ; car dans la causerie l'affectation n'est plus un voile, elle devient une enseigne.

La société réunie hier à dîner chez le gouverneur était un singulier composé d'éléments contraires : outre le jeune M. ***, dont je viens de vous faire le portrait, il y avait là un autre Français, un docteur R. ***, parti, m'a-t-on dit, sur un vaisseau de l'État pour l'expédition au pôle, débarqué, je ne sais pourquoi, en Laponie, et arrivé tout droit d'Archangel à Nijni, sans même avoir passé par Pétersbourg, voyage fatigant, inutile, et qu'un homme de fer seul pouvait supporter ; aussi ce voyageur a-t-il une figure de bronze ; on m'assure qu'il est un savant naturaliste ; sa physionomie est remarquable, elle a quelque chose d'immobile et tout à la fois de mystérieux qui occupe l'imagination. Quant à sa conversation, je l'attends en France ; en-Russie il ne dit rien du tout. Les Russes sont plus habiles ; ils disent toujours quelque chose, à la vérité le contraire de ce qu'on attend d'eux ; mais c'est assez pour qu'on ne puisse remarquer leur silence ; enfin il y avait encore à ce dîner une famille de jeunes élégants anglais du plus haut rang, et que je suis comme à la piste depuis mon arrivée en Russie, les rencontrant partout, ne pouvant les éviter, et cependant n'ayant jamais trouvé l'occasion de faire directement connaissance avec eux. Tout ce monde trouvait place à la table du gouverneur, sans compter quelques employés et diverses personnes du pays qui n'ouvraient la bouche que pour manger. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la conversation générale était impossible dans un pareil cercle. Il fallait, pour tout divertissement, se contenter d'observer la bigarrure des noms, des physionomies et des nations. Dans la société russe, les femmes n'arrivent au naturel qu'à force de culture ; leur langage est appris, c'est celui des livres ; et pour perdre la pédanterie qu'ils inspirent, il faut une mûre expérience des hommes et des choses. La femme du gouverneur est restée trop provinciale, trop elle-même, trop russe, trop vraie enfin pour paraître simple comme les femmes de la

cour ; d'ailleurs elle a peu de facilité à parler français. Hier, dans son salon, son influence se bornait à recevoir ses hôtes avec des intentions de politesse les plus louables du monde ; mais elle ne faisait rien pour les mettre à leur aise, ni pour établir entre eux des rapports faciles. Aussi fus-je très-content, au sortir de table, de pouvoir causer tête à tête dans un coin avec M. ***. Notre entretien tirait à sa fin, car tous les hôtes du gouverneur se disposaient à sortir quand le jeune lord ***, qui connaissait mon compatriote, s'approche de lui d'un air cérémonieux, et lui demande de nous présenter l'un à l'autre. Cette avance flatteuse fut faite par lui avec la politesse de son pays, qui, sans être gracieuse, ou même parce qu'elle n'est pas gracieuse, n'est point dépourvue d'une sorte de noblesse qui tient à la réserve des sentiments, à la froideur des manières.

« Il y a longtemps, milord, lui dis-je, que je désirais trouver une occasion de faire connaissance avec vous, et je vous rends grâce de me l'avoir offerte. Nous sommes destinés, ce me semble, à nous rencontrer souvent cette année ; j'espère à l'avenir profiter de la chance mieux que je n'ai pu le faire jusqu'à présent.

— J'ai bien du regret de vous quitter, répliqua l'Anglais ; mais je pars à l'instant. — Nous nous reverrons à Moscou. — Non, je vais en Pologne ; ma voiture est à la porte et je n'en descendrai qu'à Wilna. »

L'envie de rire me prit en voyant sur le visage de M. *** qu'il pensait comme moi, qu'après avoir patienté trois mois, à la cour, à Péterhoff, à Moscou, partout enfin où nous nous voyions sans nous parler, le jeune lord aurait pu se dispenser d'imposer inutilement à trois personnes l'ennui d'une présentation d'étiquette sans profit pour lui ni pour nous. Il nous semblait que, venant de dîner ensemble, s'il n'eût voulu que causer un quart d'heure, rien ne l'empêchait de se mêler à notre conversation. Cet Anglais scrupuleux et formaliste nous laissa stupéfaits de sa politesse tardive, gênante, superficielle ; en s'éloignant, il avait l'air également satisfait.

d'avoir fait connaissance avec moi, et de ne tirer aucun parti de cet AVANTAGE, si avantage il y avait.

Ce trait de gaucherie m'en rappelle un autre arrivé à une femme.

C'était à Londres. Une dame polonoise d'un esprit charmant a joué le premier rôle dans cette histoire qu'elle m'a contée elle-même. La grâce de sa conversation et la solide culture de son esprit la feraient rechercher dans le grand monde, quand elle ne serait pas appelée à y primer, malgré les malheurs de son pays et de sa famille. C'est bien à dessein que je dis malgré; car, quoi qu'en pensent ou qu'en disent les faiseurs de phrases, le malheur ne sert à rien dans la société, même dans la meilleure; au contraire, il y empêche beaucoup de choses. Il n'empêche pourtant pas la personne dont je parle de passer pour une des femmes les plus distinguées et les plus aimables de notre temps, à Londres comme à Paris. Invitée à un grand dîner de cérémonie, et placée entre le maître de la maison et un inconnu, elle s'ennuyait; elle s'ennuya longtemps; car, bien que la mode des dîners éternels commence à passer en Angleterre, ils y sont toujours plus longs qu'ailleurs; la dame, prenant son mal en patience, cherchait à varier la conversation, et sitôt que le maître de la maison lui laissait un instant de répit, elle tournait la tête vers son voisin de droite; mais elle trouvait toujours visage de pierre; et, malgré sa facilité de grande dame et sa vivacité de femme d'esprit, tant d'immobilité la déconcertait. Le dîner se passa dans ce découragement; un morne sérieux s'ensuivit; la tristesse est pour les visages anglais ce que l'uniforme est pour les soldats. Le soir, quand tous les hommes furent de nouveau réunis aux femmes dans le salon, celle de qui je tiens cette histoire n'eut pas plutôt aperçu son voisin de gauche, l'homme de pierre du dîner, que celui-ci, avant de la regarder en face, s'en alla chercher à l'autre bout de la chambre le maître de la maison, pour le prier, d'un air solennel, de l'introduire auprès de l'aimable étrangère. Toutes les cérémonies requises, dûment accomplies, le

voisin gauche prit enfin la parole, et tirant sa respiration du plus profond de sa poitrine, tout en s'inclinant respectueusement : « J'étais bien *empressé*, madame, lui dit-il, de faire *votre* connaissance. »

Cet *empressement* pensa causer à la dame un fou rire, dont elle triompha pourtant à force d'habitude du monde, et elle finit par trouver dans ce personnage cérémonieux un homme instruit, intéressant même, tant les formes sont peu significatives dans un pays où l'orgueil rend la plupart des hommes timides et réservés.

Ceci prouve à quel point la facilité des manières, la légèreté de la conversation, la véritable élégance, en un mot, qui consiste à mettre toute personne qu'on rencontre dans un salon aussi à son aise qu'on l'est soi-même, loin d'être une chose indifférente et frivole, comme le croient certaines gens qui ne jugent le monde que par ouï-dire, est utile et même nécessaire dans les rangs élevés de la société, où des rapports d'affaires ou de pur plaisir rapprochent à chaque instant des gens qui ne se sont jamais vus. S'il fallait toujours, pour faire connaissance avec les nouveaux visages, dépenser autant de patience qu'il nous en a fallu, à la dame polonaise et à moi, pour avoir le droit d'échanger une parole avec un Anglais, on y renoncerait... et souvent on perdrait de précieuses occasions de s'instruire ou de s'amuser.

Ce matin de bonne heure, le gouverneur dont je n'ai pu laisser l'obligeance, est venu me prendre pour me mener voir les curiosités de la vieille ville. Il avait ses gens, ce qui m'a dispensé de mettre à une seconde épreuve la docilité de mon *feldjæger*, dont ce même gouverneur respecte les prétentions.

Mon courrier ne voulant plus faire son métier, parce qu'il pressent les prérogatives de la noblesse à laquelle il aspire, est le type profondément comique d'une espèce d'hommes que j'ai décrite plus haut et qui ne peut se trouver qu'en Russie.

Je voudrais vous peindre cette taille fluette, ces habits

soignés, non comme moyen d'avoir la meilleure mine possible, mais comme signe dénotant l'homme parvenu à un rang respectable; cette physionomie fine, impitoyable, sèche et basse, en attendant qu'elle puisse devenir arrogante; enfin, ce type d'un sot, dans un pays où la sottise n'est point innocente comme elle l'est chez nous, car en Russie la sottise est assurée de faire son chemin pour peu qu'elle appelle à son aide la servilité; mais ce personnage échappe aux paroles comme la couleuvre à la vue... Cet homme me fait peur à l'égal d'un monstre; c'est le produit des deux forces politiques les plus opposées en apparence, quoiqu'elles aient beaucoup d'affinité, et les plus détestables quand elles sont combinées : le despotisme et la révolution!... Je ne puis le regarder et contempler son œil d'un bleu trouble, bordé de cils blonds, presque blancs, son teint bronzé par les rayons du soleil et bruni par les bouillonnements intérieurs d'une colère toujours refoulée; je ne puis voir ces lèvres pâles et minces, écouter cette parole douceuse, mais saccadée, et dont l'intonation dit précisément le contraire de la phrase, sans penser que c'est un espion protecteur qu'on m'a donné là, et que cet espion est respecté du gouverneur de Nijni lui-même; à cette idée je suis tenté de prendre des chevaux de poste et de fuir la Russie pour ne m'arrêter qu'au delà de la frontière.

Le puissant gouverneur de Nijni n'ose forcer cet ambitieux courrier à monter sur le siège de ma voiture, et sur la plainte que j'ai portée à un magistrat qui représente l'autorité suprême, ce personnage, tout important et puissant qu'il est, m'a engagé à patienter!!... Où est donc la force dans un pays ainsi fait?

Vous allez voir que la mort même n'est pas un garant de repos dans ce pays incessamment travaillé par les caprices du despotisme.

Minine, le libérateur de la Russie, ce paysan héroïque dont la mémoire est devenue célèbre surtout depuis l'invasion des Français, est enterré à Nijni. On voit son tombeau

dans la cathédrale parmi ceux des grands-ducs de Nijni.

C'est de Nijni que partit le cri de la délivrance au temps de l'occupation de l'empire par les Polonais.

Minine, simple serf, alla trouver Pojarski, noble Russe; les discours du paysan respiraient l'enthousiasme et l'espérance. Pojarski, électrisé par l'éloquence saintement rude de Minine, réunit quelques hommes; le courage de ces grands cœurs en gagna d'autres; on marcha sur Moscou, et la Russie fut délivrée.

Depuis la retraite des Polonais, le drapeau de Pojarski et de Minine fut toujours un objet de grande vénération chez les Russes; des paysans habitants d'un village entré Yaroslaf et Nijni le conservaient comme une relique nationale. Mais lors de la guerre de 1812, on sentit le besoin d'enthousiasmer les soldats; il fallut ranimer les souvenirs historiques, surtout celui de Minine, et l'on pria le gardien de son drapeau de prêter ce palladium aux nouveaux libérateurs de la patrie, et de le faire porter à la tête de l'armée. Les anciens dépositaires de ce trésor national ne consentirent à s'en séparer que par dévouement à leur pays, et sur la parole solennellement jurée de leur rendre la bannière après la victoire, alors qu'elle serait encore illustrée par de nouveaux triomphes. Ainsi le drapeau de Minine poursuivit notre armée dans sa retraite; mais plus tard, reporté à Moscou, il ne fut pas rendu à ses légitimes possesseurs; on le déposa dans le trésor du Kremlin; au mépris des promesses les plus solennelles; toutefois, pour satisfaire aux justes réclamations des paysans spoliés, on leur envoya *une copie* de leur miraculeuse enseigne; copie, ajouta-t-on par une condescendance dérisoire, exactement semblable à l'original.

Telles sont les leçons de morale et de bonne foi données au peuple russe par son gouvernement. A la vérité, le même gouvernement ne se conduirait pas de la même façon ailleurs; en fait de fourberie, on sait à qui l'on s'adresse; il y a ici parfaite analogie entre le trompeur et le trompé: la force seule établit entre eux une différence.

C'est peu! vous allez apprendre qu'en ce pays la vérité historique n'est pas plus respectée que ne l'est la religion du serment; l'authenticité des pierres est aussi impossible à établir ici que l'autorité des paroles ou des écrits. A chaque nouveau règne, les édifices sont repétris comme de la pâte au gré du souverain; et grâce à l'absurde manie qu'on décore du beau titre de mouvement progressif de la civilisation, nul édifice ne demeure à la place où l'a mis le fondateur; les tombeaux eux-mêmes ne sont pas à l'abri de la tempête du caprice impérial. Les morts en Russie sont assujettis eux-mêmes aux fantaisies de l'homme qui régit les vivants. L'empereur Nicolas, qui aujourd'hui tranche de l'architecte à Moscou pour y refaire le Kremlin, n'en est pas à son coup d'essai en ce genre; Nijni l'a déjà vu à l'œuvre.

Ce matin, en entrant dans la cathédrale, je me sentis ému en voyant l'air de vétusté de cet édifice; puisqu'il contient le tombeau de Minine, il a du moins été respecté depuis plus de deux cents ans, pensais-je; et cette assurance m'en faisait trouver l'aspect plus auguste.

Le gouverneur me fit approcher de la sépulture du héros; sa tombe est confondue avec les monuments des anciens souverains de Nijni, et, lorsque l'empereur Nicolas est venu la visiter, il a voulu descendre patriotiquement dans le caveau même où le corps est déposé.

« Voilà une des plus belles et des plus intéressantes églises que j'aie visitées dans votre pays, dis-je au gouverneur.

— C'est moi qui l'ai bâtie, me répondit M. Boutourline.

— Comment? que voulez-vous dire? vous l'avez restaurée, sans doute?

— Non pas; l'ancienne église tombait en ruines: l'empereur a mieux aimé la faire reconstruire en entier que la réparer; il n'y a pas deux ans qu'elle était à *cinquante pas plus loin* et formait une saillie qui nuisait à la régularité de l'intérieur de notre Kremlin.

— Mais le corps et les os de Minine? m'écarterai-je.

— On les déterra avec ceux des grands-ducs qu'ils ont

suivis ; tous sont maintenant dans le nouveau sépulcre dont vous voyez la pierre. »

Je n'aurais pu répliquer sans faire révolution dans l'esprit d'un gouverneur de province aussi scrupuleusement attaché aux devoirs de sa charge que l'est celui de Nijni : je l'ai suivi en silence vers le petit obélisque de la place et vers les immenses remparts du Kremlin de Nijni.

Vous venez de voir comment on entend ici la vénération pour les morts, le respect pour les monuments historiques et le culte des beaux-arts. Cependant l'empereur, qui sait que les choses antiques sont vénérables, veut qu'une église faite d'hier reste honorée comme vieille ; or comment s'y prend-il ? il dit qu'elle est vieille, et elle le devient ; ce pouvoir tranche du divin. La nouvelle église de Minine à Nijni est l'ancienne, et si vous doutez de cette vérité, vous êtes un séditieux.

Le seul art où les Russes excellent est l'art d'imiter l'architecture et la peinture de Byzance ; ils font du vieux mieux qu'aucun peuple moderne, voilà pourquoi ils n'en ont pas.

C'est toujours, c'est partout le même système, celui de Pierre le Grand, perpétué par ses successeurs, qui ne sont que ses disciples. Cet homme de fer a cru et prouvé qu'on pouvait substituer la volonté d'un czar de Moscovie aux lois de la nature, aux règles de l'art, à la vérité, à l'histoire, à l'humanité, aux liens du sang, à la religion, à tout. Si les Russes vénèrent encore aujourd'hui un homme si peu humain, c'est qu'ils ont plus de vanité que de jugement. « Voyez, disent-ils, ce qu'était la Russie en Europe avant l'avènement de ce grand prince, et ce qu'elle est devenue depuis son règne : voilà ce qu'un souverain de génie peut faire... » Fausse manière d'apprécier la gloire d'une nation. Cette influence orgueilleuse exercée chez les étrangers, c'est du matérialisme politique. Je vois, parmi les pays les plus civilisés du monde, des États qui n'ont de pouvoir que sur leurs propres sujets, lesquels sont même en petit nombre ; ces États-là comptent pour rien dans la politique universelle ;

ce n'est ni par l'orgueil de la conquête, ni par la tyrannie politique exercée chez les étrangers que leurs gouvernements acquièrent des droits à la reconnaissance universelle ; c'est par de bons exemples, par des lois sages, par une administration éclairée, bienfaisante. Avec de tels avantages, un petit peuple peut devenir, non le conquérant, non l'oppressé, mais la flambeau du monde, ce qui est cent fois préférable.

On ne peut assez s'affliger de voir combien ces idées si simples, mais si sages, sont encore loin des meilleurs et des plus beaux esprits, non-seulement de la Russie, mais de tous les pays, et surtout du pays de France. Chez nous la fascination de la guerre et de la conquête dure toujours, en dépit des leçons du Dieu du ciel, et de celles du dieu de la terre : l'intérêt ; cependant j'espère ; parce que, malgré les écarts de nos philosophes, malgré le cynisme de notre langage, et malgré notre habitude de nous calomnier nous-mêmes, nous sommes une nation essentiellement religieuse... Certes, ceci n'est pas un paradoxe ; nous nous dévouons aux idées avec plus de générosité qu'aucun peuple du monde ; et les idées ne sont-elles pas les idoles des populations chrétiennes ?

Malheureusement nous manquons de discernement et d'indépendance dans nos choix ; nous ne distinguons pas entre l'idole de la veille, devenue méprisable aujourd'hui, et celle qui mérite tous nos sacrifices. J'espère vivre assez longtemps pour voir briser chez nous cette sanglante idole de la guerre, la force brutale. On est toujours une nation assez puissante, on a toujours un assez grand territoire, lorsqu'on a le courage de vivre et de mourir pour la vérité, lorsqu'on poursuit l'erreur à outrance, lorsqu'on verse son sang pour détruire le mensonge et l'injustice, et qu'on jouit à juste titre du renom de tant et de si hautes vertus ! Athènes était un point sur la terre : ce point est devenu le soleil de la civilisation antique ; et tandis qu'il brillait de tout son éclat, combien de nations, puissantes par leur nombre et par l'étendue de leur territoire, vivaient, guerroyaient, conquéraient et

mouraient, épuisées, inutiles et obscures ! Le fumier des générations humaines n'est bon que lorsqu'il engraisse un terrain cultivé par la civilisation. Où en serait l'Allemagne dans le système arriéré de la politique conquérante ? Pourtant, malgré ses divisions, malgré la faiblesse matérielle des petits États qui la composent, l'Allemagne avec ses poètes, ses penseurs, ses érudits, ses souverainetés diverses, ses républiques et ses princes, non rivaux en puissance, mais émules en culture d'esprit, en élévation de sentiments, en sagacité de pensée, est au moins au niveau de la civilisation des pays les plus avancés du monde.

Ce n'est pas à regarder au dehors avec convoitise que les peuples acquièrent des droits à la reconnaissance du genre humain, c'est en tournant leurs forces sur eux-mêmes et en devenant tout ce qu'ils peuvent devenir sous le double rapport de la civilisation spirituelle et de la civilisation matérielle. Ce genre de mérite est aussi supérieur à la propagande de l'épée que la vertu est préférable à la gloire...

Cette expression surannée : *puissance du premier ordre*, appliquée à la politique, fera longtemps encore le malheur du monde. L'amour-propre est ce qu'il y a de plus routinier dans l'homme ; aussi le Dieu qui a fondé sa doctrine sur l'humilité est-il le seul Dieu véritable, considéré même du point de vue d'une saine politique, car il a seul connu la route du progrès indéfini ; progrès tout spirituel, c'est-à-dire tout intérieur ; pourtant, voilà dix-huit cents ans que le monde doute de sa parole ; mais toute contestée, toute discutée qu'est cette parole, elle le fait vivre ; que ferait-elle donc pour ce monde ingrat si elle était universellement reçue avec foi ? La morale de l'Évangile appliquée à la politique des nations, tel est le problème de l'avenir ! L'Europe, avec ses vieilles nations profondément civilisées, est le sanctuaire d'où la lumière religieuse se répandra de nouveau sur l'univers.

Les murs épais du Kremlin de Nijni serpentent sur une côte bien autrement élevée et bien plus âpre que la colline de

Moscou. Les remparts en gradins, les créneaux, les rampes, les voûtes de cette forteresse produisent des points de vue pittoresques ; mais malgré la beauté du site, on serait trompé si l'on s'attendait ici à éprouver le saisissement que produit le Kremlin de Moscou, religieuse forteresse, dont l'aspect seul vaut une histoire ; là l'histoire est écrite en morceaux de rochers. Le Kremlin de Moscou est une chose unique en Russie et dans le monde.

A ce propos je veux insérer ici un détail que j'ai négligé de vous marquer dans mes lettres précédentes.

Vous vous rappelez l'ancien palais des czars au Kremlin, vous savez qu'avec ses étages en retraite, ses ornements en relief, ses peintures asiatiques, il fait l'effet d'une pyramide de l'Inde. Les meubles de ce palais étaient sales et usés : on a envoyé à Moscou des ébénistes et des tapissiers habiles qui ont fait de ces vieux meubles *des copies exactement pareilles*. Ainsi le mobilier, *toujours le même*, quoique renouvelé de fond en comble, est devenu l'ornement du palais restauré, recrépi, repeint, quoique toujours antique ; c'est un miracle. Mais depuis que les nouveaux vieux meubles parent le palais rebâti, replâtré, les débris authentiques des anciens ont été vendus à l'encan dans Moscou même, sous les yeux de tout le monde. En ce pays, où le respect pour la souveraineté est une religion, il ne s'est trouvé personne qui voulût sauver les dépouilles royales du sort des meubles les plus vulgaires, ni protester contre une impiété révoltante. Ce qu'on appelle ici entretenir les vieilles choses, c'est baptiser des nouveautés sous des noms anciens ; soigner, c'est refaire des œuvres modernes avec des débris, espèce de soin qui équivaut, ce me semble, à de la barbarie.

Nous avons visité un joli couvent de femmes ; elles sont pauvres, mais leur maison est d'une propreté tout à fait édifiante. En sortant de cette pieuse retraite le gouverneur m'a mené voir son camp ; la manie des manœuvres, des revues, des bivacs est ici générale. Les gouverneurs de provinces passent leur vie comme l'empereur, à jouer au soldat ; à

commander l'exercice à des régiments ; et plus ces rassemblements sont nombreux, plus les gouverneurs sont fiers de se sentir semblables au maître. Les régiments qui forment le camp de Nijni sont composés d'enfants de soldats ; c'est le soir que nous sommes arrivés près de leurs tentes dressées dans une plaine qui est la continuation du plateau de la côte où s'élève le vieux Nijni.

Six cents hommes chantaient la prière, et de loin, en plein air, ce chœur religieux et militaire produisait un effet étonnant ; c'était comme un nuage de parfum montant majestueusement sous un ciel pur et profond ; la prière sortie du cœur de l'homme, de cet abîme de passions et de douleurs, peut être comparée à la colonne de feu et de fumée qui s'élève entre le cratère déchiré du volcan et la voûte du firmament qu'elle atteint. Et qui sait si ce n'est pas là ce que signifiait la colonne des Israélites si longtemps égarés dans le désert ? Les voix des pauvres soldats slaves, adoucies par la distance, semblaient venir d'en haut ; lorsque les premiers accords frappèrent nos oreilles, un pli de la plaine nous cachait encore la vue des tentes. Les échos affaiblis de la terre répondaient à ces voix célestes ; et la musique était interrompue par de lointaines décharges de mousqueterie, orchestre belliqueux, qui ne me semblait guère plus bruyant que les grosses caisses de l'Opéra et qui me paraissait mieux à sa place. Quand les cases d'où sortaient tant de sons harmonieux se découvrirent à nos regards, le coucher du soleil, reluisant sur la toile des tentes déployées, vint joindre la magie des couleurs à celle des sons pour nous enchanter.

Le gouverneur qui voyait le plaisir que je prenais à écouter cette musique en plein air, m'en laissa jouir, et il en jouit lui-même assez longtemps, car rien ne cause plus de joie à cet homme vraiment hospitalier que les divertissements qu'il procure à ses hôtes. Le meilleur moyen de lui témoigner votre reconnaissance c'est de lui laisser voir que vous êtes satisfait.

Nous avons achevé notre tournée au crépuscule, et revenus à la ville basse nous nous sommes arrêtés devant une église qui n'a cessé d'attirer mes yeux depuis que je suis à Nijni. C'est un vrai modèle d'architecture russe ; ce n'est ni grec antique, ni grec du Bas-Empire, mais c'est un joujou de faïence dans le style du Kremlin ou de l'église de Vassili Blagennoï avec moins de variété dans les couleurs et dans les formes. La plus belle rue de Nijni, la rue d'en bas est embellie par cet édifice moitié de briques, moitié de plâtre ; il faut dire que ce plâtre est moulé d'après des dessins si bizarres et qu'il forme tant de colonnettes, de fleurons, de rosaces, qu'on ne peut s'empêcher devant une église aussi chargée de ciselures, de penser à un surtout de dessert en porcelaine de Saxe. Ce petit chef-d'œuvre du genre capricieux n'est pas ancien, il est dû à la magnificence de la famille des Strogonoff, grands seigneurs descendants des premiers négociants au profit desquels se fit la conquête de la Sibérie sous Ivan IV. Les frères Strogonoff de ce temps-là levèrent eux-mêmes l'aventureuse armée qui conquiert un royaume pour la Russie. Leurs soldats étaient des flibustiers de terre ferme.

L'intérieur de l'église des Strogonoff ne répond pas à l'extérieur, mais tel qu'il est je préfère de beaucoup dans son ensemble ce bizarre monument aux maladroitesses copies des temples romains dont Pétersbourg et Moscou sont encombrés.

Pour compléter la journée, nous avons été entendre un vaudeville en russe à l'Opéra de la foire. Ces vaudevilles sont encore des traductions du français. Les gens du pays me paraissent très-fiers de ce nouveau moyen de civilisation importé chez eux. Je n'ai pu juger de l'efficacité de ce spectacle sur l'esprit de l'assemblée, attendu que la salle était vide à la lettre. Outre l'ennui et la pitié qu'on éprouve en présence de pauvres comédiens sans public, j'ai retrouvé à ce spectacle l'impression désagréable que m'a toujours causée sur nos théâtres le mélange des scènes parlées et des scènes chantées ;

figurez-vous cette barbarie, moins le sel et le piquant de l'esprit français ; sans la présence du gouverneur, j'aurais fui dès le premier acte ; il m'a fallu tenir bon jusqu'à la fin du spectacle.

Je viens de passer la nuit à vous écrire pour dissiper mon ennui ; mais cet effort m'a rendu malade. J'ai la fièvre, et je vais me coucher.

MANIFESTE DE S. M. L'EMPEREUR.

PAR LA GRACE DE DIEU, NOUS, NICOLAS PREMIER,
EMPEREUR ET AUTOCRATE DE TOUTES LES RUSSIES, ETC.

« Les diverses modifications que le temps et la force des circonstances ont apportées à notre système monétaire, ont eu pour conséquence, non-seulement de faire accorder aux assignations de banque, contrairement à leur destination primitive, la préférence sur la monnaie d'argent qui forme la base du système monétaire de notre empire, mais encore de donner naissance à un agio très-variable, et dont le taux diffère presque dans chaque localité.

» Convaincu de l'indispensable nécessité de mettre sans retard un terme à ces fluctuations qui détruisent l'unité comme l'harmonie de notre système monétaire, et qui occasionnent à toutes les classes de la population de notre empire des pertes et des embarras divers, nous avons jugé convenable, dans notre constante sollicitude pour le bien-être de nos fidèles sujets, de prendre des mesures décisives pour faire cesser les inconvénients provenant de cet état de choses, et en prévenir le retour à l'avenir.

» En conséquence, après l'examen approfondi dans le con-

seil de l'empire des différentes questions qui se rattachent à cet objet , nous ordonnons ce qui suit :

» 1°. Remettant en vigueur les dispositions du manifeste de feu l'empereur Alexandre I^{er}, de glorieuse mémoire, du 20 juin 1810, la monnaie d'argent de Russie sera dorénavant considérée comme principale monnaie courante de l'empire, et le rouble d'argent au titre actuellement existant, ainsi que ses divisions actuelles, comme l'unité légale et invariable du numéraire ayant cours dans l'empire; en conséquence, tous les impôts, redevances et droits quelconques dus à l'État, ainsi que les dépenses et paiements du trésor, devront à l'avenir être évalués en argent.

» 2°. Le rouble d'argent devenant ainsi la principale monnaie courante, les assignations de banque resteront, conformément à leur destination primitive, comme signe représentatif auxiliaire; à partir de ce jour, il leur est assigné une fois pour toutes un cours constant et invariable, fixé à trois roubles et cinquante kopecks en assignations pour un rouble d'argent, tant en pièces d'un rouble et au-dessus qu'en petite monnaie.

» 3°. Il sera loisible à chacun d'acquitter, d'après ce cours constant et invariable, soit en monnaie d'argent, soit en assignations (a) : tous les impôts et redevances dus à l'État, les prestations locales, et en général tous les prélèvements imposés par la couronne, et dont la perception lui appartient (b); tous les droits réglés par des taxes spéciales, tels que le port des lettres et paquets par la poste, la taxe des chevaux de poste, l'accise sur le sel, les fermes des boissons, le papier timbré, les passe-ports, les banderoles (pour le tabac), etc. (c); tous les paiements dus aux établissements de crédit, aux directions des établissements publics de charité, et aux banques particulières sanctionnées par le gouvernement.

» 4°. De même aussi, toutes les dépenses de l'État, et en général tous les paiements des établissements de crédit, ainsi que des intérêts des billets du trésor et des fonds publics,

calculés en assignations, seront effectués au même cours invariable, soit en argent, soit en assignations, suivant la nature de l'effectif qui se trouvera dans les caisses.

» 5°. Tous les paiements énoncés ci-dessus doivent être effectués, d'après le cours fixé plus haut, à partir du jour de la promulgation du présent manifeste. Mais le cours fixé pour la perception des impôts, qui, dans l'attente de mesures définitives sur cette matière avait été laissé pour cette année à 360 kopecks, étant déjà confirmé, conservera ce taux jusqu'à l'année 1840 pour la perception des impôts, redevances et droits mentionnés en l'article 3, sub litt. *a* et *b*, de même que pour le paiement de toutes les dépenses réglées de l'État et autres paiements analogues. Le cours fixé pour la perception des droits de douane reste également le même jusqu'à l'année 1840, en considération des embarras qu'un changement introduit au milieu de l'année occasionnerait au commerce.

» 6°. Tous les comptes, contrats et en général les transactions pécuniaires de tout genre qui peuvent intervenir entre la couronne et les particuliers, et généralement toutes les affaires des particuliers entre eux, devront avoir lieu uniquement en monnaie d'argent. Considérant toutefois qu'en raison de l'étendue de l'empire, cette mesure ne peut y être mise simultanément en vigueur dans tout le territoire, l'époque où elle sera obligatoire est fixée au 1^{er} janvier 1840; et à partir de cette date, aucun tribunal ou administration publique, nul courtier, agent de change ou notaire ne pourra passer, ni légaliser aucune transaction quelconque en assignations, sous peine d'encourir la responsabilité de cette infraction. Mais les paiements convenus par toutes les obligations, conventions et transactions, soit antérieures, conclues en assignations, soit nouvelles et conclues seulement en argent, pourront être indifféremment effectués en argent ou en assignations au cours fixé par l'article 2 ci-dessus, et personne ne pourra refuser de recevoir, d'après ce cours, l'une ou l'autre espèce de valeur sans distinction.

» 7°. La quotité des emprunts (sur hypothèque de terres seigneuriales) aux établissements de crédit est également fixée en argent, à raison de soixante et dix, soixante et quarante-cinq roubles d'argent pour chaque individu mâle porté au recensement général.

» 8°. Afin de faciliter de toute manière le libre échange des monnaies, les caisses de district seront tenues, autant que leur effectif le leur permettra, de changer à bureau ouvert, au même cours de 3 roubles 50 kopecks les assignations contre de l'argent, et *vice versa* l'argent contre les assignations, jusqu'à concurrence de cent roubles d'argent ou d'une somme proportionnelle en assignations, pour chaque personne qui présentera l'une ou l'autre monnaie à l'échange.

» 9°. En conséquence de ce qui précède, il est très-sévèrement défendu de donner aux assignations un cours autre que celui fixé ci-dessus, de même que d'ajouter un agio quelconque à l'argent ou aux assignations, comme aussi d'employer dans les nouvelles transactions ce que l'on appelle communément le compte en monnaie. A partir de ce jour, le cours du change et toute autre cote portée dans les bordereaux, prix courants, etc., des bourses de commerce, seront énoncés en argent, et le cours des assignations cessera entièrement d'être coté aux bourses

» 10°. La monnaie d'or sera reçue et payée par les caisses de la couronne et les établissements de crédit à 3 p. 100 au-dessus de la valeur nominale, et nommément, l'impériale pour 10 roubles 30 kopecks d'argent, et la demi-impériale pour 5 roubles 15 kopecks.

» 11°. Afin d'écarter tout prétexte de vexations, il est positivement défendu aux caisses publiques, ainsi qu'aux établissements de crédit, de refuser les monnaies russes tant anciennes que nouvelles qui leur seront présentées, par le seul motif qu'elles ne seraient pas suffisamment marquées ou que leurs poids serait trop léger, pourvu toutefois qu'il soit possible d'en reconnaître l'empreinte, et il ne sera permis de refuser que les monnaies rognées ou percées.

» 12°. En attendant que la monnaie de cuivre actuellement en circulation soit refondue dans une proportion directe avec celle d'argent, le cours en est fixé ainsi qu'il suit (a) : relativement à l'argent, on comptera trois kopecks et demi de cuivre (au titre de 36 comme de 24 roubles au poud), pour un kopeck d'argent (b); cette monnaie sera reçue par la couronne en toute quantité, pour les impôts, redevances et autres perceptions, sauf les cas où la quotité des paiements à effectuer en monnaie de cuivre aurait été fixée par les contrats; pour les établissements de crédit cette quotité ne devra point dépasser dix kopecks d'argent, et quant aux paiements de particuliers à particuliers, elle dépendra des conventions réciproquement conclues entre eux à ce sujet.

» Donné à Saint-Pétersbourg, le premier jour du mois de juillet de l'an de grâce mil huit cent trente-neuf, et de notre règne le quatorzième.

» Signé, NICOLAS. »

Le même jour, S. M. l'empereur a daigné adresser l'ukase suivant au sénat dirigeant :

« Sur la proposition du ministre des finances, examinée dans le conseil de l'empire, nous ordonnons ce qui suit : Afin d'accroître le nombre des signes représentatifs de l'argent, faciles à transporter, il sera établi, à dater du 1^{er} janvier 1840, près la banque impériale de commerce, une caisse particulière de dépôt des monnaies d'argent, conformément aux dispositions ci-après :

» 1°. Cette caisse recevra en dépôt les sommes en monnaie d'argent de Russie qui lui seront présentées.

» 2°. Le numéraire qui entrera dans la caisse de dépôt sera conservé intact, et à part des fonds de la banque de commerce, sous la responsabilité de ladite banque, et sur la surveillance de directeurs spéciaux, choisis par les membres du conseil des établissements de crédit; ce numéraire ne sera

employé à aucun usage autre que le remboursement des dépôts.

» 3°. En échange des sommes déposées, la caisse de dépôt délivrera les billets qui porteront le nom de *billets de la caisse de dépôt*, et qui seront, jusqu'à nouvel ordre, de la valeur de trois, cinq, dix et vingt-cinq roubles d'argent ; si le besoin s'en fait sentir, il pourra ultérieurement, après mûr examen, être émis des billets d'un, de cinquante et de cent roubles d'argent.

» 4°. Ces billets seront préparés d'après un modèle spécial, revêtus des signatures de l'adjoint du gouverneur de la banque de commerce, d'un directeur et du caissier, et porteront sur le revers un extrait des règles concernant les dépôts de numéraire métallique. Le ministre des finances fera préparer des modèles de ces billets, et les transmettra ensuite au sénat dirigeant, ainsi qu'à tous les ministères, les directions générales et les chambres des finances. Ces modèles devront être affichés dans toutes les bourses de commerce.

» 5°. Les billets de la caisse de dépôt auront cours dans tout l'empire, à l'égal de la monnaie d'argent et sans aucun *agio*, dans tous les paiements et transactions, tant des particuliers avec la couronne et les établissements de crédit, que réciproquement de la couronne et des établissements de crédit avec les particuliers, et de ces derniers entre eux.

» 6°. A la présentation des billets à la caisse de dépôt, la quotité correspondante de monnaie d'argent sera remise au porteur sans délai, comme sans retenue aucune pour change et conservation.

» 7°. Les billets remboursés seront conservés à part, et dans le cas où ils seraient encore propres au service, seront émis de nouveau contre dépôt de numéraire, ou en échange de vieux billets hors de service présentés à la caisse.

» 8°. L'envoi des billets de la caisse de dépôt par la poste s'effectuera contre acquittement du droit d'assurance sur le

montant de la somme transmise et du droit de port du paquet qui la contient.

» 9°. En cas de contrefaçon desdits billets, on se conformera aux lois en vigueur sur la contrefaçon des papiers de l'État.

Observation. Il n'est fait aucun changement aux règles concernant l'acceptation des métaux précieux en lingots ou vaisselle, présentés à la banque de commerce pour y être gardés en dépôt.

» 10°. Pour la gestion des affaires de la caisse de dépôt, comme de celles concernant le dépôt des métaux précieux en lingots ou en vaisselle (art. 9), il est créé près la banque de commerce une expédition de la caisse de dépôt, dont l'état du personnel et des dépenses est annexé au présent; cette expédition spéciale, placée sous la surveillance du gouverneur de la banque, et sous la direction plus immédiate de son adjoint, se composera d'un premier et d'un second directeur, de deux directeurs élus par le commerce, avec nombre fixé d'employés; les dépenses de cette expédition seront imputées sur les bénéfices de la banque.

» 11°. Le ministre des finances est chargé de dresser des règlements détaillés pour l'ordre intérieur des écritures et de la comptabilité, comme pour la conservation des fonds, et en général pour toutes les opérations de la caisse de dépôt et de son expédition; le ministre prendra pour modèle de ces règlements ceux en vigueur dans les établissements de crédit, en se concertant au préalable avec le contrôleur de l'empire, et communiquera ultérieurement au conseil des établissements de crédit les dispositions arrêtées à ce sujet.

12°. Pour la vérification des opérations de la caisse de dépôt, il est établi, en sus de son contrôle intérieur, un contrôle supérieur de la part du conseil des établissements de crédit, et pour la surveillance de la conservation intacte des dépôts, ce conseil choisira chaque année dans son sein un député de la noblesse et un député du commerce, qui devront prendre part aux révisions mensuelles des fonds et revire-

ments, et procéder à des révisions inopinées. Les opérations de la caisse de dépôt feront partie du compte rendu de la banque du commerce.

» Le sénat dirigeant fera les dispositions nécessaires pour la mise à exécution du présent.

» Saint-Petersbourg, le 1^{er} juillet 1839.

» Signé, NICOLAS. »

(Suit l'état du personnel et des dépenses de la caisse de dépôt.)

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Assassinat d'un seigneur allemand. — Jusqu'où les Russes portent l'aversion des nouveautés. — Désordres partiels : leurs conséquences. — Influence du gouvernement : cercle vicieux. — Servilité gratuite des paysans. — Contradiction entre les institutions et les coutumes. — Illusion des serfs russes. — Exil de M. Guibal en Sibérie. — Histoire d'une sorcière. — Mot d'un grand seigneur, petit-fils d'un paysan. — Manière dont un jeune étranger malade est traité par ses amis russes. — Accident arrivé à une dame française tombée dans une trappe. — Charité russe. — Passion d'une dame russe pour les tombeaux de ses maris. — Trait de vanité d'un officier enrichi. — Derniers jours passés à Nijni. — Chant des bohémiennes de la foire. — Réhabilitation des classes méprisées et des nations méconnues. — Idée dominante du théâtre de Victor Hugo. — Orage du soir à Nijni. — Malaise causé par l'air de Nijni. — Projet d'aller à Kazan abandonné. — Conseil d'un médecin. — Le feldjæger et le domestique. — Opinion des Russes sur l'état de la France. — Vladimir. — Aspect du pays. — Appauvrissement des forêts. — Difficultés du voyage pour qui n'a pas un feldjæger. — Fausse délicatesse que les Russes voudraient imposer aux étrangers. — Centralisation nuisible. — Rencontre du grand éléphant noir envoyé à l'empereur par le schah de Perse. — Danger que je cours. — Présence d'esprit de mon valet de chambre italien. — Description de l'éléphant. — Retour à Moscou. — Adieux au Kremlin. — Effet produit par le voisinage de l'empereur. — Contagion de l'exemple. — Fêtes militaires à Borodino. — Villes improvisées. — Comment l'empereur fait représenter la bataille de la Moskowa, dite *de Borodino*. — Pourquoi je n'obéis pas à l'empereur. — Monument élevé en l'honneur du prince Bagration ; le prince Witgenstein oublié. — Mensonge en action. — Ordre du jour de l'empereur. — Travestissement de l'histoire.

Vladimir, entre Nijni et Moscou, ce 2 septembre 1839.

Un M. Jament m'a conté à Nijni qu'un Allemand, nouveau seigneur de village, grand agriculteur et zélé propagateur de méthodes d'assolement encore inusitées en ce pays, vient d'être assassiné dans ses domaines, voisins de la terre d'un M. Merline, autre étranger par qui le fait est parvenu à notre connaissance.

Deux hommes se sont présentés chez ce seigneur allemand sous prétexte de lui acheter des chevaux, et le soir ils sont

entrés dans sa chambre et l'ont tué C'était, à ce qu'on assure, un coup monté par les paysans de la victime pour se venger des innovations que l'étranger avait voulu introduire dans la culture de leur terre. Le peuple de ce pays a en aversion tout ce qui n'est pas russe. J'entends souvent répéter qu'un beau jour on le verra éventrer d'un bout de l'empire à l'autre les hommes sans barbe ; c'est à la barbe que les Russes se reconnaissent.

Aux yeux des paysans , un Russe au menton rasé est un traître vendu aux étrangers dont il mérite de partager le sort. Mais quel sera le châtement infligé par les survivants aux auteurs de ces vèpres moscovites ? la Russie entière ne pourra pourtant pas être envoyée en Sibérie. Si l'on déporte des villages, on n'exile pas des provinces. Il est à remarquer que ce genre de punition frappe ici les paysans sans les atteindre. Un Russe reconnaît sa patrie partout où règnent les longs hivers : la neige a toujours le même aspect ; le linceul de la terre est également blanc , qu'il ait six pouces ou six pieds d'épaisseur ; aussi pourvu qu'on lui laisse refaire son traîneau et sa cabane, le Russe se retrouve chez lui en quelque lieu qu'il soit exilé. Dans les déserts du Nord on peut se créer une patrie à peu de frais. Pour l'homme qui n'a jamais vu que des plaines glacées et parsemées d'arbres verts plus ou moins mal venants , tout pays froid et désert représente son pays. D'ailleurs, les habitants de ces latitudes ont les mœurs des peuples nomades , et ils sont naturellement disposés à quitter leur terre natale.

Les scènes de désordre se multiplient dans les campagnes : chaque jour on entend parler de quelque forfait nouveau ; mais quand on apprend le crime , il est déjà ancien , ce qui en atténue l'impression ; et de tant de forfaits isolés, il ne résulte pas que le repos du pays soit profondément troublé. Je vous ai dit ailleurs que la tranquillité se maintient chez ce peuple par la lenteur et la difficulté des communications, et par l'action secrète et avouée du gouvernement, lequel perpétue le mal par amour de l'ordre établi. J'ajoute à ces

motifs de sécurité l'aveugle obéissance des troupes ; cette soumission tient surtout à l'ignorance complète des gens de la campagne. Mais, singulière conjoncture !.... ce remède est en même temps la première cause du mal : on ne voit donc pas comment la nation sortira du cercle vicieux où l'ont engagée les circonstances. Jusqu'à présent le mal et le bien, la perte et le salut lui viennent de la même source : de l'isolement et de l'ignorance qui se favorisent, se reproduisent et se perpétuent réciproquement.

Vous ne sauriez vous figurer la manière dont un seigneur prenant possession du domaine qu'il vient d'acquérir, est reçu par ses nouveaux paysans : c'est une servilité qui doit paraître incroyable aux habitants de nos contrées : hommes, femmes, enfants, tous tombent à genoux devant leur nouveau maître, tous baisent les mains, quelquefois les pieds du propriétaire ; ô misère !.... ô profanation de la foi !.... ceux qui sont en âge de faillir confessent volontairement leurs péchés à ce maître, qui, pour eux est l'image, est l'envoyé de Dieu sur la terre et qui représente à lui seul, et le roi du ciel et l'empereur ! Ce fanatisme dans le servage, cet enthousiasme d'esclave doit finir par faire illusion, même à celui qui en est l'objet, surtout s'il est parvenu depuis peu au rang qu'il occupe : ce changement de fortune l'éblouit au point de lui persuader qu'il n'est pas de la même espèce que ces hommes abattus devant lui, que ces hommes auxquels il se trouve soudain avoir droit de commander. Ce n'est point un paradoxe que je mets en avant quand je soutiens que l'aristocratie de la naissance pourrait seule adoucir la condition des serfs en Russie, et les disposer à profiter de l'affranchissement, par des transitions douces et insensibles. Leur asservissement actuel leur devient insupportable à l'égard des nouveaux riches. Les anciens naissent au-dessus d'eux, c'est dur : mais ils naissent chez eux, avec eux, c'est une consolation ; et puis l'habitude de l'autorité est naturelle aux uns comme celle de l'esclavage l'est aux autres, et l'habitude émousse, atténuée tout : elle adoucit l'injustice chez les

forts, elle allège le joug chez les faibles : voilà pourquoi la mobilité des fortunes et des conditions produit des résultats monstrueux dans un pays soumis au régime du servage ; toutefois c'est cette mobilité qui fait la durée de l'ordre de choses actuel en Russie parce qu'elle lui concilie une foule d'hommes qui savent en tirer parti : second exemple du remède puisé à la source du mal. Terrible cercle dans lequel tournent fatalement toutes les populations de ce vaste empire !... Un tel état social est un inextricable filet dont chaque maille devient un nœud qui se resserre par les efforts tentés pour le délier. Ce seigneur, ce Dieu nouveau, à quel titre l'adore-t-on ? on l'adore parce qu'il a eu assez d'argent, qu'il a su intriguer assez habilement pour pouvoir acheter la glèbe où sont attachés tous ces hommes prosternés à ses pieds. Le parvenu me paraît un monstre dans un pays où l'homme est la fortune de l'homme, où le riche a pour ainsi dire droit de vie et de mort sur le pauvre. Le mouvement industriel et l'immobilité du servage combinés dans la même société, y produisent des résultats révoltants ; mais le despote aime le parvenu : c'est sa créature !..... Vous figurez-vous ici la condition d'un nouveau seigneur ? hier son esclave était son pareil ; son industrie plus ou moins honnête, ses flatteries plus ou moins basses, plus ou moins habiles, l'ont mis en état d'acheter un certain nombre de ses camarades qui sont aujourd'hui ses serfs. Devenir la bête de somme de son égal, c'est un mal intolérable. Voilà pourtant le résultat que peut amener chez un peuple l'alliance impie de coutumes arbitraires et d'institutions libérales, ou pour parler plus juste instables ; ailleurs, l'homme qui fait fortune ne se fait pas baiser les pieds par les rivaux qu'il a vaincus. L'incohérence la plus choquante est devenue la base de la constitution russe.

Remarquez en passant une confusion singulière produite dans l'esprit du peuple russe, par le régime auquel il est soumis. Sous ce régime, l'homme se trouve lié à la terre d'une manière intime puisqu'on le vend avec elle ; or, au

lieu de reconnaître que c'est lui qui est fixe et la terre qui est mobile ; en un mot, au lieu de savoir et d'avouer qu'il appartient à cette terre au moyen de laquelle d'autres hommes disposent de lui despotiquement, il s'imagine que c'est la terre qui lui appartient. A la vérité, cette erreur de jugement se réduit à une véritable illusion d'optique ; car tout possesseur qu'il croit être du sol, il ne comprend pas qu'on puisse vendre la terre sans vendre les hommes qui l'habitent. Ainsi quand il change de maître, il ne se dit pas qu'on a vendu le sol au nouveau propriétaire ; il se figure que c'est sa personne qui a été vendue d'abord, et puis il pense qu'on a livré par-dessus le marché sa terre, la terre qui l'a vu naître, qu'il cultive pour se nourrir. Donnez donc la liberté à des hommes qui par leur intelligence des lois sociales sont à peu près au niveau des arbres et des plantes !...

M. Guibal (toutes les fois que je suis autorisé à citer un nom, j'use de la permission), M. Guibal, fils d'un maître d'école, fut exilé sans motif, du moins sans explication, et sans qu'il pût deviner ce dont on l'accusait, dans un village de Sibérie, aux environs d'Orenbourg. Une chanson qu'il compose pour tromper son ennui, est recueillie d'abord par un inspecteur ; mise sous les yeux du gouverneur, elle attire l'attention de ce personnage auguste ; celui-ci envoie son aide de camp près de l'exilé, afin de s'informer de son affaire, de sa position, de sa conduite, et de juger s'il peut être employé à quelque chose. Le malheureux parvient à inspirer de l'intérêt à l'aide de camp, qui, à son retour dans la ville, fait un rapport très-favorable sur le compte de Guibal. Aussitôt celui-ci est rappelé ; il n'a jamais pu savoir la vraie cause de son malheur ; peut-être était-ce une première chanson.

Telles sont les circonstances d'où peut dépendre le sort d'un homme en Russie !...

Voici une histoire d'un genre différent :

Dans les terres du prince ***, au delà de Nijni, vit une paysanne qui se fait passer pour sorcière : bientôt sa réputa-

tion s'étend au loin. On raconte des prodiges opérés par cette femme, mais son mari se plaint; le ménage est négligé, le travail abandonné. L'intendant confirme dans son rapport l'accusation intentée contre la paysanne sorcière.

Le prince fait un voyage dans ses domaines : à peine arrivé chez lui, ce qui le préoccupe avant tout, c'est la fameuse démoniaque. Le pope lui dit que l'état de cette femme empire tous les jours, qu'elle ne parle plus et qu'il a résolu de l'exorciser. La cérémonie a lieu, mais sans résultat, en présence du seigneur; celui-ci, décidé à savoir le fond de cette singulière affaire, a recours au remède russe par excellence : il condamne la folle aux verges. Ce traitement ne manque pas son effet.

Au vingt-cinquième coup elle demande grâce et jure de dire la vérité.

Elle est mariée à un homme qu'elle n'aime pas, et c'est pour ne pas travailler au profit de son mari, dit-elle, qu'elle a feint d'être possédée.

Cette comédie servait sa paresse en même temps qu'elle avait rendu la santé à une foule de malades, qui sont venus à elle pleins d'espoir et de confiance, et s'en sont retournés guéris.

Les sorciers ne sont pas rares parmi les paysans russes, auxquels ils tiennent lieu de médecins; ces fourbes font des cures nombreuses et fort belles, au dire même des gens de l'art!

Quel triomphe pour Molière! et quel abîme de doutes pour tout le monde!... L'imagination!... qui sait si l'imagination n'est pas un levier dans la main de Dieu pour élever au-dessus d'elle-même une créature bornée par la matière? Quant à moi, je pousse le doute au point d'en revenir à la foi, car je crois, malgré ma raison, que le sorcier peut guérir même des incrédules, par un pouvoir dont je ne saurais nier l'existence, quoique je ne puisse le définir. Avec le mot imagination, nos savants se dispensent d'expliquer les phénomènes qu'ils ne peuvent nier ni comprendre. L'imagination

devient, pour certains métaphysiciens, ce que sont les nerfs pour certains médecins.

L'esprit est continuellement forcé à réfléchir devant un spectacle aussi extraordinaire que celui qui lui est offert par la société constituée comme elle l'est ici. A chaque pas qu'on fait dans ce pays, on admire ce que les États gagnent à rendre l'obéissance absolue; mais on regrette tout aussi souvent de n'y pas voir ce que le pouvoir gagnerait à rendre cette obéissance noble et morale.

A ce propos, je me rappelle un mot qui vous prouvera si je suis fondé à penser qu'il y a, et même en assez grand nombre, des hommes dupes du culte que le serf rend ici au seigneur. La flatterie a tant de puissance sur le cœur humain, qu'à la longue les plus maladroits de tous les flatteurs, la peur et l'intérêt, trouvent le moyen d'arriver à leur but et de se faire écouter comme les plus malins : voilà pourquoi beaucoup de Russes se croient d'une autre nature que les hommes du commun.

Un Russe immensément riche, mais qui déjà devrait être éclairé sur les misères de l'opulence et du pouvoir, car la fortune de sa famille date de deux générations, passait d'Italie en Allemagne; il tombe assez gravement malade dans une petite ville, et il fait appeler le meilleur médecin de l'endroit; d'abord il se soumet à ce qu'on lui ordonne, mais au bout de quelques jours de traitement le mal empirant, le patient s'ennuie de son obéissance, se lève avec colère, et déchirant le voile de civilisation dont il croit nécessaire de s'affubler dans l'habitude de la vie, il redevient lui-même, et s'écrie, tout en arpentant sa chambre à grands pas : « Je ne conçois pas la manière dont on me traite : voilà trois jours qu'on me drogue sans me faire le moindre bien; quel médecin m'avez-vous donc été chercher là? il ne sait donc pas qui je suis! »

Puisque j'ai commencé ma lettre par des anecdotes, en voici une moins piquante, mais qui peut vous servir à vous former une juste idée du caractère et des habitudes des per-

sonnes-du grand monde en Russie. On n'aime ici que les gens heureux, et cet amour exclusif produit quelquefois des scènes comiques.

Un jeune Français avait parfaitement réussi dans une société de personnes réunies à la campagne. C'était à qui lui ferait fête : des diners, des promenades, des chasses, des spectacles de société, rien n'y manquait ; l'étranger était enchanté. Il vantait à tout venant l'hospitalité russe et l'élégance des manières de ces *barbares du Nord* tant calomniés ! A quelque temps de là le jeune enthousiaste tombe malade dans la ville voisine ; tant que le mal se prolonge et s'aggrave, ses amis les plus intimes ne lui donnent pas signe de vie. Plusieurs semaines, deux mois se passent ainsi, à peine envoie-t-on de loin en loin savoir de ses nouvelles ; enfin la jeunesse triomphe, et, malgré le médecin du lieu, le voyageur guérit. Sitôt qu'il est rétabli, on afflue chez lui pour fêter sa convalescence, comme si l'on n'eût pensé qu'à lui durant tout le temps de sa maladie ; il fallait voir la joie de ses anciens hôtes ; vous eussiez dit que c'étaient eux qui venaient de ressusciter !... on le comble de protestations d'intérêt, on l'accable de nouveaux projets de divertissements, on le caresse à la manière des chats ; la légèreté, l'égoïsme, l'oubli, font patte de velours ; on vient jouer aux cartes près de son fauteuil, on lui propose doucereusement de lui envoyer un canapé, des confitures, du vin... depuis qu'il n'a plus besoin de rien, tout est à lui... Cependant, sans se laisser prendre à cet appât usé désormais, il met à profit la leçon, et fort de son expérience, il monte en voiture à la hâte, pressé qu'il est, dit-il, de fuir une terre qui n'est hospitalière que pour les gens heureux, amusants ou utiles !...

Une dame française émigrée, âgée et spirituelle, était établie dans une ville de province. Un jour elle alla faire une visite à une personne du pays. Il y a dans plusieurs maisons russes des escaliers couverts de trappes et qui sont dangereux. La dame française qui n'avait pas remarqué une de ces soupapes trompeuses, tombe d'une quinzaine de pieds de

haut sur des marches de bois. Que fait la maîtresse de la maison ? vous auriez peine à le deviner. Sans même vouloir s'assurer si la malheureuse est morte ou vivante, sans courir à elle pour s'informer de son état, sans appeler du secours, sans envoyer au moins chercher un chirurgien, elle plante là l'accident, et court dévotement s'enfermer à son oratoire pour y prier la sainte Vierge de venir en aide à la pauvre morte... morte ou blessée, selon ce qu'il aura plu au bon Dieu d'en ordonner. Cependant la blessée, non morte, et qui n'avait rien de cassé, eut le temps de se relever, de remonter dans l'antichambre et de se faire ramener chez elle, avant que sa pieuse amie eût quitté son prie-Dieu. On ne put même arracher celle-ci de cet asile qu'en lui criant à travers la porte que l'accident n'avait eu aucune suite grave, et que la malade était retournée chez elle, où elle venait de se coucher, mais par pure précaution. Aussitôt la charité active se réveille dans le cœur désolé de la bonne dévote russe qui, reconnaissante de l'efficacité de ses prières, court officieusement chez son amie, insiste pour entrer, arrive auprès du lit de la patiente et l'accable de protestations d'intérêt qui la privent pendant une heure au moins du repos dont elle a besoin.

Ce trait d'enfantillage m'a été conté par la personne même à qui l'accident est arrivé. Si elle se fût cassé la jambe ou évanouie, elle aurait pu mourir sans secours à la place où l'avait laissée sa pieuse amie.

Après cela on s'étonne de voir des hommes tomber dans la Néva, et s'y noyer sans que personne pense à leur porter secours, sans même qu'on ose parler de leur mort !!!

Les bizarreries de sentiment abondent en Russie dans tous les genres chez les personnes du grand monde, parce que les cœurs et les esprits y sont blasés sur toutes choses. Une grande dame de Pétersbourg a été mariée plusieurs fois ; elle passe les étés dans une maison de campagne magnifique à quelques lieues de la ville, et son jardin est rempli des tombeaux de tous ses maris, qu'elle commence à aimer avec pas-

sion , sitôt qu'ils sont morts ; elle leur élève des mausolées , des chapelles , pleure sur leurs cendres , elle charge leurs tombes d'épithètes sentimentales... en un mot , elle rend aux morts un culte offensant pour les vivants. C'est ainsi que le parc de la dame devient un vrai Père-Lachaise ; et ce lieu paraît tant soit peu triste à quiconque n'a pas , comme la noble veuve , l'amour des maris défunts et des tombeaux.

On ne doit être surpris de rien en fait d'insensibilité , ou ce qui est synonyme , de *sensiblerie* de la part d'un peuple qui étudie l'élégance aussi minutieusement qu'on s'instruit dans l'art de la guerre ou du gouvernement. Voici un exemple de ce grave intérêt que les Russes mettent aux choses les plus puérides , dès qu'elles les touchent personnellement.

Un descendant des anciens boyards , riche et âgé , habitait la campagne aux environs de Moscou. Un détachement de hussards avec ses officiers était logé dans sa maison. C'était le temps de Pâques. Les Russes célèbrent cette fête avec une solennité particulière. Toutes les personnes d'une même famille , et leurs amis et leurs voisins , se réunissent pour assister à la messe que , ce jour-là , on dit à minuit précis.

Le châtelain dont je vous parle étant la personne la plus considérable du pays , attendait une grande affluence de monde pour la nuit de Pâques , d'autant plus qu'il avait fait restaurer cette année-là son église paroissiale avec beaucoup de luxe.

Deux ou trois jours avant la fête , il est réveillé par un train de chevaux et de voitures passant sur une jetée voisine de son habitation. Ce château , selon l'usage le plus ordinaire , est situé tout au bord d'un petit étang ; l'église du village s'élève du côté opposé , tout au bout de la jetée qui sert de route pour aller du château à la paroisse.

Étonné d'entendre un bruit inusité au milieu de la nuit , le maître de la maison se lève , court à sa fenêtre , et là , quel est son étonnement lorsqu'il aperçoit , à la lueur d'une quan-

tité de torches, une belle calèche attelée de quatre chevaux et suivie de deux piqueurs.

Il reconnaît cet équipage tout neuf, ainsi que l'homme auquel il appartient : c'était un des officiers de hussards logés dans sa maison, grave étourdi, tout nouvellement enrichi par un héritage; cet écervelé pédant venait d'acheter des chevaux et une voiture qu'il avait fait amener au château. Le vieux seigneur le voyant se pavaner dans sa calèche ouverte, tout seul, la nuit, au milieu d'une campagne déserte et silencieuse, le croit devenu fou; il suit des yeux l'élégant équipage et le groupe de gens qui l'entourent; il les voit se diriger en bon ordre vers l'église et s'arrêter devant le porche; là, le maître descend gravement de voiture, aidé de ses valets qui se précipitent à la portière pour donner le bras au jeune officier, quoique celui-ci, plus lesté que ses gens et aussi jeune, parût bien capable de se passer de leur assistance.

A peine eut-il touché terre qu'il remonta lentement et majestueusement en voiture, fit encore un tour sur la jetée, revint à l'église et recommença, lui et son monde, la même cérémonie que la première fois. Ce jeu se renouvela jusqu'à l'aube du jour. A la dernière répétition, l'officier donne l'ordre de rentrer au château sans bruit et au pas. Quelques instants plus tard, tout le monde était recouché.

Le lendemain, le maître de la maison n'a rien de plus pressé que de questionner son hôte le capitaine de hussards, pour savoir ce que signifiaient sa promenade nocturne et les évolutions de ses gens autour de sa voiture et de sa personne. « Rien du tout, reprit le jeune officier sans trahir le plus léger embarras; mes valets sont novices, vous aurez beaucoup de monde le jour de Pâques, on afflue ici de tous les environs et même de très-loin; j'ai voulu seulement faire la répétition de *mon entrée* à l'église. »

Il me reste, à moi, à vous faire le récit de ma sortie de Nijni; vous verrez qu'elle fut moins brillante que la promenade nocturne du capitaine de hussards.

Le soir du jour où j'avais assisté avec le gouverneur au spectacle russe, dans une salle entièrement vide, je rencontrai, en sortant du théâtre, un homme de ma connaissance, qui me mena au café des bohémiennes, situé dans la partie la plus animée de la ville foraine ; il était près de minuit, cette maison était encore pleine de monde, de bruit et de lumières. Les femmes me semblèrent charmantes ; leur costume, quoiqu'en apparence le même que celui des autres femmes russes, prend un caractère étrange porté par elles ; elles ont de la magie dans le regard, dans les traits, et leurs attitudes sont gracieuses quoique souvent imposantes. En un mot, elles ont du style comme les sibylles de Michel-Ange.

Leur chant est à peu près le même que celui des bohémiens de Moscou, mais il m'a paru plus expressif encore, plus fort et plus varié. On m'assure qu'elles ont de la fierté dans l'âme ; elles sont passionnées, mais elles ne sont ni légères ni vénales, et elles repoussent souvent avec dédain, dit-on, des offres avantageuses.

Plus je vis, plus je m'étonne de ce qui reste de vertu aux gens qui n'en ont pas. Les personnes le plus décriées à cause de leur état, sont souvent comme les nations qu'on dit dégradées par leurs gouvernements, pleines de grandes qualités méconnues, tandis qu'au contraire on est désagréablement surpris en découvrant les faiblesses des gens fameux et le puéril caractère des peuples soi-disant bien gouvernés. Les conditions des vertus humaines sont presque toujours des mystères impénétrables à la pensée des hommes.

L'idée de réhabilitation que je ne fais ici qu'indiquer, a été mise dans tout son jour et défendue avec l'éclat d'un talent puissant par l'un des esprits les plus hardis de notre époque et de toutes les époques. Il semble que Victor Hugo ait voulu consacrer son théâtre à révéler au monde ce qui reste d'humain, c'est-à-dire de divin, dans l'âme des créatures de Dieu le plus reprouvées par la société ; ce but est plus que moral, il est religieux. Étendre la sphère de la pitié, c'est faire une

œuvre pie ; la foule est souvent cruelle par légèreté, par habitude, par principe ; plus souvent elle l'est par mégarde ; guérir ces plaies des cœurs méconnus, si cela est possible, sans en faire de plus profondes à d'autres cœurs dignes aussi de compassion : c'est s'associer aux desseins de la Providence, c'est agrandir le royaume de Dieu.

La nuit était avancée quand nous sortîmes du café des bohémiennes ; un nuage orageux qui venait de crever sur la plaine avait subitement changé la température. De grandes flaques d'eau inondaient les larges et longues rues de la foire déserte, et nos chevaux traversant, sans ralentir leur train, ces espèces de mares creusées dans la terre détrempée, nous éclaboussaient au fond de ma calèche ouverte ; des nuées noires annonçaient de nouvelles averses pour le reste de la nuit, tandis que des rafales intermittentes nous envoyaient par bouffées au visage l'eau qui débordait des gouttières. « Voilà l'été passé, me dit mon cicérone. — Je ne le sens que trop, » lui répondis-je. J'avais froid comme en hiver. J'étais sans manteau ; le matin on étouffait, on gelait quand je rentrai ; je vous écrivis pendant deux heures, puis je me couchai glacé. Le lendemain, quand je voulus me lever, j'avais des vertiges ; je retombai sur mon lit sans pouvoir m'habiller ni sortir.

Ce contre-temps me fut d'autant plus désagréable que je devais partir ce jour-là même pour Kazan ; j'aurais voulu mettre au moins le pied en Asie, et je venais d'arrêter un bateau pour descendre le Volga, tandis que mon feldjæger eût été chargé de mener ma voiture vide à Kazan, pour me reconduire à Nijni en remontant le cours du fleuve par terre. Toutefois mon zèle s'était un peu ralenti depuis que le gouverneur de Nijni m'avait orgueilleusement montré des dessins de Kazan. C'est toujours la même ville d'un bout de la Russie à l'autre : la caserne, les cathédrales en manière de temples, rien n'y manquait ; je sentais que tout ce rabâchage d'architecture ne valait guère la peine d'allonger mon voyage de deux cents lieues. Mais la frontière de Sibérie et les

souvenirs du siège sous Ivan IV me tentaient encore. Il fallut renoncer à cette course et me tenir ici pendant quatre jours.

Le gouverneur m'est venu voir sur mon grabat avec beaucoup de politesse ; enfin le quatrième jour, sentant mon malaise augmenter, je me décidai à faire appeler un médecin. Ce docteur me dit :

« Vous n'avez pas de fièvre, vous n'êtes pas encore malade, mais vous allez le devenir gravement si vous restez trois jours de plus à Nijni. Je connais l'influence de cet air sur certains tempéraments, partez ; vous n'aurez pas fait dix lieues que vous vous sentirez soulagé, puis, le lendemain, vous serez guéri.

— Mais je ne puis ni manger, ni dormir, ni me tenir debout, ni remuer sans vives douleurs à la tête, répliquai-je ; et que deviendrai-je si je suis forcé de m'arrêter en chemin ?

— Faites-vous porter dans votre voiture : les pluies d'automne commencent ; je ne répons pas de vous, vous dis-je, si vous restez à Nijni. »

Ce docteur a de la science et de l'expérience ; il a passé plusieurs années à Paris, après avoir fait de bonnes études en Allemagne. Je me fiaj à son coup d'œil, et le lendemain du jour où il me donna ce conseil, je montai en voiture par une pluie battante et par un vent glacial. Il y aurait eu de quoi décourager le voyageur le plus dispos. Cependant dès la seconde poste la prédiction du docteur s'accomplit ; je commençai à respirer plus librement, mais la fatigue m'accablait. Il fallut m'arrêter pour la nuit dans un mauvais gîte ;.... le lendemain j'étais guéri.

Durant le temps que j'ai passé dans mon lit à Nijni, mon espion protecteur s'ennuyait de la prolongation de notre séjour à la foire et de son inaction forcée. Un matin il vint trouver mon valet de chambre, et lui dit en allemand :

« Quand partons-nous ?

— Je ne sais ; monsieur est malade.

— Est-il malade ?

— Pensez-vous que ce soit pour son plaisir qu'il reste dans son lit sans sortir d'un appartement comme celui que vous lui avez trouvé ici ?

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je n'en sais rien.

— Pourquoi est-il malade ?

— Ma foi ! allez lui demander. »

Ce *pourquoi* m'a paru digne d'être noté.

Cet homme ne m'a pas pardonné la scène de la voiture. Depuis ce jour, ses manières et sa physionomie sont changées ; ce qui me prouve qu'il reste toujours un coin de naturel et de sincérité dans les caractères les plus profondément dissimulés. Aussi lui sais-je quelque gré de sa rancune. Je le croyais incapable d'un sentiment primitif.

Les Russes, comme tous les nouveaux venus dans le monde civilisé, sont d'une susceptibilité excessive ; ils n'admettent pas même les généralités, ils prennent tout pour des personnalités ; nulle part la France n'est plus mal appréciée : la liberté de penser et de parler est ce que l'on apprend le moins en Russie ; ceux qui font semblant de juger notre pays me disent qu'ils ne croient pas que le roi s'abstienne de châtier les écrivains qui l'injurient journellement à Paris.

« Cependant, leur dis-je, le fait est là pour vous convaincre.

— Oui, on parle de tolérance, répliquent-ils d'un air malin ; c'est bon pour la foule et pour les étrangers ; mais on punit en secret les journalistes trop audacieux. »

Quand je répète que tout est public en France, on rit finement, on se tait poliment, et l'on ne me croit pas.

La ville de Vladimir est souvent nommée dans l'histoire ; son aspect est celui de l'éternelle ville russe, dont le type ne vous est que trop connu. Le pays que j'ai traversé depuis Nijni est semblable aussi à ce que vous connaissez de la Russie : c'est une forêt sans arbres, interrompue de loin en loin par une ville sans mouvement. Figurez-vous des casernes dans des marais ou dans des bruyères, selon la nature du

sol ; et l'esprit du régiment pour animer tout cela !... Quand je dis aux Russes que leurs bois sont mal aménagés , et que leur pays finira par manquer de combustible , ils me rient au nez. On a calculé combien de milliers de milliers d'années il faudrait pour abattre les bois qui couvrent le sol d'une immense partie de l'empire, et ce calcul répond à tout. C'est qu'on se paye de mots en ceci comme en tout le reste. Il est écrit dans les états envoyés par chaque gouverneur de province , que tel gouvernement contient tant d'arpents de forêts ! Là-dessus la statistique exécute son travail d'arithmétique ; mais le calculateur, avant d'additionner ses sommes pour en faire un total , ne va pas sur les lieux voir de quoi se composent les forêts enregistrées sur le papier. Il y trouverait le plus souvent un amas de broussailles bonnes à faire des bourrées , ou bien il s'y perdrait dans des landes entrecoupées de champs de joncs et de fougères ! Cependant l'appauvrissement des fleuves se fait déjà sentir, et ce symptôme, inquiétant pour la navigation, ne peut être attribué qu'à la quantité d'arbres abattus dans le voisinage des sources et le long des cours d'eau qui facilitent le flottage. Mais avec leurs cartons pleins de rapports satisfaisants , les Russes s'inquiètent peu de la dilapidation des seules richesses naturelles de leur sol. Leurs bois sont immenses... dans les bureaux du ministère ; et ceci leur suffit. Grâce à cette quiétude administrative , on peut prévoir le moment où ils se chaufferont au feu des paperasses entassées dans leurs chancelleries ; cette richesse-là s'accroît tous les jours.

Ce que je vous dis est hardi , révoltant même, sans qu'il y paraisse ; l'amour-propre chatouilleux des Russes impose aux étrangers des devoirs de convenances auxquels je ne me soumetts pas et dont vous ne vous doutez guère. Ma sincérité me rend coupable d'un crime dans la pensée des hommes de ce pays. Voyez l'ingratitude !!! le ministre me donne un feldjäger : la présence de cet uniforme suffit pour m'épargner les ennuis du voyage ; me voilà engagé dans l'esprit des Russes à tout approuver chez eux. Cet étranger-là, pensent-

ils, manquerait à toutes les lois de l'hospitalité s'il se permettait de critiquer un pays où l'on a tant d'égards pour lui... quelle énermité!... Je me crois libre encore de vous peindre ce que je vois et de le juger! Aussi crieront-ils à l'indignité... Mais moi, quoique mon argent ou mes lettres de recommandation m'aient procuré un courrier pour parcourir le pays, je veux que vous sachiez que si je m'étais mis en chemin pour Nijni avec un simple domestique, sût-il le russe comme je sais le français, nous aurions été arrêtés par les Russes et les friponneries des maîtres de poste à tous les relais un peu écartés. On nous aurait d'abord refusé des chevaux, puis, sur nos instances, nous aurions été conduits de hangar en hangar dans toutes les écuries de la poste; l'on nous eût prouvé qu'elles sont vides, ce qui nous eût plus contrariés que surpris, puisque nous aurions su d'avance, mais sans pouvoir porter plainte, que le maître de poste aurait eu soin, dès notre arrivée au relais, de faire retirer tous ses chevaux dans des cachettes inaccessibles aux étrangers. Au bout d'une heure de pourparlers, on nous eût amené un attelage soi-disant libre, et que le paysan auquel il serait censé appartenir, aurait eu la condescendance de nous céder à un prix deux ou trois fois plus élevé que le tarif des postes impériales. Nous l'aurions refusé et renvoyé d'abord; puis, de guerre lasse, nous aurions fini par implorer le retour de ces précieuses bêtes, et par payer aux hommes tout ce qu'ils auraient voulu. La même scène se serait renouvelée à chaque poste. Voilà comment voyagent en ce pays les étrangers inexpérimentés et dénués de protection. Il n'en est pas moins établi et reconnu que la poste, en Russie, coûte fort peu de chose et qu'on y voyage très-vite.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'après avoir apprécié comme je le dois la faveur qui m'a été accordée par le directeur général des postes, je conserve le droit de vous dire quels sont les ennuis que son obligeance m'épargne?

Les Russes sont toujours en garde contre la vérité qu'ils redoutent; mais moi qui appartiens à une société où la vie

se passe au grand jour, où tout se publie et se discute, je ne m'embarrasse nullement des scrupules de ces hommes chez lesquels rien ne se dit. Parler est en Russie une action de mauvaise compagnie : murmurer quelques sons vides de sens à l'oreille les uns des autres, et finir chaque phrase insignifiante par demander le secret de ce qu'on vient de ne pas dire, c'est faire preuve de tact et de bon ton... Toute parole nette et précise fait événement dans un pays où non-seulement l'expression des opinions est interdite, mais où l'on défend même le récit des faits les plus avérés ; un Français doit noter ce ridicule, et ne peut l'imiter.

La Russie est policée ; Dieu sait quand elle sera civilisée.

Comptant pour rien la persuasion, le prince attire tout à lui, sous prétexte qu'une centralisation rigoureuse est indispensable au gouvernement d'un empire prodigieusement étendu comme la Russie : ce système est peut-être le complément nécessaire du principe de l'obéissance aveugle : mais l'obéissance éclairée combattrait la fausse idée de simplification qui depuis plus d'un siècle domine l'esprit des successeurs du czar Pierre, et même l'esprit de leurs sujets. La simplification poussée à cet excès, ce n'est pas la puissance, c'est la mort. L'autorité absolue cesse d'être réelle et devient elle-même un fantôme quand elle ne s'exerce que sur des simulacres d'hommes.

La Russie ne deviendra véritablement une nation que le jour où son prince réparera volontairement le mal fait par Pierre I^{er}. Mais se trouvera-t-il en un tel pays un souverain assez courageux pour avouer qu'il n'est qu'un homme ?

Il faut venir en Russie pour croire à toute la difficulté de cette réformation politique, et à la force de caractère nécessaire pour l'opérer.

(Suite de la lettre précédente.)

D'une maison de poste entre Vladimir et Moscou, ce 3 septembre 1839.

Je vous défie de deviner l'espèce de danger que j'ai couru ce matin. Cherchez entre tous les incidents qui peuvent exposer un voyageur à périr sur une grande route en Russie, votre science ni votre imagination ne suffiront pas à deviner ce qui vient de menacer ma vie. Le danger était si grand, que sans l'adresse, la force et la présence d'esprit de mon domestique italien, ce n'est pas moi qui vous écrirais le récit que vous allez lire.

Il faut que le schah de Perse ait intérêt à se concilier l'amitié de l'empereur de Russie, et que dans ce but, comptant sur les plus grands présents, il envoie au czar l'un des plus énormes éléphants noirs de l'Asie; il faut que cette tour ambulante soit revêtue de superbes tapis qui servent de caparaçons au colosse, et qui de loin représentent des tentures de cathédrales agitées par le vent; il faut que la bête monstrueuse soit escortée d'un cortège d'hommes à cheval qui ressemblent à une nuée de sauterelles, le tout suivi d'une file de chameaux qui paraissent des ânes à côté de cet éléphant, le plus démesurément grand que j'aie vu et l'un des plus grands qui existent; il faut de plus qu'au sommet du monument vivant, on aperçoive un homme de couleur olivâtre, en costume oriental, portant un parasol ouvert, et que cet homme soit bizarrement juché les jambes croisées sur des carreaux posés au milieu du dos du monstre; il faut enfin que, tandis qu'on force ce potentat du désert de s'acheminer à pied vers Moscou et Pétersbourg, où le climat va bientôt le ranger dans la collection des mastodontes et des mammouths, je m'achemine, moi, en poste de Nijni à Moscou par la route de Vladimir, et que mon départ coïncide exactement avec celui des Persans, de façon qu'à cer-

tain point de la route déserte, qu'ils suivent au pas majestueux de leur royal animal, j'arrive derrière eux au galop de mes chevaux russes, forcés de passer à côté du géant; il ne faut rien moins, vous dis-je, que toutes ces circonstances réunies pour vous expliquer la peur homérique de mes courriers en voyant devant eux la pyramide animée se mouvoir comme par magie au milieu d'une troupe d'étranges figures d'hommes et de bêtes.

La frayeur de mes quatre chevaux en approchant de ce colosse aux pieds couleur de fer, aux flancs revêtus de pourpre, se manifesta d'abord par un tressaillement universel, par des hennissements, des reniflements extraordinaires et par le refus de passer outre. Mais bientôt la parole, le fouet, la main du postillon-cocher les maîtrisèrent au point de les obliger à devancer le fantastique objet de leur terreur : ils se soumièrent en frissonnant, leurs crins se hérissaient; mais à peine ont-ils subi cette lutte de deux effrois contraires et fait l'effort d'affronter le monstre, en passant d'un train modéré le long de ses flancs superbes, que, se reprochant, pour ainsi dire, leur courage qui n'était que de la peur comprimée, ils laissent cette terreur faire explosion, et la voix et les rênes de leur conducteur demeurent sans force. L'homme est vaincu au moment qu'il se croit vainqueur; à peine les chevaux ont-ils senti le monstre derrière eux, qu'ils prennent le mors aux dents, et partent au triple galop sans savoir où se dirigera leur aveugle emportement. Cette furie de la frayeur allait nous coûter la vie; le cocher, surpris et impuissant, restait immobile sur son siège et lâchait les rênes; le feldjäger, assis sur le même siège, partageait sa stupeur et imitait son inaction. Antonio et moi, immobiles dans le fond de la calèche fermée à cause de l'incertitude du temps et de mon indisposition, nous étions pâles et muets : notre espèce de tarandasse n'a pas de portières, c'est un bateau, il faut enjamber par-dessus le bord pour entrer et pour sortir, ce qui devient assez difficile quand la capote relevée est appuyée sur le siège de devant :

tout à coup les chevaux, dans leur vertige, quittent la route et commencent à monter sur une berge de huit pieds de hauteur presque à pic ; une des petites roues s'engage dans le gravier de cette berge ; déjà deux des chevaux ont gravi sur la crête sans rompre leurs traits : je vois leurs pieds au niveau de nos têtes ; encore un coup de collier, la voiture suivra ; mais comme elle ne peut arriver, elle versera, elle sera brisée, et ses morceaux dispersés seront traînés avec nous en divers sens, jusqu'à la mort de tous, bêtes et hommes : je crus que c'en était fait de nous. Les Cosaques qui escortaient le puissant personnage, cause du péril, voyant la situation critique où nous étions, avaient eu la prudence d'éviter de nous suivre de crainte d'animer notre attelage : prudence bien insuffisante ! moi, sans même songer à sauter hors de la voiture, je recommandais mon âme à Dieu lorsque Antonio disparut... je le crus tué ; la capote et les rideaux de cuir de la calèche me cachaient la scène ; mais au même instant je sens les chevaux s'arrêter. « Nous sommes sauvés, » me cria Antonio ; ce *nous* me toucha, car lui-même était hors de danger depuis qu'il avait pu sortir de la voiture sans accident. Sa rare présence d'esprit lui avait fait discerner le seul moment favorable pour sauter au moindre risque possible ; puis avec cette agilité que les vives émotions peuvent donner et ne peuvent expliquer, il s'était trouvé, sans savoir lui-même par quel moyen, sur la berge, à la tête des deux chevaux qui venaient de l'escalader, mais dont les efforts désespérés menaçaient de tout exterminer. La voiture allait verser quand les bêtes furent arrêtées ; mais le postillon et le courrier, ranimés par l'exemple d'Antonio, avaient eu le temps à leur tour de sauter à terre ; le postillon en un clin d'œil fut à la tête des deux chevaux restés sur la route et séparés de leurs compagnons par la rupture d'une des chaînettes du timon, tandis que le courrier soutenait la voiture. Presque au même moment, les Cosaques de l'éléphant ayant lancé leurs chevaux au grand galop, arrivèrent à notre secours ; ils me firent descendre de voiture, et aidèrent mes

gens à contenir l'attelage toujours frémissant. Jamais on ne fut plus près du dernier malheur, mais jamais accident ne fut évité à moins de frais : pas un clou de la voiture, et ce qu'il y a de plus étonnant, pas un trait des harnais n'a manqué; l'une des chaînettes rompue, quelques morceaux de cuir déchirés, des guides cassées, un mors brisé : voilà tout ce que nous eûmes à réparer.

Au bout d'un quart d'heure, Antonio était replacé tranquillement près de moi dans le fond de la calèche, et un autre quart d'heure plus tard, il dormait comme s'il ne nous eût pas sauvé la vie à tous.

Pendant qu'on rajustait nos harnais, je voulus m'approcher de la cause de tout ce dégât. Le cornac avait prudemment fait retirer l'éléphant dans le bois voisin d'une des contre-allées de la route. Cette terrible bête me parut encore grandie depuis le péril auquel elle m'avait exposé; sa trompe, engagés dans la cime des bouleaux, me faisait l'effet d'un boa noué dans les branches d'un palmier. Je commençai à donner raison à mes chevaux, car il y avait là de quoi ressentir une grande épouvante. En même temps, le dédain que nos petits corps devaient inspirer à cette masse prodigieuse, me paraissait comique : du haut de sa tête puissante, l'éléphant avec son œil fin et vif jetait sur les hommes un regard inattentif; je me sentais fourmi; effrayé de la métamorphose je me hâtai de fuir ce curieux spectacle, en rendant grâce à Dieu de m'avoir fait échapper à une mort affreuse, et qui pendant un moment m'avait paru inévitable.

(Suite de la même lettre.)

Moscou, ce 8 septembre 1859, au soir.

Une excessive chaleur n'a pas discontinué de régner à Moscou depuis plusieurs mois : j'y retrouve la température que j'y ai laissée ; c'est un été tout à fait extraordinaire. Cette

sécheresse fait monter dans l'air, au-dessus des quartiers les plus peuplés de la ville, une poussière rougeâtre, qui, vers le soir, produit des effets aussi fantastiques que la lumière des feux de Bengale : ce sont de vrais nuages d'Opéra. Aujourd'hui, vers le coucher du soleil, j'ai voulu contempler ce spectacle au Kremlin, dont j'ai fait le tour extérieurement avec autant d'admiration et presque autant de surprise que la première fois.

La ville des hommes était séparée du palais des géants par une gloire du Corrège : c'était une sublime réunion des merveilles de la peinture et de la poésie.

Le Kremlin, comme le point le plus élevé du tableau, recevait les dernières lueurs du jour, tandis que les vapeurs de la nuit enveloppaient déjà le reste de la ville. L'imagination ne sentait plus ses bornes ; l'univers, l'infini, Dieu même, appartenaient au poète, témoin d'un si majestueux spectacle.... c'était Martin, coloriste, ou plutôt c'était le vivant modèle de ses tableaux les plus extraordinaires. Le cœur me battait de crainte et d'admiration ; je voyais se relever toute la cohorte des hôtes surnaturels du Kremlin ; leurs figures brillaient pareilles à des démons peints sur un fond d'or, ils s'avançaient flamboyants vers les régions de la nuit, dont ils s'apprétaient à déchirer le voile ; je n'attendais plus que la foudre : c'était terriblement beau.

Les masses blanches et irrégulières du palais reflétaient inégalement l'oblique lumière d'un crépuscule agité ; ces variétés de teintes étaient le résultat des divers degrés d'inclinaison de certains pans de murailles, et des pleins et des vides qui font la beauté de cette architecture barbare, mais dont les hardis caprices, s'ils ne charment les sens, parlent bien haut à la pensée. C'était si étonnant, si beau, que je n'ai pu résister à vous nommer encore une fois le Kremlin.

Mais rassurez-vous, ceci est un adieu.

Quelques plaintifs chants d'ouvriers, répétés par les échos des meurtrières, tombaient du haut des terrasses à demi cachées sous des échafaudages, et retentissaient de voûte en

voûte, de créneaux en créneaux, de précipices en précipices, précipices bâtis de main d'homme et d'où les sons rebondissaient en frappant jusqu'à mon cœur pénétré d'une inexplicable mélancolie. Des lumières errantes apparaissaient dans les profondeurs de l'édifice royal ; ces galeries désertes, ces longues percées avec leurs barbicanes vides et leurs mâchecoulis abandonnés, se renvoyaient la voix de l'homme, qu'on était étonné d'entendre retentir à cette heure, au milieu des palais solitaires, et l'oiseau de nuit, troublé dans ses mystérieuses amours, fuyait la lueur des torches en s'envolant au plus haut des clochers et des tours, pour y porter la nouvelle de quelque désordre inouï.

Ce bouleversement était l'effet des travaux commandés par l'empereur pour fêter la prochaine arrivée de l'empereur : il se fête lui-même et fait illuminer son Kremlin quand il vient à Moscou ; tandis qu'une madone, avec une lampe qui ne s'éteint jamais, l'attend dans une niche au-dessus d'une des principales portes du sacré palais ; cependant, à mesure que l'ombre croissait, la ville s'illuminait ; ses boutiques, ses cafés, ses rues, ses théâtres sortaient des ténèbres comme par magie. Ce jour était aussi l'anniversaire du couronnement de l'empereur ; encore un motif de fête et d'illumination : les Russes ont tant de jours de joie à célébrer par an, qu'à leur place je n'éteindrais pas mes lampions.

On commence à se ressentir ici de l'approche du magicien : Moscou il y a trois semaines n'était habité que par des marchands qui vauaient à leurs affaires en drowska ; maintenant les beaux coursiers, les voitures à longs attelages de quatre chevaux, les uniformes dorés pullulent dans les rues devenues brillantes ; les grands seigneurs, les valets obstruent les théâtres et leurs portiques. L'empereur est à trente lieues d'ici ; qui sait si l'empereur ne va pas arriver ; l'empereur pourrait venir cette nuit ; peut-être l'empereur sera-t-il à Moscou demain ; on assure que l'empereur y était hier inconnu ; qui nous prouve qu'il n'y est pas maintenant ? » Et ce doute, et cet espoir, et ce souvenir, agitent les cœurs,

animent les lieux, changent l'aspect de toutes les choses, le langage de toutes les personnes, et la physionomie de tous les visages. Moscou, ville marchande, ville occupée d'affaires, hier, est aujourd'hui agitée et troublée comme une petite bourgeoise attendant la visite d'un grand seigneur. Des palais presque toujours déserts s'ouvrent et s'illuminent : des jardins s'embellissent partout ; des fleurs et des flambeaux luttent à l'envi d'éclat et de gaieté forcés ; des murmures flatteurs parcourent tout bas la foule, des pensers plus flatteurs et plus secrets encore s'éveillent dans les esprits ; tous les cœurs battent d'une joie sincère, car les ambitieux se séduisent eux-mêmes, et les plaisirs qu'ils affectent beaucoup, il les ressentent un peu.

Cette magie du pouvoir m'épouvante, j'ai peur d'éprouver moi-même les effets du prestige et de devenir courtisan, si ce n'est par calcul, au moins par amour du merveilleux.

Un empereur de Russie à Moscou, c'est un roi d'Assyrie à Babylone.

La présence de celui-ci opère en ce moment, dit-on, bien d'autres miracles à Borodino. Une ville entière vient de naître, et cette ville à peine sortie du désert, est destinée à durer une semaine : on a planté jusqu'à des jardins autour du palais ; ces arbres, qui vont mourir, ont été transportés là de bien loin et à grands frais pour représenter des ombrages antiques ; ce qu'on s'applique surtout à imiter en Russie, c'est l'œuvre du temps ; les hommes de ce pays où le passé manque, ressentent toutes les transes d'amour-propre des parvenus éclairés, et qui savent fort bien ce qu'on pense de leur fortune subite. Dans ce monde des fées, ce qui dure est imité par ce qu'il y a de plus éphémère : un vieux arbre par un arbre déraciné !... des palais par des baraques tapissées d'étoffes ; des jardins par des toiles peintes. Plusieurs théâtres se sont élevés dans la plaine de Borodino, et la comédie y sert d'intermède aux pantomimes guerrières : ce n'est pas tout encore, une ville bourgeoise est sortie de la poussière dans le voisi-

nage de la ville impériale et militaire. Mais les entrepreneurs qui ont improvisé ces auberges sont ruinés par la police, laquelle n'accorde que très-difficilement aux curieux la permission d'approcher de Borodino.

Le programme de la fête est la répétition exacte de la bataille que nous avons appelée de la Moskowa et que les Russes ont nommée bataille de Borodino; voulant approcher autant que possible de la réalité, on a convoqué, des parties les plus reculées de l'empire, tout ce qui reste parmi les vétérans de 1812 d'hommes ayant pris part à l'action. Vous figurez-vous l'étonnement et les angoisses de ces pauvres vieux braves, arrachés tout d'un coup à la douceur de leurs souvenirs, à la tristesse de leur repos et forcés d'accourir du bout de la Sibérie, du Kamtschatka, du Caucase, d'Archangel, des frontières de la Laponie, des vallées du Caucase, des côtes de la mer Caspienne, sur un théâtre qu'on leur dit être le théâtre de leur gloire? Ils vont recommencer là la terrible comédie d'un combat auquel ils ont dû, non leur fortune, mais leur renommée, mesquine rétribution d'un dévouement surhumain : une obscurité fatiguée; voilà le fruit qu'ils ont recueilli de leur obéissance qu'on qualifie de gloire pour la récompenser aux moindres frais possibles. Pourquoi remuer ces questions et ces souvenirs? pourquoi cette téméraire évocation de tant de sceptres oubliés et muets? c'est le jugement dernier des conscrits de l'an 1812. On voudrait faire une satire de la vie militaire qu'on ne s'y prendrait pas autrement; c'est ainsi qu'Holbein dans sa danse des morts a fait la caricature de la vie humaine. Plusieurs de ces hommes, réveillés en sursaut au bord de leur tombe, n'avaient pas monté à cheval depuis nombre d'années, et les voilà forcés, pour plaire à un maître qu'ils n'ont jamais vu, de rejouer leur rôle, bien qu'ils aient désappris leur métier; les malheureux ont tant de peur de ne pas répondre à l'attente du capricieux souverain qui trouble leur vieillesse, que la représentation de la bataille leur paraît, disent-ils, plus effrayante que ne le fut la réalité. Cette so-

lennité inutile, cette guerre de fantaisie achèvera de tuer les soldats que l'événement et les années avaient épargnés, plaisirs cruels et dignes d'un des successeurs de ce czar qui fit introduire des ours vivants dans la mascarade ordonnée par lui pour les noces de son bouffon : ce czar était Pierre le Grand. Tous ces divertissements prennent leur source dans la même pensée : le mépris de la vie humaine.

Voilà jusqu'où peut aller la puissance d'un homme sur les hommes ; croyez-vous que celle des lois sur un citoyen puisse jamais l'égaliser ? il y aura toujours entre les deux espèces de pouvoirs une énorme distance.

Je suis émerveillé de ce qu'il faut dépenser de fiction pour faire aller ensemble un peuple et un gouvernement tels que le gouvernement et le peuple russes. C'est le triomphe de la fantaisie. De semblables tours de force, des victoires si singulières remportées sur la raison devraient hâter la ruine des nations qui s'exposent à de semblables luttes : cependant qui peut calculer la portée d'un miracle ?

L'empereur m'avait permis, ce qui veut dire ordonné, de venir à Borodino. C'est une faveur dont je me sens devenu indigne ; je n'avais pas réfléchi d'abord à l'extrême difficulté du rôle d'un Français dans cette comédie historique ; et puis, je n'avais pas vu les monstrueux travaux du Kremlin qu'il me faudrait vanter ; j'ignorais enfin l'histoire de la princesse Troubetzkoï, dont je pourrais d'autant moins me distraire que je n'en pourrais parler : toutes ces raisons réunies me décident à rester oublié. C'est facile, car le contraire me donnerait de la peine, si j'en juge par les inutiles agitations d'une foule de Français et d'étrangers de tous pays qui sollicitent en vain la permission d'aller à Borodino.

Tout d'un coup la police du camp est devenue d'une extrême sévérité ; on attribue ce redoublement de précautions à des révélations inquiétantes. Partout le feu de la révolte couve sous les cendres de la liberté. J'ignore même si, dans les circonstances actuelles, il me serait encore possible de faire valoir la parole que l'empereur m'a dite à Pétersbourg, et

répétée à Péterhoff, quand je pris congé de lui : « Je serai bien aise que vous assistiez à la cérémonie de Borodino, où nous posons la première pierre d'un monument en l'honneur du général Bagration. » Ce fut son dernier mot (1).

Je vois ici des personnes invitées et qui n'ont pu approcher du camp ; on refuse des permissions à tout le monde, excepté à quelques Anglais privilégiés et à quelques membres du corps diplomatique, spectateurs désignés de cette grande pantomime. Tous les autres, vieux, jeunes, militaires, diplomates, étrangers et Russes, sont revenus à Moscou, harassés de leurs inutiles efforts. J'ai écrit à une personne de la maison de l'empereur que je regrettais de ne pouvoir profiter de la grâce que m'avait accordée Sa Majesté, en me permettant d'assister aux manœuvres, et j'ai donné pour raison mon mal d'yeux, qui n'est pas guéri.

La poussière du camp est, dit-on, insupportable, même aux personnes bien portantes ; elle me ferait perdre l'œil. Il faut que le duc de Leuchtenberg soit doué d'une forte dose d'indifférence pour pouvoir assister de sang-froid à la représentation qu'on va lui donner. On assure que, dans ce simulacre de bataille, l'empereur commande le corps du prince Eugène, le père du jeune duc.

Je regretterais un spectacle si curieux sous le rapport moral et anecdotique, si je pouvais y assister en spectateur désintéressé ; mais, sans avoir ici la renommée d'un père à soutenir, je suis enfant de la France, et je sens que ce n'est pas à moi de prendre plaisir à voir cette répétition d'une guerre représentée à grands frais, uniquement dans l'intention d'exalter l'orgueil national des Russes à l'occasion de nos désastres. Quant au coup d'œil, je me le figure du reste, j'ai vu assez de lignes droites en Russie. D'ailleurs, aux revues et aux petites guerres, l'œil ne va jamais au delà d'un grand nuage de poussière.

(1) J'ai appris plus tard à Pétersbourg que des ordres avaient été donnés pour qu'on me laissât arriver jusqu'à Borodino, où j'étais attendu.

Encore si les acteurs chargés de jouer l'histoire étaient véridiques cette fois !... Mais comment espérer que la vérité va être respectée soudain par des hommes qui ont passé leur vie à la compter pour rien ?

Les Russes s'enorgueillissent avec raison de l'issue de la campagne de 1812 ; mais le général qui en a tracé le plan, celui qui le premier avait conseillé de faire retirer graduellement l'armée russe vers le centre de l'empire pour y attirer les Français exténués ; l'homme enfin au génie duquel la Russie dut sa délivrance, le prince Witgenstein n'est pas représenté dans cette répétition générale ; c'est que, malheureusement pour lui, il est vivant... A demi disgracié, il vit dans ses terres ; son nom ne sera donc pas prononcé à Borodino, et l'on va élever sous ses yeux un monument éternel à la gloire du général Bagration, tombé sur le champ de bataille.

Sous les gouvernements despotiques, les guerriers morts ont beau jeu ; voilà celui-ci décrété le héros d'une campagne où il a péri en brave, mais qu'il n'avait pas dirigée.

Cette absence de probité historique, cet abus de la volonté d'un seul homme qui impose ses vues à tous, qui dicte aux populations jusqu'à leurs jugements sur des faits d'un intérêt national, me paraît la plus révoltante de toutes les impiétés du gouvernement arbitraire !... Frappez, torturez les corps, mais ne faussez pas les esprits ; laissez l'homme juger de toutes choses selon les vues de la Providence, d'après sa conscience et sa raison. On doit qualifier d'impies les peuples qui souffrent dévotement cette continuelle violation du respect dû à ce qu'il y a de plus saint aux yeux de Dieu et des hommes : à la vérité.

(Suite de la même lettre.)

Moscou, ce 6 septembre 1810.

On m'envoie une relation des manœuvres de Borodino qui n'est pas faite pour calmer ma colère.

Tout le monde a lu le récit de la bataille de la Moskowa, et l'histoire l'a comptée parmi celles que nous avons gagnées, puisqu'elle fut hasardée par l'empereur Alexandre contre l'avis de ses généraux, comme un dernier effort pour sauver sa capitale, laquelle fut prise quatre jours plus tard; mais un incendie héroïque, combiné avec un froid mortel pour des hommes nés sous un climat plus doux; enfin l'imprévoyance de notre chef, aveuglé cette fois par un excès de confiance en son heureuse étoile, ont décidé de nos désastres, et, grâce à l'issue de cette campagne, voilà qu'aujourd'hui l'empereur de Russie se plaît à compter pour une victoire la bataille perdue par son armée à quatre journées de sa capitale! C'est abuser de la liberté de travestir les faits accordée au despotisme parce qu'il se l'arroe; et, pour confirmer cette fiction, l'empereur vient de défigurer la scène militaire qu'il prétendait reproduire avec une scrupuleuse exactitude. Lisez le démenti qu'il a donné à l'histoire aux yeux de l'Europe entière.

Au moment où les Français, foudroyés par l'artillerie russe, s'élancent sur les batteries qui les déciment pour emporter les canons ennemis avec le courage et le succès que vous savez, l'empereur Nicolas, au lieu de laisser exécuter une manœuvre célèbre, et qu'il était de sa justice de permettre et de sa dignité d'ordonner, l'empereur Nicolas, devenu le flatteur des derniers de son peuple, fait reculer de trois lieues le corps qui représente celui de notre armée auquel nous avons dû la défaite des Russes, notre marche en avant, et la prise de Moscou. Jugez si je rends grâce à Dieu

d'avoir eu le bon esprit de refuser d'assister à cette pantomime menteuse !...

Cette comédie militaire vient de donner lieu à un ordre du jour impérial dont on sera scandalisé en Europe, si la pièce y est publiée telle que nous l'avons eue ici sous les yeux. On ne saurait mieux démentir les faits les plus avérés, ni se jouer plus audacieusement des consciences, à commencer par la sienne. D'après ce curieux exposé des idées d'un homme, non des événements d'une campagne, « c'est volontairement que les Russes ont reculé jusqu'au delà de Moscou, ce qui prouve qu'ils n'ont pas perdu la bataille de Borodino (mais alors pourquoi l'ont-ils livrée?), et *les ossements* de leurs *présomptueux ennemis*, dit l'ordre du jour, semés depuis la ville sainte jusqu'au Niémen, attestent le triomphe des défenseurs de la patrie. »

Sans attendre l'entrée solennelle de l'empereur à Moscou, je pars dans deux jours pour Pétersbourg.

Ici finit la correspondance du voyageur ; le récit qu'on va lire complète ses souvenirs : il fut écrit en divers lieux, d'abord à Pétersbourg en 1839, puis en Allemagne et plus tard à Paris.

RÉCIT.

Retour de Moscou à Berlin par Saint-Pétersbourg.—Histoire d'un Français, M. Louis Pernet. — Il est arrêté dans une auberge au milieu de la nuit. — Rencontre singulière. — Prudence extrême d'un autre Français, compagnon de voyage du prisonnier. — Le consul de France à Moscou. — Son indifférence au sort du prisonnier. — Mes instances inutiles. — Effet de l'imagination. — Conversation avec un Russe. — Ce qu'il me conseille au sujet du prisonnier. — Départ pour Pétersbourg. — Lenteur du voyage. — Novgorod la Grande. — Ce qui reste de la ville antique. — Souvenirs d'Ivan IV.— Dernier résultat de la gloire de cette république.— Arrivée à Pétersbourg. — Mon récit à M. de Barante. — Note. — Conclusion de l'histoire de M. Pernet. — Intérieur des prisons de Moscou. — Promesse d'un général russe au prisonnier. — Derniers moments passés à Pétersbourg. — Course à Colpina. — Magnificence de cet arsenal. — Mensonge gratuit. — Anecdote racontée en voiture. — Origine de la famille de Laval en Russie. — Trait de sensibilité de l'empereur Paul. — L'écusson effacé. — Académie de peinture. — Élèves enrégimentés. — Paysagistes.—Peintre d'histoire: Brulow, son tableau du *Dernier jour de Pompeia*. — Superbes copies de Raphaël par Brulow. — Influence du Nord sur l'esprit des artistes. — La poésie perd moins que la peinture sous le ciel du septentrion. — Mademoiselle Taglioni à Pétersbourg. — Influence de ce séjour sur les artistes. — Abolition des uniates.—Persécutions souffertes par l'Église catholique.—Avantages incontestables du gouvernement représentatif. — Sortie de la Russie; passage du Niémen; Tilsit. — Lettre sincère. — Trait d'un Allemand et d'un Anglais. — Pourquoi je ne suis pas revenu en Allemagne par la Pologne.

Berlin, dans les premiers jours d'octobre 1839.

Au moment où j'allais quitter Moscou, un fait singulier attira toute mon attention et me força de retarder mon départ.

J'avais fait demander des chevaux de poste pour sept heures du matin; à mon grand étonnement, mon valet de chambre me réveille avant quatre heures; je m'informe de la cause de cet empressement, il me répond qu'il n'a pas voulu tarder à m'instruire d'un fait qu'il vient d'apprendre, et qui lui paraît assez grave pour l'obliger à venir me le raconter en toute hâte. Voici le résumé de son récit :

Un Français, nommé M. Louis Pernet, arrivé depuis peu de jours à Moscou, et logé à l'auberge de Kopp, vient d'être arrêté au milieu de la nuit (de cette nuit même); on s'est saisi de sa personne, après avoir enlevé ses papiers, et on l'a conduit à la prison de la ville, où on l'a mis au cachot : tel est le récit que le garçon de notre auberge, qui parle allemand, venait de faire à mon domestique. Celui-ci, après diverses questions, avait encore appris que ce M. Pernet est un jeune homme d'environ vingt-six ans, qu'il est d'une faible santé, ce qui redouble les craintes qu'on a pour lui; qu'il avait déjà passé par Moscou l'année dernière, et que même il y avait séjourné avec un Russe de ses amis, lequel plus tard l'avait mené chez lui à la campagne : ce Russe est absent en ce moment, et le malheureux prisonnier n'a plus ici d'autre appui qu'un Français, nommé M. R***, dans la compagnie duquel il vient, dit-on, de faire un voyage à travers le nord de la Russie. Ce M. R*** loge dans la même auberge que le prisonnier. Son nom me frappa tout d'abord, parce que c'est celui de l'homme de bronze avec lequel j'avais diné, peu de jours auparavant, chez le gouverneur de Nijni. Vous vous rappelez que sa physionomie m'avait donné beaucoup à penser. Retrouver ce personnage mêlé à l'événement de cette nuit me parut une circonstance romanesque; à peine pouvais-je croire à tout ce qu'on me racontait. Je pensai que le récit d'Antonio était une invention faite à plaisir pour nous éprouver; néanmoins je me hâtai de me lever et d'aller m'informer moi-même auprès du garçon d'auberge de la vérité des faits, ainsi que de l'exactitude du nom de M. R***, dont je tenais avant tout à constater l'identité. Le garçon me répondit qu'ayant été chargé d'une commission pour un étranger qui devait quitter Moscou la nuit précédente, il s'était rendu dans l'auberge de Kopp au moment même où venait d'avoir lieu la descente de la police, et il ajouta que M. Kopp lui avait conté la chose dans des termes qui se rapportaient exactement au premier récit d'Antonio.

Dès que je fus habillé, je me rendis chez M. R***. Je trouvai effectivement que c'était bien mon homme de bronze de Nijni. Seulement, à Moscou l'homme de bronze n'était plus impassible ; il paraissait agité. Je le trouvai levé ; nous nous reconnûmes au premier abord, puis, lorsque je lui dis le motif de ma très-matinala visite, il me parut embarrassé.

« Il est vrai que j'ai voyagé, me dit-il, avec M. Pernet, mais c'était par hasard ; nous nous sommes rencontrés à Archangel, de là nous avons fait route ensemble ; il est d'une chétive complexion, et sa faible santé m'a donné des inquiétudes pendant le voyage ; je lui ai rendu les services que l'humanité m'imposait, voilà tout ; je ne suis nullement de ses amis, je ne le connais pas.

— Je le connais encore moins, répliquai-je, mais nous sommes Français tous les trois, et nous nous devons réciproquement assistance dans un pays où notre liberté, notre vie peuvent être à chaque instant menacées par un pouvoir qu'on ne reconnaît qu'aux coups qu'il frappe.

— Peut-être M. Pernet, reprit M. R***, se sera-t-il attiré cette mauvaise affaire par quelque imprudence. Étranger ici comme lui, sans crédit, qu'ai-je à faire ? S'il est innocent, l'arrestation n'aura pas de suite ; s'il est coupable, il subira sa peine. Je ne puis rien pour lui, je ne lui dois rien, et je vous engage, monsieur, à mettre vous-même beaucoup de réserve dans les démarches que vous tenterez en sa faveur, ainsi que dans vos paroles.

— Mais qui décidera de sa culpabilité ? m'écriai-je. Avant tout, il faudrait le voir pour savoir à quoi il attribue cette arrestation, et pour lui demander ce qu'on peut faire et dire pour lui.

— Vous oubliez le pays où nous sommes, reprit M. R*** ; il est au cachot, comment arriver jusqu'à lui ? c'est impossible.

— Ce qui est impossible aussi, repris-je en me levant, c'est que des Français, que des hommes laissent un de leurs

compatriotes dans une situation critique, sans seulement s'enquérir de la cause de son malheur. »

En sortant de chez ce très-prudent compagnon de voyage, je commençai à croire le cas plus grave que je ne l'avais jugé d'abord, et je pensai que pour m'éclaircir de la vraie position du prisonnier, il fallait m'adresser au consul de France. Forcé d'attendre l'heure convenable pour me rendre chez ce personnage, je fis demander mes chevaux de remise, au vif déplaisir et à la grande surprise de mon feldjæger ; car ceux de la poste étaient déjà dans la cour de l'auberge, quand je donnai ce contre-ordre.

Vers dix heures, j'allai faire à M. le consul de France le récit de ce que vous venez de lire. Je trouvai ce protecteur officiel des Français tout aussi prudent et encore plus froid que ne m'avait paru le docteur R ***. Depuis le temps qu'il vit à Moscou, le consul de France est devenu presque Russe. Je ne pus démêler si ses réponses étaient dictées par une crainte fondée sur la connaissance qu'il a des usages du pays, ou par un sentiment d'amour-propre blessé, de dignité personnelle mal appliqué.

« M. Pernet, me dit-il, a passé six mois à Moscou et aux environs, sans que, pendant tout ce temps, il ait jugé à propos de faire la moindre démarche auprès du consul de France. M. Pernet ne peut donc compter aujourd'hui que sur lui-même pour se tirer de la situation où l'a placé son insouciance. Ce mot, ajouta M. le consul, est peut-être trop faible ; » puis il finit en me répétant qu'il ne pouvait, ne devait ni ne voulait se mêler de cette affaire.

J'eus beau lui faire observer qu'en sa qualité de consul de France, il devait protection à tous les Français sans acception de personnes, et même à ceux qui manqueraient aux lois de l'étiquette ; qu'il ne s'agissait pas ici d'une question de bon goût ; d'une affaire de cérémonie, mais de la liberté, peut-être de la vie d'un de nos compatriotes ; qu'en présence d'un pareil malheur tout ressentiment devait se taire au moins pendant le temps du danger, je n'en tirai pas une pa-

role, pas un geste d'intérêt pour le prisonnier ; j'ajoutai que je le priais de considérer que la partie n'était rien moins qu'égalé, puisque assurément le tort que M. Pernet avait fait à M. le consul de France en négligeant la visite qu'il lui devait, n'approchait pas de la punition que lui infligeait celui-ci en le laissant mettre au cachot sans s'informer des causes de cet emprisonnement arbitraire, et sans parer aux suites bien plus graves que pourrait avoir cet acte de sévérité ; je conclus en disant que, dans cette circonstance, nous n'avions pas à nous occuper du degré de compassion que M. Pernet méritait d'inspirer, mais de la dignité de la France et de la sûreté de tous les Français qui voyageaient et voyageraient en Russie.

Mes raisons ne firent nul effet, et cette seconde visite m'avança autant que m'avait avancé la première.

Néanmoins quoique je ne connusse pas même de nom M. Pernet, et que je n'eusse aucun motif personnel pour prendre intérêt à lui, il me sembla que, puisque le hasard m'avait fait connaître son malheur, mon devoir était de lui porter tous les secours qu'il dépendait de moi de lui offrir.

A ce moment, je fus fortement frappé d'une vérité qui, sans doute, s'est souvent présentée à la pensée de tout le monde, mais qui ne m'était jusqu'alors apparue que vaguement et passagèrement ; c'est que l'imagination sert à étendre la pitié et à la rendre plus vive. J'allai même jusqu'à penser qu'un homme entièrement dénué d'imagination serait impitoyable. Tout ce que j'ai de puissance de création dans la pensée s'employait malgré moi à me montrer ce pauvre inconnu aux prises avec les fantômes de la solitude et de la prison ; je souffrais avec lui, comme lui, j'éprouvais ce qu'il éprouvait, je craignais ce qu'il craignait ; je le voyais abandonné de tout le monde, déplorant son isolement et reconnaissant qu'il était sans remède, car qui s'intéresserait jamais à un prisonnier dans un pays si éloigné, si différent du nôtre, dans une société où les amis s'unissent pour le bonheur et se séparent dans l'adversité ? Que de stimulants à ma

commisération ! « Tu te crois seul au monde, tu es injuste envers la Providence qui t'envoie un ami, un frère ; » voilà ce que je répétais tout bas, et bien d'autres choses encore, en croyant m'adresser à la victime.

Cependant le malheureux n'espérait nul secours, et chaque heure écoulée dans une monotonie cruelle, en silence, sans incident, le plongeait plus avant dans son désespoir ; la nuit viendrait avec son cortège de spectres ; alors que de terreurs, que de regrets ne le martyriseraient-ils pas ! Combien je désirais lui faire savoir que le zèle d'un inconnu lui tenait lieu des infidèles protecteurs sur lesquels il ne devait plus compter ! Mais tout moyen de communication m'était refusé ; aussi me sentais-je doublement obligé de le servir par l'impossibilité même où j'étais de le consoler ; les lugubres hallucinations du cachot me poursuivaient au soleil, et mon imagination renfermée sous une voûte obscure, me voilait le ciel qui brillait sur ma tête et m'ôtait ma liberté pour me représenter incessamment les apparitions de la nuit dans des souterrains ou des donjons ténébreux ; enfin, dans mon trouble, oubliant que les Russes appliquent l'architecture classique même à la construction des prisons, je me voyais confiné sous terre ; je rêvais non de colonnades romaines, mais de trappes gothiques ; je devenais conspirateur, j'étais coupable, exilé, frappé, j'étais fou avec le prisonnier... inconnu !... Eh bien, si mon imagination m'eût retracé moins vivement toutes ces choses, j'aurais mis moins d'activité, moins de persévérance dans mes démarches en faveur d'un malheureux qui n'avait que moi pour appui, et qui ne pouvait m'intéresser qu'à ce titre. J'étais poursuivi par un spectre, et pour m'en délivrer j'aurais percé des murs ; le désespoir de mon impuissance me jetait dans une rage égale, peut-être, aux tourments de l'infortuné dont je partageais le supplice en m'efforçant de le faire cesser.

Insister pour pénétrer dans la prison, c'eût été une démarche dangereuse autant qu'inutile. Après de longues et douloureuses incertitudes, je m'arrêtai à une autre pensée ;

j'avais fait connaissance avec quelques personnes prépondérantes à Moscou ; et bien que, dès l'avant-veille, j'eusse pris congé de tout le monde, je résolus de tenter une confidence auprès d'un des hommes qui m'avait inspiré le plus de confiance.

Non-seulement je dois éviter ici de le nommer, mais je ne puis parler de lui que de manière à ne le point désigner.

Quand il me vit entrer dans sa chambre, il savait déjà ce qui m'amenait ; et sans me laisser le temps de m'expliquer, il me dit que par un hasard singulier il connaissait personnellement M. Pernet, qu'il le croyait innocent, d'où il suit que son affaire lui paraissait inexplicable. Mais qu'il était sûr que des considérations politiques pouvaient seules motiver un tel emprisonnement, parce que la police russe ne se démasque jamais à moins d'y être forcée ; que sans doute, on avait cru l'existence de cet étranger tout à fait ignorée à Moscou ; mais qu'à présent que le coup était porté, les amis ne pourraient que nuire en se montrant, car si l'on venait à penser qu'il eût des protecteurs, on se hâterait d'aggraver sa position en l'éloignant pour éviter tout éclaircissement et pour étouffer les plaintes : il ajouta qu'on devait donc dans l'intérêt même du patient ne le défendre qu'avec une extrême circonspection. « Si une fois il part pour la Sibérie, Dieu sait quand il en reviendra, » s'écria mon conseiller ; puis ce personnage s'efforça de me faire comprendre qu'il ne pouvait avouer l'intérêt qu'il prenait à un Français suspect, parce que, soupçonné lui-même d'attachement aux idées libérales, il lui suffirait de solliciter en faveur d'un prisonnier ou seulement de dire qu'il l'eût connu, pour faire exiler le malheureux au bout du monde. Il conclut en ces mots : « Vous n'êtes ni son parent ni son ami ; vous ne prenez à lui que l'intérêt que vous croyez devoir prendre à un compatriote, à un homme que vous savez dans la peine : vous vous êtes acquitté déjà du devoir que vous imposait ce louable sentiment ; vous avez parlé au compagnon de voyage du prison-

nier, à votre consul, à moi ; maintenant si vous m'en croyez, vous vous abstenrez de toute démarche ultérieure, ce que vous feriez n'irait pas au but, vous vous compromettriez sans fruit pour l'homme dont vous prenez gratuitement la défense. Il ne vous connaît pas, il n'attend rien de vous, partez donc ; vous ne pouvez craindre de tromper un espoir qu'il n'a pas : moi j'aurai l'œil sur lui ; je ne dois point paraître dans l'affaire, mais j'ai des moyens détournés d'en connaître et jusqu'à un certain point d'en diriger la marche ; je vous promets de les employer le mieux que je pourrai ; encore une fois, suivez mon conseil et partez.

— Si je partais, m'écriai-je, je n'aurais plus un instant de repos : je serais poursuivi comme d'un remords par l'idée que ce malheureux n'avait que moi pour le servir, et que je l'ai abandonné sans avoir rien fait pour lui.

— Votre présence ici, me répondit-on, ne sert même pas à le consoler, puisqu'il l'ignore ainsi que l'intérêt que vous prenez à lui, et que cette ignorance durera autant que sa détention.

— Il n'y a donc aucun moyen d'arriver jusqu'à son cachot ? repartis-je.

— Aucun, » répliqua, non sans quelque marque d'impatience, la personne auprès de laquelle je croyais devoir insister avec tant de vivacité. « Vous seriez son frère, ajouta-t-elle, que vous ne pourriez faire ici plus que ce que vous avez fait. Votre présence à Pétersbourg, au contraire, peut devenir utile à M. Pernet. Vous instruirez M. l'ambassadeur de France de ce que vous savez sur cet emprisonnement, car je doute qu'il apprenne l'événement par la correspondance de votre consul. Une démarche auprès du ministre de la part d'un personnage placé comme l'est votre ambassadeur et d'un homme du caractère de M. de Barante, fera plus pour hâter la délivrance de votre compatriote que tout ce que vous et moi, et vingt autres personnes, nous pourrions tenter à Moscou.

— Mais l'empereur et ses ministres sont à Borodino ou

à Moscou, repris-je encore sans vouloir me laisser éconduire.

— Tous les ministres n'ont pas suivi Sa Majesté dans ce voyage, » me répliqua-t-on, toujours sur le ton de la politesse, quoique avec une mauvaise humeur croissante et dissimulée, mais non sans peine. « D'ailleurs, au pis aller, il faudrait attendre leur retour. Vous n'avez, je vous le répète, aucune autre marche à suivre, si vous ne voulez pas nuire à l'homme que vous voulez sauver, en vous exposant vous-même à beaucoup de tracasseries ; peut-être à quelque chose de pis, » ajouta-t-on d'un air significatif.

Si la personne à laquelle je m'adressais eût été un homme en place, j'aurais déjà cru voir les Cosaques s'avancer pour s'emparer de moi et pour me conduire dans un cachot tout pareil à celui de M. Pernet.

Je sentis que la patience de mon interlocuteur était à bout ; j'étais resté moi-même interdit et je ne pouvais trouver une parole contre ses arguments ; je me retirai donc en promettant de partir, et en remerciant avec reconnaissance mon conseiller de l'avis qu'il venait de me donner.

Puisqu'il est avéré que je ne puis rien faire ici, pensai-je, je partirai sans retard. Les lenteurs de mon feldjäger, qui, sans doute, avait un dernier rapport à faire sur mon compte, me prirent le reste de la matinée ; je ne pus obtenir le retour des chevaux de poste que vers quatre heures du soir ; à quatre heures et un quart, j'étais sur la route de Pétersbourg.

La mauvaise volonté de mon courrier, divers accidents, fruits du hasard ou de la malveillance, les chevaux qui manquaient partout à cause des relais retenus pour la maison de l'empereur et pour les officiers de l'armée, ainsi que pour les courriers allant et venant continuellement de Borodino à Pétersbourg, rendirent mon voyage lent et pénible ; dans mon impatience, je ne voulais pas m'arrêter la nuit, mais je ne gagnai rien à me presser, car je fus contraint par le manque de chevaux, réel ou supposé, de passer six heures

entières à Novgorod la Grande, à cinquante lieues de Pétersbourg.

Je n'étais guère en train de visiter ce qui reste du berceau de l'empire des Slaves devenu le tombeau de leur liberté. La fameuse église de Sainte-Sophie renferme les tombes de Vladimir Iaroslavitch, mort en 1051, d'Anne sa mère, d'un empereur de Constantinople et quelques autres sépultures intéressantes. Elle ressemble à toutes les églises russes : peut-être n'est-elle pas plus authentique que la cathédrale soi-disant ancienne, où reposent les os de Minine à Nijni-Novgorod ; je ne crois plus à la date d'aucun des vieux monuments qu'on me fait voir en Russie. Je crois encore au nom de ses fleuves ; le Volkoff m'a représenté les affreuses scènes du siège de cette ville républicaine, prise, reprise et décimée par Ivan le Terrible. L'hyène impériale présidant au carnage, à la peste, à la vengeance, m'apparaissait là, couchée sur des ruines ; et les cadavres sanglants de ses sujets ressortaient du fleuve comblé de morts pour attester à mes yeux les horreurs des guerres intestines, et les fureurs qui s'allument dans les sociétés qu'on appelle civilisées parce que des forfaits qualifiés d'actes de vertus s'y commettent en sûreté de conscience. Chez les sauvages, les passions déchainées sont les mêmes, et plus brutales, et plus féroces encore ; mais elles ont moins de portée : là, l'homme, réduit à peu près à ses forces individuelles, y fait le mal sur une plus petite échelle ; d'ailleurs, l'atrocité des vaincus explique, si elle n'excuse la cruauté des vainqueurs ; mais dans les États policés, le contraste des horreurs qui se commettent et des belles paroles qui se débitent, rend le crime plus révoltant et montre l'humanité sous un point de vue plus décourageant. Là, trop souvent certains esprits tournés à l'optimisme et d'autres qui, par intérêt, par politique ou par duperie, se font les flatteurs des masses, prennent le mouvement pour le progrès. Ce qui me paraît digne de remarque, c'est que ce sont les correspondances de Pinen l'archevêque, et de plusieurs des principaux citoyens de Novgorod avec les Polonais, qui attirèrent

la foudre sur la ville où trente mille innocents périrent dans les combats ainsi que dans les supplices et les massacres inventés et présidés par le czar. Il y eut des jours où six cents victimes furent exécutées sous ses yeux ; et toutes ces horreurs avaient lieu pour punir un crime, irrémissible dès cette époque : le crime de communication clandestine avec les Polonais. Ceci se passait il y a près de trois cents ans, en 1570.

Novgorod la Grande ne s'est jamais relevée de cette dernière crise ; elle aurait remplacé ses morts, elle n'a pu survivre à l'abolition de ses institutions démocratiques ; ses murailles, badigeonnées avec le soin qu'emploient partout les Russes pour effacer, sous le fard d'une régénération menteuse, les trop véridiques vestiges de l'histoire, ne sont plus tachées de sang ; elles paraissent bâties d'hier ; mais ses larges rues tirées au cordeau sont désertes, et les trois quarts de ses ruines, dispersées hors de son étroite enceinte, se perdent dans les plaines d'alentour, où elles achèvent de crouler loin de la ville actuelle, qui n'est elle-même qu'une ombre et un nom. Voilà tout ce qui reste de la fameuse république du moyen âge. Quelques souvenirs effacés : gloire, puissance : fantômes rentrés dans le néant pour toujours. Où est le fruit des révolutions qui n'ont cessé d'arroser de sang cette terre maintenant presque déserte ? quel succès peut valoir les larmes que les passions politiques ont fait couler dans ce coin du monde ? Ici tout est silencieux aujourd'hui comme avant l'histoire. Dieu nous apprend trop souvent que ce que les hommes déçus par l'orgueil regardaient comme un digne but à leurs efforts, n'était réellement qu'un moyen d'occuper le superflu de leurs forces dans l'effervescence de la jeunesse. Voilà le principe de plus d'une action héroïque !

Novgorod la Grande est aujourd'hui un tas de pierres qui conserve quelque renom au milieu d'une plaine stérile à l'œil, au bord d'un fleuve triste, étroit et troublé comme une saignée dans un marécage. Il y eut là pourtant des

hommes célèbres par leur amour pour la liberté turbulente; il s'y passa des scènes tragiques; des catastrophes imprévues terminèrent des existences brillantes. De tout ce bruit, de tout ce sang, de toutes ces rivalités, il ne reste aujourd'hui que la somnolence d'un peuple de soldats languissant dans une ville qui ne s'intéresse plus à rien de ce qui se passe dans le monde : ni à la paix, ni à la guerre. En Russie, le passé est séparé du présent par un abîme !

Depuis trois cents ans la cloche du *vetché* (1) n'appelle plus ce peuple jadis le plus glorieux, le plus ombrageux des peuples russes, à délibérer sur ses affaires; la volonté du czar étouffe dans tous les cœurs jusqu'au regret, jusqu'au souvenir de la gloire effacée. Il y a quelques années que des scènes atroces se sont passées entre les Cosaques et les habitants du pays dans les colonies militaires établies aux environs de ce reste de ville. Mais l'émeute étouffée, tout est rentré dans l'ordre accoutumé, c'est-à-dire dans le silence et dans la paix du tombeau. La Turquie n'a rien à envier à Novgorod (2),

Je fus doublement heureux, pour le prisonnier de Moscou et pour moi-même, de quitter ce séjour jadis fameux par les désordres de la liberté, aujourd'hui désolé par ce qu'on appelle *le bon ordre*, mot qui équivaut ici à celui de mort.

J'eus beau faire diligence, je n'arrivai à Pétersbourg que le quatrième jour; à peine descendu de voiture, je courus chez M. de Barante.

Il ignorait encore l'arrestation de M. Pernet, et il me parut surpris de l'apprendre par moi; surtout quand il sut que j'avais mis près de quatre jours à faire la route. Son étonnement redoubla lorsque je lui contai mes inutiles instances auprès de notre consul pour déterminer ce défenseur officiel des Français à tenter une démarche en faveur du prisonnier.

(1) Assemblée populaire.

(2) Voyez la lettre dix-huitième, histoire de Thelenef.

L'attention avec laquelle m'écoutait M. de Barante, l'assurance qu'il me donna de ne rien négliger pour éclaircir cette affaire, de ne la point perdre de vue un moment, tant qu'il n'aurait pas démêlé le nœud de l'intrigue, l'importance qu'il me parut attribuer aux moindres faits qui pouvaient intéresser la dignité de la France et la sûreté de nos concitoyens, mirent ma conscience en paix et dissipèrent les fantômes de mon imagination. Le sort de M. Pernet était dans les mains de son protecteur naturel de qui l'esprit et le caractère devenaient pour ce malheureux des garants plus sûrs que mon zèle et mes impuissantes sollicitations.

Je sentis que j'avais fait tout ce que je pouvais et devais faire pour venir en aide au malheur, et pour défendre l'honneur de mon pays selon la mesure de mes forces, et sans sortir des bornes que m'imposait ma position de simple voyageur. *La folle de la maison* avait servi à quelque chose. Durant les douze ou quinze jours que je demurai encore à Pétersbourg, je crus donc devoir m'abstenir de prononcer le nom de M. Pernet devant M. l'ambassadeur de France, et je quittai la Russie sans savoir la suite d'une histoire dont le commencement m'avait préoccupé et intéressé comme vous venez de le voir.

Mais tout en m'acheminant rapidement et *librement* vers la France, ma pensée se reportait souvent dans les cachots de Moscou. Si j'avais su ce qui s'y passait, j'aurais été encore plus agité (1).

(1) Pour ne pas laisser le lecteur dans l'ignorance où je suis resté près de six mois sur le sort du prisonnier de Moscou, j'insère ici ce que je n'ai appris que depuis mon retour en France, touchant l'emprisonnement de M. Pernet et sa délivrance.

Un jour, vers la fin de l'hiver de 1840, on m'annonce qu'un inconnu est à ma porte et désire me parler; je fais demander son nom; il répond qu'il ne le dira qu'à moi-même. Je refuse de le recevoir; il insiste; je refuse de nouveau. Enfin, renouvelant ses instances, il m'écrit deux mots non signés, pour me dire que je ne puis me dispenser d'écouter un homme qui me doit la vie et qui ne désire que me remercier.

Ce langage me paraît nouveau; je donne l'ordre de faire monter l'inconnu. En entrant dans ma chambre il me dit: « Monsieur, je n'ai appris votre adresse qu'hier, et aujourd'hui j'accours chez vous; je m'appelle Pernet, et je viens vous exprimer ma

Les derniers moments de mon séjour à Pétersbourg furent employés à visiter divers établissements que je n'avais pu voir à mon premier passage par cette ville.

reconnaissance, car on m'a dit à Pétersbourg que c'est à vous que j'ai dû la liberté, et par conséquent la vie. »

Après la première émotion que devait me causer un tel début, je me mis à observer M. Pernet : c'est un des types de cette classe nombreuse de jeunes Français qui ont l'aspect et l'esprit des hommes du Midi ; il a les yeux et les cheveux noirs, les joues creuses, le teint d'une pâleur unie ; il est petit, maigre, grêle, et il paraît souffrant, mais plutôt moralement que physiquement. Il se trouve que je connais des personnes de sa famille établies en Savoie, personnes qui sont des plus recommandables de ce pays d'honnêtes gens. Il me dit qu'il était avocat, et il me raconta qu'on l'avait retenu dans la prison de Moscou pendant trois semaines, dont quatre jours au cachot. Vous allez voir, d'après son récit, de quelle manière un prisonnier est traité dans ce séjour. Mon imagination n'avait pas approché de la réalité.

Les deux premiers jours on l'a laissé *sans nourriture* ; jugez de ses angoisses ! Personne ne l'interrogeait, il était seul ; il se crut pendant quarante-huit heures destiné à mourir de faim, ignoré dans sa prison. L'unique bruit qu'il entendit, c'était le retentissement des coups de verges dont on frappait, depuis cinq heures du matin jusqu'au soir, les malheureux esclaves envoyés par leurs maîtres dans cette maison pour y recevoir correction. Ajoutez à ce bruit affreux les sanglots, les pleurs, les hurlements des victimes, les menaces, les imprécations des bourreaux, et vous aurez une légère idée du traitement moral auquel notre malheureux compatriote fut soumis pendant quatre mortelles journées ; et toujours sans savoir par quel motif.

Après avoir ainsi pénétré, bien malgré lui, dans le profond mystère des prisons russes, il se crut à trop juste titre condamné à y finir ses jours, se disant non sans fondement : « Si l'on avait l'intention de me relâcher, ce n'est pas ici que m'aurait enfermé d'abord des hommes qui ne craignent rien tant que de voir divulguer le secret de leur barbarie. »

Une mince et légère cloison séparait seule son étroit cachot de la cour intérieure où se faisaient les exécutions.

Ces verges qui, depuis l'adoucissement des mœurs, remplacent le plus ordinairement le knout, de mongolique mémoire, sont un roseau fendu en trois, instrument qui enlève la peau à chaque coup ; au quinzième, le patient perd presque toujours la force de crier : alors sa voix affaiblie ne peut plus faire entendre qu'un gémissement sourd et prolongé : cet horrible râle des suppliciés perçait le cœur du prisonnier et lui présageait un sort qu'il n'osait envisager.

M. Pernet entend le russe ; d'abord il assista sans le voir à bien des tortures ignorées : c'étaient deux jeunes filles, ouvrières chez une modiste en vogue à Moscou ; on fustigeait ces malheureuses sous les yeux mêmes de leur maîtresse ; celle-ci leur reprochait d'avoir des amants, et de s'être oubliées jusqu'à les amener dans sa maison... la maison d'une marchande de modes !!!... quelle énormité ! Cependant cette mégère exhortait les bourreaux à frapper plus fort ; une des jeunes filles demandait grâce ; on vit qu'elle allait mourir, qu'elle était en sang ; n'importe !... elle avait poussé l'audace jusqu'à dire qu'elle était moins coupable que sa maîtresse ; alors celle-ci redoublait de sévérité. M. Pernet m'assura, en ajoutant toutefois qu'il pensait bien que je douterais de son assertion, que chacune de ces malheureuses reçut, à plusieurs reprises, cent

Le prince *** me fit montrer entre autres curiosités les immenses usines de Colpina, l'arsenal des arsenaux russes, situé à quelques lieues de la capitale. C'est dans cette fabrique

quatre-vingts coups de verges. « J'ai trop souffert à les compter, me dit le prisonnier pour m'être trompé sur le chiffre ! »

On sent la démente s'approcher quand on assiste à de telles horreurs et qu'on ne peut rien faire pour secourir les victimes.

Ensuite c'étaient des paysans envoyés là par l'intendant de quelque seigneur ; c'était un serf, domestique dans la ville, puni à la sollicitation de son maître ; rien que vengeances atroces, qu'iniquités, que désespoirs ignorés (*). Le malheureux prisonnier aspirait à l'obscurité de la nuit, parce que l'heure des ténèbres amenait aussi le silence : mais alors sa pensée devenait un fer rouge ; pourtant il préférait encore les atroces douleurs de l'imagination aux souffrances que lui causaient les trop réels tourments des malfaiteurs ou des victimes amenés près de lui durant le jour. Les vrais malheureux ne redoutent pas la pensée autant que le fait. Les rêveurs bien couchés et bien nourris prétendent seuls que les peines qu'on se figure passent celles qu'on éprouve.

Enfin, après quatre fois vingt-quatre heures d'un supplice dont l'horreur passe, je crois, tous les efforts que nous faisons pour nous le figurer, M. Pernet fut tiré de son cachot, toujours sans explication, et transféré dans une autre partie de la prison.

De là il écrivit à M. de Barante par le général ***, sur l'amitié duquel il croyait pouvoir compter.

La lettre n'est point parvenue à son adresse, et quand, plus tard, celui qui l'avait écrite demanda l'explication de cette infidélité, le général s'excusa par des subterfuges, et finit en jurant sur l'Évangile, à M. Pernet, que sa lettre n'avait pas été remise au ministre de la police, et qu'elle ne le serait jamais ! Tel fut le plus grand effort de dévouement que le prisonnier put obtenir de son ami. Voilà ce que deviennent les affections humaines en passant par la filière du despotisme.

Trois semaines s'écoulèrent dans une inquiétude toujours croissante, car il semblait que tout était à redouter, et que rien n'était à espérer.

Au bout de ce temps, qui avait paru une éternité à M. Pernet, il fut élargi sans autre forme de procès, et sans jamais avoir pu savoir la cause de son emprisonnement.

Les questions réitérées adressées par lui au directeur de la police, à Moscou, n'ont rien éclairci : on lui dit que son ambassadeur l'avait réclamé, et on lui intima simplement l'ordre de quitter la Russie. Il demanda et obtint la permission de prendre la route de Pétersbourg.

Il désirait remercier l'ambassadeur de France de la liberté qu'il lui devait. Il désirait aussi obtenir quelques éclaircissements sur la cause du traitement qu'il venait de subir. M. de Barante tâcha, mais en vain, de le détourner du projet d'aller s'expliquer chez M. de Benendorf, le ministre de la police impériale. Le prisonnier délivré demanda une audience ; elle lui fut accordée. Il dit au ministre qu'ignorant la cause de

(* Voir à la fin du volume dans l'extrait de Laveau la liste des personnes incarcérées dans la prison de Moscou pendant l'année 1858. Voir aussi à la suite du voyage en Amérique de Dickens, les extraits des journaux américains concernant le traitement des esclaves aux États-Unis ; rapprochement remarquable entre les excès du despotisme et les abus de la démocratie.

que se confectionnent tous les objets nécessaires à la marine impériale. On arrive à Colpina par une route de sept lieues dont la dernière moitié est détestable. L'établissement est dirigé par un Anglais, M. Wilson, honoré du grade de général (toute la Russie est enrégimentée) (1); il nous fit les honneurs de ses machines en véritable ingénieur russe, c'est-à-dire qu'il ne nous permit pas de négliger un clou ni un écrou; escortés par lui, nous avons passé en revue près de vingt ateliers d'une grandeur immense. Cette extrême complaisance du directeur méritait sans doute beaucoup de reconnaissance; j'en exprimai peu, c'était encore plus que je n'en ressentais; la fatigue rend ingrat presque autant que l'ennui.

Ce que nous trouvâmes de plus admirable dans la longue revue qu'on nous obligea de faire des mécaniques de Colpina, c'est une machine de Bramah destinée à éprouver la force des chaînes qui servent à porter les ancres des plus gros navires; les énormes anneaux qui ont pu résister aux efforts de

la peine qu'il avait subie, il désirait savoir son crime avant de quitter la Russie.

Le ministre lui répondit brièvement qu'il ferait bien de ne pas pousser plus loin ses investigations à ce sujet, et il le congédia en lui réitérant l'ordre de sortir de l'empire sans retard.

Tels sont les seuls renseignements que j'ai pu obtenir moi-même de M. Pernet. Ce jeune homme, ainsi que toutes les personnes qui ont vécu pendant un peu de temps en Russie, a pris le ton mystérieux, réservé, auquel les étrangers qui séjournent dans cette contrée n'échappent pas plus que les habitants du pays eux-mêmes. On dirait qu'en Russie un secret pèse sur toutes les consciences.

Sur mes instances, M. Pernet finit par me dire qu'à son premier voyage on lui avait donné, dans son passe-port, le titre de négociant, et celui d'avocat au second voyage; il ajouta quelque chose de plus grave: c'est qu'avant d'arriver à Pétersbourg, voguant sur un des bateaux à vapeur de la mer Baltique, il avait exprimé librement son opinion contre le despotisme russe devant plusieurs individus qu'il ne connaissait pas.

Il m'assura, en me quittant, que ses souvenirs ne lui retraçaient nulle autre circonstance qui pût motiver le traitement qu'il avait éprouvé à Moscou.

Je ne l'ai jamais revu; mais, par un hasard aussi singulier que les circonstances qui m'ont fait jouer un rôle dans cette histoire, c'est deux ans plus tard que j'ai rencontré une personne de sa famille, qui me dit qu'elle savait le service que j'avais rendu à son jeune parent, et qui m'en remercia. Je dois ajouter que cette personne a des opinions conservatrices religieuses, et je répète qu'elle et sa famille sont estimées et respectées de tout ce qui les connaît dans le royaume de Sardaigne.

(1) On se rappelle ce que j'ai dit du tchin, lettre dix-neuvième.

cette machine, peuvent ensuite maintenir les bâtiments contre les coups de vent et de mer les plus violents. Dans la machine de Bramah on fait un ingénieux usage de la pression de l'eau pour mesurer la force du fer ; cette invention me parut merveilleuse.

Nous examinâmes aussi des écluses destinées à servir de trop plein dans les crues d'eau extraordinaires C'est au printemps surtout que ces singulières écluses fonctionnent ; sans elles le ruisseau qui sert de moteur aux machines, au lieu de porter la vie partout, ferait des ravages incalculables. Le fond des canaux et les piles de ces écluses sont revêtus d'épaisses feuilles de cuivre, parce que ce métal, dit-on, résiste aux hivers mieux que le granit. On nous assure que nous ne verrons rien de semblable ailleurs.

J'ai retrouvé à Colpina l'espèce de grandeur et en même temps de luxe qui m'a frappé dans toutes les constructions utiles ordonnées par le gouvernement russe. Ce gouvernement ne manque presque jamais de joindre au nécessaire beaucoup de superflu. Il a tant de puissance réelle qu'il ne faut pas se laisser aller au dédain qu'inspirent les ruses auxquelles il est habitué de descendre pour éblouir les étrangers ; cette finesse est de pur choix, on doit l'attribuer à un penchant inhérent au caractère national : ce n'est pas toujours par faiblesse qu'on ment, on ment quelquefois parce qu'on a reçu de la nature le don de bien mentir : c'est un talent, et tout talent veut s'exercer.

Quand nous montâmes en voiture pour retourner à Saint-Pétersbourg, il faisait nuit et froid. La longueur de la route fut diminuée par une conversation charmante dont j'ai retenu l'anecdote que voici. Elle sert à prouver jusqu'où s'étend la puissance de création d'un souverain absolu. Jusque-là, j'avais vu le despotisme russe exercer son action sur les morts, sur les églises, sur les faits de l'histoire, sur les condamnés, sur les prisonniers, enfin, sur tout ce qui ne peut prendre la parole pour protester contre un abus de pouvoir : cette fois nous verrons un empereur de Russie im-

poser à l'une des plus illustres familles de France une parenté dont elle ne se doutait ni ne se souciait.

Sous le règne de Paul I^{er}, un Français du nom de Laval, d'autres disent Lovel, se trouvait à Pétersbourg; il était agréable de sa personne, il était jeune; il plut à une demoiselle fort riche dont il était amoureux: la famille de cette jeune personne était alors assez puissante et assez distinguée; aussi s'opposa-t-elle au mariage par la raison que l'étranger n'avait ni nom ni fortune. Les deux amants réduits au désespoir, eurent recours à un moyen de roman. Ils attendirent l'empereur à son passage dans une rue, se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent protection. Paul I^{er} qui était bon quand il n'était pas fou, promit le consentement de la famille, qu'il décida par plus d'un moyen sans doute, mais surtout par celui-ci: « Mademoiselle *** épouse, dit l'empereur, *M. le comte de Laval*, jeune émigré français d'une famille illustre et possesseur d'une fortune considérable (1). »

Doté de la sorte, mais bien entendu en paroles seulement, le jeune Français épousa mademoiselle *** dont la famille se serait bien gardée de donner un démenti à l'empereur.

Pour prouver le dire du souverain, le nouveau *M. de Laval* fit sculpter fièrement son écusson sur la porte de l'hôtel où il s'établit avec sa nouvelle épouse.

Malheureusement quinze ans plus tard, sous la restaura-

(1) Après la publication de la première édition de cet ouvrage, j'ai reçu de madame la comtesse de Kosacoska, fille du comte de Laval de Pétersbourg, une lettre dans laquelle on insiste sur les erreurs dont je me suis rendu complice en rapportant cette anecdote de la manière dont je l'avais entendu raconter. On y convient cependant que *M. de Laval* de Pétersbourg n'appartient pas à l'illustre famille française qui, par alliance, joignit à son nom celui de Montmorenci, on ajoute même, pour le prouver, qu'il a été fait comte de Laval par le roi Louis XVIII, fait qui, lui seul, suffit pour établir que les Laval fixés en Russie depuis l'émigration n'ont rien de commun avec l'ancienne maison de Laval, ni avec l'ancienne noblesse de France. Mais ils n'ont rien à envier à personne en fait d'illustration; leur nom est devenu historique par un fait moderne des plus glorieux: le comte de Laval de Pétersbourg est le père de la princesse Troubetakof, l'exilée volontaire en Sibérie.

J'ignorais, en publiant mon ouvrage, la part d'honneur que la France avait à revendiquer dans l'héroïsme de cette sainte victime du devoir conjugal.

tion, je ne sais quel M. de Montmorenci-Laval voyageait en Russie; voyant par hasard ses armes sur une porte, il s'informe; on lui conte l'histoire de M. de Laval.

A sa demande, l'empereur Alexandre fit aussitôt enlever l'écusson des Laval et la porte resta découronnée.

Le lendemain de ma course à Colpina, je visitai en détail l'Académie de peinture : superbe et pompeux édifice qui, jusqu'à présent, renferme peu de bons ouvrages : mais que peut-on espérer de l'art dans un pays où les jeunes artistes portent l'uniforme? j'aimerais mieux renoncer de bonne foi à tout travail d'imagination. J'ai trouvé tous les élèves de l'Académie enrégimentés, costumés, commandés comme des cadets de marine. Ce fait seul dénote un profond mépris pour ce qu'on prétend protéger, ou plutôt une grande ignorance des lois de la nature et des mystères de l'art : l'indifférence affichée serait moins barbare; il n'y a de libre en Russie que ce dont le gouvernement ne se soucie pas; il ne se soucie que trop des arts, mais il ignore que l'art a besoin de liberté et que cette accointance entre les œuvres du génie et l'indépendance de l'homme attesterait à elle seule la noblesse de la profession d'artiste.

Je parcourus beaucoup d'ateliers et j'y trouvai des paysagistes distingués; ils ont de l'imagination dans leurs compositions et même de la couleur. J'ai admiré surtout un tableau représentant Saint-Petersbourg pendant une nuit d'été, par M. Vorobief : c'est beau comme la nature, poétique comme la vérité. En voyant ce tableau, j'ai cru arriver en Russie : je me suis reporté à l'époque de l'année où les nuits d'été n'étaient qu'un composé de deux crépuscules : on ne peut mieux rendre l'effet de ce jour persistant et qui triomphe de l'obscurité comme une lampe éclaire à travers une gaze légère.

Je me suis éloigné à regret de cette toile où la nature est prise sur le fait par un homme dont l'imagination s'applique à l'imitation exacte de ce qu'il a sous les yeux. Ses ouvrages m'ont rendu les premières impressions que j'éprouvai à la

vue de la mer Baltique. C'était la clarté polaire que je revois, ce n'était pas la lumière des tableaux ordinaires. Il y a un grand mérite à caractériser, d'une manière aussi précise, des phénomènes particuliers de la nature.

On fait beaucoup de bruit en Russie du talent de Brulow. Son *Dernier jour de Pompeia* a produit, dit-on, quelque effet en Italie. Cette énorme toile fait maintenant la gloire de l'école russe à Saint-Pétersbourg ; ne riez pas de cette qualification ; j'ai vu, en parcourant l'Académie de peinture, une salle sur la porte de laquelle sont inscrits ces mots : *École russe !!!*... Le tableau de Brulow me paraît d'une couleur fausse ; à la vérité, le sujet choisi pas l'artiste était propre à voiler ce défaut ; car qui peut savoir la couleur qu'avaient les édifices de Pompeia à leur dernier jour ? Ce peintre a le pinceau sec, la touche dure, mais il a de la force ; ses conceptions ne manquent ni d'imagination ni d'originalité. Ses têtes ont de la variété et de la vérité ; s'il entendait l'usage du clair-obscur, il mériterait peut-être un jour la réputation qu'on lui fait ici ; en attendant, il manque de naturel, de coloris, de légèreté, de grâce, et le sentiment du beau lui est étranger ; il ne manque pas d'une sorte de poésie sauvage : toutefois, l'effet général de ses tableaux est désagréable à l'œil, et son style roide, mais qui n'est pas dépourvu de force, rappelle les imitateurs de l'école de David ; c'est dessiné comme d'après la bosse avec assez de soin et colorié au hasard.

Dans un tableau de *l'Assomption*, qu'on est convenu à Pétersbourg d'admirer parce qu'il est du fameux Brulow, j'ai remarqué des nuages si lourds qu'on pourrait les envoyer à l'Opéra pour représenter des rochers.

Il y a pourtant dans Pompeia des expressions de têtes qui promettent un vrai talent. Ce tableau, malgré les défauts de composition qu'on y découvre, gagnerait à être gravé ; car c'est surtout par la couleur qu'il pêche.

On dit que depuis son retour en Russie, l'auteur a déjà beaucoup perdu de son enthousiasme pour l'art. Que je le

plains d'avoir vu l'Italie, puisqu'il devait revenir dans le Nord ! Il travaille peu , et malheureusement sa facilité, dont on lui fait un mérite , paraît trop dans ses ouvrages. C'est par des études assidues et forcées qu'il parviendrait à vaincre la roideur de son dessin , et la crudité de ses couleurs. Les grands peintres savent la peine qu'il se faut donner pour ne plus dessiner avec le pinceau , pour peindre par la dégradation des tons , pour effacer de dessus la toile les lignes qui n'existent nulle part dans la nature , pour montrer l'air qui est partout , pour cacher l'art , enfin pour apprendre à reproduire la réalité sans cesser de l'ennoblir. Il semble que le Raphaël russe ne se doute pas de la rude tâche de l'artiste.

On m'assure qu'il passe sa vie à s'enivrer plus qu'à travailler ; je le blâme moins que je ne le plains. Ici tous les moyens sont bons pour se réchauffer : le vin est le soleil de la Russie. Si l'on joint au malheur d'être Russe celui de se sentir peintre , il faut s'expatrier. N'est-ce pas un lieu d'exil pour les peintres qu'une ville où il fait nuit trois mois , et où la neige a plus d'éclat que le soleil ?

En s'appliquant à reproduire les singularités de la nature sous cette latitude , quelques peintres de genre pourraient se faire honneur et obtenir sur les marches du temple des arts une petite place où ils feraient bande à part ; mais un peintre d'histoire , s'il veut développer les dispositions qu'il a reçues du ciel , doit fuir un tel climat. Pierre le Grand avait beau dire et beau faire , la nature mettra toujours des bornes aux fantaisies de l'homme , fussent-elles justifiées par les ukases de vingt czars.

J'ai vu de M. Brulow un ouvrage vraiment admirable : c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à Saint-Pétersbourg parmi les tableaux modernes ; à la vérité , c'est la copie d'un chef-d'œuvre assez ancien : de l'école d'Athènes. Elle est grande comme l'original au moins. Quand on sait reproduire ainsi ce que Raphaël a fait peut-être de plus inimitable après ses madones , on est obligé de retourner à Rome pour y ap-

prendre à faire mieux que *le Dernier jour de Pompéï* et que *l'Assomption de la Vierge* (1).

Le voisinage du pôle est contraire aux arts, excepté à la poésie, à qui parfois l'âme humaine suffit ; alors c'est le volcan sous la glace. Mais pour les habitants de ces âpres climats, la musique, la peinture, la danse, tous les plaisirs de sensation qui, jusqu'à un certain degré, sont indépendants de la pensée, perdent de leurs charmes en perdant leurs organes. Que me feraient Rembrandt la nuit, et le Corrège, et Michel-Ange, et Raphaël dans une chambre sans lumière ? Le Nord a des beautés sans doute, mais c'est un palais qui manque de jour. L'amour plus dégagé des sens y naît des désirs physiques moins que des besoins du cœur ; mais, n'en déplaît au vain luxe du pouvoir et de l'opulence, tout le séduisant cortège de la jeunesse avec ses jeux, ses grâces, ses ris, ses danses, s'arrête aux régions bénies où les rayons du soleil, sans se contenter de glisser sur la terre qu'à peine ils esfleurent, la réchauffent et la fécondent en l'éclairant du haut du ciel.

En Russie tout se ressent d'une double tristesse : la peur du pouvoir, l'absence du soleil !... Les danses nationales y ressemblent tantôt à une ronde menée par des ombres, défilant tristement à la lueur d'un crépuscule qui ne finit jamais ; tantôt, et c'est lorsqu'elles sont vives, à un exercice qu'on s'impose de peur de s'endormir et de geler en dormant. Mademoiselle Taglioni elle-même... hélas !... mademoiselle Taglioni n'a-t-elle pas été métamorphosée à Saint-Pétersbourg en une danseuse parfaite ? Quelle chute pour la Sylphide !!!... c'est l'histoire d'Ondine devenue simple femme... Mais quand elle marche dans les rues... car elle marche à présent !... elle est suivie par des laquais en grande livrée avec de belles cocardes à leurs chapeaux et des galons d'or, et on l'accable tous les matins dans les journaux d'articles

(1) M. Brulow a copié d'une manière fort remarquable plusieurs ouvrages de Raphaël ; mais j'ai surtout été frappé de la beauté de celui-ci.

pleins de louanges les plus ridicules que j'aie lues. Voilà ce que les Russes, avec tout leur esprit, savent faire pour les arts et pour les artistes. Ce qu'il faut aux artistes, c'est un ciel qui les fasse naître, un public qui les comprenne, une société qui les inspire... Voilà le nécessaire : les récompenses sont de surrogation ; on les leur donne par surcroît, comme dit l'Évangile. Ce n'est pas dans un empire dont le peuple, refoulé de force non loin de la terre des Lapons, et policé de force par Pierre I^{er}, qu'il faut aller chercher ces choses. J'attends les Russes à Constantinople pour savoir ce dont ils sont capables en fait de beaux-arts et de civilisation.

La meilleure manière de protéger les arts, c'est d'avoir sincèrement besoin des plaisirs qu'ils procurent ; une nation parvenue à ce point de civilisation ne sera pas longtemps contrainte à demander des artistes aux étrangers.

Au moment où j'allais quitter Saint-Pétersbourg, quelques personnes déploraient tout bas l'abolition des uniates (1), et racontaient les mesures arbitraires qui avaient amené de longue main cet acte irréligieux célébré comme un triomphe par l'Église russe. Les persécutions cachées qu'on a fait endurer à plusieurs prêtres des uniates révoltent les cœurs les plus indifférents ; mais dans un pays où les distances et le secret favorisent l'arbitraire et prêtent leur secours constant aux actes les plus tyranniques, toutes les violences restent couvertes. Ceci me rappelle le mot significatif trop souvent répété par les Russes privés de protecteurs : « Dieu est si haut ! l'empereur est si loin (2) ! »

Voici donc les Grecs qui se mettent à faire des martyrs. Qu'est devenue la tolérance dont ils se vantaient devant les hommes qui ne connaissent pas l'Orient ? Aujourd'hui les glorieux confesseurs de la foi catholique languissent dans des couvents-prisons, et leur lutte, admirée dans le ciel, reste

(1) Les uniates sont des Grecs réunis à l'Église catholique, et dès lors regardés comme des schismatiques par l'Église grecque.

(2) Voir le Livre des persécutions et souffrances de l'Église catholique en Russie, et les beaux articles du *Journal des Débats* au mois d'octobre 1849.

ignorée même de l'Église pour laquelle ils militent généreusement sur la terre, de cette Église, mère de toutes les Églises, et la seule universelle, car elle est la seule qui ne soit pas entachée de localité, qui soit restée libre et qui n'appartienne à aucun pays (1) !...

Quand le soleil de la publicité se lèvera sur la Russie, ce qu'il éclairera d'injustice non-seulement anciennes, mais de chaque jour, fera frémir le reste du monde. On ne frémira pas assez, car tel est le sort de la vérité sur la terre : tant que les peuples ont le plus grand intérêt à la reconnaître, ils l'ignorent, et lorsqu'ils l'apprennent, elle ne leur importe déjà plus guère. Les abus d'un pouvoir renversé n'excitent que de froides exclamations ; ceux qui les relatent passent pour des acharnés qui battent l'ennemi à terre, tandis que d'un autre côté les excès de ce pouvoir unique demeurent soigneusement cachés tant qu'il est debout, car avant tout il emploie sa force à étouffer les plaintes de ses victimes ; il extermine, il anéantit, mais il se garde d'irriter, et il s'applaudit encore de sa mansuétude, parce qu'il ne se permet que les cruautés indispensables. Néanmoins, c'est à tort qu'il vante sa douceur : lorsque la prison est muette et fermée comme la tombe, on se passe aisément de l'échafaud !...

L'idée que je respirais le même air que tant d'hommes injustement opprimés, et séparés du monde, me privait du repos le jour et la nuit. J'étais parti de France effrayé des abus d'une liberté menteuse, je retourne dans mon pays, persuadé que si le gouvernement représentatif n'est pas le plus moral, logiquement parlant, il est sage et modéré dans la pratique ; quand on voit que d'un côté il préserve les peuples de la licence démocratique, et de l'autre des abus les plus criants du despotisme, abus d'autant plus hideux que les sociétés qui les tolèrent sont plus avancées dans la civilisation matérielle ; on se demande s'il ne faut pas imposer

(1) N'a-t-il pas fallu trois ans pour faire arriver jusqu'à Rome le cri de quelques-uns de ces infortunés ?

silence à ses antipathies et subir sans se plaindre une nécessité politique qui, après tout, apporte aux nations préparées pour elle plus de bien que de mal.

A la vérité, jusqu'à présent cette nouvelle et savante forme de gouvernement n'a pu se consolider que par l'usurpation. Peut-être ces usurpations définitives avaient-elles été rendues inévitables par toutes les fautes précédentes; c'est une question de politique religieuse que le temps, le plus sage des ministres de Dieu sur la terre, résoudra pour nos neveux. Ceci me rappelle une pensée profonde exprimée par un des esprits les plus éclairés et les plus cultivés de l'Allemagne, M. de Varnhagen d'Ense : « J'ai bien cherché, m'écrivait-il un jour, par quels hommes se font en dernière analyse les révolutions, et, après trente ans de méditations, j'ai trouvé ce que j'avais pensé dès ma jeunesse, qu'elles se font par ceux contre qui elles sont dirigées. »

Jamais je n'oublierai ce que j'ai senti en passant le Niémen pour entrer à Tilsit; c'est surtout dans ce moment-là que j'ai donné raison à l'aubergiste de Lubeck. Un oiseau échappé de sa cage, ou sortant de dessous la cloche d'une machine pneumatique, serait moins joyeux. Je puis dire, je puis écrire ce que je pense, je suis libre!... m'écriai-je. La première lettre vraie que j'aie adressée à Paris est partie de cette frontière : elle aura fait événement dans le petit cercle de mes amis, qui, jusque-là sans doute, avaient été les dupes de ma correspondance officielle. Voici la copie de cette lettre :

Tilsit, ce jeudi 26 septembre 1830.

« Cette date vous fera, j'espère, autant de plaisir à lire qu'elle m'en fait à écrire; me voici hors de l'empire de l'uniformité, des minuties et des difficultés. On parle librement et l'on se croit dans un tourbillon de plaisir et dans un monde emporté par les idées nouvelles vers une liberté désordonnée. C'est pourtant en Prusse qu'on est; mais sortir de

la Russie c'est retrouver des maisons dont le plan n'a pas été commandé à un esclave par un maître inflexible, maisons pauvres encore, mais librement bâties; c'est voir une campagne gaie et librement cultivée (n'oubliez pas que c'est de la Prusse ducal que je parle), et ce changement épanouit le cœur. En Russie l'absence de la liberté se ressent dans les pierres toutes taillées à angles droits, dans les poutres toutes équarries régulièrement, comme elle se ressent dans les hommes... Enfin je respire!... je puis vous écrire sans les précautions oratoires commandées par la police; précautions presque toujours insuffisantes, car il y a autant de susceptibilité d'amour-propre que de prudence politique dans l'espionnage des Russes. La Russie est le pays le plus triste de la terre habité par les plus beaux hommes que j'aie vus; un pays où l'on aperçoit à peine les femmes ne peut être gai... Enfin m'en voici dehors, et sans le moindre accident! Je viens de faire deux cent cinquante lieues en quatre jours, par des chemins souvent détestables, souvent magnifiques; car l'esprit russe, tout ami qu'il est de l'uniformité, ne peut atteindre à l'ordre véritable; le caractère de cette administration, c'est la tatillonnage, la négligence et la corruption. On est révolté à l'idée de s'habituer à tout cela, et pourtant on s'y habitue. Un homme sincère dans ce pays-là passerait pour fou.

» A présent je vais me reposer en voyageant à loisir. J'ai deux cents lieues à faire d'ici à Berlin; mais des lits où l'on peut coucher et de bonnes auberges partout, une grande route douce et régulière rendent ce voyage une vraie promenade. »

La propreté des lits, des chambres, l'ordre des ménages dirigés par des femmes: tout me semblait charmant et nouveau... J'étais surtout frappé de l'air de liberté des paysans et de la gaieté des paysannes: leur bonne humeur me causait presque de l'effroi: c'était une indépendance dont je craignais pour eux les conséquences; j'en avais perdu le souvenir. On voit là des villes qui sont nées spontanément, et

l'on reconnaît qu'elles étaient bâties avant qu'aucun gouvernement en eût fait le plan. Assurément, la Prusse ne passe pas pour le pays de la licence, eh bien, en traversant les rues de Tilsit et plus tard celles de Kœnigsberg, je croyais assister au carnaval de Venise. Je me suis souvenu alors qu'un Allemand de ma connaissance, après avoir passé, pour ses affaires, plusieurs années en Russie, parvint enfin à quitter ce pays pour toujours; il était dans la compagnie d'un de ses amis; à peine eurent-ils mis le pied sur le bâtiment anglais qui venait de lever l'ancre, qu'on les vit tomber dans les bras l'un de l'autre en disant : « Dieu soit loué, nous pouvons respirer librement et penser tout haut !... »

Beaucoup de gens, sans doute, ont éprouvé la même sensation : pourquoi nul voyageur ne l'a-t-il exprimée? C'est ici que j'admire, sans le comprendre, le prestige que le gouvernement russe exerce sur les esprits. Il obtient le silence, non-seulement de ses sujets, c'est peu, mais il se fait respecter même de loin par les étrangers échappés à sa discipline de fer. On le loue, ou au moins l'on se tait : voilà un mystère que je ne puis m'expliquer. Si un jour la publication de ce voyage m'aide à le concevoir, j'aurai une raison de plus pour m'applaudir de ma sincérité.

Je devais retourner de Pétersbourg en Allemagne par Wilna et Varsovie. J'ai changé de projet.

Des malheurs tels que ceux de la Pologne ne sauraient être attribués uniquement à la fatalité : dans les infortunes prolongées, il faut toujours faire la part des fautes aussi bien que celle des circonstances. Jusqu'à un certain point les nations comme les individus deviennent complices du sort qui les poursuit ; elles paraissent comptables des revers qui les atteignent coup sur coup, car à des yeux attentifs les destinées ne sont que le développement des caractères. En apercevant le résultat des erreurs d'un peuple puni avec tant de sévérité, je ne pourrais m'abstenir de quelques réflexions dont je me repentirais ; dire leur fait aux oppresseurs, c'est une charge qu'on s'impose avec une sorte de joie, soutenu

qu'on se sent par l'apparence de courage et de générosité qui s'attache à l'accomplissement d'un devoir périlleux, ou tout au moins pénible ; mais contrister la victime, accabler l'opprimé, fût-ce à coups de vérités, c'est une exécution à laquelle ne s'abaissera jamais l'écrivain qui ne veut pas mépriser sa plume.

Voilà pourquoi j'ai renoncé à voir la Pologne.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME A M^{***}.

Retour à Ems. — Ce qui caractérise les envieux. — L'automne aux environs du Rhin. — Comparaison des paysages russes et allemands. — Souvenir de René. — Jeunesse de l'âme. — Madame Sand. — Définition de la misanthropie. — Secret de la vie des saints. — Mécompte éprouvé par le voyageur en Russie. — Résumé du voyage. — Dernier portrait des Russes. — But définitif de tous leurs efforts. — Secret de leur politique. — Coup d'œil sur toutes les Eglises chrétiennes. — Danger qu'on court en Russie à dire la vérité sur la religion grecque. — Parallèle de l'Espagne et de la Russie.

Des eaux d'Ems, ce 23 octobre 1859.

J'ai pris l'habitude de ne laisser jamais passer beaucoup de temps sans vous obliger à vous souvenir de moi ; un homme tel que vous devient nécessaire à ceux qui ont pu l'apprécier une fois et qui savent profiter de ses lumières sans les craindre. Il y a plus de peur encore que d'envie dans la haine qu'inspire le talent aux petits esprits : qu'en feraient-ils s'ils l'avaient ? Mais ils sont toujours à portée de redouter son influence et sa pénétration. Ils ne voient pas que la supériorité de l'intelligence qui sert à connaître l'essence des choses et à reconnaître leur nécessité, promet l'indulgence : l'indulgence éclairée, c'est adorable comme la Providence ; mais les petits esprits n'adorent pas.

Parti d'Ems pour la Russie, il y a cinq mois, je reviens dans cet élégant village, après une tournée de quelque mille lieues. Le séjour des eaux m'était désagréable au printemps, à cause de la foule inévitable des baigneurs et des buveurs, je le trouve délicieux à présent que j'y suis *seul à la lettre*, occupé à jouir du progrès d'un bel automne, au milieu des montagnes dont j'admire la tristesse, tout en recueillant mes souvenirs et en cherchant le repos dont j'ai besoin après le rapide voyage que je viens de faire.

Quel contraste ! en Russie , j'étais privé du spectacle de la nature : il n'y a point là de nature ; pourtant ces vues de plaines , dénuées de paysages pittoresques , ont bien aussi leur genre de beautés : mais une grandeur sans charme fatigue vite : quel plaisir y a-t-il à voyager au travers d'immenses espaces nus , à perte de vue , où l'on ne découvre qu'une vaste étendue toute vide ? cette monotonie aggrave la fatigue du déplacement , parce qu'elle la rend infructueuse. La surprise entre pour quelque chose dans tous les plaisirs du voyage et dans le zèle du voyageur.

C'est avec bonheur que je me retrouve à la fin de la saison , dans un pays varié et dont les beautés frappent d'abord les regards. Je ne saurais vous dire quel charme j'éprouvais il n'y a qu'un instant à m'égarer sous de grands bois dont une neige de feuilles mortes avait jonché le sol et couvert les sentiers effacés. Je me reportais aux descriptions de René ; le cœur me battait comme il avait battu jadis en lisant ce douloureux et sublime entretien d'une âme avec la nature.

Cette prose religieuse et lyrique n'avait rien perdu de son pouvoir sur moi , et je me disais , étonné de mon attendrissement : la jeunesse ne finit donc jamais !

J'apercevais quelquefois à travers le feuillage éclairci par les premières gelées blanches , les lointains vaporeux du vallon de la Lahn , voisin du plus beau fleuve de l'Europe , et j'admirais le calme et la grâce du paysage.

Les points de vue formés par les ravins qui servent d'écoulement aux affluents du Rhin , sont variés ; ceux des environs du Volga se ressemblent tous : mais l'aspect des plaines élevées qu'on appelle ici montagnes , parce qu'elles font plateaux et qu'elles séparent de profondes vallées , est en général froid et monotone. Cependant , ce froid et cette monotonie sont du feu , de la vie , du mouvement auprès des marécages sans bornes et des steppes sans végétation de la Moscovie : ce matin , la lumière scintillante du soleil des derniers beaux jours se répandait sur toute la nature et prêtait un éclat méridional à ces paysages du Nord qui , grâce aux vapeurs de

l'automne, avaient perdu leur sécheresse de contours et la roideur de leurs lignes brisées.

Le repos des bois dans cette saison est frappant; il contraste avec l'activité des champs où l'homme, averti par le calme précurseur de l'hiver, presse la fin des travaux.

Ce spectacle instructif et solennel, car il doit durer autant que le monde, m'intéresse comme si je ne faisais que de naître, comme si j'allais mourir; c'est que la vie intellectuelle n'est qu'une succession de découvertes. L'âme, lorsqu'elle n'a point dissipé ses forces dans les affectations, trop habituelles aux gens du monde, conserve une inépuisable faculté de surprise et de curiosité; des puissances toujours nouvelles l'excitent à de nouveaux efforts; cet univers ne lui suffit plus : elle appelle, elle comprend l'infini; sa pensée mûrit, elle ne vieillit pas, et voilà ce qui nous promet quelque chose au delà de ce que nous voyons.

C'est l'intensité de notre vie qui fait la variété; ce qu'on sent profondément paraît toujours neuf, le langage se ressent de cette éternelle fraîcheur d'impressions; chaque affection nouvelle prête son harmonie particulière aux paroles destinées à l'exprimer : voilà pourquoi le coloris du style est la mesure la plus certaine de la nouveauté, je veux dire de la sincérité des sentiments. Les idées s'empruntent, on cache leur source, l'esprit ment à l'esprit, mais l'harmonie du discours ne trompe jamais; preuve assurée de la sensibilité de l'âme, c'est une révélation involontaire; elle sort immédiatement du cœur et va droit au cœur, l'art ne la supplée qu'imparfaitement, elle naît de l'émotion, enfin cette musique de la parole porte plus loin que l'idée, c'est ce qu'il y a de plus involontaire, de plus vrai, de plus fécond dans l'expression de la pensée : voilà pourquoi madame Sand a si vite obtenu chez nous la réputation qu'elle mérite.

Saint amour de la solitude, tu n'es qu'un vif besoin de réalité!.... le monde est si menteur, qu'un caractère passionné pour le vrai doit être disposé à fuir les sociétés. La misanthropie est un sentiment calomnié : c'est la haine du

mensonge. A vrai dire, il n'y a pas de misanthropes, il y a des âmes qui aiment mieux fuir que feindre.

Seul avec Dieu, l'homme dans sa retraite devient humble à force de sincérité; là il expie, par le silence et la méditation, toutes les heureuses fraudes des esprits mondains, leurs duplicités triomphantes, leurs vanités, leurs trahisons ignorées et trop souvent récompensées; ne pouvant être dupe, ne voulant point être trompeur, il se fait victime volontaire et cache son existence avec autant de soin que les courtisans de la mode en prennent pour se mettre en lumière; tel est, sans nul doute, le secret de la vie des saints, secret facile à pénétrer, vie difficile à imiter. Si j'étais un saint, je n'aurais plus la curiosité de voyager, j'aurais encore moins l'envie de raconter mes voyages; les saints ont trouvé: je cherche.

Tout en cherchant, j'ai parcouru la Russie; je voulais voir un pays où règne le calme d'un pouvoir assuré de sa force; mais arrivé là, j'ai reconnu qu'il n'y règne que le silence de la peur, et j'ai tiré de ce spectacle un enseignement tout différent de celui que j'étais venu lui demander. C'est un monde à peu près ignoré des étrangers: les Russes qui voyagent pour le fuir payent de loin, en éloges astucieux, leur tribut à la patrie, et la plupart des voyageurs qui nous l'ont décrit n'ont voulu y découvrir que ce qu'ils allaient y chercher. Si l'on défend ses préventions contre l'évidence, à quoi bon voyager? Lorsqu'on est décidé à voir les nations comme on les veut, on n'a plus besoin de sortir de chez soi.

Je vous envoie le résumé de mon voyage, écrit depuis mon retour à Ems; vous étiez présent à ma pensée pendant que je faisais ce travail; il m'est donc bien permis de vous l'adresser.

RÉSUMÉ DU VOYAGE.

En Russie, tout ce qui frappe vos regards, tout ce qui se passe autour de vous est d'une régularité effrayante, et la

première pensée qui vient à l'esprit du voyageur lorsqu'il contemple cette symétrie, c'est qu'une si complète uniformité, une régularité si contraire aux penchants naturels de l'homme, n'a pu s'obtenir et ne peut subsister sans violence. L'imagination implore un peu de variété.... inutilement, comme un oiseau déploie ses ailes dans une cage. Sous un tel régime, l'homme peut savoir et sait, le premier jour de sa vie, ce qu'il verra, ce qu'il fera jusqu'au dernier. Une si rude tyrannie s'appelle, en langage officiel, respect pour l'unité, amour de l'ordre; et ce fruit acerbe du despotisme paraît si précieux aux esprits méthodiques, qu'on ne saurait, disent-ils, l'acheter trop cher.

En France je me croyais d'accord avec ces esprits rigoureux; depuis que j'ai vécu sous la discipline terrible qui soumet la population de tout un empire à la règle militaire, je vous l'avoue, j'aime encore mieux un peu de désordre qui annonce la force, qu'un ordre parfait qui coûte la vie.

En Russie, le gouvernement domine tout et ne vivifie rien. Dans cet immense empire, le peuple, s'il n'est tranquille, est muet; la mort y plane sur toutes les têtes et les frappe capricieusement; c'est à faire douter de la suprême justice; là l'homme a deux cercueils: le berceau et la tombe. Les mères y doivent pleurer la naissance plus que la mort de leurs enfants.

Je ne crois pas que le suicide y soit commun; on y souffre trop pour se tuer. Singulière disposition de l'homme!!! quand la terreur préside à sa vie, il ne cherche pas la mort; il sait déjà ce que c'est (1).

(1) Dickens l'a dit: « Le suicide est rare parmi les prisonniers, même il est presque inconnu; mais nul argument en faveur du système (*) ne peut être raisonnablement déduit de cette circonstance, quoiqu'on s'en prévale souvent. Tous les hommes qui ont fait leur étude des maladies de l'esprit savent parfaitement bien qu'un abattement, qu'un désespoir assez profonds pour changer entièrement le caractère et pour anéantir toute force d'élasticité, toute résistance propre, peuvent travailler l'intérieur

(*) La prison solitaire.

D'ailleurs le nombre des hommes qui se toent serait grand en Russie, que personne ne le saurait; la connaissance des chiffres est un privilège de la police russe; j'ignore s'ils arrivent exacts à l'empereur lui-même; ce que je sais, c'est que nul malheur ne se publie sous son règne sans qu'il ait consenti à cet humiliant aveu de la supériorité de la Providence. L'orgueil du despotisme est si grand qu'il rivalise avec la puissance de Dieu. Monstrueuse jalousie !!!... dans quelles aberrations as-tu fait tomber les rois et les sujets? Pour que le prince soit plus qu'un homme, que fait-il que soit le peuple?

Aimez donc la vérité, défendez-la dans un pays où l'idolâtrie est le principe de la constitution? Un homme qui peut tout, c'est le mensonge couronné.

Vous comprenez que ce n'est pas de l'empereur Nicolas que je m'occupe en ce moment, mais de l'empereur de Russie. On vous parle beaucoup des coutumes qui bornent son pouvoir; j'ai été frappé de l'abus et n'ai point vu le remède.

Aux yeux du véritable homme d'État et de tous les esprits pratiques, les lois, j'en conviens, sont moins importantes que ne le croient nos logiciens rigoureux, nos philosophes politiques, car, en dernière analyse, c'est la manière dont

d'un homme, et s'arrêtent pourtant devant l'idée de la destruction volontaire; c'est un cas fréquent.

(*Philadelphia and sa prison solitaire. Voyage en Amérique*, par Charles Dickens.)

« Suicides are rare among the prisoners: are almost indeed unknown. But no argument in favour of the system, can reasonably be deduced from this circumstance, although it is very often urged. All men who have made diseases of the mind, their study, know perfectly well that such extreme depression and despair as to change the whole character and beat down all its powers of elasticity and self resistance, may be at work within a man, and yet stop short of self destruction. This is a common case. »

(*Philadelphia and its solitary prison. American Notes for general circulation*, by Charles Dickens. Paris, Baudry's edition, p. 455, 484.)

Le grand écrivain, le profond moraliste, le philosophe chrétien auquel j'emprunte ces lignes, a non-seulement l'autorité du talent et d'un style qui grave ses pensées sur l'airain, mais son opinion fait loi dans cette matière si scrupuleusement établie par lui.

(*Notes du voyageur.*)

elles sont appliquées qui décide de la vie des peuples. Oui, mais la vie des Russes est plus triste que celle d'aucun des autres peuples de l'Europe; et quand je dis le peuple, ce n'est pas seulement des paysans attachés à la glèbe que je veux parler, c'est de tout ce qui compose l'empire.

Un gouvernement soi-disant vigoureux et qui se fait impitoyablement respecter en toute occasion, doit nécessairement rendre les hommes misérables. Dans les sociétés, tout peut servir au despotisme, quelle que soit d'ailleurs la fiction, monarchique ou démocratique, qu'on y laisse dominer. Partout où le jeu de la machine publique est rigoureusement exact, il y a despotisme. Le meilleur des gouvernements est celui qui se fait le moins sentir; mais on n'arrive à cet oubli du joug que par un génie et une sagesse supérieurs, ou par un certain relâchement de la discipline sociale. Les gouvernements, toujours bienfaisants dans la jeunesse des peuples, lorsque les hommes à demi sauvages honorent tout ce qui les arrache au désordre, le redeviennent dans la vieillesse des nations. A cette époque, on voit naître les constitutions mixtes. Mais ces gouvernements, fondés sur un pacte entre l'expérience et la passion, ne peuvent convenir qu'à des populations déjà fatiguées, à des sociétés dont les ressorts sont usés par les révolutions. On doit conclure de là que s'ils ne sont pas les plus solides, ils sont les plus doux; donc, les peuples qui les ont une fois obtenus ne sauraient trop en prolonger la durée: c'est celle d'une verte vieillesse. La vieillesse des États, comme celle des hommes, est l'âge le plus paisible quand elle couronne une vie glorieuse; mais l'âge moyen d'une nation est toujours rude à passer: la Russie l'éprouve.

Dans ce pays, différent de tous les autres, la nature elle-même est devenue complice des caprices de l'homme qui a tué la liberté pour diviniser l'unité; elle aussi, elle est partout la même: deux arbres mal venants et clair-semés à perte de vue dans les plaines marécageuses ou sablonneuses, le bouleau et le pin, voilà toute la végétation naturelle de la

Russie septentrionale, c'est-à-dire des environs de Pétersbourg et des provinces circonvoisines, ce qui comprend une immense étendue de pays.

Où trouver un refuge contre les inconvénients de la société sous un climat où l'on ne peut jouir de la campagne que trois mois par an ? et quelle campagne ! Ajoutez que, pendant les six mois les plus rigoureux de l'hiver, on n'ose respirer l'air libre que deux heures par jour, à moins d'être un paysan russe. Voilà ce que Dieu avait fait pour l'homme dans ces contrées.

Voyons ce que l'homme a fait pour lui-même : une des merveilles du monde, sans contredit, c'est Saint-Pétersbourg ; Moscou est aussi une ville très-pittoresque, mais que dire de l'aspect des provinces ?

Vous verrez dans mes lettres l'excès de l'uniformité engendré par l'abus de l'unité. Un seul homme dans tout l'empire a le droit de vouloir ; il résulte de là que lui seul a la vie propre. L'absence d'âme se trahit dans toutes choses : à chaque pas que vous faites, vous sentez que vous êtes chez un peuple privé d'indépendance. De vingt en trente lieues sur toutes les routes, une seule ville vous attend ; c'est toujours la même. La tyrannie n'invente que les moyens de s'affermir ; elle se soucie peu du bon goût dans les arts.

La passion des princes russes et des hommes du métier en Russie pour l'architecture païenne, pour la ligne droite, pour les bâtisses peu élevées et pour les rues espacées, est en contradiction avec les lois de la nature et avec les besoins de la vie dans un pays froid, brumeux et sans cesse exposé à de grands coups de vent qui vous glacent le visage. Pendant tout le temps de mon voyage, je me suis efforcé vainement de concevoir comment cette manie a pu s'emparer des habitants d'une contrée si différente des pays où naquit l'architecture qu'on transpose en Russie : les Russes ne le conçoivent probablement pas plus que moi, car ils ne sont pas plus maîtres de leurs goûts que de leurs actions. On leur a imposé ce qu'on appelle les beaux-arts comme on leur commande

l'exercice. Le régiment et son minutieux esprit, tel est le moule de cette société.

Les remparts élevés, les hauts édifices très-rapprochés les uns des autres, les rues tortueuses des villes du moyen âge conviendraient mieux que des caricatures de l'antique au climat et aux habitudes de la Russie; mais le pays auquel les Russes influents pensent le moins, celui dont ils consultent le moins le génie et les besoins, c'est le pays qu'ils gouvernent.

Quand Pierre le Grand publiait, depuis la Tartarie jusqu'en Laponie, ses édits de civilisation, les créations du moyen âge étaient depuis longtemps passées de mode en Europe; or, les Russes, même ceux qu'on a qualifiés du surnom de *grands*, n'ont jamais su que suivre la mode.

Cette disposition à l'imitation ne s'accorde guère avec l'ambition que nous leur attribuons, car on ne domine pas ce que l'on copie; mais tout est contradictoire dans le caractère de ce peuple superficiel: d'ailleurs ce qui le distingue particulièrement, c'est le manque d'invention. Pour inventer il faudrait de l'indépendance; il y a de la singerie jusque dans ses passions: s'il veut avoir son tour sur la scène du monde, ce n'est pas pour employer des facultés qu'il a et qui le tourmentent dans son inaction, c'est uniquement pour recommencer l'histoire des sociétés illustres; son ambition n'est pas une puissance, elle est une prétention: il n'a nulle force créatrice; la comparaison, voilà son talent; l'imitation, voilà son génie; si néanmoins il paraît doué d'une sorte d'originalité, c'est parce que nul peuple sur la terre n'a jamais eu un tel besoin de modèles; naturellement porté à observer, il ne redevient lui-même que lorsqu'il s'ingère les créations des autres. Ce qu'il a d'originalité tient au don de contrefaire qu'il possède plus que tout autre peuple. Sa seule faculté primitive est l'aptitude à reproduire les inventions des étrangers. Il sera dans l'histoire ce qu'est, dans la littérature, un traducteur habile. Les Russes sont chargés de traduire la civilisation européenne aux Asiatiques.

Le talent d'imiter peut devenir utile et même admirable dans les nations, pourvu qu'il s'y développe tard ; mais il tue tous les autres talents lorsqu'il les précède. La Russie est une société d'imitateurs : or, tout homme qui ne sait que copier tombe nécessairement dans la caricature.

Hésitant depuis quatre siècles entre l'Europe et l'Asie, la Russie n'a pu parvenir encore à marquer par ses œuvres dans l'histoire de l'esprit humain, parce que son caractère national s'est effacé sous les emprunts.

Séparée de l'Occident par son adhésion au schisme grec, elle est revenue après bien des siècles, avec l'inconséquence de l'amour-propre déçu, demander à des nations formées par le catholicisme, la civilisation dont l'avait privée une religion toute politique. Cette religion byzantine, sortie d'un palais pour aller maintenir l'ordre dans un camp, ne répond pas aux besoins les plus sublimes de l'âme humaine ; elle aide la police à tromper la nation : voilà tout.

Elle a rendu d'avance ce peuple indigne du degré de culture auquel il aspire.

L'indépendance de l'Église est nécessaire au mouvement de la sève religieuse ; car le développement de la plus noble faculté des peuples, de la faculté de croire, dépend de la dignité du sacerdoce. L'homme chargé de communiquer à l'homme les révélations divines, doit jouir d'une liberté inconnue à tout prêtre révolté contre son chef spirituel. Aussi l'humiliation des ministres du culte est-elle la première punition de l'hérésie ; voilà pourquoi dans tous les pays schismatiques, on voit les prêtres méprisés du peuple, malgré la protection des rois ; ou pour mieux dire à cause de cette protection, qui les place dans la dépendance du prince, même en ce qui concerne leur mission divine.

Les peuples qui se connaissent en liberté n'obéiront jamais au fond du cœur à un clergé dépendant.

Le temps n'est pas loin où l'on reconnaîtra qu'en matière de religion, ce qu'il y a d'essentiel, ce n'est pas d'obtenir la liberté du troupeau, c'est d'assurer celle du pasteur.

Quand le monde en sera là, il aura fait un grand pas.

La foule obéira toujours ; elle sera toujours guidée par des hommes : appelez-les prêtres, docteurs, poètes, savants, tyrans, l'esprit du peuple est dans la main de ses chefs ; la liberté religieuse pour les masses est donc une chimère, mais ce qui importe au sort des âmes, c'est la liberté de l'homme chargé de faire auprès d'elles l'office du prêtre : or, il n'y a au monde de prêtre libre que le prêtre catholique.

Des pasteurs esclaves ne peuvent guider que des esprits stériles : un pape n'instruira jamais les nations qu'à se prosterner devant la force !... Ne me demandez donc plus d'où vient que les Russes n'imaginent rien ; et pourquoi les Russes ne savent que copier sans perfectionner !...

Lorsque en Occident les descendants des barbares étudiaient les anciens avec une vénération qui tenait de l'idolâtrie, ils les modifiaient pour se les approprier ; qui peut reconnaître Virgile dans le Dante ? Homère dans le Tasse ? Justinien même et les lois romaines dans les codes de la féodalité ? L'imitation de maîtres, entièrement étrangers aux mœurs modernes, pouvait polir les esprits en formant la langue ; elle ne pouvait les réduire à une reproduction servile. Le respect passionné qu'ils professaient pour le passé, loin d'étouffer leur génie, l'éveillait ; mais ce n'est pas ainsi que les Russes se sont servis de nous.

Quand on contrefait la forme d'une société sans se pénétrer de l'esprit qui l'anime, quand on va demander des leçons de civilisation, non pas aux antiques instituteurs du genre humain, mais à des étrangers dont on envie les richesses sans respecter leur caractère, quand l'imitation est hostile et qu'elle tombe en même temps dans la puérité, lorsqu'on va prendre chez un voisin, qu'on affecte de dédaigner, jusqu'à la manière d'habiter sa maison, de s'habiller, de parler, on devient un calque, un écho, un reflet ; on n'existe plus par soi-même.

Les sociétés du moyen âge, vivantes de leurs croyances renouvelées, fortes de leurs besoins à elles, pouvaient adorer

l'antiquité sans risquer de la parodier ; parce que la force de création, quand elle existe, ne se perd jamais à quelque usage que l'homme l'applique... que d'imagination dans l'érudition des xv^e et xvi^e siècles !...

Le respect pour les modèles est le cachet d'un esprit créateur.

C'est pourquoi l'étude des classiques dans l'Occident à l'époque de la renaissance, n'a guère influé que sur les belles-lettres et sur les beaux-arts : le développement de l'industrie, du commerce, des sciences naturelles et des sciences exactes, est uniquement l'œuvre de l'Europe moderne, qui pour ces choses a tiré presque tout d'elle-même. L'admiration superstitieuse qu'elle professa longtemps pour la littérature païenne n'a pas empêché que sa politique, sa religion, sa philosophie, la forme de ses gouvernements, sa manière de faire la guerre, son point d'honneur, ses mœurs ; son esprit, ses habitudes sociales ne soient à elle.

La Russie elle seule, civilisée tard, s'est vue, par l'impatience de ses chefs, privée d'une fermentation profonde et du bénéfice d'une culture lente et naturelle. Le travail intérieur qui forme les grands peuples, et prépare une nation à dominer, c'est-à-dire à éclairer les autres, a manqué à la Russie ; je l'ai souvent remarqué, dans ce pays, la société, telle que ses souverains l'ont faite, n'est qu'une immense serre chaude remplie de jolies plantes exotiques. Là, chaque fleur rappelle son sol natal, mais on se demande où est la vie, où est la nature, où sont les productions indigènes dans cette collection de souvenirs qui dénote le choix plus ou moins heureux de quelques voyageurs curieux, mais qui n'est pas l'œuvre sérieuse d'une nation libre.

La nation russe se ressentira éternellement de cette absence de vie propre dont elle souffrait à l'époque de son réveil politique. L'adolescence, cet âge laborieux où l'esprit de l'homme assume toute la responsabilité de son indépendance, a été perdue pour elle. Ses princes et surtout Pierre le Grand, comptant pour rien le temps, l'ont fait passer violemment

de l'enfance à la virilité. A peine échappée au joug étranger, tout ce qui n'était pas la domination mongole, lui semblait la liberté; c'est ainsi que dans la joie de son inexpérience elle accepta comme une délivrance le servage lui-même, parce qu'il lui était imposé par ses souverains légitimes. Ce peuple avili sous la conquête, se trouvait assez heureux, assez indépendant pourvu que son tyran s'appelât d'un nom russe au lieu d'un nom tatar.

L'effet d'une telle illusion dure encore; l'originalité de l'esprit a fui de ce sol dont les enfants, rompus à l'esclavage, n'ont pris au sérieux, jusqu'à ce jour, que la terreur et l'ambition. Qu'est-ce que la mode pour eux, si ce n'est une chaîne élégante et qu'on ne porte qu'en public?... La politesse russe, quelque bien jouée qu'elle nous paraisse, est plus cérémonieuse que naturelle, tant il est vrai que l'urbanité est une fleur qui ne s'épanouit qu'au sommet de l'arbre social; cette plante ne se greffe pas, elle s'enracine, et la tige qui doit la supporter, comme celle de l'aloès, met des siècles à pousser; il faut que bien des générations à demi barbares soient mortes dans un pays avant que les couches supérieures de la terre sociale y fassent naître des hommes réellement polis: plusieurs âges de souvenirs sont nécessaires à l'éducation d'un peuple civilisé; l'esprit d'un enfant né de parents polis, peut seul mûrir assez vite pour comprendre ce qu'il y a de réel au fond de la politesse. C'est un échange secret de sacrifices volontaires. Rien de plus délicat, on peut dire de plus véritablement moral, que les principes qui constituent l'élégance parfaite des manières. Une telle politesse; pour résister à l'épreuve des passions, ne peut-être entièrement distincte de la noblesse des sentiments, que nul homme n'acquiert à lui seul, car c'est surtout sur l'âme qu'influe la première éducation: en un mot, la véritable urbanité est un héritage; notre siècle a beau compter le temps pour rien, la nature, dans ses œuvres, le compte pour beaucoup.

Jadis un certain raffinement de goût caractérisait les Rus-

ses du midi : et, grâce aux rapports entretenus de toute antiquité, pendant les siècles les plus barbares, avec Constantinople par les souverains de Kiew, l'amour des arts régnait dans cette partie de l'empire slave, en même temps que les traditions de l'Orient y avaient maintenu le sentiment du grand et perpétué une certaine dextérité parmi les artistes et les ouvriers : mais ces avantages, fruits d'anciennes relations avec des peuples avancés dans une civilisation héritée de l'antique, ont été perdus lors de l'invasion des Mongols.

Cette crise a forcé, pour ainsi dire, la Russie primitive d'oublier son histoire : l'esclavage produit la bassesse, qui exclut la vraie politesse ; celle-ci n'a rien de servile puisqu'elle est l'expression des sentiments les plus élevés et les plus délicats. Or, ce n'est que lorsque la politesse devient en quelque sorte une monnaie courante chez un peuple entier qu'on peut dire que ce peuple est civilisé ; alors la rudesse originelle, la personnalité brutale de la nature humaine se trouvent effacées dès le berceau par les leçons que chaque individu reçoit dans sa famille ; quelque part qu'il naisse, l'homme enfant n'est point pitoyable, et si, dès le début de la vie, il n'est détourné de ses penchants cruels, jamais il ne sera réellement poli. La politesse n'est que le code de la pitié appliqué aux relations journalières de la société ; ce code enseigne surtout la pitié pour les souffrances de l'amour-propre : c'est aussi le remède le plus universel, le plus applicable, le plus pratique qu'on ait trouvé jusqu'ici contre l'égoïsme.

On dira ce qu'on voudra, tous ces raffinements, résultat naturel de l'œuvre du temps, sont inconnus aux Russes actuels, qui se souviennent bien plus de Saraï que de Byzance, et qui, à peu d'exceptions près, ne sont encore que des barbares bien habillés. Ils me paraissent des portraits mal peints, mais très-bien vernis. Pour que votre politesse fût vraie, il faudrait avoir été longtemps humains avant d'être polis.

C'est Pierre le Grand qui, avec toute l'imprudences d'un

génie incolte, toute la témérité d'un homme d'autant plus impatient qu'il est censé tout-puissant, avec la persévérance d'un caractère de fer, est allé dérober bien vite à l'Europe les fruits de la civilisation tout venus, au lieu de se résigner à en jeter lentement les semences dans son propre terrain : cet homme trop vanté n'a produit qu'une œuvre factice : c'est étonnant ; mais le bien qu'a fait ce génie barbare fut passager, le mal est irréparable.

Qu'importe à la Russie de se sentir peser sur l'Europe ? d'influer sur la politique de l'Europe ? Intérêts factices ! passions vaniteuses ! Ce qui lui importait, c'était d'avoir en elle-même le principe de la vie et de le développer : une nation qui n'a rien à elle que son obéissance n'est pas vivante. On a mis celle-ci à la fenêtre : elle regarde, elle écoute, elle agit comme un homme assis au spectacle agit ; quand fera-t-on cesser ce jeu ?

Il faudrait s'arrêter et recommencer : un tel effort est-il possible ? peut-on reprendre en sous-œuvre un si vaste édifice ? La trop récente civilisation de l'empire russe, toute factice qu'elle est, a déjà produit des résultats réels, et que nul pouvoir humain ne saurait annuler : il me paraît impossible de diriger l'avenir d'un peuple en comptant pour rien le présent. Mais le présent, quand il a été violemment séparé du passé, ne promet que du malheur : éviter ces malheurs à la Russie, en la forçant de tenir compte de son ancienne histoire qui n'était que le résultat de son caractère primitif : telle sera désormais la tâche ingrate, et plus utile que brillante, des hommes appelés à gouverner ce pays.

Le génie souverainement pratique et tout national de l'empereur Nicolas a compris ce problème : pourra-t-il le résoudre ? je ne le crois pas, il ne laisse pas assez faire, il se fie trop à lui même et trop peu aux autres pour réussir. D'ailleurs, en Russie, la volonté la plus absolue ne suffit pas pour faire le bien.

Ce n'est pas contre un tyran, c'est contre la tyrannie que les amis des hommes ont à lutter ici. Il serait injuste d'accu-

ser l'empereur des malheurs de l'empire et des vices du gouvernement : la force d'un homme n'est pas égale à la tâche imposée au souverain qui tout à coup voudrait régner par l'humanité sur un peuple inhumain.

Il faut aller en Russie, il faut voir de près ce qui s'y passe pour apprendre tout ce que ne peut pas faire l'homme qui peut tout, surtout quand c'est le bien qu'il veut faire.

Les fâcheuses conséquences de l'œuvre de Pierre I^{er} ont encore été aggravées sous le grand ou pour mieux dire, sous le long règne d'une femme qui n'a gouverné son peuple que pour s'amuser à étonner l'Europe... L'Europe, toujours l'Europe!... jamais la Russie!

Pierre I^{er} et Catherine II ont donné au monde une grande et utile leçon que la Russie a payée ; ils nous ont montré que le despotisme n'est jamais si redoutable que lorsqu'il prétend faire du bien, car alors il croit excuser ses actes les plus révoltants par ses intentions : et le mal qui se donne pour remède n'a plus de bornes. Le crime à découvert ne triomphe qu'un jour ; mais les fausses vertus, voilà ce qui égare à jamais l'esprit des nations. Les peuples éblouis par les brillants accessoires du crime, par la grandeur de certains forfaits que l'événement a justifiés, croient à la fin qu'il y a deux scélé-ratesses, deux morales, et que la nécessité, la raison d'État, comme on disait jadis, dispense les criminels de haut parage, pourvu qu'ils aient su mettre leurs excès d'accord avec les passions du pays.

La tyrannie avouée m'effrayerait peu auprès d'une oppression déguisée en amour de l'ordre. La force du despotisme est uniquement dans le masque du despote. Que le souverain soit contraint de ne plus mentir, le peuple est libre ; aussi n'ai-je reconnu en ce monde d'autre mal que le mensonge. Si vous ne craignez que l'arbitraire violent et avoué, allez en Russie, vous apprendrez à redouter surtout la tyrannie hypocrite (1).

(1) « Et sui d'opinion que n'erroyent les Perses estimans le second vice estre men-

Je ne puis le nier, je rapporte de mon voyage des idées qui n'étaient pas les miennes lorsque je l'ai entrepris. Aussi ne donnerais-je pour rien au monde la peine qu'il m'a coûtée ; si j'en imprime la relation, ce sera précisément parce qu'il a modifié mes opinions sur plusieurs points. Elles étaient connues de tout ce qui me lira ; mon désappointement ne l'est pas : c'est un devoir que de le publier.

En partant, je comptais me dispenser d'écrire ce dernier voyage ; ma méthode est fatigante, parce qu'elle consiste à retracer pour mes amis, pendant la nuit, mes souvenirs de la journée. Durant ce travail, qui ressemble à une confidence, le public apparaît à ma pensée, mais dans un lointain vaporeux..... si vaporeux que je m'obstine à douter de sa présence ; et voilà pourquoi le ton de familiarité qu'on prend malgré soi dans une correspondance intime se conserve dans mes lettres imprimées.

Quelque légère que puisse vous paraître cette tâche, je ne suis plus assez jeune pour me l'imposer impunément ; une fois l'entreprise commencée, je tiens à la compléter, je ne me permets ni paresse ni négligence : c'est une rude fatigue. Aussi me plaisais-je à penser que je pourrais cette fois voyager pour moi tout seul, c'était le moyen de voir avec tranquillité. Mais la préoccupation où j'ai trouvé les Russes à mon égard, depuis les plus grands personnages jusqu'aux plus petits particuliers, m'a donné la mesure de mon importance, du moins de celle que j'ai pu acquérir à Pétersbourg. « Que pensez-vous, ou plutôt que direz-vous de nous ? » voilà le fond de tous les discours qu'on m'adressait : ils m'ont tiré de mon inaction ; je faisais le modeste par apathie, peut-être par lâcheté ; d'ailleurs, Paris rend humble ceux qu'il ne rend pas excessivement présomptueux ; j'avais donc lieu de me défier de moi-même, mais l'amour-propre inquiet des Russes a rassuré le mien.

J'ai été soutenu dans ma nouvelle résolution par un désenchâtement toujours croissant. Certes, il faut que la cause du mécompte soit profonde et active pour que le dégoût m'ait atteint au milieu des fêtes les plus brillantes que j'aie vues de ma vie, et malgré l'éblouissante hospitalité des Russes. Mais j'ai reconnu du premier coup d'œil qu'il y a dans les démonstrations d'intérêt qu'ils vous prodiguent plus d'envie de passer pour prévenants, qu'il n'y a de vraie cordialité. La cordialité est inconnue aux Russes; ce n'est pas là ce qu'ils ont emprunté des Allemands. Ils occupent tous vos instants, ils vous distraient, ils vous absorbent, ils vous tyrannisent à force d'empressement, ils s'enquîèrent de l'emploi de vos journées, ils vous questionnent avec des instances qui n'appartiennent qu'à eux, et de fêtes en fêtes, ils vous empêchent de voir leur pays. Ils ont fait un mot français pour exprimer le résultat de cette tactique soi-disant obligeante : c'est ce qu'ils appellent enguirlander (1) les étrangers. Par malheur, ces soins empressés sont tombés sur un homme que les fêtes ont toujours moins distrait que fatigué. Mais viennent-ils à s'apercevoir que leur effet direct est marqué sur l'esprit de l'étranger, ils ont recours à des moyens détournés pour discréditer ses récits auprès des lecteurs éclairés : ils l'abusent avec une dextérité merveilleuse. Ainsi, afin de lui montrer les choses sous un faux jour, ils mentent en mal comme ils mentaient en bien, tant qu'ils croyaient pouvoir compter sur une crédulité bienveillante. Souvent dans la même conversation, j'ai surpris la même personne changeant deux ou trois fois de tactique à mon égard. Je ne me flatte pas d'avoir toujours pu discerner le vrai, en dépit des efforts combinés avec tant d'art par des gens dont c'est le métier de le déguiser; mais c'est déjà beaucoup que de savoir qu'on est trompé; si je ne vois pas la vérité, je vois qu'on me la cache (2); et si je ne suis éclairé, je suis armé.

(1) Voyez lettre quinzième.

(2) Voyez la relation de la course à Schlussembourg.

La gaieté manque à toutes les cours ; mais à celle de Saint-Pétersbourg on n'a même pas la permission de s'ennuyer. L'empereur, qui voit tout, prend l'affectation du plaisir pour un hommage, ce qui rappelle le mot de M. de Talleyrand sur Napoléon : « L'empereur ne plaisante pas ; il veut qu'on s'amuse. »

Je blesserai des amours-propres, mon incorruptible bonne foi m'attirera des reproches : mais est-ce ma faute, à moi, si en allant demander à un gouvernement absolu des arguments nouveaux contre le despotisme de chez nous, contre le désordre baptisé du nom de liberté, je n'ai été frappé que des abus de l'autocratie, c'est-à-dire de la tyrannie qualifiée de bon ordre ? Le despotisme russe est un faux ordre comme notre républicanisme est une fausse liberté. Je fais la guerre au mensonge partout où je le reconnais, mais il y a plus d'un genre de mensonges : j'avais oublié ceux du pouvoir absolu ; je les raconte en détail aujourd'hui, parce qu'en décrivant mes voyages, je dis toujours ingénument ce que je vois.

Je hais les prétextes : j'ai vu qu'en Russie l'ordre sert de prétexte à l'oppression, comme en France la liberté à l'envie. En un mot, j'aime la vraie liberté, la liberté possible dans une société d'où toute élégance n'est pas exclue ; je ne suis donc ni démagogue ni despote ; je suis aristocrate dans l'acception la plus large du mot. L'élégance que je désire conserver aux sociétés n'est point frivole ; elle n'est point cruelle, elle est réglée par le goût ; le goût exclut les abus ; il en est le plus sûr préservatif, car il craint toute exagération. Une certaine élégance est nécessaire aux arts, et les arts sauvent le monde, puisque c'est par eux surtout que les peuples s'attachent à la civilisation dont ils sont la dernière expression, et la plus précieuse récompense. Par un privilège unique entre tout ce qui peut répandre de l'éclat sur une nation, leur gloire plaît et profite à la fois à toutes les classes de la société.

L'aristocratie telle que je l'entends, loin de s'allier avec la

tyrannie en faveur de l'ordre, ainsi que le lui reprochent les démagogues qui la méconnaissent, ne peut subsister avec l'arbitraire. Elle a pour mission de défendre, d'un côté, le peuple contre le despote, et de l'autre, la civilisation contre la révolution, le plus redoutable des tyrans. La barbarie prend plus d'une forme : vous la frappez dans le despotisme, elle renaît dans l'anarchie ; mais la vraie liberté, sous la garde de la vraie aristocratie, n'est ni violente ni désordonnée.

Malheureusement aujourd'hui les partisans de l'aristocratie modératrice en Europe s'aveuglent et prêtent des armes à leurs adversaires ; dans leur fausse prudence, ils s'en vont chercher du secours chez les ennemis de toute liberté politique et religieuse, comme si le danger ne pouvait venir que du côté des nouveaux révolutionnaires ; pourtant les souverains arbitraires étaient d'anciens usurpateurs tout aussi redoutables que le sont les jacobins modernes.

L'aristocratie féodale est finie, moins l'éclat indélébile dont brilleront toujours les grands noms historiques ; mais dans les sociétés qui veulent vivre, la noblesse du moyen âge sera remplacée comme elle l'est depuis longtemps chez les Anglais par une magistrature héréditaire ; et cette nouvelle aristocratie, héritière de toutes les anciennes aristocraties, combinée de plusieurs éléments divers, puisque la charge, la naissance et la richesse en sont les bases, ne retrouvera son crédit que lorsqu'elle s'appuiera sur une religion libre ; or, je l'ai dit et je le répète aussi souvent que je le crois nécessaire, la seule religion libre est celle qui est enseignée par l'Église catholique, la plus libre de toutes les Églises, puisqu'elle est la seule qui ne dépende d'aucune souveraineté temporelle, celle du pape n'étant plus aujourd'hui destinée qu'à défendre l'indépendance sacerdotale. L'aristocratie est le gouvernement des esprits indépendants, et l'on ne peut trop le redire : le catholicisme est la religion des prêtres libres.

Vous le savez : dès qu'une vérité m'apparaît, je la dis

sans en calculer les conséquences, persuadé que le mal ne vient pas des vérités qu'on publie, mais des vérités qu'on déguise; aussi ai-je toujours regardé comme pernicieux le proverbe de nos pères : Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

C'est parce que chacun trie dans la vérité ce qui sert à ses passions, à sa peur, à sa servilité, à son intérêt, qu'on la rend plus nuisible que l'erreur; aussi, quand je voyage, je ne choisis pas dans les faits que je recueille, je ne repousse pas ceux qui combattent mes croyances les plus chères. Tant que je raconte, je n'ai d'autre religion que le culte du vrai; je m'efforce de n'être pas juge, je ne suis pas même peintre, car les peintres composent; je tâche de devenir miroir; enfin je veux être impartial avant tout, et en ceci l'intention suffit, du moins aux yeux des lecteurs spirituels; je ne puis ni ne veux m'avouer qu'il en existe d'autres, cette découverte rendrait la tâche de l'écrivain trop fastidieuse.

Toutes les fois que j'ai eu l'occasion de communiquer avec les hommes, la première pensée que m'aient inspirée leurs procédés envers moi, c'est qu'ils avaient plus d'esprit que moi, qu'ils savaient mieux se défendre, mieux dire et mieux faire. Tel a été jusqu'à ce jour le résultat de mes expériences; je ne méprise donc personne, à plus forte raison suis-je loin de mépriser mes lecteurs. Voilà pourquoi je ne les flatte jamais.

S'il est des hommes pour lesquels il m'est difficile d'être équitable, c'est pour ceux qui m'ennuient; mais je n'en connais guère, car je fuis les oisifs.

Je vous ai dit qu'il n'y avait qu'une ville en Russie : à Pétersbourg il n'y a qu'un salon; c'est toujours et partout la cour ou des fractions de la cour. Vous changez de maison, vous ne changez pas de cercle, et dans ce cercle unique on s'interdit tout sujet de conversation intéressante; mais ici je trouve qu'il y a compensation, grâce à l'esprit aiguisé des femmes, qui s'entendent merveilleusement à nous faire penser ce qu'elles ne disent pas.

Les femmes sont en tous lieux les moins serviles des esclaves, parce que, usant habilement de leur faiblesse, dont elles se font une puissance, elles savent mieux que nous échapper aux mauvaises lois ; aussi sont-elles destinées à sauver la liberté individuelle partout où manque la liberté publique.

Qu'est-ce que la liberté, si ce n'est la garantie du droit du plus faible, que les femmes sont chargées par la nature de représenter dans la société ? En France, aujourd'hui, on s'enorgueillit de tout décider à la majorité ;.... belle merveille !!!..... quand je verrai qu'on a quelque égard aux réclamations de la minorité, je crierai à mon tour : Vive la liberté !

Il faut tout dire, les plus faibles de maintenant étaient les plus forts d'autrefois ; et alors ils n'ont que trop donné l'exemple de l'abus de la force dont je me plains aujourd'hui ! Mais une erreur n'en excuse pas une autre.

Malgré la secrète influence des femmes, la Russie est encore plus loin de la liberté que ne le sont la plupart des pays de la terre ; non du mot, mais de la chose. Demain dans une émeute, dans un massacre, à la lueur d'un incendie, on peut crier vive la liberté jusque sur les frontières de la Sibérie ; un peuple aveugle et cruel peut éventrer ses maîtres, il peut se révolter contre des tyrans obscurs ; et faire rougir de sang les eaux du Volga, il n'en sera pas plus libre : la barbarie est un joug.

Aussi, le meilleur moyen d'émanciper les hommes n'est-il pas de proclamer leur affranchissement avec pompe, c'est de rendre la servitude impossible en développant dans le cœur des nations le sentiment de l'humanité ; il manque en Russie. Parler libéralité aujourd'hui à des Russes, de quelque condition qu'ils soient, ce serait un crime ; leur prêcher l'humanité à tous, sans exception, c'est un devoir.

La nation russe, il faut bien le dire, n'a pas encore de justice (1) ; aussi m'a-t-on cité un jour à la louange de l'em-

(1) Voir la brochure de M. Tolstol, citée dans le cours du voyage.

péreur Nicolas le gain d'un procès par un particulier obscur, contre des grands seigneurs. Dans ce cas, l'admiration pour le caractère du souverain me paraissait une satire contre la société. Ce fait trop vanté m'a prouvé positivement que l'équité n'est qu'une exception en Russie.

Tout bien considéré, je ne conseillerais pas à tous les hommes de peu, comme on disait jadis en France, de se fier au succès de ce personnage, favorisé peut-être par exception pour assurer l'impunité aux injustices courantes : espèce de moulin de Sans-Souci, échantillon d'équité dont les régulateurs de la loi se plaisent à faire montre pour répondre aux reproches de corruption et de servilité.

Un autre fait dont nous devons tirer une induction peu favorable à la magistrature russe, c'est qu'on ne plaide guère en Russie : chacun sait où cela mène ; on recourrait plus souvent à la justice, si les juges étaient plus équitables. C'est ainsi qu'on ne se querelle pas, qu'on ne se bat pas dans les rues, de peur du cachot et des fers, indistinctement réservés ; la plupart du temps, aux deux parties.

Malgré les tristes tableaux que je vous trace, deux choses et une personne valent la peine du voyage. La Néva de Pétersbourg, pendant les jours sans nuits, le Kremlin de Moscou ; au clair de lune, et l'empereur de Russie : c'est la Russie pittoresque, historique et politique ; hors de là tout n'est que fatigue et qu'ennui sans dédommagement : vous en jugerez en lisant mes lettres.

Plusieurs de mes amis m'ont écrit déjà qu'ils sont d'avis de ne les pas faire paraître.

Lorsque je m'apprêtais à quitter Pétersbourg, un Russe me demanda, comme tous les Russes, ce que je dirais de son pays. « J'y ai été trop bien reçu pour en parler, » lui ai-je répondu.

On se fait contre moi des armes de cet aveu, où j'avais cru cacher à peine poliment une épigramme. « Traité comme vous l'avez été, m'écrit-on, il est certain que vous ne pouvez dire la vérité ; or, comme vous ne savez écrire que pour elle,

vous ferez mieux de vous taire. » Telle est l'opinion d'une partie des personnes que j'ai l'habitude d'écouter. En tout cas, elle n'est pas flatteuse pour les Russes.

La mienne est que sans blesser la délicatesse, sans manquer à la reconnaissance qu'on doit aux personnes, quand on leur en doit, ni au respect qu'on se doit toujours à soi-même, il y a une manière convenable de parler sincèrement des choses et des hommes publics ; j'espère avoir trouvé cette manière-là. Il n'y a que la vérité qui choque, à ce qu'on prétend ; c'est possible ; mais en France du moins, nul n'a le droit ni la force de fermer la bouche à qui la dit. Mes cris d'indignation ne pourront passer pour l'expression déguisée de la vanité blessée. Si je n'avais écouté que mon amour-propre, il m'aurait dit d'être enchanté de tout : mon cœur n'a été satisfait de rien.

Tant pis pour les Russes si tout ce qu'on raconte de leur pays et de ses habitants tourne en personnalités : c'est un malheur inévitable ; car, à vrai dire, les choses n'existent pas en Russie, puisque c'est le bon plaisir d'un homme qui les fait et qui les défait ; ceci n'est pas la faute des voyageurs.

L'empereur me paraît peu disposé à se démettre d'une partie de son autorité : qu'il subisse donc la responsabilité de l'omnipotence ; c'est une première expiation du mensonge politique par lequel un seul homme est déclaré maître absolu d'un pays, souverain tout-puissant de la pensée d'un peuple.

Les adoucissements dans la pratique n'excusent pas l'impunité d'une telle doctrine. J'ai trouvé chez les Russes que le principe de la monarchie absolue, appliqué avec une conséquence inflexible, mène à des résultats monstrueux. Et cette fois, mon quietisme politique ne m'empêche pas de reconnaître et de proclamer qu'il est des gouvernements que les peuples ne devraient jamais subir.

L'empereur Alexandre causant confidentiellement avec madame de Staël sur les améliorations qu'il projetait, lui dit : « Vous louez mes intentions philanthropiques, je vous

remercie ; néanmoins dans l'histoire de Russie, je ne suis qu'un accident heureux. » Ce prince disait vrai ; les Russes vantent en vain la prudence et les ménagements des hommes qui dirigent leurs affaires, le pouvoir arbitraire n'en est pas moins chez eux la base fondamentale de l'État, et ce principe fonctionne de telle sorte que l'empereur fait ou fait faire, ou laisse faire, ou laisse subsister des lois — pardonnez-moi si je donne ce nom sacré à des arrêts impies, mais je me sers du mot usité en Russie — l'empereur laisse subsister des lois qui, par exemple, permettent à l'empereur de déclarer que les enfants légitimes d'un homme légitimement marié n'ont point de père, point de nom, enfin, qu'ils sont des chiffres, et ne sont point des hommes (1). Et vous voulez m'empêcher de traduire à la barre du tribunal de l'Europe un prince qui, tout distingué, tout supérieur qu'il est, consent à régner sans abolir une telle loi !

Son ressentiment est implacable : avec des haines si vives, on peut encore être un grand souverain, on ne saurait plus être un grand homme : le grand homme est clément, l'homme politique est vindicatif ; on règne par la vengeance, on convertit par le pardon.

Je viens de vous dire mon dernier mot sur un prince qu'on hésite à juger lorsqu'on connaît le pays où il est condamné à régner : car les hommes y sont tellement dépendants des choses, qu'on ne sait à qui remonter, ni jusqu'où descendre pour demander compte des faits. Et ce sont les grands seigneurs d'un tel pays qui prétendent ressembler aux Français !...

Les rois de France, dans les temps de barbarie, ont fait souvent couper la tête à leurs grands vassaux ; l'un d'eux, de tyrannique mémoire, a voulu, par un raffinement de cruauté, que le sang du père fût versé sur les enfants placés au-dessous de l'échafaud : néanmoins, quelle que fût la rigueur de ces princes absolus, lorsqu'ils tuaient leur ennemi,

(1) Voyez l'histoire de la princesse Troubetzkof.

lorsqu'ils le déponillaient de ses biens, ils se gardaient d'avilir en lui, par un arrêt dérisoire, sa caste, sa famille, son pays : un tel oubli de toute dignité aurait révolté les peuples de France même ceux du moyen âge. Mais le peuple russe souffre bien autre chose. Disons mieux, il n'y a pas encore de peuple russe... il y a des empereurs qui ont des serfs, et des courtisans qui ont aussi des serfs : tout cela ne fait pas un peuple.

La classe moyenne, jusqu'à ce jour peu nombreuse en proportion des autres, se compose presque uniquement des étrangers ; quelques paysans affranchis par leur richesse, et les plus petits employés, montés de quelques degrés, commencent à la grossir : l'avenir de la Russie dépend de ces nouveaux bourgeois, d'origines tellement diverses, qu'ils ne peuvent guère s'accorder dans leurs vues ; les sociétés secrètes travaillent à les réunir.

L'empereur s'efforce aujourd'hui de créer une nation russe ; mais la tâche est rude pour un homme. Le mal se fait vite, il se répare lentement ; les dégoûts du despotisme doivent souvent éclairer les despote sur les abus du pouvoir absolu : je le crois. Mais les embarras de l'oppresser n'excusent pas l'oppression ; et si ses crimes m'inspirent quelque pitié — le mal est toujours à plaindre, — ils m'en inspirent beaucoup moins que les souffrances de l'opprimé. En Russie, quelle que soit l'apparence des choses, il y a au fond de tout la violence et l'arbitraire. On y a rendu la tyrannie calme à force de terreur : voilà, jusqu'à ce jour, la seule espèce de bonheur que ce gouvernement ait su procurer à ses peuples.

Et lorsque le hasard me rend témoin des maux inouïs qu'on souffre sous une constitution à principe exagéré, la crainte de blesser je ne sais quelle délicatesse, m'empêcherait de dire ce que j'ai vu ? Mais je serais indigne d'avoir eu des yeux si je cétais à cette partialité pusillanime, qu'on me déguise cette fois sous le nom de respect pour les convenances sociales ; comme si ma conscience n'avait pas le premier droit à mon respect... Quoi ! on m'aura laissé pénétrer

dans une prison ; j'aurai compris le silence des victimes terrifiées, et je n'oserai raconter leur martyre, de peur d'être accusé d'ingratitude, à cause de la complaisance des geôliers à me faire les honneurs du cachot ? Une telle prudence serait loin d'être une vertu ; je vous déclare donc, qu'après avoir bien regardé autour de moi pour voir ce qu'on me cachait, bien écouté pour entendre ce qu'on ne voulait pas me dire, bien essayé d'apprécier le faux dans ce qu'on me disait, je ne crois pas exagérer en vous assurant que l'empire de Russie est le pays de la terre où les hommes sont le plus malheureux, parce qu'ils y souffrent à la fois des inconvénients de la barbarie et de ceux de la civilisation. Quant à moi, je me croirais un traître et un lâche, si après avoir tracé déjà en toute liberté d'esprit le tableau d'une grande partie de l'Europe, je me refusais à le compléter de peur de modifier certaines opinions qui étaient les miennes, et de choquer certaines personnes par le tableau véridique d'un pays qui n'a jamais été peint tel qu'il est. Sur quoi se fonderait, je vous prie, mon respect pour de mauvaises choses ? Suis-je lié par quelque autre chaîne que par l'amour de la vérité ?

En général, les Russes m'ont paru des hommes doués de beaucoup de tact ; des hommes très-fins, mais peu sensibles : je l'ai dit ; une extrême susceptibilité unie à beaucoup de dureté, voilà, je crois, le fond de leur caractère : je l'ai dit ; une vanité clairvoyante, une perspicacité d'esclave, une finesse sarcastique : tels sont les traits dominants de leur esprit ; je l'ai dit et répété, car ce serait pure duperie que d'épargner l'amour-propre des gens quand ils sont eux-mêmes si peu miséricordieux ; la susceptibilité n'est pas de la délicatesse. Il est temps que ces hommes qui démêlent avec tant de sagacité les vices et les ridicules de nos sociétés, s'habituent à supporter la sincérité des autres : le silence officiel qu'on fait régner autour d'eux les abuse, il énerve leur intelligence ; s'ils veulent se faire reconnaître des nations de l'Europe et traiter avec nous d'égaux à égaux, il faut qu'ils commencent par se résigner à s'entendre juger.

Cette sorte de procès, toutes les nations le soutiennent sans en faire beaucoup d'état. Depuis quand les Allemands ne reçoivent-ils les Anglais qu'à condition que ceux-ci diront du bien de l'Allemagne? Les nations ont toujours de bonnes raisons pour être comme elles sont : et la meilleure de toutes, c'est qu'elles ne peuvent pas être autrement.

A la vérité cette excuse ne va pas aux Russes, du moins pas à ceux qui lisent. Comme ils singent tout, ils pourraient être autrement, et c'est justement cette possibilité qui rend leur gouvernement ombrageux jusqu'à la férocité!... ce gouvernement sait trop qu'on n'est sûr de rien avec des caractères tout en reflets.

Un motif plus puissant aurait pu m'arrêter; c'est la peur d'être accusé d'apostasie. « Il a longtemps protesté, dira-t-on, contre les déclamations libérales; maintenant le voilà qui cède au torrent et qui cherche la fausse popularité après l'avoir dédaignée. »

Je ne sais si je m'abuse, mais plus je réfléchis et moins je crois que ce reproche puisse m'atteindre, ni même que personne pense à me l'adresser.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la crainte d'être blâmé par les étrangers préoccupe l'esprit des Russes. Ce peuple bizarre unit une extrême jactance à une excessive défiance de lui-même; en dehors suffisance, au fond humilité inquiète : voilà ce que j'ai vu dans la plupart des Russes. Leur vanité, qui ne se repose jamais, est toujours en souffrance comme l'est l'orgueil anglais; aussi les Russes manquent-ils de simplicité. La naïveté, ce mot français dont aucune autre langue que la nôtre ne peut rendre le sens exact parce que la chose nous est propre, la naïveté, cette simplicité qui pourrait devenir malicieuse, ce don de l'esprit qui fait rire sans jamais blesser le cœur, cet oubli des précautions oratoires qui va jusqu'à prêter des armes contre soi à ceux auxquels on parle. cette équité de jugement, cette vérité d'expression tout involontaire, cet abandon de la personnalité dans l'intérêt de la vérité; la simplesse gauloise, en un mot, ils ne la con-

naissent pas. Un peuple d'imitateurs ne sera jamais naïf ; le calcul chez lui tuera toujours la sincérité.

J'ai trouvé dans le testament de Monomaque des conseils sages et curieux adressés à ses enfants : voici un passage qui m'a particulièrement frappé : c'est un aveu précieux à recueillir : « Respectez surtout les étrangers , de quelque qualité , de quelque rang qu'ils soient , et si vous n'êtes pas à » même de les combler de présents , prodiguez-leur au moins » des marques de bienveillance , *puisque de la manière dont » ils sont traités dans un pays dépend le bien et le mal qu'ils » en disent en retournant dans le leur.* » (Tiré des conseils de Vladimir Monomaque à ses enfants en 1126.) Ce prince avait été baptisé sous le nom de Basile. (Histoire de l'empire de Russie par Karamsin , traduite par MM. Saint-Thomas et Jauffret ; tome II , page 205. Paris , 1820.)

Un tel raffinement d'amour-propre , vous en conviendrez , ôte beaucoup de son prix à l'hospitalité. Aussi cette charité calculée m'est-elle revenue malgré moi plus d'une fois à la mémoire pendant mon voyage. Ce n'est pas qu'on doive priver les hommes de la récompense de leurs bonnes actions ; mais il est immoral , il est ignoble de donner cette récompense pour premier mobile à la vertu.

Voici quelques autres passages extraits du même auteur , et qui serviront d'appui à mes propres observations.

Karamsin lui-même raconte les fâcheux résultats de l'invasion des Mongols sur le caractère du peuple russe : si l'on me trouve sévère dans mes jugements , on verra qu'ils sont autorisés par un auteur grave et plutôt disposé à l'indulgence.

« L'orgueil national , dit-il , s'anéantit parmi les Russes ; » ils eurent recours aux artifices qui suppléent à la force » chez des hommes condamnés à une obéissance servile : » *habiles à tromper les Tatars , ils devinrent aussi plus savants » dans l'art de se tromper mutuellement ; achetant des barbares » leur sécurité personnelle , ils furent plus avides d'argent et » moins sensibles aux injures , à la honte , exposés sans cesse à*

Nul caractère n'est aussi difficile à définir que celui de ce peuple.

Sans moyen âge, sans souvenirs anciens, sans catholicisme, sans chevalerie derrière soi, sans respect pour sa parole (1), toujours Grecs du Bas-Empire, polis par formule comme des Chinois, grossiers ou du moins indéliçats comme des Kalmoucks, sales comme des Lapons, beaux comme des anges, ignorants comme des sauvages (j'exçepte les femmes et quelques diplomates), fins comme des juifs, intrigants comme des affranchis, doux et graves dans leurs manières comme des Orientaux, cruels dans leurs sentiments comme des barbares, sarcastiques et dèdaigneux pas dèsespoir, doublement moqueurs par nature et par sentiment de leur infèriorité, légers, mais en apparence seulement : les Russes sont essentiellement propres aux affaires sérieuses ; tous ont l'esprit nécessaire pour acquèrir un tact extraordinairement aiguisé, mais nul n'est assez magnanime pour s'élever au-dessus de la finesse ; aussi m'ont-ils dègoûté de cette facultè indispensable pour vivre chez eux. Avec leur continuelle surveillance d'eux-mêmes, ils me paraissent les hommes les plus à plaindre de la terre. Le tact des convenances, cette police de l'imagination, est une qualité triste, au moyen de laquelle on sacrifie sans cesse son sentiment à celui des autres, une qualité négative qui en exclut de positives bien supérieures, c'est le gagne-pain des courtisans ambitieux qui sont là pour obèir à la volonté d'un autre, pour suivre, pour deviner l'impulsion, mais qui se feraient chasser le jour où ils prétendraient à la donner. C'est que, pour donner l'impulsion, il faut du génie ; le génie est le tact de la force, le tact n'est que le génie de la faiblesse. Les Russes sont tout tact. Le génie agit, le tact observe, et l'abus de l'observation mène à la dèfiance, c'est-à-dire à l'inaction ; le génie peut s'allier avec beaucoup d'art, jamais avec un tact très-raffiné,

(1) Malgré tout ce qui précède, il peut être utile de dire que ceci ne s'adresse qu'aux masses, qui en Russie ne sont conduites que par la peur et la force.

parce que le tact, cette flatterie à feu couvert, cette suprême vertu des subalternes qui respectent l'ennemi, c'est-à-dire le maître, tant qu'ils n'osent pas le frapper, est toujours uni à un peu d'artifice. Grâce à cette supériorité de sérail, les Russes sont impénétrables; il est vrai qu'on voit toujours qu'ils cachent quelque chose, mais on ne sait ce qu'ils cachent, et cela leur suffit. Ils seront des hommes bien redoutables et bien fins lorsqu'ils parviendront à masquer même leur finesse.

Déjà quelques-uns d'entre eux sont arrivés jusque-là; ce sont les plus avancés du pays, tant par le poste qu'ils occupent que par la supériorité d'esprit avec laquelle ils remplissent leur charge. Ceux-là, je n'ai pu les juger que de souvenir; leur présence a un prestige qui me fascinait.

Mais, bon Dieu! à quoi peut aboutir tout ce manège? Quel motif suffisant assignerons-nous à tant de feinte? Quel devoir, quelle récompense peut faire si longtemps supporter à des visages d'hommes la fatigue du masque?

Le jeu de tant de batteries ne serait-il destiné qu'à défendre un pouvoir réel et légitime?... Un tel pouvoir n'en a pas besoin, la vérité se défend d'elle-même. Veut-on protéger de misérables intérêts de vanité? peut-être. Cependant, prendre de tels soucis pour arriver à un résultat si misérable, ce serait un travail indigne des hommes graves qui se l'imposent; je leur attribue une pensée plus profonde; un but plus grand m'apparaît et m'explique leurs prodiges de dissimulation et le longanimité.

Une ambition désordonnée; immense, une de ces ambitions qui ne peuvent germer que dans l'âme des opprimés, et se nourrir que du malheur d'une nation entière, fermente au cœur du peuple russe. Cette nation, essentiellement conquérante, avide à force de privations, expie d'avance chez elle, par une soumission avilissante, l'espoir d'exercer la tyrannie chez les autres; la gloire, la richesse qu'elle attend la distraient de la honte qu'elle subit, et, pour se laver du

sacrifice impie de toute liberté publique et personnelle, l'esclave, à genoux, rêve la domination du monde.

Ce n'est pas l'homme qu'on adore dans l'empereur Nicolas, c'est le maître ambitieux d'une nation plus ambitieuse que lui. Les passions des Russes sont taillées sur le patron de celles des peuples antiques; chez eux tout rappelle l'Ancien Testament; leurs espérances, leurs tortures sont grandes comme leur empire.

Là, rien n'a de bornes, ni douleurs, ni récompenses, ni sacrifices, ni espérances: leur pouvoir peut devenir énorme, mais ils l'auront acheté au prix que les nations de l'Asie payent la fixité de leurs gouvernements: au prix du bonheur.

La Russie voit dans l'Europe une proie qui lui sera livrée tôt ou tard par nos dissensions; elle fomente chez nous l'anarchie dans l'espoir de profiter d'une corruption favorisée par elle, parce qu'elle est favorable à ses vues: c'est l'histoire de la Pologne recommencée en grand. Depuis longues années Paris lit des journaux révolutionnaires, révolutionnaires dans tous les sens, payés par la Russie. « L'Europe, dit-on à Pétersbourg, prend le chemin qu'a suivi la Pologne; elle s'énerve par un libéralisme vain, tandis que nous restons puissants, précisément parce que nous ne sommes pas libres: patientons sous le joug, nous ferons payer aux autres notre honte. »

Le plan que je vous révèle ici peut paraître chimérique à des yeux distraits; il sera reconnu pour vrai par tout homme initié à la marche des affaires de l'Europe et aux secrets des cabinets pendant les vingt dernières années. Il donne la clef de bien des mystères, il explique en un mot l'extrême importance que des personnes sérieuses par caractère et par position attachent à n'être vues des étrangers que du beau côté. Si les Russes étaient, comme ils le disent, les appuis de l'ordre et de la légitimité, se serviraient-ils d'hommes, et, qui pis est, de moyens révolutionnaires?

Le monstrueux crédit de la Russie à Rome est un des effets

du prestige contre lequel je voudrais nous prémunir (1). Rome et toute la catholicité n'a pas de plus grand, de plus dangereux ennemi que l'empereur de Russie. Tôt ou tard, sous les auspices de l'autocratie grecque, le schisme régnera seul à Constantinople; alors le monde chrétien, partagé en deux camps, reconnaîtra le tort fait à l'Église romaine par l'aveuglement politique de son chef.

Ce prince, effrayé du désordre où tombaient les sociétés lors de son avènement au trône pontifical, épouvanté du mal moral causé à l'Europe par nos révolutions, sans soutien, éperdu au milieu d'un monde indifférent ou railleur, ne craignait rien tant que les soulèvements populaires dont il avait souffert et vu souffrir ses contemporains; alors, cédant à la funeste influence de certains esprits étroits, il a pris conseil de la prudence humaine, il s'est montré sage selon le monde, habile à la manière des hommes : c'est-à-dire aveugle et faible selon Dieu, et voilà comment la cause du catholicisme en Pologne fut désertée par son avocat naturel, par le chef visible de l'Église orthodoxe. Est-il aujourd'hui beaucoup de nations qui sacrifieraient leurs soldats pour Rome? Et lorsque dans son dénûment le pape trouve encore un peuple prêt à se faire égorger pour lui... il l'excommunie!... lui, le seul prince de la terre qui devait l'assister jusqu'à la mort, il l'excommunie pour complaire au souverain d'une nation schismatique! Les fidèles se demandant avec effroi ce qu'est devenue l'infatigable prévoyance du saint-siège; les martyrs, frappés d'interdiction, voient la foi catholique sacrifiée par Rome à la politique grecque : et la Pologne découragée dans sa sainte résistance, subit son sort sans le comprendre (1).

Le représentant de Dieu sur la terre n'a-t-il pas encore reconnu que depuis le traité de Westphalie, toutes les guerres de l'Europe sont des guerres de religion? Quelle pru-

(1) Écrit en 1859.

(1) Ces remontrances, qui n'ont pas passé, ce semble, les bornes du respect, ont été justifiées par les derniers édits de la cour de Rome.

dence charnelle a pu troubler son regard au point de lui faire appliquer à la direction des choses du ciel des moyens assez bons pour les rois, mais indignes du roi des rois ! Leur trône n'a qu'une durée passagère, le sien est éternel ; oui, éternel, parce que le prêtre assis sur ce trône serait plus grand et plus clairvoyant dans les catacombes qu'il ne l'est au Vatican. Trompé par la subtilité des enfants du siècle, il n'a point aperçu le fond des choses, et dans les aberrations où l'a jeté sa politique de peur, il a oublié de puiser sa force où elle est : dans la politique de foi (1)

Mais patience, les temps mûrissent, bientôt toute question sera posée nettement, et la vérité, défendue par ses champions légitimes, reprendra son empire sur l'esprit des nations. Peut-être la lutte qui se prépare servira-t-elle à faire comprendre aux protestants une vérité essentielle, que j'ai déjà exprimée plus d'une fois, mais sur laquelle j'insiste incessamment, parce qu'elle me paraît l'unique vérité nécessaire pour hâter la réunion de toutes les communions chrétiennes : c'est que le seul prêtre réellement libre qui existe au monde, c'est le prêtre catholique. Partout ailleurs que dans l'Église catholique, le prêtre est assujéti à d'autres lois, à d'autres lumières qu'à celles de sa conscience et de sa doctrine. On frémit en voyant les inconséquences de l'Église anglicane, et l'on tremble en voyant l'avilissement de l'Église grecque à Pétersbourg ; que l'hypocrisie cesse de triompher en Angleterre, la plus grande partie du royaume redevient catholique. L'Église romaine seule a sauvé la pureté de la foi, en

(4) L'ignorance des choses religieuses est telle aujourd'hui qu'un catholique, homme de beaucoup d'esprit, à qui je lisais ce passage, m'interrômpit : « Vous n'êtes plus catholique, me dit-il, vous blâmez le pape !!! » Comme si le pape était impeccable aussi bien qu'il est infaillible en matière de foi. Encore si cette infaillibilité même est-elle soumise à certaines restrictions par les gallicans, qui pourtant croient être catholiques. Le Dante a-t-il jamais été accusé d'hérésie ? cependant quel langage ne tient-il pas à ceux des papes qu'il place dans son enfer ? Les meilleurs esprits de notre temps tombent dans une confusion d'idées qui eût fait rire les écoliers des siècles passés. Je répondis à mon critique en le renvoyant à Bossuet. Son exposition de la doctrine catholique, confirmée, approuvée, vantée en tout temps, et adoptée par la cour de Rome, justifie suffisamment mes principes.

défendant par toute la terre avec une générosité sublime, avec une patience héroïque, avec une inflexible conviction, l'indépendance du sacerdoce contre l'usurpation des souverainetés temporelles quelles qu'elles fussent. Où est l'Église qui ne se soit pas laissé rabaisser par les divers gouvernements de la terre au rang d'une police pieuse? Il n'y en a qu'une, une seule, c'est l'Église catholique; et cette liberté qu'elle a conservée au prix du sang de ses martyrs, est un principe éternel de vie et de puissance. L'avenir du monde est à elle, parce qu'elle a su rester pure d'alliage. Que le protestantisme s'agite, c'est dans sa nature; que les sectes s'inquiètent et discutent, c'est leur jeu : l'Église catholique attend!...

Le clergé grec russe n'a jamais été, il ne sera jamais qu'une milice revêtu d'un uniforme un peu différent de l'habit des troupes séculières de l'empire. Sous la direction de l'empereur, les papes et leurs évêques sont un régiment de clercs : voilà tout.

La distance qui sépare la Russie de l'Occident a merveilleusement servi jusqu'à ce jour à nous voiler toutes ces choses. Si l'astucieuse politique grecque craint la vérité, c'est parce qu'elle sait merveilleusement profiter du mensonge; mais ce qui me surprend, c'est qu'elle parvienne à en perpétuer le règne.

Comprenez-vous maintenant l'importance d'une opinion, d'un mot sarcastique, d'une lettre, d'une moquerie, d'un sourire, à plus forte raison d'un livre aux yeux de ce gouvernement favorisé par la crédulité de ses peuples, et par la complaisance de tous les étrangers?... Un mot de vérité lancé en Russie, c'est l'étincelle qui tombe sur un baril de poudre.

Qu'importe aux hommes qui mènent la Russie le dénûment, la pâleur des soldats de l'empereur? Ces spectres vivants ont les plus beaux uniformes de l'Europe : qu'importent les sarraux de bure sous lesquels se cachent dans l'intérieur de leurs cantonnements ces fantômes dorés?... Pourvu

qu'ils ne soient pauvres et sales qu'en secret, et qu'ils brillent lorsqu'ils se montrent, on ne leur demande ni ne leur donne rien. Une misère drapée : telle est la richesse des Russes : pour eux l'apparence est tout, et l'apparence chez eux ment plus que chez d'autres. Aussi quiconque lève un coin du voile est-il pour jamais perdu de réputation à Pétersbourg.

La vie sociale en ce pays est une conspiration permanente contre la vérité.

Là, quiconque n'est pas dupe passe pour traître : là, rire d'une gasconnade, réfuter un mensonge, contredire une vanterie politique, *motiver l'obéissance* est un attentat contre la sûreté de l'État et du prince ; c'est encourir le sort d'un révolutionnaire, d'un conspirateur, d'un ennemi de l'ordre, d'un criminel de lèse-majesté... d'un Polonais, et vous savez si ce sort est cruel ! Il faut avouer qu'une *susceptibilité* qui se manifeste de la sorte est plus redoutable que moquable : la surveillance minutieuse d'un tel gouvernement d'accord avec la vanité éclairée d'un tel peuple, devient épouvantable ; elle n'est plus ridicule.

On peut et l'on doit s'astreindre à tous les genres de précautions sous un maître qui ne fait grâce à aucun ennemi, qui ne méprise aucune résistance, et qui, dès lors, s'impose la vengeance comme un devoir. Cet homme, ou plutôt ce gouvernement personnifié, prendrait le pardon pour une apostasie, la clémence pour l'oubli de soi-même, l'humanité pour un manque de respect envers sa propre majesté... que dis-je ? envers sa divinité !... Il n'est pas le maître de renoncer à se faire adorer.

La civilisation russe est encore si près de sa source qu'elle ressemble à de la barbarie. La Russie n'est qu'une société conquérante, sa force n'est pas dans la pensée, elle est dans la guerre, c'est-à-dire dans la ruse et la férocité.

La Pologne, par sa dernière insurrection, a retardé l'explosion de la mine : elle a forcé les batteries de rester masquées ; on ne pardonnera jamais à la Pologne la dissimulation

dont on est forcé d'user, non pas avec elle, puisqu'on l'im-mole impunément, mais avec des amis dont il faut continuer de faire des dupes, en ménageant leur ombrageuse philan-thropie. On intéresse à ce sentiment magnanime et passionné, notez ces deux points-ci, la sentinelle avancée du nouvel empire romain qui s'appellera l'empire grec, et, le plus cir-conspect, mais le plus aveugle des rois de l'Europe (1), pour plaire à son voisin, qui est son maître, commence une guerre de religion... il n'est pas près de s'arrêter dans la route où on le pousse; si l'on a pu égarer celui-là, on en séduira bien d'autres...

Considérez, je vous prie, que si jamais les Russes parve-naient à dominer l'Occident, ils ne le gouverneraient pas de chez eux, à la manière des anciens Mongols; tout au con-traire, ils n'auraient rien de si pressé que de sortir de leurs plaines glacées, et sans imiter leurs anciens maîtres, les Tatares, qui pressuraient de loin les Slaves, leurs tribulaires, — car le climat de la Moscovie effrayait même les Mongols, — les Moscovites sortiraient en foule de leur pays dès que les chemins des autres contrées leur seraient ouverts.

En ce moment, ils parlent modération, ils protestent contre la conquête de Constantinople, ils craignent, disent-ils, tout ce qui peut agrandir un empire où les distances sont déjà une calamité; ils redoutent même... jugez jusqu'où va leur prudence!... ils redoutent les climats chauds!... At-tendez un peu, vous verrez à quoi aboutiront toutes ces craintes.

Et je ne signalerais pas tant de mensonges, tant de périls, tant de fléaux?... Non, non; j'aime mieux me tromper et parler que d'avoir vu juste et de me taire. S'il y a témérité à dire ce que j'ai observé, il y aurait crime à le cacher.

Les Russes ne me répondront pas; ils diront: « Quatre mois de voyage, il a mal vu. »

Il est vrai, j'ai mal vu, mais j'ai bien deviné.

(1) Écrit du vivant du feu roi de Prusse en 1839.

Ou s'ils me font l'honneur de me réfuter, ils nieront les faits; les faits, matière brute de tout récit, et qu'on est accoutumé de compter pour rien à Pétersbourg, où le passé comme l'avenir, comme le présent, est à la disposition du maître; car, encore une fois, les Russes n'ont rien à eux que l'obéissance et l'imitation; la direction de leur esprit, leur jugement, leur libre arbitre; appartiennent au souverain. En Russie, l'histoire fait partie du domaine de la couronne: c'est la propriété morale du prince comme les hommes et la terre y sont sa propriété matérielle; on la range dans les garde-meubles avec les trésors impériaux, et l'on n'en montre que ce qu'on en veut bien faire connaître. Le souvenir de ce qui s'est fait la veille est le bien de l'empereur; il modifie selon son bon plaisir les annales du pays, et dispense chaque jour à son peuple les vérités historiques qui s'accordent avec la fiction du moment. Voilà comment Minine et Pojarski, héros oubliés depuis deux siècles, furent exhumés tout d'un coup et devinrent à la mode au moment de l'invasion de Napoléon; c'est que, dans ce moment-là, le gouvernement permettait l'enthousiasme patriotique.

Toutefois ce pouvoir exorbitant se nuit à lui-même; la Russie ne le subira pas éternellement: un esprit de révolte couve dans l'armée. Je dis comme l'empereur, les Russes ont trop voyagé; la nation est devenue avide d'enseignements: la douane n'a pas de prise sur la pensée, les armées ne l'exterminent pas, les remparts ne l'arrêtent pas, elle passe sous terre: les idées sont dans l'air, elles sont partout, et les idées changent le monde (1).

De tout ce qui précède, il résulte que l'avenir, cet avenir si brillant, rêvé par les Russes, ne dépend pas d'eux; qu'ils n'ont point d'idées à eux, et que le sort de ce peuple d'imi-

(1) Depuis que ceci a été écrit, l'empereur permet le séjour de Paris à une foule de Russes. Il croit peut-être guérir les novateurs de leurs rêves en leur montrant de près la France qui lui est représentée comme un volcan de révolutions, comme un pays dont le séjour doit à jamais dégoûter les Russes des réformes politiques: il se trompe.

tateurs se décidera chez les peuples à idées qui leur sont propres : si les passions se calment dans l'Occident, si l'union s'établit entre les gouvernements et les sujets, l'avidité des Slaves conquérants devient une chimère.

Est-il à propos de vous répéter que je parle sans animosité, que j'ai décrit les choses sans accuser les personnes, et que dans les déductions que j'ai tirées de certains faits qui m'épouvantaient, j'ai tâché de faire la part de la nécessité? j'accuse moins que je ne raconte.

J'étais parti de Paris avec l'opinion que l'alliance intime de la France et de la Russie pouvait seule accommoder les affaires de l'Europe ; mais depuis que j'ai vu de près la nation russe et que j'ai reconnu le véritable esprit de son gouvernement, j'ai senti qu'elle est isolée du reste du monde civilisé par un puissant intérêt politique, appuyé sur le fanatisme religieux, et je suis de l'avis que la France doit chercher ses appuis parmi les nations dont les besoins s'accordent avec les siens. On ne fonde pas des alliances sur des opinions contre des intérêts. Où sont en Europe les besoins qui s'accordent? ils sont chez les Français et les Allemands et chez les peuples naturellement destinés à servir de satellites à ces deux grandes nations. Les destinées d'une civilisation progressive, sincère et raisonnable, se décideront au cœur de l'Europe : tout ce qui concourt à hâter le parfait accord de la politique allemande avec la politique française est bienfaisant ; tout ce qui retarde cette union, quelque spécieux que soit le motif du délai, est pernicieux.

La guerre éclatera entre la philosophie et la foi, la politique et la religion : entre le protestantisme et l'Église catholique : et de la bannière qu'arborera la France dans cette lutte colossale, dépendra le sort du monde, de l'Église, et avant tout de la France.

La preuve que le système d'alliance auquel j'aspire est bon, c'est qu'un temps viendra où nous n'aurons pas la liberté d'en choisir un autre.

Comme étranger, surtout comme étranger qui écrit, j'ai

été accablé de protestations de politesses par les Russes ; mais leur obligeance s'est bornée à des promesses, personne ne m'a donné la facilité de regarder au fond des choses. Une foule de mystères sont restés impénétrables à mon intelligence.

Un an passé dans le pays m'aurait peu avancé ; les inconvénients de l'hiver m'ont semblé d'autant plus à craindre que les habitants m'assuraient qu'on en souffre moins. Ils comptent pour rien les membres paralysés, les traits du visage gelés ; je pourrais pourtant vous citer plus d'un exemple de ce genre d'accidents arrivés même à des femmes de la société, soit étrangères, soit russes ; et une fois atteint, on se ressent toute sa vie du coup qu'on a reçu ; quand on ne risquerait que d'incurables névralgies, le danger serait grand : je n'ai pas voulu braver inutilement ces maux et l'ennui des précautions qu'il faut s'imposer pour les éviter. D'ailleurs, dans cet empire du profond silence, des grands espaces vides, des campagnes nues, des villes solitaires, des physionomies prudentes et dont l'expression peu franche fait trouver vide la société elle-même, la tristesse me gagnait : j'ai fui devant le spleen aussi bien que devant le froid. On a beau dire, quiconque veut passer l'hiver à Pétersbourg, doit se résigner pendant six mois à oublier la nature pour vivre emprisonné parmi des hommes qui n'ont point de naturel (1).

Je l'avoue ingénument, j'ai passé en Russie un été terrible, parce que je n'ai pu parvenir à bien comprendre qu'une très-petite partie de ce que j'y ai vu. J'espérais arriver à des solutions, je vous rapporte des problèmes.

Il est un mystère surtout que je regrette de n'avoir pu pénétrer, c'est le peu d'influence de la religion en Russie. Malgré l'asservissement politique de l'Église grecque, ne

(1) Je trouve dans les lettres de lady Montagu, nouvellement publiées, une maxime des courtisanes turcs applicable à tous les courtisanes, mais surtout aux courtisanes russes, ce qui veut dire à tous les Russes ; elle peut servir à marquer les rapports de plus d'une sorte qui existent entre la Turquie et la Moscovie : « Caressez les favoris, évitez les malheureux et ne vous fiez à personne. » Lady Mary Wortley Montagu's Letters, p. 459, t. II.

pourrait-elle pas conserver du moins quelque autorité morale sur les peuples ? elle n'en a aucune. A quoi tient la nullité d'une Église que tout semble favoriser dans son œuvre ? Voilà le problème. Est-ce le propre de la religion grecque de rester ainsi stationnaire en se contentant des marques extérieures du respect ? Un tel résultat est-il inévitable partout où le pouvoir spirituel tombe dans la dépendance absolue du temporel ? je le crois, mais c'est ce que j'aurais voulu pouvoir vous prouver à force de documents et de faits. Pourtant, je résumerai en peu de mots le résultat des observations que j'ai faites sur les rapports du clergé russe avec les fidèles.

J'ai vu en Russie une Église chrétienne, que personne n'attaque, que tout le monde respecte, du moins en apparence : une Église que tout favorise dans l'exercice de son autorité morale, et pourtant cette Église n'a nul pouvoir sur les cœurs ; elle ne sait faire que des hypocrites ou des superstitieux.

Dans les pays où la religion n'est point respectée, elle n'est point responsable ; mais ici, où tout le prestige d'un pouvoir absolu aide le prêtre dans l'accomplissement de son œuvre, où la doctrine n'est attaquée ni par des écrits ni par des discours ; où les pratiques religieuses sont, pour ainsi dire, passées en lois de l'État ; où les coutumes servent la foi, comme elles la contrarient chez nous ; on a le droit de reprocher à l'Église sa stérilité. Cette Église est morte, et pourtant, à en juger d'après ce qui se passe en Pologne, elle peut devenir persécutrice ; tandis qu'elle n'a ni d'assez hautes vertus, ni d'assez grands talents pour être conquérante par la pensée ; en un mot, il manque à l'Église russe ce qui manque à tout dans ce pays : la liberté, sans laquelle l'esprit de vie se retire et la lumière s'éteint.

L'Europe occidentale ignore tout ce qu'il entre d'intolérance religieuse dans la politique russe. Le culte des Grecs réunis vient d'être aboli à la suite de longues et sourdes persécutions : l'Europe catholique sait-elle qu'il n'y a plus d'u-

niates chez les Russes? sait-elle seulement, éblouie qu'elle est des lumières de sa philosophie, ce que c'est que les uniates (1)?

Voici un fait qui vous prouvera le danger qu'on court en Russie à dire ce qu'on pense de la religion grecque et de son peu d'influence morale.

Il y a quelques années qu'un homme d'esprit, bien vu de tout le monde à Moscou, noble de naissance et de caractère, mais, malheureusement pour lui, dévoré de l'amour de la vérité, passion dangereuse partout, et mortelle dans ce pays là, s'avisa d'imprimer que la religion catholique est plus favorable au développement des esprits, au progrès des arts, que ne l'est la religion byzantine russe; il pensait là-dessus ce que je pense, et il a osé le dire, crime irrémissible pour un Russe. La vie du prêtre catholique, est-il dit dans son livre, vie toute surnaturelle ou qui du moins doit l'être, est un sacrifice volontaire et journalier des penchants grossiers de la nature; c'est la preuve en action et incessamment renouvelée aux yeux d'un monde incrédule de la supériorité de l'esprit sur la matière; sacrifice toujours recommencé sur l'autel de la foi, pour prouver aux plus impies que l'homme n'est pas soumis en tout à la force physique, et qu'il peut recevoir d'une puissance supérieure le moyen d'échapper aux lois du monde matériel; puis il ajoute: « Grâce aux réformes opérées par le temps, la religion catholique ne peut plus employer sa virtualité qu'à faire le bien; » en un mot, il prétendait que le catholicisme avait manqué aux grandes destinées de la race slave, parce que là seulement se trouve à la fois, enthousiasme soutenu, charité parfaite et discernement pur; il appuyait son opinion d'un grand nombre de preuves, et s'efforçait de montrer les avantages d'une

(1) Depuis que ceci est écrit, plusieurs journaux ont publié l'allocation du pape aux cardinaux au sujet du fait que je viens de citer. Ce discours, inspiré par la plus haute sagesse, montre que le saint-père est enfin éclairé sur les périls que je signale, et que les vrais intérêts de la foi l'emportent aujourd'hui à Rome sur les considérations d'une politique mondaine.

religion indépendante, c'est-à-dire universelle, sur les religions locales, c'est-à-dire bornées par la politique; bref, il professait une opinion que je n'ai cessé de défendre de toutes mes forces.

Il n'est pas jusqu'aux défauts du caractère des femmes russes dont cet écrivain n'accuse la religion grecque. Il prétend que, si elles sont légères, si elles n'ont pas su conserver sur leur famille l'autorité qu'il est du devoir d'une épouse chrétienne et d'une mère d'exercer chez elle, c'est qu'elles n'ont jamais reçu un véritable enseignement religieux.

Ce livre, échappé, je ne sais par quel miracle ou par quel subterfuge, à la surveillance de la censure, mit la Russie en feu; Pétersbourg et Moscou la sainte jetèrent des cris de rage et d'alarmes, enfin la conscience des fidèles se troubla tellement que d'un bout de l'empire à l'autre on demandait la punition de cet imprudent avocat de la mère des Églises chrétiennes, ce qui n'empêchait pas l'écrivain téméraire d'être conspué comme novateur; car... et ceci n'est pas une des moindres inconspéquences de l'esprit humain presque toujours en contradiction avec lui-même dans les comédies qui se jouent en ce monde, le mot d'ordre de tous les sectaires et schismatiques, c'est qu'il faut respecter la religion sous laquelle on est né, vérité trop oubliée de Luther et de Calvin, qui ont fait en religion ce que bien des héros républicains voudraient faire en politique: de l'autorité à leur profit; enfin, il n'y avait pas assez de knout, pas assez de Sibérie, de galères, de mines, de forteresses, de solitudes dans toutes les Russies pour rassurer Moscou et son orthodoxie byzantine contre l'ambition de Rome, servie par la doctrine impie d'un homme traître à Dieu et à son pays!

On attend avec anxiété l'arrêt qui va décider du sort d'un si grand criminel; cette sentence, tardant à paraître, on désespérait déjà de la justice suprême, lorsque l'empereur, dans son impassibilité miséricordieuse, déclare qu'il n'y a point lieu à punir, qu'il n'y a point de criminel à frapper;

mais qu'il y a un fou à enfermer : il ajoute que *le malade sera livré aux soins des médecins.*

Cette torture d'un nouveau genre fut appliquée sans délai, mais d'une façon si sévère que le fou supposé pensa justifier l'arrêt dérisoire du chef absolu de l'Église et de l'État. Le martyr de la vérité fut près de perdre la raison à lui dénié par une décision d'en haut. Aujourd'hui, *au bout de trois années* d'un traitement rigoureusement observé, traitement aussi avilissant qu'il était cruel, le malheureux théologien du grand monde commence seulement à jouir d'un peu de liberté ; mais n'est-ce pas un miracle !... maintenant il doute de sa propre raison, et sur la foi de la parole impériale il s'avoue lui-même insensé !... O profondeurs des misères humaines !... En Russie, la parole souveraine, lorsqu'elle réprouve un homme, équivaut aujourd'hui à l'excommunication papale du moyen âge !...

Le fou supposé peut, dit-on, maintenant communiquer avec quelques amis : on m'a proposé, pendant mon séjour à Moscou, de me mener le voir dans sa retraite ; la peur m'a retenu et même la pitié, car ma curiosité lui aurait paru insultante. On ne m'a pas dit quelle peine ont subie les censeurs du livre qu'il a publié.

C'est un exemple tout récent de la manière dont les affaires de conscience se traitent aujourd'hui en Russie. Je vous le demande une dernière fois, le voyageur assez malheureux ou assez heureux pour avoir recueilli de tels faits, a-t-il le droit de les laisser ignorer ? En ce genre, ce que vous savez positivement vous éclaire sur ce que vous supposez, et de toutes ces choses, il résulte une conviction que vous avez l'obligation de faire partager au monde si vous le pouvez.

J'ai parlé sans haine personnelle, mais aussi sans crainte ni restriction ; car j'ai bravé même le danger d'ennuyer.

Le pays que je viens de parcourir est sombre et monotone, autant que celui que j'ai peint autrefois était brillant et varié. En faire le tableau exact c'est renoncer à plaire. En Russie, la vie est aussi terne qu'elle est gaie en Andalousie ;

le peuple russe est morne, le peuple espagnol plein de verve. En Espagne, l'absence de la liberté politique était compensée par une indépendance personnelle qui n'existe peut-être nulle part au même degré et dont les effets sont surprenants, tandis qu'en Russie, l'une est aussi inconnue que l'autre. Un Espagnol vit d'amour, un Russe vit de calcul; un Espagnol raconte tout, et s'il n'a rien à raconter, il invente; un Russe cache tout, et s'il n'a rien à cacher, il se tait pour avoir l'air discret, même il se tait sans calcul, par habitude; l'Espagne est infestée de brigands, mais on n'y vole que sur les grands chemins; les routes de la Russie sont sûres, mais on est volé inmanquablement dans les maisons; l'Espagne est remplie de souvenirs et de ruines qui datent de tous les siècles; la Russie date d'hier, son histoire n'est riche qu'en promesses; l'Espagne est hérissée de montagnes qui varient les sites à chaque pas du voyageur; la Russie n'a qu'un paysage d'un bout de la plaine à l'autre; le soleil illumine Séville, il vivifie tout dans la Péninsule; la brume voile les lointains des paysages de Pétersbourg qui restent ternes, même pendant les plus belles soirées de l'été: enfin les deux pays sont en tous points l'opposé l'un de l'autre, c'est la différence du jour à la nuit, du feu à la glace, du midi au nord.

Il faut avoir vécu dans cette solitude sans repos, dans cette prison sans loisir, qu'on appelle la Russie, pour sentir toute la liberté dont on jouit dans les autres pays de l'Europe, quelque forme de gouvernement qu'ils aient adoptée. On ne saurait trop le répéter, en Russie, la liberté manque à tout, si ce n'est, m'a-t-on dit, au commerce d'Odessa. Aussi l'empereur, grâce au tact prophétique dont il est doué, n'aime-t-il guère l'esprit d'indépendance qui règne dans cette ville dont la prospérité est due à l'intelligence et à l'intégrité d'un Français (1); c'est pourtant la seule de tout son vaste empire où l'on puisse de bonne foi bénir son règne.

(1) M. le duc de Richelieu, ministre sous Louis XVIII.

Quand votre fils sera mécontent en France, usez de ma recette, dites-lui : « Allez en Russie. » C'est un voyage utile à tout étranger ; quiconque aura bien vu ce pays, se trouvera content de vivre partout ailleurs. Il est toujours bon de savoir qu'il existe une société où nul bonheur n'est possible parce que, par une loi de sa nature, l'homme ne peut être heureux sans liberté.

Un tel souvenir rend indulgent ; le voyageur rentré dans ses foyers peut dire de son pays ce qu'un homme d'esprit disait de lui-même : « Quand je m'apprécie, je suis modeste ; mais je suis fier quand je me compare. »

APPENDICE.

Histoire de la captivité de MM. Girard et Grassini, prisonniers en Russie. — Récit de M. Girard. — Conversation du voyageur avec M. Grassini. — Récit officiel de la captivité en Russie et du renvoi en Danemark des princes et princesses de Brunswick sous l'impératrice Catherine II (extrait de la première partie des actes de l'Académie impériale russe). — Extrait de la Description de Moscou, par Lecoq de Laveau. — Prisons de Moscou.

Novembre 1843.

Pendant le cours de cette année, le hasard m'a fait rencontrer deux hommes qui servaient dans notre armée à l'époque de la campagne de 1812, et qui vécurent l'un et l'autre pendant plusieurs années en Russie, après y avoir été faits prisonniers. L'un est Français, actuellement professeur de langue russe à Paris ; il se nomme M. Girard ; l'autre est un Italien, M. Grassini, le frère de la célèbre cantatrice du même nom, laquelle fit sensation en Europe par sa beauté et contribua par son talent dramatique à la gloire de l'école moderne en Italie (1).

Ces deux personnes m'ont raconté des faits qui se confirment les uns par les autres, et qui me paraissent assez intéressants pour mériter d'être publiés.

Ayant noté, sans y retrancher un seul mot, ma conversation avec M. Grassini, je la rapporterai textuellement ; mais comme je n'avais pas eu le même soin relativement aux dé-

(1) Tous les anciens amateurs de musique se rappellent l'effet incomparable qu'elle produisait dans les beaux chants de Mayer, de Zingarelli, de Paesiello, et surtout dans les récitatifs obligés. Après avoir fait époque dans l'histoire de l'art, elle a servi de modèle aux plus grands talents modernes par son expression tragique, par son accent vraiment noble, vraiment italien, par son large style de chant et par l'énergie de sa déclamation.

tails qui m'avaient été communiqués par M. Girard, je ne puis donner de ceux-ci qu'un résumé. Les deux récits se ressemblent tellement qu'on les dirait calqués l'un sur l'autre ; et cette similitude n'a pas laissé que d'ajouter à la confiance que m'inspiraient les deux personnes de qui je tiens les faits qu'on va lire. Remarquez que ces deux hommes sont complètement étrangers l'un à l'autre, qu'ils ne se sont jamais vus, et qu'ils ne se connaissent pas même de nom.

Voici d'abord ce que m'a conté M. Girard :

Il fut fait prisonnier pendant la retraite, et envoyé immédiatement dans l'intérieur de la Russie, sous la conduite d'un corps de Cosaques. Le malheureux faisait partie d'un convoi de trois mille Français. Le froid devenait de jour en jour plus intense, et, malgré la saison, les prisonniers furent dirigés au delà de Moscou, pour être dispersés ensuite dans divers gouvernements de l'intérieur.

Mourant de faim, exténués, la fatigue les forçait souvent de s'arrêter en chemin ; aussitôt de nombreux et violents coups de bâton leur tenaient lieu de nourriture, et leur donnaient la force de marcher jusqu'à la mort. A chaque étape, quelques-uns de ces infortunés, peu vêtus, mal nourris, dénués de tout secours et cruellement traités, restaient sur la neige ; une fois tombés, la gelée les collait à terre, et ils ne se relevaient plus. Leurs bourreaux eux-mêmes étaient épouventés de l'excès de leur misère...

Dévorés de vermine, consumés par la fièvre, par la misère, portant partout avec eux la contagion, ils étaient des objets d'horreur pour les villageois chez lesquels on les faisait séjourner. Ils avançaient à coups de bâton vers les lieux qui leur étaient assignés comme points de repos ; c'était encore à coups de bâton qu'on les y recevait, sans leur permettre d'approcher des personnes, ni même d'entrer dans les maisons. On en a vu qui furent réduits à un tel dénûment que dans leur désespoir furieux ils tombaient à coups de poing, de bûche, de pierres, les uns sur les autres pour

s'entre-tuer comme dernière ressource, parce que ceux qui sortaient vivants de la mêlée mangeaient les jambes des morts !!!... C'est à ces horribles excès que l'inhumanité des Russes poussait nos compatriotes.

On n'a pas oublié que, dans le même temps, l'Allemagne donnait d'autres exemples au monde chrétien. Les protestants de Francfort se souviennent encore du dévouement de l'évêque de Mayence, qui, bravant la contagion, vint lui-même dans une barque, suivi de son clergé, chercher jusqu'à Francfort nos malheureux soldats, qu'il menait à Mayence pour les guérir, ou tout au moins pour les soigner jusqu'à la mort ; et les catholiques italiens se rappellent avec gratitude les secours qu'ils ont reçus chez les protestants de la Saxe.

La nuit, dans les bivacs, les hommes qui se sentaient près de mourir se relevaient avec horreur pour lutter debout contre l'agonie ; surpris par le froid dans les contorsions de la mort, ils restaient appuyés contre des murs, roides et gelés. Leur dernière sueur se glaçait sur leurs membres décharnés ; on les voyait les yeux ouverts pour toujours, le corps fixé dans l'attitude convulsive où la mort les avait surpris et congelés. Les cadavres restaient là jusqu'à ce qu'on les arrachât de leur place pour les brûler : et la cheville se détachait du pied plus aisément que la semelle ne se séparait du sol. Quand le jour paraissait, leurs camarades, en levant la tête, se trouvaient sous la garde d'un cercle de statues à peine refroidies, et qui paraissaient postées autour du camp comme les sentinelles avancées de l'autre monde. L'horreur de ces réveils ne peut s'exprimer.

Tous les matins, avant le départ de la colonne, les Russes brûlaient les morts, et, le dirai-je, quelquefois ils brûlaient les mourants !...

Voilà ce que M. Girard a vu, voilà les souffrances qu'il a partagées, et auxquelles il a survécu, grâce à sa jeunesse et à son étoile.

Ces faits, tout affreux qu'ils sont, ne me paraissent pas

plus extraordinaires qu'une foule de récits constatés par les historiens ; mais ce qu'il m'est impossible d'expliquer ni presque de croire, c'est le silence d'un Français sorti de ce pays inhumain, et rentré pour toujours dans sa patrie.

M. Girard n'a jamais voulu publier la relation de ce qu'il a souffert, par respect, disait-il, pour la mémoire de l'empereur Alexandre, qui l'a retenu près de dix années en Russie, où, après avoir appris la langue du pays, il fut employé comme maître de français dans les écoles impériales. De combien d'actes arbitraires, de combien de fraudes n'a-t-il pas été témoin dans ces vastes établissements ? Rien n'a pu l'engager à rompre le silence et à faire connaître à l'Europe tant d'abus criants !

Avant de lui permettre de retourner en France, l'empereur Alexandre le rencontra un jour pendant une visite que faisait ce prince dans je ne sais quel collège de province. Alors, lui adressant quelques paroles gracieuses sur son désir de quitter la Russie, désir depuis longtemps manifesté par le prisonnier à ses supérieurs, il lui accorda enfin la permission tant de fois demandée de revenir en France : il lui fit même donner quelque argent pour son voyage. M. Girard a une physionomie douce qui sans doute aura plu à l'empereur.

Voilà comment, après dix ans, le malheureux, échappé à la mort par miracle, vit finir sa captivité. Il quitta le pays de ses bourreaux et de ses geôliers en chantant hautement les louanges des Russes, et en protestant de sa reconnaissance pour l'*hospitalité* qu'il avait reçue chez eux.

« Vous n'avez rien écrit ? lui dis-je après avoir écouté attentivement sa narration.

— J'avais l'intention de dire tout ce que je sais, me répondit-il ; mais, n'étant pas connu, je n'aurais pu trouver ni libraire ni lecteur.

— La vérité finit par se faire jour toute seule, repris-je.

— Je n'aime pas à la dire contre ce pays-là, me répliqua M. Girard ; l'empereur a été si bon pour moi !

— Oui, repartis-je..... mais considérez qu'il est bien aisé de paraître bon en Russie.

— En me donnant mon passe-port , on m'a recommandé la discrétion. »

Voilà ce que dix ans de séjour dans ce pays-là peuvent produire sur l'esprit d'un homme né en France, d'un homme brave et loyal. Calculez , d'après cela , quel doit être le sentiment moral qui se transmet de génération en génération parmi les Russes.....

Au mois de février 1842, j'étais à Milan, où je rencontrai M. Grassini, qui me raconta qu'en 1812, servant dans l'armée du vice-roi d'Italie, il avait été fait prisonnier aux environs de Smolensk pendant la retraite. Depuis lors, il a passé deux années dans l'intérieur de la Russie. Voici notre dialogue : je le copie ici avec une exactitude scrupuleuse, car je l'avais noté le jour même.

« Vous avez dû bien souffrir dans ce pays-là, lui dis-je, de l'inhumanité des habitants et des rigueurs du climat ?

— Du froid, oui, me répondit-il ; mais il ne faut pas dire que les Russes manquent d'humanité.

— Si cela était vrai, pourtant, quel mal y aurait-il à le dire ? Pourquoi faudrait-il laisser les Russes se vanter partout des vertus qu'ils n'auraient pas ?

— Nous avons reçu, dans l'intérieur du pays, des secours inespérés. Des paysannes, de grandes dames nous envoyaient des vêtements pour nous garantir du froid, des remèdes pour nous guérir, des aliments et jusqu'à du linge ; plusieurs d'entre elles bravaient, pour venir nous soigner jusque dans nos bivacs, la contagion que nous portions avec nous, car la misère nous avait donné d'affreuses maladies qui se répandaient à notre suite dans les pays qu'on nous faisait traverser. Il fallait, pour arriver jusqu'à nos haltes, non pas une compassion légère, mais un grand courage, une véritable vertu ; j'appelle cela de l'humanité.

— Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait nulle exception à la dureté de cœur qu'en général j'ai reconnue chez les Russes.

Partout où il y a des femmes, il y a de la pitié; les femmes de tous les pays sont quelquefois héroïques dans la compassion; mais il n'en est pas moins vrai qu'en Russie les lois, les habitudes, les mœurs, les caractères sont empreints d'une cruauté dont nos malheureux prisonniers ont eu trop à souffrir pour que nous puissions beaucoup célébrer l'humanité des habitants de ce pays-là.

— J'ai souffert chez eux comme les autres et plus que bien d'autres, car, revenu dans ma patrie, je suis resté presque aveugle; depuis trente ans j'ai eu recours, sans succès, à tous les moyens de l'art pour guérir mes yeux; ma vue est à moitié perdue; l'influence des rosées de la nuit en Russie, même dans la belle saison, est pernicieuse pour quiconque dort en plein air.

— On vous faisait camper?

— Il le fallait bien pendant les marches militaires qu'on nous imposait.

— Ainsi, par des froids de vingt à trente degrés, vous manquiez d'abris?

— Oui, mais c'est l'inhumanité du climat, ce n'est pas celle des hommes qu'il faut accuser de nos souffrances dans ces haltes obligées.

— Les hommes n'ajoutaient-ils pas quelquefois leurs inutiles rigueurs à celles de la nature?

— Il est vrai que j'ai été témoin de traits d'une férocité digne des peuples sauvages. Mais je me distrayais de ces horreurs par mon grand amour de la vie; je me disais: Si je me laisse emporter à l'indignation, je serai doublement exposé; ou la colère m'étouffera, ou nos gardiens m'assommeront pour venger l'honneur de leur pays. L'amour-propre humain est si bizarre que des hommes sont capables d'assassiner un homme pour prouver à d'autres qu'ils ne sont pas inhumains.

— Vous avez bien raison... Mais tout ce que vous me dites là ne me fait pas changer d'avis sur le caractère des Russes.

— On nous faisait voyager par bandes: nous couchions

hors des villages dont l'entrée nous était interdite à cause de la fièvre d'hôpital que nous trainions après nous. Le soir nous nous étendions à terre, enveloppés dans nos manteaux, entre deux grands feux. Le matin, avant de recommencer la marche, nos gardiens comptaient les morts, et, au lieu de les enterrer, ce qui eût exigé trop de temps et de peine à cause de l'épaisseur et de la dureté de la neige et de la glace, ils les brûlaient; par ce moyen on pensait arrêter les progrès de la contagion; on brûlait vêtements et corps tout ensemble; mais, le croiriez-vous? il est arrivé plus d'une fois que des hommes en vie ont été jetés au milieu des flammes! Un instant ranimés par la douleur, ces malheureux achevaient leur agonie dans les cris et dans les tourments du bûcher!

— Quelle horreur!

— Il s'est commis bien d'autres atrocités. Chaque nuit la rigueur du froid nous décimait. Quand on trouvait quelque édifice abandonné à l'entrée des villes, on s'emparait de ces mauvais bâtiments pour y établir notre gîte. On nous entassait à tous les étages de ces maisons vides. Mais les nuits que nous passions ainsi abrités n'étaient guère moins rudes que les nuits du bivac, parce que, dans l'intérieur du bâtiment, on ne pouvait faire du feu qu'à certaines places, tandis qu'en plein air au moins nous en allumions tout autour de notre campement. Ainsi, beaucoup de nos gens mouraient de froid dans leurs chambres faute de moyens de se réchauffer.

— Mais pourquoi vous faire voyager pendant l'hiver?

— Nous aurions donné la peste aux environs de Moscou; souvent j'ai vu emporter des morts que les soldats russes avaient été prendre au second étage des édifices où nous étions parqués; ils traînaient ces corps par les pieds avec des cordes liées autour des chevilles; et la tête suivait, frappant et rebondissant de marche en marche tout le long de l'escalier depuis le haut de la maison jusqu'au rez-de-chaussée. Ils ne souffrent plus, disait-on, ils sont morts!

— Et vous trouvez cela très-humain ?

— Je vous raconte ce que j'ai vu , monsieur ; il est même arrivé quelque chose de pis , car j'ai vu des vivants achevés de cette sorte , et laissant sur les degrés ensanglantés par leur tête brisée , les preuves hideuses de la férocité des soldats russes ; je dois le dire , quelquefois un officier assistait à ces brutales exécutions : mais si l'on permettait ces horreurs , c'était dans l'espoir d'arrêter la contagion en hâtant la mort des hommes atteints du mal. Voilà ce que j'ai vu , ce que mes compagnons voyaient journellement sans réclamer , tant la misère abrutit les hommes !... La même chose m'arrivera demain , pensais-je ; cette communauté de péril mettait ma conscience en repos , et favorisait mon inertie.

— Elle dure encore , à ce qu'il me semble , puisque vous avez pu être témoin de faits pareils et vous taire pendant vingt-huit ans.

— J'employai les deux années de ma captivité à écrire soigneusement mes Mémoires : j'avais ainsi complété deux volumes de faits plus curieux et plus extraordinaires que tout ce qu'on a imprimé sur le même sujet ; j'avais décrit le régime arbitraire dont nous étions les victimes ; la cruauté des mauvais seigneurs aggravant notre sort et renchérissant sur la brutalité des hommes du peuple ; les consolations et les secours que nous recevions des bons seigneurs , j'avais montré le hasard et le caprice disposant de la vie des prisonniers comme de celle des indigènes ; enfin , j'avais tout dit !

— Eh bien !

— Eh bien ! j'ai brûlé ma relation avant de repasser la frontière russe lorsqu'on me permit de retourner en Italie.

— C'est un crime !

— On m'a fouillé ; si l'on eût saisi et lu ces papiers , on m'aurait donné le knout et envoyé finir mes jours en Sibérie , où mon malheur n'aurait pas mieux servi la cause de l'humanité que mon silence ne la sert ici.

— Je ne puis vous pardonner cette résignation.

— Vous oubliez qu'elle m'a sauvé la vie et qu'en mourant je n'eusse fait de bien à personne.

— Mais au moins depuis votre retour vous auriez dû récrire votre récit.

— Je n'aurais pu le faire avec la même exactitude : je ne crois plus à mes propres souvenirs.

— Où avez-vous passé vos deux années de captivité ?

— Aussitôt que j'arrivai dans une ville où je pus trouver un officier supérieur, je demandai à prendre service dans l'armée russe, c'était le moyen d'éviter le voyage de la Sibérie ; on accueillit ma requête, et au bout de quelques semaines je fus envoyé à Toula, où j'obtins la place d'instituteur chez le gouverneur civil de la ville ; j'ai passé deux ans chez cet homme.

— Comment avez-vous vécu dans son intérieur ?

— Mon élève était un enfant de douze ans, que j'aimais, et qui s'était aussi fort attaché à moi, tout enfant qu'il était. Il me raconta que son père était veuf, qu'il avait acheté à Moscou une paysanne dont il avait fait sa concubine (1), et que cette femme rendait leur intérieur désagréable.

— Quel homme était ce gouverneur ?

— Un tyran de mélodrame. Il faisait consister la dignité dans le silence : pendant deux ans que j'ai dîné à sa table, nous n'avons jamais causé ensemble. Il avait pour bouffon un aveugle qu'il faisait chanter tout le temps des repas, et qu'il excitait à parler devant moi contre les Français, contre l'armée, contre les prisonniers ; je savais assez de russe pour deviner une partie de ces indécentes et brutales plaisanteries, dont mon élève achevait de m'expliquer le sens quand nous étions retournés dans notre chambre.

— Quel manque de délicatesse ! et l'on vante l'hospitalité russe ! Vous parliez tout à l'heure de mauvais seigneurs qui

(1) On dit en Russie que les nouvelles lois ne permettent plus de vendre les hommes sans la terre ; mais on dit en même temps qu'il y a toujours des moyens d'échapper à la sévérité de ces lois.

(Note de l'auteur.)

aggravaient la position des prisonniers, en avez-vous rencontré ?

— Avant d'arriver à Toula, je faisais partie d'un peloton de prisonniers confiés à un sergent, vieux soldat dont nous eûmes à nous louer. Un soir nous fîmes halte dans les domaines d'un baron redouté au loin pour ses cruautés. Ce forcené voulait nous tuer de sa propre main, et le sergent chargé de nous escorter pendant notre marche eut de la peine à défendre notre vie contre la rage patriotique du vieux boyard.

— Quels hommes ! ce sont vraiment les fils des serviteurs d'Ivan IV. Ai-je tort de me récrier contre leur inhumanité ? Le père de votre élève vous donnait-il beaucoup d'argent ?

— Quand j'arrivai sous son toit, j'étais dépouillé de tout ; pour me vêtir, il ordonna généreusement à son tailleur de retourner un de ses vieux habits ; il n'eut pas honte de faire endosser au gouverneur de son propre fils un vêtement dont un laquais italien n'eût pas voulu s'affubler.

— Cependant les Russes veulent passer pour magnifiques.

— Oui, mais ils sont vilains dans leur intérieur : un Anglais venait-il à traverser Toula, tout était bouleversé dans les maisons où l'étranger devait être reçu. On substituait des bougies aux chandelles sur les cheminées, on nettoyait les chambres, on habillait les gens : enfin les habitudes de la vie étaient changées.

— Tout ce que vous dites là ne justifie que trop mes jugements ; au fond, monsieur, je vois que vous pensez comme moi, nous ne différons que de langage.

— Il faut avouer qu'on devient d'une grande insouciance quand on a passé deux années de sa vie en Russie.

— Oui, vous m'en donnez la preuve : cette disposition est-elle générale ?

— A peu près ; on sent que la tyrannie est plus forte que les paroles, et que la publicité ne peut rien contre de pareils faits.

— Il faut cependant qu'elle ait quelque efficacité, puisque

les Russes la redoutent. C'est votre coupable inertie, permettez-moi de vous le dire, et celle des personnes qui pensent comme vous, qui perpétue l'aveuglement de l'Europe et du monde, et qui donne le champ libre à l'oppression.

— Elle l'aurait, malgré tous nos livres et tous nos cris. Pour vous prouver que je ne suis pas le seul de mon avis, je veux vous raconter encore l'histoire d'un de mes compagnons d'infortune ; c'était un Français (1). Un soir, ce jeune homme arriva malade au bivac : tombé en léthargie pendant la nuit, il fut traîné le matin au bûcher avec les autres morts ; mais avant de le jeter dans le feu, on voulait réunir tous les cadavres. Les soldats le laissèrent à terre un instant pour aller chercher les corps oubliés ailleurs. On l'avait couché tout habillé sur le dos, le visage tourné vers le ciel ; il respirait encore ; même il entendait tout ce qu'on faisait et disait autour de lui ; la connaissance lui était revenue, mais il ne pouvait donner aucun signe de vie. Une jeune femme, frappée de la beauté des traits et de l'expression touchante de la figure de ce mort, s'approche de notre malheureux camarade ; elle reconnaît qu'il vit encore, appelle du secours, et fait emporter, soigner, guérir l'étranger qu'elle a ressuscité. Celui-ci, revenu en France après plusieurs années de captivité, n'a pas non plus écrit son histoire.

— Mais vous, monsieur, vous, homme instruit, homme indépendant, pourquoi n'avez-vous pas publié le récit de votre captivité ? Des faits de cette nature, bien avérés, auraient intéressé le monde entier.

— J'en doute ; le monde est composé de gens si occupés d'eux-mêmes que les souffrances des inconnus les touchent peu. D'ailleurs j'ai une famille, un état, je dépends de mon gouvernement, qui est en bons rapports avec le gouvernement russe, et qui ne verrait pas avec plaisir un de ses sujets publier des faits qu'on s'efforce de cacher dans le pays où ils se passent (2).

(1) M. Grassini n'a jamais voulu me dire le nom de ce prisonnier.

(2) Par quel art le cabinet russe, ce gouvernement révolutionnaire par essence,

— Je suis persuadé, monsieur, que vous calomniez votre gouvernement ; vous seul, permettez-moi de vous le dire, vous me paraissez à blâmer en tout ceci par votre excès de prudence.

— Peut-être ; mais je n'imprimerai jamais que les Russes manquent d'humanité.

— Je me trouve bien heureux de n'avoir séjourné en Russie que pendant quelques mois, car je remarque que les hommes les plus francs, les esprits les plus indépendants, lorsqu'ils ont passé plusieurs années dans ce singulier pays, croient tout le reste de leur vie qu'ils y sont encore ou qu'ils sont exposés à y retourner. Et voilà ce qui nous explique l'ignorance où on nous a laissés jusqu'ici de tout ce qui s'y passe. Le vrai caractère des hommes qui habitent l'intérieur de cet immense et redoutable empire est une énigme pour la plupart des Européens. Si tous les voyageurs, par des motifs divers, se donnent le mot pour taire, ainsi que vous le faites, les vérités désagréables qu'on peut dire à ce peuple et aux hommes qui le gouvernent, il n'y a pas de raison pour que l'Europe sache jamais à quoi s'en tenir sur cette prison-mo-dèle. Vanter les douceurs du despotisme, même lorsqu'on est hors de ses atteintes, c'est un degré de prudence qui me paraît criminel. Certes, il y a là un mystère inexplicable ; si je ne l'ai pas pénétré, j'ai du moins échappé à la fascination de la peur, et c'est ce que je prouverai par la sincérité de mes narrations. »

En terminant ces longs récits, je crois devoir communiquer aux lecteurs une pièce que je regarde comme authentique.

est-il parvenu à persuader à tous les cabinets de l'Europe qu'il représentait le principe antirévolutionnaire dans le monde entier ? Ceci est un prodige dont j'ai jusqu'à présent demandé en vain l'explication. Oh en serions-nous si l'ordre social était nécessairement confondu avec le gouvernement despotique ?

Il ne m'est pas permis de dire par quel moyen j'ai pu me la procurer ; car bien que les faits qu'on y raconte soient maintenant du domaine de l'histoire, il serait dangereux à Pétersbourg d'avouer qu'on s'en occupe ; ce serait au moins se rendre coupable d'*inconvenance* : c'est le mot d'ordre pour désigner prudemment les conspirations. Tout le monde sait cela, dit-on aux Russes ; oui, répondent-ils, mais personne n'en a jamais entendu parler. Sous le bon et grand prince Ivan III, on montait sur l'échafaud comme intrigant (1) ; aujourd'hui encore un homme pourrait bien expier en Sibérie le crime d'*inconvenance*.

Cette pièce, traduite du russe par la personne qui me l'a procurée, est la relation de la captivité et du renvoi en Danemark, sous le règne de Catherine II, des princes et des princesses de Brunswick, frères et sœurs d'Ivan VI, le prisonnier de Schlussembourg. On frémit en lisant les preuves de l'abrutissement de ces malheureuses créatures, chez lesquelles toutes les idées de la vie se confondaient avec les habitudes de la prison, et qui pourtant sentaient leur position. Le trône auquel elles avaient droit était occupé par l'épouse de Pierre III succédant à sa victime, qui elle-même n'avait régné que par l'usurpation.

Je fais précéder ce récit véridique d'une généalogie de la maison de Romanoff (2), qui prouve que les prisonniers descendaient en droite ligne du czar Ivan V. La famille du prince de Brunswick fut la victime des souverains par lesquels elle avait été dépossédée ; car, dans l'histoire de Russie, le droit s'expie et le crime se récompense,

Si l'on veut bien apprécier l'hypocrisie de la czarine dans sa conduite envers ses prisonniers, il ne faut pas oublier que le présent récit est écrit pour l'impératrice elle-même, et que par conséquent chaque fait y est présenté sous le point de vue le plus *convenable*, et en même temps le plus satis-

(1) Voyez page 131 du Résumé.

(2) Voir le tableau généalogique ci-joint.

faisant pour la *grande dame* de Catherine II. Ce morceau doit être lu comme une œuvre de chancellerie, comme une pièce officielle, et non comme un récit impartial et naïf.

C'est un épisode de l'histoire du règne de Catherine II, rédigé par ordre supérieur, et destiné à prouver l'*humanité* de la Sémiramis du Nord.

GÉNÉALOGIE
DES PRINCES ET PRINCESSES
DE BRUNSWICK.

GÉNÉALOGIE DES PRINCES

I. MICHEL ROI

II. ALEXIS. Mort en 1675

III. THÉODORE ou FÉDOR III. Mort sans postérité en 1682. IV. JEAN ou IVAN V. Mort en 1696.

CATHERINE, mariée
au prince de
Mecklembourg.

VIII. ANNE,
duchesse de
Courlande. Morte
sans enfants
en 1784.

ÉLISABETH, mariée à Antoine
ULRICH de Brunswick, et morte
ainsi que lui dans l'exil.

IX. JEAN VI, détrôné,
enfermé à Schlüsselbourg. Mort en 1807,
Mort en 1764, à 22 ans. CATHERINE.
à 65 ans. ÉLISABETH.
à 39 ans. PIERRE.
à 53 ans. ALEXIS.
à 41 ans.

N. B. A la mort de ces cinq princes et princesses s'éteignit la branche de JEAN V.

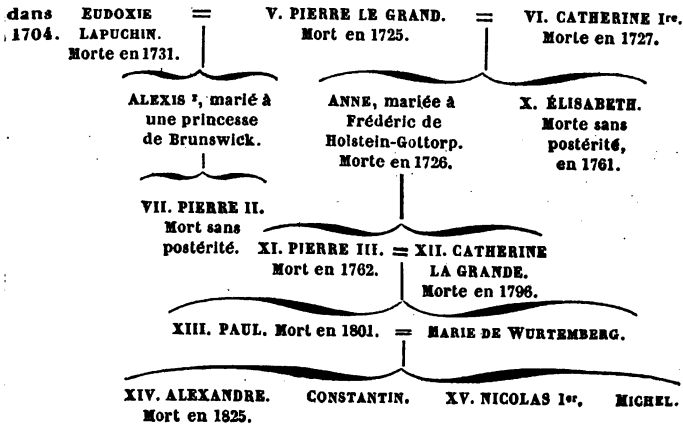
LISTE DES CZARS DEPUIS JEAN IV.

Jean IV.	Catherine I ^{re} .
Théodore I ^{er} .	Pierre II.
Boris Godounof.	Anne.
Théodore II.	Jean VI.
Démétrius V.	Élisabeth.
Basile V.	Pierre III.
Michel Romanoff.	Catherine II.
Alexis.	Paul.
Théodore III.	Alexandre.
Jean V.	Nicolas I ^{er} .
Pierre I ^{er} .	

PRINCESSES DE BRUNSWICK.

Mort en 1645.

MARIE NARISCHKIN.



¹ Condamné à mort par son père.

Renvoi en Danemark de la famille de Brunswick qui résidait à Cholmogory. Tiré de la première partie des actes de l'Académie impériale russe.

I.

La famille de Brunswick languit longtemps dans l'exil. Le dernier lieu de sa résidence en Russie fut Cholmogory, ancienne ville du gouvernement d'Archangel, construite dans une île de la Dwina, à 72 verstes d'Archangel. Elle vivait éloignée de toute autre habitation dans une maison expressément destinée à elle et aux employés, aux gens attachés à son service. La promenade ne lui était permise que dans le jardin attenant à la maison.

Le malheureux père, Antoine Ulrich de Brunswick, ayant perdu sa femme, l'ex-régente de l'empire de Russie, et étant devenu aveugle à la suite de ses malheurs, mourut le 4-16 mai 1774, n'ayant pas vécu assez pour recevoir la liberté qu'il avait demandée avec larmes. La politique du temps n'avait pas permis qu'on lui accordât sa demande. Il laissa après lui deux fils et deux filles.

L'aînée des deux filles, la princesse Catherine, était née à Saint-Petersbourg avant les malheurs de sa famille ; la princesse Élisabeth, à Dunamunde ; les princes Pierre et Alexis, à Cholmogory. La naissance de ce dernier avait coûté la vie à sa mère. Pour les surveiller, on avait nommé un officier d'état-major, et pour leur service, on avait désigné quelques personnes de condition inférieure. Toute communication avec les voisins leur était interdite. Le gouverneur d'Archangel seul avait la permission de les visiter de temps à

autre pour s'informer de leur situation. Ayant reçu l'éducation des gens du peuple, ils ne connaissaient d'autre langue que la langue russe.

Pour l'entretien de la famille de Brunswick et pour celui des personnes qui la composaient, comme pour l'établissement de la maison qu'elle occupait, on n'avait alloué aucune somme; mais on recevait pour cela du magistrat d'Archangel de dix à quinze mille roubles. On envoyait de la garde-robe impériale les choses nécessaires pour la famille, et pour les militaires, les objets d'uniforme étaient fournis par le commissariat des guerres.

II.

Dès que l'impératrice Catherine II fut montée sur le trône, elle jeta un regard de pitié sur ses prisonniers, et adoucit la sévérité de leur régime; s'étant assurée enfin que l'élargissement des enfants d'Antoine-Ulrich ne pouvait avoir aucune suite sérieuse, elle résolut de les renvoyer dans les États danois et de les remettre sous la garde de la sœur de leur père, la reine douairière de Danemark, Julienne-Marie. Désirant exécuter son projet sans participation d'autrui, l'impératrice entama avec la reine une correspondance directe. La première lettre autographe de l'impératrice sur ce sujet fut envoyée le 18-30 mars 1780. Catherine proposait à la reine d'envoyer la famille de Brunswick en Norwége.

La reine reçut l'ordre de l'impératrice avec un sentiment de reconnaissance et les marques d'une satisfaction particulière; elle lui répondit que le roi son beau-fils consentait aux propositions de Sa Majesté concernant la famille de Brunswick.

Le roi lui-même écrivit à l'impératrice, l'assurant qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait. Mais ensuite la reine informa l'impératrice qu'il n'y avait pas en Norwége une seule ville qui n'eût un port, et ne fût située au bord de la

mer. On reconnut qu'il serait mieux de transporter la famille de Brunswick dans l'intérieur du Jutland, dans un district également éloigné de la mer et des grandes routes. La petite ville de Gorsens fut choisie pour sa résidence, et le roi y acheta pour elle deux maisons.

III.

Pendant que cette correspondance avait lieu avec la reine, on faisait les arrangements nécessaires pour le renvoi de la famille de Brunswick. L'impératrice désirait accomplir son projet autant que possible en secret, pour ne pas exciter de rumeur dans le peuple, *et donner lieu à de longs et inutiles commentaires*. Pour cela on ne mit dans le secret que très-peu de personnes. Le principal exécuteur de cette affaire fut le brigadier Besborodko, qui était attaché à la personne de l'impératrice, et qui fut dans la suite conseiller privé de première classe et chancelier.

Dans le même temps le conseiller privé Melgunof fut nommé gouverneur général de Yarowslaf et Vologda, et d'Archangel. On lui enjoignit de se rendre de Saint-Pétersbourg droit à Archangel, sous prétexte d'examiner de près le pays dont l'administration lui était confiée. En même temps on lui ordonna de faire personnellement connaissance avec les princes et princesses, de tâcher d'acheter ou de construire un bon bâtiment sous prétexte qu'il en avait besoin pour naviguer sur les rivières du gouvernement d'Archangel; ensuite d'acheter un bon bâtiment marchand; il lui fut ordonné, dans le cas où il n'en trouverait pas un qui fût propre à tenir la mer, de faire construire en hâte sur le lac Onéga un vaisseau marchand à trois mâts, sous prétexte de faire des découvertes dans les mers septentrionales, et de choisir pour le faire manœuvrer d'anciens matelots accoutumés au service, avec d'habiles officiers de marine.

IV.

Melgunof, arrivé à Archangel, reçut de l'ancien gouverneur Golowtzin des renseignements sur la famille de Brunswick, et de là il se transporta à Cholmogory.

A l'entrée de Melgunof dans la maison où demeuraient les princes et les princesses, ils vinrent tous à sa rencontre dans l'antichambre, et tout effrayés ils se jetèrent à ses pieds en le conjurant de leur accorder sa protection. Melgunof tâcha de les rassurer; il leur dit qu'il avait été nommé chef du gouvernement d'Archangel, par la volonté suprême de l'impératrice, et que, comme il était obligé de connaître tout ce qui existait dans la province qu'il devait administrer, il était venu leur faire une visite, sachant l'intérêt que l'impératrice prenait à leur situation. A ces mots, tous tombèrent de nouveau à ses pieds, et les deux sœurs fondirent en larmes. La plus jeune dit que depuis le commencement du règne de l'impératrice, ils renaissaient par la grâce de Sa Majesté; mais qu'avant son règne, ils étaient dans le besoin. Elle pria humblement Melgunof de témoigner à Sa Majesté leur reconnaissance sans bornes.

Melgunof resta à Cholmogory six jours et il vit habituellement les princes et les princesses; il dînait tous les jours chez eux avec le gouverneur, et quelquefois il y soupait. Après le diner il passait avec eux une bonne partie de la journée, employant le temps à jouer aux cartes, au jeu appelé *tressette* (1), fort ennuyeux pour lui à ce qu'il dit, mais pour eux très-amusant.

Pendant cet espace de temps, il tâcha, d'après les ordres qu'on lui avait donnés, de s'assurer de l'état de la santé des prisonniers, de leurs caractères et de leurs facultés intellectuelles.

(1) C'est une espèce de pharaon actuellement oublié.

Voici comment Melgunof dépeint les membres de la famille de Brunswick :

« La sœur aînée, Catherine , a trente-six ans ; elle est » d'une taille mince et petite ; elle a le teint blanc et res- » semble à son père. Dans son enfance, elle a perdu l'ouïe et » elle a la parole tellement embarrassée, qu'il n'est pas pos- » sible de comprendre ce qu'elle dit. Ses frères et sa sœur » correspondent avec elle par signes. Malgré cela, elle a tant » d'intelligence que lorsque ses frères et sa sœur, sans faire » aucun geste, lui disent quelque chose, elle les comprend » par le seul mouvement de leurs lèvres. Elle leur répond » quelquefois tout bas, quelquefois tout haut, tellement que » celui qui n'est pas accoutumé à un tel langage, n'y peut » rien comprendre. On voit, par sa conduite, qu'elle est ti- » mide, polie et modeste, d'un caractère doux et gai : » voyant que les autres rient en parlant, quoiqu'elle ne com- » prenne pas le sujet de leur conversation, elle rit avec eux. » An reste, elle est d'une forte constitution ; seulement le » scorbut a fait noircir ses dents, dont quelques-unes même » sont gâtées.

« La sœur cadette, Élisabeth, a trente ans. En tombant » du haut en bas d'un escalier de pierre, à l'âge de neuf ans, » elle s'est blessée à la tête, et depuis ce temps-là, elle a » souvent des maux de tête, particulièrement à l'époque des » changements de température. Pour combattre ce mal, on » lui a fait un cautère au bras droit. Elle est sujette aussi à » de fréquentes attaques de maux d'estomac. Pour sa taille » et ses traits, elle ressemble à sa mère. Elle surpasse de » beaucoup ses frères et sa sœur en facilité d'élocution et en » intelligence. Ils lui obéissent en tout ; le plus souvent, c'est » elle qui parle et répond au nom de tous, et elle relève » quelquefois leurs fautes de langage. En 1777, à la suite » d'une fièvre et d'une maladie de femme elle fut quelques » mois aliénée ; mais elle s'est rétablie, et à présent elle est » en bonne santé. On ne peut s'apercevoir qu'il y ait en elle » quelque chose d'extraordinaire ; sa prononciation et celle

» de ses frères fait reconnaître le lieu où ils sont nés et où ils ont été élevés.

» L'aîné des frères, Pierre, a trente-cinq ans. Dès son enfance, et par suite de négligence, il est devenu bossu par devant et par derrière; mais cette difformité est presque imperceptible. Il a le côté droit un peu de travers, et une de ses jambes est torse. Il est très-simple d'esprit, timide et silencieux. Toutes ses idées, ainsi que celles de son frère, ne sont que des idées d'enfants; son caractère est assez gai : il rit et même aux éclats lorsqu'il n'y a rien de risible. De temps en temps il a des attaques hémorroïdales; du reste, il est d'une bonne constitution; cependant il est épouvanté, et même il s'évanouit lorsqu'on parle de sang. Il attribue cette crainte excessive à ce que sa mère, lorsqu'elle le portait dans son sein, s'effraya extraordinairement de ce qu'elle s'était coupée au doigt et voyait couler son sang.

» Le plus jeune des frères, Alexis, a trente-quatre ans. Avec la même simplicité d'esprit que son frère aîné, il semble cependant qu'il est un peu plus adroit, plus hardi et plus sérieux. Sa constitution est saine et son naturel assez gai. Les deux frères sont de petite taille, ils ont le teint clair et ressemblent à leur père.

» Les frères et les sœurs vivent entre eux en bonne intelligence; aussi sont-ils doux et humains. Pendant les étés ils travaillent dans leur jardin, gardent les poules et les canards et leur donnent la nourriture; en hiver ils glissent à qui mieux mieux sur l'étang qui se trouve dans le jardin. Ils lisent dans leurs livres de prières d'église, et jouent aux cartes et aux échecs. Outre cela, les deux filles s'occupent quelquefois à coudre; c'est en cela que consistent toutes leurs occupations. »

V.

La supériorité qu'Élisabeth avait sur ses frères fit que Melgunof observa cette princesse avec plus d'attention, et qu'il entra plus souvent en conversation avec elle. Entre autres choses, elle dit à Melgunof qu'avant que son frère fût devenu aveugle, il s'était souvent adressé ainsi qu'eux à l'impératrice, mais que leurs requêtes avaient été renvoyées; qu'ils n'osaient plus en adresser d'autres et craignaient d'avoir irrité Sa Majesté. Sur la demande de Melgunof en quoi consistaient ces pétitions, Élisabeth répondit : « Notre père et » nous, quand nous étions encore jeunes, nous avons de- » mandé qu'on nous élargît; quand notre père est devenu » aveugle, et que nous sommes devenus grands, nous avons » demandé la permission de nous promener, mais nous n'a- » vons reçu aucune réponse là-dessus. »

Melgunof ayant assuré Élisabeth qu'elle avait tort de croire que l'impératrice fût irritée contre eux, lui demanda : « Où donc votre père avait-il dessein d'aller avec vous? » Elle lui dit : « Notre père voulait s'en aller dans son pays; » alors nous aurions bien désiré vivre dans le grand monde. » Dans notre jeunesse, nous désirions encore acquérir l'u- » sage du monde; mais dans notre situation actuelle, il ne » nous reste plus rien à désirer, sinon de vivre et de mourir » ici dans la solitude. Ici, par la grâce de l'impératrice, » notre bienfaitrice, nous sommes tout à fait contents. Jugez » vous-même : pouvons-nous désirer quelque chose de plus? » Nous sommes nés ici, nous sommes accoutumés à ces lieux, » nous y avons vieilli. A présent nous n'avons pas besoin du » monde; il nous serait même insupportable, car nous ne » savons pas comment nous conduire avec les gens, et il est » trop tard pour l'apprendre. Ainsi nous vous prions, ajouta- » t-elle avec des larmes et des génuflexions, de nous recom-

» mander à la merci de Sa Majesté, afin qu'il nous soit
 » permis seulement de sortir de la maison pour aller nous
 » promener dans la prairie ; nous avons entendu dire qu'il y
 » a là des fleurs qu'on ne trouve pas dans notre jardin. Le
 » lieutenant-colonel et les officiers qui sont dans ce moment
 » auprès de nous sont mariés ; nous demandons qu'on per-
 » mette à leurs femmes de venir chez nous, et à nous
 » d'aller chez elles pour passer le temps, car nous nous en-
 » nuyons quelquefois. Nous prions aussi qu'on nous donne
 » un tailleur qui puisse coudre pour nous des habits. Par la
 » grâce de l'impératrice, on nous envoie de Pétersbourg des
 » cornettes, des coiffes et des toques, mais nous ne nous en
 » servons pas, parce que ni nous ni nos servantes nous ne
 » savons comment les ajuster et les porter. Faites-nous la
 » grâce de nous envoyer un homme qui sache nous conseiller
 » en cela. Le bain dans le jardin est trop près de nos appar-
 » tements de bois ; nous craignons que le feu qu'on y allume
 » ne nous incendie, ordonnez qu'on le transporte plus loin. »
 A la fin elle supplia *avec larmes* d'augmenter les appointe-
 ments des domestiques et des servantes, et de leur per-
 mettre la libre sortie de la maison comme on l'avait permis
 aux autres employés. Elle ajouta : « Si vous nous accordez
 » cela, nous serons satisfaits, et nous n'élèverons plus au-
 » cune difficulté, nous ne désirerons rien de plus, et nous
 » serons contents de rester dans la même situation toute
 » notre vie. »

Melgunof conseilla à Elisabeth d'écrire une pétition à
 l'impératrice et d'y expliquer tout ce qu'elle désirait ; mais
 elle n'y consentit pas. Elle écrivit seulement dans sa requête :
 « qu'elle portait à l'impératrice une reconnaissance d'*esclave*
 » pour sa grâce suprême, et surtout parce qu'elle les avait
 » *confiés au grand homme lieutenant de Sa Majesté, Alexis*
 » *Petrowitsch Melgunof*, qu'elle osait déposer sa demande aux
 » pieds de l'impératrice, et qu'*Alexis Petrowitsch l'informe-*
 » *rait de ce que contenait la pétition.* »

Le dernier jour du séjour de Mulgunof chez les princes et

princesses, comme il prenait congé d'eux, ils se mirent à pleurer; en le reconduisant ils tombèrent à ses pieds, et la jeune sœur, au nom des autres, le conjura de ne pas oublier sa requête.

VI.

Pendant ce temps, Melgunof avait fait tous les préparatifs pour exécuter les ordres qu'on lui avait donnés. Voyant l'impossibilité de construire un bâtiment sur l'Onéga, Melgunof résolut de confier l'équipement des barques au commandant général du port d'Archangel, le major général Wrangel, sans cependant lui découvrir à quoi elles étaient destinées. On eut bientôt fait une barque de rivière, et au lieu d'un vaisseau neuf, l'impératrice permit de se servir, pour le transport de la famille de Brunswick, d'une de ses frégates arrivant à Archangel, appelée *l'Étoile polaire*. Le capitaine Stépanof fut choisi pour la commander; mais comme il était dangereusement malade, Melgunof prit à sa place un officier non moins fidèle et habile, l'ex-capitaine Michel Assenief, président du tribunal civil d'Yaroslaf; il était d'autant plus propre à remplir cette charge qu'il avait fait sur mer plusieurs campagnes, qu'il avait passé quatre fois le cercle polaire et connaissait le lieu où l'on devait envoyer la famille de Brunswick.

Les princes et les princesses avaient été élevés dans la religion greco-russe, et à cause de cela on leur donna toutes les choses nécessaires pour établir une église à Gorsens; il y avait un curé et deux chantres dont les appointements équivalaient à ceux des chapelains des missions de Stockholm et de Copenhague. En même temps on adjoignit à la famille de Brunswick un médecin avec un élève.

Pour l'entretien des princes et des princesses à Gorsens, l'impératrice leur assigna une pension à vie, savoir : à chaque frère et à chaque sœur, 3,000 roubles, et à tous en-

semble 32,000 roubles par an, en comptant d'après le cours d'alors, le rouble à 50 stivers de Hollande. Outre cela elle ordonna d'ajouter à cette somme tout ce qui serait nécessaire pour les faire voyager d'une manière convenable.

Pour qu'ils fussent particulièrement surveillés pendant la traversée, l'impératrice ordonna au commandant de Schlüsselbourg, le colonel Ziegler, et à la veuve du bailli de Livonie, Lilienfeld, avec ses deux filles, d'accompagner la famille de Brunswick jusqu'au lieu de sa destination en Norwége, et de la remettre à celui qui serait muni d'un plein pouvoir de la cour de Danemark.

Après cela il leur était permis de rentrer en Russie. On leur assigna une somme suffisante pour aller et revenir.

Melgunof choisit parmi les gens de la famille de Brunswick trois domestiques et quatre servantes; cinq de ces personnages étaient nés à Cholmogory et avaient grandi avec les princes et les princesses. Les deux autres furent choisis parmi les paysans. Ils étaient tous de bonne conduite. De cette manière tout était arrangé et approuvé par l'impératrice; il ne restait plus qu'à trouver le moyen de ne pas effaroucher les prisonniers en leur donnant l'ordre de partir.

VII.

Le colonel Ziegler alla à Cholmogory avec le gouverneur Golowtzin. S'étant rendu chez les princes et les princesses, il leur dit, de la part de Melgunof, qu'Alexis Petrowitsch, pendant son séjour à la cour, n'avait pas manqué d'entretenir l'impératrice de leur requête, et que Sa Majesté augmentait les appointements de leurs serviteurs, et permettait gracieusement à la femme du lieutenant-colonel Polasof de venir chez eux, qu'elle ordonnait qu'on leur fournit tout ce qui leur serait nécessaire. Entre autres choses il leur dit que bientôt ils verraient jusqu'où allait la bonté de Sa Majesté.

Quelques moments après, on envoya aux princes et aux princesses la veuve Lilienfeld, avec quelques habits pour leur toilette. Lorsque le colonel Ziegler et la femme du lieutenant-colonel Polasof vinrent chez eux, leur joie fut extrême, surtout lorsqu'ils apprirent la bonté de l'impératrice pour eux.

Bientôt Melgunof lui-même arriva à Cholmogory. Ayant d'abord confirmé aux princes et princesses les paroles de Ziegler, il les instruisit enfin de leur situation, de la résolution de l'impératrice de les mettre en liberté et de les envoyer en Danemark, sous la protection de leur tante, et de toutes les grâces que l'impératrice avait dessein de leur faire. La nouvelle inattendue du changement de leur existence fut pour eux une joie céleste. Ils apprirent que Catherine, qui les avait déjà fait renaître, leur assurait encore une heureuse situation. Ne s'attendant pas à une aussi grande faveur, ils ne pouvaient prononcer un seul mot; leurs cœurs seuls parlèrent en tressaillant de bonheur. Cette voix du cœur ne fut pas entendue; mais leurs traits et leurs yeux levés au ciel, des torrents de larmes coulant de leurs yeux, et de fréquentes génuflexions en disaient plus que toutes les paroles, et témoignaient de leur reconnaissance pour leur auguste souveraine. Alors Melgunof leur fit comprendre combien ils devaient être reconnaissants à la maison impériale qui leur donnait la liberté et une telle existence de luxe, rare même parmi les personnes de leur naissance. Il ajouta à cela que s'ils oubliaient les bienfaits de l'impératrice, s'ils ajoutaient foi à des propos malveillants et suivaient des conseils perfides en ne voulant plus résider en Danemark, ils perdraient non-seulement leur pension, mais encore tout droit à l'assistance de Sa Majesté.

Élisabeth lui répondit avec larmes : « Dieu nous préserve, » nous qui venons de recevoir une si grande grâce, d'être » ingrats. Croyez-moi, dit-elle avec fermeté, nous ne nous » opposerons jamais à la volonté de Sa Majesté; elle est » notre mère et notre protectrice. Nous n'espérons qu'en » elle, nous serait-il possible d'oser fâcher Sa Majesté en

» quelque chose, et de nous exposer à perdre pour toujours
» ses bonnes grâces? » Ensuite elle demande à Melgunof :
« Notre tante nous prend-elle chez elle, ou nous laissera-
» t-elle dans quelque ville? Nous désirerions plutôt vivre dans
» une petite ville quelconque, car jugez vous-même com-
» ment nous serions à la cour. Nous ne savons pas du tout
» comment nous conduire avec les gens et de plus nous ne
» comprenons pas leur langue. » Melgunof lui répondit qu'ils
pourraient à leur arrivée en Danemark demander cela à leur
tante, et il promit de tâcher de son côté que leurs désirs
pussent s'accomplir.

Ayant ainsi tranquilisé la princesse, Melgunof fut extrêmement satisfait de les trouver tous, contre son attente, consentant à ce qu'il avait proposé et regardant d'un air joyeux les préparatifs de départ. Le trajet par eau les effraya pourtant, surtout les princesses qui depuis leur naissance n'avaient jamais été sur mer et qui n'avaient même jamais vu comment se mouvait un bateau. Quoique Melgunof les assurât qu'il n'y avait aucun danger et que lui-même les accompagnerait à la distance de cent verstes, cependant elles montrèrent de la crainte à ce sujet et dirent : « Vous êtes des
» hommes et n'avez peur de rien, mais si votre femme venait
» avec nous, nous irions volontiers dans le bateau. »

Melgunof fut obligé de leur donner sa parole qu'il amènerait sa femme. Elles reçurent cette promesse avec une satisfaction d'autant plus grande que la veuve Liliensend et ses fils n'avaient non plus jamais voyagé par eau et n'éprouvaient pas moins de crainte que les princesses.

VIII.

Au jour fixé pour le départ, Melgunof, accompagné de sa femme, fit monter les princes et les princesses dans une barque de rivière avec toutes les personnes destinées à les

accompagner et les domestiques attachés à leur service, et fit voile pour la forteresse de Nowodwinskiï dans la nuit du 26 au 27 juin (nouv. st. 6 ou 9 juillet 1780), à une heure. Avec un vent favorable ils arrivèrent à la forteresse de Nowodwinskiï le 28 juin (10 juillet) à 3 heures du matin, ayant fait 90 verstes en 24 heures.

Dans le même temps les princes et les princesses s'éveillèrent et furent saisis d'une grande frayeur en voyant la forteresse. Ils s'imaginèrent que ce devait être là leur demeure et que toutes les assurances de Melgunof n'étaient que des mensonges. L'arrivée d'un courrier de cabinet (1) qui eut lieu dans le même moment, les confirma encore davantage dans cette pensée. Ils crurent que le courrier apportait l'ordre de les laisser dans la forteresse de Nowodwinskiï, tandis qu'au contraire il était envoyé à Melgunof avec la confirmation des ordres précédents à leur égard. Pour les rassurer, Melgunof les ayant logés dans la maison du commandant, leur donna la permission de se promener sur les remparts et de venir chez lui en bateau.

Le jour de leur arrivée à Nowodwinskiï était le jour anniversaire du commencement du règne de l'impératrice. Sur leur demande, le prêtre qui les accompagnait dit la messe dans l'église de la forteresse ; il lut ensuite la liturgie et des prières en actions de grâces.

La frégate *l'Étoile polaire* était déjà prête à mettre à la voile : les princes et les princesses montèrent à bord avec leur suite. En prenant congé d'eux, Melgunof leur fit de nouvelles recommandations et leur dit à la fin *qu'ils seraient toujours malheureux, s'ils se montraient ingrats*. En entendant ces mots ils fondirent en larmes, et tombèrent à genoux. La princesse Élisabeth, au nom de tous, dit : « Que Dieu nous » punisse si nous oublions la grâce que nous fait notre mère. » Nous serons toujours les esclaves de Sa Majesté et jamais » nous ne désobéirons à sa volonté. Elle est notre mère et

(1) Feldjäger.

» notre protectrice. Nous n'espérons qu'en elle et en per-
» sonne autre. » Ensuite elle pria Melgunof de porter aux
pieds de Sa Majesté leurs remerciements. En se séparant
d'eux, Melgunof ordonna de lever l'ancre, de hisser le pavil-
lon et de partir.

La frégate partit à deux heures après minuit, le 30 juin,
sous pavillon marchand. Melgunof les suivit des yeux jus-
qu'à ce que la frégate fût hors de vue.

IX.

Après le renvoi des princes et des princesses l'impératrice
les soutint encore de sa main impériale. (Suit l'inventaire
des habits, fourrures, services à thé, montres, bagues, etc.,
donnés à chacun des princes.) A Bergen, le colonel Ziegler
leur remit pour argent de poche 2,000 ducats de Hollande.
L'article finit par la phrase suivante : En Danemark on fut
étonné de la générosité et de la magnificence avec lesquelles
avait été traitée la famille de Brunswick. La reine elle-même
en parla avec reconnaissance.

L'article X n'a rien d'intéressant si ce n'est la phrase sui-
vante : l'impératrice fut extrêmement satisfaite de la manière
dont Melgunof avait exécuté ses ordres. Cependant elle lui
fit observer qu'il avait eu tort d'outre-passer ses instructions
en amenant sa femme sur le vaisseau où était la famille de
Brunswick.

XI.

La navigation de la frégate *l'Étoile polaire* fut retardée par
des vents contraires et de fortes tempêtes. L'impératrice ne
recevant depuis longtemps aucune nouvelle sur le sort des

voyageurs, commença à craindre pour eux. A la fin, on reçut la nouvelle de l'arrivée de la frégate à Bergen, le 10 septembre (nouveau style). Un vaisseau de guerre danois, le *Mars*, commandé par le capitaine Lutchen, depuis longtemps l'attendait à Bergen. Le lendemain la famille de Brunswick fut remise au grand bailli de Bergen, M. Schulen, et là, elle fut embarquée à bord du vaisseau de guerre. Les vents contraires arrêtrèrent le vaisseau à quatre milles de Bergen jusqu'au 23 septembre. Après quoi il eut encore à lutter contre une violente tempête qui dura sans interruption du 30 septembre au 1^{er} octobre; ce ne fut que le 5 octobre qu'on put arriver à Hunstrand. Les princes et princesses de Brunswick fatigués de cette navigation difficile, furent mis à terre à Aalborg où ils restèrent trois jours pour se reposer; et ils arrivèrent à Gorsens le 13 octobre en santé et fort gais, bénissant l'impératrice qui leur donnait une nouvelle existence. Pendant ce temps-là, la frégate *l'Étoile polaire* resta à Bergen pour y passer l'hiver. En arrivant à ce port, la princesse Élisabeth avait distribué 3,000 roubles pris sur les 500 ducats à elle alloués. Des 3,000 roubles, le capitaine Assenief en reçut 1,000.

Le choix des personnes qui accompagnèrent la famille de Brunswick fut heureux. Le colonel Ziegler et la veuve Liliensfeld, quoiqu'ils n'eussent demeuré que fort peu de temps avec les princes et princesses, surent cependant se concilier leur amitié et leur respect. La plus jeune des princesses fut particulièrement contente des attentions de Ziegler, etc....

XII.

L'impératrice et la reine continuèrent longtemps leur correspondance touchant la famille de Brunswick. La reine parlait toujours avec satisfaction de la conduite des princes et

des princesses , et faisait l'éloge de leur bon cœur et de leur politesse.

La reine voulut voir les princes et les princesses ; *elle en écrivit à Catherine. L'impératrice laissa cela à son choix* ; mais dans la suite la reine changea d'avis, quoique les princes eux-mêmes désirassent lui être présentés.

Entre autres choses la reine demanda à l'impératrice comment il fallait se conduire avec les princes et les princesses , et quel titre on pouvait leur donner. L'impératrice répondit que depuis le moment où ils étaient sous la protection de la cour de Danemark , elle les regardait comme des personnes indépendantes, d'une naissance illustre ; que pour la conduite à tenir avec eux , il fallait penser à leur tranquillité et à leur bonheur ; que leur simplicité d'esprit, leur manque d'éducation et d'autres circonstances leur interdisaient de vivre dans le grand monde ; qu'elle pensait qu'une vie éloignée de tous les tracas de la cour était ce qui leur convenait le mieux. Quant aux titres, l'impératrice pensait que rien ne pouvait les priver d'un titre que Dieu leur avait donné et qui leur appartenait par droit de naissance ; c'est-à-dire le titre de princes et de princesses de la maison de Brunswick.

La reine trouva qu'il serait mieux d'éloigner des princes et des princesses leurs domestiques russes pour qu'ils s'accoutumassent plus vite à leur nouveau genre de vie. L'impératrice y consentit ; tous les Russes , excepté le confesseur et les chantes retournèrent en Russie, et auprès de la famille de Brunswick il y eut alors une petite cour composée de Danois seulement. Ce changement fut amer et pénible pour les princes et les princesses , et ce n'est pas étonnant : ils avaiens grandi et avaient été élevés dans le même lieu que leurs serviteurs ; en eux ils étaient accoutumés à voir leurs seuls compagnons et confidents. Les princes et les princesses en se séparant d'eux versèrent quelques larmes de regret , même sur Cholmogory.

Pour l'établissement de la famille de Brunswick à Gor-

sens, pour l'acquisition des maisons et autres frais, il fallut 60,000 thalers. La cour de Danemark proposa de prendre cette somme sur la pension accordée à la famille de Brunswick, et par ce moyen, elle en paya 20,000 thalers. Mais l'impératrice, ayant appris cela, ne voulut pas que les princes et les princesses jouissent imparfaitement de sa générosité; elle ne voulut pas davantage être à charge à la cour de Danemark, et elle fit payer les 40,000 thalers restants sur sa propre cassette.

XIII.

Les princes et les princesses vécurent à Gorsens dans la paix et en bonne amitié les uns avec les autres. Ils ne donnèrent jamais aucun sujet de plainte aux personnes que la cour de Danemark avaient mises auprès d'eux; mais ils ne furent pas toujours contents de ces dernières.

Comme à Cholmogory Élisabeth était la conductrice de ses frères et de sa sœur; elle ne faisait cependant rien sans leur consentement. Au reste, dans toutes les circonstances, tant qu'elle vécut, ils se soumirent à ses penchans et à ses conseils.

Le prince Ferdinand de Danemark vint voir la famille de Brunswick à Gorsens. Cette visite fut triste pour eux. Dès que les princes et les princesses surent qu'il venait, ils se hâtèrent d'aller dans la maison qui leur était destinée pour le rencontrer. Le prince embrassa d'abord l'aînée des princesses, et au même instant les trois autres l'entourèrent, lui baisèrent les mains et pleurèrent de joie en le serrant dans leurs bras.

Il resta là deux jours, déjeuna et dîna avec eux. Le troisième jour il leur promit de venir prendre congé d'eux; mais pour épargner à lui et à eux de nouvelles larmes, il partit à sept heures du matin, après leur avoir envoyé pour souvenir deux tabatières et deux bagues.

XIV.

Élisabeth ne jouit pas longtemps de sa nouvelle situation. Une maladie cruelle qui dura deux semaines abrégéa ses jours, le 20 octobre 1782, à l'âge de trente-neuf ans.

Cinq ans après elle, mourut le plus jeune des princes, Alexis, le 22 octobre 1787. Peu de temps avant sa fin, il se sentit affaibli, mais il se remit promptement. Après cela il s'imagina qu'il ne survivrait pas à l'anniversaire du jour où sa sœur était morte. Cette pensée s'enracina si fort dans son imagination qu'elle lui devint fatale. Quelques jours avant le temps fixé par lui, il se plaignit de n'être pas bien. Il lui survint un évanouissement ; il se fit mettre au lit et ne se releva plus.

Le prince Pierre mourut le 30 janvier de l'an 1798.

On peut facilement se figurer la triste position de Catherine. Privée de tous ses proches, entourée de gens pour lesquels elle était un objet d'ennui, elle n'avait pas même la consolation d'avoir auprès d'elle aucune âme sensible. Sa tante ne vivait plus. Ceux qui l'entouraient, à ce qu'il semblait, pensaient plus à leurs aises qu'à lui procurer les soins auxquels elle avait droit par la grâce de la cour de Russie qui lui avait donné pour cela tous les moyens nécessaires. Jusqu'à sa mort la pension accordée aux princes et aux princesses fut continuée sans qu'on se prévalût de la diminution de la famille de Brunswick.

Le séjour de Gorsens ennuya tellement Catherine qu'elle désira retourner en Russie et se faire religieuse. Elle ne trouvait de consolation que dans le service divin et dans les prières. Avant sa mort elle oublia les chagrins qu'on lui avait faits, et écrivit à l'empereur Alexandre pour le prier d'accorder des pensions aux gens qui l'entouraient. Sa requête fut écoutée. On donna à tous les employés et domestiques

qui avaient été longtemps à la cour de Gorsens des pensions sur le trésor russe, et après leur mort à leurs femmes; et à ceux qui n'avaient été que peu de temps auprès de Catherine, on donna des marques de satisfaction.

Elle laissa après elle un testament par lequel elle légua au prince héréditaire de Danemark Frédéric et à sa postérité tous ses biens meubles et immeubles.

La princesse Catherine mourut le 9 avril 1807, et fut enterrée à Gorsens dans le même endroit que ses frères et sa sœur. Avec elle s'éteignit la postérité du czar Jean Alexie-witsch, qui mérite une mention particulière par les revers de fortune qu'elle a subis.

Signé, B. POLENOF.

EXTRAIT DE LA DESCRIPTION DE MOSCOU,

PAR G. LECOINTE DE LAVEAU.

Prisons de Moscou, en 1836.

« Parmi les gens arrêtés par la police, 1,110 l'ont été pour n'avoir pas de passe-port, 78 pour avoir déserté; puis 8,354 escrocs, 586 voleurs, 2,328 pour invectives, 866 pour querelle, 117 comme recéleurs de gens enfuis et 2,475 pour différentes légères infractions. Sur ce nombre on a emprisonné à l'Ostrog 122 hommes pour sacrilège et 45 femmes pour le même crime; 2 individus pour des propos injurieux contre le gouvernement; 24 meurtriers, 31 filous, 34 faux monnayeurs et 4 fausses monnayeuses; 10 incendiaires et voleurs pendant l'incendie, et 2 femmes accusées du même crime; 12 hommes pour avoir fait des blessures mortelles, 25 pour tentatives de suicide!!!! 7 pour cause de mort donnée sans préméditation, 33 pour avoir occasionné des blessures devenues graves; 177 hommes et 83 femmes pour dévergondage; 112 hommes et 23 femmes pour ivrognerie et vie déréglée, 95 faussaires; 676 hommes et 364 femmes pour vagabondage; 46 hommes et 27 femmes pour avoir donné refuge à des gens suspects; 824 voleurs et recéleurs, et 310 recéleuses et voleuses; 46 hommes pour avoir dénoncé injustement; 75 hommes et 12 femmes portant de faux noms; 2 usuriers; 5 hommes pour avoir détourné l'argent de la couronne; 143 hommes et 8 femmes pour avoir quitté leur service et s'être sauvés de chez leur seigneur; 558 hommes et 105 femmes pour avoir mendié; 199 hommes et 31 femmes qui se servaient de faux passe-ports. »
 (Pages 335 et 336, vol. I^{er}; *Description de Moscou*, par G. Lecoïnte de Laveau, 2^e édition. Moscou, de l'imprimerie d'Auguste Semen, 1836.)

DÉTENUS DE LA PRISON TEMPORAIRE EN 1834, ACCUSÉS :		HOMMES.	FEMMES.	SE SONT JUSTIFIÉS.	
De sacrilège.		3	»	»	»
D'avoir pris part à une émeute.		1	»	»	»
D'assassinat.		5	»	»	»
D'avoir pris part à un assassinat.		2	»	»	»
D'avoir causé volontairement un incendie.		10	»	»	»
De concussion.		8	»	»	»
De viol de mineures.		1	»	»	»
D'avoir dérobé un enfant.		1	»	»	»
De rixe.		1	»	»	»
De s'être estropiés.		4	»	»	»
	de vivres.	2	»	»	»
	de chevaux.	56	»	»	»
	d'habillements.	2	»	»	»
De vol	de différents objets.	561	22	42	5
	d'effets et d'argent.	13	1	3	»
	d'argent.	16	2	»	»
De s'être emparé d'une propriété étrangère.		4	»	»	»
D'avoir reçu des objets volés.		23	»	4	»
De recèlement.		4	»	»	»
D'avoir donné un asile à des gens suspects.		11	»	6	»
D'avoir fait un faux.		16	»	»	»
D'avoir fait usage de faux passe-ports.		14	»	»	»
De s'être livré à l'ivrognerie, et d'avoir mené une vie dissolue.		128	4	27	»
D'avoir commis un adultère.		»	1	»	1
D'avoir fait un faux rapport.		6	»	»	»
D'avoir détourné l'argent de la couronne.		4	»	»	»
D'avoir pris un autre nom que le sien.		6	»	»	»
D'avoir aidé des détenus à se sauver.		3	»	»	»
D'avoir laissé échapper des détenus.		1	»	»	»
De s'être absenté de son service.		2	»	»	»
	de chez leur seigneur.	327	28	77	2
	de la Sibérie.	15	»	»	»
	de leur régiment.	43	»	»	»
	d'une arrestation.	6	»	»	»
De vagabondage.		15	»	»	»
De n'avoir pas de passe-port.		441	4	29	»
D'avoir perdu leur passe-port.		12	1	»	»
D'avoir laissé passer le terme de changer leur passe-port.		52	»	13	»
De flouterie.		13	»	2	»
De mendicité illégale.		112	2	18	»
De fautes non prouvées.		674	22	65	»
		2617	87	286	6

DÉTENUS

entrés en 1834 dans la prison du gouvernement de Moscou,
vulgairement nommée l'Ostrog.

MOTIFS DE L'ACCUSATION.	CONDAMNÉS.		RESTÉS EN SURVEILLANCE.		ACQUITTÉS.	
	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.
	—	—	—	—	—	—
Avoir mis le feu.	14	2	»	»	2	»
Sacrilège.	6	»	»	»	3	»
<i>Avoir renoncé à sa croyance.</i>	»	1	»	»	»	»
Désobéissance au gouvernement.	19	7	1	»	»	»
Participation à une émeute.	42	»	»	»	»	»
Assassinat.	6	»	»	»	»	»
Participation à un assassinat.	3	»	1	»	1	»
N'avoir pas déclaré un assassinat.	2	»	»	»	»	»
Meurtre non prémédité.	1	»	»	»	»	»
Avoir fait des blessures mortelles.	5	»	»	»	1	»
Empoisonnement	3	1	1	1	1	»
Tentative de suicide.	2	»	»	»	2	»
S'être approprié des effets.	7	»	»	»	»	»
Avoir fait de la fausse monnaie.	11	3	»	»	»	»
Être en possession de la propriété d'autrui.	4	»	»	»	»	»
Viol de mineures.	2	»	»	»	»	»
Avoir caché un enfant.	4	4	»	»	»	»
Calomnie.	1	»	»	»	»	»
S'être estropié volontairement.	14	»	»	»	3	»
Vol de chevaux et d'effets.	156	57	56	13	52	18
Vol pendant l'incendie.	4	»	»	»	2	»
Vol d'argent.	16	2	»	»	25	3
Avoir déclaré être maître d'une propriété étrangère.	14	3	2	1	4	2
Avoir reçu ce qui est vol.	17	4	5	2	12	3
Récèlement d'objets volés.	5	3	1	1	3	5
Avoir donné asile à des voleurs.	16	4	4	1	7	3
Avoir fait des faux en signature privée.	24	»	2	»	3	»
Avoir possédé un faux passe-port.	22	18	3	1	8	7
Violence, ivrognerie et vie déréglée.	14	9	2	1	17	5
Inconduite.	4	16	»	»	2	15
Adultère.	3	12	»	»	2	4
Rapports mensongers.	6	1	»	»	2	1
Avoir fait l'usure.	2	»	1	»	1	»
Tromperies d'avocat.	3	»	»	»	1	»
Avoir détourné l'argent de la couronne.	2	»	2	»	1	»
Avoir pris un nom étranger.	23	9	»	1	12	4
Avoir aidé un détenu à se sauver.	1	»	»	»	1	»
Avoir laissé échapper un détenu.	1	»	»	»	»	»
Absence du service.	8	»	»	»	4	»

MOTIFS DE L'ACCUSATION.	CONDAMNÉS.		RESTÉS EN SURVEILLANCE.		ACQUITTÉS.	
	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.
	—	—	—	—	—	—
S'être échappé { de chez son seigneur. de la Sibérie. de la détention.	32	2	»	»	60	42
Vagabondage.	3	1	»	»	»	»
Gens sans passe-ports.	18	45	»	»	9	9
Gens ayant perdu leurs passe-ports.	13	2	»	»	28	75
Avoir dépassé le terme du passe-port sans le renouveler.	12	8	»	»	23	17
Filouterie.	7	9	»	»	38	26
Mendicité illégale.	11	»	4	»	2	»
Fautes non déterminées.	18	43	»	»	23	102
Avoir fait des menaces.	3	5	»	»	5	4
Avoir le cerveau dérangé.	7	1	»	»	2	»
N'avoir pas voulu choisir un genre de vie.	2	»	»	»	3	1
	3	4	»	»	1	2
—						
AGE DES DÉTENUX A LA PRISON DU GOUVERNEMENT DE MOSCOU, EN 1835.						
N'ayant pas atteint l'âge de 16 ans.	38	12	»	»	67	23
De l'âge de 16 à 20 ans.	92	28	8	3	53	21
De 20 à 30 ans.	102	55	28	6	46	52
De 30 à 40 ans.	126	68	25	7	59	45
De 40 à 50 ans.	87	59	12	4	52	48
De 50 à 60 ans.	56	33	8	1	64	42
De 60 à 70 ans.	22	18	1	»	59	61
De 70 à 80 ans et plus.	5	2	»	»	38	32
Age non déterminé.	48	14	3	1	15	27

FIN DE LA RUSSIE.

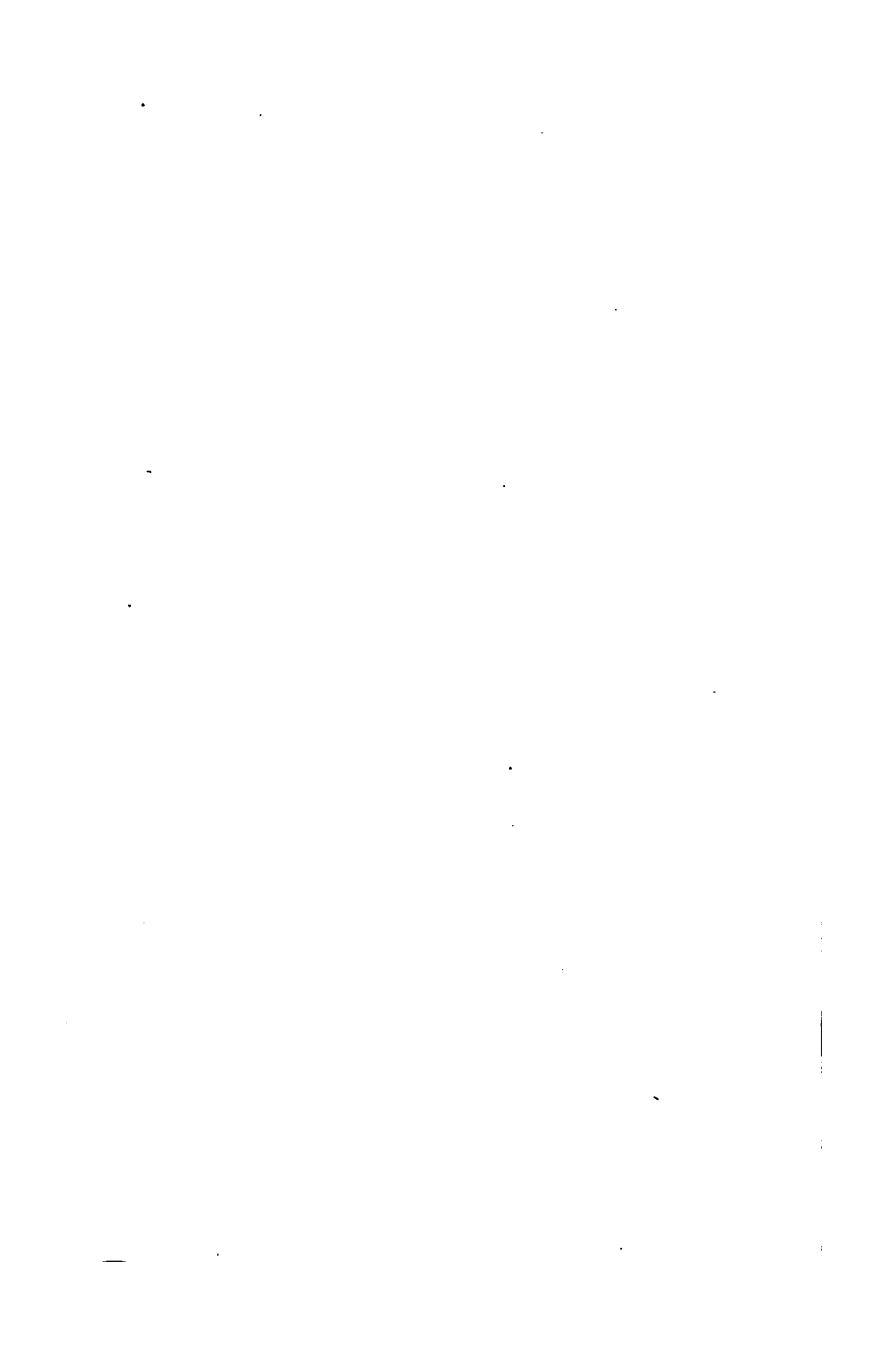
UN MOT
SUR L'OUVRAGE

De M. de Custine,

INTITULÉ :

LA RUSSIE EN 1839,

PAR UN RUSSE.



UN MOT
SUR L'OUVRAGE

DE M. DE CUSTINE,

INTITULÉ :

LA RUSSIE EN 1839.

L'opinion publique est sujette à de singulières réactions. Il en est des peuples comme des individus : ils ont leurs instants de faveur et de disgrâce. — Rayon mobile et capricieux, la popularité s'arrête un moment sur leur front, puis les quitte pour voler à d'autres. Dans les jugements que l'on fait d'eux, on tombe volontiers d'un excès dans l'excès contraire ; car les réactions ne s'arrêtent jamais à mi-chemin. La vanité devient furieuse d'avoir été sa propre dupe ; au lieu de s'en prendre à elle-même, c'est contre son idole qu'elle se fâche. Et elle ne se contente pas de l'abandonner, elle l'arrache du piédestal pour la fouler violemment aux pieds ; ainsi en est-il advenu aux Russes et à la Russie. Que les temps sont changés ! Je ne parle pas de celui où Voltaire, qui nous faisait, certes, beaucoup trop d'honneur, disait aux Velches, à propos de nous :

« C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière ! »

La politesse était outrée, et en gens modestes, nous l'a-

vons toujours prise pour ce qu'elle valait. Mais, sans remonter si haut, n'est-il pas vrai qu'en 1815, de tous les peuples qu'une merveilleuse destinée mêla un moment dans son crible, nous étions, je ne dirai pas le plus goûté, mais à tout prendre le moins mal vu ? Béranger reproche à Frétilton sa partialité pour les Cosaques. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. C'est tout au plus si Frétilton oserait nous regarder encore du coin de l'œil, dans la crainte de se commettre avec le *Journal des Débats* ; au théâtre et dans les romans, on nous tourne en ridicule. Le mélodrame s'est emparé de nos moujiks et de nos boyards. Les Anglais nous ont cédé les rôles qu'ils occupaient dans les vaudevilles. A la tribune parlementaire, il n'est pas d'orateur, voire de ministre un peu soigneux de sa réputation, qui ne fasse, une fois ou deux par session, un brin de popularité à nos dépens. Dans les journaux, ce n'est qu'un cri contre nos desseins ambitieux et notre soif insatiable de conquêtes. Aux Français permis de s'étendre en Afrique et de pousser leurs établissements maritimes jusqu'aux îles de la Polynésie. Libre aux Anglais de mettre à contribution la Chine, et d'annexer le Scinde à leur empire indien. Quant à nous, qui ne bougeons pas, nous inquiétons tout l'univers par notre immobilité menaçante. Le colosse du Nord ne saurait éternuer, sans voir aussitôt braqués sur lui tous les télescopes européens. En vertu de cet apophthegme historique, qu'un instinct irrésistible entraîna de tout temps les peuples du Nord vers la patrie des arts et du soleil, chaque matin, du haut de leurs tours, toutes les sentinelles de la presse annoncent à grand bruit de trompettes la venue prochaine d'Attila, suivi d'un million de Huns. Et quelles vues profondes on nous prête ! Que d'esprit on donne à notre gouvernement, qui ne s'en était pas douté ! C'est qu'aussi la Russie est au fond de tout ; c'est une puissance ubiquitaire qui se manifeste à la fois en cent lieux. Y a-t-il émeute à Paris, troubles en Irlande ? si la Russie n'a pas tout fait, elle y est au moins pour quelque chose. La Russie a des intelligences secrètes avec O'Connell et Abd-el-Kader ; la

Russie cherche à semer la zizanie entre les missionnaires catholiques et protestants aux îles Marquises ; la Russie fournit des plans de campagne aux Béloutchis ; à travers les steppes de la Mongolie et le grand désert de Kobi, elle envoie aux Chinois des canons sur le dos de ses hippogriffes. Comme un polype aux mille pieds, partout s'étendent les réseaux de son espionnage politique. Nos grandes dames et nos élégantes sont autant d'hommes d'État en jupons, et tout l'argent qu'elles vont dépenser chez les couturières de Paris sort des poches de Sa Majesté Impériale. Cela va si loin, qu'aucun de nous ne saurait aujourd'hui se divertir tranquillement à Aix-la-Chapelle ou à Bade, sans être aussitôt soupçonné d'une mission secrète ayant pour but d'épier ou de capter les bons Allemands ! Ainsi soit-il ! puisque aussi bien il faut à chaque époque un fantôme. On a oublié le papisme, Rome et la bête de l'Apocalypse : on s'est blasé sur l'Espagnol et sur le Catholicon d'Espagne ; on s'est lassé de Pitt et Cobourg, voire même de la perfide Albion, quoique de temps à autre encore il en reste bien quelque chose. Les Kalmouks et la Sibérie s'useront aussi à leur tour. Un peu de patience, et peut-être finirons-nous par passer pour avoir été au demeurant les meilleurs fils du monde.

Ce n'est pas que tout cela soit bien sérieux. Il n'est pas prouvé que les spirituels écrivains qui débitent quotidiennement toutes ces lanternes à leur auditoire, croient un mot de ce qu'ils disent. Ce sont au fond d'assez braves gens, faisant des phrases à notre endroit, de peur d'en perdre l'habitude, sans nous haïr beaucoup dans l'âme. Il pourrait même en être autant du bon public qui les écoute. Voici venir un auteur plus grave, et pénétré de convictions plus profondes. Celui-là nous hait bel et bien. Il est du nombre de ces esprits qui, faisant chez eux autorité par des œuvres monumentales, ont acquis l'incontestable droit de mener tout un peuple le bâton haut, et de traiter en pretolets ceux de ces hommes qui jusque-là avaient passé pour grands aux yeux du monde. Selon lui, on nous choie trop, et les

voyageurs qui l'ont précédé en Russie nous ont traités en enfants gâtés. Il paraîtrait qu'en fait de voyages, M. de Custine n'a guère feuilleté que les épreuves de son propre livre. Quoi qu'il en soit, pontife du vrai, esclave d'un pénible devoir, il s'est donné pour mission (car aujourd'hui, qui n'a sa mission?) de faire tomber les écailles des yeux de ses contemporains. A cette fin, il a colligé quatre tomes sur beau papier, dans lesquels il a eu bien soin de répéter quatre fois les mêmes choses, pour les imprimer plus sûrement dans l'esprit de ses auditeurs. Tel est son profond dégoût de nous, que, pour avoir seulement respiré l'infection de ce puits d'iniquités appelé empire de toutes les Russies, il a changé en un moment les opinions de sa vie tout entière. Les cheveux de son intellect en ont comme blanchi subitement, et il s'est fait dans son cerveau une transfiguration miraculeuse. Il était venu chez nous pour chercher des arguments en faveur de la monarchie absolue, et il en revient constitutionnel fieffé. Grâce à nous, en fait de libéralisme, M. de Custine pourra dire ce que disait en fait de poésie maître Francaleu :

« Cet esprit dans ma tête un beau jour se trouva,
» Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva. »

Libéraux ingrats ! nous saurez-vous gré du moins de cette importante conquête ?

« *Super aspidem et basiliscum ambulabo.* »

Je marcherai sur l'aspic et le basilic, s'est dit M. de Custine en commençant son livre. Je lui dirai son fait à cette nation russe, peuple couvert d'immondes plaies, qui se pavane sur son fumier, et du fond de son abjection prétend imposer à l'Europe. M. de Custine a tenu parole. Depuis l'abbé Chappe jusqu'à lui, y compris Clarke, Masson et Lyall, jamais censeur plus dédaigneux n'avait mis le pied

sur nos pauvres têtes. Fripons, menteurs, adulateurs, vantards, vils esclaves, et qui pis est, esclaves amoureux de leurs chaînes, fanfarons d'hospitalité, mauvais singes dénués d'invention, espions, même en amateurs et sans rétribution quelconque, etc., etc. : tel est le panégyrique qu'il fait de nous, le catalogue fort abrégé de nos perfections et vertus civiles. Que vous êtes poli, M. le marquis, et qu'en vous lisant ou reconnaît bien le gentilhomme de la vieille roche !

Démentir ces aménités serait pour le moins chose inutile. Un démenti est de mauvais goût, et en outre ne prouve rien. Si quelqu'un me juge ennuyeux, lui prouverai-je que je suis amusant ? S'il nous plaisait, par exemple, à nous, de trouver M. de Custine un esprit faux, M. de Custine aurait-il bonne grâce à nous démontrer par $A+B-C$ qu'il a l'esprit droit ? Ce sont de ces choses que de coutume on laisse à décider aux autres. Nous n'irons donc pas nous inscrire en faux contre ce qu'il lui plaît de penser de nous. Le meilleur moyen de montrer s'il nous a bien ou mal jugés, c'est d'indiquer comment il juge.

La méthode de M. de Custine est belle de simplicité ; c'est quasi celle du brave Anglais qui, débotté, à son arrivée en France, par une servante d'auberge aux cheveux roux, en inférait pertinemment qu'en France toutes les servantes d'auberges étaient rousses.

M. de Custine établit, lui aussi, que faire le portrait d'un Russe, c'est faire celui de toute la nation ; de même qu'un soldat sous les armes donne l'idée de tout le régiment. En vertu de ce bel axiome, il métamorphose sans façon en théorie chaque accident tel mince qu'il soit, chaque particularité isolée qui le frappe, et conclut imperturbablement du singulier au pluriel, de l'individu à la société.

La passion des généralités est une des manies de notre époque. Il n'y a pas de barbouilleur de papier qui ne tranche aujourd'hui du Montesquieu, et qui, avec cinq ou six faits arrachés tout nus de leur sphère et dépouillés des mille et une circonstances dont l'effet est de les annuler ou de les

tempérer, ne réduise en formules d'algèbre l'histoire et les mœurs d'une nation. Ces messieurs planent trop haut pour descendre au terre à terre de l'analyse. Ce qu'ils ignorent ou ce qui les gêne, ils le suppriment tout bellement ; moyennant quoi ils édifient une synthèse large et féconde, pour me servir de leur patois. Si vous êtes léger, soyez sentencieux, et l'on vous croira profond. La recette est infailible auprès des simples, et c'est celle dont M. de Custine use et abuse à tout propos. C'est le César des voyageurs philosophes ; il est venu, il a vu, il a connu. Il passe, et les idoles tombent, les ulcères secrets se révèlent, les entrailles du corps social s'ouvrent, béantes, sous ses yeux. Ce n'est pas lui qu'éblouiront les mystères de notre civilisation si fausse ! D'une main brusque et impatiente, il arrache en courant le voile de cette ténébreuse Isis. J'entre en effroi, comme dit Pascal, mais en effroi d'admiration devant cette vive intelligence qui saisit tout à vol d'oiseau, par un don de seconde vue, par un instinct de divination. L'auteur, au reste, s'en vante lui-même avec une charmante bonhomie. Dans son court voyage en Russie, il a, dit-il, vu peu de choses ; mais aussi il a beaucoup deviné. On s'en aperçoit.

La baguette divinatoire de M. de Custine trouve à s'exercer tout d'abord. Il n'a pas mis le pied parmi nous qu'il nous connaît déjà par cœur. Il s'est fait dans son petit coin une Russie avant la lettre. Rien ne donnera une meilleure idée de sa logique expéditive que d'ouvrir pour quelques minutes son Odyssée au premier chant.

Après maints détails sur lui-même, sur sa famille et ses aïeux, détails un peu longs peut-être, mais que l'auteur a jugés utiles, ses voyages devant servir, dit-il, de matériaux à sa biographie, M. de Custine arrive à Lubeck avec l'intention de s'y embarquer pour Saint-Petersbourg. Il y jase avec l'aubergiste du lieu, lequel, mû d'une compassion chrétienne, cherche à le détourner de son projet. « Seigneur cavalier, lui dit notre hôte, j'ai remarqué que les Russes qui viennent en Allemagne étaient gais à leur arrivée,

et tristes en s'en retournant. » M. de Custine se gratte aussitôt la tête. Comment expliquer ce fait imposant ? Un esprit vulgaire se serait dit : Les Russes qui viennent par Lubeck en Allemagne y arrivent dans la belle saison. Quand ils ont quitté Pétersbourg, il n'y avait chez eux ni fleurs ni feuilles. Ils se trouvent, comme par magie, transplantés en plein printemps. Ils ont été, quatre jours durant, ballottés sur la Baltique. Au printemps, en touchant la terre après une traversée ennuyeuse, on est joyeux par tout pays. On l'est moins en se rembarquant à l'automne, quand on entend siffler les vents d'équinoxe et qu'on a la mer devant soi. Mais pour l'aubergiste et son hôte, tous deux logiciens subtils, cette solution serait trop simple : l'un et l'autre ont besoin de conclure, et de conclure *à priori*. Il est donc convenu entre eux qu'un pays que l'on quitte avec tant de joie et où l'on retourne avec tant de regret est nécessairement un pays qu'on déteste, partant un pays détestable. Première et féconde induction.

Errata ! M. de Custine ne l'adopte, au premier moment, qu'avec une réserve timide, se bornant à dire à l'aubergiste qu'il pourrait bien avoir raison ; mais elle ne laisse pas de faire sur lui une impression profonde, et dépose dans son esprit un germe fatal d'hésitation. Ses incertitudes redoublent dans la nuit qui précède son embarquement ; une fièvre ardente le saisit, de funèbres pressentiments tourbillonnent autour de sa couche ; la Sibérie, spectre voilé, vient s'asseoir à son chevet. Il passe une fort mauvaise nuit, débattant sur son oreiller s'il doit, en hardi paladin, aborder et parachever son incomparable entreprise, ou si, comme le prudent Sancho, il ne vaudrait peut-être pas mieux tourner bride vers le logis. Mais que vont dire, à Paris, ses amis et les journaux, en apprenant qu'il a reculé ? Que pensera l'opinion publique dans le petit port de Travemünde ?... Après une cruelle insomnie, l'aurore éclaire enfin ses yeux, sans dissiper au même degré les ténèbres de son intelligence. Heureusement que le Saint-Esprit vient l'illuminer d'un

rayon. Il se souvient très à propos que les marquis de l'ancienne comédie en référaient, dans les cas graves, à l'autorité de Frontin. Il sonne et appelle aussitôt, non pas Frontin, mais Antonio, fidèle valet de chambre italien, honoré de son intime confiance. Ce garçon joue un grand rôle dans les aventures du marquis. Il possède, ainsi dit le texte, « la tête politique des Romains modernes, et le noble cœur des anciens. » — Faut-il partir? demande le maître. — Il faut partir, dit le valet. — Et pourquoi? objecte le maître. — *Parce que...* répond le valet. Cette raison est trop concluante pour ne pas trancher la question. Vogue la galère! se dit en soupirant M. de Custine, et, chassant bien loin de lui la fièvre, la Sibérie et ses fantômes, il s'élance gaiement à bord du vaisseau à vapeur.

Admirez l'enchaînement des causes! Sans l'intervention providentielle de ce Figaro, homme d'État, le marquis restait empêtré dans les lacs de sa volonté indécise; il n'eût point visité la Russie, il n'eût point écrit sur les Russes; nous aurions été sevrés d'un beau livre qui contient toutes nos destinées, et qui sera dorénavant le bréviaire de nos hommes politiques. A quoi tient le sort des nations!

Sur le bateau, M. de Custine trouve une ample moisson à faire d'inductions et de déductions. Un gros prince russe, excellent seigneur, veut bien l'aider dans ce travail avec une obligeance extrême. « Je vais, dit-il au voyageur, vous faire cadeau d'une petite clef qui vous servira à elle seule à vous expliquer tous les mystères de notre pays. » On conçoit qu'une proposition pareille est une véritable bonne fortune pour un homme pressé de voir et de juger, grand abstracteur de quintessence, grand amateur de formules générales, et charmé de pouvoir, pour abrégé, suspendre autant de faits que possible à une cause unique. Dans la poche d'un voyageur, un trousseau de clefs est assez incommode; un passe-partout est plus léger. Il faut pourtant être équitable: en homme poli et bien élevé, M. de Custine fait d'abord quelques façons pour accepter celui qu'on lui offre. Néan-

moins, après ces cérémonies, il finit par le mettre en poche, et s'en sert dès lors avec une infinie dextérité pour ouvrir en un tour de main toutes les serrures et cadenas de notre arche sociale. Cette fameuse clef, cette formule apéritive, c'est : que la Russie est restée étrangère à l'influence du catholicisme et de la chevalerie ! De ce principe générateur jaillit et coule abondamment toute une cascade de conséquences. Voilà, entre autres, pourquoi l'honneur est un sentiment dont les Russes n'ont et n'auront jamais l'idée. De là, le peu de fond qu'on peut faire sur leur parole, le peu de bonne foi de leur politique, dont les traditions d'astuce et de fraude leur sont venues des Grecs byzantins. Voilà encore pourquoi, tandis qu'ailleurs on fait la guerre par pur amour de la gloire, ces farouches guerriers ne s'ébattent que par ambition et par avidité. Que dites-vous de ces conséquences ? c'est philosopher, cela ! Des esprits durs et tracassiers pourraient peut-être bien demander à M. de Custine, s'il ne confond pas ici deux choses très-distinctes, *l'honneur* et le *point d'honneur* ; si l'honneur, dans le vrai sens du mot (bonne foi, probité, respect de la parole), est bien et dûment le produit des mœurs et lois de la chevalerie, et lequel des deux, par exemple, du païen Régulus ou du catholique roi chevalier, s'est montré, sortant de prison, le plus fidèle à sa parole. On pourrait s'enquérir encore si Machiavel et César Borgia avaient, par hasard, étudié à Byzance, et si tant de bons catholiques, Ferdinand, Charles-Quint, Louis XI, Richelieu, Mazarin, Louis XIV, ont guerroyé platoniquement, par amour de la gloire pure, sans mélange aucun d'ambition et d'avidité. Mais tous ces *si* et beaucoup d'autres troublent peu M. de Custine, qui, serrant d'une main joyeuse son passe-partout philosophique, n'y regarde pas de si près.

Toujours à bord de son vaisseau, l'auteur fait bientôt acointance avec une aimable princesse. C'est une femme élégante et frêle, « l'héroïne d'une romance écossaise, aux cheveux cendrés, aux yeux bleus de faïence, aux traits peu marqués, mais doux, quoiqu'un peu souffrants. L'aspect de

cette ombre ossianique, éclairée par la nuit polaire, est en harmonie avec ce ciel, qui ne tient jamais ce qu'il promet ; avec ces lueurs crépusculaires, qui ne finissent pas et n'amènent rien, » inspire à M. de Custine les rapprochements les plus ingénieux. Comme l'Anglais dont nous parlions tout à l'heure, sans consulter d'autre exemplaire du sexe, il la prend impromptu pour type de toutes nos pâles beautés du Nord. Ce sont de frêles figures de femmes, des fleurs sans séve et sans couleur, des créatures incomplètes, de charmants petits mollusques à vie indécise, à sensations vagues, mais un peu fades, et incapables de s'élever jusqu'à la passion ; leur existence est le songe d'une ombre. M. de Custine assure même que « ce que les autres font, elles se bornent à le rêver. » J'en adresse à leurs maris des félicitations bien sincères.

Le mari de cette fleur souffrante est lui-même assez mal en point. Cela n'empêche pas qu'il ne prône beaucoup les effets d'une cure à l'eau froide qu'il vient de faire à Greiffenberg : et, comme si la médecine en France était à l'abri des importations étrangères, comme si l'homéopathie, par exemple, n'y avait pas été une mode imitée de l'allemand, voilà bien et beau tous les Russes proclamés esclaves de la vogue, imitateurs s'exerçant sur les inventions des autres, et adorateurs passionnés de toutes sortes de nouveautés.

Mais, dans l'art de conclure du particulier au général, ce qui suit touche au sublime. Parmi les passagers du bateau, se trouve encore une autre princesse, brune ou cendrée, on ne sait lequel, mais d'un âge un peu plus mûr que la pâle beauté du Nord. Cette dame, huit jours auparavant, s'était embarquée à Pétersbourg pour aller rejoindre sa fille qu'elle croyait encore en Suisse, le même jour où sa fille s'embarquait elle-même à Lubeck pour venir retrouver sa mère à Pétersbourg ; toutes les deux, sans le savoir, s'étaient ainsi croisées sur la mer Baltique. Tel est (*notate verba*), tel est, dit très-sérieusement M. de Custine, le résultat du peu d'exactitude des Russes à écrire.

Je n'invente pas, lecteur bienveillant; fidèle à ma nature de singe, je copie servilement.

Vient ensuite un autre passager, espèce de savant, professeur ou grammairien russe, que, sans respect pour la république des lettres, le nouveau converti aux doctrines libérales a traité, ce nous semble, tant soit peu aristocratiquement. La liberté des discours de ce savant paraît suspecte à M. de Custine; et comme en Russie, tout homme qui parle est nécessairement espion, s'il n'est prince, le pauvre homme est déclaré tel, sans autre forme de procès. Ce n'est, du reste, ici que le premier accès de cette espèce de monomanie qui pousse l'auteur à voir des mouchards partout en Russie, dans les douaniers, dans les aubergistes, dans les domestiques, dans les feldjægers qui l'accompagnent, jusque dans les bons Allemands qu'il rencontre en débarquant sur le quai, et qui, voyant son Antonio fort en peine de parler russe, s'offrent charitablement à lui appeler une voiture. Mais aussi, quoi de plus simple? M. de Custine ne sait-il pas, pour l'avoir lu dans les journaux, que notre gouvernement est le plus fin matois du monde, et qu'on a fait chez nous de l'espionnage un vrai miroir de perfection (1)? Le trait nous a paru piquant, venant du pays de Vidocq.

Pour charmer l'ennui de la traversée, le gros prince fait des contes à son auditoire : d'abord celui d'un prince esthonnien, sorte de héros pirate à la Byron, qui, retiré dans une île sauvage du golfe de Finlande, allumait des feux sur ses rochers, pour y faire échouer les vaisseaux et s'emparer de leurs dépouilles. De cette histoire poétisée, dont la prose, il n'y a pas un siècle, aurait pu se trouver en France même sur

(1) Par parenthèse, si M. de Custine a été épié constamment en Russie par les feldjægers, les aubergistes, comment se fait-il qu'il ait pu, sans exciter seulement des soupçons, écrire à loisir quatre volumes, assurément peu favorables à la Russie? Car il nous dit que toutes ses lettres ont été écrites sur les lieux, et que, s'il a attendu quatre ans pour les publier, c'est qu'il lui a fallu ce laps de temps pour laisser, par prescription, s'éteindre en lui la reconnaissance. Cela prouverait que notre police n'est pas aussi parfaite qu'il le croit, et que, sous ce rapport comme sous tant d'autres, il nous reste beaucoup à apprendre des autres pays.

quelques points déserts des caps de Bretagne (1), il résulte que la Russie est encore à l'heure qu'il est de quatre siècles en arrière des autres. Puis vient le trait du fier boyard Romodanowsky, refusant, malgré l'ordre de Pierre I^{er}, d'abandonner la droite dans une cérémonie, et tenant tête au czar lui-même, qui le menace de le faire pendre, mais qui finit par lui céder. La morale de cette anecdote paraît être, de prime abord, qu'à tout prendre, les courtisans en Russie ne sont pas tous aussi courtisans, ni les despotes aussi despotes que M. de Custine veut bien le dire. Point du tout : et M. de Custine y découvre un sens plus profond. Selon lui l'orgueil du noble Moscovite donne l'idée la plus parfaite de la singulière combinaison dont est sortie la société russe actuelle, composé monstrueux des minuties de Byzance et de la férocité de la horde, des vertus sauvages de l'Asie et des luttes d'étiquette du Bas-Empire. Assurément, on ne s'attendait guère

« A voir *Byzance* en cette affaire. »

Mais depuis l'acquisition de sa clef, M. de Custine explique tout par le Bas-Empire; la Sibérie et l'espionnage hantent perpétuellement son esprit. Sur ce propos, il me revient que Saint-Simon, qui, pas plus que Romodanowsky, n'entendait raillerie sur la préséance, parle beaucoup des luttes d'étiquette qui divisaient les seigneurs de son temps. L'un se bat pour un tabouret qu'on refuse à la duchesse sa femme, l'autre veut le haut du pavé; celui-ci la droite et non la gauche; tel autre insiste sur son droit d'entrer dans les carrosses du roi. Est-ce par hasard que ces minuties, très-importantes pour les boyards de Versailles, ne viendraient pas aussi du Bas-Empire, avec lequel, au temps des croisades, les Français ont eu encore plus de relations que

(1) On sait que les habitants de quelques cantons, en Bretagne, avaient coutume d'attacher des fallots aux cornes de leurs vaches, puis les faisaient paître dans le voisinage des écueils, pour y attirer les vaisseaux à cette lumière trompeuse.

nous, et dont ils ont même occupé le trône pendant près de soixante ans? Je soumetts cette question d'origine aux archéologues de France.

Pendant le navire cingle et s'avance vers Saint-Pétersbourg. Malgré son esprit et ses charmes, M. de Custine croit s'apercevoir qu'à mesure qu'on se rapproche, chacun s'occupe un peu moins de lui; cela donne sur ses hypocondres. On arrive enfin, on prend terre. Séparés par une longue absence, en se retrouvant sur la rive, les parents, les amis s'embrassent, et à la stupéfaction de l'auteur, dans cette accolade universelle, le croirait-on? princes et princesses oublient de lui dire *adieu!!!* A l'instant, conclusions nouvelles: Voilà les Russes frappés en masse, et convaincus d'être le peuple le plus oublieux de la chrétienté. Ne vous fiez pas à leurs politesses, à leurs protestations mielleuses! Ce sont des ours vêtus en singes, qui vous lèchent pour vous mieux tromper. « Les gens du Nord ont des cœurs in- » certains, des sentiments douteux; leurs affections sont » toujours mourantes comme les pâles lueurs de leur soleil, » ne tenant à rien, ni à personne, quittant volontiers le sol » qui les a vus naître; créés pour les invasions, ces peuples » sont uniquement destinés à descendre du pôle à des époques » marquées par Dieu, pour rafraîchir les races du Midi, » brûlées par le feu des astres et par celui des passions. » Le reproche, il faut le dire, nous a paru un peu hors de place, dans le moment même où les gens qu'on nous peint comme ne tenant à rien, ni à personne, embrassant leurs amis et leur sol natal avec un peu plus d'effusion que l'auteur ne leur en voudrait, et où l'invasion, au lieu de descendre du pôle, se sent précisément toute joyeuse d'y remonter. Néanmoins, le Nord, le Midi, Dieu, les races, l'invasion, le feu des passions et des astres, tout cela trituré ensemble, compose une fort belle période, qui, pour n'être pas tout à fait logique, n'en est pas moins proprement tournée. L'auteur, du reste, veut bien avouer qu'ailleurs, ses compagnons de route l'ont quelquefois traité de même; mais jamais, non

jamais encore, il n'avait plus douloureusement senti tomber sur sa tête le manteau de glace de l'oubli.

On voit, d'après ce résumé ingénu, dans lequel je n'ai rien mis du mien, qu'avant même de toucher nos bords, M de Custine a déjà récolté un nombre infini d'observations, qu'il nous connaît déjà parfaitement sur échantillon, et qu'il arrive à Pétersbourg, comme je le disais, avec une Russie toute faite en son portefeuille. Cette fureur de généraliser, de sophistiquer sur la moindre vétille, de tirer du moindre incident des conséquences à perte de vue, ne l'abandonne plus un moment dans tout le cours de son voyage. A Saint-Pétersbourg comme à Moscou, à Moscou comme à Yaroslaf, à Yaroslaf comme à Nijni, c'est toujours le même procédé; j'en pourrais citer vingt exemples: un seul encore, et je finis.

La scène se passe aux bords du Volga. Tandis que le voyageur s'en va méditant à part soi, et qu'en suivant le fil de ses pensées, il regarde l'eau couler, son oreille est soudain frappée de sons d'une mélodie lointaine: c'est le chant de quelques bateliers qui voguent sur un train de bois. — « Quand je vis ces indigènes amarrer leur radeau pour s'avancer au-devant de moi, je m'arrêtai! » dit solennellement M. de Custine. Ils passèrent sans regarder l'étranger! sans « même se parler entre eux! » les malappris! Sous ce frac européen qu'osent, il est vrai, porter bon nombre de leurs compatriotes, ne pas deviner l'étranger! Passer sans même échanger un petit murmure de curiosité devant le père de romans si célèbres: *L'Espagne sous Ferdinand VII*, *le Monde comme il est*, et *la Russie comme elle n'est pas!* — cela mérite d'être noté. Et sur-le-champ, l'écrivain méconnu tire *ab irato* son carnet, et y burine pour l'éternité cette maxime vengeresse: « Les Russes sont taciturnes et ne sont » pas curieux. Je le comprends: ce qu'ils savent les dégoûte » de ce qu'ils ignorent. »

Chez le Juvénal romain, l'indignation faisait des vers; chez notre Juvénal, comme on voit, l'indignation fait des maximes.

La méthode de M. de Custine, telle que je viens de la décrire, prompte, abrégative, ingénieuse, a, sans nul doute, beaucoup d'agrément; elle reproduit dans toute leur vivacité, dans toute leur fraîcheur virginale, ses fugitives impressions de voyage, à mesure qu'il en a été frappé. Comme étude psychologique, destinée à nous faire pénétrer dans l'âme d'un des bons esprits de ce temps, nous en sentons toute l'importance, et pour ma part, moi chétif, aimant les fruits cueillis un peu verts sur la branche, je lui en sais un gré non pareil. Ce néanmoins, comme étude de mœurs, comme travail (1) fait sur un peuple assez difficile à connaître, m'est avis qu'elle peut offrir plus d'un petit inconvénient. Le moindre est d'exposer l'auteur à des contradictions assez étranges. Sa théorie est que peindre un Russe, c'est peindre aussi toute la nation. Rien de mieux : mais en ce cas, comme en bien d'autres, il se peut faire que la théorie et la pratique ne soient pas toujours d'accord. Par exemple, l'auteur avise un nez camus, et pour aujourd'hui, provisoirement, nous voilà tous camus en bloc. Mais l'apparition d'un nez grec change demain du tout au tout le caractère de notre angle facial. Vous avez vu que tout à l'heure, par la faute de quelques bateliers trop discrets, nous avons tous été déclarés taciturnes et peu curieux. Tournez la page, et si d'aventure l'auteur rencontre un quidam d'humeur plus communicative, nous devenons, toujours *in globo*, bavards, curieux, inquisitifs, espions de chaque étranger qui débarque, l'assommant et le jugulant de nos impertinentes questions. Comme la vie de M. de Custine tient, dit-il, de celle des plantes; il en résulte que, selon le soleil ou la pluie, la nature du Nord lui inspire poésie fantastique ou vile prose. Nous avons, dit-il en un lieu, trois jours de soleil par année, et il se plaint incessamment d'une chaleur digne des

(1) Peut-être, au reste, sommes-nous trop exigeant pour M. de Custine; il nous donne lui-même, en ces termes, la mesure de l'importance qu'il faut attacher à son voyage : « Moi, qui crains ce qui a donné de la peine à écrire, parce que cela en donne à lire, je suis résolu à ne pas faire d'un journal un travail. »

tropiques. A Pétersbourg, il est outré de nos lignes droites, de nos bâtiments à colonnes, et il nous appelle froids copistes, lourds plagiaires de l'antiquité. A Moscou, le Kremlin l'étonne : transporté d'aise, il se ravise, et tout d'un coup, il nous découvre une architecture nationale, qu'il veut bien ne pas trouver dépourvue d'une certaine originalité. Pétersbourg lui-même a ses instants de faveur, durant lesquels, grâce à nos clochers, à nos drowskis et au costume de nos petits postillons, c'est une ville des plus pittoresques. A tel jour de la semaine, nos airs nationaux le ravissent par leur originalité ; à tel autre, la même musique lui paraît fade et monotone. S'il rencontre des ennuyeux, s'il assiste à une cérémonie de cour, où chacun, gêné dans son uniforme et occupé de ses fonctions, n'a pas toujours le temps ni l'envie de confabuler avec lui, il déclare une foi pour toutes qu'il n'y a pas de conversation en Russie. Mais s'il tombe en bonne compagnie, on pourrait faire, nous dit-il, des entretiens auxquels il assiste, un livre aussi profond que la *Bruyère* et aussi amusant que le *Décameron*. Il en est de même en politique. Ici l'auteur n'a pas assez d'indignation contre les seigneurs qui refusent de donner la liberté à leurs serfs ; ailleurs, il est le premier à dire qu'affranchir brusquement de tels hommes, ce serait incendier la Russie. Tantôt nous sommes des croquemitaines, aux bras de fer, aux pieds gigantesques, prêts à dévorer le globe terrestre d'un coup de dent ; tantôt une nation efflanquée, mal armée, qu'ont grandie démesurément les folles terreurs de l'Europe, des corps sans nerfs et sans moelle, incapables de se mouvoir et de faire un pas en avant. On croirait lire, en lisant ce voyage, les aventures de *Gulliver* ; on y court de surprise en surprise, du pays des nains à celui des colosses ; à chaque page le lecteur tombe de *Lilliput* en *Brobdingnag*, et de *Brobdingnag* en *Lilliput*. Toutes ces antithèses deviennent si choquantes, que M. de Custine lui-même finit bien par en être frappé. « Ne me reprochez pas mes contradictions, dit-il, je les ai aperçues tout le premier. » Personne ne songerait à lui adresser ce re-

proche, s'il se contentait d'exposer les faits, sans les commenter à sa manière; mais comme chacun d'eux, sous sa plume, se généralise à l'instant, ce ne sont pas les faits même qui se heurtent, ce sont les généralités qu'il en tire. Qui dit *contraste* ne dit pas *contradiction*; ce sont deux idées fort distinctes. L'univers est plein de contrastes, et pourtant l'univers est un. La nature n'est point inconsequente, mais l'homme le devient en voulant l'expliquer. Je suis bon diable, et je deviendrai qu'on trouve en nous du bien et du mal, de la force et de la faiblesse, de la petitesse et de la grandeur. Pour parler la langue des doctes, il y a *dualisme* en notre nature. Et de fait, ce n'est pas pour rien que notre aigle a été représentée avec deux têtes; mais ces deux têtes n'empêchent pas que l'aigle n'ait pourtant qu'un seul corps. Il faut les voir l'une et l'autre en face, pour se faire une idée complète de cette espèce d'oiseau Janus, pour le bien saisir tout entier dans sa forme un peu bizarre, mais dans sa puissante unité. Malheureusement M. de Custine n'en voit jamais qu'une seule à la fois, et il parle à tour de rôle de chacune comme si l'autre n'existait pas. Il m'a fait souvenir d'Arlequin, qui, voulant vendre sa maison, emportait sous son manteau une pierre, qu'il montrait pour échantillon au public. M. de Custine, lui aussi, a rapporté, pour les montrer au bon peuple de France, deux ou trois pierres de notre maison. Il nous est permis d'objecter que ce n'est pas la notre maison tout entière. Comme romancier, je le vénère; mais comme politique, ne lui déplaise, il se pourrait qu'il manquât tant soit peu de ce coup d'œil large, de ce regard compréhensif qui sait, tout en se fixant sur tel trait particulier de la physionomie d'un peuple, ne point perdre les autres de vue. De là vient que, vrai par instants quand il examine un côté des choses, il est toujours faux dans l'ensemble, l'erreur n'étant le plus souvent que la vérité en profil. De l'esprit, il en a de reste; des idées, son livre en abonde: j'ose même dire qu'en ce genre il abuse des grâces de Dieu. Ce qu'il consomme est effroyable; mais son estomac

ne vaut pas sa tête : il ne digère que peu ou point. Il résulte de son fatras de considérations alambiquées, de généralités discordantes, un chaos informe, une espèce de tohu-bohu où son pied demeure englué ; ses propres éclairs l'éblouissent ; il en devient comme aveuglé ; si bien qu'enfin, tout empêché de son bagage philosophique, force lui est de s'avouer à lui-même, avec une franchise méritoire, qu'il a tout au plus compilé les matériaux indigestes d'un livre, mais que ce livre reste à faire à qui verra plus clair que lui. Sur quoi il aient, cas étrange ! que M. de Custine, après avoir conclu sur toute chose, se détermine le plus souvent à ne conclure sur rien du tout. Pour notre profit et pour sa gloire, nous ne regretterons jamais assez qu'il n'ait point eu pour agréable de nous faire une plus longue visite, et qu'il se soit contenté de nous peindre dans notre costume d'été. Si, dans l'espace de moins de trois mois, il a deviné chez nous tant de belles choses, que n'eût-il point découvert, grand Dieu, dans les huit mois de notre hiver ! En vérité, je ne fais aucun doute que son génie révélateur ne nous eût enfin donné le mot de notre énigme sociale, au lieu qu'en soufflant sitôt sa lanterne, il nous laisse, hélas ! sur nous-mêmes, sur notre avenir et sur ses chances, dans une cruelle obscurité. Cela me fâche, pour mon compte ; car le secret de ce problème me met parfois en grand souci. Prions Dieu qu'il lui plaise un jour de nous rapporter la lumière ; en attendant, pauvres que nous sommes, prenons courage, s'il est possible, vivons et buvons du meilleur. Si, comme nous aimons à l'espérer, M. de Custine nous fait tant d'honneur que de recourir encore une fois à cette hospitalité, dont il vient d'user si dignement pour lui et pour nous si profitablement, nous nous permettrons de lui offrir, pour sa gouverne future, quelques timides observations, nous n'oserions dire conseils, en parlant à notre maître. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Or, après tout ce que nous devons à la sienne, c'est le moins que nous tâchions de lui témoigner un peu de reconnaissance.

En premier lieu , nous lui recommanderions , s'il se décide à revenir , de prendre à revers la Russie , en entrant par la Crimée ou par nos provinces du Caucase. Au besoin , il pourrait même , si l'Atlas lui paraît trop loin , faire vers les monts Ourals un petit détour de quelques verstes. Nous voyons par son ouvrage qu'il a en horreur les pays plats , et nos plâtitudes de l'Ingrie l'ont prévenu , nous le craignons , au préjudice de tout le reste. En arrivant par le midi , il sera de meilleure humeur. Il jouira d'un beau soleil ; il mangera d'excellent raisin ; il y trouvera force monts , rochers et vaux , surtout d'admirables steppes , qui faisant flotter devant lui leurs vagues immenses d'herbes et de fleurs , lui paraîtront ressembler de loin à des océans de verdure. N'est-ce pas grande pitié que lui , qui n'était venu en Russie que pour voir tout exprès des steppes , soit reparti sans en avoir vu une seule ? Qui ne connaîtrait ni le Béarn , ni l'Auvergne , ni le Dauphiné , serait-il fondé à nommer la France un pays de plaines ? Qui n'aurait vu d'elle que la Beauce ou la Picardie , les landes de Bordeaux ou les craies de la Champagne dite ignoblement pouilleuse , aurait-il raison de lui contester le nom de *belle France* ? Beaucoup dépend des premières impressions , surtout sur une imagination aussi vive que celle de l'auteur. J'ai connu moi-même beaucoup de Russes qui , étant entrés à Paris , comme Candide , par les rues du faubourg Saint-Marceau , n'ont jamais voulu convenir avec moi , malgré ce que j'en ai pu dire , que Paris fût une belle ville. Les paysans prétendent chez nous que , s'il pleut le jour de Saint-Élie , la pluie dure jusqu'à l'automne. On ne saurait donc trop soigner ses débuts. En voyage , comme en toute autre chose , il n'est que de bien commencer.

Si , nonobstant ces considérations , l'auteur persiste absolument à revenir par la même route , en ce cas , nous prendrons la liberté de lui adresser une instante requête. Nous le prions de laisser Ems de côté , et de passer de préférence par Carlsbad , dont les eaux apéritives , dissolvantes et détergentes sont souveraines contre toutes les humeurs peccantes

et affections intestinales d'où s'engendre ordinairement le *oplen*. Il se plaint lui-même du peu d'efficacité de sa cure à Ems, et reconnaît qu'il se portait mal quand il est entré en Russie. Il a, de plus, gagné chez nous une ophthalmie, qui l'a forcé trop fréquemment à se couvrir les yeux d'un bandeau, circonstance peu propre à lui donner une vue claire et nette des choses. Cette fâcheuse disposition des organes visuels et digestifs a influé très-malheureusement pour nous sur tout l'ensemble de son voyage. Rien ne lui plaît; rien ne l'amuse; la tristesse et l'ennui le dévorent. Sa mobile imagination lui fait voir en tout des fantômes (1). Les postes, chez nous, ne sont pas exactement servies, et il aurait pu manquer de chevaux. Pour le sauver de cet inconvénient, on lui donne un employé de la poste: c'est un espion qu'on attache à ses pas. Pour l'accompagner à Schlüsselbourg, on lui prête l'assistance d'un feldjäger: c'est un satellite du despotisme, chargé peut-être de le déporter en Sibérie. L'hospitalité qu'il reçoit n'est jamais désintéressée: on ne veut que le voir de plus près, et pénétrer le fond de son âme. C'est ainsi qu'à ses yeux défiants, tout se dénature et s'envenime. Une bile verte et acrimonieuse découle, contre son propre gré, sur toutes les pages de son livre, et y donne à chaque objet une couleur hypocondriaque. Quand il est vrai (et la chose lui arrive; car en frappant à tort et à droit, on finit par attraper juste), il ne manque jamais aussitôt de devenir exagéré, ce qui revient à être faux, puisque si, comme je le disais tout à l'heure, le faux n'est souvent autre chose que le vrai incomplet, le faux n'est souvent aussi que le vrai outré. Sa pensée, d'abord ingénieuse, dégénère bien vite en subtilité, puis d'alambic en alambic, finit par se résoudre en absurde. C'est une sorte de fée Mélusine, qui commence par un beau buste et se termine par une queue de poisson. *Desinit in piscem*. Ses préventions sont poussées si loin qu'elles atteignent jusqu'à ceux de ses compatriotes

(1) « L'imagination s'entend à tourmenter, j'ai le cœur visionnaire. »

qui nous font l'honneur de gagner notre argent. Il n'y a pas jusqu'aux aubergistes français qui, parmi nous, ne lui paraissent dégénérés et abâtardis. S'il traite ainsi ses frères consanguins, que doit-il penser de nous autres ? Tel sévère que l'on puisse être, si faut-il garder son sang-froid. Un magistrat doit rester calme, même en fouettant ses écoliers. La vérité, qui est une belle femme toute nue, mais au corps sain, ne doit pas avoir la jaunisse. Qu'arrive-t-il ? que, malgré l'envie que nous aurions de nous ranger sous sa férule, ses instructions glissent sur nous, sans mordre sur notre épiderme. Les uns, blessés dans leur patriotisme et choqués de ses airs de supériorité hautaine, ont la bonté de se fâcher, et jettent le livre sans l'acheter. Les autres, pécheurs déterminés, s'endurcissent dans leurs iniquités, se disant froidement pour s'étourdir : Le pauvre homme voit tout de travers, évidemment il a mal à la rate. Qui voudrait lui donner audience lorsqu'il nous appelle des « presque hommes ; » quand il prétend que nos jours d'été sont plus sombres que nos nuits ; quand il va jusqu'à dire qu'en Russie, tout homme qui rit est nécessairement un comédien, un flatteur ou un ivrogne ? M. de Custine ne craint-il pas de nous avoir créé ainsi une quatrième source d'hilarité ?

C'est surtout lorsqu'il nous parle de la nature de notre gouvernement, qu'il pousse le noir et l'exagération au delà de toutes bornes. A l'en croire, l'ombre de la mort, la paix effrayante des tombeaux, règnent d'un bout à l'autre de la Russie. Princes et sujets, esclaves et tyran, y sont également malheureux, luttent entre eux de préjugés et de mensonges, faisant échange de férocité, attachés seulement l'un à l'autre par le nœud d'une terreur mutuelle. Le honneur, le repos, le plaisir même, sont choses inconnues en Russie. L'état de siège y est devenu l'état normal de la société ! Comment l'auteur ne voit-il pas qu'un pareil régime ne saurait nulle part exister, par la seule et simple raison qu'il est de tout point impossible ? Conçoit-on une société où le bonheur soit interdit à l'homme ? L'état de siège se soutient-il

durant des siècles ? La terreur, qui, en France, n'a su vivre que trois ou quatre ans, pourrait-elle, si arriéré que vous supposiez un pays, servir de base à son existence ? Si la nôtre ne reposait que sur ce fragile appui, dès longtemps une moitié de la population aurait émigré en masse, ou tout l'empire se serait écroulé avec un fracas épouvantable. Puisque tel n'est pas le cas, puisque tout se tient en Russie, et se tient ainsi depuis des siècles, il faut bien qu'il y existe entre le prince et les sujets un lien d'une autre nature, un lien mystérieux, invisible, que l'auteur, même en ôtant son bandeau, n'a pas réussi à apercevoir. Nous l'engageons à s'en occuper : cela vaut la peine d'un second voyage.

M. de Custine a dit une chose juste, quoiqu'il en ait déduit, à son ordinaire ; mille conséquences exagérées, quand il a dit qu'il y a chez nous plus de *discipline* que de véritable *esprit d'ordre*. Il est trop vrai : la loi, comme être de raison, n'existe pas assez à nos yeux : elle a besoin, pour nous être présente, de prendre corps et de s'incarner. C'est cette insouciance de l'ordre, aimé, estimé pour lui-même, défaut commun à tous les Slaves, qui, partout ailleurs qu'en Russie, les a perdus politiquement, et, joint à la vaste étendue de l'empire, impose au pays le besoin d'une autorité forte, concentrée dans une main omnipotente. Si donc les Russes sont attachés à leur gouvernement, ce n'est pas par idolâtrie, par amour pur de l'esclavage ; c'est par la conscience d'une impérieuse nécessité ; c'est par une juste défiance de soi-même. Le peuple aime ce gouvernement par instinct, par habitude et par sentiment religieux, superstitieux même, si vous le voulez. Les gens éclairés par raison, je ne parle pas de quelques fous ou demi-savants, infatués d'idées inapplicables, qui ne sont frappés en toute chose que des seuls inconvénients, sans faire entrer les avantages dans l'autre plateau de la balance : ces gens éclairés sont plus nombreux que ne le pense M. de Custine. Sans refuser leur admiration à des formes de société plus savantes, sans nier qu'on ait pu ailleurs, quoique rarement et pour peu de temps, consommer

le chanceux mariage de la liberté et de l'ordre, sans aller même jusqu'à approuver toujours et dans toutes leurs nuances telle opinion, telle mesure particulière du pouvoir, ils sentent pourtant que ce pouvoir est le seul capable d'imprimer le mouvement à notre effroyable machine; que, supérieur en lumière à la masse immense des gouvernés, accessible à toutes les idées, à tous les projets raisonnables, ouvert à tous les talents, c'est à lui, pour longtemps encore, qu'appartient l'initiative des progrès. Pour remédier à ces inconvénients, ils s'en fient au temps, à l'adoucissement des mœurs, et aux bonnes intentions du pouvoir lui-même. Si beaucoup d'abus se commettent dans l'ombre, où le regard du souverain ne saurait toujours les saisir; si l'intrigue et la faveur peuvent quelquefois usurper la place du vrai mérite; si plus d'un cri, plus d'un soupir, se perdent, hélas! dans les espaces avant d'arriver jusqu'au trône, ils savent que le souverain est le premier à en gémir; ils déplorent tout bas ces maux, inséparables, plus ou moins, de toute institution humaine, laissant à d'autres ce stoïque héroïsme, qui consiste à se précipiter, pour un moindre inconvénient, dans des remèdes mille fois pires, c'est-à-dire, à se faire amputer le bras pour un panaris au doigt. Ils aiment donc la forme de leur gouvernement par conviction. Ils l'aiment de plus par reconnaissance; car à leurs yeux, c'est cette forme de gouvernement qui a fait la Russie ce qu'elle est, et ce qu'elle sera. Tandis que les autres Slaves, dépourvus d'un frein tutélaire, sont tombés dans l'anarchie, ou se sont brisés en petites peuplades incapables de se soutenir, c'est elle qui a constitué la Russie, qui a préservé son unité, sa nationalité, son indépendance, et qui l'a merveilleusement élevée d'un seul coup au rang des premières puissances, en attendant les progrès plus lents qui l'élèveront par la culture au niveau des autres nations. M. de Custine a beau ne voir dans un pareil sentiment qu'amour de la domination, orgueil, ambition politique: orgueil ou non, ce sentiment n'en est pas moins légitime en soi. Les Romains n'en eurent point d'au-

tres, et ils s'ent sont bien trouvés. Les Français, si lents à ramasser tous les divers fleurons épars de leur couronne-monarchique, n'ont agi qu'en vertu de lui. C'est celui de tous les peuples appelés à jouer un rôle. Tous les peuples sentent, d'instinct, que leur premier besoin est *de vivre*, c'est-à-dire d'être indépendants au dehors; que l'industrie, la sécurité, la richesse, suivent tôt ou tard les pas de l'unité de la puissance politique; qu'avec elle, les mœurs s'améliorent; qu'au contraire, dans un État, quand la corruption n'a pas précédé l'anarchie, l'anarchie a toujours pour effet d'amener la corruption à sa suite; qu'en un mot, la faiblesse et la dépendance d'un pays y débauchent les esprits, y dégradent les caractères; car, funeste vérité! le malheur déprave nations comme individus : et si les individus peuvent quelquefois échapper à cette règle, elle est toujours vraie des nations.

C'est là, c'est ce travail fécond que M. de Custine devrait chercher dans notre histoire, au lieu d'y trier laborieusement, comme il l'a fait, tous les exemples possibles de servilité et de férocité. Qui ne sait qu'en accouplant quelques circonstances détachées, on bâtit le plus aisément du monde toute une théorie historique? L'histoire est un peu comme la Bible : chacun y trouve tout ce qu'il veut. Mais cinq ou six grains de blé enfouis dans un boisseau d'avoine ne font point un boisseau de blé. « Les histoires, dit Montesquieu, sont des faits faux composés sur des faits vrais. » Je me charge de faire, quand on voudra, une histoire de France sur ce beau modèle; tous les détails en seront exacts, et toutes les conclusions absurdes. Je laisserai sciemment de côté les vertus et les belles qualités qui ont mérité au peuple français sa réputation dans le monde, pour ne montrer, en les outrant, en les noircissant à dessein, que ses défauts et ses faiblesses. Sur deux ou trois traits de mœurs qui se sont conservés, je dirai comme on le dit de nous, que les Français d'il y a trois siècles sont encore les Français d'aujourd'hui. Ils ont eu, certes, d'excellents princes; je m'abstiendrai

d'en citer un seul ; mais aussi , sans remonter jusqu'à Clovis ou Frédégonde, je trouverai dans Charles d'Anjou et Philippe le Bel , dans Isabeau et Charles le Mauvais , dans Jean de Bourgogne , Louis XI , Charles IX et autres , de quoi composer plus d'une belle page toute brûlante d'indignation. Je dresserai bien soigneusement le catalogue des assassinats ou tentatives d'assassinats qui ont eu lieu depuis Tanneguy Duchâtel ou Poltrot jusqu'à Fieschi ; j'en ferai le compte sous les Valois , sous Henri IV , sous Louis XIII , sous la monarchie absolue , sous la république , sous le consulat , sous l'empire , sous la restauration , sous le règne actuel ; j'y joindrai tous les empoisonnements dont il est fait mention dans les mémoires sur Louis XIV et sur la régence , et je demanderai ironiquement aux Français : Est-il vrai que votre monarchie ait été un gouvernement absolu tempéré uniquement par des chansons ; et pouvez-vous dire , comme vous le faites à chaque nouvel attentat de ce genre , que l'assassinat n'est point dans vos mœurs publiques ? J'évoquerai ensuite tous les grands massacres que présentent la lutte des Armagnacs et des Bourguignons , la Saint-Barthélemy et la Ligue , la Fronde à Paris et l'armée à Bordeaux , jusqu'aux journées de septembre ; et je défierai qu'on me montre ailleurs un pareil nombre d'assassinats collectifs , fruit , non pas d'un transport soudain , d'un élan de passion aveugle , mais d'un système , d'une théorie politique , mais conçus , combinés , préparés froidement par des travailleurs mercenaires , besognant à tant la journée. Cette juste mesure appliquée aux choses , je l'appliquerai aussi aux personnes. Si je parle de Richelieu , je me tairai sur son génie , pour ne faire voir que les taches de sang qui dégouttent de sa soutane. S'il s'agit de Napoléon , je le prendrai familièrement au collet pour le faire descendre de sa colonne , et je l'aurai bientôt mis à hauteur d'appui , en le traitant comme un petit garçon. Je prétendrai qu'on a surfait de beaucoup la réputation de cet homme , moins réellement grand qu'extraordinaire ; qu'il a dû purement ses succès à un prestige qui s'est évanoui dès

qu'on a eu le courage de le regarder en face; qu'il a manqué à sa fortune dès que sa fortune lui a manqué; n'a entrepris que des conquêtes impossibles, et n'en a su conserver aucune; qu'il n'a rien fondé, rien édifié de durable; en sorte qu'il ne reste rien de lui à présent, hors les sous-préfets et le sucre de betteraves. J'entrerai la torche à la main dans le gouffre révolutionnaire; j'en remonterai le front pâle et les mains toutes rouges de sang; j'en tirerai d'un bras triomphant cent figures de cruauté, de lâcheté, de vénalité et de bassesse : les guillotineurs, les mitrailleurs, les noyeurs, les chauffeurs, les espions et les délateurs à gages, tous les scélérats enrichis par l'agiotage ou les malversations, tous les vils flatteurs de populace, tous les flagorneurs du despotisme, tous les Brutus devenus comtes, tous les apostats politiques ou religieux. Moyennant quoi, je prouverai à un chacun de la manière la plus satisfaisante, que Voltaire a eu toute raison de peindre ses compatriotes comme un composé du tigre et du singe; et qu'en effet jamais peuple plus dépravé, plus servile et plus vaniteux, plus féroce et plus frivole à la fois, n'a pesé sur la terre habitable!... Je demande maintenant si le véritable peuple français sera tenu de se reconnaître dans cette fausse et odieuse image. C'est pourtant là ce que fait M. de Custine quand il va chercher dans le passé les racines de notre état présent; et tel est également le procédé qu'il applique à tous nos hommes remarquables. De Pierre le Grand et de Catherine, il ne cite que ce qui leur est désavantageux. En parlant des cruautés d'Ivan, il est arrivé à Karamsin de dire qu'aujourd'hui, dans la tradition populaire, le souvenir des crimes de ce prince s'est affaibli devant celui des grands services qu'il a rendus à l'empire par l'expulsion finale des Mongols, par la concentration de la monarchie, la soumission de Novgorod, la conquête de la Sibérie, d'Astrakan et de Kasan. Là-dessus l'auteur de s'écrier : Admirez l'étrange confusion des idées de ce peuple, et sa profonde indifférence au bien et au mal! M. de Custine n'a donc jamais lu ce qu'on publie tous

les jours en France en faveur de la Ligue et de la convention? M. de Custine ignore donc que beaucoup d'écrivains de talent jettent un voile sur les horreurs de ces deux époques, sous prétexte que la Ligue a sauvé la France du danger d'être partagée en petites souverainetés, et qu'il fallait la sublime énergie déployée par les monstres de la convention, pour préserver l'indépendance du pays et agrandir son territoire? Conclurons-nous aussi de ce panégyrique que tous les Français en masse sont indifférents aux idées du juste et de l'injuste, qu'ils sacrifient tous les principes à leur ambition nationale, et que leur seul culte en politique est la religion du succès?

Je ne prétends pas, tant s'en faut, que les temps de barbarie dans lesquels a fouillé l'auteur n'aient laissé aucune empreinte sur nos mœurs et notre caractère. Je ne suis pas prêt à soutenir qu'on ne trouve chez nous aucun exemple de brutalité, de bassesse et de ruse; que notre justice soit parfaite, notre administration incorruptible, et nos employés subalternes à l'abri de tout reproche de prévarication et de vénalité. Ces derniers abus, surtout, le gouvernement se les cache si peu, et il a si peu l'intention d'en dérober la connaissance aux autres, qu'il autorise, malgré la censure, la publication de beaucoup de livres ayant pour but de les corriger. Si M. de Custine était plus instruit de l'état de notre littérature, il saurait qu'on les tourne en ridicule et qu'on les flétrit publiquement dans les romans et sur la scène (1). Oui, le limon de l'ancienne barbarie a laissé chez nous plus d'un mauvais germe; mais est-ce à dire pour cela que nous soyons « pourris avant d'être mûrs, » ou n'est-ce pas plutôt la maturité qui chassera la pourriture? Au sortir des boues du moyen âge, tous les peuples de l'Europe en ont plus ou moins passé par là. Qui n'a lu dans les histoires

(1) Je citerai entre autres les romans de Gogol, et sa comédie si originale intitulée *le Réviseur*. Elle a paru tellement forte à quelques personnes, dont je respecte l'opinion sans la partager tout à fait en cette occasion, qu'elles ont blâmé l'autorité d'en avoir permis la représentation.

toutes les plaintes qu'excitaient, longtemps encore après cette époque, les vexations, la rapacité et les extorsions des gens de loi, des avocats, procureurs, maltôtiers, traitants et receveurs de tailles? Est-ce nous qui avons inventé le mot ignoble de *pot-de-vin*? M. de Custine n'a-t-il jamais ouï parler des *épices* que recevaient autrefois les juges? Il suffit de lire les *Plaideurs* pour voir en quel état se trouvait encore la justice en France, il y a deux siècles. C'est pourtant de la source impure où rampaient, du temps de Racine, les Chicanoux et les Perrins-Dandins, qu'est sortie cette noble et intègre magistrature, éternel honneur du nom français.

Il y a deux sortes de corruption : la corruption des peuples enfants, et celle des nations vieillies. La première est moins un fruit naturel du terroir qu'un résultat de mauvaises habitudes entretenues par l'ignorance et les préjugés ; elle se fonde sur d'anciens abus que la coutume a plus ou moins consacrés ; c'est le vice candide en son effronterie, qui n'a souvent pas conscience de soi, se trouve tout simple à force d'exemples, et se donne assez franchement pour ce qu'il est, sans chercher à faire des dupes. La seconde est savante, façonnée, hypocrite, froide et raisonneuse dans ses allures. Fille de la dépravation d'esprit et d'une société raffinée, elle se sait et se connaît elle-même parfaitement, prend volontiers des airs de prude, s'enveloppe de sophismes, affiche le patriotisme et le désintéressement ; c'est une Messaline voilée, plus immorale au fond et plus perverse qu'une courtisane de profession. On guérit de la première : ce n'est qu'une gourme qui passera ; de l'autre, on meurt : c'est la gangrène.

Je serai bref sur l'article de la religion, n'ayant pas l'honneur d'être *in sacris* et me sentant fort peu de goût pour les controverses théologiques. Nous voudrions seulement que M. de Custine en parlât plus modérément, qu'il évitât d'y mettre une chaleur qui nous a paru venir en lui moins du cœur que du vervean, et qu'il mêlât moins le catholicisme où le catholicisme n'a rien à faire. Dans l'intérêt même des

catholiques, il est peu prudent de représenter leur existence comme incompatible avec tout pouvoir schismatique ou protestant, et de faire partout de leur croyance un instrument de prosélytisme et d'insurrection. Quand on crie contre l'intolérance, il faut tâcher d'être tolérant (1); il ne faut pas montrer l'empereur de Russie comme une espèce d'antechrist sur terre, en prétendant que la chrétienté n'a pas d'ennemi plus acharné que lui; il ne faut pas déclamer contre les Églises nationales, y compris l'Église gallicane; tant parler de la suprématie du pape, ni tant dire qu'avant cinquante ans, si tout l'univers ne redevient catholique, tout l'univers sera païen : il ne faut pas répéter ces choses, parce que ces choses et beaucoup d'autres se trouvent déjà dans M. de Maistre, lequel, même quand il a tort, est toujours neuf et piquant, parce que les mêmes idées sont aujourd'hui paraphrasées à satiété par tous les garçons en théologie qui vivent des miettes de ce grave sophiste; que des idées renouvelées ne sont pas des idées nouvelles, et que, si l'on refuse à un peuple toute espèce d'originalité, il faut s'efforcer, autant que possible, d'être soi-même original.

M. de Custine fait à l'empereur beaucoup d'autres reproches encore. Je ne serai point assez fat pour me constituer ici l'avocat de Sa Majesté; elle a eu affaire parfois à des ennemis aussi puissants, et pour se protéger toute seule contre eux, elle est, Dieu merci! assez forte. D'ailleurs, M. de Custine pourrait me prendre pour un courtisan soudoyé; peut-être lui viendrait-il en tête de me comparer à nos pauvres grands princes d'autrefois, échansons forcés des kans mongols, si j'allais m'aviser de lécher, comme eux, trop respectueusement les gouttelettes de lait aigre qu'il laisse tomber de temps en temps sur la crinière du coursier de

(1) M. de Custine est fort difficile en fait de tolérance. Celle que nous accordons à l'islamisme lui paraît « plus fastueuse que philosophique; et pour le peuple qui le subit, une humiliation de plus. A la place des Tatars, ajoute-t-il, j'aimerais mieux prier Dieu dans le secret de mon cœur que dans une ombre de mosquée due à la pitié de mes anciens tributaires. » — Accommodez l'auteur, si vous pouvez.

mon maître. Je ne veux point courir la chance de ces fâcheuses comparaisons. Tout malheureux serf que je sois né, je tiens à mon indépendance.

Et puis, c'est une justice à lui rendre, pour une douceur mêlée d'absinthe qu'il adresse à notre tyran, il y en a mille pour nous autres esclaves. M. de Custine daigne même parfois honorer notre auguste maître de sa haute approbation. On dirait presque qu'il ne loue le berger que pour avoir le privilège de tomber plus commodément sur le misérable troupeau. Pour un homme qui, comme lui, hait la cour et les gens de cour, cela n'est pas trop malhabile.

Mais, comme à défendre les morts on ne risque pas du moins d'être pris pour adulateur, je ne saurais m'interdire de hasarder ici quelques mots sur la manière par trop cavalière dont il a traité Pierre I^{er}. A l'entendre parler de ce prince, on croirait presque qu'il s'agit de maître Pierre le Grand, petit barbier de Tours, dont j'ai lu le conte dans un vieux livre. M. de Custine nous a rappelé plus d'une fois, en critiquant les œuvres de notre grand réformateur, ce philosophe qui, disait-il, s'il avait été admis dans le cabinet de Dieu la veille de la création, lui aurait donné plus d'un bon conseil. « Il y eut, selon l'auteur, tel siècle et tel pays où l'on fut un grand homme à peu de frais. » Nous lui passerons le pays. Mais quant au siècle, ce nous semble, il pouvait se connaître en hommes ; c'était le siècle de Louis XIV, de Guillaume III, de Marlborough, de Sobieski, d'Eugène, de Villars, de Charles XII, de Walpole, de beaucoup de beaux génies français, de tous les beaux génies de la reine Anne. Ce siècle-là en valait d'autres, plus entichés d'eux-mêmes qu'il ne le fut. Un de ses plus rares esprits, qui avait connu Pierre en personne, a dit quelque part de lui : « *Mirabar in tanto principe et notitiam rerum et judicium.* » M. de Custine aura peut-être quelque estime pour ce suffrage ; il appartient au grand Leibnitz. On conçoit que le spirituel voyageur, qui, pour aider les couches un peu pénibles de sa volonté, a recours aux conseils de son domestique, fasse peu d'état de cette

faculté dans un homme comme Pierre I^{er}, qui, dans des cas tout aussi graves, ne prenait conseil que de lui seul, voire quand il avait la fièvre. N'eût-il été que Pierre le fort, comme veut bien l'appeler l'auteur, ce serait déjà pour un prince un mérite assez peu commun; mais s'il n'eût été que cela, s'il n'eût été que Pierre l'impatient, qu'un demi-génie, le sultan Mahmoud serait son égal, et les réformes de l'un et de l'autre auraient eu le même sort. Quant à nous, tout superficiel que nous soyons, nous ne croyons pas que sans génie il soit donné à un homme, tel fort qu'il soit, de pousser malgré elle toute une nation à marcher dans une nouvelle voie, et de régner encore, du fond de la tombe, sur les esprits et les volontés. Quiconque impose à l'avénir sa pensée doit avoir nourri une pensée profonde. S'il y en a tant de ces médiocrités qui aient uni, comme Pierre I^{er}, à la force de tête qui conçoit la force de bras qui exécute, la patience et l'impétuosité, la persévérance à l'ardeur, la hauteur des vues à l'esprit de détail, l'imagination au sens pratique; s'il s'en trouve tant de ces guerriers, soldats et généraux tout ensemble, qui n'aient jamais désespéré d'eux-mêmes, qui aient converti chaque défaite en succès, qui n'aient fait que des conquêtes utiles et qui les aient toutes gardées, qu'on nous les montre, et nous sommes prêt à faire descendre notre héros de son piédestal de granit. Je le dis pour d'autres encore que M. de Custine : les gens d'esprit, les hommes de lettres ne sauraient être trop prudents en parlant des hommes d'action. Quand on a passé sa vie à voyager commodément pour son plaisir; quand on n'a rien fait qui puisse influer en bien ou en mal sur les destinées de la race humaine; quand on s'est borné, comme je le fais moi-même en ce moment, à jeter quelques feuilles de plus sur ces monceaux de papier mort qui servent de jouet au vent des siècles, il est bon d'y regarder à deux fois avant de lancer son cornet d'encre à la face d'airain d'un de ces colosses qui ont fait frémir le monde d'épouvante et d'admiration; et si, dans la vie de ces êtres d'exception, il existe une page mystérieuse

ou sanglante, si quelques-unes de leurs actions échappent au niveau des règles communes, on fait la part du temps, des mœurs, de l'éducation, du tempérament de ces hommes, on n'insulte pas même en accusant, mais on se tient muet d'effroi aux pieds des sphinx gigantesques, et l'on s'éloigne le front baissé, si l'on n'a pu déchiffrer leur énigme.

Le grand reproche que M. de Custine adresse à Pierre est celui de nous avoir mêlés trop et trop vite au mouvement européen. Mais il me semble qu'en cette occurrence il ne s'agit pas d'examiner si Pierre a bien ou mal fait; la véritable question est de savoir s'il pouvait faire autrement. Quant à nous, nous en doutons.

Vous n'êtes rien, nous dit galamment l'auteur, et vous risquez de n'être jamais rien, pour avoir voulu être trop promptement quelque chose. Au lieu d'agir, il fallait attendre, et vous préparer lentement dans une féconde obscurité... à agir; quand? il ne le dit pas. Fort bien; mais si nos voisins, eux, n'avaient pas voulu attendre, s'il ne nous avaient pas laissés tranquilles dans « notre féconde obscurité?... » Pareille chose, témoin la Chine et l'Inde, est arrivée à des nations placées bien plus loin que nous du mouvement européen. Quand on pense au développement inouï que commençaient à prendre, du temps de Pierre, et qu'ont pris en croissant depuis, la guerre, l'industrie, le commerce, il faut fermer les yeux pour ne pas voir que si nous n'avions pas été chercher l'Europe, l'Europe serait venue nous chercher. La civilisation moderne est plus impatiente encore que Pierre: refusez de lui ouvrir vos portes, elle y vient frapper la première, et se les fait ouvrir de force ou de gré.

Soyons juste envers l'auteur. Il ne nous condamnait pas tout à fait au rôle de peuple fainéant. Il fait même en notre faveur assez bon marché de la Turquie d'Europe et des vieux gouvernements d'Asie. Guerroyer contre ces vieux États, c'est, dit-il, notre tâche providentielle; c'est à cela qu'il fallait nous borner. Grand merci de la permission! Mais il

oublie deux menues choses qui peut-être, à cette époque, nous auraient empêchés d'en profiter.

D'abord, guerroyer avec succès contre les Turcs, réduits comme nous l'aurions été aux seules forces de notre barbarie, ce n'eût pas été petite affaire. Les Turcs, *in illo tempore*, n'étaient pas les Turcs d'aujourd'hui. Ils venaient, tout récemment encore, de prendre la Morée aux Vénitiens; ils avaient fait trembler l'Autriche aux portes mêmes de sa capitale. Quelque temps plus tard, sur les bords, du Pruth, ils mirent Pierre lui-même en grand embarras. Dès lors, comment, sans rien emprunter à l'Occident, aurions-nous rempli contre l'Orient notre tâche providentielle?

De plus, cette tâche providentielle, si de fortune quelque puissance s'était mis en tête de la troubler! La fantaisie en pouvait prendre, sinon à l'Autriche, ennemie des Turcs, sinon à la Pologne, déjà bien faible, du moins à la Suède, alors État du premier ordre, à l'Angleterre, à la France, unie par traités aux Ottomans : nous voilà donc, bon gré mal gré, en contact avec l'Europe, forcés de lutter contre les uns, de nous allier avec les autres, d'influer sur tous à la fois par la politique ou les armes, de nous mettre à leur niveau, autant que possible, de nous créer au plus vite une armée, une flotte, un système de finances, une administration militaire, par conséquent d'emprunter au dehors des officiers, des marins, des ingénieurs, des mineurs, des architectes, etc., en un mot, de donner chez nous passage aux lumières de l'Occident.

Or, du moment que nous étions tenus d'emprunter, M. de Custine pourrait-il nous dire jusqu'où, et jusqu'où seulement, nous étions tenus d'emprunter? Qu'il daigne un instant sortir de l'ombre où s'enferme sa pensée, s'il en a une! que son doigt puissant indique à la vague européenne les limites qu'elle devait atteindre, celles qu'elle ne devait pas franchir.

Ou plutôt qui ne voit que la civilisation n'est pas une hôte à laquelle on puisse disputer son foyer qu seulement

entr'ouvrir sa porte, qu'une fois un pied sur le seuil, elle entre et s'érige en maîtresse, prend en main les clefs du logis, et que, sans tant marchander avec elle, sans lui vouloir faire de conditions, le plus simple est de l'admettre telle qu'elle est, avec ses vertus et ses vices, avec ses maux comme avec ses bienfaits?

Pierre a fait ce qu'il devait faire; et s'il a pu aller quelquefois un peu trop loin dans ses réformes, c'est qu'il avait, comme tout génie de sa trempe, les défauts de ses qualités. Quand il a paru sur la scène, l'heure de la Russie avait sonné, et les temps étaient accomplis. Arrachée au joug des Mongols, constituée par les deux Ivans en monarchie une et compacte, sauvée par les Romanoff de l'anarchie et du démembrement, déjà mise en rapport avec l'Europe par Michel, par Alexis, par Fedor et par Sophie Alexievna elle-même, la Russie devait, sous peine de mourir stationnaire, entrer enfin dans la grande famille des États européens. Il n'y a qu'un instant dans la vie des peuples: le mérite immortel de Pierre a été de le saisir. En fait de réformes radicales, il est tout aussi périlleux pour eux de commencer trop tôt que d'attendre trop tard. Tant que leur principe de vie existe, la civilisation est pour eux un remède fortifiant et salubre; s'il est mort, elle devient un poison perfide qui, au lieu de sauver le malade, ne sert plus qu'à l'achever.

Ce que l'auteur nous imposait, la Turquie a essayé de le faire. Elle s'est isolée de l'Europe; elle a fermé toutes ses portes de commerce à l'industrie et aux arts; elle s'est soigneusement parquée dans son originalité native. On sait le profit qu'elle en a tiré. Il est vrai que, pour consolation, elle a conservé la peste et une architecture nationale.

Outré dans ses opinions sur Pierre, M. de Custine ne l'est pas moins dans ses jugements sur la civilisation qui a été chez nous l'ouvrage de ce grand législateur. D'après lui, cette civilisation est *fausse*. Nous voudrions que, sortant encore une fois du vague, il nous définît plus clairement ce qu'il entend par cette expression.

Que notre civilisation soit incomplète, inégale, superficielle encore, personne de nous ne le niera ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit fausse. Ce qui est ne pouvait être autrement. La civilisation est arrivée sur nous comme un flot ; elle a inondé brusquement toutes nos hauteurs sociales ; elle pèse encore à leur surface. S'ensuit-il que ces eaux stagnantes soient frappées d'infécondité, et qu'elles ne réussiront pas avec le temps à pénétrer jusqu'aux couches inférieures ? Qui vivra verra. Prenez patience, messieurs d'Occident, et laissez-nous le temps de vivre.

De cette inégalité de culture proviennent les mille bigarures, les étrangetés, les anomalies singulières qui frappent l'œil des voyageurs, sans qu'il puissent se les expliquer. Chez nous, à côté du rat de ville ; ils rencontrent le rat des champs ; à côté d'un Russe entièrement poli, ils en voient d'autres qui ne sont dégrossis qu'à moitié, et qui offrent un bizarre mélange d'ignorance et de savoir, de préjugés et de lumières, de sauvagerie et d'urbanité. Cela peut prêter à rire, et les Russes de bonne compagnie sont les premiers à ne pas s'en gêner. Mais les étrangers auraient tort de prendre ces ridicules à la lettre, d'y voir des types définitifs du caractère de la nation. Ce sont là des formes passagères, faites pour amuser un jour les plaisants, mais destinées à être emportées par le flux et le reflux des mœurs.

On réforme toujours les idées plus aisément et plus tôt que les mœurs ; mais celles-ci finissent tôt ou tard par subir l'action des premières. N'est-il jamais arrivé à l'auteur de voir un grand verre, rempli aux trois quarts d'eau, sur laquelle repose immobile une légère couche de vin ou d'esprit ? Les deux liqueurs ne se sont point mêlées. Cependant la ligne rouge où le vin s'arrête n'est pas tellement nette et tranchée qu'il ne s'en détache par endroit quelques gouttes ; on les voit filtrer et descendre lentement dans la masse d'eau, y dessinant de longues veines ou traînées rougeâtres. La Russie est cette vaste coupe. L'élément nouveau, en grande partie, y surnage encore sur l'ancien. Quand la main du

temps aura secoué le vase, les deux liqueurs mêlées n'en feront qu'une de même substance et de même couleur.

On dit sans cesse, et M. de Custine ne fait ici que répéter encore ce qu'on a cent fois écrit avant lui ; on dit que notre civilisation est manquée, parce qu'elle n'est point sortie de nos propres entrailles et qu'elle se fonde tout entière sur un principe d'imitation. On en conclut que nous sommes imitateurs nés et dépourvus à tout jamais de la faculté créatrice. Nous voudrions bien qu'on nous indiquât une civilisation quelconque, antique ou moderne, qui ne soit point fondée sur ce principe. Les Grecs n'ont-ils pas imité les Égyptiens, les Romains les Grecs, et ainsi de suite ? Enlevez à la civilisation française ce qu'elle a emprunté à ces deux peuples de l'antiquité (à commencer par la langue), ôtez-lui ce qu'elle a pris successivement aux Arabes, aux Espagnols, aux Italiens, aux Allemands, aux Anglais, et voyez à quoi se réduira le noyau d'invention qui lui est propre. Je ne veux point reproduire ici tous les reproches qu'Antoine Vade adresse aux Welches, parce que des plaisanteries ne sont pas des raisons ; mais enfin il n'en est pas moins vrai que les Français n'ont inventé ni l'algèbre, ni la poudre et les armes à feu, ni la gamme musicale, ni la boussole, ni la peinture à l'huile, ni la gravure sur bois, ni l'imprimerie, ni les lunettes, ni le microscope, ni le télescope, ni le baromètre, ni les logarithmes, ni l'application des pendules aux horloges, ni la circulation du sang, ni le paratonnerre, ni la machine à filer le coton, ni la vaccine, ni la pile électrique, ni le système du monde, ni beaucoup de choses encore : ont-ils eu tort ou raison de les emprunter à leurs voisins ? Aujourd'hui encore, ce n'est pas à eux qu'appartiennent la première idée et le premier usage des chemins de fer. Quand tout le monde en construit autour d'eux, faudra-t-il que, pour éviter le reproche d'imitation, ils attendent héroïquement que l'un d'eux leur invente en ce genre quelque chose d'original ? Ils imitent, et ils ont grandement raison, pour ne pas rester en arrière des autres.

Partant de là, ce qu'ils ont fait, et ce que toute l'Europe fait comme eux, nous aussi, nous l'avons dû faire. Seulement, ce que les autres ont fait lentement et en détail, nous l'avons fait tout de suite et en bloc. Il n'en pouvait être autrement : nous arrivions en tout les derniers, et nous avions devant les yeux une civilisation tout éclosée. Nous avons donc été jusqu'à présent emprunteurs et imitateurs. Est-ce à dire que nous devons l'être *in sæcula sæculorum* ?

Quelle est la mère de l'invention ? c'est la nécessité. Cette nécessité, nous ne l'avons pour ainsi dire jamais sentie, puisque, grâce à nos aînés, chacun de nos besoins se trouvait déjà satisfait d'avance.

La Russie est un peuple jeune ; car qu'est-ce qu'un siècle et demi dans la vie d'une nation ! Dans les sciences, dans les lettres et les arts, elle imite, comme tous les jeunes gens, auxquels il faut d'abord des modèles, avant qu'ils aient pu découvrir leur propre originalité. Tâtonnant d'exemple en exemple, elle ne s'est point encore trouvée elle-même ; mais elle se cherche, et, Dieu aidant, elle se trouvera peut-être un jour.

L'auteur, lui, ne nous sait aucun gré des efforts que nous faisons pour atteindre les autres peuples. Au contraire, pour nous sauver de l'imitation et nous laisser notre originalité, il nous enfoncerait volontiers dans les ténèbres de notre barbarie première. Nos maisons de pierre lui déplaisent : selon lui, nous devrions nous réduire aux maisons de bois, seule habitation qui soit d'un style national. Il s'apitoie sur nos bouleaux, faisant place en nos jardins à des chênes et à des tilleuls. Il gémit en voyant la barbe tomber du menton de nos marchands sous le rasoir civilisateur. Il s'emporte contre nos drowskis, qui, pour devenir plus commodes, ont la fatuité d'affecter la forme du tilbury anglais. « Chez tous les peuples, dit-il, à propos de ces impertinents drowskis, j'aime et je regrette ce qui est national ; le national, dans les sociétés, équivaut au sauvage dans les sites. La serre chaude me déplaît ; j'aime mieux le désordre de la forêt. »

Poétiquement parlant, moi aussi ; et si c'est purement affaire de goût, je dis *amen* aux prédilections de M. de Custine. Je préfère à un champ de haricots le désordre de la grâce primitive d'une forêt. S'ensuit-il qu'il faille laisser tous les bois sur pied, et toutes les landes sauvages en friche ? La société a-t-elle été instituée pour les menus plaisirs particuliers des amateurs du pittoresque ? En suivant le beau système de l'auteur, les peuples ne s'emprunteraient jamais rien, de peur de perdre le caractère qui leur est propre. Le premier qui fit, à l'instar du peuple voisin, manger à ses concitoyens du blé au lieu de gland, commit de la sorte un grand délit contre leur nationalité. De cette façon encore, au lieu de construire des chaussées, qui sont une imitation étrangère, nous laisserions toutes nos routes avec leurs rondins en troncs de sapin, genre de voie publique éminemment national. M. de Custine était-il de cet avis, quand ces routes lui brisaient les os ? Par parenthèse, ce parquet de bois qu'il a trouvé si moelleux dans nos rues, c'est nous qui l'avons inventé ; les Anglais n'ont fait que nous l'emprunter, en le perfectionnant depuis, comme ils perfectionnent toutes choses. Nous voilà donc originaux une fois, et imités comme nous imitons. C'est le rôle mutuel de tous les peuples, et l'auteur ne s'aperçoit pas qu'en faisant sans cesse le procès de notre civilisation, il fait celui de la civilisation tout entière.

On conçoit que, vu au travers de pareilles lunettes, Pétersbourg ait dû lui déplaire. En effet, ce qu'il a dit du créateur, il le dit de la créature. Il a trouvé la fille de Pierre fort au-dessous de sa réputation. Il ne lui fait grâce de rien : c'est une ville sans caractère, dont l'architecture est un contre-sens, et dont les maisons de cartes, sans goût, ni grandeur, ni style, ne valent pas un coup de poing. Sa fureur va si loin contre les imitateurs maladroits, qu'il a pris pour tels deux pauvres sphinx de granit importés par mer d'Égypte, et qui sont copiés de l'antique à peu près comme l'obélisque de Luxor. Tout lui paraît chez nous mesquin. Pour rompre

la monotonie d'un sol plat, pour percer les brumes d'un ciel polaire, il eût fallu des lignes verticales, des constructions aux formes hardies. Ce que disant, M. de Custine se confesse pourtant frappé de la forme et du nombre de nos églises. Toutes ces flèches, ces tourelles, ces aiguilles métalliques, qui s'enlèvent de terre aux nues, ces campanilles aux toits cuirassés, guillochés, écaillés, émaillés, pailletés, zébrés, pareils à des bonnets pointus, à des tiaras, à des mitres d'évêques, à des toques de bronze; tout cela ne lui déplait point. Voilà, dit-il, voilà au moins de l'architecture nationale! D'après cela, que lui faut-il de plus? le bon Dieu étant logé à sa guise, ne nous serait-il point permis de loger un peu à la nôtre? Faudrait-il, pour le contenter, que chacune de nos maisons fût aiguisée en forme de flèche, et que chaque habitant de Pétersbourg se fit le coq d'un clocher? Nous l'obligerions jusque-là, qu'il ne serait point satisfait. « Les délicats sont malheureux, » et M. de Custine est d'humeur difficile. Le soleil est beau et brillant, il trouve mauvais que le soleil ne lui laisse pas voir les étoiles.

« Singes grotesques, s'écrie l'auteur entrant en fureur poétique, qui écrasez des temples grecs sur un marais de Laponie, oubliez-vous que ces édifices, par vous gauchement dépayés, étaient jadis en harmonie avec le soleil et les sites, couronnant de leurs lignes rayonnantes les rivages du Péloponèse et les promontoires ioniens? Pour servir de socles à vos péristyles, il faudrait des rocs et des monts : en avez-vous?... » Ce véhément coup de boutoir nous a fait d'abord trébucher, je l'avoue. Nous n'avons guère repris un peu d'assiette qu'en nous demandant si la Madeleine de Paris, édifice païen s'il en fut, reposait sur un mont énorme, et si le temple du commerce, appelé vulgairement la bourse par les prosateurs à trois pour cent, avait pour base un rocher perpendiculaire de six cents mètres de hauteur.

Quant aux statues des dieux ou déesses qui se morfondent dans nos jardins ou sur le haut de nos édifices, l'auteur a raison, j'en conviens : leur ajustement ne cadre guère avec

la rigueur de notre climat, non plus qu'avec le cafetan ou l'armiak de notre peuple. Mais, de bonne foi, sous l'humide brouillard de Londres, le dieu blondin de la lumière a-t-il toujours parfaitement chaud ? Dans la moderne Athènes, même, n'est-il pas arrivé à Vénus de grelotter de tous ses membres en se sentant exposée nue aux pluies glaciales de janvier ? M. de Custine trouve-t-il encore qu'Hercule, avec sa peau de lion, Ariane, avec sa légère nébride, offrent des rapports bien frappants avec la toilette des élégants à chevelure mérovingienne, ou avec les belles robes sorties des magasins de madame Palmyre ? Au lieu de tomber dans la crotte, comme à Londres ou à Paris, tous ces pauvres Olympiens sont tombés chez nous sur la neige. C'est là toute la différence, à mon petit sens, et je doute fort que, dans un cas, ils soient beaucoup plus joyeux que dans l'autre.

Intrahable sur les monuments, l'auteur l'est aussi sur les rues ; il ne saurait nous pardonner leur uniforme régularité. Là-dessus, arrivent à la file tous les lieux communs rabattus que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* a mis à la mode en France. Tout comme à M. Hugo, il faut à l'auteur des rues tortueuses, vous savez, de ces rues sombres, noires, mystérieuses, pleines de fumée, de noise et de brume, tournoyantes, fourmillantes à l'œil et à la fantaisie. Je n'ai rien à dire contre le zigzag, quand le zigzag s'est fait tout seul, sans la permission des architectes, comme à Rouen ou à Nuremberg. Mais, au nom du simple bon sens, dans une ville qui, comme Pétersbourg, a été fondée *à priori*, qui va chercher des rues tortueuses ? Si la cité de Paris brûlait, irait-on systématiquement la rebâtir sur le même modèle ? Les nouvelles rues qu'on a construites sur l'emplacement des Capucines, l'ont-elles été irrégulièrement ? Outre son goût pour le tortu, M. de Custine en a un grand pour le symbolique en tout. Il vous en trouverait au besoin sur la fine pointe d'une aiguille. Aussi, dans les lignes droites de nos rues, ne manque-t-il pas de voir très-clairement un symbole du despotisme : c'est

notre infernal gouvernement qui soumet les hommes et les monuments à la même discipline militaire, et qui fait que parmi nous les pierres, comme les esprits, sont également tirés au cordeau. J'ai vu à Londres les nouveaux quartiers, Regent-Street, Waterloo-Place, Belgrave-Square, Eaton-Square, etc., etc.; j'y ai retrouvé le même luxe, ou, si l'on veut, le même abus de colonnes que chez nous, la même symétrie, la même passion pour la ligne droite. N'ayant pas ouï-dire que les Anglais aient grand goût pour le despotisme, je ne laisse pas d'avoir quelques doutes sur l'exactitude parfaite du symbolisme ingénieux de l'auteur.

A force de l'entendre tonner contre l'imitation et nous sommer d'inventer une architecture nationale, nous avons fini par nous demander quelle était l'architecture qu'on pût regarder comme particulière à chacun des autres pays. Serait-ce le genre appelé faussement *gothique*? Mais ce genre d'architecture n'est pas plus français qu'anglais ou allemand; ce fut là, au moyen âge, l'architecture de tout le monde. On l'emprunta aux Sarrasins après les croisades, en la modifiant suivant le besoin, comme nous avons emprunté la nôtre aux Byzantins, en la modifiant de même sorte. On trouve du gothique à Strasbourg, à Cologne et à Fribourg, comme à Londres, à York ou à Cantorbéry, comme à Paris, à Rouen ou à Reims. Les plus belles cathédrales du nord de la France ont été construites par des architectes anglais, à l'époque où les Anglais étaient maîtres de ces provinces. Quant au genre moderne, si l'on excepte l'Italie, où en existe-t-il un en Europe qu'on puisse proprement nommer national? Les Français ont, comme nous, demandé leurs modèles aux Italiens: chacun sait que François I^{er} fit venir d'Italie leurs premiers maîtres. Plus tard encore :

« A la voix de Louis, Bernini vint de Rome. »

Tout comme chez nous, à la voix d'Élisabeth et de Catherine, sont venus de delà les monts Rastrelli, Guarinchi et autres.

Aujourd'hui enfin, les architectes de Paris inventent-ils quelque chose de national et de nouveau? Je vois les uns refaire du gothique, les autres de la renaissance, d'autres enfin du rococo; mais pour du nouveau, je le cherche. Ce qui se passe ainsi à Paris, arrive presque partout ailleurs: on imite beaucoup, on invente fort peu. Avant donc d'exiger de nous ce qui lui manque, que l'Europe commence par se le donner.

Je doute fort qu'elle y parvienne, non-seulement en architecture, mais dans presque tous les arts libéraux, à l'époque avancée où nous sommes. Chaque siècle peut bien innover jusqu'à un certain point dans les formes, et imprimer à ses productions certain esprit, certain cachet; mais ce sont là de simples nuances, peu sensibles et peu importantes. Quant à créer un art tout nouveau, il ne faut rien moins pour cela qu'une révolution complète dans la religion, dans la langue et dans les mœurs. La dernière révolution de ce genre a donné, je pense, depuis longtemps à l'Europe, à peu près tous les fruits qu'elle pouvait lui donner. Quoi qu'il en soit, il suffit presque que l'on veuille inventer de propos délibéré, pour ne rien inventer du tout. L'homme n'arrive guère au nouveau que par instinct, sans le vouloir et sans le savoir; c'est presque toujours en imitant qu'il invente. C'est en croyant de bonne foi imiter ses anciens que la littérature du moyen âge est devenue une littérature nouvelle. Dante croyait imiter Virgile, quand il a fait son poème si original; en imitant les Provençaux, Pétrarque a créé le sonnet. De nos jours, les poètes, les peintres et les architectes sont tous en quête d'un art nouveau. Précisément pour cette raison, il me paraît douteux qu'ils le trouvent. Si de leurs essais infructueux, il reste un jour quelque chose de neuf, ce sera juste la partie de leurs ouvrages qu'ils auront faite sans y songer. Et c'est ainsi qu'on inventera en Russie, si jamais on y invente.

Nous ne sommes pas au bout de nos peines, et notre infortunée capitale a encore de la part de l'auteur plus d'une

salve à essuyer. Il ne se borne pas à l'abominer telle qu'elle existe, il faudrait, pour le satisfaire, qu'elle n'existât pas du tout. A ses yeux, la création même de cette Babylone du Nord est un crime de lèse-nature comme de lèse-humanité. Les crapauds devaient seuls y vivre. Chacun sait que lès Hollandais ont, comme nous, conquis leur territoire sur les poissons et les grenouilles, et l'on a toujours admiré cette conquête, comme une merveille de persévérance et de volonté. Chez nous, tout cela devient prétention, orgueil, vanité ridicule, lutte impie de l'homme contre Dieu et les éléments. Aux Hollandais permis de vivre, sous la menace éternelle des eaux; quant à nous, nos jours sont comptés. Un beau matin, l'inondation balayera nos murs ambitieux, sans y laisser brique sur brique. M. de Custine embouche déjà pour nous la trompette de l'ange exterminateur. Depuis qu'il y a là haut des comètes, maints astronomes peu bienveillants vont menaçant notre pauvre terre de se voir quelque jour noyée par un de ces astres chevelus. En attendant, le petit globe terraqué cherche à vivoter de son mieux, se disant pour se rassurer : Voilà 4000 ans que cela dure. Nous ne datons pas de si loin, tant s'en faut, mais enfin, depuis 1703, cela fait, de bon compte, près d'un siècle et demi d'existence. En vertu de la prescription, nous essayerons, s'il plaît à l'auteur, de vivre encore un tantinet. Si nous sommes noyés, comme nous l'avons déjà été en partie, ce serait vraiment jouer de malheur qu'il ne restât pas une seule maison sur place. Nous ferons alors ce qu'a fait Pesth quand le Danube, il n'y a pas longtemps, s'est mis contre elle de méchante humeur; nous ferons ce qu'ont fait Catane et Lisbonne après l'éruption et le tremblement de terre; ce que va faire la Guadeloupe; ce qu'a fait Londres après l'incendie; ce que fait Hambourg à l'instant même. Dans ce siècle de souscriptions, pourvu qu'on garde un quart d'écu, il y a toujours de la ressource.

« Non, s'écrie l'implacable ennemi acharné à notre perte, pour vous effacer de la terre, peuple grenouillard de l'Ingrie,

pour rendre aux ours et aux élans le théâtre de votre civilisation factice, il n'est besoin que l'eau s'en mêle; il suffit d'un mot, d'un seul mot du maître en qui et par qui vous vivez! » Nous avons une très-haute idée de la puissance de nos monarques, et pourtant, quelque capricieux que les fasse M. le marquis, nous doutons qu'il leur fût possible, si fantaisie leur en prenait, de déplacer du soir au matin cette masse immense d'intérêts sociaux, commerciaux et politiques, qui se rattache depuis tant d'années à l'existence de Pétersbourg. Pierre I^{er} fut bien puissant, et s'il revivait aujourd'hui, ce qu'il a fait il y a 150 ans, je le défierais de le défaire.

Il se peut qu'un jour (je ne suis pas prophète), quand l'industrie, l'agriculture, la population, auront pris en Russie les accroissements qu'elles doivent prendre, quand des routes et des chaussées auront été établies partout, quand des chemins de fer auront mis l'intérieur du pays en contact plus direct avec l'Europe; il se peut qu'on juge alors nécessaire de transporter la capitale à Moscou, à Kiew ou ailleurs, pour la rapprocher des provinces, et resserrer plus étroitement le faisceau de la société et l'État. Si l'on remonte jusqu'à Ruric, on verra que notre empire a, depuis 862, changé cinq fois de capitale, qui, suivant les besoins du temps, a été tour à tour placée à Novgorod, à Kiew, à Waldimir, à Moscou, et à Pétersbourg enfin. Je ne dis donc pas que Pétersbourg ne puisse un jour perdre ce titre; mais cela ne suffira pas pour rendre son port et ses murailles à la solitude du néant; cela ne prouvera nullement qu'à une époque et dans des circonstances toutes différentes, Pierre le Grand ait eu tort d'en faire son vaste laboratoire de réformes et de civilisation. Quand l'empire romain s'étendit et se peupla, quand ses besoins sociaux et politiques changèrent, les empereurs jugèrent nécessaire d'en transplanter le centre à Byzance: ce n'est point à dire que les premiers Césars aient eu tort de résider à Rome.

Ce mien petit livret n'est point un livre; aussi ne puis-je

qu'indiquer très-sommairement à l'auteur quelques-unes de ses hyperboles. Quand son ophthalmie ou sa bile obscurcissent un moment en lui ce sentiment de sympathie et d'admiration délicate qui se cache pour nous, dit-il, sous ses plus rudes vérités, Jérémie n'a pas de visions plus sombres, de plus menaçantes prophéties. C'est ainsi qu'après avoir chanté d'avance le *De profundis* de notre capitale, il fait aussi par anticipation l'oraison funèbre de notre ordre social tout entier. Des profondeurs de notre sol arrivent à l'oreille de ce noir prophète des bruits sourds, des grondements sinistres, qui lui montrent dans l'avenir la Russie en proie aux révolutions : et quelles révolutions, grand Dieu ! Des révolutions telles que l'œil et l'oreille de l'homme n'en ont vu ni entendu jusqu'ici. Évidemment, cela doit être : l'affreux cancer de l'esclavage n'est-il pas attaché à nos flancs ? M. de Custine épargnerait peut-être à son cœur sympathique de si tendres sollicitudes, s'il voulait bien, comme j'avais l'honneur de l'y inviter tout à l'heure, jeter seulement un regard sur le passé des autres pays. Il y verrait que toute l'Europe a traversé avant nous le servage, et que partout il a cessé sans violentes révolutions. Il sait bien qu'au temps de Louis XVI, qui en abolit les dernières traces, il y avait encore des serfs en France, et que ce sont de tout autres causes qui y ont produit la révolution. Si nos aînés en civilisation s'en sont ainsi tirés sans encombre, leurs cadets ne pourront-ils pas, à leur tour, s'ôter cette fâcheuse épine du pied, sans être réduits pour cela à se faire couper les deux jambes ? Ils y songent, je le prie d'en être persuadé, et il arrive parfois à nos hommes d'État de s'en occuper après boire. La preuve en est que le gouvernement est le premier à encourager les affranchissements. Il ne faudrait pas oublier, quand on parle du servage en Russie, qu'outre la Sibérie, ni la Finlande, ni les provinces allemandes et polonaises, ni la Bessarabie et autres endroits du midi, ni toutes nos populations nomades ne renferment de serfs en leur sein ; en sorte que sur nos 60,000,000 d'âmes, il y en a déjà

un assez bon nombre qui se trouvent libres ou affranchies. Mais affranchir d'un coup tout le reste, sans réduire beaucoup de monde à mourir de faim, sans changer trop profondément les bases de la propriété et briser plus d'une tradition utile, sans trancher trop brusquement les nœuds d'habitude et d'obéissance qui, sans autre raison que l'introduction trop brusque en certains districts de la culture des pommes de terre, nos paysans étant peu portés en faveur de cet innocent tubercule, attendu que le bon Dieu a créé, selon eux, les pommes pour croître sur les arbres et non pas pour sortir du sol. Il ne faudrait pas trop se moquer de la logique de ces pauvres gens : sur la fin du siècle dernier, Frédéric eut à lutter chez lui contre des préjugés tout semblables, et faillit pousser les moujiks prussiens à la révolte en essayant de leur inculquer une meilleure philosophie. Il n'y a pas encore 50 ans qu'en France même, si je ne me trompe, la pomme de terre ne jouissait d'aucune popularité. Quoi qu'il en soit, agrandissez toutes ces mutineries partielles, faites-en même, si vous le voulez, des séditions à main armée : en quoi seraient-elles capables d'allumer une conflagration générale ? Toute l'histoire moderne est pleine de séditions et émeutes semblables, amenées, tantôt par quelque disette dans une ou plusieurs provinces, tantôt par les vexations des receveurs de tailles ou de gabelles, par la corvée, par quelque impôt ou changement dans la valeur des monnaies. Il y a eu même par toute l'Europe des insurrections d'un caractère bien plus grave. Faut-il citer les pastoureaux, la Jacquerie, les gantiers, les croquants, sous Henri IV, et d'autres croquants sous Richelieu ; en Angleterre et aux Pays-Bas, vingt soulèvements du même genre ; en Allemagne, la guerre des paysans, etc. ? Tout cela a-t-il enfanté des révolutions sociales ? Admettez pour vrai ce qui est supposé dans le roman communiqué à M. de Custine : ce roman offre-t-il rien d'aussi sérieux ; rien qui puisse même être comparé, pour la tendance et pour le nombre, en Angleterre, aux coalitions d'ouvriers, ou en France, à la der-

nière révolte armée de Lyon? Cependant en France et en Angleterre, ni l'État, ni la société n'en ont été jetés à bas. Il faut se dire une triste vérité : il y a dans toute société, quelle qu'elle soit, une Jacquerie en permanence. Elle ne suffit pas pour y renverser l'ordre, mais elle le troublera souvent. Ceci s'adresse aux peuples policés encore plus qu'aux peuples barbares.

J'insiste à dessein sur ce point, parce que, témoins chez eux, depuis cinquante ans, de perturbations violentes, plusieurs écrivains sont trop prompts à en rêver de semblables ailleurs, sans estimer comme il faudrait la diversité des mœurs et des caractères. Habités par les médecins du pays à voir le corps politique saigné à blanc, et le bistouri employé là où il eût suffi d'un petit coup de lancette, ces messieurs transforment volontiers toute question un peu ardue en une question de vie et de mort, persuadés que le nœud gordien ne saurait être tranché que par l'acier des révolutions. Mais la logique des événements n'est jamais aussi rigoureuse que celle des faiseurs de métaphysique sociale, et ce qui semble même probable en politique n'est pas toujours ce qui avient. Le propre des esprits absolus, j'ai presque dit des esprits étroits, est de prendre pour un fait déjà prêt à s'accomplir, ce qui n'est tout au plus qu'une simple tendance. Il y a longtemps que la tour de Pise incline, et pourtant la tour de Pise se soutient et se soutiendra encore longtemps.

Nous engageons donc M. de Custine à calmer les craintes charitables que notre avenir lui inspire. Nous voudrions *item* qu'il évitât de jeter des terreurs d'un autre genre dans l'esprit des bons bourgeois de Paris, dont il risque de troubler le sommeil en leur parlant à tout propos de nos desseins envahisseurs. Car, comme je l'ai tantôt remarqué à propos de ses antithèses, il y en a en lui cela d'étrange, que, tout en nous vouant, d'un côté, à la ruine, il nous croit, de l'autre, assez forts pour donner encore une fois au monde le spectacle d'une de ces grandes invasions,

qui, dit-il, descendant du pôle à des époques marquées par Dieu, viennent rafraîchir le sang des races brûlées par le double feu des astres et des passions. On croirait, de prime face, qu'une de ces idées exclut l'autre; mais l'esprit de M. de Custine est comme la nature, *qui se plait en la diversité*. Je lui laisserais volontiers le soin de s'arranger avec lui-même, s'il n'était en cette rencontre, comme en tant d'autres, le fidèle écho d'une ritournelle obligée. Tous les jours, nous nous étonnons en Russie de voir ces idées d'invasion, d'émigration des peuples du Nord, accueillies sérieusement en Europe, non pas seulement par le simple, mais par nombre de personnes qui, du reste, ont le cerveau très-bien fait. Par malheur, il arrive souvent aux meilleurs esprits ce qui a lieu sur un clavier parfaitement d'accord, sauf une seule note : vous y jouerez sans accident une belle symphonie tout entière; puis vient soudain la fâcheuse note, et vous êtes tout ébahi d'avoir mis le doigt sur une touche qui reste muette ou répond faux. Puisque cette lune passe encore à travers plus d'une bonne tête, il faut bien se résoudre à en dire ici quelques mots. Quoi! docteurs, vous pensez bonnement qu'une nation de 60,000,000 d'hommes, avec des villes de 500, 300, 80 ou 30,000 âmes, ayant des ports, des champs, des maisons, des églises, des manufactures, des mines, un commerce interne et externe; en un mot, toutes les habitudes, tous les souvenirs d'une patrie, tout l'attirail d'une civilisation fixée et enracinée au sol; vous pensez, dis-je, que cette nation-là, au seul geste de son autocrate, va se déplacer en masse, comme ces nations nomades qui, flot sur flot, couche sur couche, inondèrent jadis le monde romain? Si, malgré la poudre à canon et la puissance du génie moderne, il était possible de croire encore à la force des peuples nomades, ne voyez-vous pas que la Russie, au lieu de leur ouvrir l'Europe, servirait à l'Europe de sentinelle contre leurs envahissements? N'est-ce pas elle qui, debout aux portes de l'Asie, s'y élève comme la grande muraille entre la lumière et la nuit? N'est-ce pas

elle qui, dans l'avenir, chargée par la Providence d'être parmi ces tribus errantes le porte-flambeau des idées, de soumettre ces peuples, de les policer, de changer en maisons leurs tentes, doit à jamais fermer l'écluse des grandes migrations d'autrefois? Si vous regardiez dans le passé, vous y verriez qu'au treizième siècle, ce fut elle aussi peut-être qui vous sauva, à ses dépens, du dernier effort qu'aient tenté contre l'Occident les populations asiatiques. Car, si les fils de Gengis-Kan ne nous avaient trouvés sur leur passage; si, durant plus de deux siècles, l'immense proie que nous leur livrâmes n'avait servi à les assouvir, qui peut savoir où les eût portés le premier élan de la conquête? Déjà l'ombre de leurs lances s'était allongée jusqu'à vos tours; et si grande était la terreur qu'inspirait partout leur seule approche, si vivant, si terrible encore s'était conservé en Europe le souvenir des Huns, leurs devanciers, qu'en Allemagne et en France même, l'église ordonna partout des jeûnes et des prières publiques pour détourner le danger commun. Et qu'on ne dise pas que la valeur des chevaliers chrétiens eût suffi pour repousser leurs attaques, si ces attaques avaient été renouvelées plus sérieusement qu'ils ne l'ont fait. La valeur des chevaliers allemands échoua en Pologne, en Bohême et en Silésie, contre de simples corps d'armée détachés de la grande horde. La valeur des chevaliers français échoua en Syrie contre des peuples dont la défaite et la dispersion n'avaient été qu'un jeu pour ces conquérants; comme elle échoua plus tard, à Nicopolis, contre ce même Bajazet, qui, bien que vainqueur des chrétiens, fut ensuite abattu par le bras d'un nouveau conquérant mongol. Si donc l'Europe a échappé à des ennemis aussi redoutables, c'est peut-être (1) à nous qu'elle le doit; la Russie ayant, pendant deux cent vingt ans, offert patient-

(1) Je dis *peut-être*, qu'on le remarque bien, et je donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut, ayant appris, par expérience, à me défier des généralités historiques. Au reste, qu'on me conteste le passé, si l'on veut; mes raisons, quant au présent et à l'avenir, n'en subsistent pas moins.

ment son corps en hostie pour les autres peuples chrétiens sur l'autel de la barbarie orientale.

« Mais, s'écrient les doctes en philosophie historique, la rigueur de votre climat, le besoin d'un soleil plus doux, l'éternelle tendance vers le Midi! » — Si cette tendance-là existait, nous verrions, nous autres Pétersbourgeois, les Samoyèdes et les Lapons descendre du pôle dans nos villes; ils y auraient au moins un peu plus chaud que sous leur soleil natal, puisque, vivant plus au nord que nous, ils restent pourtant dans leurs huttes. Il faut croire que, comme nous, les Samoyèdes et les Lapons sont enchaînés au sol par l'habitude. On prend texte de quelques Russes, que leur santé ou leur curiosité poussent un moment hors du pays, pour en conclure au penchant général qui nous entraîne tous vers d'autres climats. Mais cette volée de pigeons voyageurs, qui tôt ou tard revient au gîte, de quel poids est-elle, je vous prie, dans un colombier de 60,000,000? Pour un Russe que l'on rencontre à Bade, à Paris ou à Rome, on rencontrera dix Anglais : en infère-t-on que les Anglais ne tiennent à rien ni à personne, et que le sol des trois royaumes soit menacé d'une émigration? Les Anglais sont libres, dira quelqu'un, et vous n'avez point de racines; il suffit d'un ordre du maître pour vous entraîner tous au dehors. Que vous importent vos foyers? Les esclaves n'ont point de patrie! Voilà encore une de ces formules vagues que, malgré son profond bon sens, Napoléon a eu le tort de prendre à la lettre; elle a coûté cher à ce grand génie. S'il en était réellement ainsi, si les idées et le mot de patrie n'avaient point trouvé d'écho dans le cœur des Russes, ne voit-on pas qu'en 1815 toute notre armée aurait déserté en masse, pour planter ses choux à loisir dans la terre de la liberté et du soleil? A peine pourtant quelques déserteurs sont-ils alors restés en Allemagne et en France; tandis qu'au contraire nombre de prisonniers de ces deux nations sont demeurés en Russie, en Sibérie même, après la guerre, et y vivent encore volontairement. Tous les jours il arrive à

quelqu'un de nos grands seigneurs d'emmener avec lui en Europe des domestiques qui lui sont attachés par les liens du servage. Pour être libres, il suffirait à ces gens de quitter leur maître et de ne point rentrer en Russie. En voit-on beaucoup qui prennent ce parti ? Cela prouverait que servage et patrie ne sont pas deux choses qui s'excluent si nécessairement. On fait par centaines tout au plus le compte de nos voyageurs en Europe, et l'on oublie que les étrangers à domicile se comptent chez nous par milliers. En vérité, si nos moujiks se mêlaient de métaphysique, ils tireraient de cette table comparative une tout autre conclusion. En voyant affluer chez nous tant de négociants et marchands anglais, français, allemands, américains, tant de professeurs, de maîtres de langue, d'artistes, d'artisans, d'ouvriers, tant de gens de toutes sortes, confiseurs, coiffeurs, traiteurs, cuisinières, comédiens, modistes ; — en suivant vers le midi jusqu'aux confins de la Sibérie toutes ces nuées de païens, souabes, frères moraves et quakers, qui se répandent dans nos steppes et y colonisent le désert ; — en voyant enfin tout ce monde non pas seulement traverser la Russie comme des oiseaux de passage, mais s'y fixer, y faire fortune, y acquérir pignon sur rue, y procréer garçons et filles, nos philosophes en peaux de mouton auraient belle matière à sophistiquer ! ils se croiraient à bien meilleur droit menacés d'une invasion européenne, riraient au nez des gens qui disent que le Nord penche vers le Midi, et soutiendraient tout au contraire qu'un instinct irrésistible entraîne les malheureuses populations du Midi vers le beau soleil du pôle et les riches contrées du Nord. M. de Custine verra, nous l'espérons, à quelles humeurs noires il se laisse emporter lorsque sa bile le tourmente. En revanche, quand il se porte bien, il a souvent le mot pour rire. La chose est toute simple, en effet : « Il est resté rieur, nous dit-il, en dépit de la réflexion et de l'âge. » Nous n'y voyons nulle objection, aimant assez qu'on passe de la basse au dessus, autrement dit, du sévère au plaisant. Au milieu des sombres tableaux qu'on

rencontre chez lui à chaque page, cela distrait agréablement :

« E di mezzo l'orrore, esse il diletto. »

Mais l'auteur est toujours un peu excessif en tout, et chez lui le badinage est quelquefois poussé jusqu'au bouffe. C'est, par exemple, une plaisanterie un peu forte de dire que « la Russie est comme un homme vigoureux qui étouffe faute de débouchés. » Pierre l'aveugle « ne s'étant pas aperçu » (*sic*) quand il a fait la conquête des provinces de la Baltique, que la mer qu'il voulait nous ouvrir était fermée par les glaces une bonne partie de l'année. Il est pourtant permis de conjecturer, d'après toutes les données historiques, qu'en cette occasion Pierre n'a été que borgne tout au plus, et n'avait pas absolument fermé les yeux à la fâcheuse incommodité qui nous est signalée par l'auteur. Mais qu'y pouvait-il, le bon sire? Molière a bien dit, il est vrai, qu'on prend son bien où on le trouve; mais Molière n'a jamais dit qu'on prit son bien où l'on ne le trouve pas. Pierre a pris ce qu'il a trouvé, et, à moins de pousser ses conquêtes jusqu'à Hambourg ou Dantzig tout au moins, ce qui eût été difficile, il ne pouvait nous donner plus. N'est-ce pas d'ailleurs quelque chose de mieux qu'un port unique sur la mer Blanche, d'autant que sur la Noire aussi Pierre a eu soin de nous ménager une fiche de consolation? Sachons faire de nécessité vertu. Quand nous aurons conquis toute la mappemonde, comme la chose ne saurait faillir à la première de nos grandes invasions, nous aurons des ports à choisir, et nous tâcherons de réparer l'aveuglement du pauvre Pierre. En attendant, et faute de mieux, le golfe de Finlande, tout clos qu'il soit, ne laisse pas d'avoir pour nous quelque agrément durant l'été. C'est par lui que s'en vont nos cuirs, nos suifs, nos toiles, nos bois de construction, nos chanvres, nos fers, nos soies de porcs et autres bagatelles, qui comptent bien pour quelque chose dans une exportation générale de 300 à 340,000,000, en même temps qu'arrive par lui principalement une impor-

tation étrangère, dont les droits font entrer chaque année dans les caisses de notre douane une somme d'environ 80 millions. Je parle, au reste, d'après nos idées ; car, dit malicieusement l'auteur à propos du commerce de la Baltique, « les noms sont tout pour les Russes. » Il nous faut pourtant l'avertir que les négociants étrangers, et entre autres ceux de son pays établis à Pétersbourg, prennent les choses plus à la lettre que lui ; sa plaisanterie les a contristés. Ces ingénus s'étaient figuré que, dans un pareil mouvement de commerce, il y avait pour eux quelques sous à gagner. Puis tout d'un coup on vient méchamment leur dire que nous les payons avec des noms, quand ils avaient supputé en chiffres. Le sarcasme est poussé trop loin. Personne n'aime à passer pour niais. *Schocking joke!* ont dit les Anglais, gens pratiques, à ce qu'ils prétendent, et qui croyaient faire avec nous, bon an, mal an, pour plus de 125 millions d'affaires.

C'est encore une idée un peu follette, ce nous semble, en parlant de notre marine, de la qualifier d'inutile, et de l'appeler un hochet de bois peint, inventé tout exprès pour les menus plaisirs de nos empereurs. Nous n'en avons pas besoin, il est vrai, « si nous ne voulons point sortir de nos limites naturelles ; » mais si d'autres voulaient sortir des leurs, ou seulement reprendre ces limites naturelles, qui sont devenues les nôtres, grâce au hochet de vos empereurs ! cette fois-ci, ce sont nos marins qu'a blessés profondément le battifolage de l'auteur. En l'écoutant, et au milieu de la fumée de leurs pipes de tabac, ces loups de mer ont même laissé échapper plus d'un juron irrévérencieux. Je les ai un peu calmés, mais non sans peine ; se défiant, comme de raison, de l'énergie par trop nautique de leur langage, ils me prient de remontrer civilement à M. de Custine que la création de cette marine, dont il fait un nouveau crime à Pierre I^{er}, ne lui aurait pas été tout à fait inutile pour brûler maints vaisseaux suédois, prendre Helsingfors, Borgo, Abo, pénétrer en Suède jusqu'à Wasa, défaire la flotte ennemie à Hango Udde et en balayer le golfe de Bothnie quand il s'est agi de

conquérir la Carélie, l'Ingrie, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, et mettre à l'abri de toute atteinte la sûreté de Pétersbourg. Ces messieurs tiennent aussi que, pour s'emparer d'Azoff, il a pu en faire quelque usage. Ils vont jusqu'à dire que, sans vaisseaux, Catherine (je n'ose ajouter la Grande) n'aurait ni vaincu à Tcheshmé, ni défendu par mer Pétersbourg contre Gustave III, ni fondé et fait respecter cette *neutralité armée du Nord*, qui dans le temps n'a pas trop déplu à la France. M. de Custine peut se rappeler qu'à Navarin ces vaisseaux nous ont servi à gagner notre quote-part de victoire. Quant aux Anglais qui, selon lui, les appellent de jolis petits joujoux, j'ai mémoire qu'il y a quatre à cinq ans, quand nous n'étions pas à beaucoup près en aussi bons termes qu'aujourd'hui avec la Grande-Bretagne, les Anglais n'étaient pas non plus aussi philosophes sur ce point-là. Nos petits joujoux déplaisaient au *Times*, qui, chaque matin, voulait savoir pourquoi nous en avions vingt-sept à Cronstadt, s'enquérant si notre intention était de profiter d'un instant où John Bull serait occupé ailleurs pour venir à l'improviste incendier quelqu'un de ses chantiers ou de ses ports. Ce brave journal savait fort bien que nous n'y songions pas le moins du monde; il disait là une de ces absurdités que se permettent sans risques les journaux, où les bévues du lendemain font oublier celles de la veille; avantage qu'ils ont sur les livres, où elles restent stéréotypées. Qu'il parlât sérieusement ou non, toujours est-il que nos joujoux n'avaient pas paru mériter le noble dédain dont les accable M. de Custine. Il est de fait qu'en temps de paix des vaisseaux de guerre ne servent à rien. C'est là une de ces vérités comme en expose démonstrativement la chanson de M. de la Palice. Il est vrai encore qu'on les paye cher; mais quand on veut se faire respecter chez soi, et dormir sur les deux oreilles, il faut savoir se résigner à payer quelquefois chèrement beaucoup de choses inutiles. Il en est des flottes, en temps de paix, comme de certaines fortifications qu'on élève et qu'on entretient à grand renfort de deniers, en vue

de futurs contingents qui n'arriveront sans doute jamais. L'auteur appelle notre marine de la puérité en grand. « Il n'y a, selon lui, que chez les peuples aveuglément soumis qu'on puisse ordonner d'immenses sacrifices pour produire peu de chose. » Ne lui en déplaise, cela se voit de même entre, ci et là, chez d'autres peuples qui ne sont pas aveuglément soumis.

Les plaisanteries de l'auteur, en industrie et en finances, ne sont pas de moins bon aloi que ses effusions de gaieté commerciale et maritime. Entrer en détail là-dessus nous mènerait toutefois trop loin. M. de Custine fait d'ailleurs peu de cas des chiffres, comme on vient de le voir plus haut; et quant à l'industrie, à l'économie politique, aux écoles, aux établissements de charité, il en parle en vrai marquis d'autrefois, c'est-à-dire, avec un profond dédain, apparemment *pour entretenir noblesse* (1). Nous nous bornerons donc ici à l'inviter à relire un peu plus attentivement qu'il ne semble l'avoir fait le dernier ukase, relatif à la fixation de la valeur du rouble. Les singulières conclusions qu'il en a tirées ont sans doute fait passer quelques bons moments à M. le ministre des finances.

Encore une fois, il est permis d'être jovial quand les jovialités sont de nature aussi bénigne; mais il ne faudrait pourtant pas qu'elles pussent produire d'autres effets moins anodins. M. de Custine a-t-il bien mûrement pesé la conséquence de ses paroles quand, cherchant, selon son us, à s'expliquer symboliquement le caractère mélancolique de notre musique nationale (qu'il a crue, selon son us encore, apportée de Byzance en Moscovie), il y voit une plainte douloureuse, une accusation contre le despotisme, une protestation déguisée, un moyen d'opposition!... De l'opposition, grand Dieu! sous un régime pareil au nôtre! Mais alors, nous vivons donc comme on vivait autrefois en France,

(1) « Demandez à d'autres ce que j'ai vu dans ces utiles et superbes pépinières d'officiers, de mères de famille et d'institutrices, ce n'est pas moi qui vous le dirai. »

sous un gouvernement absolu tempéré par des chansons ; et l'empereur ne se doutait pas d'un fait qui, bien avéré, constituerait à lui seul une révolution tout entière. M. de Custine se dit surpris, et certes à bien juste titre, qu'avant lui personne encore n'ait songé à avertir Sa Majesté de l'imprudence extrême qu'elle commet en nous permettant la musique. Sachant par lui combien il nous aime, nous sommes, nous, bien plus surpris encore de le voir tout le premier se charger d'un si vilain rôle. Oublie-t-il combien dans notre pays l'autorité est ombrageuse ? Et si on le prenait au mot ! si, par un ukase sigé Nicolas, on allait prohiber demain, non-seulement nos airs mélancoliques, mais ces airs plus dangereux encore, « qui affectent la gaieté par la vivacité de leurs mouvements ! » que deviendraient nos bons moujiks, obligés de pendre au croc leurs guzlis et balalaïkas ! Ces pauvres diables aimaient à chanter en maniant la hache et en digérant leurs choux aigres. Ils se jettent aux pieds de l'auteur : puisqu'ils « n'ont point de plaisirs, mais seulement des consolations, » qu'il ne cherche point à leur ravir cette consolation dernière !... Je m'aperçois qu'insensiblement je m'abandonne un peu trop peut-être au plaisir de causer avec M. de Custine. En devisant avec les gens d'esprit, on est sujet à oublier le temps. J'aurais bien encore, à dire vrai, nombre de réflexions à lui faire en échange de tant de libéralités ; mais il faut savoir se borner, même au risque de paraître ingrat. Je mettrai donc fin à cette rapsodie, et, m'étant borné jusqu'à présent à adresser à l'auteur de très-humbles objections et suggestions, je terminerai en lui offrant un conseil, malgré mon extrême répugnance à employer un pareil terme.

Ce serait celui de passer plus sévèrement qu'il n'a fait au van et tamis de sa critique les anecdotes et faits contemporains dont il tire de si belles moralités. Je dois lui dire qu'il y a en Russie deux classes de personnes dont tout étranger, s'il est sage, fera bien d'user avec précaution, et que M. de Custine a trop écoutées, ce nous semble. La première est

celle des gouverneurs et gouvernantes de bonne maison, gens instruits, souvent bien nés et respectables, mais qui, par leur fausse position à l'égard du grand monde, dont ils approchent sans s'y mêler, sont portés, sans le vouloir même, à juger avec passion les travers d'une société où plus d'un sot leur a fait sentir sans délicatesse le frein de l'inégalité. La seconde est celle des mystificateurs de profession, dont parmi nous l'espèce abonde. Depuis longtemps impatientés des sornettes à dormir debout qu'on ne cesse d'imprimer sur notre compte, beaucoup de Russes se sont avisés d'en débiter à leur tour aux voyageurs qu'ils soupçonnent de vouloir écrire. Procédant, comme les homéopathes, en vertu du fameux principe *similia similibus curantur*, ils exagèrent, ils enchérissent à dessein sur toutes sortes d'absurdités, dans l'espoir que tant de fadaises, colportées au dehors par les pèlerins littérateurs, mettront enfin l'Europe en défiance. Je crains, moi, qu'ils ne s'abusent sur l'efficacité de leur moyen médical, et qu'ils ne fassent pas assez de fond sur l'incurable crédulité des badauds de notre temps. Quoi qu'il en soit, puisque M. de Custine, à l'en croire, s'était prémuni à l'avance contre les complots de ces messieurs, comment se fait-il qu'il leur ait permis si souvent d'abuser de son innocence? Il y a, entre autres, à Moscou, un mauvais sujet de prince, une sorte de don Juan du Nord, qui nous a paru avoir passé la mesure en ce genre. Pour ne citer qu'un ou deux exemples sur vingt de tous les piégés où l'auteur est tombé sans le vouloir, faute d'avoir été difficile sur la source où il puisait ses renseignements, je lui indiquerai, en passant, d'abord le fatras d'atrocités dont se compose ce roman de Thélénéf auquel j'ai fait allusion ci-dessus, puis l'histoire de la princesse Troubetzkoï (1), ainsi que celle du comte de

(1) Me préserve le ciel de chercher à atténuer une infortune qui, réduite à de véritables proportions, ne laisse pas de rester grande. Mais le plus sûr moyen de faire tort à la compassion qu'elle peut inspirer, est précisément d'outrer ce sentiment par de fausses données et par des commentaires plus outrés encore. La preuve que tout espoir de clémence n'est pas fermé aux révoltés du 14 décembre, c'est que tout récemment encore la fille de l'un des plus compromis d'entre eux, appartenant à la fa-

Laval, dont tous les faits, ainsi que les noms, sont défigurés. Par parenthèse, si M. de Custine a été si bien informé de tous les détails de famille relatifs à la princesse, comment a-t-il pu ignorer le premier de tous, c'est-à-dire, qu'elle est la fille de ce même comte de Laval, bon et vénérable vieillard, objet de ses railleries sous le nom estropié de Lovel? Il faut bien qu'il l'ait ignoré; car il est très-peu probable que, témoignant pour la fille un si vif intérêt, il ait en même temps cherché sciemment à verser du ridicule sur le père.

« Si Peau d'âne m'était conté,

» J'y prendrais un plaisir extrême. »

Ce plaisir-là, M. de Custine en a largement usé; témoin les histoires qu'on lui a débitées sur les oubliettes de la forteresse, lesquelles histoires ressemblent à celles qu'on faisait courir dans le peuple en 1789 sur les cachots de la Bastille, où, comme on sait, il ne se trouva que sept prisonniers, détenus pour dettes et pour faux; témoin le conte fantastique de ces pauvres nonnains de Moscou faisant chère lie avec leurs galants dans les murs de leur moutier; puis, selon un procédé renouvelé de la tour de Nesle, les égorgeant avant l'aurore pour cacher leurs péchés mignons; témoin encore la prétendue anecdote de feu le grand-duc Constantin, piquant froidement de son épée le pied d'un de nos généraux d'armée, lequel, sans bouger ni souffler, laisse le prince expérimenter tout à l'aise, *in anima vili*, pour montrer à un étranger à quel point est porté chez nous le respect de la discipline. Quelque plaisant dans le genre de ceux dont j'ai parlé, soupçonnant M. de Custine de n'être pas très-profondément versé dans le détail de l'histoire russe, a sans doute réchauffé pour lui, avec de légères variantes, un trait à peu près semblable, attribué à Ivan le Terrible. Mais, malgré le peu de progrès qu'ont fait nos mœurs depuis Ivan, nous osons assurer l'auteur qu'aujourd'hui nos princes ont

nulle Mouravieff, jeune enfant née dans l'exil après la condamnation du père, et qui, aux termes stricts de l'arrêt, aurait perdu ses droits de noblesse, a été admise, par ordre et aux frais de l'empereur, à l'institut des demoiselles nobles.

cessé de soumettre notre respect pour la discipline à une physique expérimentale aussi forte. Conçoit-on qu'un homme distingué ait pu croire et répéter pareilles choses ? En quels lieux et de quelle bouche a-t-il pu les recueillir ? M. de Custine nous apprend qu'il a peu fréquenté nos grands seigneurs, qu'il s'est soigneusement défié de leurs politesses hypocrites, et tenu fièrement à l'écart de leur table et de leur salon. En homme éprouvé qu'il est, pour avoir longtemps vécu en pays parlementaire, il a craint l'effet corrupteur que peut exercer un bon dîner sur les caractères les plus stoïques, préférant, pour mieux sauver l'indépendance de ses jugements, la mauvaise cuisine de l'auberge. Je l'en estime au fond du cœur. Mais peut-être ne s'est-il point aussi dit que les propos d'une table d'hôte et les renseignements qui y sont recueillis entre la poire et le fromage ne sont pas toujours empreints d'une parfaite authenticité. Nous sommes prêts, je le lui répète, à profiter de ses leçons, bien qu'administrées d'une manière un peu rude et dogmatique. Mais quelle foi peut nous inspirer sa sagesse, lorsque nous voyons notre précepteur donner tête baissée dans des bourdes où chez nous le plus mince écolier hésiterait à se laisser choir ? Cela fait tort à son crédit, et, pour son bien comme pour le nôtre, nous croyons pouvoir, en toute humilité, soumettre à ses méditations cet honnête avertissement. Bien volontiers me chargerais-je de lui signaler toutes ses erreurs. Je ne parle pas de ses contes : on ne réfute pas *les Mille et une Nuits*. Mais ces erreurs, il en a rempli quatre volumes in-octavo. Pour les rapporter seulement, il me faudrait d'abord quatre tomes, puis quatre autres pour les réfuter ; cela ferait huit, et c'est beaucoup pour un homme aussi affairé que moi, qui, pressé de faire mon chemin, comme chacun l'est en Russie, suivant la remarque de M. de Custine, étudie jour et nuit ce grave ouvrage intitulé *le Moyen de parvenir*, et qui n'ai par conséquent pas plus de loisir qu'il ne faut pour en lire et en écrire d'autres.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

PAGE 7 A 41.

Singularité financière. — Ici l'argent représente le papier. — Réforme ordonnée par l'empereur. — Comment le gouverneur de Nijni décide les marchands à obéir. — Habileté des sujets pour désobéir sans en avoir l'air. — Analyse de leurs motifs. — Probité : l'ukase sur les monnaies. — Générosité apparente. — Où est l'esprit de justice et de conservation sous les gouvernements despotiques. — Beaux travaux ordonnés par l'empereur pour embellir Nijni. — Minutie. — Singuliers rapports du serf avec son seigneur. — Opinion du gouverneur de Nijni sur le régime despotique. — Douceur de l'administration russe. — Comment on punit les seigneurs qui abusent de leur autorité. — Difficulté qu'éprouve le voyageur pour arriver à la vérité. — Promenade en voiture avec le gouverneur. — Vue de la foire prise du haut d'un pavillon chinois. — Valeur des marchandises. — Préjugés inspirés au peuple par son gouvernement. — Portraits de certains Français; leurs ridicules en pays étranger. — Rencontre d'un Français aimable. — Société réunie pour dîner chez le gouverneur. — Les femmes russes; la femme du gouverneur. — Bizarrerie anglaise. — Anecdote racontée par une Polonoise. — A quoi servent les manières faciles. — Promenade avec le gouverneur. — Sa conversation. — Employés subalternes : ce qu'ils sont dans l'empire. — Deux aristocraties : la moderne et l'ancienne. — Quelle est la plus odieuse au peuple. — Mon feldjäger. — Drapeau de Minine. — Manque de foi du gouvernement. — Église déplacée, malgré le tombeau de Minine qu'elle renferme. — Pierre le Grand. — Erreur des peuples. — Caractère français. — La vraie gloire des nations. — Réflexions sur la politique. — Le Kremlin de Nijni. — Vente des meubles du palais des empereurs au Kremlin de Moscou. — Couvent de femmes. — Camp du gouverneur de Nijni. — Manie des manœuvres. — Chant des soldats. — Église des Strogonoff à Nijni. — Vaudeville en russe.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

PAGE 42 A 72.

Assassinat d'un seigneur allemand. — Jusqu'où les Russes portent l'aversion des nouveautés. — Désordres partiels : leurs conséquences. — Influence du gouvernement : cercle vicieux. — Servilité gratuite des paysans. — Contradiction entre les institutions et les coutumes. — Illusion des serfs russes. — Exil de M. Guibal en Sibérie. — Histoire d'une sorcière. — Mot d'un grand seigneur, petit-fils d'un paysan. — Manière dont un jeune étranger malade est traité par ses amis russes. — Accident arrivé à une dame française tombée dans une trappe. — Charité russe. — Passion d'une dame russe pour les tombeaux de ses maris. — Trait de vanité d'un officier enrichi. — Derniers jours passés à Nijni. — Chant des bohémiennes de la foire. — Réhabilitation des classes méprisées et des nations méconnues. — Idée dominante du théâtre de Victor Hugo. — Orage du soir à Nijni. — Malaise causé par l'air de Nijni. — Projet d'aller à Kazan abandonné. — Conseil d'un médecin. — Le feldjäger et le domestique. — Opinion des Russes sur l'état de la France. — Vladimir. — Aspect du pays. — Appauvrissement des forêts. — Difficultés du voyage pour qui n'a pas un feldjäger. — Fausse délicatesse que les Russes voudraient imposer aux étrangers. — Centralisation nuisible. — Rencontre du grand éléphant noir envoyé à l'empereur par le schah de Perse. — Danger que je cours. — Présence d'esprit de mon valet de chambre italien. — Description de l'éléphant. — Retour à Moscou. — Adieux au Kremlin. — Effet produit par le voisinage de l'empereur. — Contagion de l'exemple. — Fêtes militaires à Borodino. — Villes improvisées. — Comment l'empereur fait représenter la bataille de la Moskowa, dite *de Borodino*. — Pourquoi je n'obéis pas à l'empereur. — Monument élevé en l'honneur du prince Bagration ; le prince Witgenstein oublié. — Mensonge en action. — Ordre du jour de l'empereur. — Travestissement de l'histoire.

RÉCIT.

PAGE 73 A 100.

Retour de Moscou à Berlin par Saint-Petersbourg. — Histoire d'un Français, M. Louis Pernet. — Il est arrêté dans une auberge au milieu de la nuit. — Rencontre singulière. — Prudence extrême d'un autre Français, compagnon de voyage du prisonnier. — Le consul de France à Moscou. — Son indifférence au sort du prisonnier. — Mes instances inutiles. — Effet de l'imagination. — Conversation avec un Russe. — Ce qu'il me conseille au sujet du prisonnier. — Départ pour Péttersbourg. — Lenteur du voyage. — Novgorod la Grande. — Ce qui reste de la ville antique. — Souvenirs d'Ivan IV. — Dernier résultat de la gloire de cette république. — Arrivée à Péttersbourg. — Mon récit à M. de Barante. — Note. — Conclusion de l'histoire de M. Pernet. — Intérieur des prisons de Moscou. — Promesse d'un général russe au prisonnier. — Derniers moments passés à Péttersbourg. — Course à Colpina. —

Magnificence de cet arsenal. — Mensonge gratuit. — Anecdote racontée en voiture. — Origine de la famille de Laval en Russie. — Trait de sensibilité de l'empereur Paul. — L'écusson effacé. — Académie de peinture. — Elèves enrégimentés. — Paysagistes. — Peintre d'histoire : Brulow, son tableau du *Dernier jour de Pompéï*. — Superbes copies de Raphaël par Brulow. — Influence du Nord sur l'esprit des artistes. — La poésie perd moins que la peinture sous le ciel du septentrion. — Mademoiselle Taghoni à Pétersbourg. — Influence de ce séjour sur les artistes. — Abolition des uniates. — Persécutions souffertes par l'Église catholique. — Avantages incontestables du gouvernement représentatif. — Sortie de la Russie ; passage du Niémen ; Tilsit. — Lettre sincère. — Trait d'un Allemand et d'un Anglais. — Pourquoi je ne suis pas revenu en Allemagne par la Pologne.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

PAGE 101 A 148.

Retour à Ems. — Ce qui caractérise les envieux. — L'automne aux environs du Rhin. — Comparaison des paysages russes et allemands. — Souvenir de René. — Jeunesse de l'âme. — Madame Sand. — Définition de la misanthropie. — Secret de la vie des saints. — Mécompte éprouvé par le voyageur en Russie. — Résumé du voyage. — Dernier portrait des Russes. — But définitif de tous leurs efforts. — Secret de leur politique. — Coup d'œil sur toutes les Églises chrétiennes. — Danger qu'on court en Russie à dire la vérité sur la religion grecque. — Parallèle de l'Espagne et de la Russie.

APPENDICE.

PAGE 149 A 188.

Histoire de la captivité de MM. Girard et Grassini, prisonniers en Russie. — Récit de M. Girard. — Conversation du voyageur avec M. Grassini. — Récit officiel de la captivité en Russie et du renvoi en Danemark des princes et princesses de Brunswick sous l'impératrice Catherine II (extrait de la première partie des actes de l'Académie impériale russe). — Extrait de la Description de Moscou, par Lecoq de Laveau. — Prisons de Moscou.

PAGE 189 A 249.

Un mot sur l'ouvrage de M. de Custine, intitulé : *La Russie en 1839*.

FIN DE LA TABLE.



